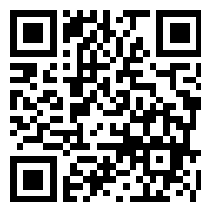

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



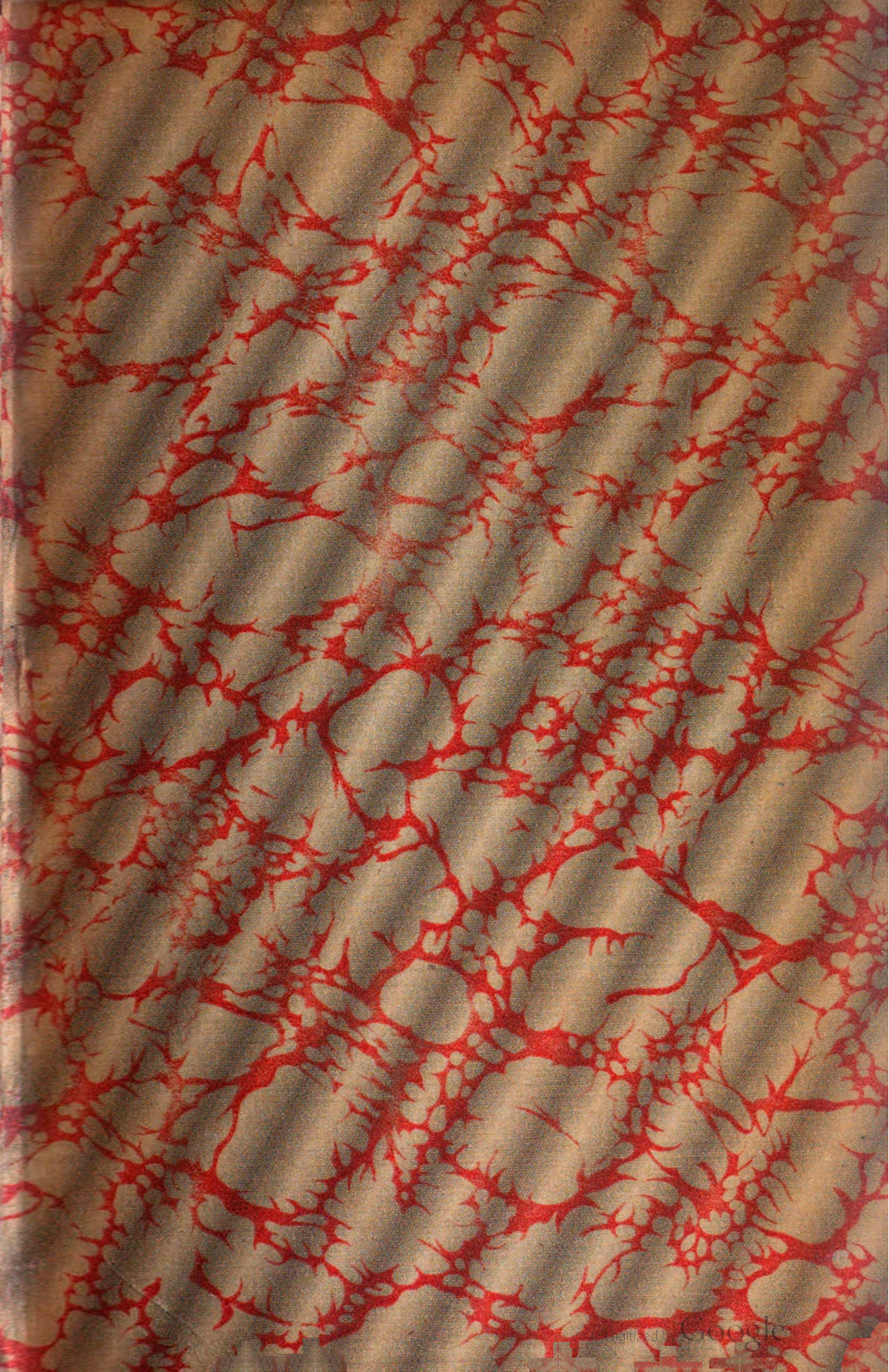
\$B 405 728

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER



EX LIBRIS

685
C633
v.8



RECUEIL
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR

UNIV. OF
CALIFORNIA

CH. CLERMONT-GANNEAU

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

TOME VIII

Avec index général des volumes précédents

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

1924

TO VNU
AMBOILAO

RECUEIL
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICITÉ. — ANGERS, 4, RUE GARNIER.
PARIS, 2, RUE MONGE.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAR

UNIV. OF
CALIFORNIA

CH. CLERMONT-GANNEAU

MEMBRE DE L'INSTITUT

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE, DIRECTEUR A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

TOME VIII

Avec index général des volumes précédents

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

1924

TO VIND
ABROGARE

CHIAMATA

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

UNIV. OF
CALIFORNIA

§ 1.

Nouvelles inscriptions palmyréniennes.

I

M. Chabot¹ vient d'ajouter dix nouvelles inscriptions palmyréniennes aux séries qu'il avait déjà fait connaître². Ce sont des épitaphes, en général assez brèves, accompagnant des représentations figurées, bustes ou bas-reliefs. Les documents lui ont été communiqués par M. E. Bertone, avec des descriptions des monuments qui, pour détaillées qu'elles soient, ne remplacent pas cependant les reproductions des originaux. Espérons que celles-ci nous seront données un jour, soit dans le *Corpus inscr. Semitic.*, soit ailleurs.

Les présents textes peuvent se répartir en trois groupes :

N^{os} 1-5 entrés dans la Glyptothèque Jacobsen postérieurement à la publication de M. Simonsen³;

N^{os} 6-9, monuments vendus aux enchères à Paris les 2 et 3 mars 1903⁴;

N^o 10, copié par l'auteur à Damas en juin 1893.

La lecture et l'interprétation de ces inscriptions prêtent à quelques observations. Pour plus de commodité, je présenterai d'abord dans un petit tableau d'ensemble le résultat net des


1. *Journal Asiatique*, 1906, I, pp. 293-304.

2. Chabot, *Notes d'épigr. et d'arch. orient.*, I-IV (1897-1902).

3. Simonsen, *Sculptures et inscr. de Palmyre* (Copenhague, 1889).

4. Les n^{os} 6-8 acquis pour une collection américaine; le n^o 9, par M. Bertone.

déchiffrements de M. Chabot, déchiffrements que l'absence de fac-similés ne permet pas de contrôler, en le faisant suivre des traductions qu'il propose. Je reviendrai ensuite sur les points qui méritent d'être signalés ou demandent à être discutés.

	<p style="text-align: right;">N^o.</p> <p>A } 1 חבל הדא ברת בולחא בר זבדאלא B } אתת ברעא בר זבדעתא שנת CCCC XVII א 2 מלכו בר לשמש בר חנבל אעבי שנת LVIII 3 [. ברת] שמעון בר חירן פדשי אתתה 4 חבל נורבל בר תיב[צא] מתני A } 5 [ידיעבל בר [מ]קימו כלב[וי] חבל B } מלכו בר [ה]יאל עבל 6 חבל חנינא בר חנינא עגא ירק 7 ירחי בר [נ]שא [מ]קי[מו] 8 חבל ... בר נשא A } 9 חבל ידיעבל בר עתעקב ידיעבל עתעקב עקבו B } יום X VII בכנון שנת CCC LIII 10 חיביי בר נשא עלבן חבל</p>
-----------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

— N^o 1. (A) Hélas! Hadâ, fille de Bolha, fils de Zabdelâ, (B) femme de Ber'â, fils de Zabd'atâ. Année 400 + 37.

— N^o 2 ... Malikou, fils de Lišamaš, fils de Ḥannabel A'bai (?). Année 58.

— N^o 3 ... de Siméon, fils de Ḥairan (fils de) P^{DR}_{RD}SI, sa femme.

— N^o 4. Hélas! Nourbel, fils de Taim[ça], (fils de) Matnaï.

— N^o 5. (A) Yedi'bel, fils de Moqimou (fils de) Kalbu. Hélas! — (B) Malkou, fils de Ḥayel. Hélas!

— N^o 6. Hélas! Ḥaninâ, fils de Ḥaninâ, 'Oggâ IRQ.

— N^o 7. Yarḥai, fils de Neša (?), Moqimou.

— N^o 8. Hélas! ... fils de Neša, (fils de) Ḥašaš.

— N^o 9. (A) Hélas! Yedi'bel, fils de 'Até'aqab (fils de) Yedi'bel, (fils de) 'Até'aqab, (fils de) 'Aqibou. (B) jour 17^e de Kanoun; année 300 + 53.

— N^o 10. Habibî, fils de Neša, (fils de) 'Olban. Hélas!

N^o 1, A. — Le nom propre féminin הדא *Hadd*, qui apparaît ici pour la première fois est susceptible également de la lecture *Hard*. Serait-il, dans un cas comme dans l'autre, une contraction

de celui de הדירה, *Hadtra* dont l'existence, jusque-là mise en doute¹, vient d'être confirmée par une autre inscription récemment publiée²?

Le n. pr. m. ברעא *Ber'a* s'est rencontré plusieurs fois dans l'onomastique palmyrénienne depuis les premiers exemples que j'en ai signalés³. L'origine étymologique en demeure toujours obscure. Les rapprochements bibliques que j'avais indiqués en leur temps, sans leur attribuer d'ailleurs plus de valeur qu'ils n'en méritent; les conjectures diverses successivement émises par M. Lidzbarski⁴, et autres du même genre qu'on pourrait encore mettre en ligne, sont subordonnées à l'identité matérielle de la seconde lettre. Ils ne faut pas perdre de vue — comme je l'avais déjà fait remarquer — que cette lettre peut être un *dalet* aussi bien qu'un *rech*. Tant que ce nom ne se sera pas trouvé dans une inscription où ces deux lettres, de forme identique, ne seront pas distinguées l'une de l'autre par l'emploi, malheureusement trop rare en palmyrénien, du point diacritique, il sera permis d'envisager, ici comme ailleurs, la possibilité d'une lecture ברעא *Bed'a*⁵. Dans ce cas, on pourrait alors songer à בלידע < *Blide*, nom théopcore qui existe réellement⁶ et dont la formation est des plus claires (*Bel sait*).

N° 2. — Le nouveau n. pr. חנבל *Hannabel*, « misertus est Bel », nous montre que le radical, *Hann*, *Hanan*, si fréquent dans l'onomastique phénicienne, punique et israélite, pouvait intervenir aussi, au moins comme premier terme, dans la com-

1. Lidzbarski, *Handbuch*, s. v.

2. Cf. *Recueil d'Arch. Orientale*, t. VII, p. 351.

3. *Études d'Arch. Orient.*, t. I, p. 107, inscription A; cf. *id.*, p. 109.

4. Il l'expliquait d'abord (*Handb.*, p. 245) par רעא בל. Plus tard (*id.*, p. 501; cf. *Ephem.*, I, 211), il propose < ברעא, ce qui, en tout état de cause, vaudrait certainement mieux.

5. Je n'ose invoquer en faveur de cette lecture l'inscr. RES., n° 32, malgré la remarque de M. Sobernheim sur la distinction qui y existerait entre les *dalet* et les *rech* pointés; la copie n'est pas assez sûre pour qu'on puisse faire sérieusement état de cette remarque. A noter que, là, le nom en litige est porté par une femme.

6. Au n° 16 de Chabot, *Notes d'épigr.*, I.

position des théophores palmyréniens. L'entrée en scène de ce radical permettrait peut-être de poser maintenant בולחן < 'בולחא, plutôt que בולחוי < 'בולחוי, ou < 'בולחא, ou < 'בולחוי.

Pour le nom du dernier ancêtre, des deux lectures données comme possibles : אעבי ou אעבי, c'est la première qui est la bonne ; seulement il faut vocaliser A'bi au lieu de A'bai. C'est ce que permet d'établir la bilingue dont je me suis occupé à une autre occasion¹ et où ce nom est transcrit Ααβι (génitif), avec ει = i comme d'habitude. L'étymologie en est encore à trouver. J'avais déjà rapproché le nom nabatéen עבי M. Chabot compare le palmyrénien עבא, à rattacher à une racine verbale ayant le sens de « densus, spissus fuit ». Il est possible que le *aleph* y soit prosthétique, et que la prosthèse ait été appelée particulièrement par l'influence du 'ain, initial à l'origine ; comparer le mécanisme phonétique des noms אעיד et אעילמי qui semblent bien correspondre respectivement à עיד(א) et עילמי, et où le *aleph* se trouve dans les mêmes conditions.

Il n'y a pas à hésiter sur la signification du nombre 58 qui suit le mot שנה « année ». On ne saurait s'arrêter un instant, bien que M. Chabot se soit posé la question, à l'idée qu'il pourrait représenter l'âge du défunt — il y aurait, dans ce cas, le pluriel שני « années ». C'est bien la date, énoncée comme d'habitude selon le comput des Séleucides. Seulement, le chiffre des centaines a été omis. Cette omission, ainsi que je l'ai déjà démontré², semble avoir été parfois systématiquement pratiquée par les Palmyréniens. Ce nouveau cas est à ajouter aux deux autres que j'ai signalés, avec toutes les explications nécessaires, et qui avaient complètement dérouté les premiers éditeurs des textes en cause. J'en produirai plus loin (p. 263, fig. 2) un nouvel exemple. En l'espèce, il faut suppléer vraisemblablement

1. *Bolhá*, n. pr. palmyr. très fréquent (un exemple au n° 1 de la présente série). Il est transcrit dans une bilingue Βωλλας ou Βολλας, et dans une inscription romaine *Bolhas* (*Rec. d'Arch. Orient.*, II, 83, 128 ; cf. *RES.*, 451).

2. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII, p. 17, n° 24.

3. *Id. ib.*, pp. 32-33. J'ai comparé nos façons de dire courantes, « en 48 » = « en 1848 », etc.

(400) ou (500) + 58 = 146 ou 246 J.-C. Le premier chiffre me paraît plus probable.

J'inclinerais à croire, vu la symétrie de la disposition de la l. 2 par rapport à la l. 1, que *Malikou* est le nom du personnage figuré dans le bas-relief et non celui de son père ou ascendant. La lacune qui précède semble pouvoir être exactement comblée par le mot צלם : « Image de Malikou fils de etc... ».

N° 3. — Le n. pr. מרדשי est-il bien un patronymique, le nom du père de Hairan? Je croirais plutôt que c'est le nom même de la femme représentée assise sur le fragment de bas-relief, en isolant grammaticalement פ"א אתהה de ce qui précède et en comprenant : « Ph. (qui est) sa femme ». La formule, ainsi conçue, est fréquente. D'autre part, beaucoup de noms de femmes se terminent comme celui-ci en *yod*. Les deux noms précédents, « Siméon fils de Hairan », appartiendraient alors non pas à la généalogie de la femme, mais à celle du mari, dont l'image devait figurer sur la partie droite, aujourd'hui disparue, du bas-relief. Il ne serait pas impossible même que *Siméon* fût en réalité le nom du mari; en ce cas, il n'y aurait plus, dans le petit fruste qui le précède, qu'à restituer le mot צלם pour rétablir ainsi le texte en son entier :

[Image de] Siméon, fils de Hairan. — Ph., sa femme.

Féminin ou masculin, le n. pr. nouveau מרדשי (avec les possibilités de lecture *rech*, *dalet* pour l'un et l'autre des caractères 2 et 3), n'en demeure pas moins difficile à expliquer étymologiquement. Si la conjecture de M. Blochet (= فردوسی, *Firdousi*, « paradisique ») était fondée, le fait serait fort intéressant. Rien d'extraordinaire après tout, eu égard aux relations des deux pays attestées par plus d'un indice, si un Palmyrénien avait pris femme en Perse.

— N° 4. Le bas-relief, représentant un adolescent, doit provenir, comme l'a bien reconnu M. Chabot, de l'hypogée dont j'ai fait connaître autrefois ¹ la dédicace principale.

1. *Etudes d'Arch. Orient.*, II, p. 55. Dédicace datée de l'an des Séleucides 406 = 95 J.-C.

— N° 5. A. — Le n. pr. masc. complété en כלב[ו] *Kalbou* pourrait l'être aussi bien, sinon mieux, en כלב[י], voire en כלב[א]. Ces deux dernières désinences lui donneraient une physionomie plus palmyrénienne que la première, marquée au coin nabatéen. Il convient de dire toutefois que les noms spécifiquement nabatéens ne sont pas étrangers à l'onomastique de Palmyre.

B. — Étant données l'incertitude expressément signalée du premier caractère et la description assez obscure des éléments qui le constitueraient, le n. pr. m. lu יאל(ח) *Hayel*, ne pourrait-il l'être יאל(ד) *Daniel*? Cf. ידנאל, Vog. 13, et aussi le nabatéen דניאל, C. I. S. II, 258? Nous avons d'autres exemples de noms juifs dans l'onomastique palmyrénienne.

La graphie עבל = חבל « hélas! », bien que vérifiée, paraît-il, sur un moulage, est tout de même faite pour surprendre. Le palmyrénien n'avait guère jusqu'ici montré de tendance à cette dégénérescence des gutturales, si marquée dans d'autres langues de la famille sémitique. En face d'un fait aussi insolite, il est bon d'y regarder à deux fois. Qui sait, l'inscription étant déclarée en assez mauvais état, si la ligne 3 ne serait pas à restituer : עבל[די]עבל? Nous aurions alors affaire, non pas à l'exclamation orthographiée d'une façon bien suspecte, mais au nom du grand-père du défunt :

Malikou, fils de Daniel [fils de Yedi]bel.

La généalogie serait à deux degrés, comme dans l'épithaphe A qui forme le pendant de celle-ci, et dans laquelle se retrouve le nom ידיעבל *Yedi'bel*, mutilé précisément dans les mêmes conditions.

— N° 6. Le dernier mot lu ירק *IRQ* (ou ידק), et regardé comme un surnom pouvant avoir le sens de *flavus*, est étrange.

1. Je dois dire que cette lecture a été contestée par Nöldeke (*ZDMG.*, t. 24, p. 88) qui a proposé de lire דנאל. Je ne voudrais pas affirmer qu'il ait raison ; mais cette divergence de vues même montre bien en tout cas que, dans l'écriture palmyrénienne, on peut parfois hésiter entre un ח et le groupe דנ (ou, naturellement, דב). Sur le nom de דניאל en safaïtique, voir *Rec. d'Arch. Orient.* VII, 347.

Considérant les réserves mêmes faites par M. Chabot, à savoir que la reproduction qui a servi au déchiffrement est à très petite échelle et peu distincte; qu'il y a doute sur l'identité de la troisième lettre; enfin qu'une quatrième lettre peut être dissimulée par la sculpture, il est permis de se demander si l'on ne devrait pas lire tout simplement le nom bien connu de ירחי, *Yarhai*, avec un *khet* un peu cursif et dilaté. Dans ce cas, *Yarhai* serait non pas le surnom du grand-père ('*Ogga*)¹ du défunt (*Hantna II*), mais le nom de l'arrière-grand-père de celui-ci.

— N° 7. Dans le nom restitué, non sans quelques réserves, נשא, *Nesa*, le ש est signalé comme semblant être en ligature avec un י qui serait formé aux dépens de sa branche droite. Le complexe ainsi décrit ne serait-il pas, en réalité, à décomposer en deux caractères distincts : י + ש, י' ou quelque autre lettre de structure analogue? On pourrait alors penser à un nom tel que שעדא*, *Cha'adda*, qui, à la vérité, ne s'est pas encore rencontré en palmyrénien, mais dont l'existence serait justifiable par celle de שעדאל, *Cha'adel*.

— N° 9. — A, le nom du dernier ancêtre du défunt est-il bien עקבי *'Aqibou*, et non pas plutôt עקבי *'Aqbai*, avec une désinence plus palmyrénienne? Je ferai connaître dans un instant un nouveau monument dont l'épigraphe me semble apporter une assez forte présomption en faveur de cette dernière lecture. Il est facile, d'ailleurs, de confondre avec un *yod* un *waw* en ligature finale; les lapicides eux-mêmes s'y sont parfois trompés. En tout cas, la répétition papponymique du nom 'Até'aqab, dans la généalogie du défunt nous indique peut-être que 'Aqbai (toute réserve faite sur la véritable prononciation) est une forme

1. A transcrire et vocaliser plutôt 'Ogé (= 'Oγῆ, génitif), ainsi que je l'ai déjà montré (*Rec. d'Arch. Or.*, VII, pp. 7 et suiv.).

2. Souvent, en palmyrénien, la cupule qui forme la tête de ces deux lettres semble être déjetée à droite de la haste cambrée en arrière, au lieu de s'y rattacher normalement à gauche.

3. Ou 'Aqqabai. Cf. Wadd. 1890 le génitif 'Αϰϰαβαίου; toutefois, la lecture de l'inscription est trop peu sûre pour qu'on puisse s'y appuyer en toute confiance.

abrégee de celui-ci¹. On pourrait alors poser : עתעקב < עקבי.

B. — A noter le libellé de la date, avec l'omission du mot générique יר « mois » devant le nom spécifique du mois (*Kanoun*)².

La date lue 353 = 41 av. J.-C. me paraît *a priori* être bien haute. N'y aurait-il pas devant le chiffre des centaines une quatrième barre d'unité³? Cela nous donnerait 453 = 141 J.-C. Cette époque semblerait mieux convenir, si l'on compare à notre inscription celles que je viens de citer en note et qui, datant du v^e siècle des Séleucides, présentent justement les mêmes particularités dans le libellé de la date. Un autre argument en faveur de cette correction sera produit plus bas (p. 12).

— N° 10. — Le n. pr. m. עלבן *'Olban*, sur la lecture duquel on pouvait hésiter⁴ dans le seul exemple jusqu'alors connu, est désormais assuré. Aux rapprochements onomastiques que j'avais alors proposés⁵, ajouter maintenant les observations que j'ai faites depuis⁶ à propos du double nom : Γάλαξ δ καὶ Ὀλδανης.

II

Je profiterai de l'occasion pour faire connaître deux autres bustes épigraphiques de Palmyre qui me paraissent être inédits⁷. Après avoir appartenu à la collection de la comtesse de Béarn, ils ont passé en vente publique à Paris, le 21 février 1905. Le premier a été acquis par un de mes amis, M. A. Dutens, ce qui m'a donné toute facilité pour l'examiner. J'ignore le sort

1. La généalogie de RES., 160 (עקיבא בר עתעקב), suggère une conclusion analogue.

2. Sur cette question, et sur l'omission, également facultative, de μηνός, μηνί, dans les inscriptions grecques de Palmyre, cf. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, p. 355 (P. 105, I) et p. 358 (P. 108, V).

3. M. Chabot dit bien que les « chiffres marquant les unités ne sont pas absolument certains ». Mais je ne sais si cette observation est applicable aux chiffres de l'année aussi bien qu'à ceux du quantième du mois.

4. RES., 44. M. Chabot proposait de corriger la copie en מלכו.

5. *Id.*, *ib.*

6. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, 239, 240.

7. Gravés planche I, n° 1 et n° 2.

ultérieur du second que je n'ai pu étudier que sur une reproduction phototypique.

N° 1. — A. Bas-relief de calcaire; hauteur, 0^m,55; largeur 0^m,40. Femme encore jeune, vue à mi-corps, de face, la tête et les épaules couvertes d'un voile brodé que les mains, posées à des niveaux différents, maintiennent contre la poitrine. Petits accroche-cœurs. La main gauche tient une clef¹. Diadème, pendants d'oreilles, colliers à plusieurs rangs, le tout formant une riche parure. Au poignet gauche, un bracelet gourmette, à deux tours; à l'annulaire de la main droite, une bague. Dans le champ, à droite de la tête, gravé en quatre lignes :

ד
רעתא || ברת || מוקימ || חבל

Ra'ata (ou Da'até?), fille de Moqim[ou]. Hélas !

Le nom porté par la défunte nous était déjà connu², mais avec une orthographe légèrement différente : רעתה. Cette variation orthographique n'est pas sans intérêt, car elle est peut-être propre à jeter quelque lumière sur l'étymologie de ce nom jusqu'ici très obscure. La même variation s'observe, en effet, dans le nom de la divinité עתה ou עתה, soit isolé, soit engagé dans des composés onomastiques théophores, par exemple זברעתה, à côté de זברעתה. Il est permis d'inférer de là que c'est peut-être bien ce nom divin *Até* que représentent les trois dernières lettres עתה ou עתה de notre nom de femme. Resterait alors à rendre compte de la première lettre, ר ou ד, laquelle devrait constituer, à elle seule, le premier élément du théophore. Il ne saurait s'agir, dans ce cas, que d'un élément ayant subi une forte contraction. Ce qui augmente ici la difficulté, c'est qu'il est impossible paléographiquement de savoir si nous avons affaire à un *dalet* ou à un *rech*, les deux seuls textes où ce nom ait jusqu'ici

1. Cet accessoire figure fréquemment aux mains des Palmyréniennes; il caractérise la condition matronale de la défunte dans son rôle de maîtresse de maison, tout comme la quenouille et le peloton de fil qui parfois le remplacent ou même l'accompagnent (cf. « domi mansit, lanam fecit »).

2. *Rec. d'Arch. Orient.*, I, p. 120, n° 2; cf. Simonsen, *op. c.*, p. 13, n° 32. La défunte est également fille d'un Moqimou.

apparu, ne faisant pas usage du point diacritique. On pourrait penser, soit à < עתה + (א)רע, soit peut-être mieux à < (י)דע < עתה'?

Le *waf* final du patronymique Moqtmou, invisible sur la photographie, masqué qu'il est par la saillie du relief, existe réellement sur la pierre.

N° 2. — Bas-relief de calcaire. Hauteur 0^m,60; largeur 0^m,46. Homme d'âge mûr, imberbe, vu de face, à mi-corps, coiffé de la haute calotte tronc-conique, ceinte d'une couronne de lauriers que ferme sur le devant un camée représentant un petit buste humain indistinct. Tunique et par dessus, tige ou *himation* à bordures richement brodées; ceinture avec large agrafe ciselée.

De la main droite, le défunt tient un flacon du genre alabastrum; de la gauche, une grande coupe basse, sans pied, très élégamment ciselée (guirlandes avec bucrânes? interposés). Ce dernier motif se retrouve assez souvent sur les bas-reliefs funéraires de Palmyre; comparer, entre autres, pour la pose des mains et pour les objets qu'elles tiennent, un monument de la collection Jacobsen¹.

B. à gauche	A. à droite
[חא] (א) שנין	???
(? +) 5 + 10 + 20 + 20
[כ] ית ירה	[בר יד] יע (ב) [ל]
אדר שנת	[בד] עתעק [ב]
3 + 10 + 20 + 20 + 20	עקבי

A. — [Hélas! ?]. X, fils de Yedi'bel, fils de 'Até'aqab, (fils de) 'Aqbai;

B. — a vécu 55 (?) ans, mort au mois de Adar de l'an 73.

A. — En haut, deux lignes effacées qui contenaient probablement : l'une, l'exclamation usuelle חבל; l'autre, le nom du défunt.

Pour la lecture du nom de l'ancêtre, 'Aqbai, lecture qui est

1. Il me paraît plus difficile d'admettre un abrégé < עתה + (ג)ד, avec aphérèse du *guimel*, malgré l'existence réelle de ce nom theophore ainsi constituée.

2. Simonsen, *op. c.*, pl. V, C, 1; cf. *Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 133 (n° 15).

ici certaine, cf. les observations que j'ai présentées plus haut (I, n° 9). De plus, la généalogie concorde, pour trois degrés, dans les deux épitaphes. Il semble, en conséquence, que les deux défunts appartenassent à la même famille, et que les deux monuments sortent du même hypogée. Étant donnée l'alternance papponymique, il est possible que le nom du défunt, détruit à la l. 2, ait été 'Até'aqab, et que ce personnage fût le propre père du défunt Yedi'bel de l'inscription précitée I, n° 9. Toutefois, cette induction est subordonnée au chiffre de la date qui, comme on va le voir, présente une difficulté assez sérieuse.

B. — Les formules הייא שנין « a vécu n années », et בית « mort à telle époque » sont rares, mais non sans exemples. Pour la première, cf. entre autres, *RES.*, 25, 26; pour la seconde, *id.*, 49. Celle-ci se retrouve encore dans l'inscr. précitée I, n° 9, mais sans le mot caractéristique בית . Ce mot s'y trouvait-il gravé en première ligne de A et aurait-il disparu? C'est un point à vérifier sur l'original, qui appartient aujourd'hui à M. Bertone.

L'âge de notre défunt semble avoir été 55 ans. Mais il y avait peut-être encore une barre d'unité après le chiffre 5 (trait oblique à gauche, s'appuyant sur la queue du ו ?). Cela ferait alors 56 ans. Si l'artiste n'a pas flatté son modèle, celui-ci, avec sa figure pleine, imberbe ou rasée *ad cutem*, et ses traits d'une juvénile fermeté, était remarquablement bien conservé pour son âge; cependant une large ride horizontale, barrant discrètement le front, nous avertit suffisamment que le défunt n'était plus en réalité de la première jeunesse.

Le libellé de la date « l'an 73 » nous offre un nouveau cas de la particularité que j'ai discutée plus haut à propos de l'inscr. I, n° 2 : omission systématique du centésime. J'inclinerais ici à le compléter : (400). Cela nous donnerait : *Séleuc.* 473 = 161/162 J.-C.¹. Or, comme nous l'avons vu, le jeune Yedi'bel de l'inscr. I, 9

1. Je ne crois pas devoir faire état, pour plus de précision, de l'indication du mois. *Adar* correspond bien à mars dans le calendrier syro-macédonien; mais il n'est point encore démontré que l'année palmyrénienne commençât en octobre et non pas à l'équinoxe vernal.

est mort en 453¹ des Séleucides = 141/142 J.-C. Si, comme plus d'un autre indice nous y invite, nous admettons qu'il était le fils de notre personnage, il en résulterait qu'il avait précédé son père de vingt ans dans la tombe; la chose n'a en soi rien d'impossible, le père marié à 20 ans, ayant pu perdre à 35 ans un fils âgé d'une quinzaine d'années.

III

Parmi les dédicaces d'autels palmyréniens, toutes taillées à peu près sur le même patron, il en est une qui a résisté jusqu'ici à tous les efforts, du moins dans une de ses parties essentielles. MM. Mordtmann père² et fils³, M. Littmann⁴, moi-même⁵, M. Lidzbarski⁶, nous avons successivement attaqué le problème sans arriver à un résultat tant soit peu satisfaisant.

La difficulté gît dans le mot לְתֹרֶן que M. Littmann a cru lire au commencement de la l. 3 de cette inscription et qui est tout à fait déroutant. C'est à tort que M. Lidzbarski⁷ m'attribue la conjecture : « au dieu Trône ». Je n'ai jamais rien dit de tel. Il a dû y avoir dans son esprit quelque confusion avec les observations de M. Littmann sur la conception sémitique du trône divin, conception dont je me suis occupé autrefois en effet, comme celui-ci le rappelle, mais en me plaçant à un tout autre point de vue et sans faire intervenir, ni peu ni prou, dans la question l'inscription en litige. En ce qui concerne cette dernière, je me suis borné à parler uniquement de la possibilité non pas d'un

1. Si l'on admet la rectification que j'ai proposée pour d'autres motifs et qui trouverait ainsi sa confirmation.

2. Mordtmann, *Neue Beiträge*, p. 45, n° 27.

3. J. Mordtmann. *Palmyrenisches* (1899), p. 34.

4. Littmann, *Semitic inscriptions*, p. 82, n° 14.

5. *Recueil d'Arch. Orient.*, VII, p. 36 (n° 14).

6. Lidzbarski, *Ephemeris*, II, p. 310.

7. *Ephemeris*, I. c. : « während Cl.-Gan. in ihr die Nennung eines « Gott Thron » vermutet ».

prétendu « dieu $\Theta\rho\acute{o}\nu\varsigma$ », mais de quelque dieu purement indigène, faisant le pendant de la déesse nabatéenne תרד ou תרד ; cela exclut forcément l'équivalence $\text{תרן} = \Theta\rho\acute{o}\nu\varsigma$ admise par M. Littmann et au contraire repoussée par moi.

En examinant à nouveau la copie de ce dernier, je doute fort maintenant que nous ayons affaire au nom spécifique d'un dieu quelconque. Je me demande, vu les incertitudes de la copie, si le groupe en litige ne serait pas simplement quelque participe pluriel terminé en ן , à l'état absolu, et gouvernant à l'accusatif les mots qui le suivent ($\text{אל(ה)א קדישא} = \Theta\epsilon\acute{o}\varsigma \acute{\alpha}\gamma\iota\omicron\varsigma$). Notre inscription rentrerait alors dans la catégorie des dédicaces collectives.

Si l'on se place à ce point de vue, on pensera, tout de suite au בִּידִן des formules ordinaires. Les deux dernières lettres iraient bien; mais les deux premières, si précaire que soit la copie, se laissent difficilement ramener à cette lecture. Et puis, l'on attendrait plutôt, avec ce verbe, un régime indirect au datif commandé par ל (cf. les errements du syriaque et aussi le grec $\epsilon\upsilon\chi\alpha\rho\iota\sigma\tau\omicron\varsigma\omicron\upsilon\gamma\epsilon\tau\epsilon\varsigma \tau\tilde{\omega} \Theta\epsilon\tilde{\omega}$). Il faudrait, en conséquence, admettre et chercher quelque autre verbe, toujours au participe pluriel, état absolu, mais susceptible de gouverner l'accusatif. Serait-ce par hasard, קרן ? La correction serait assez paléographique, les deux éléments d'un large *qoph*, plus ou moins mutilé, ayant pu être dissociés dans la copie et pris pour deux lettres distinctes. D'autre part, comme je l'ai montré ailleurs¹, le verbe קרא , « invoquer », pouvait en palmyrénien gouverner l'accusatif aussi bien que le datif et, de plus, il y était souvent traité avec l'orthographe défective. D'ailleurs, sur ce dernier point, nous avons une analogie frappante, c'est celle du pluriel $\text{בִּידִן} = \text{בִּידִין}$ (participe *aphel* de ידא), dont je viens justement de parler, mais pour l'écarter, le mot ne répondant pas suffisamment aux données graphiques de la copie; cette analogie justifierait amplement si besoin était, $\text{קִרִין} = \text{קִרן}$. Dans ces conditions, les trois premières lignes de cette

1. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, n. 345 : cf. p. 346 (y corriger la citation Ps. XVII, 16 en XVII, 6).

dédicace, rebelle jusqu'ici à toute explication plausible, seraient à traduire ainsi :

En pieux souvenir à celui dont le nom est béni pour l'éternité, le bon et miséricordieux ! Invoquant le dieu saint, X fils de Y, et Z fils de ...⁴.

Après quoi venaient les noms des dédicants, qui malheureusement sont détruits sans remède.

IV

Je signalerai sommairement un autre monument palmyrénien que j'ai eu tout récemment l'occasion d'entrevoir chez un marchand d'antiquités à Paris. C'est un grand bloc de calcaire dans lequel sont sculptés deux bustes de face, groupés d'une façon assez intéressante.

A droite, homme imberbe, coiffé de la grande calotte tronconique (avec couronne de lauriers, fermée par un camée représentant un petit buste humain). Le défunt tient de la main gauche un petit vase rempli de fruits (?); la main droite est mutilée.

A gauche, femme voilée appuyant sa main gauche sur l'épaule gauche de l'homme, le bras étant supposé passer derrière le cou de celui-ci :

A droite du buste d'homme :

מלא בר תיביל בר מלא חבל
Malé, fils de Taibbol, fils de Malé, Hélas !

A droite du buste de femme :

אקמא אמה Aqmé, sa mère.

Noms propres connus. Il restera à rechercher si les personnes n'appartiennent pas à quelque-une des familles de Palmyre dans lesquelles ces noms ont déjà apparus.

4. Ou peut-être deux frères : « X et Y, les fils de Z ». Ou encore, un père et son fils, un mari et sa femme, etc. En tout cas, pluralité des dédicants.

§ 2.

Inscription néopunique.

M. Ph. Berger a fait connaître dernièrement ¹ une inscription néopunique récemment découverte dans la région de El-Kef (Tunisie) par le capitaine Benet. D'après la transcription et la traduction qu'il en donne, ce serait une stèle funéraire érigée à une femme נעו(י)כתע, *Naou[ict]a*, fille de פעכעי, *Pacai*, par un certain וינרכץ, *Ouinarcats*, fils of מלכצקן [M]al[c]atsan. Celui-ci est probablement le mari de la défunte, bien que le lien qui unissait les deux personnages ne soit pas spécifié.

Au premier abord, l'aspect barbare du nom de l'auteur de la dédicace ² lu *Ouinarcats*, pourrait incliner à croire qu'il appartient à l'onomastique indigène, libyque ou berbère. Je ne le pense pas. Bien que je n'aie sous les yeux ni l'estampage, ni une copie figurée de l'inscription, j'estime *a priori* que le dernier caractère pris pour un *tsade*, doit être en réalité le *samek* néopunique ³ qu'on a confondu si longtemps soit avec cette lettre, soit avec le *chin* ou le *zain*, et auquel j'ai pu, il y a quelques années, restituer son identité et sa place, jusqu'alors laissée vide, dans l'alphabet néopunique. L'apparition de cette sifflante particulière à la fin du nom en litige est, à mon avis, l'indice d'une désinence d'origine étrangère, grecque ou latine. Ce premier point admis, je propose de considérer le quatrième caractère non pas comme un *rech*, ainsi que l'a fait M. Berger, mais comme un *dalet*. On sait que trop souvent il est difficile, par-

1. *Bulletin arch. du Comité des trav. hist.* (extr. des procès-verbaux, juillet 1906, pp. xii-xiii.

2. La même modification est vraisemblablement à introduire dans le nom מלכצקן, à lire מלככקן (?), toutes réserves faites d'ailleurs sur la première et la troisième lettre matériellement douteuses. Pour la finale, cf. le n. pr. m. מלככקן, à lire ainsi dans la néop. n° 47, au lieu de מלככרשאן (cf. *Magarsae* dans l'inscription romaine de Lambèse, *Bull. arch. com.*, 1899, p. 183; à lire ainsi, au lieu de *Smagarsae*).

fois impossible, de distinguer ces deux lettres dans l'écriture néopunique. Nous obtenons ainsi la lecture :

וִינְדֵּקִס *Ou-i-n-d-k-s*

dans laquelle je reconnais une transcription très exacte du *cognomen* romain *Vindex*. Je ferai remarquer, à l'appui, que ce nom est un de ceux qui se rencontrent assez couramment dans l'onomastique des inscriptions latines d'Afrique (cf. *C. I. L.*, VIII, *index*). Peut-être y avait-il acquis dans les milieux indigènes une certaine popularité à la suite du proconsulat de M. Claudius Macrinus *Vindex* Hermogenianus qu'on place, sans en être bien certain, sous le règne de Septime Sévère¹.

Il ne serait pas impossible que le nom du père de la défunte fût, lui aussi, la transcription de quelque nom romain, terminé peut-être en *aeus* = עי. Mais sur ce point je n'oserais rien affirmer sans avoir sous les yeux une reproduction réelle de l'original et je m'abstiendrai de signaler les diverses lectures restituées auxquelles on pourrait songer dans cet ordre d'idées.

Le dernier mot de l'inscription est transcrit הַנְעִיר et traduit *ex-voto*. L'apparition d'un tel mot dans une épitaphe est faite pour surprendre, d'autant plus qu'on ne voit pas comment il peut se rattacher grammaticalement au contexte. Si on l'en détache, en comprenant, comme le fait M. Berger :

Quinarcats (= *Vindex*), fils de Malcatsan. *Ex-voto*,

la formule elle-même serait aussi insolite que l'expression est peu en situation. Ce qu'on attendrait plutôt à cet endroit, c'est quelque qualificatif commandé par l'article se rapportant à l'auteur de la dédicace funéraire : « *Vindex*, fils de, etc., le ... » Ce qualificatif pourrait être un nom de métier ou de fonction, ou bien même, et peut-être mieux, un ethnique. Pour se prononcer, l'autopsie de la pierre ou, à défaut, l'estampage, serait encore ici indispensable. Sans prétendre préjuger la question, on pourrait toutefois se demander, vu les incertitudes propres

1. Pallu de Lessert, *Fastes des prov. afric.*, I, 245.

à l'écriture néopunique, si le mot lu הנעדר ne serait pas par hasard à lire en réalité : ...התעבר, *le Tabr*.... Beaucoup de noms de lieux africains commencent par cette préformante *Ta, Tha*. En l'espèce, il serait assez tentant de songer au municiple colonial *Thabraca*, aujourd'hui *Tabarka*, voire à d'autres localités antiques plus voisines de El-Kef : *Thibur*, *Thuburbe*, *Thubursicum*, etc. Toutefois la présence du 'ain dans le toponyme néopunique — si toponyme il y a — indiquerait plutôt une syllabe initiale vocalisée en *Tha*.

Quant à ce qui est du mot obscur par lequel débute l'inscription, il est bien probable que c'est celui-là même qu'on lit en tête de toutes ces épitaphes : טנא, « a été érigé », avec des orthographes si variées. Selon M. Berger, il serait ici remplacé par un mot jusqu'à présent inconnu, inexpliqué et inexplicable : [טנא] (עב). Mais sa transcription même, avec les caractères douteux qu'elle comporte, offre, somme toute, les éléments paléographiques suffisants pour une restitution qui s'impose quelles que puissent être les apparences contraires.

II

Les observations qui précèdent ont été communiquées à l'Académie dans sa séance du 7 septembre 1906¹. Basées uniquement sur la simple transcription du texte en caractères hébraïques donnée par M. Berger², elles étaient, comme de juste, subordonnées à l'autopsie du monument dont je n'avais alors sous les yeux aucune reproduction. Depuis, M. Merlin, directeur du service des Antiquités et Arts, a eu l'obligeance de m'envoyer des estampages et des photographies qui me permettent de parler plus pertinemment de la question.

1. La référence au *Bull. Arch.* contenant la note de M. Berger, que j'ai donnée plus haut (p. 15) se rapportait à l'extrait anticipé des procès-verbaux. Elle doit être modifiée comme suit, selon la pagination définitive du fascicule 3 de l'année 1906, paru depuis : p. CCXLVIII.

2. *CR. Acad.* 1906, p. 445.

Bien qu'elles laissent encore quelque peu à désirer, l'examen de ces reproductions me paraît confirmer, au moins sur deux points essentiels, les conclusions auxquelles j'étais arrivé par voie d'induction conjecturale.

Le mot énigmatique par lequel débute l'inscription est bien tout simplement comme je l'avais supposé, le verbe ordinaire **נתן** « a été érigé ». On discerne nettement les linéaments essentiels du *tet* initial, quoique la lettre ait passablement souffert. La suivante est visiblement un *noun*.

Pour ce qui est du nom du dédicant, la lecture **וִינדֶכֶס** = *Vindex*, que j'avais proposé de substituer à l'invraisemblable **וִינֶרְכָּץ** = *Ouz-narcatz*, est pleinement confirmée. La troisième lettre, avec sa grosse tête et sa queue courte, répond mieux paléographiquement à la forme du *dalet* qu'à celle du *rech*. Quant à la dernière, c'est bien le *samek* néopunique tel que je l'avais soupçonné *a priori*, avec sa structure si caractéristique.

Sur d'autres points encore les nouveaux documents nous apportent quelque lumière. Le nom de la défunte n'est certainement pas **נְעִירִיתָע**, comme l'a lu M. Berger. La lettre qui suit le *waw* est encore ici le *samek*, dont les éléments indûment dissociés ont fourni la lecture erronée *yod* + *kaph*. La première lettre, qui a souffert à sa partie supérieure, pourrait être à la rigueur un *taw* aussi bien qu'un *noun*. La tentation serait assez forte d'y chercher quelque nom d'origine romaine comme celui de *Vindex*. J'avais même pensé un moment à une transcription de *Fausta*. Mais la tige du premier caractère est trop raide pour avoir pu appartenir à un *phé*. D'ailleurs, on s'attendrait dans ce cas à voir le *t* latin rendu, comme d'habitude, par un *tet* et non par un *taw*. Le plus sage, jusqu'à meilleur avis, est de considérer ce nom de femme comme appartenant à l'onomastique indigène; cf. pour l'élément initial, le nom de femme **תְּעִירָתָא** néop. n° 130¹?

1. Peut-être pourrait-on comparer les noms de personnes *Thevestina*, *Thevestinus*, *Tevestina*, etc., qui semblent avoir été à l'origine des ethniques de *Theveste* (Tebessa)?

Il doit en être de même du nom du père פכעי. Je m'étais demandé plus haut si le groupe final עי ne correspondrait pas par hasard à une terminaison *aeus*, *aius*. Je pensais à געי = *Gaius*. Mais cette terminaison apparaît aussi dans des noms néopuniques notoirement indigènes, témoin מתעי (Maktar, n° 2¹). Ici également, d'ailleurs, le *kaph* est exclusif d'une origine romaine, le *c* latin étant rendu constamment par le *qoph*². Il se peut que notre nom פכעי soit identique à celui qu'on a lu autrefois, non sans hésitation, פ(ע)כעי ou פ(ל)כעי dans la grande dédicace de Maktar (col. 4, l. 2¹).

La lecture de la dernière ligne demeure toujours extrêmement douteuse. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que celle proposée par M. Berger

[M]al[c]atsan. Ex voto ל[מ]ל[כ] צען הנעדר

est entièrement à rejeter. La première lettre, fort mal conservée, est difficilement un *mem*; elle a plutôt l'allure d'un *waw*, ou mieux d'un *yod*. La deuxième est certainement un *taw*, la troisième non moins certainement un *samek*. La quatrième n'est pas un *'ain*; c'est la tête bouclée d'une lettre telle que *dalet*, *rech* ou *bet*. Si on lui attribue cette dernière valeur, on obtient le mot בן « fils ». Par suite le nom précédent serait לרם(י) ou לרם(י). Ici encore la terminaison par *samek* pourrait faire tout d'abord penser à la transcription de quelque nom romain⁴; mais ici aussi la présence d'un *taw* fait obstacle à

1. Berger, *Mémoire etc...* *Maktar*, 1899, p. 38.

2. Le *kaph* n'intervient guère dans les transcriptions néopuniques de noms propres romains que lorsqu'il s'agit de rendre analytiquement l'articulation *x* (témoin *Vindex*; cf. aussi פלכס ou פלכס = *Felix*). Cette convention est conforme à la conception phonétique du *ξ* grec = γξ et non σα.

3. *Id. id.*, pp. 14 et 34. A bien considérer le fac-similé, il est possible qu'il n'y ait jamais eu aucun caractère gravé entre le *phé* et le *kaph*. L'orthographe serait alors défective du premier 'ain.

4. Je ne crois pas qu'il faille céder au mirage וָלַם = *Valens*. Le *noun* se distingue nettement du *taw* dans cette inscription, et c'est sûrement cette dernière lettre à laquelle nous avons affaire ici. Du reste, nous connaissons par ailleurs (*Rec. d'arch. Or.*, VI, 388) la transcription néopunique de *Valens* = וָלַם.

pareille conjecture. Le nom appartient peut-être à l'onomastique libyque; cf. les noms néopuniques assez nombreux commençant par יל, יל. Si ce groupe est bien suivi du mot בן, c'est un autre nom propre, celui du grand-père de Vindex, qu'il faudrait chercher dans le dernier mot qui, en tout cas, n'est certainement pas הנדור. La troisième lettre, non fermée par en bas, n'est pas un 'ain; elle ressemblerait plutôt, à l'attitude près¹, au zain, tel qu'il est tracé à la l. 1. La quatrième lettre avec sa queue très longue est un *rech* plutôt qu'un *dalet*. Enfin la cinquième ressemble beaucoup plus à un *bet* qu'à un *rech*. Après quoi l'estampage montre encore les traces d'un dernier caractère donnant l'impression d'un *yod*. On arriverait ainsi à quelque chose comme : הנורבי. Ce ne serait guère satisfaisant comme nom propre. Aussi me demandé-je si le trait vertical qui suit le *hé* représente bien un *noun*, et s'il ne faudrait pas considérer cet ensemble des deux éléments comme constituant une seule lettre, le *khet*. On sait que le *khet* néopunique affecte assez souvent cette forme analytique : un *hé* suivi d'un trait vertical. Si c'est le cas ici, on pourrait lire alors הנורבי, autrement dit עורבי, étant donnée l'égalité bien connue *khet* = 'ain dans l'orthographe néo-punique. Le nom serait peut-être apparenté aux noms יעורבי (néop. n° 51), יעורבי (néop. n° 13), יורבי (néop. n° 45), le tout formant un groupe d'abréviations possibles de la forme ordinaire עורבעל?

Moyennant ces divers amendements et, bien entendu, sous le bénéfice des réserves sérieuses que comportent plusieurs d'entre eux, on pourrait donner du texte la transcription suivante (A), qui diffère sensiblement, comme on peut le voir, de celle proposée par M. Berger (B).

1. Le caractère est vertical et non penché.
2. A lire plutôt יעורבי ou יעורבי, avec l'équivalence connue *samek* = *zain*.
3. Ou יעורבי, יעורבי. A lire ainsi, au lieu des lectures erronées jusqu'ici admises : יעורבעל (Schroeder, *Phön. Spr.*, p. 269, n° 3), et יעורבל (Lidzbarski, *Handb.*, s. v.).
4. Ou יעורבי.

B	A
[ע]פ[כ]א אבן ז לנעו[יכת]	(ט)נא אבן ז להעוסת
ע בת פעכעי טינא	ע בת פעכעי טינא
לא וינרכץ בן	לא וינדכס בן
[מ]ל[כ]צען הנעדר	ילתס בן חורבי

On pourrait traduire ainsi :

A été érigée cette pierre à Taouasta' (?), fille de Pha'c'aï. La lui a érigée Vindex, fils de YLTS (?) fils (?) de Hazarbai (?).

§ 3

Topographie de la Jérusalem antique.

M. Kümmel vient de publier un ouvrage qui constitue une contribution importante à la connaissance de la topographie de la Jérusalem antique. Le titre de l'ouvrage¹, indique suffisamment le but que s'est proposé l'auteur : mettre à la disposition de ceux qui s'occupent de ces problèmes si compliqués des matériaux solides et précis fournis par le terrain lui-même au cours des fouilles, soit systématiques, soit fortuites, qui y ont été pratiquées depuis une quarantaine d'années. Il les leur offre sous la forme d'une carte de Jérusalem et de ses environs immédiats, carte à grande échelle (1/2500^e), basée sur celle de l'*Ordnance Survey* (1865), et accompagnée d'un texte descriptif très détaillé, distribué méthodiquement, avec des références constantes et minutieuses à toutes les sources auxquelles il a pu puiser ses renseignements.

L'assiette de cet immense travail de compilation topographique est constituée, non pas par le relief du terrain dans son état actuel, mais par le sous-sol rocheux sur lequel il repose, ou est censé reposer. Le modelé de ce sous-sol est représenté par des courbes de niveau équidistantes de 3 mètres en 3 mètres. Bien entendu, ces courbes du rocher sont en grande partie imagi-

1. A. Kuemmel, *Materialien zur Topographie des Alten Jerusalem, Karte und Begleittext*. — Haupt, Halle a S. 1906. (Carte en 2 feuilles ; texte xvi — 198 pp. in-8").

naires ; il n'y a de certain, que les points par lesquels l'auteur les fait passer, points constatés authentiquement par les fouilles.

Déjà Zimmermann avait entrepris en 1876 un travail analogue, plus complet même à certains égards, puisque ses plans étaient éclairés par une série de coupes en sens divers, qui font défaut ici. Néanmoins, l'œuvre de M. Kümmel a sur celle de son devancier une supériorité marquée, car, grâce aux découvertes et aux constatations faites entre temps, il a pu faire état de 473 points de niveau, tandis que Zimmermann n'avait pu en faire entrer que 364 dans ses calculs.

Sur ce substratum rocheux, l'auteur a projeté l'image planimétrique de la Jérusalem de nos jours, d'après la carte de l'*Ordnance Survey* mise au courant, avec l'indication des divers restes antiques exhumés çà et là. Pour plus de commodité, il a divisé la majeure partie de la surface en carrés de 200 mètres de côté, avec coordonnées alphabétiques et numérales (A — I + I — XIII), indiquées en marge et destinées à préciser les références du texte explicatif.

On ne saurait trop louer l'exécution matérielle de cette carte : gravure irréprochable, choix judicieux des couleurs conventionnelles, clarté et lisibilité parfaites malgré l'abondance des détails. Elle fait réellement grand honneur à l'établissement cartographique de Wagner et Debes.

M. Kümmel annonce qu'il prépare sur la même base un plan en relief vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire où, contrairement à la tricherie ordinaire, les hauteurs seront rigoureusement à la même échelle ($1/2500^e$) que les distances horizontales, et qui embrassera une aire sensiblement plus étendue autour de la Ville Sainte. Les courbes hypsométriques y seront seulement construites de 4 mètres en 4 mètres au lieu de 3 mètres. Un pareil plan ne saurait manquer d'être le bienvenu.

Quoique très consciencieux et propre à rendre de sérieux services, le travail de M. Kümmel prête à plus d'une critique. Ainsi on est surpris qu'il n'ait pas eu connaissance d'un document qui, en l'espèce, était de première importance, le *Plan of*

Jerusalem reduced by permission from the Ordnance Plan 1/2500 Scale, etc., to illustrate recent discoveries. Ce plan à échelle de 1/3670^e, publié vers 1898 (?), sous la direction du regretté sir Charles Wilson, l'auteur même du grand plan primitif sur lequel M. Krümmel a opéré, et la *Reference list* qui l'accompagne auraient montré à celui-ci une notable partie de sa tâche déjà faite, et fort bien faite. Il y aurait même trouvé plus d'une indication précieuse qui lui a échappé. Je citerai, par exemple, dans la région sud : le « columbarium », près de Bourdj el-Kibrît (F, 10) ; un « old wall » entre l'angle S. E. du Birket es-Soultân et l'aqueduc antique ; le « old gateway », poterne que j'ai découverte et fouillée vers l'extrémité sud du mur oriental du Haram ; anciennes chapelles creusées dans le roc, à Selouân (J, 12-13) ; un peu plus au sud, « cave ». A l'intérieur de la ville (en F, 9), un « well brackish » et, un peu plus au sud, une « apse », un autre « well brackish » (en E, 9). Rien, du moins dans le texte, sur le grand aqueduc souterrain en aval de Bir Eiyoub, dont l'amorce est cependant marquée sur la carte. Au nord, en dehors de la ville, manquent : « old tombs, steps » (en I, 6), cf. *Statement*, 1897, p. 267 ; au S. O. des Qoboûr el-Moloûk (D, 2), « old tomb » (*Stat.*, 1896, p. 305) ; « old tombs », ruines diverses et canal creusé dans le rocher (D, 4) ; « cistern, tombs, etc. » (E, 5), *Stat.*, 1897, p. 105 ; « tomb » (D, 5) ; « mosaics » (C, 4) ; l'énorme colonne monolithe gisant encore dans son lit de carrière (A, 5), et destinée au temple d'Hérode, cf. mes *Archaeological Researches*, t. I, p. 254 ; nécropole de Kerm ech-cheikh (en G, 4), très importante pour la détermination de l'âge du fossé nord de Jérusalem, cf. *op. c.*, p. 247. A l'intérieur de la ville, vieux mur au N. O. de l'église du Saint-Sépulcre (D, 7), cf. *Statement*, 1891, p. 276. La carte est muette aussi sur les intéressants vestiges d'antiquités dégagés dans les excavations pratiquées au Hammâm es-Soultân.

Je pourrais multiplier ces exemples d'omissions regrettables. Je me bornerai à en citer encore un. Par suite des circonstances exceptionnelles, j'ai réussi, en 1874, à faire un sondage clandes-

tin à l'intérieur même de l'inviolable sanctuaire musulman de la Sakhra ; j'ai pu le pousser sinon jusqu'au roc même, du moins jusqu'au sol vierge, recueillant ainsi une cote de niveau dont M. Kümmel aurait sûrement apprécié la valeur pour la question du temple juif, s'il s'était reporté à mes *Archæolog. Researches*, t. I, p. 216 (cf. le plan, p. 154, n° 5). Dans le même ouvrage (p. 296), il aurait trouvé une constatation¹ remontant à 1871 et permettant de combler une lacune dans le tracé du mur d'enceinte d'Ophel, relevé plus tard par M. Guthe, un peu superficiellement.

En principe, M. Kümmel s'est interdit toute hypothèse archéologique, prétendant s'en tenir à une exposition aussi objective que possible des faits matériellement constatés. Le principe était fort louable. L'auteur a eu le tort d'y déroger trop souvent, et cela justement sur quelques-uns des points les plus controversés. C'est ainsi qu'il se prononce carrément contre l'authenticité du Saint-Sépulcre. Soit ! Mais alors pourquoi, d'autre part, faire aux rêveries de Gordon et de Conder l'honneur de les prendre au sérieux, d'inscrire sur sa carte même un « *Golgatha* (verm.) », un *Hl. Grab* (n. Gordon) », un autre « *Hl. Grab* (n. Conder) » ? Je crains qu'en sortant ainsi de la neutralité scientifique qu'il annonçait, l'auteur n'ait cédé là à je ne sais quel parti-pris tendancieux, voire confessionnel.

Ailleurs, de quel droit inscrit-il, sur une hauteur à l'ouest de Jérusalem, la légende aussi fallacieuse qu'alléchante : *Epitaph des Herodes* ? Sans doute, on a découvert là, il y a quelques années, un sépulcre assez remarquable par son ornementation.

1. Fragment du mur d'enceinte antique disparu depuis, à localiser à 317 mètres S. E. du saillant de El-Khatouniyé, entre les courbes 615-678 mètres, au bord du sentier (à l'intérieur du carré conventionnel G, 11).

2. L'hypothèse absolument gratuite du héros infortuné de Khartoum a eu un très vif succès dans certains milieux protestants d'Angleterre. Elle n'avait même pas le mérite de la nouveauté, car c'est déjà sur ce tertre pittoresque que, bien des années auparavant, Gérôme avait placé sa scène de la crucifixion. L'art peut prendre avec la réalité les plus grandes libertés, mais il n'en va pas de même de l'archéologie.

Mais rien n'en est sorti qui prouvât peu ou prou, que c'est le tombeau d'Hérode. Quant à la prétendue « épitaphe » dudit tombeau, on n'en a jamais trouvé trace.

Par contre, l'auteur a omis d'enregistrer sur sa carte, aussi bien que dans son texte descriptif, certaines indications qui cependant avaient leur prix, étant donnée surtout l'importance qu'il attribue, avec raison, au rocher et aux conditions dans lesquelles celui-ci apparaît à nos yeux. J'ai déjà signalé quelques-unes de ces omissions. En voici d'autres plus graves, qu'il aurait pu éviter s'il avait bien voulu prendre la peine de se reporter à tel ou tel de mes ouvrages. C'est ainsi qu'il ignore ou laisse ignorer à ses lecteurs, l'existence d'une sorte de *keroub* assyrien sculpté sur le roc, dans les antiques carrières dites « Cavernes Royales ». Même silence en ce qui concerne le reste d'inscription en caractères phéniciens gravés au dessus de la porte de l'édicule de style égyptien taillé dans le roc, à l'entrée du village de Selouân; les inscriptions phéniciennes, également gravées dans des cartouches sur le roc, dans ce village même, etc. C'était pourtant là du roc daté, s'il en fut.

L'auteur passe bien légèrement (p. 151), du moins à mon avis, sur la vieille piscine de Sainte-Anne qui, ne lui en déplaît, a bien des chances pour représenter la Probatique authentique, adjacente à la Bethesda ou *Beit Hanna* = Maison de Sainte-Anne. De même, il n'est guère explicite (p. 96 et 121), sur l'immense contrescarpe qui s'étend entre le couvent des Dames de Sion et l'Hospice autrichien. C'est cependant un des points les plus importants de la Jérusalem antique, comme l'ont montré les fouilles que j'y ai pratiquées en 1874 et dont j'ai donné tout le détail dans mon ouvrage anglais plusieurs fois cité. Il se trouve justement qu'à l'heure actuelle, l'endroit a un regain d'actualité grâce à une supercherie habile organisée pour y créer de toutes pièces un sanctuaire dont le besoin se faisait sentir... « la prison de Jésus ». C'est un nouveau et piquant chapitre à ajouter aux « Mystères de Jérusalem »; j'aurai peut-être à le conter un jour, car l'archéologie a son mot à dire dans l'affaire.

L'auteur donne une nomenclature assez détaillée des rues, quartiers, édifices, etc., de la Jérusalem arabe, d'après celle du Dr Sandreczky insérée dans l'*Ordnance Survey* de 1865. Là encore, je constate plus d'une lacune. J'en signalerai, entre autres, une d'autant plus regrettable que le nom omis intéresse un des problèmes les plus discutés de la topographie hiérosolymitaine. C'est la *Hâra* (rue), le *Soûq* (marché) et la *Qahoué* (café) de la *Bâchoûra*, vers l'angle sud-est du Moristân. Ces noms figuraient cependant déjà dans le relevé très consciencieux de Sandreczky (*Zeitschr. des D. Palästina-Vereins*, VI, 69). Celui-ci, d'ailleurs, a ignoré la signification et n'a pas vu la portée de ce vocable *Bâchoûra* qui, attaché à ce point avec une si remarquable insistance, n'en a pas moins échappé jusqu'ici à l'attention des archéologues. On me permettra de profiter de l'occasion pour faire ressortir la portée de cette donnée qu'on a négligée à tort. *Bâchoûra* est un vieux mot arabe tombé en désuétude et désignant ce qu'en langage de fortification médiévale, on appelait la « barbacane », c'est-à-dire l'ouvrage avancé défendant la porte d'une ville ou d'une forteresse. Le mot est encore employé dans les inscriptions du sultan Beibars, par exemple. Il est emprunté au syriaque et contracté de *bar choûrâ* « le fils du mur = *antemurale* ». Or, à quelques mètres de là s'élèvent justement les restes d'une vieille porte fortifiée (« Torreste »), dans laquelle nombre d'archéologues autorisés inclinaient à voir une des portes, la porte Gennath ou autre, de la première enceinte dont on retrouve encore des vestiges un peu plus à l'ouest, vestiges inscrits sur la carte même de M. Kummel, sous la rubrique « alter Mauerrest ». L'auteur repousse cette opinion, le tracé qu'elle implique étant gênant pour son système, qui veut à tout prix battre en brèche l'emplacement du Saint-Sépulcre. Je crois qu'on peut tirer un argument nouveau de la dénomination arabe, et cet argument n'est guère en faveur de sa thèse. D'une antiquité assurée par le fait même que le mot est aujourd'hui incompris, elle tend à montrer que le « Torrest » était un *antemurale* appartenant, comme les vestiges qui s'y alignent vers

l'ouest, au front nord de la première enceinte, face extérieure. Je serais fort tenté de croire que le passage secret qui, selon Moudjir ed-dîn, relierait sous terre la forteresse de David au mur occidental du Haram (Bâb es-Silsilé), s'appuie en réalité contre les fondations de la face nord de cette première enceinte qui a laissé ainsi çà et là, à la surface, des témoins visibles de son existence.

Comme de juste M. Kümmel traite avec quelque détail du fameux aqueduc souterrain creusé dans le roc qui, passant sous la colline d'Ophel, relie la Fontaine de la Vierge à la piscine de Siloé. Au nom des rares explorateurs qui ont eu le courage de suivre d'un bout à l'autre cet étroit boyau long de plus de 500 mètres, il convient d'ajouter, entre ceux de Robinson et de Warren, le nom du regretté P. Liévin de Hamme. La traduction de l'inscription israélite archaïque qui y est gravée, est donnée à la p. 174, d'après Stade; elle aurait dû être modifiée, sur un point essentiel, conformément à l'heureuse correction proposée en ces derniers temps par Fischer (ZDMG, 1902, p. 800). Ce n'est pas sans quelque mélancolie que j'ai revu sur la nouvelle carte le tracé de cet aqueduc sinueux, dans l'un des méandres duquel se cache, selon toute probabilité, comme j'ai essayé de le montrer autrefois, l'hypogée jusqu'ici introuvable de David et de ses successeurs, attendant toujours la fouille modeste qui le mettrait au jour avec le trésor d'antiquités qu'il doit contenir. Dire qu'il suffirait, pour résoudre ce problème capital, d'interroger la pioche à la main le terrain circonscrit dans un carré de 200 mètres de côté (le carré G. 11)! A la page 174, M. Kümmel a l'air d'attribuer à Bliss la théorie qui met l'emplacement présumé de l'hypogée royal en relation étroite avec une de ces déviations caractéristiques de l'aqueduc. Un peu plus loin (p. 192), cependant, il veut bien m'en restituer la paternité à propos de la fouille infructueuse tentée par Bliss pour vérifier l'hypothèse. Il paraît ignorer, ou il oublie d'ajouter, que le résultat négatif provient d'une méprise de Bliss, qui s'est totalement trompé sur la position du point que j'avais désigné. Le tracé de l'aqueduc

affecte, comme on sait, la forme générale d'un grand S; le point indiqué par moi était à l'intérieur de la courbe inférieure S. Or Blis a fouillé à l'extérieur de cette courbe S. On me permettra bien de dire qu'erreur n'est pas compte et que, jusqu'à nouvel ordre, le problème, tel que je l'ai posé avec ses données rationnelles, demeure intact. A bon entendeur, salut.

§ 4

Traditions arabes au pays de Moab.

Le P. Jaussen a entrepris depuis quelque temps et poursuit avec un zèle louable d'intéressantes études sur le folk-lore des Arabes, tant nomades que sédentaires, de la Balqâ, l'ancien pays de Moab. Me sera-t-il permis de rappeler à ce propos que ce nom même de la *Balqâ*, بلقاء, comme je l'ai montré il y a bien des années¹, nous offre un des exemples les plus frappants de la continuité et de la haute antiquité de la tradition arabe locale? Il représente en effet, par choroprosopopée, celui du fameux *Balaq* biblique, בלך, l'un des anciens rois de Moab. Rien donc d'étonnant si les habitants de cette région, qui ont si fidèlement gardé ce nom révélateur, ont gardé en même temps mainte survivance d'un passé dont ils sont en grande partie les héritiers ethniques.

Le P. Jaussen s'occupe spécialement cette fois² de leurs curieuses croyances et pratiques relatives à la pluie. Il a noté avec beaucoup de soin les diverses appellations sous lesquelles, dans la Balqâ, on désigne les pluies, selon les époques de l'année où elles tombent assez régulièrement. Mais il ne semble pas s'être aperçu que presque toutes ces appellations sont d'origine

¹ *Revue archéologique*, 1877, p. 193-199 : *Gomorrhe, Ségor et les filles de Lot*.

² *Revue biblique*, 1906, p. 574-581.

astronomique et ont des significations beaucoup plus précises que celles qu'il essaie de tirer de divers rapprochements philologiques vagues et contestables. C'est ce qui me paraît clairement ressortir des exemples suivants :

El-matar eth-theridouï, traduit par « la pluie abondante », est en réalité la pluie des *Pléiades* (الثريا, *Eth-Thouraiyâ*).

سعد الذبج, nom transcrit et traduit d'une façon quelque peu surprenante par « le secours de la peste », n'est autre que سعد الذابج, *Sa'd edh dhâbeh*, nom des deux étoiles brillantes sur la corne gauche du Capricorne.

La pluie dite *el-djauzah* n'a rien à voir avec le mot جوزه *djauza* « coup à boire » du proverbe cité d'après le *Lisân*. Ce nom nous cache celui, soit des *Gémeaux*, soit d'*Orion* (الجوزاء, *El-Djauzd*).

La pluie de *ech-cha'rá* c'est tout simplement la pluie de *Sirius* ou du *Chien* (شعري, *Chi'rá*).

La pluie de *es-semâk* (prononcé à la bédouine *semach*, ou mieux *sémâtch*), c'est la pluie, soit des *Poissons* (*Es-Séméké*), soit plutôt de l'*Épi* ou d'*Arcturus* (السماك الرامح, *Es-Sémâk er-raméh*)¹.

Je ne me charge pas de rechercher jusqu'à quel point ces dénominations, dont l'identité absolue est elle-même sujette à caution, mais dont la nature astronomique n'est pas niable, correspondent aux aspects réels du ciel étoilé selon les divers moments de l'année. Il est possible qu'elles aient été conservées ou

1. Cette série d'explications, que j'ai publiées déjà dans le *Journal Asiatique* (1906, II, p. 361) s'est trouvée confirmée depuis, de la façon la plus positive, par les observations de Musil, *Kusejr 'Amra*, I, p. 55, relevées et commentées par Noeldeke dans la *ZDMG*, 1907, p. 231. Les noms et les époques des pluies selon les Bédouins sont indiqués avec précision par Musil : 1° *As'ad ad-dâbeh*, dans la première moitié de novembre; réputée malsaine pour les hommes et les animaux; 2° *Ma'at-rajjâwi*, milieu ou fin décembre; 3° *Al-ğôza*, en janvier; 4° *Aš-še'era'*; 4° *S'mât*, courte pluie avec orage, au printemps.

acquises par simple tradition. Nos Bédouins actuels ne doivent guère se livrer aux observations astronomiques, si rudimentaires soient-elles¹, que ces noms supposent à l'origine. Ils ont pu oublier celles-ci, peut-être même embrouiller les données sur lesquelles elles reposaient; et c'est pourquoi, en ayant perdu eux-mêmes la trace, ils n'ont pas su mettre le P. Jaussen sur la bonne voie étymologique.

Cette oblitération même ne rend que plus intéressant le fait que je signale. Elle nous montre, en effet, que cette conception est proprement une survivance, nous reportant à une époque et dans un milieu plus anciens. Je ferai remarquer, à l'appui de cette conclusion, que quelques-uns de ces astérismes (par exemple les Pléiades et Sirius), étaient, et cela sous les mêmes noms qu'ils portent encore aujourd'hui, l'objet d'un culte chez les Arabes anté-islamiques². D'ailleurs nous savons, par des renseignements formels, que ces Arabes, adonnés aux croyances dites sabéennes, attachaient une importance particulière à la position de certaines étoiles, comme annonçant les époques des pluies. Témoin par exemple le passage d'Aboul-Féda³ :

1. Je crois toutefois me rappeler, en consultant des souvenirs déjà bien lointains, que les Bédouins, ou du moins certains d'entre eux, savent encore distinguer et dénommer quelques étoiles ou groupes d'étoiles. Pour les fellahs cis-jordaniens, la chose est hors de doute; cf. la liste relevée par M. Baldensperger (Pal. Expl. F. Quart. Stat., 1893, p. 311). Seulement quelques erreurs se sont glissées dans cette liste, d'ailleurs fort instructive. Par exemple, le nom de la Voie Lactée : *تربك الضبانة* *tareek i-tubānet*, doit être corrigé en *طريق التبانة* *turīq et-tabbdnē* « le chemin des marchands de paille ». Ce curieux nom, équivalent littéral de celui que les Persans donnent à la Voie Lactée ; *rehi kehkechān*, provient d'une vieille légende très répandue dans tout l'Orient (cf. syriaque, hébreu post-biblique, turc, arménien, etc), qui a son écho même en Occident (*Mehlweg*, *Mühlenweg*).

Je note dans cette même liste le nom de *Hareef el Thureiyah*, *حريف الثريا*, donné par les fellahs au Cocher (?). Le premier mot aurait-il quelque rapport avec celui de la pluie de *el-'arīf* (العريف) qui, dans l'exposé du P. Jaussen, précède la pluie *Eth-therayāoui* (= des Pléiades)? On sait que, dans certains dialectes bédouins et fellahs, le *ha* et le *'ain* sont susceptibles de s'échanger.

2. Cf. entre autres Krehl, *Ueber die Religion der vorisl. Araber*, p. 24, 25.

3. *Hist. anteisl.*, éd. Fleischer, p. 180.

Ils attribuaient aux coïncidences d'étoiles (*anoud*) des mansions (*mendzil*) la même influence que celle attribuée aux planètes par les astrologues, y subordonnant tous leurs actes et disant : *Notre pluie dépend du lever ou du coucher de telle ou telle étoile* (مطرنا بنوء كذا) ¹.

Cette préoccupation spéciale s'explique sans peine, car la pluie a toujours été et est encore la grande affaire des nomades du désert. C'est d'elle que dépend leur vie même.

C'est au même ordre d'idées que doit, je pense, se rapporter la notion des « jours de la vieille », notion qu'on retrouve, d'ailleurs, appliquée à une autre période de l'année, chez plusieurs peuples du bassin de la Méditerranée. La « vieille » (*El-'Adjouz*), c'est l'année touchant à sa fin. Dans la singulière légende rapportée par le P. Jaussen, ou le mois de Chebât demande au mois de Edâr de lui prêter *trois jours* « pour aller chercher la pluie », il y a une allusion évidente aux vingt-huit jours de Février (*Chebât*) suivis des trente et un jours de Mars (*Edâr*), mois de l'équinoxe vernal où commençait l'année solaire des anciens Arabes ($31 - 28 = 3$). Elle implique l'usage du calendrier julien et semble s'être formée dans un milieu chrétien. Je crois bien, du reste, l'avoir déjà rencontrée ailleurs, mais sans pouvoir pour le moment préciser autrement cette reminiscence.

Pour provoquer la chute de la pluie, les femmes bédouines fabriquent à l'aide de deux bâtons en croix une sorte de mannequin, qu'elles habillent de riches vêtements de femme, et promènent processionnellement avec accompagnement de chansons appropriées; le tout se termine par des sacrifices sanglants qui marquent bien le caractère religieux de la cérémonie et partant le caractère divin de l'effigie qui en est l'objet.

Le P. Jaussen donne le texte arabe d'une de ces chansons. Celui-ci ne manque pas d'intérêt, mais il en aurait davantage s'il était accompagné d'une notation phonétique. Dans les vers

1. Cette idée est tellement entrée dans l'esprit populaire que ce mot *نوء* a fini par se fixer au sens de « orage » qu'il a couramment en arabe vulgaire.

cités', si l'on peut appeler cela des vers, je soupçonne *zélâzel* et *séndzel* d'être deux altérations divergentes ($s = z$ et $l = n$), d'origine vulgaire, d'un même mot sur lequel on joue, le mot *sélâsel*, pluriel de *selsélé*, qui a les deux acceptions, parfaitement en situation ici : 1° zigzag de l'éclair; 2° réseau des petits murs séparant les champs. Ces acceptions dérivent, par une évolution sémantique facile à saisir, du sens primitif de سلسلة, plur. سلاسل, « chaîne ».

La prononciation du *qâf* = *dj* dans la phonétique bédouine, prononciation sur laquelle insiste le P. Jaussen¹, n'est pas un fait nouveau. Elle a été observée et signalée il y a longtemps; cf. les remarques que j'ai faites à ce sujet dans mes *Archaeolog. Researches*, t. II, p. 33, et aussi celles que j'ai consignées dans la *Revue critique* (22 juillet 1876, p. 51) sur la quintuple prononciation dont cette lettre est susceptible dans les divers dialectes arabes (*q, g, dj, k, ' [hamza]*). Si l'on y ajoute les équivalences dûment constatées par l'épigraphie : $\text{p} = \text{v} = \text{z}$ (= ض), à un stade plus ancien des langues sémitiques (branche araméenne), on voit que cette lettre est celle qui représente les plus grandes variations, puisque, tout compte fait, elle correspond, ou a correspondu à huit articulations ou signes différents.

On donne à ce mannequin habillé en femme le nom de *Oumm el-Gheïth* « la mère de la pluie », ou encore, paraît-il, de نصف عروس. Ce dernier nom est bizarre, s'il a réellement, comme le dit le P. Jaussen, la signification de « moitié de fiancée ». Je me demande si le premier mot ne devrait pas être plutôt rattaché à certaines acceptions de la racine نصف (11^e, 7^e et 8^e formes) concernant la prise de voile de la jeune fille nubile. Ce voile s'appelle نصف. Ne serait-ce pas ce mot même qui a été perçu et

1. « Elle est partie, la mère de la pluie, pour amener les *zélâzel* ; quand elle revient, les semences sont hautes comme les *séndzel*. »

2. A propos de يدعى = يدعى « coule à pleins bords » (en ravinant les berges).

transcrit **نصف**? Le sens serait alors « voile de fiancée ». Ce sens, en soi plus compréhensible, serait d'autant mieux en situation que, de la description, un peu flottante, il est vrai, du P. Jaussen, il semble résulter que c'est au moment où on la recouvre d'un « grand voile blanc », qu'on donne ce nom à la « fiancée » en effigie, « parce que, disent les Bédouins, elle en porte les habits ».

La structure tout à fait élémentaire de ce mannequin rituel, affublé d'un costume féminin, pourrait faire songer à cette maquette informe où l'on a souvent proposé de reconnaître l'image primitive de la déesse Tanit, la Caelestis carthaginoise. Or, en cette dernière qualité, Tanit devait être, elle aussi, la maîtresse de la pluie¹. Avec un peu de bonne volonté, on pourrait y voir une carcasse du même genre, drapée dans le voile sacré. Mais je n'insiste pas sur ces analogies lointaines, d'autant moins que nous sommes encore très insuffisamment renseignés sur la signification réelle du dit symbole punique.

Un rapprochement plus topique pourrait être fait avec une édifiante tradition² que les vieux auteurs arabes nous ont conservée à propos de l'idole du dieu Hobal, adorée avant l'Islamisme justement dans notre pays de la Balqa. 'Amr, fils de Lohayi, roi du Hedjâz et maître de La Mecque vers le III^e siècle de notre ère, ayant eu, au cours d'un voyage dans la Balqa, l'occasion de voir le culte que les habitants rendaient à leurs idoles, les interrogea

1. P. Jaussen fait à ce propos bonne justice du prétendu nom *'Arouis Allah* « la fiancée d'Allah », qui serait donné à cette effigie sacrée, et autour duquel certains exégètes aventureux ont mené grand bruit. C'est Curtiss qui a mis en circulation ce renseignement absolument fantaisiste, dans l'ouvrage un peu surfait (*Ursemitische Religion*, p. 119), où il n'a fait que suivre une voie ouverte autrefois par moi (*La Palestine inconnue*, 1876), mais sans avoir une préparation suffisante, et en négligeant trop souvent les précautions que j'avais expressément recommandées à ceux qui voudraient m'y suivre.

2. « *Ista ipsa Virgo Caelestis pluviarum pollicitatrix.* » (Tertullien, *Apolo-*
g., 23.)

3. On en trouvera le résumé, avec références aux sources, dans Freytag, *Einleitung in das Studium der Arab. Spr.*, p. 342-344; cf. aussi Krehl, *op. cit.*, p. 27, et particulièrement la relation d'Aboul-Féda (*op. cit.*, p. 136), d'après Chahrestâni.

à ce sujet. Ils lui répondirent que ces idoles étaient celles de leurs dieux, faites à l'image des corps célestes et des formes humaines, et qu'ils les invoquaient avec un succès infailible pour en obtenir l'assistance de *la pluie*. Sur la prière de 'Amr, très désireux de s'assurer pareil avantage, ils lui donnèrent l'idole du dieu Hobal ¹. 'Amr l'installa dans le sanctuaire de la Ka'aba où elle demeura jusqu'à l'Islam, aux côtés de deux autres idoles, celle de Asâf ou Isâf et celle de Nâila, rapportées peut-être de la même région ², comme celle de Manât.

On voit par là que la *Oumm el-Ghetth*, « la mère de la pluie » des populations actuelles de la Balqâ, a de qui tenir. Héritière d'une des prérogatives les plus spécifiques de Hobal et consorts, elle nous a peut-être conservé en partie, dans les pratiques populaires dont elle est encore aujourd'hui l'objet, quelques-uns des rites antiques et solennels, selon lesquels on invoquait jadis ces tout puissants dispensateurs de la pluie, source de l'abondance et de la prospérité.

§ 5

Légendes sur l'alouette.

I

Dans le traité d'alchimie ou sciences connexes écrit en syriaque, mais visiblement traduit du grec et attribué à un philo-

1. Des auteurs arabes nous ont laissé de curieuses descriptions de cette idole en pierre rouge, à laquelle il manquait un bras, quelque vieille statue anthropomorphe, d'exécution gréco-romaine probablement. Les païens de la Balqâ ont dû céder à bon compte ce dieu d'occasion, que sa mutilation même avait peut-être fait mettre au rancart.

2. Ces transferts de divinités, c'est-à-dire de leurs simulacres, d'un pays à l'autre étaient chose fréquente dans l'antiquité. Pour m'en tenir à la région qui nous occupe, je me bornerai à rappeler l'instructive inscription grecque de Odrouh (*Rec. d'Arch. orient.*, IV, 114), où il est question de dieux amenés de l'étranger à Pétra (θεοῖς τοῖς μεταγομένοις ἐξ γαίης ἀλλοδαπῆς ἐνθα εἰς Πέτραν). Or cette inscription peut parfaitement être, à peu de chose près, contemporaine de l'importateur d'idoles, le Mecquois 'Amr, fils de Lohayî.

sophe répondant au nom plus ou moins authentique de Zosime, on lit le passage suivant¹ :

Κορυδός, huppe ou alouette huppée, petit oiseau que l'on rencontre sur les chemins. Bouilli dans l'eau, il est bon pour ceux qui souffrent de douleurs d'entrailles ; on doit le manger en plusieurs fois, dans son jus (ζώμη). Il a sur la tête une épaisse huppe de plumes. On cite à ce sujet une fable d'Aristophane, le poète comique, qui dit : Tu es sot et inconsidéré ; tu ne connais même pas la strophe (*estouphos*) qui disait que la huppe était antérieure à tous les animaux, et même antérieure à l'existence de la terre. Comme son père était mort dans une région où il n'y avait pas de terre, elle le porta pendant cinq jours ; mais quand elle vit que le fardeau était trop lourd pour sa tête, elle l'enterra. Ceci est confirmé par le poète Théocrite qui dit : comme le cercueil sur la tête de la huppe ; il veut parler de ceux qui ont un cercueil sur leur tête.

J'ai rapporté cette fable au sujet de cet oiseau, parce que je voulais faire connaître qu'il a une huppe de plumes sur la tête, et que tu peux en tirer du secours pour les intestins (κόλον). Je désire aussi qu'il soit indiqué à ceux qui ne le connaissent pas, parce qu'il ressemble aux oiseaux de Vénus (*Ἀφροδίτη*), oiseaux qui sont également du genre des alouettes ; mais ils diffèrent beaucoup, par la grandeur de leur huppe, de celui-là, qui est un peu plus petit qu'eux.

Plus tard, M. Berthelot, dans son grand mémoire *Archéologie et histoire des sciences*, est revenu² sur ce passage pour signaler aux hellénistes les citations qui y sont prêtées d'une part à Aristophane, d'autre part à Théocrite, citations qu'il n'a pu, dit-il, retrouver dans leurs œuvres actuelles.

En réalité, la première citation reproduit presque textuellement une petite tirade qu'Aristophane place dans la bouche de Peisthetairos, dans sa comédie des *Oiseaux*³. Celui-ci, s'adressant au chœur de la gent ailée, commence par dire : « Votre race est plus ancienne que Saturne, que les Titans et la Terre

1. Berthelot, *Hist. des sciences*, t. II, p. 305 ; *Le livre de Zosime*, traduction du syriaque par M. Rubens Duval.

2. *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. 49, II^e série, p. 244.

3. Aristophane, *Oiseaux*, 471-475 :

Ἀμαθὴς γὰρ ἔφυς, καὶ πολυπράγμων, οὐδ' Αἴσωπον πεπάτηχας·
 Ὃς ἔφασκε λέγων κορυδὸν πάντων πρῶτην ὄρνιθα γενέσθαι,
 Πρωτέρην τῆς γῆς· κἄπειτα νόσω τὸν πατέρ' αὐτῆς ἀποθνήσκειν·
 Γῆν δ' οὐκ εἶναι· τὸν δὲ προκείσθαι πεμπταῖον, τὴν δ' ἀποροῦσαν
 Ὑπ' ἀμηχανίας τὸν πατέρ' αὐτῆς ἐν τῇ κεφαλῇ κατορύξει.

elle-même. » Étonnement du chœur¹ : « Voilà par Jupiter ce que je ne savais pas. » Peisthetairos reprend alors :

Tu es vraiment ignorant et bien peu curieux, et tu n'as pas pratiqué Esope, lequel dit que l'alouette a été le premier oiseau créé, antérieurement à la terre ; que son père, ensuite, étant mort de maladie, resta gisant pendant cinq jours sans sépulture, puisqu'il n'y avait pas de terre ; et que l'alouette, en ce grand embarras, n'eut d'autre ressource que d'ensevelir son père dans sa tête.

Sur ce, exclamation du comparse Euelpide, qui ne manque pas l'occasion de faire un assez mauvais calembour :

Voilà donc pourquoi le père défunt de l'alouette repose maintenant à *Képhalè*!²

Il joue sur le nom de *Κεφαλή*, dème ou bourg de l'Attique dépendant de la tribu Acamantide. Peut-être y aurait-il un rapprochement à faire entre ce prétendu père de l'alouette enterré à *Képhalè*, dont il n'est question nulle part ailleurs, et une assez singulière légende rapportée par Pausanias à propos des villes messéniennes de *Korônè* (la Corneille) et de *Kolônis*. A 80 stades de la première s'élevait un temple très vénéré sous le vocable d'Apollon *Κέρυδος* (Apollon-alouette), grand guérisseur de maladies (voir plus bas, p. 43, les observations que je ferai sur les vertus médicales de l'alouette). D'autre part, les habitants de *Kolônis* assuraient qu'ils étaient originaires de l'Attique d'où ils étaient venus s'établir auprès de *Korônè* sous la conduite de *Kolainos*, guidé par une alouette sur l'ordre d'un oracle. Est-ce que, par hasard, ils auraient entendu viser ainsi particulièrement le dème attique de *Képhalè*?

La comparaison du texte syriaque qui, malheureusement n'a pas été publié, permettrait sans doute, grâce au texte grec, maintenant connu, d'améliorer la traduction sur divers points. Il en est un en tout cas, où nous pouvons à coup sûr corriger une erreur qui s'est glissée dans celle-ci par suite soit d'une faute de

1. Voir l'observation faite à la note suivante.

2. 'Ο πατήρ ἄρα τῆς κορυδοῦ νυνὶ κεῖται τεθνεώς Κεφαλῆσιν. Il me semblerait plus rationnel, malgré le *textus receptus*, de placer également dans la bouche d'Euelpide la petite phrase qui est attribuée plus haut au chœur des oiseaux et qui provoque la réplique de Peisthetairos.

copiste, soit du mauvais état du manuscrit dont disposait le traducteur. C'est l'endroit où le syriaque parle, ou a l'air de parler d'une « strophe » d'Aristophane. L'expression prêtée à notre poète comique est faite pour surprendre. C'est du moins ainsi que M. R. Duval a entendu le mot dont il donne en note la transcription *estouphos* et qu'il semble en conséquence considérer comme devant être rétabli en *est[r]ouphos*. Mais *estrouphos* impliquerait une forme grecque *στροφος* qui, en l'espèce, serait un barbarisme inadmissible pour *στροφή*, seul mot ayant le sens visé. La leçon actuelle est probablement *ܐܣܬܪܘܦܗܘܫ* ou *ܐܣܬܪܘܦܗܘܫ*, avec un *ܐ* parasitaire qui est le résultat ou bien d'une mauvaise graphie ou bien d'une mauvaise lecture. La leçon primitive devait être certainement *ܐܣܬܪܘܦܗܘܫ*, transcription syriaque très exacte, et justifiée par ailleurs, du nom du fabuliste *Αἴσωπος*. Par suite, la traduction : « tu ne connais même pas la *strophe* qui disait, etc. », doit être modifiée ainsi : « tu ne connais même pas *Ésope*, qui disait, etc. »

Quant à la seconde citation, celle de Théocrite, je n'hésite pas à croire qu'elle vise l'idylle VII, 23 :

οὐδ' ἐπιτυμβίδιοι κορυδαλλίδες ἡλαίνοντι
et (à l'heure où) n'errent pas les alouettes huppées.

L'épithète *ἐπιτυμβίδιος* donnée ici à l'alouette est assez bizarre. Elle signifie proprement « qui est sur un tombeau¹ » ; mais il n'est guère douteux qu'elle a trait à la huppe caractéristique de l'oiseau et que le poète l'entend au sens de « qui a une tombe, un tertre sur la tête », faisant peut-être ainsi allusion à la légende rapportée par Aristophane et, d'après celui-ci, par Ésope. Le mot a beaucoup intrigué les scolastes de l'antiquité, et l'un d'eux² lui a consacré un long commentaire où il agite la question à des

1. Dans une des fables, d'ailleurs suspecte, de Babrius (72, 20), il est dit de l'alouette : *κορυδαλλὸς οὐν τάροις πικίζων*. L'expression semble être un essai d'interprétation de *ἐπιτυμβίδιος* dans son sens apparent.

2. *Scholia in Theocritum*, etc., édit. Dübner, p. 52.

points de vue très divergents¹. Mais il reproduit tout d'abord, sans citer du reste Aristophane ni Ésope, la légende relatée par ceux-ci, et, un peu plus loin, il en résume les principaux détails presque dans les mêmes termes : « Celles (les alouettes) qui portent sur la tête la tombe de leur père². On raconte à leur sujet l'histoire suivante : elles naquirent avant que la terre ne fût. Leur père étant venu à mourir, et la terre n'existant pas, il fut enseveli sur le sommet de la tête (κορύφη) de sa propre progéniture. C'est pourquoi elles furent appelées ἐπιτυμβίδιοι. »

On voit par là que l'auteur du traité attribué à Zosime, ou l'auteur de la source d'où dérive ce traité, connaissait ses classiques mieux que ne fait ce scoliaste, dont c'était cependant le métier.

Un détail toutefois est de nature à faire penser que c'est aussi à quelque ancien commentaire grec que le prétendu Zosime avait emprunté ces renseignements, commentaire plus complet sans doute que celui dont le texte grec est venu jusqu'à nous, mais du même genre. En effet, ce qu'il dit à la fin du passage, au sujet des « oiseaux de Vénus » ressemblant aux alouettes, mais ne devant pas être confondus avec elles, rappelle de très près la phrase par laquelle le scoliaste grec termine son article :

Κέδυδοι³ ὄρνυξιν ὅμοιοι ὄρνιθες, οὕς ἔνιοι κορυδαλοὺς καλοῦσι καὶ Ἀθηνᾶ ἱεροί.

Comme le fait remarquer Adert, cité par Dübner (*op. cit.*, p. 143), il y a dû y avoir là quelque confusion avec la partie du commentaire visant deux autres vers de la même idylle : vers 139 (ἐλαυγών, la chouette, l'oiseau de Minerve); et vers 141 (ἀκκνήιδες, les chardonnerets, et κόρυδοι — οἱ κορυδαλοί· οἱ πίπυλοι⁴ λεγόμενοι).

1. Ἡ ὅτι τοῖς τέτοις ἐνδιατρίβουσιν, ἢ ὥσπερ τύμβον ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φέρουσιν, ἢ παρὰ τὸ τύφω· φλογοειδεῖς γὰρ εἰσι. Cf. les observations de Dübner, *ib.*, p. 143.

2. Αἱ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ τὸν τύμβον φέρουσαι τοῦ πατρὸς αὐτῶν.

3. Un manuscrit semble avoir la variante ποίπυλοι.

4. Πίπυλοι, dans ce passage, correspond à la variante ποίπυλοι = κόδυδοι du passage précédemment cité; ce qui établit le lien entre ces deux passages.

Il ne semble pas douteux que ce que le scoliaste dit ici des oiseaux ressemblant à l'alouette et « consacrés à Minerve » correspond à ce que dit Zosime des mêmes oiseaux « consacrés à Vénus (Aphrodité) ». Le syriaque a-t-il substitué arbitrairement une déesse à l'autre? ou bien avait-il sous les yeux un texte grec nommant réellement cette dernière déesse? Il serait téméraire de se prononcer, d'autant plus que, dans un cas comme dans l'autre, les données ornithologiques mises en ligne de compte sont des plus vagues et aussi difficiles l'une que l'autre à concilier avec ce que nous savons des oiseaux spécifiques soit de Minerve soit de Vénus, la chouette et la colombe. Je n'insisterai donc pas sur ce point, me bornant à faire remarquer que la légende — nous en aurons la preuve dans un instant — a dû flotter autour de plusieurs oiseaux plus ou moins caractérisés par une huppe ou une aigrette.

II

Le passage d'Aristophane, considéré en lui-même, est d'un rare intérêt. C'est, en effet, un des plus anciens témoignages et des plus explicites que nous ayons au sujet d'Ésope et de son œuvre. Celle-ci, il est vrai, telle du moins que nous la connaissons, ne contient pas trace de la fable rapportée par le poète comique. Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner; on sait, en effet, ce que vaut historiquement la compilation d'apologues qui nous est parvenue sous le nom d'Ésope. Il ne faudrait pas croire, toutefois, que cette légende bizarre qu'il attribue à celui-ci ait été inventée de toutes pièces par Aristophane pour les besoins de la cause et mise sans façon par lui sous le patronage de son nom populaire. La légende doit remonter très haut et venir de loin. Elle est sûrement d'origine orientale. C'est ce qui ressort clairement d'un récit fort instructif d'Élien¹ dont voici la substance.

1. *De nat. animal.*, XVI, 5.

La huppe (ὁ ἑποψ) indienne est très aimée des rois. Les *Brachmanes* (βραχμᾶνες) ont à son sujet une fable en vers qu'ils chantent (ἐπαῖδουσιν). Le fils cadet d'un roi des Indes, persécuté par ses aînés ainsi que ses vieux parents, s'enfuit avec ceux-ci pour se soustraire aux mauvais traitements de ces enfants dénaturés. Les parents ayant succombé aux fatigues de la route, leur fils fidèle ne négligea pas ses devoirs envers eux et, s'étant ouvert la tête avec son épée, il les ensevelit dans lui-même¹. Touché de cet acte de pitié filiale, Hélios métamorphosa l'enfant en un bel oiseau à la longue existence. Sur le sommet de sa tête se dressa une huppe, comme un signe rappelant le souvenir de son acte d'héroïsme pendant cette fuite². Les Athéniens racontent les mêmes choses (ἄλλα) au sujet de l'alouette (κορυδός), ainsi qu'on peut le voir dans les *Oiseaux* d'Aristophane (suit le passage, cité *in extenso*). La vérité est que les Grecs, ayant entendu ce conte (μυθολόγημα), l'ont transformé et appliqué à un autre oiseau, auquel ils attribuent une antiquité fabuleuse (ogy-gienne).

Tel est le récit d'Élien, qui jette sur cette obscure question une assez vive lumière. On ne saurait suspecter l'origine avouée de la légende; cet aveu est d'autant plus significatif en l'espèce, que, par ailleurs, tout indique, comme on le sait, pour la majeure partie des fables d'Ésope une source indienne. C'est aux indianistes qu'il appartient de rechercher si celle rapportée par Élien, ou son prototype plus ou moins conforme, se retrouve effectivement dans la littérature transgangaïque. Je me contenterai de retenir ce fait, reconnu par Élien lui-même, à savoir que la légende a été transférée d'un oiseau à l'autre, de la huppe à l'alouette huppée. La raison de ce transfert est sans doute la huppe de plumes qui se dresse sur la tête de ces deux oiseaux et qui a même valu au premier son nom caractéristique. D'une

1. 'Ο δὲ παῖς οὐκ ὀλιγώρησεν αὐτῶν ἀλλ' ἔθαψεν αὐτοὺς ἐν ἑαυτῷ, ἔφασι τὴν κεφαλὴν διατεμὼν.

2. Ὑπανάστηκε δὲ οἱ καὶ λόφος ἐκ τῆς κορυφῆς, οἷον εἰ μνημεῖον τοῦτο τῶν περὶ αὐτὸν ἀγμένων ὅτε ἔφρευγεν. On observera que μνημεῖον a aussi le sens particulier de « monument funéraire, tombeau ».

part, le double sens de λάρος¹ « crête, panache » et « tumulus » (cf. λοφιδιον), d'autre part les attaches étymologiques du nom de l'alouette huppée, κορυδός étroitement apparenté à κόρυς, κορυφή, κόρυμβος, ne pouvaient que favoriser chez les Grecs la fortune de cette légende reportée par eux sur la tête de l'alouette.

J'ai vainement cherché dans les milieux sémitiques quelque écho de cette fable², qui a dû cependant circuler un peu partout dans l'antiquité. La chose est d'autant plus surprenante que la huppe joue un rôle considérable dans les légendes talmudiques et musulmanes relatives à Salomon. J'y constate seulement un fait qui n'est pas sans intérêt, c'est que dans la variante d'une de ces bizarres légendes, un des exploits de la huppe est prêté à l'alouette³. La déviation, comme on le voit, est exactement la même que dans la tradition hellénique, et elle est motivée probablement par la même raison d'ordre matériel que j'ai indiquée plus haut. Un autre fait non moins curieux, c'est que les noms arabes de l'alouette huppée : *qoubbar*, *qounbar*, etc.⁴ sont en étroite relation avec les mots *qabr*, *qeber*, *qebar*, etc., qui, dans les langues sémitiques, désignent le « tombeau ». La coïncidence est au moins singulière. Il y avait là tous les éléments voulus pour la formation du mythe que je viens d'étudier. Bien que les Grecs aient pu arriver à le créer par leurs propres moyens, il est permis de se demander néanmoins si, par hasard, il n'aurait pas déjà reçu sa première façon sur le terrain sémitique qui lui offrait ces conditions linguistiques si favorables à sa naissance. Le nom d'Ésope est un peu une raison sociale sous laquelle nombre d'éléments orientaux de provenances très diverses se

1. Cf. la remarque du scoliaste d'Aristophane (éd. Didot), à propos du vers 475 des *Oiseaux* : ἐπεὶ λοφὸν ἔχει κορυδός. A ce propos, je crois devoir aussi rappeler ce qu'il dit (p. 271) sur le caractère sacré de l'alouette : τὸν δὲ κορυδὸν ἔνιοι κορυδαλὸν λέγουσι· γῆς δὲ ἱερὸν ὄρνιν νομίζουσιν εἶναι.

2. Voir toutefois ce que je dis plus loin, au paragraphe IV.

3. Il s'agit de l'invitation à dîner adressée à Salomon et à toute son armée, tantôt par la huppe, tantôt par l'alouette. Cf. Grünbaum, *Neue Beitr. zur semit. Sagenkunde*, pp. 230 et 290.

4. Le sens primitif semble être celui d'oiseau huppé. Cf. *qounbara* « crête ou haut de la tête (chez divers animaux) » ; *qounbouri* « oiseau à crête, etc. ».

sont introduits en Occident. Sans doute, l'élément indien y est prédominant; il faut peut-être toutefois y faire aussi une certaine place à l'élément sémitique¹. Mais je n'insiste pas sur cette question qui m'entraînerait trop loin du sujet circonscrit que je me suis proposé d'étudier.

Je ne puis pourtant pas me dispenser de faire remarquer, en terminant, que ces fables bizarres concernant l'alouette et la huppe ne sont pas sans présenter certains points de contact avec la légende fameuse du phénix qui, lui aussi, nous apparaît comme un oiseau huppé², symbole de la piété filiale. D'après certains auteurs, le phénix également, est un oiseau indien, 'Ινδικὸς ἔρως³, comme la huppe indienne d'Élien. Lui aussi, il est caractérisé par la façon dont il rend les honneurs funèbres à son père défunt. On se rappelle le récit d'Hérodote (II, 73) qui nous dit que le phénix, s'envolant d'Arabie, apporte dans le temple du Soleil, à Héliopolis d'Égypte, son père enseveli dans un œuf de myrrhe pétri par lui⁴. Sans doute, le procédé diffère quelque peu de celui attribué à l'alouette et à la huppe. Mais l'idée maîtresse est bien toujours la même : l'oiseau portant le corps de son père.

1. Le nom même d'*Ésope* présente avec celui de *Joseph* une ressemblance qui n'est peut-être pas purement fortuite. L'épisode de la coupe de Delphes, cachée dans le bagage du fabuliste, rappelle à plus d'un égard celui de la coupe de Joseph cachée dans le sac de Benjamin (Genèse, XLIV); les conséquences furent moins tragiques dans le second cas, mais le subterfuge est exactement le même.

2. Cf. les images du *bennou* égyptien, avec sa double aigrette.

3. Aristid., II, p. 107. Cf. Dion., *de Avib.*, I, 32, qui nous présente le phénix comme un oiseau indien, naissant sans parents et en dehors de toute copulation (μῆτωρ).

4. La croyance populaire — je ne sais si le fait a été vérifié par les naturalistes — attribue à l'alouette, qui niche à terre, la faculté de transporter ses œufs, en cas de besoin, d'une place à l'autre, le développement si accentué de de l'ongle postérieur de la patte, dans certaines espèces, permettant, dit-on, à l'oiseau d'embrasser et de saisir son œuf.

III

Encore un mot pour en finir sur ce chapitre. Le document syriaque, comme nous l'avons vu, mêle à cette légende purement littéraire, une recette médico-culinaire assez bizarre touchant les vertus de la chair de l'alouette, souveraine, assure-t-il, contre les douleurs d'entrailles, la colique pour les appeler par leur nom. Là encore, nous avons affaire à un emprunt textuel à un auteur grec. Cette fois, c'est Dioscoride qui est mis à contribution :

κορυδαλὸς βρωθεὶς ἐπὶ τὸς κωλικοὺς ὠφελεῖ.

Cette opinion était, d'ailleurs, fort répandue dans l'antiquité :

Coli vitium efficacissime sanatur ave galerita assa, in cibo sumpta (Pline, XXX, 20 : 2).

Colo et omnibus intestinorum doloribus etc. (Marcus Empiricus, XXXIX, p. 202).

Elle est attestée d'une façon très curieuse par Alexandre de Tralles dans ses recettes talismaniques pour guérir la colique¹ : Prenez, dit-il, une bague de fer avec son chaton octogonal et gravez sur celui-ci les mots : *φεῦγε, φεῦγε, ἐὼς χολή, ἡ κορυδαλὸς σε ζήτει*, « fuis, fuis, ô bile ! l'alouette te poursuit ». La formule, conçue sur le modèle des formules analogues gravées sur d'autres pierres talismaniques², vise à la fois l'étiologie du mal attribué à un excès de bile, et son prétendu remède spécifique³.

1. *De medicamentis*, X, 1. Le passage a été cité autrefois avec raison par Ch. Lenormant (*Rev. archéol.*, III, B, p. 5-10), à l'appui de l'interprétation d'une gemme antique où sont figurés Hercule étouffant le lion et la triple Hécate. Le talisman porte la légende : *ἀναχώρι, κόλε, τὸ θιόν σε διόκει*, « va-t'en, bile ! la divinité (ou le soufre ?) te poursuit ». Voir sur ce sujet, en dehors des observations de Lenormant, celles de M. Schlumberger (*Rev. des ét. gr.*, p. 87) et de M. Prentice (*Amer. Journ. of arch.*, 1906, p. 138).

2. Cf. Schlumberger, *op. c.* (*Amulettes byzantines destinées à combattre les maléfices et maladies*), et aussi les remarques d'Edm. Le Blant : *750 inscr. de pierres gravées*, p. 94, n° 238.

3. Comparer ce que j'ai rapporté plus haut, p. 594, sur les cures dues à l'Apollon *Κόρυδος* (Alouette) de Messénie.

IV

J'ai dit plus haut avoir vainement cherché dans les milieux sémitiques quelque écho de la singulière légende relative à l'alouette portant son père enseveli dans sa propre tête, et je m'en étonnais. J'avais mal cherché. Depuis la publication des pages qui précèdent, et qui ont paru dans les *Comptes-rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1906, pp. 592 sq.), M. de Goeje a appelé mon attention sur un très intéressant passage du poète arabe anté-islamique Omaiya ben Abi-s-Salt, cité et commenté par Ibn Qoteiba dans le *Liber poetarum* (p. 279), qu'a publié naguère notre savant confrère.

Le voici :

غَيْمٌ وظُلُمَاءٌ وَفَضْلٌ سَحَابَةٌ اذْكَانَ كَفَّنَ واستَرَادَ الهُدُودُ
يَبْنِي القَرَارَ لِأُمِّهِ لِيُجَنِّسَهَا فَبْنِي عَلَيْهَا فِي قَفَاءٍ يَمْهَدُ
فَيَزَالُ يَدْلَحُ مَا مَشِيَ بِجَنَازَةٍ مِنْهَا وَمَا اخْتَلَفَ الْجَدِيدُ الْمُسْنَدُ

وكانوا يقولون ان الهدد لما ماتت أمه اراد ان يبررها فجعلها
علي رأسه يطلب موضعاً فبقيت في رأسه فالقنزع التي في رأسه
هو قبرها وإنما انتنت ربحه لذلك

Ce n'est pas sans quelque hésitation que je risque une traduction approximative de ces trois vers de Omayia, vers isolés qui présentent plus d'une obscurité, obscurité encore augmentée par l'incertitude du texte en certains endroits¹. Par contre, le bref commentaire de Ibn Qoteiba n'offre pas de difficulté.

1. Notamment au second hémistiche du premier vers, qui offre de nombreuses variantes (استرَاد = استرَاد; كَفَى et كَفَّنَ = كَفَّنَ; اِيَامَ et اِزْمَان = اذْكَانَ) et (استدان). Peut-être la leçon استرَاد serait-elle acceptable, avec l'idée de « se

(Tout n'était que) nuées, ténèbres et brouillards épais¹, quand la huppe, ayant procédé à l'ensevelissement, errait çà et là, à la recherche de quelque lieu de repos pour inhumer sa mère. Alors elle lui construisit dans son occiput (une tombe) pour l'y étendre, et c'est ainsi qu'elle ne cesse de marcher, chargée du fardeau funèbre de sa mère, jusqu'à la consommation des temps. — [*Commentaire.*] La huppe, dit-on, voulant, lorsque sa mère fut morte, lui rendre les derniers devoirs, la plaça sur sa tête, à la recherche d'un endroit. Celle-ci resta ainsi sur la tête (de sa fille) et l'aigrette qui s'y dresse est son tombeau. D'où l'odeur fétide que répand cet oiseau.

Bien qu'il s'agisse, d'une part, non de l'alouette, mais de la huppe (*houdhoud*), et, d'autre part, non du père de l'oiseau mais de sa mère, il n'est pas douteux que la légende recueillie par le poète arabe procède en droite ligne de la légende grecque. Peut-être bien est-ce grâce à l'intermédiaire de quelque document syriaque analogue à notre traité de Zosime que le poète arabe en a eu connaissance². Pour ce qui est de la substitution d'un oiseau à l'autre, elle n'a rien de surprenant, si l'on tient compte des observations générales que j'ai déjà faites sur ce point et, en particulier, de l'égalité « alouette = huppe » résultant du dire même d'Élien, et aussi des variations propres de certaines légendes arabes.

Déjà M. J. van Leeuwen, informé par M. de Goeje, avait utilisé ce passage de Omeiya dans son intéressant petit mémoire « De epepe avium rege »³, ainsi que dans un *Excursus* portant le même titre et imprimé à la suite de son excellente édition des *Oiseaux* d'Aristophane⁴. Je regrette de n'avoir eu que tardi-

trouver à court » ? A la rigueur, on pourrait peut-être aussi, en tablant sur la variante استدان, corriger paléographiquement استدار, qui équivaldrait à peu près à استراد pour le sens.

1. La période chaotique, alors que la terre n'était pas encore créée. La donnée répond exactement à celle d'Aristophane « alors que la terre n'existait pas encore ».

2. Il est notoire que Omayia était en relations suivies « avec les prêtres chrétiens de Syrie et connaissait leurs livres » (Mas'oudi, *Prairies d'Or*, I, 136).

3. *Ex libro gratulatorio in honorem Herwerdeni seorsum expressum*, 1902. On y trouvera une traduction en vers latins du passage de Omeiya, traduction élégante où les exigences du mètre permettaient d'esquiver les difficultés du texte arabe.

4. *Aristophanis Aves*, 1902, pp. 261-270.

vement connaissance de ce travail qui, sur quelques points, tend aux mêmes conclusions que le mien. Je crois toutefois que celui-ci ne fait pas double emploi avec celui-là et que le passage de Zosime, demeure inconnu de M. van Leeuwen, constitue un élément nouveau et important de la question. Nous aurions eu, d'ailleurs, l'un et l'autre, avantage à faire usage de la documentation érudite réunie par d'Arcy Wentworth Thompson dans son *Glossary of greek birds* (1895, s. vv. ἔκροψ, κορύδαλος et φοίνιξ). M. van Leeuwen y aurait déjà trouvé entre autres, l'indication des remarques qu'il fait sur les rapports de la huppe avec le coucou et subsidiairement avec l'épervier incarnation de Tereus, sur l'odeur fétide qu'on accuse cet oiseau de répandre, sur certaines attaches orientales de la légende etc. Une conjecture qui lui appartient en propre, c'est le rapprochement ingénieux, bien qu'assez aventuré, qu'il fait entre le phénix d'Hérodote avec son « œuf de myrrhe », et le scarabée sacré des Égyptiens roulant la boule copréienne à laquelle il confie le produit de sa ponte. Je profiterai de l'occasion pour signaler que le savant éditeur d'Aristophane, qui fait autorité en la matière, propose de rétablir en Πεισέταιρος le nom du personnage admis jusqu'ici sous la forme, peu satisfaisante étymologiquement, de Πεισθέταιρος (*Aves*, annotation au vers 644). Il est d'avis, avec Bergk, que la petite phrase qui termine le vers 471 (« voilà, par Jupiter, ce que je ne savais pas ») et qu'on attribue d'ordinaire au chœur doit être restituée, non pas au comparse Euelpide, comme je l'ai proposé, mais à la huppe. Enfin, il estime ¹ que l'épithète ἐπιτυμβῆδοι, donnée aux alouettes par Théocrite, doit être prise au sens normal « errant sur les tombes », et que l'interprétation des scolastes « portant une tombe » est inadmissible. Il n'en demeure pas moins que, fondée ou non philologiquement, cette dernière interprétation vise certainement la légende populaire dont Aristophane s'est fait l'écho.

1. *Aves*, p. 278, n° 3.

§ 6

Le sépulcre de Abedrapsas.

Grâce aux excellents relevés de M. Prentice¹ nous pouvons aujourd'hui nous rendre un compte exact du beau sépulcre signalé autrefois par Pococke au village de « Frikey » (*Frikyd* ou *Firkyd*), entre Rouelha et El-Bâra, près de Ma'arret en-No'mân, dans la Syrie du nord. Les nombreuses inscriptions qu'il contient, et que nous ne connaissions jusqu'alors que par les copies très insuffisantes de Pococke², n'offrent plus maintenant aucune incertitude de lecture. Le tombeau a été fait, le 21 du mois d'Artemisios de l'an 636 des Séleucides (= 21 mai 324 J.-C.), par Abedrapsas fils de Dionysos et sa femme Amathbabæa, fille ou petite-fille de Eupolemos. Comme l'a montré autrefois M. J. H. Mordtmann³ dans un article qui semble avoir échappé à M. Prentice, le nom de 'Αἰδραψας est probablement la transcription de עבדבשׁף, « serviteur du dieu *Recheph* », et celui de sa femme 'Αμαθβαία certainement la transcription de אמתבבי « servante de Babæa ». La nouvelle copie donne entièrement raison sur ce dernier point à M. Mordtmann qui proposait de voir dans Babæa la déesse Βαβία ou Βαβία (= Βαβία), adorée à Damas⁴, à l'encontre de Noeldeke qui voulait ici corriger arbitrairement 'Αμαθβαία. Je me demande si le nom de femme palmyrénien אמתבבי⁵ ne serait pas une forme contractée, *Amabbai*, de אמתבבי. Qui sait si les θεοὶ πατρῶν envers lesquels les deux propriétaires du tombeau se vantent de s'être acquittés de leurs devoirs de piété n'étaient pas précisément les divinités dont ils portaient

1. Prentice, *Bishop Pococke and the tomb of Abedrapsas* dans le *Princeton University Bulletin*, 1904 (?). Cf. Butler, *Amer. archaeol. Exped.*, t. II, *Architecture*, p. 278.

2. Pococke, *Inscr. ant. gr. et lat.*, p. 65, nos 1 et 2. Cf. C. I. G., nos 4464, 9899.

3. *ZDMG.*, 1878, p. 559.

4. Voir le passage de Damascius, *Vie d'Isidore*, cité par Mordtmann, *l. c.*

5. *Répert. d'ép. sémi.*, n° 737.

respectivement les noms sous une forme théophoré : *Recheph* et *Babaea*? A noter que Amathbabæa avait une fille du même nom qu'elle. A ce groupe de divinités familiales il faut peut-être ajouter encore le dieu innomé d'Arkesilaos dont je parlerai tout à l'heure.

Dans le bas-relief principal représentant Abedrapsas, sa femme et sa fille appelées l'une et l'autre Amathbabæa, et une esclave (δούλη) du nom de Ειρήνη, on constate une singularité. Le groupe est complété par une figure de jeune homme semblant tenir de la main droite un serpent, de la gauche une torche ou, mieux, une corne d'abondance. Ce sont les attributs ordinaires du bon génie Ἀγαθὸς δαίμων, comme le remarque M. Prentice. Néanmoins l'épigraphe qui l'accompagne le désigne expressément comme étant la Τύχη ἀγαθή. Ce désaccord apparent entre le sexe du personnage mythologique et le nom qui lui est attribué peut, à mon avis, s'expliquer si l'on tient compte de la conception sémitique d'après laquelle le Gad, entité masculine, correspond constamment à la Τύχη, entité féminine. Nous n'avions jusqu'ici que des attestations philologiques de ce fait¹; nous en avons désormais une instructive attestation archéologique.

Parmi les noms assez nombreux des autres membres de la famille, inscrits auprès de leurs portraits, je n'en vois guère que deux à signaler : OYAPCMIANE BAPAXOY. Dans le second, faisant fonction de patronymique, « (fils de) Barachos », M. Prentice reconnaît avec raison le nom sémitique *Barak*². Le premier l'embarrasse fort; il s'arrête, après plusieurs hypothèses, à la lecture Οὐαρεμινέ, vocatif d'un nom Οὐαρεμινός qui demeure inexplicable et est bien invraisemblable. J'inclinerais à croire qu'il faut rétablir graphiquement OYAPEΛΛIANE et considérer ce nom comme une déformation de Οὐαλλερινέ, avec une trans-

1. Par exemple, l'inscription palmyrénienne et grecque Vog. n° 3, où תיכוי גר = Τύχη Θαιμείος. Cf. sur le culte syrien du Gad-Tyché, *Rec. d'Arch. Or.*, III, p. 81, et l'important article de Mordtmann *ZDMG*, XXXI, 99 (cf. *id.*, XXXVIII, 585).

2. Cf. ברכי palm. et nabat.

position déterminée par la mobilité propre à l'articulation *r*. Quant à ce qui est de l'orthographe avec deux *λ*, elle est parfaitement justifiée par d'assez nombreux précédents épigraphiques (Οὐαλλέριος, Βαλλέριος).

Au dessous de la dédicace funéraire proprement dite, il y a une autre inscription de 8 lignes qui est fort curieuse, mais dont l'interprétation n'est pas sans offrir des difficultés. M. Prentice la lit ainsi :

Ταῦτα εὐχαριστῶν λέ(γ)ι Ἀβεδράψας. Ἐμοῦ ἐφ' ἡλικίας ὄντος, ὁ πατρῷός μου θεός Ἀρκεσιλάου, δῆλως μοι φ[ε]νόμενος, ἐν πολλοῖς με εὐεργέτησεν ὥς ἔτων γάρ κε' παρεδόθην εἰς μάθην τέχνης, καὶ διὰ ὀλίγου χρόνου παρέλκ(λα)δον τὴν αὐτὴν τέχνην, καὶ ἔτι διὰ τῆς αὐτοῦ προνοίας ἐπριάμην αὐτῷ χωρίον, μηδένομος γνόντος, καὶ ἡλευθέρωσα αὐτὸν μὴ καταθένιν¹ αὐτὸν εἰ(ς) τὴν πόλιν· καὶ ἐ(γ)ὼ δίκεος ἤμην, καὶ δικέως ὁδηγήθην.

M. Prentice est d'avis que les quatre premiers mots se rapportent à la dédicace qui précède² et que ce qui suit doit être mis dans la bouche d'Arkesilaos, lequel serait l'élève ou l'affranchi, peut-être les deux à la fois, de Abedrapsas. Il comprend comme s'il y avait ὁ πατρῷος θεός μου Ἀρκεσιλάου, « le dieu ancestral de moi Arkesilaos ». Je croirais plutôt qu'il faut, en tenant compte rigoureusement de l'ordre des mots, comprendre « le dieu d'Arkesilaos qui est mon dieu ancestral ». Cette expression « le dieu d'un tel », adoré par un tiers, et sans autre désignation, est d'un usage fréquent dans l'épigraphie grecque et araméenne de Syrie. Dès lors il n'y a plus aucune raison pour ne pas restituer à Abedrapsas tout le discours annoncé par ταῦτα, dont le sens le plus naturel est « ceci » et non « cela ». D'ailleurs, le présent λέ(γ)ι s'appliquerait mal à des paroles déjà dites; il appelle logiquement après lui l'ouverture des guillemets, et doit être suivi non d'un point, mais d'un point en haut :

1. Intéressante orthographe phonétique pour καταθίνειν.

2. Ou, plus particulièrement, à l'acclamation usuelle qui la termine : Θάρσει ψυχῇ· οὐδὲς ἀθάνατος.

Voici ce que dit Abedrapsas reconnaissant : « Alors que j'avais déjà un certain âge, le dieu d'Arkesilaos, mon dieu ancestral, m'étant apparu d'une façon manifeste, m'a accordé beaucoup de bienfaits ».

A noter l'étroite corrélation entre εὐεργέτησεν et εὐχαριστῶν, nouvel indice qu'il s'agit bien de Abedrapsas de part et d'autre. Les bienfaits dont il se dit redevable à son dieu sont définis d'une façon passablement obscure. Il est question d'abord d'un certain art ou métier, dont il s'est rendu maître en peu de temps bien qu'il se soit mis à l'apprendre sur le tard, à l'âge de vingt-cinq ans.

M. Prentice suppose qu'il s'agit peut-être du métier de sculpteur et que le personnage serait le propre auteur de l'ornementation remarquable du sépulcre. C'est possible, mais ce n'est pas sûr; en tout cas, c'est à Abedrapsas lui-même qu'il faudrait restituer cet honneur. Puis, il est parlé d'un χωρίον, probablement quelque propriété de campagne, quelque *praedium* acquis par Abedrapsas grâce à une heureuse inspiration — peut-être bien après fortune faite dans l'exercice de son métier indéterminé. L'expression μηδένος γνόντος « à l'insu de tous »? est bizarre, et je ne vois pas trop à quoi elle répond au juste¹. Y aurait-il eu quelque concurrence à déjouer? Devenu campagnard, par suite de cette acquisition, il se trouvait affranchi de l'ennui de descendre à la ville. Vertueux, il a suivi le chemin de la vertu. Je crois qu'il faut lire, comme M. Prentice en a admis la possibilité mais sans s'arrêter à cette idée, les quatre pronoms αὐτοῦ, αὐτῷ, αὐτόν, αὐτόν = ἑαυτοῦ, etc. C'est la seule façon d'arriver à un sens quelque peu plausible. En somme, Abedrapsas semble se féliciter d'avoir appris un métier lucratif qui lui a permis de fuir la ville pour s'établir à la campagne. C'était un sage. Il est à supposer que le remarquable sépulcre qu'il s'était fait élever se trouvait dans le *praedium* même où il a dû achever paisiblement ses jours.

1. Peut-être équivaut-elle à « n'ayant pris conseil que de moi-même »?

§ 7

Sur les inscriptions du *Lucus Furrinae*.

I

Dans une note fort intéressante communiquée à l'Académie en sa séance du 15 mars dernier, M. Gauckler a signalé la découverte faite récemment à Rome, à la villa Sciarra, de l'emplacement du *Lucus Furrinae*, le bois sacré de la nymphe *Furrina* ou des nymphes *Furrinæ*, célèbre par la mort tragique de Caius Gracchus. A côté d'une dédicace grecque qui ne laisse plus aucun doute sur l'identification du lieu, on y a recueilli un groupe d'autres dédicaces nous montrant que, vers le 11^e siècle de notre ère, le vieux sanctuaire romain s'était doublé d'un sanctuaire exotique, consacré à des dieux syriens.

C'est seulement à mon retour d'Égypte que j'ai eu connaissance de cette communication, au sujet de laquelle M. Gauckler a bien voulu depuis me consulter sur divers points concernant les cultes orientaux auxquels se rapportent ces derniers textes épigraphiques. Je voudrais aujourd'hui présenter quelques observations que m'a suggérées l'examen de certains d'entre eux.

Il y a d'abord une double dédicace au dieu Hadad, θεῷ Ἀδὰδω, qualifié à la fois de Λιβανωτή, « dieu du Liban » et de Ἀρωρεΐτη (vocal qui répond peut-être à une conception analogue à celle du *Jupiter optimus maximus culminalis*). M. Gauckler a bien reconnu l'identité du grand dieu syrien. Mais ce n'est pas, comme il l'a dit, la première fois que celui-ci apparaît dans un texte épigraphique. On peut en citer au moins deux exemples :

1^o Dans une inscription de Délos recueillie par M. Doublet¹ (Δῖι Ἀδὰδωι [χ]αριστήριον);

2^o Dans une inscription de Cha'ara, dans le Ledjâ, au sud de Damas, recueillie par M. Dussaud² ([θ]εῷ Ἀδὰδω).

1. *Bull. de Corr. hell.*, 1892, p. 161, n^o 21.

2. *Mss. dans les rég. désert. de la Syrie*, p. 240, n^o 5.

Vient ensuite une inscription latine dont le début serait ainsi conçu :

Sac(rum) Aug(usto) Jovi Maleciabrudis.

« Ce *Jupiter Maleciabrudis*, dit M. Gauckler, est inédit. Mais il rentre évidemment dans la série des *Malek*, ou dieux rois, syriens. C'est le *Malek* de *Jabruda*, comme *Jupiter Heliopolitanus* est le *Malek d'Héliopolis*, de l'autre côté de l'Anti-Liban, comme le *Malechal* est le *Malek* par excellence. »

Il y aurait plus d'une réserve à faire sur la généralisation à laquelle M. Gauckler se laisse ainsi entraîner. Je n'en retiendrai qu'un point, le point de départ même de ces considérations, quelque peu sujettes à caution selon moi.

Peut-être, en proposant cette explication du vocable *Maleciabrudis*, M. Gauckler avait-il en vue la localité antique de *Ἰάβρουδα*, mentionnée par Ptolémée (v. 15, 20) et représentée aujourd'hui par *Yabroud*, sur la route de Damas à Palmyre. Je dois faire remarquer toutefois que l'existence d'un vocable divin toponymique constitué de la sorte est faite pour surprendre. Nous n'avons pas d'exemple de l'emploi du titre divin *Malek* combiné avec un nom de lieu spécifique¹; c'est toujours le mot *Baal* qui remplit cette fonction. Si donc *Iabrouda* a jamais eu un dieu propre, c'est *Baaliabrudis*, et non *Maleciabrudis*, qu'il aurait dû s'appeler, semble-t-il, en vertu des précédents. Aussi me demandé-je si, quelque soin qu'il y ait apporté, la lecture de M. Gauckler est matériellement assurée. Lui-même nous avertit que le texte, « recouvert d'un épais dépôt calcaire », est « assez difficile à lire, les lettres..... étant très effacées ». Dans ces conditions il est permis d'hésiter à admettre en franchise la lecture proposée : IOVI-MALECIABRYDI. Peut-être est-elle susceptible de sérieux amendements d'ordre paléographique qui ne tendraient à rien de moins qu'à remettre en question l'existence même du prétendu *Jupiter Maleciabrudis*. Plus d'une combinaison s'offre à

1. Dans le nom de *Melgart*, l'élément מלך est combiné avec le mot générique קרה « ville ».

l'esprit, si l'on veut entrer dans cette voie. Mais il faudrait pour s'y engager sans imprudence avoir sous les yeux soit le monument, soit un estampage ou, faute de mieux, une copie figurée. Je m'abstiendrai donc, jusqu'à plus ample informé, de produire certaines conjectures auxquelles j'ai pensé et qui sont subordonnées à l'autopsie de l'original. Je me contenterai seulement de faire observer que, d'autre part, la tournure même : *Sacrum Augusto Jovi*, etc., a quelque chose d'insolite ; les termes de la formule ne se présentent pas ici dans l'ordre habituel. Cette anomalie n'est pas faite pour diminuer les doutes que m'inspire l'ensemble de la lecture de M. Gauckler.

J'arrive maintenant à une dernière inscription, une inscription grecque, dont l'interprétation est encore très controversée. La destination même du monument soulève une question qui, intimement liée au sens réel de ce texte obscur, a suscité des vues non moins divergentes. Il convient donc, avant tout, de bien se rendre compte de la forme du dit monument. Il consiste, d'après la description qu'en donne M. Gauckler, en « un bloc massif de marbre blanc, de forme carrée, mesurant 1^m,20 de côté et 0^m,27 de hauteur. Tout autour, sur la tranche, règne une moulure concave, uniforme et très simple. Au milieu, se creuse un trou tronc-conique, mesurant 0^m,48 de diamètre à l'orifice et 0^m,06 seulement au fond, s'évasant vers l'extérieur. Le monolithe est évidé en dessous comme un couvercle. »

L'inscription, gravée avec soin, est répartie en quatre lignes, deux au-dessus et deux au-dessous du trou central. La lecture matérielle, qui avait en partie échappé au premier éditeur, M. Gatti, a été définitivement établie par M. Gauckler d'une façon qui ne laisse plus place à aucun doute :

Δεσμὸς ὅπως κρατέρος θύμα θεοῖς παρέχοι,
ὄν δὲ Γαιωνᾶς δειπνοκρίτης ἔθετο.

Il y reconnaît avec raison deux pentamètres, « de prosodie correcte, mais de syntaxe embrouillée et d'une concision qui nuit à leur clarté ». Il s'abstient d'en donner une traduction, se bor-

nant à dire qu'il y voit « la dédicace d'une fontaine qui fut captée et aménagée par un personnage sacerdotal du nom de Gaionas, pour les besoins du culte d'un sanctuaire construit à cet endroit ».

Ces travaux d'aménagement auraient eu pour but, ajoute-t-il un peu plus loin, « de fournir l'eau lustrale nécessaire aux sacrifices offerts aux dieux dans le sanctuaire voisin ».

Il se demande si le bloc était posé horizontalement sur le sol ou, au contraire, dressé verticalement. « Dans le premier cas, dit-il, il eût pu servir de support à une vasque, d'où jaillissait un jet d'eau au centre d'un bassin. Mais la disposition du texte qu'il présente sur sa face principale, semble indiquer plutôt qu'il était appliqué contre un mur et encadrait une bouche de fontaine qui le traversait en son milieu ».

Comme on le voit, M. Gauckler se rallie en substance à l'opinion de M. Gatti, en ce qui concerne la destination hydraulique du monument. A l'appui de sa thèse il invoque, dans une communication particulière qu'il a bien voulu me faire, de nouveaux arguments d'ordre matériel. La rainure qui règne tout autour du bloc aurait eu pour objet, pense-t-il, d'en assurer la stabilité dans le massif de maçonnerie où il était encastré verticalement. Sur plusieurs points de cette gorge il a constaté des restes adhérents de mortier et de brique, témoins de cet encastrement. Enfin, toute la surface externe de la pierre est recouverte d'une épaisse concrétion calcaire indiquant nettement la présence d'un jet d'eau qui l'a constamment arrosé pendant des centaines d'années.

Sans vouloir dès maintenant préjuger la question, je dois dire que les divers arguments mis en ligne par M. Gauckler n'emportent pas la conviction. Quelques-uns sont contestables et pourraient même se retourner contre sa thèse. Par exemple, le dernier. Si la concrétion calcaire est bien le produit séculaire d'un jet d'eau passant par l'orifice central du bloc placé debout, il semble que cette couche, au lieu de s'étendre uniformément sur toute la surface, devrait être limitée à la partie inférieure, au-dessous de l'orifice. D'autre part, ce trou conique, en forme

d'entonnoir s'évasant au dehors, paraît peu propre à recevoir et à retenir solidement un ajutage métallique servant à l'écoulement de l'eau. La gorge qui règne tout autour du bloc n'a guère de raison d'être, si elle devait être noyée dans la maçonnerie; l'encastrement aurait pu être parfaitement assuré sans qu'on eût recours à cet artifice, inconnu, je crois, à l'architecture antique. Les restes de mortier qu'on y a constatés ne prouvent rien par eux-mêmes, la pierre ayant pu être réemployée ultérieurement pour un autre usage. On s'explique encore moins, dans ce système, l'évidement caractéristique de la face opposée à celle qui porte l'inscription. Il est certain qu'à première vue, la pierre donne plutôt l'impression — et cette impression M. Gauckler l'a éprouvée lui-même comme le montre un passage de sa note citée plus haut — l'impression, dis-je, d'une sorte de couvercle, dont la position normale était l'horizontale, percé d'un trou central qui, s'évasant largement par en haut, semble bien plutôt fait pour recevoir que pour émettre quelque chose.

Mais tout cela ne serait rien si la teneur même de l'inscription apportait quelque indice en faveur de l'hypothèse hydraulique. Or, il paraît difficile, pour ne pas dire impossible d'en tirer quoi que ce soit dans ce sens. M. Gauckler ne s'est pas expliqué sur ce point qui, en l'espèce, est capital. Le nœud de la question réside certainement dans l'interprétation du dernier mot *δεσμός*, sur lequel je reviendrai tout à l'heure. On ne voit pas, en tout cas, ce qui a pu l'autoriser à trouver là une expression relative à « la captation et à l'aménagement d'une source ».

Entre temps, comme me l'apprend M. Gauckler lui-même, M. Huelsen, dans une conférence qu'il vient de faire à l'Institut archéologique allemand, a proposé une solution toute différente. Comparant le fameux *thesauros* de Théra, destiné à recevoir les offrandes des adorateurs de Sarapis et d'Anubis, et, apparemment, d'autres monuments congénères, il propose de voir dans notre bloc le couvercle d'un *thesauros* ou *loculus* de même espèce. L'hypothèse est spécieuse, et je dois avouer qu'au premier abord elle me souriait beaucoup. Elle me rappelait, en effet, l'usage de

ces nombreux troncs ou *chofarôt*¹, qui étaient placés dans le temple de Jérusalem et dont quelques-uns étaient spécialement affectés aux besoins du culte, en particulier aux frais de certains sacrifices. Certes, un pareil tronc n'aurait pas été déplacé dans un sanctuaire oriental tel que celui qui a incontestablement existé au *Lucus Furrinae*. Mais, à la réflexion, les objections se dressent. Ainsi que le fait remarquer M. Gauckler, les dimensions du *thesauros* de Théra ne sont pas comparables à celles de notre pierre; le couvercle de celui-là ne mesure, en effet, que 0^m,49 de côté sur 0^m,218 d'épaisseur. Ce qui me paraît plus grave c'est qu'ici encore on ne voit pas comment faire cadrer la teneur du texte avec cette conclusion archéologique. M. Huelsen, lui non plus, ne s'est pas, du moins à ma connaissance, occupé de cette partie essentielle du problème. Sans doute, l'expression ὅπως θύμα θεοῖς παρέχῃ, « afin qu'il fournisse un sacrifice aux dieux » s'expliquerait assez bien dans cette hypothèse. Mais que faire alors du mot δεσμός?

Peut-être, à côté des conjectures si divergentes de M. Gauckler et de M. Huelsen, y aurait-il place pour une troisième conjecture. C'est celle que je soumets, non sans quelque hésitation, à l'appréciation des savants plus compétents que moi en pareille matière. Elle repose avant tout sur un essai d'interprétation rationnelle de l'inscription elle-même, abstraction faite, provisoirement, de toute considération *a priori* touchant la forme et, par tant, la destination possible du monument. Nous verrons ensuite dans quelle mesure le dispositif tout particulier de celui-ci peut s'accorder avec le sens obtenu.

Comme je l'ai dit plus haut, c'est le mot δεσμός, par lequel débute l'inscription, qui constitue la principale difficulté du problème et qui en même temps doit nous en fournir la solution. Il faut l'accepter avec sa signification propre qui est celle de « lien ». Ce serait, à mon avis, la forcer singulièrement que d'y chercher

1. Littéralement « trompettes », probablement à cause de la forme évasée de l'orifice de ces troncs.

avec M. Gauckler une allusion à la captation d'une source, ou bien, avec M. Huelsen, à la collecte d'offrandes pieuses. Je me demande si δεσμός ne serait pas ici tout simplement l'équivalent de κατάδεσμος, qui a le sens consacré de « lien magique » et joue un si grand rôle dans les sortilèges antiques. La conception qui a présidé à son emploi dans cette acception spéciale est trop connue pour qu'il y ait besoin d'y insister. La substitution du mot simple au mot composé pourrait se justifier dans notre cas, par une licence poétique, notre texte étant en vers. Elle n'est pas, d'ailleurs, sans exemple. C'est ainsi que nous lisons dans une *tabella defixionis* attique¹, une invocation aux Furies également en vers :

θήσω ἐγὼ (bis)... δεσμοῖς ἀργαλείοις

Je relève encore sur une autre *tabella* du même genre² :

καταδῶ ἐν δεσμῷ μολυβδίνῳι

Dans ce dernier texte δεσμός désigne la feuille même de plomb sur laquelle est gravé la *defixio*.

Si en nous appuyant sur ces exemples qu'on pourrait probablement multiplier, nous admettons que δεσμός doit être pris dans notre inscription au sens magique, l'ensemble de celle-ci s'éclairerait d'un jour nouveau. Elle signifierait alors à peu près ceci :

Afin que le charme puissant fournisse victime aux dieux, Gaionas le deipnocrîtès l'a placé.

L'expression δεσμός κρατερός se conçoit dès lors aisément; on dit bien d'un « charme » qu'il est « puissant ». D'autre part, nous savons que la *defixio*, le κατάδεσμος ou, autrement dit, le δεσμός, avait essentiellement pour objet et pour effet de livrer aux divinités infernales, comme une véritable victime, celui ou celle contre qui elle était dirigée. C'est à cette idée tout à fait topique que répondrait l'expression ὅπως θύμα θεοῖς παρέχοι.

Cela posé, il nous reste à voir si la forme même du monument

1. Wunsch, *Defixionum tab. attic.*, 108 a, 4.

2. *Id.*, 45 a, 2.

peut se concilier avec cette explication. Il faut se rappeler tout d'abord une pratique essentielle de la *defixio* antique. Une fois l'incantation dûment et congrument inscrite sur une feuille de plomb, il s'agissait de faire parvenir celle-ci à son adresse, c'est-à-dire aux divinités infernales. Pour ce faire on mettait très souvent à contribution les morts, ceux-ci étant censés, en raison même de leur condition, se trouver en relation directe avec ces divinités. On roulait la feuille de plomb et on la glissait subrepticement dans quelque sépulcre, en utilisant à cet effet, quand on le pouvait, les conduits ou tuyaux y ménagés pour les libations funéraires. Les sépulcres devenaient ainsi les véritables boîtes aux lettres des enfers. Les trouvailles du P. Delattre à Carthage sont à cet égard des plus instructives. Je me demande si notre monument n'était pas destiné à assurer, dans des conditions moins précaires, le service de cette correspondance infernale. Le trou conique creusé dans son milieu, en forme d'entonnoir, pouvait recevoir les *κατάδεσμοι* qui tombaient dans une fosse *ad hoc* ménagée au-dessous, fosse recouverte par le bloc posé à plat et faisant couvercle.

Cette sorte d'appareil établi par les soins de Gaionas était-il réservé à son usage personnel, et s'agit-il de quelque *defixio* particulière opérée par lui-même? Ce n'est pas impossible. Je croirais pourtant plus volontiers qu'il répondait d'une façon générale aux besoins des amateurs de sortilèges, en leur offrant un moyen commode et pratique d'arriver à leurs fins. Consacré aux nymphes *Furrinæ*, qu'une tradition populaire, erronée si l'on veut mais attestée historiquement¹, assimilait aux Furies, le lieu était bien choisi. Le souvenir même de la tragédie dont il avait été autrefois le théâtre ne pouvait que favoriser ce choix. Là, en effet, errait encore la grande ombre de Caius Gracchus qui, de par sa mort violente, appartenait à la catégorie des *βιαιόθάνοντες*, c'est-à-dire de ces défunts d'élection

1. Voir les textes de Cicéron, Plutarque et Martianus Capella, déjà cités par M. Gauckler.

dont l'intervention était tenue pour la plus efficace dans les opérations macabres de la *defixio*.

§ 8

L'antique nécropole juive d'Alexandrie.

I

Lors de mon passage à Alexandrie au commencement du mois de décembre 1906, j'avais eu l'occasion, sous la conduite du D^r Breccia, le savant et très obligeant directeur du Musée gréco-romain, de visiter les fouilles entreprises par lui dans une partie de la nécropole antique située à environ 3 kilomètres dans le nord-est de la ville, auprès du lieu dit El-Ibrâhimiyé, non loin de la mer.

Au cours de cette visite rapide j'avais noté, sur la paroi stuccuée d'un des sépulcres mis récemment au jour, une inscription dont l'aspect sémitique m'avait vivement frappé. Elle se composait d'une dizaine de caractères peints en rouge, sur les deux panneaux d'une sorte de porte figurée sommairement¹, caractères rappelant singulièrement ceux de l'alphabet araméen de l'époque perse achéménide. Je me proposais, à mon retour d'Éléphantine, d'aller étudier de plus près ce texte quelque peu énigmatique et d'examiner le résultat éventuel des fouilles que M. Breccia devait poursuivre sur ce point. Malheureusement, pressé par le temps et arrivé tout juste pour le départ du paquebot quittant Alexandrie le 22 mars, je ne pus mettre ce projet à exécution.

Je viens de recevoir de M. Breccia une lettre en date du 30 avril qui me permet de combler cette lacune du programme que je m'étais tracé. Il y joint un calque fidèle de l'inscription en

1. Hauteur de la partie conservée : 0^m,53.

question, et aussi celui d'une autre inscription découverte par lui depuis, non loin de la précédente. De plus, il m'envoie le relevé de deux inscriptions grecques provenant du même endroit. Je dirai d'abord quelques mots de celles-ci.

La première se lit sans difficulté :

ΙΩΑΝ | ΝΑΕΥΦ | ΠΟCΥΝΗ

Ἰωάννα Εὐφροσύνη.

Comme l'a bien vu M. Breccia, le premier des deux noms portés par la défunte décèle suffisamment l'origine juive de celle-ci.

La seconde est ainsi conçue :

CIΜΟΤΕΡΑ | ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ | CΙΔΩΝΙΑ

Σιμότερα Ἡλιοδώρου, Σιδωνία

« Je ne connais pas, m'écrit M. Breccia, Σιμότερα comme nom grec, et le démotique me semble un indice de l'origine non grecque de cette femme. Est-ce que ces éléments confirment l'origine sémitique des deux premières inscriptions? »

Le nom de notre Sidonienne est en effet nouveau dans l'onomastique hellénique; mais je crois qu'on peut en expliquer sans peine la formation. C'est tout simplement le comparatif de l'adjectif σιμή « camarde »; on a peut-être suivi l'analogie de Φιλωτέρα, comparatif de φίλη, nom qui, mis à la mode par la sœur de Ptolémée II, a pu contribuer à la création en Égypte de noms morphologiquement similaires. En tout cas, si bizarre qu'il puisse paraître au regard de nos idées modernes, le nom de Σιμή est assez fréquent et semble avoir été porté souvent par des courtisanes¹. Peut-être avons-nous là une indication sur la condition sociale de la défunte. Il est à noter que le nom, ou plutôt le surnom de Εὐφροσύνη, porté par sa voisine de cimetière, le Juive Iohanna, avait également quelque vogue dans le demi-monde antique.

1. Voir un nouvel exemple dans une inscription d'Eleuthéropolis de Palestine, dont j'ai pu rétablir le véritable sens méconnu par les premiers éditeurs (cf. *Recueil d'arch. orient.*, IV, p. 238 : Σιμή καλὴ δοκεῖ ἐμοί). — Cf. le nom, ou plutôt le surnom de la célèbre poétesse arabe *Khansā*, qui a exactement la même signification.

J'arrive maintenant aux deux inscriptions sémitiques (*A* et *B*) dont M. Breccia a bien voulu me faire tenir les calques et me confier le déchiffrement¹. Celle qui a été trouvée en dernier lieu



Inscription A (cf. pl. II).

me paraît offrir un intérêt exceptionnel. Elle se compose de trois lignes tracées en rouge dans un encadrement de même couleur qui affecte la forme générale d'une sorte de stèle ou

1. Plus tard, M. Breccia m'a envoyé des photographies directes des originaux. On les trouvera gravées sur les planches II et III. Les vignettes intercalées dans le texte (p. 61 et p. 66) ont été exécutées d'après les calques.

cippe, rectangulaire à la base, irrégulièrement arrondi ou obtus-angle au sommet. Hauteur totale, 0^m,89.

L'écriture est franchement araméenne et, à première vue, rappelle de très près celle des documents de l'époque achéménide fournis par l'Égypte. Je lis ainsi :

עקביה בר אליועני
'*Aqabyah fils de Elyo'ēnaï.*

Le nom du défunt et celui de son père sont spécifiquement juifs. Le premier est un théophore tiré de la racine verbale עקב « venir à la suite, succéder », en combinaison avec le nom de Jehovah régulièrement abrégé en יה. Il est apparenté au nom biblique assez répandu עקוב, '*Aqquûb*, qui en est probablement une forme hypocoristique¹, et aussi aux noms post-bibliques יעקביא, '*Aqabiā* et עקיבא, '*Aqûbā*. Le vieux nom de Jacob, יעקב, se classe étymologiquement dans le même groupe, bien qu'il appartienne à un stade antérieur de formation onomastique. Quant au nom du père du défunt, *Elyo'ēnaï* — littéralement « vers Jehovah (sont dirigés) mes yeux » — il est porté par plusieurs personnages bibliques et se présente avec diverses variations orthographiques (אליהועני, אליעני, אליועני), entre lesquelles notre inscription introduit une juste moyenne. Inutile de donner ici les références bibliques ; on les trouvera sans peine dans tous les dictionnaires et manuels courants. Je me bornerai à une seule, le passage du 1^{er} livre des *Chroniques*, III, 14, où il est fait mention d'un certain '*Aqquûb*, fils de *Elyo'ēnaï*, de la race de David, descendant de Zorobabel à la septième génération. Si l'on admet que le nom '*Aqquûb* est, en substance, l'équivalent

1. Sur ce type de noms propres de la forme *qattoûl* et leurs prototypes correspondants, cf., entre autres, les observations de M. Lidzbarski, *Eph. f. sem. Epigr.*, II, 24. Il rapprochait עקוב de *Ya'qobel*, nom très sujet à caution ; mieux vaut maintenant rapprocher notre עקביה avéré, qui a l'avantage de nous faire rentrer dans la série remarquablement constante : *QTL + iah = qattoûl*.

2. עקביא est peut-être bien même entièrement identique à עקביה. Cf., par exemple, la variation orthographique du papyrus araméen juif Cowley, F. I. 2 : ידניא, *Yedonyā* = ידניה, *Yedonyah*.

de *'Aqabyah*; si l'on tient compte, d'autre part, de la façon persistante dont certains noms se transmettaient par alternance papponymique dans une même famille, il est permis de se demander si le couple quasi homonyme formé par notre défunt et son père n'avait pas la prétention plus ou moins fondée, de rattacher son origine à cette illustre souche. Sans doute, il est toujours dangereux de vouloir faire de la chronologie avec les données bibliques. Je ne puis pourtant m'empêcher de faire remarquer que les six ou sept générations qui séparent Zorobabel (538 av. J.-C.) de ses descendants *'Aqqoûb* et *Elyo'ënaï*, nous font descendre jusqu'à une époque assez voisine de celle à laquelle il convient, comme on va le voir, de faire remonter notre inscription.

A priori, en ne tenant compte que des considérations paléographiques, on serait autorisé à la rigueur à classer celle-ci à la période perse achéménide. L'écriture, en effet, est sensiblement celle des papyrus araméens juifs d'Égypte, dont la date, grâce aux trouvailles d'Éléphantine et d'Assouan, est maintenant fixée, avec la plus grande précision, au v^e siècle avant J.-C. Mais il ne faudrait pas exagérer la portée de cet argument. Il est à croire que les Juifs fixés en Égypte n'ont pas abandonné du jour au lendemain leur vieil alphabet araméen. Plusieurs indices, au contraire, donnent à penser qu'ils ont dû le conserver même après la substitution de la domination hellénique à la domination perse. Peu à peu ils l'ont transformé, et c'est lui, somme toute, que nous retrouvons dans l'alphabet hébreu carré venu jusqu'à nous. Mais cette évolution n'a pu se faire que par degrés; il faut donc s'attendre à trouver un assez long laps de temps pendant lequel l'écriture araméo-juive s'est maintenue à un état à peu près stationnaire. Or ici intervient en l'espèce une condition historique qui domine toute la question. Nous ne devons pas oublier que nous sommes à Alexandrie et que la fondation de celle-ci n'est pas antérieure à l'an 332 avant notre ère. Ce n'est guère qu'à partir de cette date que les Juifs ont pu venir s'y fixer en masse, attirés, dès le règne de Ptolémée I^{er}, par la

prospérité de cette nouvelle capitale de l'Orient. Il y a là, semble-t-il, un *terminus a quo* que nous ne saurions dépasser. Il n'est guère vraisemblable, en effet, que les transfuges de Palestine soient venus se grouper auparavant dans la misérable bourgade égyptienne de Rhacotis, sur l'emplacement de laquelle s'éleva Alexandrie. Aussi, tout bien pesé, inclinerais-je à attribuer notre épitaphe à la période ptolémaïque, et, en faisant état des indications paléographiques¹ qui, cette fois, reprennent toute leur valeur, plutôt vers le début que vers la fin de cette période. Si l'on accepte cette conclusion, nous aurions donc dans ce texte, probablement du III^e siècle, un précieux chaînon chronologique nous permettant de rattacher l'écriture juive du V^e siècle avant notre ère à celle du I^{er} siècle de notre ère telle qu'elle apparaît dans les inscriptions de Jérusalem. Par suite, nous posséderions désormais trois points de repères solides dans l'histoire du développement de l'écriture proprement hébraïque depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Il y a encore j'estime, à tirer de notre inscription un autre renseignement, et non des moindres. Elle nous permet, si je ne m'abuse, de fixer maintenant en toute certitude à El-Ibrāhimiyé l'emplacement, jusqu'ici indéterminé, de la vieille nécropole juive d'Alexandrie. La ville, resserrée entre la Méditerranée au Nord-Ouest et le lac Mareotis au Sud-Est, n'avait que deux débouchés possibles pour l'établissement des vastes cimetières dont elle avait besoin : au Sud-Ouest et au Nord-Est. C'est dans la première direction, du côté du Meks, que se trouve la grande nécropole gréco-égyptienne, celle dont nous parle Strabon² et qu'il nous décrit comme un quartier suburbain pourvu de tous les établissements nécessaires aux rites funéraires indigènes.

1. A noter les formes franchement archaïques du 'ain, du beth, du rech, du lamed, du noun médial et, à un moindre degré, celles du yod et du waw. Elles reproduisent fidèlement celles qu'on observe sur les papyrus et ostraca judéo-araméens de l'époque perse; elles n'ont pas encore subi les altérations qui leur donneront plus tard leur physionomie définitive dans l'alphabet carré.

2. Strabon, éd. Didot, p. 675 : Εἰθ' ἡ Νεκρόπολις, τὸ προάστειον ἐν ᾧ χῆποι τε πολλοὶ καὶ ταφαὶ καὶ καταγωγαὶ πρὸς τὰς ταριχείας τῶν νεκρῶν ἐπιτήδειαί.

Une autre nécropole devait s'étendre aux portes d'Alexandrie dans la direction opposée, c'est-à-dire du côté Nord-Est. C'est ce qu'avaient montré depuis longtemps les fouilles, fortuites ou systématiques, pratiquées dans ces derniers parages. Il était assez naturel de supposer *a priori* que le cimetière juif était à chercher non pas dans la première mais dans la seconde de ces deux nécropoles, la nécropole orientale. En effet, le quartier d'Alexandrie occupé par les Juifs, dès le début de l'époque ptolémaïque et encore à l'époque romaine, s'élevait dans la partie nord-est de la ville¹. Par conséquent, ils devaient utiliser la nécropole qui était le plus à leur portée. Seulement, quel pouvait être dans cette immense ville des morts le quartier qui, là aussi, leur était dévolu? La trouvaille d'El-Ibrāhimiyé me paraît apporter à cette question la réponse la plus satisfaisante. L'épithaphe de notre 'Aqabyah nous révèle d'une façon générale l'emplacement de la nécropole juive d'Alexandrie; bien plus, vu la date reculée à laquelle elle semble remonter paléographiquement, elle nous en marque en quelque sorte le cœur même. Cette nécropole, établie en ce point sous les premiers Ptolémées, a pu conserver pendant longtemps, peut-être très tard, son affectation spéciale. C'est ce que tendrait à faire croire l'épithaphe grecque de la juive Iohanna qui, recueillie auprès de celle de 'Aqabyah, est peut-être postérieure à notre ère. Celle, à peu près contemporaine, de la Sidonienne Simotera semble indiquer, en outre, qu'au moins à partir d'un certain moment, d'autres communautés orientales, et en particulier la syro-phénicienne, pouvaient voisiner dans la mort, comme elles le faisaient peut-être pendant la vie, avec la communauté juive. Inutile d'insister davantage sur l'importance de cette conclusion. On ne peut que souhaiter de voir M. Breccia poursuivre avec persévérance ses fouilles sur ce terrain dont nous connaissons désormais la véritable nature et qui peut nous livrer des documents du plus rare intérêt pour l'archéologie juive.

1. Josèphe, *Ant. J.*, XIV, 7 : 2; *G. J.*, II, 18 : 7, 8; *Apion.*, II, 4. Philon, *In Flaccum*, § 8.

Il me resterait maintenant à parler de l'autre inscription (B), celle que j'ai signalée plus haut comme ayant été découverte en premier lieu. Malheureusement je ne puis en dire grand'chose, n'ayant pas réussi jusqu'ici à en tirer un sens satisfaisant. Trouvée à côté de la précédente, tracée comme celle-ci en couleur rouge, elle est écrite elle aussi en caractères appartenant à l'alphabet araméen. Il est probable, étant donnée sa provenance,



$$\begin{array}{l} 1 \left\{ \begin{array}{c} \text{ר} \\ \text{ד מ} \end{array} \right\} \left\| \begin{array}{c} ? ? ? \\ \text{ס מ (N)}^1 \end{array} \right\} 1 \\ 2 \left\{ \begin{array}{c} \text{ד} \\ \text{ר ת} \end{array} \right\} \left\| \begin{array}{c} ? ? \\ \text{ס ס} \end{array} \right\} 2 \end{array}$$

Inscription B (cf. pl. III).

que c'est également une épitaphe. Mais est-ce une épitaphe juive? C'est ce qu'il serait téméraire d'affirmer.

Bien que les lettres soient exécutées avec soin et très bien conservées, sauf peut-être la première, quelques-unes d'entre elles offrent des formes particulières qui rendent incertain le déchiffrement même. Cette incertitude est encore augmentée par la façon dont le texte est réparti en deux espèces de colonnes

1. Non seulement la forme, mais l'existence même de cette lettre est douteuse. Le calque donne en cet endroit quelques traits dont la photographie ne montre pour ainsi dire pas de trace. En outre, les caractères semblent être répartis symétriquement en quatre groupes de deux. Cette symétrie serait rompue, si l'on admet un premier groupe de trois lettres.

constituées par les deux vantaux de la porte feinte. Faut-il lire en deux lignes horizontales continues, ou bien en deux groupes verticaux distincts? L'essai de transcription ci-dessus est donné sous toute réserve.

S'il s'agit bien, comme tout porte à le croire, d'une épitaphe, il semble qu'on doive chercher là le nom, ou les noms du défunt, peut-être suivi d'un patronymique, peut-être aussi précédé d'un mot ayant le sens de « tombeau ». Toutes les combinaisons que j'ai tentées dans ces diverses directions ne m'ont pas donné de résultat satisfaisant. La multiplicité des *samek* — si telle est bien la valeur du second caractère répété trois fois, et je n'en vois guère d'autre possible¹ — et particulièrement leur juxtaposition à la ligne 2 seraient de nature à faire soupçonner des noms non sémitiques. J'avais un moment, entre autres hypothèses, pensé à : $\delta\eta\mu\omicron\varsigma$ $\Sigma\omega\tau\eta\rho$; mais je ne vois pas de nom grec du type $x + \delta\eta\mu\omicron\varsigma$ dont le premier élément x répondrait convenablement aux premières lettres de la ligne 1. On pourrait peut-être aussi songer, en désespoir de cause, à faire intervenir l'onomastique égyptienne, voire iranienne, bien que, pour les raisons exposées plus haut, nous devions placer cette inscription après la domination achéménide; mais de ce côté non plus je ne trouve pas pour le moment de solution plausible. Force m'est donc de laisser la question en suspens jusqu'à plus ample informé.

1. La valeur *yod* est improbable paléographiquement. Ce qu'on pourrait se demander c'est si le signe est alphabétique ou bien numéral. Dans ce dernier cas, il répondrait assez exactement à l'une des formes du vieux chiffre araméen = 20, tel qu'il apparaît sur les papyrus et les monnaies. Nous aurions ainsi, au début de la ligne 1 : 20, et au début de la l. 2 : 20 + 20 = 40. Mais que faire alors des lettres restantes? Je n'ose vraiment supposer en lisant en deux colonnes, quelque notation abrégée, dans le genre de celle-ci, par exemple :

$\Delta\eta\mu\eta\tau\rho(100) = דמטר 40$ (כרם), 20 (רין) א
Arca 20, locus 40. Demetrius.

II

Je viens de recevoir par les soins du D^r Breccia une seconde photographie de l'inscription araméenne juive (A) de la nécropole d'El-Ibrâhimiyé. Cette photographie, prise dans des conditions meilleures que la précédente et à plus grande échelle, permet de se rendre un compte exact de la forme des caractères. Elle ne fait, d'ailleurs, que confirmer la lecture que j'avais proposée.

Les fouilles poursuivies par M. Breccia dans cette intéressante nécropole viennent d'amener la découverte de deux nouvelles inscriptions dont le président du Comité du Musée d'Alexandrie a bien voulu me faire tenir des photographies et un calque. Comme les autres, elles sont peintes en rouge sur la paroi stucquée du rocher.

L'une (B, gravée pl. IV) est tracée sur le vantail gauche d'une sorte de porte peinte, figurée sommairement¹. Elle est grecque et se compose de six caractères qui sont disposés d'une façon assez capricieuse et qui, malgré leurs formes un peu cursives, dénotent une haute époque pouvant remonter aux premiers temps de la période ptolémaïque. J'y reconnais le nom propre $\Psi\upsilon\lambda\lambda\alpha\varsigma$. Ce nom est rare, mais non sans exemple. Il s'est déjà rencontré dans une inscription de Corcyre (CIG, n° 1845). Cf. le nom de femme $\Psi\upsilon\lambda\lambda\acute{\omega}$. Doit-il être rattaché aux noms, topique $\Psi\upsilon\lambda\lambda\alpha$, ville de Bithynie, ou ethnique $\Psi\upsilon\lambda\lambda\alpha\iota$, peuplade africaine de Cyrénaïque? Est-il, au contraire, apparenté aux mots $\psi\upsilon\lambda\lambda\omicron\varsigma$, $\psi\upsilon\lambda\lambda\alpha$, $\psi\upsilon\lambda\lambda\alpha\zeta$ « puce » ou « puceron »²? En l'espèce on peut se demander si ce n'est pas à ce dernier titre qu'il apparaît dans notre nécropole juive. En effet, l'onomastique biblique connaît, à l'époque du retour de l'exil un nom d'homme פֶּהַר־עֹח *Phar'och*, identique

1. Remarquer le croisillon surmontant le vantail droit, à comparer à ceux que l'on voit sur la porte feinte contenant l'inscription I, fig. B et pl. III.

2. Cf. le cognomen *Pulex*, dans une inscription romaine d'Afrique (*Ephem. Epigr.*, V, 656).

au mot hébreu signifiant « puce » ou « puceron »¹. Peut-être le choix de ce nom hellénique si peu fréquent a-t-il été ici déterminé par le sens, au moins apparent, qu'il offrait, et le défunt était-il un Juif portant dans sa langue nationale le nom équivalent de *Phar'och*.

La seconde inscription (fig. C; cf. pl. V) est en caractères

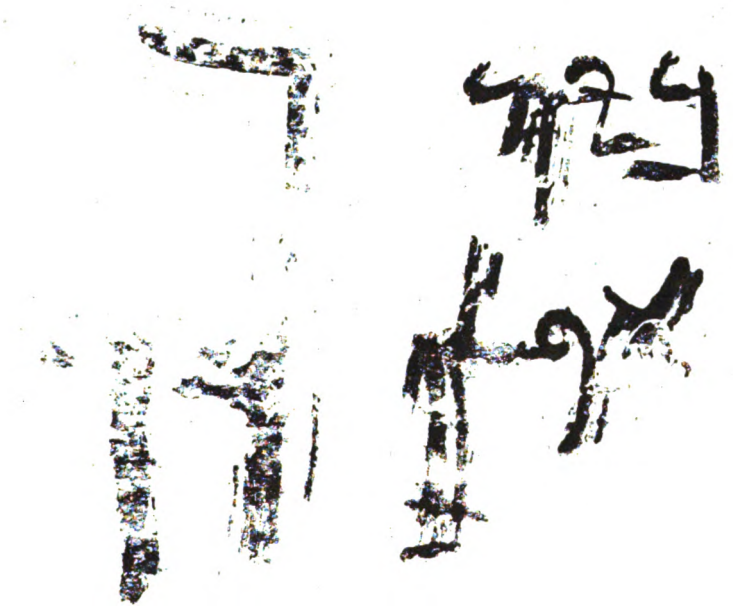


Fig. C (cf. pl. V).

araméens tout à fait comparables à ceux des deux autres inscriptions du même lieu dont j'ai parlé plus haut. Elle doit donc être vraisemblablement à peu près contemporaine de celles-ci. Elle se compose de deux lignes dont la deuxième est d'un déchiffrement difficile, les lettres qui la terminent ayant sérieusement souffert. Ce qui augmente encore la difficulté c'est que plusieurs

1. La version des Septante rend le substantif שרץ par ψύλλος. Sur l'espèce véritable de l'insecte ainsi désigné, voir les observations que j'ai publiées autrefois dans mes *Études d'archéologie orientale*, in-4°, t. II, p. 14, n. 5.

des traits sont doublés par suite du mauvais état du pinceau dont on s'est servi pour les tracer. Voici ce que je crois lire :

בִּים ר
אֶפְלוֹ ? ? ?

La forme archaïque du *yod* à la l. 4 est remarquable, surtout si on la rapproche du *yod* plus cursif de l'épithaphe de Aqabyah. Elle rappelle le type lapidaire de cette lettre, tel qu'on l'observe, par exemple, dans l'inscription du CIS, II, n° 422, datée de l'an 482 av. J.-C. Néanmoins, pour les raisons historiques déjà exposées, les épithaphe de la nécropole d'El-Ibrâhimiyé ne sauraient guère être antérieures à la fondation d'Alexandrie, c'est-à-dire à 332 av. J.-C.

Le premier mot בִּים semble = בִּיִּם « au jour », bien que cette orthographe défective soit faite pour surprendre, les papyrus ayant toujours pour ce mot l'orthographe pleine. Le signe suivant n'est pas une lettre, mais le chiffre 10, bien connu en araméen sous cette forme. Le tout donnerait : « au 10^e jour ».

Cette expression inviterait à chercher dans le mot indécié de la l. 2 quelque nom de mois. Les premières lettres ... אֶפְלוֹ pourraient faire penser tout d'abord à une transcription de Ἀπελλῆτος, quatrième mois du vieux calendrier macédonien. Mais les éléments graphiques qui suivent, tout incertains qu'ils soient, se prêtent mal à cette conjecture. Faut-il admettre que le nom du mois, qui semble nécessaire, se trouvait tracé, et aura disparu par suite de quelque accident, à la fin de la l. 4, après le chiffre 10? Dans ce cas, on pourrait chercher au début de la l. 2 un nom propre, celui du défunt. Si la quatrième lettre est un *waw*¹, dont la hampe aurait été indûment doublée par suite de l'état défectueux du pinceau que j'ai déjà signalé, on serait tenté, en utilisant les débris de caractères qu'on distingue au-delà², de restituer אֶפְלוֹ[דֶּרֶס] = Ἀπολλόδωρος, ou peut-être

1. Le second trait parallèle est armé en haut du crochet caractéristique de cette lettre.

2. Visible surtout sur le calque (cf. fig. C).

quelque nom théophore congénère ('Απολλοζράνης, 'Απολλόδοτος, 'Απολλώνιος' etc.). Les Juifs, grands amateurs de noms helléniques ne semblent pas avoir répugné à adopter ceux-là mêmes qui auraient dû être, à leurs yeux entachés de mythologie païenne. Nous connaissons des Juifs avérés qui ont porté sans vergogne des noms tels que ceux de Διόδωρος¹, Διογένης², Ζήνων³, 'Αρτεμίων⁴ etc. Pour m'en tenir aux théophores dérivés du nom divin d'Apolon, je citerai, sans parler du *Apella Judaeus* * d'Horace, le 'Απολλώνιος, envoyé d'Hyrkan à Rome⁵, et le 'Ιουδαῖος δέ τις 'Απελλῆς ὀνόματι⁶ des *Actes des Apôtres* (xviii, 24) lequel, justement, était originaire d'Alexandrie ('Αλεξανδρεὺς τῷ γένει).

§ 9

Forgerons, poètes et musiciens.

M. d'Arbois de Jubainville a communiqué dernièrement à l'Académie⁷, au sujet du double sens en celtique du mot voulant dire « forgeron », une note dont j'extraits les passages essentiels :

La langue celtique primitive paraît avoir possédé deux mots, l'un masculin *kerdu-s désignant le forgeron, l'autre féminin *kerda, désignant sa profession et le produit de son travail ; ces mots dérivent de la même racine que le latin *cerdo*, -onis « manouvrier » et que le grec κέρδος « gain ».

Les deux mots celtiques se retrouvent en irlandais et en gallois ; *kerdus, « forgeron » est devenu en irlandais ancien *cert*, ou mieux *cerd*, génitif *cerdo*

1. On pourrait, en revenant à la première hypothèse, songer au mois de ce nom, celui des jeux olympiques dans le calendrier de l'Elide, et aussi dans d'autres calendriers. Mais l'emploi d'un calendrier autre que le macédonien est peu vraisemblable.

2. Josèphe, *Ant.*, J. 13, 9 : 2.

3. *Id. id.*, 13, 16 : 2 ; *Guerre J.*, 1, 5 : 3.

4. Inscription grecque de Bérénice, *CIG*, n° 5361. Cf. le rabbin לֵוִי (Levy, *Neuhebr. W.*, s. v.).

5. Chef des Juifs insurgés de Cypre, sous Trajan, Dion Cassius, 68 : 32.

6. *Apella* = 'Απελλᾶς = 'Απολλᾶς < 'Απολλο + α.

7. Josèphe, *Ant. J.*, 13, 3 : 2 ; 14, 10 : 22. Cf. aussi l'inscription de Bérénice.

8. Variante : 'Απολλῶς.

9. *CR. de l'Acad. des Inscr.*, 1907, p. 204.

aujourd'hui *céard*, génitif *céarda*... Chose extraordinaire! *cerd*, au sens de « forgeron » joint en irlandais celui de « poète », et comme conséquence, le féminin *kerda*, en vieil irlandais *cerd*, génitif *ceirde*, a pris le sens de « poésie ». Un sens dérivé de celui-là est « musique » ; telle est la signification du gallois *cerdd*, parce que les poèmes, tous lyriques, se chantaient avec accompagnement de la harpe celtique, la *crotta*.

Il est évident *a priori* que, dans ce groupe de mots celtiques, le sens primitif doit être celui de forgeron ». Mais comment a-t-on pu passer de ce sens à celui de « poète » et, subséquemment, de « musicien » ? Je me demande si le groupe en question n'est pas apparenté à la racine indo-européenne que nous voyons apparaître en persan sous la forme *kerden* « faire, ouvrir », *kerd* « œuvre » etc.¹. S'il en est ainsi, l'évolution sémantique observée en celtique serait sensiblement parallèle à celle que nous offre le grec ποιητής « poète » qui, issu de ποιεῖν « faire », est proprement l'ouvrier ». Le forgeron celtique devait être l'ouvrier par excellence ; cf. le *faber*, l'artisan en général, mais surtout l'ouvrier en métaux, et les *Vulcani fabricæ*, « les forges de Vulcain ».

Quelle que puisse être l'origine réelle de cette étroite et curieuse relation entre l'art du forgeron et celui du poète musicien, ou du musicien poète, il est peut-être permis d'en chercher une trace sur un autre terrain. Je veux parler de la légende biblique (*Genèse*, iv, 18-24) qui nous montre les deux fils du Caïnite Lamek, Youbal et Toubal-Caïn, comme inventant, le premier, la musique instrumentale, le second l'art de forger les métaux. Les noms mêmes des deux frères *Toubal* et *Youbal* semblent indiquer le dédoublement symétrique d'une même personnalité. A noter aussi le nom de la mère du forgeron Toubal-Caïn, *Çillah*, qu'on a diversement interprété, mais que je proposerais de rattacher au verbe צלל « résonner », et le nom de *Na'amah*, fille de Çillah et de Lamek, que j'expliquerais par l'arabe نغم « mélodie »².

1. Cf. l'ossète *k'ard* « forgeron ».

2. Cf. le targoum du Pseudo-Jonathan qui dit que la fille de Lameck était la « maîtresse des sons et des chants ». Comparer aussi l'hébreu post-biblique נעימה « mélodie » (Levy, Neuhebr., W. s. v. נעימה et נעמה).

Nous retrouvons la même association significative des deux arts dans les vieilles traditions phéniciennes et syriennes, certainement congénères de la tradition biblique, bien qu'en divergeant dans le détail. La cosmogonie dite de Sanchoniathon¹ connaît un couple de deux frères qui découvrent le fer et l'art de le travailler. L'un d'eux, qui s'appelle Chousôr et est expressément identifié avec Vulcain², pratiquait en outre les λόγους, les ἐπωδὰς et les μαντείας. D'autre part, dans le fameux mythe relatif au mont Hermon, et à la chute des Anges, les Caïnites impies, opposés aux vertueux Sethites, inventent les instruments de musique en même temps qu'ils travaillent les métaux³. Enfin, il se peut qu'il y ait eu, ou tout au moins qu'on ait voulu chercher un rapport entre le nom même de *Caïn* (קַיִן = قَيْن « forgeron »⁴) et l'hébreu קִינָה « chant », spécialement funèbre (cf. قينة « chanteuse »).

On pourrait étendre encore ces rapprochements et relever plus d'un trait similaire par exemple dans les légendes relatives aux Telchines, Cabires, Corybantes, Dactyles, Curètes, etc. Aujourd'hui encore les Tsiganes ont pour triple caractéristique le travail des métaux, la musique et la divination.

La relation du forgeron au poète et au musicien est un fait trop général pour n'avoir pas quelque raison d'être naturelle. Il doit constituer ce que j'ai proposé d'appeler un *anthropisme*, c'est-à-dire un même effet dû à une même cause agissant dans divers groupes humains indépendamment de tout emprunt. Peut-être ici cette cause est-elle d'ordre physique et physiologique. Le battement cadencé et rythmique du lourd marteau sur l'enclume sonore a pu favoriser à l'origine la formation de combinaisons rythmiques, voire de thèmes musicaux, scandant et

1. *Sanchoniathonis fragm.*, éd. Orelli, p. 18.

2. Εἶναι δὲ τοῦτον τὸν Ἡφαιστον.

3. *Rec. d'Arch. Or.*, V, 360.

4. Et d'une façon plus générale « artisan ». Même évolution de sens que pour *faber*.

accompagnant les mélopées rudimentaires et quasi enfantines par lesquelles l'homme a, de tout temps, éprouvé le besoin instinctif de soutenir et de régler le jeu de ses muscles et de ses poumons au cours de certains travaux de force.

§ 10

Fiches et notules.

Le Libyen Zabo fils de Nargranus. — Le Syrmæon nabatéo-arabe. — L'acclamation liturgique ἄξιος. — Inscription romaine de Djerach. — L'higoumène Elias et l'église de Saint-Théodore. — Nicias. — Inscription palmyrénienne.

Le Libyen Zabo fils de Nargranus. — M. Carcopino¹ a découvert dans les ruines de l'antique Thusdri ou Sustris², près de Henchir-er-Regaigue (Tunisie), une dédicace latine à Saturne qu'il transcrit ainsi :

Saturno | Aug(usto) sacr(um) | Zabonar | Grani [f(ilius)] sa | cerdos.

Il suppose que le dédicant, évidemment d'origine indigène, s'appelait *Zabonar* fils de *Granius*. Cette lecture m'inspire des doutes. La transcription à nu, *Zabonar*, sans addition d'une désinence latine, n'est guère dans les habitudes de l'épigraphie romaine. Je proposerais de lire, en coupant tout autrement : *Zabo Nargrani*.

Le premier nom obtenu ainsi, *Zabo*, a de bons répondants dans l'onomastique libyco-romaine : cf. par exemple, *Zabo Minutius* dans une inscription de Thugga (*Bull. Arch.*, 1902, p. 394, n° 42), *Zabo* (Renier, *Inscr. inéd.* n° 397), *Zaba* (*CIL., Suppl.*, 14516). Il est à rapprocher, et je crois avoir eu déjà l'occasion de le faire autrefois, du nom punique צבא (*CIS.*, I, 197).

Quant au second nom, *Nargranus* ou *Nargranus*, il est peut-être apparenté aux noms africains : *Nargaus* ou *Narcaus* (*Bull.*

1. École fr. de Rome, *Mélanges*, 1906, p. 428; cf. 1907, p. 51, n° 37.

2. *Saltus Thusdritanus*, ou *Tuzritanus*, *populus Sustritanus*, *civitas Sustritana*.

Arch., 1899, p. 163, cf. *Rev. Arch.*, 1899, II, p. 173, n° 42; — cf. נרגא *CIS.*, I, 381 A); *Nargilai* (*Bull. Arch.*, 1894, p. 518 n° 74); *Ναργιάς*, nom numide donné par Polybe (I, 78).

Le Syrmaeon nabatéo-arabe. — Étienne de Byzance dit qu'on appelait *Syrmaeon* une plaine située entre les Nomades et les Nabatéens :

Συρμαίων, πεδῖον μεταξύ Νομάδων τε καὶ Ναβαταίων. Τὸ ἐθνικὸν Συρμαῖος.

Il est probable que ce nom s'appliquait à la vaste région désertique qui, limitée par l'Euphrate, s'étendait à l'est de celle occupée par les Nabatéens sédentaires et qui était, alors comme aujourd'hui, le terrain de parcours des tribus bédouines.

Je ne sais si l'on s'est sérieusement occupé jusqu'ici de rechercher l'origine de ce toponyme. Je vois seulement, par l'équivalent « Zug », qu'en donne le dictionnaire de Pape-Benseley, qu'on a cru y reconnaître un dérivé grec du mot σύρμα, en visant σύρω. Mais ce rapprochement n'est guère vraisemblable. Il est bien plus naturel *a priori* de supposer que nous avons affaire à un vocable oriental, d'autant plus qu'Étienne de Byzance a, nous le savons par maint exemple, fait de larges emprunts aux *Arabica* d'Ouranios, lequel était parfaitement renseigné sur les choses nabatéennes. Je ne serais pas éloigné de croire que c'est encore à cette source que le lexicographe byzantin a puisé son intéressant renseignement. L'existence même de l'ethnique Συρμαῖος nous avertit qu'il doit s'agir de quelque toponyme très spécifique.

J'inclinerais à y voir une transcription tout à fait fidèle de l'arabe *سرماء* *sarmâ*, « désert », pluriel *سرم* *sourm*. La racine, qui se retrouve identique en araméen, a le sens général de « diviser, séparer », ce qui répond bien, d'autre part, à la position du Syrmaeon séparant les Nabatéens des Nomades. Cela nous autorise dès maintenant à présager, dans quelque inscription nabatéenne qui peut être découverte d'un jour à l'autre, l'appari-

tion soit d'un toponyme qui affectera la forme צרם, צרמא, soit d'un ethnique tel que צרביא.

L'acclamation liturgique ἄξιος. — A propos de l'acclamation ἄξιαι, si longtemps méconnue, dont j'ai établi l'existence et la fréquence relative dans l'épigraphie grecque de Syrie, j'avais cru pouvoir faire un rapprochement avec une certaine acclamation syriaque אוכסיוס dont on saluait autrefois les évêques en se portant à leur rencontre, et qu'on n'avait pu jusqu'alors expliquer d'une façon satisfaisante. Ce dernier rapprochement, qui d'ailleurs ne touche pas au fond même de la question, semble devoir être écarté, aussi bien que celui qui avait été mis en avant autrefois (εὐταχίος), M. Chabot n'ayant suggéré du mot syriaque une explication judicieuse à laquelle je me rallie très volontiers. Il le considère comme une transcription plus ou moins exacte du grec ἄξιος, « dignus ». Je ne saurais mieux faire que de reproduire l'intéressante note qu'il a bien voulu me remettre à ce sujet :

Dans les ordinations grecques et latines le mot ἄξιος est une acclamation liturgique qui revient souvent. Entre autres exemples, dans les ordinations grecques, voir *Codex liturgicus* d'Assemani, p. IV, p. 177. Après l'ordination de l'évêque on le revêt du manteau pendant que le clergé l'acclame en disant : ἄξιος (λέγοντος τοῦ κλήρον τὸ ἄξιος). — A la fin de l'ordination d'un évêque, le patriarche, en le conduisant à son trône, dit trois fois אוכסיוס, et le peuple répète trois fois le mot (*Morinus, Ordinationes Syror. Jacobitarum*, p. 415). — La transcription α = א ne fait pas difficulté; cf. ἄξιων = אוכסנא; ἀνευρεσμός = אונורוסמא; ἄνεκτος = אונוקטיום etc.

Nonna et Stephanos, de Aila. — M. Grégoire, dans une intéressante étude qu'il vient de publier *Sur la date du monastère du Sinaï*, donne comme nouvelle une lecture de l'inscription rupestre du Sinaï (Euting, *Sinaït. Inschr.* n° 57). Je me permettrai de rappeler que la lecture proposée par lui, notamment celle

1. *Rec. d'Arch. Orient.* IV, 119, n. 1; V, 368; VI, 298; VII, 211.

2. *L. c.*, VII, 211.

3. *Bull. de Corresp. hell.* XXXI (1907), pp. 327 et suiv.

de l'ethnique Αἰ(λ)ήσιος = originaire de Aila l'avait déjà été par moi¹, il y a quelques années, avec, à l'appui, divers arguments dont il aurait pu tirer parti pour la question générale traitée par lui.

De même l'identité, admise par lui, de la Nonna, femme(?) de l'architecte Stephanos, constructeur de l'église de Justinien au Sinaï et originaire de Aila, avec la Nonna de l'inscription de Bersabée (*Rev. Bibl.*, 1903, p. 279), originaire de la même ville, avait déjà été indiquée par moi comme possible, dans la même notice². Je dis « comme possible », parce que l'identification absolue n'est pas sans soulever quelques difficultés. D'une part, en effet, dans l'építaphe de Bersabée, l'expression Νέων Στεφάνου, Αἰλησία, semble impliquer que la défunte était la fille, plutôt que la femme de Stephanos, tandis que dans l'inscription de l'église du Sinaï elle serait, selon M. Grégoire, réellement la femme de celui-ci³. D'autre part, ce dernier point demeure lui-même douteux, le nom de Nonna apparaissant ici au génitif, alors qu'on attendrait normalement l'accusatif. M. Grégoire me semble faire un peu trop bon marché de ce brusque changement de cas dans le régime des verbes. L'argument qu'il veut tirer de l'inscription *Rev. Bibl.*, 1907, p. 111 (= *id.* 1897, p. 115) porte, en l'espèce, dans le vide, car, quoi qu'il en dise, on ne trouve pas dans cette inscription : « deux compléments dépendant d'un même verbe, à des cas différents ». Tous les régimes de βοηθῶν y sont uniformément et régulièrement à l'accusatif; la graphie de la copie ΤΟΥΤΑΔΟΥΑΔΕΧ doit être ramenée certainement à τοὺς δοῦλούς σου. En outre, il est à noter que, dans la première partie de notre dédicace de l'église, Stephanos seul



1. *Rec. d'Arch. Or.*, V (1903), p. 369.

2. *Id. id.*, p. 370.

3. Pour plus de clarté je crois devoir reproduire ici le texte de cette inscription tel que l'a établi M. Grégoire : Κ(ύρι)ε ὁ Θε(ε)ς ὁ ὀφθεῖς ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ, σώσον καὶ ἐλέησον τὸν δοῦλόν σου Στέφανον Μαρτιρίου (ο)ἰκοδόμον καὶ τέκτονα Αἰλήσιον καὶ Νόννας καὶ ἀνάπαυσον τὰς ψυχὰς τῶν τέκνων αὐτοῦ Γεωργίου καὶ Σεργίου καὶ Θεοδώρου. Οἰκοδόμος vise proprement la construction en pierre, τέκτων celle en bois. Ne pas oublier que l'inscription est gravée sur une des poutres de la charpente soutenant la toiture.

semble être en cause ; si Nonna était sa femme, on s'attendrait à la formule τοὺς δούλους, au lieu de τὸν δοῦλόν σου, et aussi, plus loin, à τέκνων αὐτῶν et non αὐτοῦ. A strictement parler, le génitif Νόννας, symétrique grammaticalement du patronymique Μαρτιρίου pourrait être le nom de la mère de Stephanos. Je reconnais toutefois que ce matronymique serait intercalé à une bien grande distance du patronymique. Somme toute, la question reste en suspens, et l'autopsie de l'original serait nécessaire pour qu'on puisse la trancher.

Inscription romaine de Djerach. — M. Fournier de Sahuguet, passant à Djerach au commencement de cette année, a eu l'occasion d'y relever une inscription qui venait d'y être exhumée par les indigènes et que j'ai, par conséquent, tout lieu de croire inédite. Il a bien voulu m'en remettre un bon estampage dont je donne ci-dessous la transcription. Les caractères, d'une hauteur moyenne de 0^m,085 à la première ligne, de 0^m,06 aux lignes suivantes, sont étroits et allongés. Les L sont parfois difficiles à distinguer des I ; les points séparatifs, rares et incertains.

- 1 P · AELIO · AV[G · LI]B · PVTEOLANO ·
- 2 TABVLARIO · CONIVGI ET 
- 3 LARCIAE THALLVSAEMATR[I]
- 4 ETLARCIAESOTERIDI · SOROR[I]
- 5 LARCIA SYMPOSIA 

P(ublio) Aelio, Aug(usti) lib(erto), Puteolano, tabulario, coniugi, et ? Larciae Thallusae matri, et Larciae Soteridi sorori, Larcia Symposia...

Dédicace, vraisemblablement funéraire¹, faite par Larcia Symposia, à son mari Publius Aelius, de Pouzzoles, affranchi impérial et *tabularius*, à Larcia Thallusa sa mère et à Larcia Soteris sa sœur.

— L. 2, à l'extrémité, après *et*, il y aurait à la rigueur place

1. A la fin de la l. 5 il devait y avoir quelque sigle indiquant le verbe.

pour une lettre, sigle du prénom de Larcia Thallusa. L'estampage semble en montrer des traces; trait courbe pouvant appartenir à C, Q etc.? Mais la chose demeure douteuse, les deux autres Larciae de la famille n'ayant pas de prénoms.

— L. 3. *Larciae*. Les lettres A E sont surmontées d'un petit trait oblique sûrement intentionnel, car il se retrouve à la même place, dans les mêmes mots, un peu plus loin dans la même ligne, et aussi à la l. 4. Il doit marquer que le groupe *ae* joue le rôle de diphthongue. Il est à supposer que ces trois Larciae se rattachaient par quelque lien plus ou moins servile à la *gens Lartia*. Leurs *cognomina* respectifs : *Thallusa* = Θάλλουσα, *Symposia* = Συμπόσια¹ et *Soteris* = Σωτηρίς n'indiquent pas une extraction bien relevée. Il ne serait pas impossible que l'introduction de ce gentilice dans la population indigène de Syrie remontât au Λάρκιος Λέπιδος, commandant de la X^e légion Fretensis sous Titus. Il a pu s'y propager par la clientèle militaire.

L'affranchi Publius Aelius était *tabularius*, probablement au titre civil. Né à Pouzzoles et mort à Gerasa, il pouvait être d'origine orientale, étant donné que cette première ville était le port principal des arrivages de Syrie.

L'higoumène Elias et l'église de Saint-Théodore. — Les PP. Savignac et Abel¹ ont relevé à Djîzé, à 3 heures à l'ouest de Bosra, une inscription grecque gravée sur une pierre d'arc de l'ancienne église. Cette inscription est intéressante parce qu'elle nous fait connaître le nom du fondateur du sanctuaire, placé sous l'invocation de saint Théodore. Le passage qui les contient est ainsi transcrit et rendu par les éditeurs :

ΗΛΙ|ΧΟΝΕΝΘΤΟΝΓΟΜΙ|
 'Ηλίου 'Ονένου Τονγομι?
d'Elie Onenos Tongomi (?).

1. Doit être une forme féminine de Συμπόσιος, connu comme nom masculin, ou bien l'équivalent direct (existe comme tel en poésie) de συμπόσιον « banquet », qui a été employé comme nom de femme (cf. Pape-Benseler, W. s. v.).

2. *Rev. Bibl.* 1905, p. 597, n° 4.

J'ai déjà eu l'occasion¹ de montrer qu'il fallait, en tout cas, considérer Onenos comme un patronymique et non pas un double nom : « Elias fils de Onenos ». Mais que faire de l'énigmatique TONGOMI? L'explication suggérée : τῶν Γομί « de la tribu des Gomi » est bien peu vraisemblable, malgré le rapprochement spécieux du n. pr. Γόμος dans Wadd. 2174. Je propose de corriger ainsi paléographiquement la leçon donnée :

$$\text{TONGOMI} = \text{TΘHΓΘMS} = \text{τοῦ ἡγούμ(ένου)}$$

En conséquence, ce serait en sa qualité d'higoumène que Elias fils d'Onenos avait fait construire l'église de Saint-Théodore. C'est semblablement en raison de ses fonctions religieuses que nous voyons un diacre Elias construire, lui aussi, à Chaqqa, un *martyrion* en l'honneur de ce même saint, fort populaire en Syrie (v. Wadd. 2159; cf. 2327).

Nicias. — D'après le Talmud, cité par Levy (*Neuhebr. W.* s. v. נקיי), נקיס « Nekis » (*sic*) était un nom propre d'homme porté seulement par les « non-Juifs ». Je présume que ce n'est autre chose que la transcription, à vocaliser *Niqias*, du nom hellénique très répandu Νίκις. A ce titre, il doit être ajouté aux listes de Chajes (*Beitr. zur nord-sem. Onomat.*), qui l'a omis.

Inscription palmyrénienne [*R. A. O.*, VII, p. 36, n° 14]. — Le mot לְרִיךְ, que M. Littmann a cru lire au commencement de la l. 3, est très embarrassant. C'est à tort que M. Lidzbarski² m'attribue la conjecture : « au dieu Trône ». Il a dû y avoir dans son esprit quelque confusion avec les observations de M. Littmann sur la conception sémitique du trône divin, conception dont je me suis occupé autrefois, en effet, comme celui-ci le rappelle, mais en me plaçant à un tout autre point de vue. En

1. *Rec. d'Arch. Or.*, VII, 179.

2. *Ephemeris*, II, 310 : « während Cl.-Gan. in ihr die Nennung eines « Gott Thron » vermutet ».

l'espèce, j'avais parlé de la possibilité non pas d'un prétendu « dieu $\Theta\rho\acute{o}\nu\omicron\varsigma$ », mais de quelque dieu purement indigène, faisant le pendant de la déesse nabatéenne תרה ou תרה, ce qui exclut forcément l'équivalence תרן = $\Theta\rho\acute{o}\nu\omicron\varsigma$ admise par M. Littmann.

En examinant à nouveau la copie de ce dernier, je doute fort maintenant que nous ayons affaire au nom spécifique d'un dieu quelconque et je me demande, vu les incertitudes de la copie, si le groupe en litige ne serait pas tout bonnement à rétablir en (בִּוּדִין), ce qui nous ferait rentrer dans une des formules ordinaires. Le mot introduirait une dédicace collective ; il ne serait pas inconciliable grammaticalement avec l'expression nouvelle et intéressante אֱלֹהֵינוּ קִדִּישָׁא = $\epsilon\lambda\lambda\eta\sigma\iota\sigma\tau\omicron\upsilon\epsilon\nu\tau\epsilon\varsigma$ $\Theta\epsilon\acute{\omega}$ ἀγία.

§ 11

Les inscriptions de Qennesrin.

M. Pognon a bien voulu me donner les estampages de deux inscriptions grecques vues par lui à Qennesrin, l'antique Chalcis de Syrie. Vérification faite, j'ai constaté que ce sont les deux inscriptions relevées au même lieu, en 1893, par M. von Oppenheim, puis publiées par M. Lucas dans la *Byzantinische Zeitschrift*, et enfin reprises par moi un peu plus tard¹, avec de notables amendements. Ces estampages nous mettent à même de nous faire une idée plus précise de la disposition et du contenu de ces deux textes ; comme on le verra, ils confirment sur plusieurs points importants les corrections et compléments que j'avais proposés.

— N° 89. L'inscription était gravée dans un grand cartouche rectangulaire à oreillettes, qui devait mesurer dans son ensemble environ 2^m,40 de long sur 0^m,46 de haut. Elle ne compte pas plus de 6 lignes, contrairement à ce que dit M. Lucas, qui supposait l'existence d'une 7^e ligne. Au centre du texte était sculpté un cercle, vraisemblablement crucigère, de 0^m,21 de

1. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII, pp. 228-230, n° 88, 89.

diamètre, qui interrompt les lignes 2-5, tandis que les lignes 4-6 suivent leur cours régulier au-dessus et au-dessous du dit cercle. Dans le champ, à gauche, hors du cadre et au niveau de la l. 4, est gravée une petite croix de forme \dagger .

La pierre a été cassée ou plutôt coupée en deux, à peu près au milieu, et, seule, la moitié gauche nous a été conservée. La section passe sensiblement par le centre du cercle crucigère. Il y a là une donnée utile pour permettre d'évaluer les longueurs respectives des parties de lignes disparues et, par suite, de déterminer symétriquement l'étendue des compléments à restituer. C'est ce qu'indique le schéma suivant montrant le nombre des lettres conservées et le nombre des lettres détruites (en italique), celui-ci étant fonction de celui-là :

L. 1, 30 + 30,

L. 2, 25 + 25,

L. 3, 26 + 26,

L. 4, 25 + 25,

L. 5, 26 + 26,

L. 6, 30 + 30.

L. 1. Ma lecture conjecturale $\kappa\alpha\iota\ \eta\ \delta\upsilon\tau\iota\chi\eta\ \pi\acute{\alpha}\sigma\alpha\ \pi\text{???}$ est matériellement vérifiée. Pour le reste, voir les observations que je ferai sur le n° 88, les deux inscriptions étant, comme on le sait, la répétition à peu près textuelle l'une de l'autre et se complétant réciproquement.

L. 5. L'estampage donne ΑΠΟΕΠΑΡ[Χ]ΥΠΑΤS, confirmant ainsi ma restitution conditionnelle ἀπὸ ἐπαρχ(ων) ὑπάτ(ων), mise d'ailleurs hors de doute, comme on le verra, par l'estampage du n° 88.

L. 6. Après Ἰσιδώρου, l'estampage donne un peu plus de lettres que la copie de M. Lucas, soit : ΤΟΥ, plus la moitié d'un M. Cette ligne étant la dernière, et la lacune finale ne dépassant pas une trentaine de lettres, il faut admettre que les titres d'Isidore et la date étaient écrits en formes plus abrégées qu'au n° 88. Une autre hypothèse est pourtant possible; elle sera discutée plus loin.

— N° 88. L'estampage, qui mesure 1^m, 12 × 0^m, 52, ne couvre qu'environ la moitié droite des 6 lignes constituant l'inscription primitive. Il est à croire qu'entre le passage de M. von Oppenheim et celui de M. Pognon, le bloc a été débité en deux morceaux. Nous avons ainsi la fin des 6 lignes. Celles-ci se terminent par des blancs d'étendue variable, le lapicide ayant voulu éviter de couper les mots. Pas de trace d'encadrement; mais, au-dessous de la l. 6, une marge assez large montrant que cette ligne est bien la dernière. Tout partiel qu'il est, cet estampage nous fournit de précieuses indications.

L. 1. On lit clairement :

ΤΙΚΗΠΑCΑΠ[Λ]ΕΥΡ[Α]ΕΚΘΕΜΕ.....

Comme je l'avais déjà montré en m'appuyant sur le n° 89; le début est certainement à restituer :

....Ἐκτίσθη σὺν Θ(ε)ῳ καὶ ἡ δοτικὴ πᾶσα

La justification des lignes¹ exige encore devant ἐκτίσθη trois ou quatre lettres. Peut-être cet espace était-il occupé par une croix (cf. la croix, hors cadre, du n° 89) ou quelque symbole de doxologie initiale.

Le mot énigmatique que j'avais restitué sous toute réserve πέρυξ « aile » (d'une construction) est à lire en réalité πλευρά, « flanc, côté ». Je m'étais demandé si nos inscriptions ne seraient pas relatives à quelque enceinte de ville ou bien à quelque travail d'art militaire exigeant le concours d'un ingénieur, en l'espèce le μηχανικός Isidore. La chose devient tout à fait probable, grâce à l'apparition du mot certain πλευρά. Ce mot semble bien impliquer qu'il s'agit de la construction d'un grand mur d'enceinte fortifiée couvrant le flanc occidental de la ville. Ainsi s'explique l'existence des inscriptions qui y étaient encastrees de place en place et dont nous avons deux exemplaires dans nos n° 88 et 89. Il y en avait peut-être d'autres encore.

1. La copie de M. Lucas ne rend pas exactement pour cette ligne la concordance verticale avec les lignes sous-jacentes. Elle repousse beaucoup trop sur la droite toute cette partie du texte.

C'est le cas de se rappeler le passage d'Edrisi¹ qui signale à Qennesrin les restes d'un mur d'enceinte fortifiée سور حنين détruit par l'ordre du calife Omeiade Yezid après la mort de Housein². Étant donnée sa position sur la rive occidentale du Qouaïq, c'est surtout du côté ouest que la ville avait besoin d'être protégée; cela répond bien à la δυτική πλευρά de nos inscriptions.

Ainsi compris, notre texte s'éclaire d'une vive lumière par le rapprochement avec deux passages de Procope³. Dans le premier, le panégyriste de Justinien rapporte que cet empereur avait reconstruit beaucoup plus solidement l'enceinte de la ville de Chalcis et son *proteichisma*⁴ qui, mal bâtis dès l'origine, étaient ruinés par le temps. Dans le second, il dit que Justinien avait solidement reconstruit sur un autre plan toute l'enceinte ruinée jusqu'au sol et n'offrant aucune sûreté, et qu'il l'avait renforcée en outre par un *proteichisma*. C'est sans aucun doute à ce grand travail que se rapportent nos inscriptions, lesquelles nous permettent d'en fixer maintenant la date avec précision à l'an 550-551 J.-C.⁵

C'est la dure leçon de l'expérience qui avait probablement décidé Justinien à fortifier Chalcis. En effet, une dizaine d'années auparavant (en 540) cette ville avait dû payer rançon à

1. Texte arabe, ed. Gildemeister, p. 25, ll. 7-10.

2. Pococke et Eli Smith (cf. Ritter, *Erdk.* 17, p. 1598) ont vu encore des vestiges imposants de ce mur de 10 pieds d'épaisseur, construit en gros blocs, sur une étendue d'un mille. Au sud-est une grande tour carrée, avec fossé, semble avoir fait partie de ce système de fortification.

3. Procope, de *Aedif.* II, 11, p. 242 : Οὕτω δὲ καὶ Χαλκίδος πόλεως τὸν περιβόλον, ἐπισφαλῶς τὴν ἀρχὴν γεγονότα καὶ ὑπὸ τῶν ἐπ' αὐτῇ κατερραχωμένων, σὺν τῷ προτειχίσματι ἀνανεωσάμενός τε καὶ πολλῶς ἐχυρώτερον καταστησάμενος ἢ πρότερον ἦν, ἐς τὸν νῦν καινόμενον πεποιήται τρόπον. — *Id.*, p. 243 : Καὶ Χαλκίδος δὲ πόλεως ὅλον, ἐς τὸ ἔδαρος καθεϊμένον καὶ ἄλλως ἀρρύακτον ὄντα, ἐχυρὰ διαφερόντως ἀνενέωσατο οἰκοδομήν, καὶ προτειχίσματι ἐκρατύνατο.

4. Le *proteichisma* correspond proprement à l'*antemurale*, la barbacane des Croisés, la *bâchoïra* des Arabes du moyen-âge. On sait le rôle important que ce dispositif jouait dans l'architecture militaire des Byzantins et de ceux qui se sont mis à leur école (cf. *supra*, p. 26).

5. Il faut corriger en conséquence la conjecture A. E. de Muralt (*Ess. de Chron. byz.*, I, 191) qui rapportait ce travail à l'an 547.

Chosroès pour éviter le sort d'Alep, Antioche, Apamée et autres villes mises à mal par le roi de Perse au cours de son raid victorieux dans cette partie de la Syrie¹. C'est pour éviter le retour de pareils désastres que Justinien s'était décidé à fortifier selon les règles de l'art tous ces points faibles. Chalcis était du nombre.

Il y avait, du reste, longtemps que Chalcis sentait peser sur elle la menace d'une invasion perse. C'est ce que semble montrer une curieuse inscription grecque qui y existait encore dans la première moitié du ^{xviii}^e siècle et qui n'est connue que par une insuffisante copie venue aux mains de Pococke². C'est une dédicace en mauvais vers iambiques, dans laquelle la ville prend la parole pour dire qu'elle défie l'invasion des barbares (καταφρονοῦσα βερεβέρων καταδρομῆς), grâce à la protection impériale et aux images du Christ sauveur, des empereurs toujours victorieux, des hauts fonctionnaires et de son très saint évêque, images placées au-dessus de ses portes. Cette inscription, si la date (ωε') a été exactement copiée³, serait de l'an 805 des Séleucides, correspondant à 493 J.-C. Elle remonterait, par conséquent, au début du règne d'Anastase. L'invasion de Chosroès devait lui donner, moins de 50 ans plus tard, un cruel démenti. On comprend que Justinien ait senti la nécessité d'assurer la protection de la ville par des moyens un peu plus efficaces que ceux de cette mise en scène théâtrale rappelant assez la superstition que les habitants d'Edesse attachaient à la fameuse lettre du Christ à Abgar gravée sur leurs murs, véritable palladium de la cité contre les entreprises des Perses⁴.

1. Procope, *De bellis*, I, 205, 5.

2. Pococke, *Inscr. ant.*, p. 65, n° 1; *CIG*, 8,712; Wadd. 1832.

3. On pourrait se demander si le ωε de la copie n'est pas à rétablir paléographiquement en ωθ = 809 = 497 J.-C., voire en ωο = 870 = 558 J.-C. Dans ce dernier cas, l'inscription serait postérieure aux deux nôtres, et elle devrait être rapportée à une sorte de consécration dithyrambique couronnant l'œuvre de Justinien lui-même et faisant allusion à la dernière invasion de Chosroès.

4. Cf. *Rec. d'Arch. Or.*, III, 216.

Après πλευρά, il faut lire naturellement ἐκ θεμε[λιων], que j'avais restitué de toutes pièces dans le passage désespéré de la copie de M. Lucas. Ce qui vient ensuite est très difficile, la fin de la ligne étant tout à fait mutilée et l'estampage n'y montrant çà et là que quelques linéaments incertains. Je n'ai pu encore réussir à en tirer pied ou aile. Tout ce qu'on peut assurer c'est que le complément μέχρι ὕψους ou τέλους paraît devoir être exclu. Cette lacune finale est évaluable à une dizaine de lettres. Par moment, on croirait saisir ΠΧ, peut être abréviation de πήχεις, mot qui pourrait alors être accompagné de lettres numérales donnant la longueur en coudées du mur, ou du secteur de mur construit. Mais la chose est très douteuse. Il est possible qu'il y ait eu là quelque indications sur le rôle hercotectionique de ce mur par rapport à la ville. Dans ce cas, on pourrait au début de la l. 2, au lieu de εὐτυχ]ῶς, adverbe quelque peu banal, restituer [τῆς πόλεως¹; « de la ville », en rattachant ces mots à ce qui précède; ou encore [(ὀχυρώσε]ως, ou quelque autre mot au même état grammatical.

L. 2. Après γαληνοτάτου, lacune finale d'une dizaine de lettres. L'aspect des traces de la première me fait hésiter entre τροπεύου, φιλοχρίστου et γεννασιότατου. Ces deux dernières épithètes, la troisième surtout, paraissent être un peu trop longues. En tout cas, la conjonction καὶ doit être écartée, à moins qu'elle ne fût suivie d'une autre épithète très courte, que je ne puis deviner, ou bien peut-être d'une de ces épithètes en abrégé.

L. 4. Α[Π]ΟΕ[Π]ΑΡΧΩΝ[Υ]ΠΑΤΩΝ, suivi d'un blanc final. Ma restitution conditionnelle ἀπὸ ἐπαρχῶν ὑπάτων se trouve donc confirmée, ici aussi bien qu'à la l. 5 du n° 89, où le second titre est écrit en abrégé.

L. 6. Le mois n'était pas indiqué. Le dernier mot, ἔτους, est seulement suivi d'une sigle bizarre dont voici la forme et après laquelle vient un grand blanc marquant



1. La copie de M. Lucas porte ici 7 barres obliques, représentant autant de lettres disparues. Cela répondrait exactement au nombre de celles que comporte la nouvelle restitution envisagée par moi.

à la fois la fin de la ligne et celle de l'inscription. Je n'en vois pas la signification réelle.

Les deux inscriptions étaient, à peu de chose près, identiques. Le n° 89 présente, toutefois, une différence assez importante à la l. 6. Il introduit devant le nom de l'ingénieur Isidore le mot ἐργοδοτήσαντος, qui manque à la place correspondante du n° 88. D'autre part, nous avons constaté que la dernière moitié disparue de cette l. 6 du n° 89 ne pouvait pas contenir plus d'une trentaine de lettres; par conséquent, il est difficile, même en admettant de très fortes abréviations, d'y loger tout ce qui, au n° 89, suit les mots Ἰσιδώρου τοῦ : soit les deux titres μεγαλοπρεπεστάτου) ἡλλουστρίου, le nom de métier καὶ μηχανικοῦ, l'indiction et l'année. Tout cela forme, en effet, une cinquantaine de lettres; nous sommes loin de compte. Cette différence suggère l'idée qu'ici l'un des deux titres de l'ingénieur, peut être même tous les deux avaient été omis¹. Mais une telle omission devait avoir une raison d'être, car l'ingénieur ayant rang de *magnificentissimus* et d'*illustris*, aurait eu sûrement à cœur de faire mentionner ses titres s'il y avait réellement droit, et il lui était d'autant plus facile d'y tenir la main que les inscriptions encadrées dans son mur avaient été exécutées sous sa direction immédiate. Peut-être la chose pourrait-elle s'expliquer de la façon suivante. L'ingénieur Isidore, originaire de Milet, comme nous l'apprend Procope², était, avec Anthemios de Tralles, un des μηχανικοὶ les plus distingués de Justinien. Il avait travaillé, entr'autres, à la construction de Sainte-Sophie, et nous voyons, par l'inscription n° 88, qu'il avait été, en récompenses de ses services, promu aux plus hautes dignités. Or, il avait un neveu appelé comme lui Isidore et comme lui μηχανικός. Cet Isidore II, tout jeune encore, mais ayant dans cet art une habileté et une expérience au-dessus de son âge, avait été chargé par Justinien de réédifier et fortifier la ville de Zénobie sur l'Euphrate. Cette entreprise rentrait

1. Le M partiellement conservé après Ἰσιδώρου τοῦ pourrait être le commencement non pas de μεγαλοπρεπεστάτου, mais de μηχανικοῦ, sans plus.

2. De aedif., pp. 174, 180; cf. p. 234.

dans le plan général que s'était tracé l'empereur pour parer à de nouvelles invasions perses, plan dans lequel, ainsi que je l'ai montré plus haut, rentrait également la transformation de Chalcis en place forte. Ne pourrait-on pas supposer que la construction de l'enceinte, confiée d'abord à Isidore I, avait été achevée par son neveu Isidore II, le premier étant mort, ou ayant pris sa retraite entre temps ? Il est certain qu'une pareille tâche n'a pas dû être l'œuvre d'un jour ; elle a donc pu être aussi celle de deux hommes. Dans cette hypothèse l'inscription n° 88 se rapporterait à Isidore I, à qui elle donne tous ses titres ; l'inscription n° 89, à Isidore II, qui n'avait pas encore gagné tous les chevrons de son oncle et maître. Cela pourrait même aider peut-être à se rendre compte aussi, dans une certaine mesure, de l'intervention du mot ἐργαστήσαντος. Ce mot, dont l'absence dans la première inscription est remarquable, n'indiquerait-il pas dans la seconde que la suite du travail avait passé en d'autres mains ?

§ 12

Le patriarche de Jérusalem Eustochius.

M. Macalister¹ a fait connaître une inscription grecque qui vient d'être découverte à 'Ain Sâmîé, localité située à environ 25 kilomètres NNE de Jérusalem. Gravée sur un fût de colonne de 13 pouces de diamètre, brisé aux deux bouts, elle est d'un déchiffrement difficile. M. Macalister estime qu'elle a dû perdre trois ou quatre lettres à la fin de chaque ligne. A part ce qui touche le nom de Justinien et la date, il n'est pas facile, dit-il, de voir ce qu'elle signifie. Il se borne à en donner la transcription suivante, sans autre essai de lecture :

1. Palest. Expl. F. *Statement* 1907, p. 207. Plusieurs des inscriptions publiées dans cet article par M. Macalister étaient déjà connues, notamment les nos I, II, III et VI.

- 1 ΕΠΙΤΔΕCΙΠ...
- 2 Ε[Κ?] †ΧΙΔΤΔΟ...
- 3 Π;ΤΕΥCΕΒΕC...
- 4 ΛΕ^ΘCΙΟΥCΤΙΝΙΑΙ...
- 5 ΕΤ;ΛΙΝΔ;ΕΠ[Δ?]
- 6 CΕΡΙΔΠΕΡΙΟΔΟΥ
- 7 ΚΑΡΠΦ^Ο.....
- 8 CΕΡΓΙΔΖ..ΙΠΔ
- 9 ΕΤΙ...

Bien qu'elle laisse fort à désirer, il m'a paru qu'il était possible de tirer quelque chose de cette copie. Je l'ai essayé et, grâce à un estampage, malheureusement très imparfait, que le comité du Palestine Exploration Fund a bien voulu mettre à ma disposition, j'ai pu constater que plusieurs lectures auxquelles j'étais arrivé sans ce secours sont vérifiées. Voici le résultat de cet essai :

- 1 'Επὶ τοῦ δε???.....
- 2 Ε(ὕς)τοχίου τοῦ ἀ[γίω(τάτου)]
- 3 π(ατριάρχ)ου, (καὶ) τοῦ εὐσεδέσ[τ(άτου) βαςί]-
- 4 λε(ω)ς 'Ιουστινιανού]
- 5 ἔτ(ους) λ', ιηθ[ι(κτιῶνος)] ε'...[? Εὐ]-
- 6 σε(δ)ίου (οὐ Σεργίου?) περιδ(ε)υ[τοῦ],
- 7 καρποφ[ρούτων]
- 8 Σεργίου, Ζ[ωσ]ι(μ)ου, [καὶ?]
- 9 Ε(ὕτ)[υχίου]?.....

Sous ... d'Eustochius le très saint patriarche, et du roi très pieux Justinien, en l'an 30, indiction 5, ... d'Eusèbe (ou mieux Serge), le périodeute, grâce aux offrandes de Serge, Zosime et Eutychius (?)...

L. I. Au commencement de la ligne, l'estampage semble montrer les traces d'une petite croix. — ΤϞ = T surmonté d'un petit Ϟ. D'après les analogies épigraphiques, ce début, ἐπὶ τοῦ, semblerait appeler après lui quelque titre ou épithète s'appliquant au patriarche de Jérusalem Eustochius dont, comme on va le voir, le nom apparaît un peu plus loin. Mais, dans cet ordre d'idées, je ne vois rien qui puisse répondre convenablement au

mot suivant, mot dont la première lettre est certainement un δ , la seconde probablement un ϵ . D'ailleurs, le titre d'Eustochius ($\pi\alpha\tau\rho\iota\acute{\alpha}\rho\chi\omicron\upsilon$) et l'épithète normale afférente ($\acute{\alpha}\gamma\iota\omega\tau\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon$) figureront tout à l'heure après son nom. L'aspect de la copie serait assez favorable à la restitution $\delta\epsilon\sigma\pi(\acute{\alpha}\tau\omicron\upsilon)$. Ce titre ne saurait convenir qu'à Dieu ou à l'empereur. Or, l'empereur est mentionné plus bas, avec une titulature très abrégée. Reste Dieu. Mais, bien que l'expression $\delta\epsilon\sigma\pi\acute{\omicron}\tau\omicron\upsilon$ $\theta\epsilon\omicron\upsilon$ serait autorisé par plus d'un exemple épigraphique, elle ne s'adapte pas bien à la tournure par $\acute{\epsilon}\pi\iota$, et, en outre, elle exigerait après elle des suppléments dont la lacune finale ne paraît pas être capable, vu son exigüité. Du reste, je doute fort ici de l'exactitude de la copie. L'estampage semble montrer en réalité un groupe $\Delta\epsilon\alpha\tau$ Je me demande si, par hasard, nous n'aurions pas : $\Delta\epsilon(K)\alpha\tau$ [$\epsilon\tau\alpha\pi\tau\zeta\epsilon\tau\zeta$], c'est-à-dire : « en la 14^e année d'Eustochius ». Nous verrons tout à l'heure que la date absolue de l'inscription concorderait bien avec celle-ci. Toutefois je ne me dissimule pas les objections qu'on peut faire à cette conjecture : le caractère insolite d'une indication de cette nature, la tournure $\acute{\epsilon}\pi\iota$ $\tau\omicron\upsilon$ $\acute{\epsilon}\tau\omicron\upsilon\varsigma$ et surtout l'omission du *kappa* dans $\delta\epsilon\alpha\alpha$. L'*epsilon*, il est vrai, semble bien être surmonté d'une petite lettre en surcharge ; mais cette lettre peu distincte a plutôt, si elle existe réellement, l'allure d'un *delta* ou d'un *chi*. A la rigueur on pourrait supposer une omission pure et simple du lapicide qui, comme nous le verrons aux ll. 6 et 8, était quelque peu coutumier du fait. Somme toute, je crois prudent de laisser sur ce point la question encore en suspens¹.

L. 2. $\epsilon\upsilon\sigma\tau\omicron\chi\iota\omicron\upsilon$. L'estampage confirme ma lecture de la 2^e lettre

1. J'avais pensé aussi à couper $\tau\omicron\upsilon\delta\epsilon$. Mais alors je ne vois pas ce qu'on peut faire du reste, ni comment construire l'ensemble de la phrase. A un moment même je me suis demandé si la seconde lettre du groupe ne serait pas un *omega* et si nous n'aurions pas affaire à $\delta\omega\delta\epsilon\alpha\tau\omicron\upsilon$, écrit en abrégé. La concordance chronologique dont je parlerai plus loin se trouverait alors un peu en défaut ; mais les données historiques sur lesquelles elle repose ne sont pas elles-mêmes d'une certitude absolue. Quant à une épithète, telle que $\delta\omega[\rho\omicron\phi\omicron\rho\iota\chi\omicron\upsilon\delta]$, elle serait bien peu vraisemblable.

= γ. Le *sigma* est douteux; il a été, ou intercalé après coup, ou même omis par le lapicide; une fracture en cet endroit ne permet pas de se prononcer; je crois cependant discerner de faibles traces de la courbe de la lettre enserrée entre le γ et le τ. En tout cas, le synchronisme historique dont je parlerai tout à l'heure ne permet pas d'hésiter sur le nom. — Le τ du mot suivant est surmonté d'un petit δ; donc = τδ. — Puis vient un *alpha*, début de l'épithète consacrée ἀγιωτάτου.

L. 3 Πατριάρχου est abrégé en Π. Le petit δ apparaît nettement au-dessus du *pi* sur l'estampage.

L. 5. Avant Εὐσεβίου, ou Σεργίου, il pouvait y avoir quelque mot, peut-être en abrégé, soit l'expression προνοία, soit quelque autre similaire. Assurément προνοία serait assez bien en situation ici; de plus nous aurions l'avantage d'utiliser ainsi le Π donné par la copie¹.

L. 6. L'estampage montre nettement, comme la copie, **CEPIOY**. Bien qu'à la rigueur on puisse trouver quelque nom propre se terminant ainsi, je préfère croire à une erreur du lapicide, soit pour [Εὐ]σε(δ)ίου, soit pour Σερ[γ]ίου. Je pencherais pour la dernière hypothèse. En premier lieu, parce que la place semble bien mesurée à la fin de la l. 6 pour qu'on puisse y loger encore la syllabe Εὐ; en second lieu, parce que plus loin, l. 8, le lapicide ayant affaire à ce même nom de Serge avait visiblement gravé tout d'abord **CEPIOY**, tout comme ici, et a ajouté après coup le *gamma* omis; dans le second passage le groupe présente à peu près cet aspect **CEPTδ**.

L. 7. χρηροφούντων. Le petit *omicron* surmontant le *pi* est parfaitement visible sur l'estampagne. L'expression est fréquente dans l'épigraphie chrétienne pour désigner les pieux bienfaiteurs d'une fondation.

L. 8. Εὐτυχίου? ou Εὐτόχου, ou quelque autre nom commençant par la syllabe Εὐ. L'estampage semble bien montrer des traces du sommet des trois lettres **EYT**.

1. L'*alpha*, d'ailleurs très problématique, qui le suit pourrait faire penser à la simple préposition πα[ρά].

Ainsi à peu près rétablie dans son ensemble l'inscription offre un certain intérêt historique. L'an 30 du règne de Justinien correspond à l'an 556-557 J.-C., et la concordance indictionnelle se trouvent parfaitement satisfaite. D'autre part, le patriarche de Jérusalem à cette époque était bien Eustochius comme nous l'apprennent les chroniqueurs byzantins¹. Ancien économiste de l'église d'Alexandrie, il avait été nommé patriarche de Jérusalem en 544, dans la 17^e année de Justinien, à la place de Macaire, chassé comme origéniste. Il occupa son siège jusqu'en 563, 36^e année de Justinien. A cette époque il fut déposé à son tour, tandis que Macaire était rétabli dans son ancienne dignité. C'en est assez, je pense, pour justifier dans notre texte ma restitution du nom Εὐστοχίου et la résolution qui en découle de la sigle ΠΘ = πατριάρχου. J'ajouterai qu'à ce compte, en l'an 30 du règne de Jus-

1. Voir les textes cités dans E. de Muralt, *Essai de chr. byz.*, p. 186, cf. pp. 220 et 693. Je dois dire toutefois qu'il y a quelque flottement dans cet ensemble de données chronologiques. Le désaccord s'accroît encore si l'on fait intervenir dans la question celles fournies par les *Annales* d'Eutychius (II, pp. 170, 173, 185), que de Muralt a négligées. Je crois devoir les rapporter ici ne fût-ce qu'à titre de renseignement complémentaire. Macaire, selon Eutychius, fut nommé patriarche de Jérusalem en l'an 14 de Justinien et mourut deux ans après. Son successeur fut notre Eustochius qui, nommé en l'an 17, mourut (et non pas fut déposé) après 12 ans (et non pas 19) d'exercice et fut remplacé, en l'an 29 par un autre Macaire (? — le nom diffère du précédent dans le texte arabe) lequel mourut 4 ans après et fut remplacé à son tour par Jean (33^e année de Justinien). Dans la 41^e année du patriarcat d'Eustochius, 27^e année de Justinien, eut lieu le V^e concile œcuménique de Constantinople qui condamna les doctrines d'Origène. Eustochius ne s'y rendit pas et se fit représenter par des délégués. Si l'on accepte cette version, il en résulte que le patriarche Eustochius serait mort un an avant l'époque de notre inscription datée de la 30^e année de Justinien. Faut-il supposer que cette mort, si elle est réelle, fut le dénouement d'une maladie qui l'aurait empêché un peu auparavant de se rendre de sa personne au concile de Constantinople? En tout cas, si Eutychius n'a pas fait erreur, ce serait à titre posthume qu'Eustochius figurerait dans l'inscription, et celle-ci serait relative à quelque travail qui, commencé sur son initiative, n'aurait été achevé que dans l'année qui suivit sa mort. Y aurait-il quelque parti à tirer de cette circonstance pour résoudre la difficulté de la l. 1 ? Je ne saurais le dire, d'autant plus que le témoignage d'Eutychius est sujet à caution, au regard de ceux des chroniqueurs byzantins. Ce qu'il nous faudrait alors ce serait : ἐπὶ τοῦ μακρυωτάτου Εὐστοχίου — et c'est ce que certainement, à en juger tant par la copie que par l'estampage, ce que notre texte mutilé ne portait pas.

tinien, Eustochius était dans la 14^e année de son patriarcat. Cette coïncidence est-elle suffisante pour donner quelque consistance à la conjecture envisagée plus haut à propos du passage si obscur de la ligne 1 ?

Le fonctionnaire ecclésiastique appelé périodeute est assez fréquemment mentionné dans les inscriptions de Syrie¹. C'était une sorte de visiteur apostolique délégué par l'autorité supérieure épiscopale pour inspecter les couvents et églises et spécialement pour veiller à leur réparation ou réédification. L'inscription de 'Ain Sâmîé doit avoir trait à l'un de ces deux dernier cas.

§ 13

Le milliaire de Yabroûd.

En se rendant à 'Ain Sâmîé pour y relever l'inscription précédente, M. Macalister², a remarqué à Yabroûd et copié de la façon suivante un fragment de milliaire romain.

NIIVI

NEPOTIS...

.

ΑΠΟΚΛ.

Je crois que la dernière ligne, qui est en grec, doit être restituée et lue, avec des graphies plus ou moins abrégatives :

'Απὸ Κολωνίας Αἰλίας Καπιτωλίνης,

à partir de la Colonia Aelia Capitolina.

C'est cette formule qu'on lit sur le milliaire n° 5 que j'ai fait connaître autrefois³ et qui appartenait au bornage de la grande

1. Waddington, n° 2011, 2633. Lucas-Oppenheim, n° 11. Une inscription en mosaïque de Deir Sem'ân, dont je ne retrouve pas dans mes notes la référence exacte, parle d'un périodeute de Telanissos. Dans la trilingue de Zebed l'équivalent syriaque est *sa'ôrd*.

2. *Op. cit.*, p. 237, n° IV.

3. *Rec. d'Arch. Or.*, I, p. 280. Avec diverses observations sur la section Jérusalem-Rama et le *milliarium aureum* présumé de la Ville Sainte.

voie romaine reliant Jérusalem à Neapolis. Yabrouûd marque une des étapes de cette même voie. Dans ces conditions, on peut arriver à rétablir à une unité près, le chiffre qui devait être inscrit sur ce nouveau milliaire. En effet, Yabrouûd est située au nord-ouest de Djifné, l'antique Gophna, à une distance sensiblement égale à deux milles romains. Or, Gophna était au 15^e mille, selon Eusèbe, au 16^e selon la Table de Peutinger. Par conséquent, en nous appuyant sur les analogies du milliaire n° 5, qui comme celui-ci, est bilingue, nous sommes autorisés à restituer, au-dessous de la ligne grecque :

$$\text{MIA} \cdot \text{IZ (ou IH)} = \text{M}\iota\lambda(\lambda\iota\acute{\alpha}\rho\iota\omicron\nu) \iota\zeta' \text{ (ou ιη')} \\ \text{milliaire n° 17 ou 18.}$$

Immédiatement au-dessus, dans la partie latine, il devait y avoir :

$$\text{M} \cdot \text{P} \cdot \text{XVII (ou XVIII)}$$

M(illia) p(assuum) septemdecim (ou octodecim).

Les mêmes analogies nous invitent à reconnaître dans les débris de la partie latine (*nepotis*, à corriger probablement en *nepotes*, *pronepotes*, ou *abnepotes*), le protocole des empereurs associés Marc-Aurèle et Lucius Verus. La date doit être vraisemblablement la même que celle du milliaire n° 5, c'est-à-dire l'an 162 J.-C., époque où Lucius Verus se rendit en Syrie.

Je rappellerai en terminant que l'on a retrouvé encore un autre milliaire jalonnant cette même route, plus au nord, dans la direction de Neapolis, auprès de Loubbân, à une distance de Jérusalem qu'on peut évaluer à 25 milles romains¹. L'inscription malheureusement incomplète, fait partie du même groupe épigraphique et devait contenir les mêmes formules.

1. Germer-Durand, *Rev. Bibl.*, 1899, p. 420.

§ 14

Épigraphie punique.

I. — *Fragment d'une nouvelle dédicace.*

MM. Renault¹ et Arditti, puis M. Vassel², viennent de faire connaître un fragment d'une nouvelle dédicace punique découvert à Carthage. La lecture matérielle paraît assurée dans son ensemble. Il n'en va pas de même de l'interprétation, sur laquelle M. Arditti et M. Vassel ne sont pas d'accord et qui présente de réelles difficultés. Je reproduis leur transcription et leurs lectures respectives :

ת אש כסת ועטפת
 מקדש ז אש נדרא מוגן
 בן מוגן בן פלסמלקרת
 ספרם בן צר
 שפטם

(Arditti) 1..... que elle couvre et enveloppe 2..... sanctuaire celui-ci qu'a fait vœu Magon 3..... fils de Magon fils de Peles-Melqarth 4..... Scribes fils de Tyr 5..... suffètes.

(Vassel) 1..... [l'édifice??] que j'ai clos et couvert. 2 [A la dame Tanit? ou à Echmoun?], ce sanctuaire qu'a voué Magon, 3 [fils de Peles??], fils de Magon, fils de Peles-Melqart. 4..... [et]....., scribes, Tyriens; 5..... [et]....., Suffètes.

— L. 1. J'ai peine à admettre, comme le veut M. Vassel, que les deux derniers mots soient des verbes à la 1^{re} pers. du parfait. Ce serait trop en désaccord avec la tournure subséquente du texte. Faut-il y voir, avec M. Arditti, des participes actifs fém. sing.? Ce pourraient être aussi bien, et même mieux, des participes passifs, soit sing., soit plur. On pourrait alors comprendre quelque chose comme : « les qui (étaient) recouvertes et enfouies(?) ». Toutefois, on attendrait dans ce cas l'intervention d'un verbe après אש. Aussi me demandé-je si c'est bien à ce pronom relatif que nous avons affaire et s'il ne conviendrait pas de

1. *Rev. tunisienne*, 1906, p. 549.

2. *Ibid.*, 1907 (extrait que je dois à l'obligeance de l'auteur).

couper : ש תא... « ses (en fait) de ». Dans ce cas, les deux mots suivants seraient des substantifs, pour lesquels l'hébreu¹ nous offre les sens assez précis et concordants de « oreiller » et « couverture ». S'agirait-il, par hasard, d'un de ces lits sacrés destinés aux divinités, aussi bien dans les cultes orientaux² que dans les cultes grecs et romains ? En l'espèce, on songe tout de suite à la couche d'Adonis, c'est-à-dire d'Echmoun. On pourrait alors imaginer le début de la dédicace conçu à peu près ainsi (ll. 1-2) :

Au Seigneur Echmoun (לאדן לאשכין) ce lit (הערש ד) et sa garniture ? (ש תא...) [(en fait) d'oreiller et de couverture, et le..... et les qui sont dans ce sanctuaire.

— L. 2 נדרא. Il est impossible que ce soit la 3^e pers. fém. du parfait, comme le veut M. Arditti : Magon, sujet du verbe, ne saurait être un nom de femme. M. Vassel tourne la difficulté en supposant que le *aleph* est le suffixe de la 3^e pers. masc. sing., ajouté au verbe d'une façon explétive, un peu à la mode arabe : « qu'il (l')a voué ». Sans doute cette tournure ne serait pas inadmissible en soi ; M. Vassel aurait pu ajouter que l'hébreu lui-même la connaît. Mais les exemples phéniciens qu'il invoque ne sont pas valables. Celui tiré du *Pænulus* est trop sujet à caution, pour faire foi. Quant à celui de l'*Atheniensis* 6^a (= CIS., I., 115), il est inexistant, la pierre portant en réalité אש ימנא, « que j'ai érigé », sans le *yod* final, indice du prétendu suffixe.

1. On pourrait aussi, bien entendu, considérer כסית = « pateræ » ou « vestes » (cf. CIS., II, 166, l. 9 et *ib.*, l. 6 בכסא). C'est le parallélisme de עטפת qui m'incline vers l'autre conjecture.

2. Par exemple à Palmyre. Cf. *Rec. Arch. Or.*, VII, p. 14, l'inscription bilingue où il est question, comme je l'ai montré, de la *klinè* divine et de son προσεφαλᾶδιον, ou *pulvinar*, *cervical*. Je suis tenté maintenant de restituer paléographiquement le mot précédent (fin de la l. 5) : αἱ (π)[ερίστρο]ω(μ)[α], « et la couverture ». La ressemblance avec notre dédicace punique s'accentuerait ainsi d'autant. Quant au nom même de la divinité, nom très mutilé, il demeure toujours douteux. Il semble bien que ce soit celui d'une déesse. La graphie de la copie suggérerait τῆς Ἀσάρτης, conjecture à ajouter à celles que j'ai déjà indiquées ; le genre de l'article, à peu près sûr, exclut la restitution τοῦ Ἀσκληπιοῦ qui, autrement, aurait été assez tentante.

3. Écrit peut-être, d'après les errements de l'orthographe punique : אערס ד (avec ה = א, au contact du 'ain, et ש = ס). Ou peut être le mot מטה.

Je ne vois qu'un moyen de sortir d'embarras, c'est de considérer נדרא comme la 3^e pers. masc. *pluriel*; d'ordinaire, il est vrai, le punique ne marque pas la désinence (*ou*); mais le néopunique le fait souvent. Nous aurions ici le commencement de cette évolution orthographique. Déjà le punique nous a offert plusieurs cas similaires, c'est-à-dire où la langue prélude aux transformations qu'elle subira un peu plus tard d'une façon systématique. Celui-ci est particulièrement intéressant au point de vue grammatical. En conséquence je propose de traduire : « (ces choses sont) ce qu'*ont* voué Magon etc. *et X* ». Cela change sensiblement toute l'économie du texte tel qu'on l'entendait jusqu'ici et va nous permettre d'en déterminer à peu près la structure intime.

— L. 3. M'appuyant sur les observations que je ferai à propos de la l. 4, j'estime qu'immédiatement après le nom de Magon terminant la l. 2, venait, au début de la l. 3, son titre, suivi de sa généalogie, probablement à quatre degrés. Etant donné, d'autre part, que le second personnage, associé à Magon dans la dédicace, était, comme on le verra, le *chef des scribes*, il est à croire que Magon, tenant le premier rang, avait une dignité supérieure. J'inclinerais à supposer qu'il était grand-prêtre. Dans ce qui nous reste de la l. 3 les mots « fils de Magon, fils de Pilles-melqart » représentent, à mon avis, le nom du grand-père et de l'arrière grand-père de notre Magon; la généalogie était close par celui de son trisaïeul au commencement détruit de la l. 4. Quant au nom de son père, nous avons encore, au bord de la fracture, un débris de la lettre qui la terminait. C'est, dit M. Vassel, presque certainement un *samek*; il suppose que c'est פלס, *peles*, tout court. Je croirais plutôt que le patronymique était מלקרתפלס *Melqart-pillès*, équivalent du nom de l'arrière grand-père Pillès-melqart, qui n'en est que l'intéressante transposition, nouvelle pour nous¹. De cette façon, la règle onomastique si fréquente de l'alternance papponymique aurait été observée dans cette partie de la généalogie. Sur cette base on

1. Cf. l'observation qui sera faite plus bas, au n° II.

pourrait peut-être reconstituer ainsi, dans son entier, la l. 3 :

[רב כהנם בן מלקרתפל] (ס) בן מגן בן פלסמלקרת

(qu'ont voué Magon, *fin de la l. 2*), chef des prêtres, fils de Melqart-pillès; fils de Magon, fils de Pillès-Melqart.

Inutile d'insister sur l'importance de cette restitution qui, si on l'admet, nous fournit le moyen d'évaluer d'une façon générale la justification du texte primitif, sur la base de ± 30 lettres à la ligne¹.

— L. 4. Je suppose qu'au début de la ligne se trouvait le mot בן suivi d'un n. pr. marquant le 4^e degré de la généalogie du grand-prêtre Magon. Ensuite, la conjonction ו, introduisant le nom d'un second personnage associé au premier dans la dédicace et suivi également de son titre : רב ספרים « chef des scribes ». La tête du *bet* est encore en partie visible sur le fac-similé. Calculée sur le pied indiqué plus haut, la ligne doit avoir perdu de 20 à 21 lettres. Par suite, les deux noms propres disparus devaient être chacun d'environ 8 lettres (composés théophores avec מלקרת ou עשתרת?), et le premier, celui de l'ancêtre de Magon, n'était pas Magon; peut-être Melqart-pillès? Le rythme papponymique régulier était sans doute rompu au 4^e degré.

צר. Ce mot, qui a fort embarrassé MM. Arditti et Vassel, n'offre aucune difficulté. C'est un n. pr. d'homme bien connu dans l'onomastique punique, cf. *CIS.*, II, 617, 913, 2020. A-t-il quelque rapport avec le nom de la ville de Tyr? Ce pourrait être l'abréviation d'un nom tel que צרשכר (*CIS.*, II, 1332)? La même question se pose pour le nom d'homme similaire צדן, usité à Carthage, en apparence identique à celui de la ville de Sidon (cf. *R. E. S.*, 57, n° 84). Néanmoins, il faut reconnaître que la coexistence même de ces deux noms de personnes serait assez en faveur de leur origine géographique.

— L. 5. Toute la partie détruite, soit environ 26 lettres, devait être occupée par la généalogie de notre chef des scribes,

1. La ligne ainsi restituée compte exactement 31 lettres; mais elle a un excédent visible de 1 lettre à la fin, par rapport aux autres fins de lignes et à la marge générale.

poussée probablement, jusqu'au 4° degré, comme celle du grand-prêtre: $X \text{ בן} + Y \text{ בן} + Z \text{ בן}$. Défalcation faite des 6 lettres du mot בן répété trois fois, il nous reste 20 lettres à répartir entre les trois noms propres respectifs, c'est-à-dire, en moyenne 6 à 7 lettres pour chacun; la proportion est suffisante, mais elle n'est pas rigoureuse, des noms très courts pouvant alterner avec des noms très longs. A en juger d'après une trace visible sur le fac-similé, le dernier de ces noms semble s'être terminé par un ת ou un ל . Dans le premier cas, qui est le plus probable, ce pourrait être un indice que là ce nom était du type $\text{עשתרת} + x$, $\text{מלקרה} + x$, $\text{מלכת} + x$.

Après ce dernier n. pr., quel qu'il soit, il faut mettre vraisemblablement un point et virgule, et considérer שפטים comme commençant un nouveau membre de phrase : « Étant suffètes un tel et un tel ». Cela comporte nécessairement l'existence d'une 6^e ligne au moins, totalement détruite, laquelle contenait les noms mêmes des suffètes ainsi annoncés.

II. — R. E. S., n° 183¹.

— L. 2. Aux nombreuses combinaisons qu'on a déjà mises en ligne pour expliquer ce passage jusqu'ici désespéré, on pourrait encore ajouter celle-ci :

ותבי כרשם ותכרבים (?)... על

La queue de la première lettre, détruite à sa partie supérieure, peut appartenir à un *beth* aussi bien qu'à un *mem*. Les coupes que je propose répondent assez bien à des blancs, très faibles sans doute, mais cependant sensibles, que le lapicide semble avoir ménagés entre ces mots. A ce point de vue, il n'y a guère de doute que pour l'avant-dernier groupe. — ותבי serait-il un

1. Une autre combinaison serait encore possible, mais elle me paraît moins probable. Elle consisterait à considérer ce *taw* final, si c'est bien un *taw*, comme la désinence du mot שנת = « en l'année des suffètes ». Cela ne changerait rien d'ailleurs à la nécessité d'admettre l'existence d'une 6^e ligne conçue comme je l'ai indiquée.

2. Cf. Lidzb., *Ephem.*, II, 56.

nom verbal ¹ dérivé de בוא « venir » (*hiphil* hébreu הביא = phén. « faire venir, apporter, introduire, produire ») peut-être avec un sens analogue à celui de הבואה « production, produit » ? Ce verbe, en tout cas, n'était pas inconnu au phénicien ; cf. *RES.*, n° 17, l. 4 : יבא. Le changement du *א* en *י* pourrait s'expliquer ici par l'influence d'une forme תפעיל.

— תכרב pourrait être alors une forme symétrique, tirée soit d'un verbe indéterminé כרב, soit peut-être mieux de כרה, qui peut signifier ou « creuser » ou « acheter » ². Le *mem* final serait alors, non pas la désinence plurielle d'un substantif, mais le suffixe de la 3^e pers. masc. plur., se rapportant soit à כרשם (mot dans lequel, du reste, le *mem* final peut à la rigueur jouer également le même rôle), soit au mot pluriel précédent terminé en *mem*. Si l'on coupe בכר, le second mot pourrait être pour בנם (cf. לם) « dans eux, avec eux ». En résumé, il y aurait une sorte de corrélation tant pour la forme grammaticale que pour le sens, entre תבי et תכר.

Ces conjectures, d'ordre tout théorique, n'apportent, je l'avoue, guère de clarté à l'intelligence même du texte. Il est permis toutefois de soupçonner que le passage concerne la question des voies et moyens, c'est-à-dire l'affectation de certaines sources de

1. Bien entendu, ce pourrait être à la rigueur une 3^e pers. fém. de l'aoriste. Mais un pareil état grammatical serait difficilement conciliable avec la teneur ordinaire de ce genre de dédicace. Il ne pourrait guère s'expliquer qu'en faisant intervenir ici une déesse, en l'espèce Tanit, sujet d'une sorte d'eulogie sans analogue. Dans ce cas, on pourrait voir dans תכר, un *hiphil* de כר « considérer (avec faveur), reconnaître » ? La difficulté serait encore plus grande si l'on admet une 2^e pers. de l'aoriste.

2. Il me paraît difficile de penser au sens de « epulas apparare », autorisé aussi par l'hébreu, malgré le miroitement du congénère arabe وكرة, « festin donné à l'occasion de l'achèvement d'une construction », et du rapprochement qu'on pourrait être, d'autre part, tenté de faire entre כרשם et le talmudique כרשין « fondation, fondement » (כרס). Reste toujours la possibilité d'une forme dérivée de כר (cf. la note *supra*).

3. Production, d'un côté ; achat, vente, voire location, de l'autre (cf. la IV^e forme de l'arabe كرا) ?

revenus aux dépenses des constructions élevées ou à leur entretien ?

— L. 3. La première lettre en partie conservée pourrait être à la rigueur un *noun* et non un *taw*. En tout cas, sûrement pas un *mem*. Au début de la ligne, peut-être : המלכת ד, régi par על de la fin de la l. 2, comme à la l. 5 ? Et ensuite : [אש כן בש] ששטם, comme au CIS., II, 175 ? Cette restitution intégrale permettrait d'évaluer la justification moyenne du texte à 33 lettres à la ligne.

— L. 4. פפנא. Lidzbarski y voit l'hypocoristique d'un nom *פנפעם, inconnu jusqu'ici. On pourrait aussi bien penser, dans cette voie, à une forme abrégée de פעלפן ou פד(י)פן, en supposant que le vocable consacré de Tanit aurait fini par acquérir une sorte de personnalité. Le premier élément ainsi conçu pourrait suggérer un rapprochement avec le n. pr. פנסמלת porté par un Phénicien de Cypre¹. Mais je me suis toujours demandé si ce dernier nom d'aspect étrange ne serait pas une forme abrégée, doublée d'une faute de lapicide, pour פ(ל)סמל(ק)רת. On ne connaissait encore alors, il est vrai, que le composé inverse : מלקרתפלים ; mais, depuis, la forme supposée a réellement apparu dans une inscription de Carthage². Peut-être bien la transformation du premier *lamed* en *noun*, est-elle due non pas à une faute de lapicide, mais à un phénomène phonétique, à un effet de dissimilation produit par l'action du second *lamed* intervenant dans la syllabe suivante : פלסמלת = פנסמלת ? En tout cas, peut-être en revenir à notre nom פפנא, nous en avons deux autres exemples (CIS., I, 908, 2035), et peut-être un troisième (*id.*, 1435), sous une forme encore plus abrégée : פפן. Qui sait si ce ne serait pas une contraction de פעלפן ?

— L. 5 Il faut lire non pas : כמנאם, mais : מנאם...

La chose est mise hors de doute par une inscription punique encore inédite où la même formule se présente, cette fois dans des conditions de certitude absolue :

1. Renan, C. R. Acad., 1884, p. 192 = Athen., n° 8.

2. Cf. *supra*, n° 1, p. 97.

מנאם על המלכת פ" ופ"

étant préposés à l'œuvre X et Y.

Qu'on le considère comme un participe actif ou comme un participe passif, le pluriel מנאם est à rattacher au *gal* מנא et non au *hiphil* מנא. Au contraire, מנא, au sens de « offrande » (*RES.*, I, l. 1) appartient vraisemblablement à cette dernière forme verbale.

Le *mem* qui précède doit donc être détaché du groupe. Ce peut être la fin de quelque mot au pluriel, ou bien la désinence de quelque nom propre terminant une généalogie antérieure. La lettre, en majeure partie détruite, gravée avant ce *mem* semble avoir été un *kaph* ou un *noun*. Dans ce dernier cas, on pourrait penser à עבדאלנאם.

III. — 'Abdalōi et 'Abdalonim.

Le nom punique עבדלאי, s'est rencontré pour la première fois dans l'inscription du *Rép. d'ép. sémi.*, n° 17, l. 7. Ce nom, de physionomie bizarre, n'a pas encore trouvé une interprétation satisfaisante au point de vue étymologique. On pouvait même se demander s'il ne contenait pas quelque faute de lapicide. Son existence est assurée désormais par sa réapparition dans une inscription de Carthage récemment publiée (*CR. Acad.* 1907, 184) par M. Berger qui, ne se rappelant pas le premier exemple, agit à nouveau, sans d'ailleurs la résoudre, la question étymologique. Il faut donc accepter ce nom tel quel, sans prétendre le corriger. Comment l'expliquer?

Laissant de côté les diverses hypothèses mises en avant par les uns ou par les autres, je proposerai de considérer עבדלאי comme une forme contractée de עבדאלנאם, 'Abdalonim¹, nom

1. Cf. l'emploi si fréquent de cette forme en néopunique.

2. Malgré la transcription grecque Ἀβδαλόνυμος, la vocalisation *a* pour la seconde syllabe paraît être indiquée par la transcription *Abdalonymus* des auteurs latins et aussi par le passage du *Pænulus* où on lit *alonim* « les dieux », et *alonuth* « les déesses ».

célèbre dans l'histoire, bien qu'excessivement rare en épigraphie, puisque jusqu'ici on n'en connaît qu'un exemple, et encore très mutilé (*CIS*, I, 1067). Cette rareté contraste avec la fréquence relative du nom congénère עבדאלם, 'Abdelim ('Αβδηλῖμος, 'Αβδηλεμος). La finale יא me porte à croire qu'on devait prononcer en réalité 'Abdalōi; si l'on avait prononcé 'Abdalaï il est à supposer qu'on aurait écrit simplement יעבדלי. Cette vocalisation en *ō*, révélée par l'intervention de l'*aleph*, est un indice de plus en faveur de l'origine que j'attribue à ce nom et, inversement, cette origine rend compte de la raison d'être de l'*aleph* qui, autrement, serait inexplicable, surtout placé comme il l'est entre le *lamed* et le *yod*. On peut poser en effet :

$$'Abdalō(nim) > 'Abd(a)lō + i.$$

§ 14

Deux inscriptions israélites archaïques de Gezer.

I

Les fouilles reprises à Gezer par M. Macalister¹ ont amené, entre autres découvertes, celle de deux curieux objets portant des épigraphes en caractères hébreux archaïques.

Le premier est un fragment de poterie estampillée. L'estampille consiste en quatre lettres inscrites dans un encadrement circulaire. Elles sont lues ainsi par M. Macalister :



די
רע

La forme du *tet*, un cercle traversé par une seule barre obli-

1. Si jamais cette forme se rencontre, elle devra être considérée comme contractée de עבדאלם et répondant à une prononciation 'Abdelaï.

2. Garantie dans le prototype 'Abdalonim par toutes les transcriptions, grecques et latines.

3. Pal. Expl. F. Statement, 1907, p. 263, 265.

que, est remarquable. Cette forme est rare, mais, comme l'a fait justement observer M. S. A. Cook¹, elle nous est déjà connue par les inscriptions araméennes de Zendjirli et de Neïrab. L'interprétation de cette courte légende est fort embarrassante. M. Macalister a essayé, sans s'arrêter à aucune, diverses combinaisons d'ailleurs peu satisfaisantes : רט + הי(כן), רטיה, הירט. M. Cook pense à quelque nom qui ne serait ni hébreu, ni sémitique, tel que *H-y-r-t*, en comparant avec une juste hésitation, *Duś-ratta*.

Je ne vois guère de moyen de résoudre la difficulté qu'en modifiant la valeur attribuée à l'une ou à l'autre des quatre lettres qui peuvent prêter à quelque doute paléographique. Le *hé* et le *yod* sont hors de cause. Les deux lettres au-dessous sont plus sujettes à caution. On pourrait, par exemple, se demander, en faisant abstraction de la barre oblique qui traverse le cercle, si celle considérée comme un *tet* ne serait pas un *'ain*. On obtiendrait ainsi, en lecture rétrograde et de bas en haut, un nom biblique irréprochable : עדיה, *'Adayah*. Mais il paraît difficile, en présence des témoignages paléographiques dont j'ai parlé, de refuser au caractère en jeu la valeur de *tet*. Je préférerais m'en prendre à celui auquel on a attribué la valeur de *rech*. Sans doute, sa structure autorise suffisamment cette attribution. Toutefois, il faut avouer que la lettre a une attitude bizarre; elle manque d'aplomb et est fortement rejetée en arrière, tandis que la position ordinaire du *rech*, ou de son similaire le *dalet*, c'est au contraire l'inclinaison en avant². Je me demande, en conséquence, si nous n'aurions pas affaire à un *bet*, qui a parfois une tendance à se rejeter ainsi en arrière; il faudrait admettre seulement que la queue coudée à gauche aurait disparu ou n'aurait pas porté pendant l'impression, d'autant plus qu'elle devait être tangente au bord du cadre circulaire. Dans ces conditions, les quatre caractères seraient :

1. *Ib.*, p. 319.

2. On peut, pour se rendre mieux compte de l'anomalie que je signale, se régler sur l'inclinaison du *hé* gravé au-dessus.

הי
בט

Cela nous donnerait, en lecture rétrograde, un nom excellent : טביה = *Tobiyah*.

II

Le second objet découvert à Gezer est un petit poids en marbre, affectant la forme ordinaire des anciens poids hébreux dont nous avons maintenant d'assez nombreux spécimens¹.




Sur la partie supérieure bombée sont gravés trois caractères hébreux archaïques : פים. D'après les analogies, ce mot énigmatique doit désigner la valeur même du poids. Il s'était déjà rencontré sur un poids du même genre publié par M. Barton², qui a proposé d'y voir l'abréviation d'une formule (לפי כשקל) « according to the (standard) weight ». L'explication est trop arbitraire pour être admissible. De telles abréviations seraient contraires aux habitudes de la vieille épigraphie hébraïque. La

1. Voir, par exemple, *Rec. d'Arch. Or.*, IV, p. 25. D'autres congénères ont été encore recueillis, depuis cette époque, dans les fouilles de M. Bliss et de M. Macalister.

2. *Journ. Amer. Orient. Soc.*, 1903, p. 384 et suiv. Le mot y est accompagné du nom propre *Zekaryah (fils) de Yair*. Le poids est en bronze et de forme cubique. On remarquera le petit trait vertical séparant le nom du patronymique, sorte de *pesiq* destiné peut-être ici à indiquer l'ellipse du mot *בן*. Ce trait intercalaire apparaît sur plusieurs anciens cachets hébraïques, mais il n'y a pas toujours cette valeur,

réapparition de ce même groupe de lettres sur un autre poids est tout à fait défavorable à l'hypothèse mise en avant. Il faut chercher autre chose.

En présence de cette difficulté, M. Lidzbarski¹ n'avait pas craint d'arguer de faux le monument de M. Barton. Il se demandait même si quelque mystificateur juif n'aurait pas voulu s'égayer aux dépens de l'acquéreur éventuel en gravant le mot susceptible d'être lu גים (au lieu de פים) = *goïm*. La découverte de Gezer vient nous garantir à la fois et l'authenticité de l'objet incriminé et l'exactitude de la transcription פים, dans les deux cas. Le problème n'en attend pas moins encore sa solution. Qu'est-ce que peut bien être le groupe d'aspect si étrange, formé par ces trois caractères, dont l'identité, si on les prend à part, est hors de discussion ?

J'incline à y voir un mot au duel. Si nous en dégageons le *mem* final, indice de cet état grammatical, il nous reste le thème radical פ; car, bien entendu, on ne saurait à pareille époque, alors que régnait la *scriptio defectiva*, admettre que le *yod* ait pu faire partie de la désinence. Le sens serait donc : « deux PY ». La teneur même de cette formule nous avertit que le PY doit être quelque mot plus ou moins spécifique désignant la valeur pondérale, soit absolue, soit relative, du poids sur lequel il est gravé. Est-il trop téméraire de supposer que nous avons là tout simplement le mot hébreu פה², proprement « bouche », mot qui, entre autres acceptions variées, a celle de « partie, portion » et spécialement de « fraction » ? Cette évolution sémantique s'explique par le sens dérivé intermédiaire de « bouchée », le morceau que l'on prend d'un tout avec la bouche. Elle a, comme on l'a constaté dès les débuts de l'égyptologie³, son exact parallèle en égyptien, où l'hiéroglyphe  ro, « bouche », accom-

1. *Ephemeris*, II, 149.

2. Etat construit פי, qu'on suppose provenir d'une ancienne forme פיי; pluriel פיים = פים; cf. פאה.

3. Champollion, *Grammaire*, p. 243 et suiv.; cf. Gesenius, *Thesaurus*, s. v. פאה.

pagné des signes numériques, sert à noter les nombres fractionnaires; par exemple :

$$\begin{array}{c} \text{III} \\ \text{III} \end{array} = 1/3 \quad \begin{array}{c} \text{III} \\ \text{n} \end{array} = 1/10 \quad \begin{array}{c} \text{III} \\ \text{nn} \end{array} = 1/20 \text{ etc.}$$

Le signe III joue donc là le rôle de numérateur fixe (= 1), les chiffres sous-jacents celui de dénominateur variable de la fraction. Il semble qu'il n'en était pas toujours de même, si j'en juge du moins par un exemple signalé dans la *Zeitschr. f. Aeg.* (1865), p. 66¹), où la notation III représente non pas 1/2, mais 2/3. Dans ce cas, c'est au contraire, le chiffre sous-jacent « qui fait fonction de numérateur, et le signe surjacent III de dénominateur; c'est-à-dire que, d'une façon absolue, III serait ici la notation du tiers. Nous aurons peut-être tout à l'heure à tirer parti de cette dernière anomalie, si tant est que ce soit une anomalie, pour la solution finale du problème que nous pose l'épigraphie du poids de Gezer.

Examinons maintenant les passages bibliques où le mot פה, état construit פִּי, est employé pour désigner une fraction.

Il y a d'abord *Deutéron.*, XXI, 17, où il est ordonné au père d'avantager son premier né dans l'héritage :

Il lui donnera le PY de deux (פִּי־שְׁנַיִם) de tout ce qui se trouvera lui appartenir.

On entend généralement par là que le premier-né aura droit à une part double de celles de ses frères. A ce compte, l'expression פִּי־שְׁנַיִם aurait la valeur de 2/n, soit une fraction à dénominateur inconnu, puisque ce dénominateur est fonction du nombre quelconque des cohéritiers.

Même expression dans le passage *II Rois*, II, 9, où Élisée aspire à l'héritage spirituel d'Elie :

Puissé-je avoir le PY de deux de ton esprit (פִּי־שְׁנַיִם בְּרוּחַ אֱלִי).

On ne saurait certainement prêter ici à l'expression, comme l'ont fait quelques interprètes tant anciens¹ que modernes, le

1. Cf. Pierret, *Vocab.*, p. 752.

3. *Vulgate* : « Obsecro ut fiat in me duplex spiritus tuus ». Le traducteur latin a dû se laisser égarer ici par le texte des Septante qui peut prêter à quelque équivoque : γεννηθήτω δὲ διπλὰ ἐν πνεύματί σου ἐπ' ἐμέ.

sens du *double*; car il serait outrecaidant au disciple de demander à avoir deux fois plus d'esprit que son maître. Il est évident que ce passage est en étroite corrélation avec celui du Deutéronome précité : Elisée se pose en héritier spirituel d'Elie, au titre de fils aîné, et réclame la part majorée qu'attribue à celui-ci la loi mosaïque, c'est-à-dire, si l'explication généralement admise pour le passage du Deutéronome est exacte, une part double. Donc, cette fois encore, l'expression équivaut à la fraction du type $2/n$.

Il y a bien ici une petite difficulté. Le dénominateur n implique l'existence de cohéritiers en nombre indéterminé. Or, on ne voit pas bien, en l'espèce, quels pourraient être ces cohéritiers appelés à se partager la succession prophétique d'Elie après le prélèvement du préciput d'Élisée, son unique disciple. C'est probablement cette considération qui a amené quelques exégètes, entre autres Vatable et Ewald, à admettre pour l'expression פִּי-שְׁנַיִם non pas une valeur indéterminée $2/n$, mais une valeur absolue $2/3$ ¹. Ils s'appuyaient sans doute pour préciser ainsi cette valeur sur le troisième passage biblique qu'il me reste à examiner et qui a une importance particulière pour l'explication de notre épigraphe pondérale.

Ce passage (*Zacharie*, XIII, 8) est ainsi conçu :

Et il arrivera sur toute la terre que le *PY* de deux (פִּי-שְׁנַיִם) en sera retranché et périra, et que le tiers (הַשְּׁלִישִׁית) y restera.

Ici, pas de doute possible sur la valeur de notre expression פִּי-שְׁנַיִם; c'est une façon de dire les *deux tiers*, puisque, le retranchement fait, il reste — le texte est explicite sur ce point — *un tiers*. Est-ce suffisant pour nous autoriser à admettre que dans les deux autres passages précités l'expression, identique,

1. Dans ce système, pour être logique, il faudrait appliquer la même explication au passage précité du Deutéronome et admettre que le fils aîné avait droit non pas aux $2/n$ mais au $2/3$ de l'héritage paternel, c'est-à-dire que les puînés, quel que fût leur nombre, n'avaient à se partager que le tiers restant. C'est là une conséquence grave, qui peut faire hésiter assurément à accepter l'hypothèse. Mais qui sait pourtant si telle n'était pas en réalité la disposition voulue par le législateur?

soit à interpréter également par $2/3$? Je n'oserais l'affirmer, bien que la notation égyptienne dont j'ai parlé plus haut ($\text{ⲙ} = 2/3$, et non $1/2$) puisse être dans une certaine mesure invoquée à l'appui de cette façon de voir. Quoi qu'il en soit, nous devons du moins retenir de ce dernier passage un fait, c'est que l'expression « le *PY* de deux », « un *PY* de deux », « deux *PY* », est susceptible, dans certains cas, de signifier les $2/3$.

Cela posé, revenons à notre poids. L'épigraphe $\text{ⲙ} \text{ⲙ}$ signifierait donc littéralement « deux *PY* », c'est-à-dire une certaine fraction d'un entier représentant une certaine unité pondérale. Quelle fraction, et quelle unité? Nous avons là deux inconnues à déterminer : $2/n$ de x . On pourrait raisonner ainsi. L'unité pondérale x était subdivisée en un nombre n de parties, dont nous avons $2/n$; ce nombre n n'est pas autrement énoncé ici parce qu'il était fixe et familier à ceux qui faisaient usage de l'unité pondérale x et en connaissaient parfaitement, d'une part l'identité, d'autre part la subdivision traditionnelle en n parties. Supposons un instant, en nous appuyant sur le passage de Zacharie, que notre expression « deux *PY* » veuille dire $2/3$, le *PY* représenterait alors $1/3$ de l'unité pondérale x , et cette unité devrait en conséquence se subdiviser normalement en 3 parties. Ce rapport $1 : 3$ n'était pas inconnu au système métrologique des Hébreux. Il ne se retrouve pas, que je sache, il est vrai, dans l'échelle de leurs poids, du moins telle que nous la connaissons¹; mais nous sommes loin de la connaître en son entier, et c'est précisément ce que nous a révélé la découverte en Palestine de certains autres poids hébraïques portant un nom tout à fait imprévu et encore énigmatique dont j'aurai à parler dans un instant. En tout cas, ce rapport $1 : 3$ existe dans l'échelle de leurs mesures de longueur et de capacité : c'est ainsi que la *zeret*, ou demi-coudée, se subdivise normalement en 3 *tephakh* (subdivisés eux-mêmes en 4 *eḡba*², ou

1. Il faut peut-être cependant tenir compte de la quotité de la redevance annuelle pour le culte, fixée par Néhémie (x, 33) à $1/3$ de sicle, au lieu du $1/2$ sicle dont parle l'Exode (xxx, 13).

« doigts »); c'est ainsi que, dans les mesures de capacité, le *bat* ou *epha* (dixième de *khomer*) se subdivise en 3 *seah*, et que *hin* se subdivise en 3 *qab*¹. Il n'y aurait donc rien de surprenant si ce rapport 1 : 3 avait existé pareillement dans l'échelle de leurs poids, du moins pour une certaine unité pondérale de cette échelle. Mais alors, quelle peut être cette unité inconnue, ce qui revient à dire quel est ce poids *x* dont nous aurions dans notre monument les 2/3? Pour essayer de répondre à cette question il convient d'examiner maintenant l'objet au point de vue intrinsèquement métrologique,

Le poids de Gezer pèse, nous dit M. Macalister, 7^{sr},27. Or, le poids de M. Barton, qui porte la même inscription, פ, pèse 120 grains = 7^{sr},777... Les deux chiffres, sans coïncider exactement, tendent visiblement à converger. L'écart assez sensible de 1/2 gramme environ qu'ils présentent peut tenir à bien des causes : exactitude plus ou moins grande des pesées respectives faites isolément en Palestine et en Amérique; différence de la matière, le premier poids étant en pierre, le second en métal; l'un ayant pu perdre à la suite de légères érosions ou fractures, l'autre gagner par l'effet de l'oxydation compliquée peut-être d'incrustations etc... Sans parler des petites variations possibles dues à la différence des lieux et des temps, à la négligence, voire à la fraude commerciale dans l'ajustage. Quoi qu'il en soit, prenons pour base du raisonnement le poids de l'exemplaire du double *PY* qui a été trouvé à Gezer et qui, tant par la forme que par la matière, rentre dans une famille de poids hébraïques comparables entre eux. Si, comme je l'ai supposé, l'épigraphie signifie 2/3, l'entier de cette fraction serait :

$$7^{\text{sr}},27 + \frac{7^{\text{sr}},27}{2} = 10^{\text{sr}},905.$$

Or nous avons en plusieurs exemplaires un poids défini dont

1. C'est le même rapport entre le *hen* et le *tept* égyptiens. Nous le retrouvons également dans le système métrique grec, pour le *gramma* = 1/3 de la drachme, et pour le *triteus* = 1/3 de médimne.

la valeur plus ou moins absolue, 10^{gr}, 21, se rapproche beaucoup de celle-là; c'est le *neceph*, dont j'ai traité longuement autrefois¹, en établissant la véritable lecture de ce nom longtemps méconnu. Le *neceph* pourrait donc bien être l'unité pondérale cherchée, dont nos doubles *PY* seraient les 2/3. Ce *neceph* était susceptible, d'autre part, de se diviser aussi en 1/4, comme le montre le petit poids de Samarie dont j'ai également établi la véritable lecture dans le même mémoire; seulement, alors, on croyait devoir énoncer explicitement le nom spécifique du poids: « 1/4 de *neceph* ». La raison en était peut-être que ce dernier fractionnement, nécessité par certains besoins commerciaux, n'était pas proprement de règle, et que les sous-multiples normaux du *neceph* étaient non pas des quarts mais des tiers. Dans ce dernier cas, on pouvait considérer comme superflu de spécifier l'espèce du poids entier supposée connue et rendue manifeste par le mode même de fractionnement en tiers.

Quant à ce qui est de l'origine même du *neceph* et de l'étymologie du mot, je n'ai pas à y revenir ici. Je ne puis que renvoyer à ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet². Je me bornerai à rappeler que ce poids, comme semble l'indiquer son nom, pourrait bien n'être lui-même que le sous-multiple, le 1/2 d'une autre unité pondérale supérieure dont le nom hébreu est encore inconnu et dont j'ai fait ressortir l'accord remarquable avec le 1/50 de la mine d'argent babylonienne, série forte (21^{gr}, 80), et surtout avec le 1/50 de la mine commerciale phénicienne (20^{gr}, 10). Sans doute, en présence de cette unité pondérale virtuelle de 20 à 21 grammes, que je désignerai par *x*, on pourrait être tenté de lui comparer directement le poids de Gezer qui en est sensiblement le 1/3 et de dire que le mot qui y est gravé signifie « un tiers ». C'est ce qu'a fait M. Macalister, en s'appuyant sur les faits mis autrefois par moi en lumière. Mais il a négligé de nous

1. *Rec. d'Arch. Or.*, IV, p. 24 et suiv. D'autres exemplaires en ont été trouvés depuis; voir, entre autres celui publié par Barton, *Journ. Americ. Orient. Soc.*, 1903, p. 984 et suiv.

2. *Ibid.*

dire comment on peut philologiquement tirer un pareil sens du mot פים. J'estime qu'il est difficile de refuser au *mem* le rôle d'indice du duel que je lui ai attribué, et cela seul suffit pour faire écarter l'hypothèse de Macalister.

J'ajouterai qu'il est plus que douteux que l'unité pondérale que j'ai appelée *x*, en d'autres termes le double *neceph*, unité que M. Macalister considère comme le triple פים, soit comme il l'admet sans autre forme de procès, le sicle d'argent. Le poids de ce sicle chez les Juifs est fixé, d'après l'avis général, à 14^{gr},55; nous sommes loin de compte, comme l'on voit. Tout ce que je me permettrai de dire sur ce point c'est que si l'on multiplie par 2 le poids de Gezer (7^{gr},27), on obtient 14^{gr},54, c'est-à-dire exactement, à 1 centigramme près, le poids attribué jusqu'ici au sicle-argent des Juifs : 14^{gr},55. La coïncidence est au moins remarquable. Est-ce bien une simple coïncidence ? Il serait tentant de partir de là pour conclure que le poids de Gezer est tout bonnement le 1/2 sicle. Mais il faudrait alors prêter au mot פים le sens de moitié. A l'extrême rigueur on pourrait y arriver en traduisant littéralement « 2 fractions » = « fraction en deux ». Mais il faut avouer que ce serait là une façon bien étrange de dire « une moitié », alors que la langue avait à sa disposition des mots excellents et consacrés par l'usage, tels que חצי et בקע. La même objection peut être faite à la traduction de M. Macalister par « un tiers ». Pourquoi ne se serait-on pas servi tout simplement, dans ce cas, du mot adéquat של(י)ש qui n'était pas plus long que le mot en litige פים ? Au contraire, on comprend assez bien qu'on ait pu recourir à cette courte expression pour noter la fraction un peu compliquée 2/3. On sait que les Sémites, en particulier les Juifs, éprouvaient quelque embarras en pareille occurrence et devaient avoir recours à de longues périphrases¹. Or, ici, la place était très limitée par l'exiguïté de l'objet.

1. Cf. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII, p. 296, l'alabastrum israélite de Suse, avec sa notation si compliquée, pour noter la fraction 3/4 : « un demi-log et un quart de log. »

§ 15

Monnaie de Pella au nom de l'impératrice Lucilla.

M. Dowling¹ a eu l'occasion d'acquérir à Jérusalem, en mars 1907, une très intéressante monnaie en bronze, frappée à Pella de la Décapole au nom de l'impératrice Lucilla.

Au droit : ΛΟΥΚΙΑΑΑ ΑΥΓΟΥΣΤΑ, avec le buste de l'impératrice
Rev. ΠΕΛΛΑΙΩΝ, avec MC à l'exergue. Tyché assise à droite sur un rocher, rappelant le type de la Tyché d'Antioche.

M. Dowling interprète les deux sigles du revers, MC, par *Mater Castrorum*. Cette lecture est difficilement admissible; d'autant plus que ces mots latins détonneraient au milieu de ces légendes purement grecques. Je crois qu'il faut y voir deux lettres numériques, soit, si la lecture matérielle est exacte, μς' = 240, marquant la date calculée selon l'ère de Pompée (64 av. J.-C.). Cela nous donnerait 176 J.-C. A cette époque, Lucilla, fille de Marc Aurèle et veuve de l'empereur Lucius Verus, mort en 169², avait épousé en secondes noces le chevalier Claudius Pompeianus, natif d'Antioche. L'adoption du type de la Tyché d'Antioche sur cette monnaie aurait-elle quelque chose à voir avec l'origine du second mari de Lucilla ? J'en doute.

On peut s'étonner, en tout cas, que le titre de *Augusta* ait été maintenu à Lucilla après son second mariage, en 169³, celui-ci ayant dû avoir pour effet de lui faire perdre son rang de membre de la famille impériale. Ce rang, nous le savons, ne lui fut rendu qu'en 180, lors de l'avènement de son frère Commode, à la mort de Marc Aurèle. Lucilla reconnut, du reste, bien mal cette faveur, puisque, de complicité avec son mari, elle entreprit une conspiration contre le nouvel empereur, conspiration qui lui coûta la vie à elle-même (en 183 ou 184). C'est pourquoi je me

1. Pal. Expl. F. *Statement*, 1907, p. 296.

2. On a même accusé Lucilla d'avoir fortement contribué à la mort de son premier mari.

3. En 170 ou 171, selon d'autres auteurs (cf. Cagnat-Goyau, *Chron.*, p. 221.)

demande si la lecture des sigles **MC**, donnée par M. Dowling, est matériellement exacte. Le prétendu **M** est du type aux branches écartées **M**. Ne faudrait-il pas désunir ces deux éléments en **AA** et rétablir le premier en **A**? C'est un point à vérifier sur l'original. Cela nous donnerait alors la date **AAC** = 231 = 167 J.-C. A ce moment l'empereur Lucius Verus était encore de ce monde et Lucilla, qu'il avait épousée en 164, pouvait porter normalement le titre de *Augusta*.

La même conclusion chronologique est applicable, je crois, à une autre monnaie de Lucilla qui, frappée également en Syrie, à Adraa d'Arabie, porte la même légende : **ΛΟΥΚΙΑΑΑ ΑΥΓΟΥΣΤΑ**, mais sans date. De Saulcy¹ estime qu'elle ne peut avoir été frappée qu'entre 180 et 183 J.-C. Rien n'empêche, semble-t-il, de l'attribuer, comme celle de Pella, à la période comprise entre 164 et 169². Peut-être bien même fait-elle partie d'une même émission qui aurait eu lieu sur divers points de la Syrie en l'an 167, en l'honneur de l'impératrice.

§ 16

Épigraphie grecque et romaine.

I. — *Le sépulcre à étages de Salarama.*

M. Ramsay³ vient de donner une nouvelle lecture d'une inscription grecque de Salarama (Asie Mineure) déjà publiée par M. Cousin⁴, mais d'une façon incomplète. C'est la dédicace d'un tombeau élevé par un certain C. Aponius Firmus, décurion et *optio* de la *Ala Aug. Gemina Colonorum*. Le dédicant spécifie que ce tombeau sera exclusivement réservé à lui-même et à sa femme

1. *Numism. de la Terre Sainte*, p. 373. Les monnaies frappées en Syrie au nom ou à l'effigie de Lucilla sont très rares, quelques-unes douteuses (cf. *op. c.*, p. 126 (Césarée); p. 306 (Capitolias); p. 320 (Pauis, avec la date 172 = 169 J.-C. ?).

2. Voir 170 ou 171.

3. *Studies in the history and art*, etc. Aberdeen, 1906, p. 171, n° 155.

4. *Kyros le Jeune*, p. 403.

Fl. Visellia. Toutefois, dans un codicille final, celle-ci, prenant la parole en son nom personnel, ajoute que le tombeau pourra être affecté aussi, en partie naturellement, à ceux en faveur de qui elle en disposerait par testament.

Ce dernier passage contient une difficulté que ni M. Ramsay, ni MM. Cagnat et Besnier qui reproduisent¹ le texte d'après lui, n'ont essayé de résoudre. Seul, M. Cousin a risqué une solution dont j'aurai à parler tout à l'heure, mais pour l'écarter. Le passage est ainsi transcrit par M. Ramsay² :

τον δε .ΑΤΙ. οικο[ν εσεσ-]
θα: ων αν διαταξωμαι λειψασα κατα δια[θηκην]

Que peut bien signifier le groupe énigmatique VTI laissé ainsi sans lecture entre deux points qui doivent apparemment, d'après les conventions usuelles des épigraphistes, représenter deux lettres disparues?

Je propose de restituer paléographiquement :

TONΔΕ · Λ Τ Ι · ΟΙΚΟ
TONΔΕ[K](A)T[W]ΟΙΚΟ[N]

en supposant que le Λ du groupe considéré (ΛΤΙ) est un Α³ mal conservé et que le troisième élément, en forme de *iota*, n'est autre chose que la branche gauche d'un *oméga* carré en majeure partie détruit. Le point qui suit ce dernier élément correspond à la partie détruite de la lettre. De fait, en me reportant après coup à la transcription en majuscules typographiques donnée par M. Cousin, je constate que dans notre inscription les *oméga* sont bien du type carré (W) comme je l'avais pensé *a priori*. Dans sa leçon TONΔΕ[TON]ΟΙΚΟ, le second TON entre crochets

1. *Rev. arch.*, 1907, I, p. 365, n° 57.

2. Je reproduis telle quelle la transcription même de M. Ramsay qui ne donne le texte qu'en minuscules courantes, sauf pour le groupe en litige qu'il figure en majuscules.

3. La conjecture Λ = Α me paraît être suffisamment autorisée par le fait que la lettre se trouve dans une région de la pierre qui a visiblement souffert, puisque le caractère immédiatement précédent, celui que je restitue K, a été détruit en entier. Le même argument est valable pour ma troisième conjecture W = W.

est une restitution plus ou moins heureuse mais toute gratuite, dont il n'y a lieu, à mon avis, de tenir aucun compte au point de vue de la lecture matérielle. Au contraire, la leçon de M. Ramsay, issue d'ailleurs, elle aussi, d'une autopsie personnelle de l'original, garde, tout inintelligible qu'elle soit en elle-même, et précisément parce qu'elle est inintelligible, une valeur objective dont il faut faire et dont je fais état.

La restitution de M. Cousin impliquerait forcément la lecture $\tau\acute{\epsilon}\nu\delta\epsilon\ \tau\acute{\omicron}\nu\ \sigma\acute{\iota}\chi\omicron\nu$ « cette demeure », sens admissible à la rigueur, mais qui a le désavantage d'entraîner, sans avertissement et sans transition, une contradiction choquante avec la première partie du texte réservant l'usage exclusif du sépulcre aux deux ayants droit. Tandis qu'en comprenant, comme je le fais, $\tau\acute{\omicron}\nu\ \delta\grave{\epsilon}\ \kappa\acute{\alpha}\tau\omega\ \sigma\acute{\iota}\chi\omicron\nu =$ « *toutefois* la demeure ou la chambre *inférieure* », la conjonction $\delta\grave{\epsilon}$ ainsi détachée met bien en lumière le caractère restrictif et atténuatif du codicille de Fl. Visellia par rapport à l'interdiction de principe énoncée par son mari. Sans compter que, si on lit comme le fait M. Cousin, ce codicille s'étendant grammaticalement à *tout le sépulcre* sans distinction, rendrait entièrement illusoire ou caduque la clause fondamentale d'Aponius Firmus. Au contraire, dans l'hypothèse que je développe, la restriction, ne portant plus sur une certaine partie du sépulcre déterminée avec précision, devient conciliable, somme toute, avec la dite clause.

L'expression $\tau\acute{\omicron}\nu\ \delta\grave{\epsilon}\ \kappa\acute{\alpha}\tau\omega\ \sigma\acute{\iota}\chi\omicron\nu$ désignerait alors tout simplement la partie inférieure de l'édifice funéraire qui, comme tant d'autres, devait être à deux étages. Le ménage s'était réservé la partie haute. La partie basse demeurait disponible. C'est celle-ci que la femme entend attribuer éventuellement à qui elle voudra par disposition testamentaire. Nombreuses sont les inscriptions funéraires où il est question de cet étage intérieur du sépulcre et de son affectation soit à d'autres membres de la famille, soit à des esclaves ou affranchis. C'est, si je ne me trompe, à un cas de ce genre que nous avons affaire ici.

II. — *Pancharius*.

Une dalle de marbre, trouvée dans les fouilles du P. Delattre à la basilique de Meidfa, porte en beaux caractères une inscription lue ainsi par M. Héron de Villefosse¹ :

PANCHAY
VIVAS *in deo*

Je propose de restituer à la 1, 1 : *Pancha[ri]*, vocatif de *Pancharius*, transcription du nom grec Πανχάριος (*CIG.*, n° 9904). Ce nom, apparenté à celui de Πανχάρης, avait été admis dans l'onomastique juive; c'est de là peut-être qu'il a passé dans l'onomastique chrétienne d'Afrique où nous le voyons faire aujourd'hui son apparition.

C'est ce qui résulte, en effet, de l'inscription grecque précitée, qui provient de Rome et où on lit : Πανχάριος, πατήρ συναγωγῆς Ἑλαιᾶς, ἐτῶν ἑκατὼν δέκκα, φιλόλαος, φιλέντολος, καλῶς βιώσας. Ἐν εἰρήνῃ κοίμησις αὐτοῦ. Le nom de cette synagogue romaine « de l'olivier » a depuis réapparu dans une autre inscription de même provenance, publiée par de Rossi, *Bulletino* V (1867), p. 16.

L'épithète de φιλόλαος donnée à ce vénérable père de la Synagogue, plus que centenaire, offre un intérêt particulier. Ce mot, dont le sens est clair, n'est guère employé dans le grec ordinaire que comme nom propre de personne, tout au plus comme surnom d'Esculape. Il semble qu'on l'ait choisi ici comme répondant littéralement à l'expression sémitique נחמך « aimant son peuple », titre officiel porté par le roi nabatéen Arétas IV. On a discuté la question de savoir quel pouvait être l'équivalent grec de ce titre araméen. On avait d'abord admis φιλόδημος; von Gutschmid (*ap. Euting, Nabat. Inschr.*, p. 85) l'a repoussé comme « stilwidrig », et a proposé φιλόπατρις, qui vaut certainement mieux. Peut-être bien pourrait-on maintenant, sur l'autorité de ce document, penser à φιλόλαος, dont la nuance ne prête pas aux mêmes objections que celle de φιλόδημος, car elle représente bien

1. *Bull. Arch. Com.* (extr. des proc.-verb.), mai 1907, p. xxi.

la nation dans son ensemble et non pas une certaine classe de la nation.

III. — [Cagnat et Besnier, *Rev. des public. épigr.* (*Rev. Arch.*, 1907, I, p. 347-368)].

[N° 38. (Aphrodisias.) Le *πιμεντάριος* = *pigmentarius* Alexandre, qui partage le sépulcre du statuaire ((*ἀγαλματογλύφος*) Glycon était-il bien un « droguiste »? Vu la profession de son compagnon de tombe, ne serait-ce pas plutôt un marchand de couleurs, ou mieux un artiste faisant métier de mettre en couleur les images taillées par Glycon? S'il en est ainsi, le document acquerrait un intérêt particulier pour la question de la sculpture polychrome.

N° 45. (Ephèse). L'auteur de la dédicace, C. Julius Polychronius, est qualifié de

βουλευτής ΚΟ καὶ τῆς λαμπρᾶς Κυζικηνῶν μητροπόλεως

Le mot abrégé ΚΟ a été complété, d'ailleurs avec doute, en κο(ινός). L'intervention de καὶ appellerait plutôt, semble-t-il, avant cette conjonction un mot congénère de ce qui suit, et au même cas, c'est-à-dire un nom de ville au génitif. Ne vaudrait-il pas mieux lire Κε(λώνων) : « sénateur de Colonæ et de l'illustre métropole des Cyzicéniens »? Il pourrait s'agir, en l'espèce, de la Colonæ fondée par les Milésiens dans le territoire de Lampsaque en Mysie, sur les confins de celui de Cyzique. Sénateur de deux villes, une petite et une grande, le personnage laisserait un peu dans l'ombre la première pour insister complaisamment sur la seconde.

N° 64. (Pisidie). Bilingue :

T[i] C[l]a[udio] [V]icenioni etc.

T. Κλαυδίου Ευγενίων etc.

Au lieu de l'explication proposée : « *Vicenio* traduit par Εὐγενίων », ne pourrait-on pas, au contraire, considérer le latin comme une transcription du grec, en lisant et restituant :

[E(YG)ENIONI ou [E](VG)ENIONI?

§ 17

Mots grecs dans le Talmud

אבטיונא, ὀπτιών.

Levy (*Neuhebr. Wærtebr.*, t. I, p. 8) cite un passage du Talmud où il est question d'un certain officier de police romain chargé de procéder à une arrestation : אבטיונא דרומאי אתא « es kam ein¹ Zuchtmeister der Römer und hielt ihn rückwärts an ». Il voit dans le mot définissant la qualité de ce personnage, אבטיונא, une transcription du grec εἰσπρετής. Cette explication est certainement à écarter. Sans compter que le mot grec ainsi visé est une forme poétique de εἰσπρετής « vérificateur, juge, etc. », qui n'a jamais dû entrer dans la langue courante et ne saurait répondre à rien dans l'organisation civile ou militaire des Romains, la transcription du θ par un *tet* est inadmissible².

Je propose de voir dans אבטיונא — à prononcer *obtiōna*, *optiōna* — une transcription très correcte du latin *optio*, *optionis*. La forme primitive comportait peut-être un *phé* au lieu d'un *bet*; la confusion paléographique est facile entre ces deux lettres; d'ailleurs, à la rigueur, la variation phonétique $p = b$, devant le *t*, est possible. Le mot a dû passer en hébreu par l'intermédiaire de la forme grecque ὀπτιών. Nous avons, d'autre part, la preuve que ce mot avait pénétré de bonne heure dans les parlers indigènes de Syrie. Une inscription bilingue, latine et palmyrénienne³, nous montre un *optio* du *numerus Palmyrenorum*, dont le titre est transcrit הפטין. La transcription palmyrénienne diffère, sans doute, de celle du Talmud, mais toutes deux sont également conformes aux errements des langues sémitiques.

Inutile d'insister sur le grade et les attributions bien connus

1. Il serait plus exact de traduire « *der* Zuchtmeister ».

2. La même raison me paraît devoir faire rejeter l'étymologie proposée par Levy (*l. c.*) pour le nom talmudique, évidemment d'origine grecque, אבטיונא = εἰσπρετής. Il est peut-être à corriger paléographiquement en אבטיונא = εἰσπρετής.

3. On en trouvera la reproduction dans Lidzbarski, *Handb.*, p. 482.

des *optiones* dans l'armée romaine¹. Placés sous les ordres immédiats des centurions qui les avaient *choisis* (d'où leur nom), ces officiers subalternes étaient souvent chargés de services particuliers, par exemple des incarcérations. C'est probablement à ce dernier titre — *optio carceris* — qu'agit en l'espèce l'*optio* romain dont, à mon avis, nous parle le passage talmudique.

כלל, χελωνίς

Dans plusieurs passages du Talmud cités par Levy (*Neuhebr. W.*) revient un certain mot כלל, *kelónas*, dont le sens, à en juger par le contexte, semble être celui d'une « pièce de bois », solive, poutre, madrier etc., pouvant s'employer de diverses façons : pour y fixer un siège, assujettir le bâti d'un pressoir, supporter des luminaires etc. Il a toutes les allures d'un mot technique emprunté au grec. Levy l'explique par *αἶλον*, « morceau de bois, flèche, javelot », *χαλινός* « de bois ». Mais cette explication n'est pas recevable; d'abord parce que ces mots grecs appartiennent à la langue poétique et ont un sens vague, ensuite parce que le *kaph* suppose un *χ*, et non un *κ*. Je propose d'y voir la transcription, parfaitement régulière, de *χελωνίς*, « marche-pied, estrade d'un lit, escabeau, seuil de la porte d'une tente, etc.²; cf. *χελώνη*³ (proprement « tortue ») qui a des acceptions analogues et aussi celui de « machine à lever les fardeaux ». Le mot désignerait donc non pas tant la matière que le mode d'emploi et le dispositif de la chose.

תיושש, ἀποτίνω.

On trouve dans le Talmud ce mot employé au sens de « châtiments ». Levy (*Neuhebr. W. s. v.*) le fait venir du grec *τιμωρέω*. Mais cette étymologie ne convient ni pour le sens, ni

1. Cf. Cagnat, *Dict. des Ant.* de Daremberg, s. v.

2. C'est l'explication que donne Suidas, visant, semble-t-il, le passage de Judith, xiv, 15. Mais elle ne s'applique guère bien à ce cas, le corps d'Holopherne décapité étant tombé du lit sur la *chelónis*.

3. Il ne serait pas impossible que le mot hébreu fût issu directement de la forme du génitif, *χελώνης*.

pour la forme : l'adjectif ὑπεύθυνος se rapporte à la responsabilité spéciale d'un agent comptable ; le *tet* hébreu suppose un *tau* grec et non un *théta*. Je croirais plutôt que le mot hébreu est à rattacher au verbe ἀποτίνω « être châtié, puni », par l'intermédiaire d'une forme de substantif qui, il est vrai, n'existe pas en grec, mais a pu être créée arbitrairement et abusivement par les Orientaux maniant le grec sans grand scrupule. Dans cette hypothèse le premier *waw* serait à rétablir paléographiquement en *yod*.

§ 18

L'inscription grecque de 'Ammân.

A mon retour d'Égypte j'ai reçu de M. Cumont une lettre dont j'extrais le passage suivant.

Beyrouth, 28 avril 1901.

En passant à 'Ammân j'ai copié, non sans peine, une inscription qui venait, m'assurait un guide, d'être découverte. Arrivé à Beyrouth, j'ai appris par le P. Jalabert qu'elle était déjà dans votre *Recueil* (j'aurais dû m'en souvenir).

Comme vous n'avez disposé que de secours médiocres pour établir le texte, je vous envoie ma copie. Peut-être ne vaut-elle pas mieux que les précédentes, mais elle servira à les contrôler.

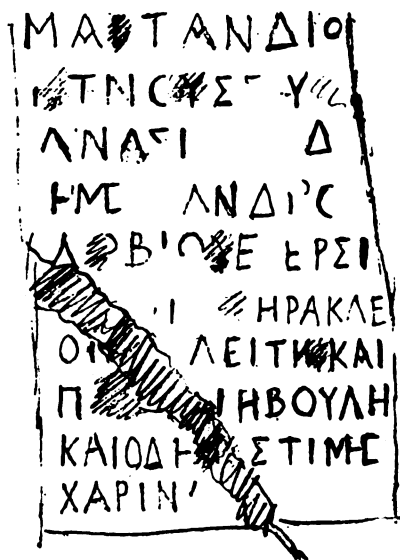
Je reproduis ci-dessous le fac-similé de la copie que je dois à l'obligeance de M. Cumont. Exécutée par un helléniste aussi expérimenté, elle a une valeur particulière, et, de fait, elle nous met à même, comme on va le voir, de résoudre quelques-unes des nombreuses difficultés de ce texte si gravement mutilé. La copie de M. Cumont est précédée de la note suivante.

— *Ammân*. A mi-côte d'une colline à l'ouest de la citadelle, dominant la réunion de deux vallées et le village [à l'endroit marqué *chapelle* sur le plan de Baedeker], des fouilles ont été faites récemment dans une église [?], dont plusieurs colonnes sont encore debout. On y a exhumé une grande base de marbre rouge et blanc [1^m,60 × 0^m,53].

Pierre très endommagée, traversée par une large fente. A la partie supérieure, des trous profonds ont servi à fixer des ornements de métal. L'inscription est au-dessous, dans un cartouche entouré de moulures. On pourrait déchiffrer davantage. Lignes complètes :

Ce nouveau document m'a fourni l'occasion de reprendre l'étude de l'inscription dont je me suis occupé autrefois ¹). La comparaison avec les deux autres dont je m'étais servi (copie des PP. Savignac et Abel, et très mauvais estampage) permet tout d'abord de restituer, je crois, d'une façon à peu près certaine la fin de l'inscription (ll. 7-10) :

....Ηρακλέους, βουλευτήν καὶ πρόεδρον, ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τιμῆς χάριν
[ἀνέστησαν] ²:



Devant la pierre, M. Cumont était tenté de lire 'Ηρακλεοπολίτην καὶ πολιτήν. Le personnage aurait été à la fois citoyen d'une ville Herakléopolis ³ et de 'Ammân-Philadelphie. Mais j'estime que ma lecture est préférable à tous égards. Elle répond aussi bien matériellement aux éléments graphiques des copies et de l'estampage, et, d'autre part, les deux titres de sénateur et pro-

1. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII pp. 147-155.

2. La copie de M. Cumont montre une amorce du premier alpha.

3. Trois villes d'Egypte ont porté ce nom.

èdre se trouvent associés exactement de la même manière dans d'autres inscriptions de Syrie¹.

Cette lecture nous invite à chercher dans la partie du texte qui s'étend du patronymique « Diogène » jusqu'au mot Ἡρακλέους (ll. 2-6), tout simplement une série de titres et qualités du personnage, à l'accusatif. —

Le premier de ces titres semble bien être décidément γυμνασίαρχον' γυμνασιάρχη, comme je l'avais déjà supposé en dernière analyse. Le mot est suivi (fin de la l. 3), de Δ ou ΔΙ. Faut-il lire δ' ou δις : « gymnasiarque pour la 4^e, ou pour la 2^e fois » ? Faut-il y voir au contraire la préposition δι(ά), élidée devant la voyelle initiale (η?) du mot indéterminé par lequel débute la l. 4 ? Ne serait-ce pas plutôt διηγεῖ, à cheval sur deux lignes ? Ce mot répondrait assez bien aux apparences de lettres fournies par les copies. Le personnage aurait alors été « gymnasiarque perpétuel », comme il était probablement — nous l'allons voir — *x-vir* à vie. On a déjà rencontré des αἰώνιοι γυμνασιάρχοι².

— L. 4. Je soupçonne, à la fin :ανδρον, second élément d'un composé tel que δύνανδρον³, τρί-, δέξ- etc., équivalent de *II*, *III*, *X virum* etc.

— L. 5. Au début, la lecture δις βίου est assurée par la copie de M. Cumont. Naturellement l'expression est à rapporter au mot précédent, et nous devons admettre que notre personnage était *x-vir* à vie. Dans ces conditions, cette partie de l'inscription pourrait se restituer ainsi :

γυμνασίαρχον διηγεῖ, δύνανδρον δις βίου,

1. Par exemple, à Bostra (Wadd., n° 1984 a), nous trouvons un certain Sabinos fils de Amrelios qualifié de βουλευτής καὶ πρόεδρος de la ville de Bostra. Dans une autre inscription du même endroit (n° 1907) il est qualifié de proèdre pour la 2^e fois (τὸ β').

2. On sait que l'exercice de la charge de gymnasiarque pouvait être réitéré. Mais, dans ce cas, on attendrait δις devant plutôt que derrière le titre. On pouvait être aussi gymnasiarque à vie (cf. CIG, 1326, 1343, 1353, 1379, 5796).

3. Voir les inscriptions citées dans la note précédente.

4. J'ignore si on a des exemples de δύνανδρος (cf. δυναντικός, *duumviralis*); mais on trouve (Eph. epigr, 1872, 252) τρίανδρον μονητάλιν (= *triumvirum monetalem*) qui suffit pour justifier l'existence des composés similaires (cf. CIG., 4029 πεντεκαίδέκανδρος).

Vient ensuite le mot le plus embarrassant, et aussi peut-être le plus intéressant de toute l'inscription. M. Cumont l'a copié : **E EPΣI** et a pensé à une restitution ε[υ]ερ.... laquelle suggérerait ε[υ]ερ[γ....]. La copie des PP. Dominicains donne **ETEPΣI**. L'estampage, vérifié à nouveau, me semble bien montrer **ETEPΣI**.

Dans ces conditions, la lecture εγερσι s'impose. Évidemment nous avons dès lors affaire à un mot coupé à la ligne et dont la fin se trouvait au commencement, entièrement détruit, de la l. 6, qui se termine elle-même par le nom du dieu Heraklès. On songe tout de suite à la fameuse ἔγερσις ou « réveil, résurrection d'Hercule¹ qui a été l'objet de tant d'explications divergentes. Cela nous ramènerait tout droit, bien que par une voie différente, à la conception mythologique que j'avais cru tout d'abord entrevoir dans cette inscription si obscure. Mais il est impossible d'admettre ici le mot même ἔγερσις; la coupe normale, syllabique, des mots s'y oppose, quel que soit le cas grammatical que l'on imagine. Force est de considérer εγερσι comme le premier élément d'un mot dérivé ou composé. Les composés connus appartiennent tous à la langue poétique et n'offrent que des sens qui seraient peu en situation. Ce qu'on attend d'après le contexte c'est encore un titre ou une fonction, à l'accusatif, en rapport avec le culte de Heraclès :

εγερσι....[ν θεοῦ (ου του θεοῦ)] Ἡρακλέους.

Un mot tel que ἔγερσιτης ferait assez bien l'affaire; mais il a le tort grave de ne pas exister. Ἐγερσίχρος pourrait à la rigueur être mis en ligne; mais encore faudrait-il démontrer que cette simple épithète poétique (« qui anime les chœurs ») a jamais pu désigner une charge religieuse spécifique². Quoi qu'il en soit, je ne saurais m'empêcher de conclure que ce mot tronqué a bien cette dernière valeur.

1. Cf. le passage de Ménandre dans Josèphe, *Apion*, I, 18; *Antiq. J.*, 8, 5, 3. On sait qu'il a été très diversement interprété, et nombre de savants estiment que le mot ἔγερσις désigne simplement ici la « construction » du sanctuaire de l'Héraklès phénicien par Hiram, roi de Tyr.

2. Je n'ose rapprocher les מעוררים du Temple, sorte de lévites *excitatores* selon le Talmud.

Je crois aujourd'hui qu'il faut le reconnaître, avec la même valeur, dans une autre inscription de Syrie dont je me suis également occupé naguère¹. Il y est question d'un certain personnage dont le nom, au génitif, et la généalogie sont suivis des mots clairement écrits :

ΕΓΕΡΣ|..... ΠΡΟΕΔΡΟΥ

J'avais restitué ἔγεργς, tout en faisant remarquer que la tournure était insolite et, par cela même, la restitution sujette à caution. J'estime maintenant qu'il faut lire ἐγεργς [.....] au génitif et que cet autre personnage était, comme celui de 'Ammân, *egersi*...? en même temps que proèdre². On remarquera qu'ici le mot est employé d'une manière absolue. Cela tend à faire écarter l'idée qu'on pourrait avoir que, dans l'inscription de 'Ammân, il aurait un sens occasionnel et désignerait notre personnage, non pas comme investi d'une charge permanente, mais simplement comme le constructeur du sanctuaire de Héraklès. La restitution à laquelle on serait conduit dans cette hypothèse

ἐγεργς....[ν τοῦ ναοῦ θεοῦ] Ἡρακλέους

serait d'ailleurs trop longue pour l'étendue de la lacune.

Quant à ce qui est du nom et du patronymique du personnage la copie de M. Cumont ne change rien aux restitutions que j'en ai proposées ; elle tend plutôt à les confirmer.

1. *Rec. d'Arch. Orient.*, VII, p. 174.

2. Il y avait peut-être alors : ἐγεργς[...ου καὶ] προέδρου. J'inclinerais également à modifier maintenant mes vues sur la lecture et la restitution des lignes 4-5 de cette autre inscription. J'avais supposé : [Ἄλε]ξαμ(έ)νου, (fils) d'Apollodotos (fils) de Miltadès. Je préférerais, réflexion faite, considérer Apollodotos comme le personnage en jeu, etξαμ(ε)νος, comme la fin, non pas d'un nom propre, mais de quelque participe aoriste moyen indiquant la part prise par Apollodotos à l'œuvre que vise l'inscription ; par exemple [εὐ]ξαμ(έ)νου, [ἀρ]ξαμ(έ)νου, ou tout autre.

§ 19

La dédicace de Gerçaphon.

Cette courte mais très intéressante inscription¹ présente, comme on sait, de sérieuses difficultés qui ont été l'objet de conjecture fort divergentes. Elle a été lue et traduite ainsi par le premier éditeur, M. de Vogüé² :

גרצפון	1	<i>Gertsaphon</i>
בן עזר	2	<i>fil</i> de 'Azer,
בן שלכת	3	<i>fil</i> de Chalkat
אש הלך לרב-	4	..., à sa maîtres-
תי לעשת-	5	se 'Acho-
רת	6	<i>ret</i>

Les mots אש הלך, à la l. 4, sont une véritable *cruz*. M. de Vogüé a envisagé, sans s'arrêter à aucune, quelques-unes des hypothèses auxquelles on pourrait songer. M. Lidzbarski³ en a mis en avant une autre qui n'est guère satisfaisante, tant pour la paléographie que pour le sens : אש הלך « ein Wanderer » M. Derenbourg, de son côté (*RES.*, 533), a proposé une solution qu'on aura peine à accepter.

Peut-être, en présence de telles difficultés est-il permis de chercher dans une autre voie. Le mot הלך s'est déjà rencontré dans une inscription punique (*RES.*, n° 101) comme un nom propre de femme. Là, la lecture du mot est matériellement assurée, notamment en ce qui concerne l'identité de la 3^e lettre, qui est, sans contestation possible, un *dalet* et non un *rech*. L'étymologie de ce nom est encore obscure, mais la fonction grammaticale ne saurait faire doute. Cela posé, je me demande si ce ne serait pas par hasard au même nom de femme que nous aurions affaire dans notre inscription n° 533. On serait entraîné alors à attribuer à אש le sens de « mari » : « mari de *HLD* ». Le mot אש, il est vrai, ne s'est pas encore, que je sache, ren-

1. *RES.*, n° 535.

2. *CR. Acad.*, 1904.

3. *Ephem.*, II, 169.

contré en phénicien avec ce sens, et l'on se serait plutôt attendu à *יבעל*. Mais l'on pourrait invoquer l'acception de l'hébreu *איש* et l'usage que fait le phénicien lui-même de la forme féminine *אשת* « épouse », laquelle implique un masculin *אש* lui correspondant sémantiquement.

Seulement, en se plaçant à ce point de vue, il faudrait rendre compte de la raison pour laquelle Gerçaphon a cru devoir se réclamer ainsi de sa femme. Le fait, je l'avoue, est insolite et imprévu. On pourrait tenter de l'expliquer moyennant l'hypothèse suivante. La dédicace est gravée, on se le rappelle, sur le dos d'une petite statuette d'Isis assise, tenant sur ses genoux son nourrisson Horus. Peut-être y avait-il une seconde statuette, aujourd'hui perdue, faisant le pendant de celle-ci et portant une dédicace similaire au nom de la femme de Gerçaphon, en l'espèce *HLD*. Cette autre dédicace, du même type, devait débiter par le nom de la dédicante, suivi cette fois de son patronymique, ou même d'une généalogie plus étendue, et des mots *אשת גרצפן* « femme de Gerçaphon », sans généalogie du mari. On pourrait se la figurer à peu près ainsi :

הלד בת X (בן Y ?) אשת גרצפן לרבותי לעשתרת

HLD, fille de X (fils de Y ?, femme de Gerçaphon, à sa Dame 'Achetret).

Les deux textes symétriques se complétaient ainsi réciproquement et formaient un ensemble, une sorte de dédicace bipartite au nom des deux conjoints se réclamant respectivement l'un de l'autre.

Dans cette hypothèse, comme d'ailleurs dans celles qui ont été émises jusqu'ici, il faut admettre l'absence de tout verbe définissant la dédicace. Une pareille ellipse n'est pas dans les habitudes du phénicien, il faut le reconnaître. Je crois, cependant, avoir réussi à en établir¹ l'existence dans une autre dédi-

1. Peut-être les Phéniciens avaient-ils réservé le mot *בעל* au sens exclusif de « citoyen ».

2. *CR. Acad.*, 11 oct. 1907 (observation sur la communication du P. Ronzevalle du 4 octobre).

cace récemment découverte, celle du trône d'Astarté provenant de la région tyrienne, dédicace qui semble bien être du type laconique : $\tau\eta\theta\epsilon\omega\delta\delta\epsilon\iota\tau\alpha$.

Je terminerai par une observation sur le nom du grand-père de Gerçaphon. On l'a lu : שלכת = *Chalkat*, selon M. de Vogüé; *Šallûkat*, selon M. Lidzbarski. L'examen de la reproduction, confirmé par celui de l'estampage et de l'original que j'ai eu l'occasion de voir au musée du Caire, inviterait plutôt à lire שלרת. Ce nom a un aspect étrange, je n'en disconviens pas; mais il pourrait s'expliquer à la rigueur par une forme contractée של(כמשל)רת * ou של(כעשר)רת *, ou encore de composés similaires avec le verbe שלם au lieu de שלך. Nous avons eu plus haut (p. 97) la preuve que dans ce genre de noms théophores le verbe au *piel* pouvait être mis en tête du composé onomastique.

§ 20

Papyrus et ostraca araméens juifs.

I. — *Papyrus Sachau*¹.

PAP. I. — L. 1-3. Les formules de salutation du début confirment absolument l'interprétation que j'avais proposée autrefois du papyrus de Turin et les conséquences générales que j'en avait tirées sur l'origine des monuments araméens d'Égypte. Les vœux pour que Dieu augmente la faveur et la puissance du destinataire sont encore de style dans les pétitions arabes modernes. J'en donnerai plus tard des exemples tout à fait topiques que j'ai recueillis au cours de ma carrière professionnelle.

— L. 5. Le passage correspondant du pap. II confirme également l'interprétation que j'avais proposée du pap. Euting (le gouverneur perse Ouidrang gagné à prix d'argent par les

1. *Drei Aramäische Papyrusurkunden aus Elephantine*, Berlin 1907.

prêtres égyptiens). — הכניית. Aux rapprochements sémitiques que j'avais déjà faits pour expliquer ce mot obscur, qui définit certainement ladite collusion, j'ajouterai le talm. הכניית (cf. הכניית). — פרתך. Ce titre, sûrement iranien que j'avais déjà dégagé du pap. Euting, indique peut-être la « lieutenance » échue à Ouidrang, en l'absence du gouverneur général, ou satrape Archam.

Ce titre est porté, semble-t-il, par plusieurs princes arsacides sur des monnaies à légendes araméennes (Andreas, ap. Lidzb., *Ephem.*, II, p. 213; cf. Allote de La Fuye, *Journ. Asiat.*, 1906, II, p. 524). Peut-être bien cette légende ainsi libellée : P R T R K, ou P D T D K Z I *elahaya*, est-elle à interpréter par « lieutenant des dieux », le souverain étant considéré comme le représentant sur terre, le délégué de l'autorité divine.

— L. 6. לם est peut-être une conjonction ayant la valeur de « pour que, afin que, à l'effet de ». — יהו. Le nom de Jéhovah semble s'être prononcé alors *Yaho* plutôt que *Yahou*. C'est, du moins, ce que tendrait à faire croire la variante orthographique יהו qui apparaît sur le pap. Cowley E, l. 14 et aussi sur mes ostraca.

— L. 7. לחיא me paraît devoir être rapproché du מות לחה de l'inscr. de Neirab I, l. 10, que j'ai interprété par « mal mort ». En conséquence, je traduirais ici : « Ce méchant Ouidrang. — אגרת. Les pluriels féminins en *ót* sont employés dans les dialectes araméens, en palmyrénien et nabatéen.

— L. 8. תלויים (= זניהם). Je ne vois pas bien pourquoi M. Šachau hésite à adopter, pour le second mot, le sens de « armes », suffisamment justifié par le talm. et le syriaque. Aux soldats réguliers envoyés pour détruire le temple juif, s'était jointe une foule d'Égyptiens qui, pour la circonstance, s'étaient munis, soit d'armes proprement dites, soit d'armes improvisées, voire d'outils. תלוי est proprement le « ornatus » soit *militaris*, soit autre. La variante de I (תלויים), nous maintient dans le même ordre d'idées. Le mot, peut-être apparenté à תלוי, תלוי, תלוי, « pieu,

crochet », semble dériver de תלי (cf. תלל) « élever, soulever ». J'inclinerais à croire qu'il désigne ici des « leviers », destinés à la démolition. Cf. מל « levier ».

— L. 10. קימו, *paël* de קם, a peut-être ici la même valeur que l'arabe vulgaire قام, يقيم, qui s'emploient couramment au sens de « enlever, ôter ». — רשיהם. Je doute que ראש = רש. On pourrait lire דש, ce qui rappellerait le talm. דשא (samarit. דרש) « porte »; il faudrait alors prêter au mot le sens de « vantaux », par opposition aux « baies » (תרנן) des portes. Mais ce n'est là qu'une échappatoire, et je ne me dissimule pas ce qu'elle a de précaire. Voir au surplus, l'observation qui sera faite à la ligne suivante.

— L. 11. Tout ce qui suit le verbe קימו, jusqu'à יארנן inclusivement, est peut-être sous la dépendance de ce verbe. — On ne voit pas quel avantage les pillards auraient eu à livrer au feu les gonds de bronze, et même les poutres de cèdres. Il était plus pratique de les enlever pour les réutiliser que de les détruire. — בששיא. La lecture et l'interprétation de M. Sachau me paraissent bien sujettes à caution. Le pronom démonstratif אלך qui suit le mot en litige : « ces..... » semble impliquer que ce mot a déjà apparu dans le contexte et se trouve ici répété. D'autre part, paléographiquement, la première lettre est un *rech* ou un *dalet*, plutôt qu'un *bet*. Dans ces conditions, je me demande si רששיא, ou דששיא, ne serait pas la répétition du דשיהם ou רשיהם de la l. 10. Dans l'un ou dans l'autre le scribe aurait fait soit un doublet, soit un bourdon portant sur le *chin*. On pourrait alors comprendre : « et les gonds en bronze de ces vantaux ». Nous aurions affaire au génitif redondant (די + הם) affectionné par l'araméen. — Je ne vois pas la nécessité de contester à אשרנא le sens, jusqu'à présent admis, de « mur », pour lui prêter celui de

1. Du thème verbal تل « jeter par terre ». La racine عتل a peut-être avec ce groupe de mots de lointains rapports étymologiques, le ain ayant pu s'y souder après coup (cf. مئلة, « levier » employé pour les démolitions).

2. Déformation de la IV^e forme?

« Vorhof ». Ici, comme dans le passage d'Esdras, c'est le « gros œuvre » de l'édifice. — La mention du toit en bois de cèdre est intéressante. Ce détail éclaire le pap. *RES.*, 246, relatif à une fourniture de poutres ou de planches qui, à mon avis, appartient aux états de dépense de la reconstruction du temple juif¹. Les poutres ou planches en question devaient être en bois de cèdre.

— L. 16. אוֹחִי cf. הַחִיּוֹן « révéler » (par inspiration divine). — כְּלָבִיָּא. Je pencherais plutôt vers la seconde hypothèse envisagée par M. Sachau, à savoir que ce mot serait le sujet du deuxième membre de phrase. Ne serait-ce pas tout simplement le pluriel = « les chiens », et n'aurions-nous pas là une allusion plus ou moins métaphorique, à une fin tragique du méchant Ouidrang? Il ne serait pas impossible qu'il y eût dans l'expression une sorte de jeu de mots roulant sur כָּלֵב et כָּלֵב.

Ce dernier mot ne peut guère avoir, en tout cas, que le sens péjoratif, de « fers, entraves » que l'on met aux pieds des prisonniers. Il me paraît difficile de penser, avec M. Sachau, à une chaînette honorifique, signe distinctif d'une haute dignité.

— L. 17. הָיִין בְּהוֹם. Cf. la même image dans l'inscription de Méša : « il m'a fait voir tous mes ennemis », c'est-à-dire « il m'a fait avoir raison d'eux ».

— L. 22. בְּעָלֵי יָב. Cf. aussi l'emploi au pluriel, si fréquent, en punique et néopunique, de בְּעָל au sens de « citoyen » d'une ville.

— L. 23. הָן עַל בִּרְאָן טַב. Il faut rapprocher les expressions similaires du pap. Euting (C. l. 9 et l. 11) telles que j'avais proposé de les rétablir. Encore une confirmation qu'on me permettra d'enregistrer non sans plaisir.

1. Un détail piquant à ce propos. Lorsque je fis construire sur les ruines d'Eléphantine la baraque où nous campâmes pendant quatre mois, mon marchand de bois, un Arabe du bazar, me présenta une facture libellée, exactement comme le papyrus en question : « Planches de tant de longueur et d'épaisseur ». Le rapprochement me parut d'autant plus saisissant que le mot employé était encore le même à 22 siècles de distance et justement dans le même lieu : לֹחַ = لوح !

— L. 25-27. Prières et sacrifices des Juifs pour le salut de leurs maîtres étrangers. Cf. les divers passages bien connus de Josèphe et de Philon relatifs aux sacrifices offerts à Jérusalem pour le salut des souverains séleucides et romains¹.

— L. 28. כנכרין. L'égalité כנר = כנר paraît s'imposer, malgré l'hésitation de M. Sachau. Je crois qu'il est question d'un chiffre de 1000 talents d'argent en bloc, et non d'un siele (ככר) opposé à 1000 talents. Le mot ככר fait corps avec כנכרין; il détermine le métal des talents en question; il ne faut pas le détacher en lui prêtant le sens de « un (siele d') argent », comme M. Sachau est tenté de le faire. Cf. l'expression exactement parallèle des pap. Cowley (*passim*) : ככר כרשן « tant de *krch* d'argent ».

— L. 30. M. Sachau estime que Sanaballat, gouverneur de Samarie, devait être encore de ce monde à la date où a été rédigé le document (408-407 av.-J.-C.). Est-ce sûr? Le fait que la communauté juive d'Eléphantine s'est adressée, non pas à Sanaballat lui-même, mais à ses deux fils, n'est-il pas plutôt, au contraire, de nature à donner à penser qu'à ce moment, le personnage n'était plus en vie ou en charge?

— PAP. III. — Ll. 1-2. זכרן. La traduction exacte en l'espèce est « memorandum ». C'est ce qu'on appelle en langage diplomatique une « note verbale ».

— L. 2. ידוי. Peut-on incriminer réellement cette orthographe comme fautive? En tout cas, elle se retrouve dans le pap. de Turin.

1. On les trouvera indiqués, entr'autres, dans Schürer, *Gesch. d. Jud. Volkes*, II, 303, 304.

2. La question est d'une grande importance au point de vue historique, et touche au problème si débattu de l'identité ou de la non-identité du *Sanababallètes* de Josèphe contemporain d'Alexandre, avec le Sanaballat ennemi de Néhémie. La solution pourrait être que le premier était le fils, ou mieux le petit-fils du premier, héritier à la fois de son nom (par papyponymie) et de sa charge.

II. — *Ostraca Lidzbarski*¹.

OSTRACON H (*recto*). — L. I. כַּעֲנֵה. Sur la valeur de cette formule introductoire, voir les observations que j'ai présentées autrefois à propos du papyrus de Turin².

— Ll. 1-3. Peut-être pourrait-on comprendre :

Comme je t'ai envoyé le ... que voici avec la barque de PMHN, je n'irai pas à Syène aujourd'hui.

הָלוּ כֵן, a peut-être le sens de « étant ainsi que » équivalant à nos conjonctions « comme, parce que, puisque, attendu que » ; cf. עַל־כֵּן, לִכֵּן, talm. בְּגִין כֵּן. L'expression indiquerait alors une relation de cause à effet. L'auteur du billet ayant envoyé la barque d'Éléphantine à Syène, ne l'avait plus à sa disposition ce jour-là pour aller lui-même de sa personne à Syène. Son correspondant, au contraire, pouvait en user pour venir à Éléphantine, et c'est pour cela que le premier dit au second (l. 4) : « Si tu peux traverser...³ ». La même expression se retrouve sur l'ostracon Cowley M b (l. 5), et y a peut-être le même sens :

« marque mon esclave (femme) Tetousiri, etc. *parce qu'*(on) a envoyé dire qu' : « on ne trouve pas son esclave marquée à son nom ».

J'ai peine à croire que le mot, de lecture douteuse, à la fin de la l. 2, soit un n. pr. de personne. Je supposerais plutôt qu'il désigne une certaine chose, objet ? animal ? La dernière lettre ne pourrait-elle pas être un *aleph*, indice de l'état emphatique, et le groupe très incertain, serait-il susceptible de la lecture אוֹיֵה « oie » ??.

— L. 3. סִכְיָא me paraît désigner une certaine, ou de certaines choses (au pluriel ?), plutôt qu'être l'ethnique « der Sukkär ». Qui sait même s'il ne s'agirait pas de quelque animal⁴ auquel se rapporterait le ה de la l. 5, suffixe de quelque verbe ?

— L. 5. פִּסְחָא. M. Lidzbarski s'arrête, non sans hésitation, au

1. *Ephemeris*, II, p. 228 et suiv.

2. *Origine perse des monuments araméens d'Égypte*, p. 13.

3. A condition, bien entendu, de lire avec M. Lidzbarski, תַּעֲבֹרָה, et non תַּעֲבֹרָה.

4. Je n'ose penser au « צֶפֶד ».

sens de « gué ». Mais il n'y a pas, et il n'y a jamais dû y avoir de gué entre Éléphantine et Syène. Je préférerais le sens de « Pâque », auquel il a naturellement songé aussi. Les Juifs d'Éléphantine, nous le savons aujourd'hui pertinemment par le papyrus Sachau, — observaient toutes les pratiques de leur culte national. Il ne serait pas impossible qu'il fût ici question des sacrifices que comportait cette grande fête. N'oublions pas, à ce propos, que la Pâque juive exigeait l'immolation d'un agneau. Ce devait être une question particulièrement délicate à Syène et à Éléphantine où les Égyptiens adoraient le bélier divin Khnoum. Qui sait si cette question n'a pas contribué dans quelque mesure, à faire naître entre les Juifs et les prêtres du dieu égyptien ce conflit que le papyrus Euting nous avait fait entrevoir et que le papyrus Sachau vient de mettre en pleine lumière?

— L. 5. Le dernier mot ne pourrait-il pas être lu קדם, au lieu de קים?

PAP. H (*verso*). — L. 1, יהבת לה peut signifier « que je lui ai donné », aussi bien que « den du ihm gegeben hast ».

L. 4. בר ספיר, « Sohn de Sapphir » me paraît extrêmement douteux, de même que le nom de *Sapphir* qui serait encore répété à la l. 6.

L. 5-6. Je serais tenté de comprendre à peu près ainsi tout l'ensemble de ce passage :

« [dans] la lettre que (Z) t'a envoyée (il y a le mot כִּי־אֵין (?)... Or, ce mot 1, dans la lettre qu'il m'a envoyée (est écrit) לִי־אֵין (?). Je lui ai envoyé (demander) pour qu'il m'explique le mot (en question). Lui as-tu aussi envoyé (demander) pour qu'il (t')en indique exactement le sens (מַעֲבֵרֵי)? »

Une tierce personne (Z) avait écrit respectivement aux deux correspondants X et Y une lettre ayant trait à une même question. Dans cette lettre il y avait un certain mot dont la lecture et, par suite, le sens prêtaient au doute, étant susceptible d'être lu d'une façon dans la lettre adressés à Y, et d'une autre

1. כִּלְתֵּי סֵפֶר זֶה, littéralement « cette parole d'écrit », c'est-à-dire un mot considéré au point de vue graphique et non pas verbal ou phonétique.

façon dans celle adressée à X. De fait, on remarquera que les trois caractères constituant les deux mots en litige, si incertains qu'ils demeurent encore en eux-mêmes sur l'ostrakon, présentent entre eux de grandes similitudes matérielles¹ — d'où, probablement, l'équivoque qu'il s'agit de dissiper. Ce petit incident est assez intéressant et propre à nous consoler quand nous nous heurtons nous-mêmes à des difficultés du même genre dans le déchiffrement de ces textes d'une lecture trop souvent scabreuse.

PAP. J (*verso*). — L. 1. סבך « un filet » ? La pêche devait, alors comme aujourd'hui, avoir une place importante dans la vie des riverains du Nil. Le dernier mot, peut-être ת(ה)ת?

III. — *Papyrus et ostraca Cowley*².

PAP. A. — L. 2. — רגל ou רגל. Quelle que soit la façon dont on veuille lire ou interpréter ce mot qui a déjà suscité tant de controverses, je répugne à admettre l'hypothèse militaire, celle qui veut voir dans nos Juifs d'Éléphantine des mercenaires ou colons militaires à la solde perse. Cette hypothèse spécieuse a rallié nombre de savants allemands et tout dernièrement encore elle vient d'être soutenue par M. Israel Lévi (*Rev. des Et. juives*, t. LIV, 1907, p. 35 et suiv.)³, qui l'a reprise à son compte. J'ai indiqué le premier⁴, plusieurs des arguments qui pouvaient faire illusion à cet égard⁵, mais en me refusant à en tirer les

1. Se reporter au fac-similé.

2. Sayce-Cowley, *Aramaic papyri discovered at Assuan*. De l'enquête que j'ai faite sur place, il résulte que la trouvaille a été faite non pas à Assouan, mais dans l'île d'Éléphantine.

3. Déjà M. Lévi avait été précédé chez nous dans cette voie par M. Desnoyers (*Bull. de litt. ecclés.*, 1907, p. 138 et suiv.).

4. *Rev. Crit.*, 5 novembre 1906, p. 341 et suiv. Cf., notamment, n. 346, n. 4. On me permettra, à ce propos, de revendiquer la paternité de diverses conclusions formulées dans cet article, conclusions mises trop souvent à l'actif d'autres savants qui ne les ont émises qu'après moi.

5. Je puis même en fournir un nouveau aux partisans de la thèse que je combats ; mais je ne le leur livre qu'avec les réserves expresses qu'il comporte à mon avis. Dans un fragment de papyrus (*RES.*, n° 247) que j'ai étudié autrefois (*Rec. d'Arch. Orient.*, VI, p. 248), j'avais reconnu les mots רבִּי מֵאוֹתָהֶם « leurs centeniers ou capitaines ». D'un nouvel examen auquel j'ai soumis

conclusions qu'on a voulu en tirer depuis. Une population civile peut ressortir à des espèces de bureaux militaires sans que pour cela cette population se compose nécessairement de soldats. Comparer, par exemple, à cet égard, nos anciens bureaux arabes, nos cercles militaires et territoires de commandement en Algérie. A mon avis la situation administrative des Juifs à Eléphantine et à Syène devait être à peu près du même ordre. La loi martiale était tout indiquée dans cette région sise sur la frontière méridionale de l'Égypte, dans un milieu troublé par de perpétuelles insurrections, et c'est elle qui régissait l'élément civil. D'où les apparences sur lesquelles on s'est mépris. Une des plus graves objections qu'on puisse faire aux vues que je conteste, nous est fournie par le pap. F., ll. 2-3, où nous voyons une femme, la Juive Mibtahyah, classée personnellement¹ dans un de ces דגל. Est-il admissible que ce soit au titre militaire? A moins d'en faire la cantinière du régiment!... D'ailleurs, tout nos documents nous montrent que ces Juifs ne s'occupaient que de leurs affaires commerciales ou religieuses. Nulle part, ni dans les papyrus, ni dans les ostraca, maintenant très nombreux, nous ne saisissons un indice tendant à faire croire qu'ils exerçaient le métier des armes.

L. 4. — ארבי Pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer

l'original, il me paraît résulter — et c'est aussi l'avis de M. de Vogüé — que le mot qui précède immédiatement doit être lu : דגל[ארבי].... Il était probablement précédé lui-même de quelque mot au pluriel état construit, pendant symétrique de רבי, avec un sens analogue. Cela nous donnerait pour l'ensemble du passage : « leurs [commandants de] *degel* et leurs centeniers ». Ce parallélisme des deux termes tend à faire prêter au premier une signification militaire, que je n'ai d'ailleurs jamais contestée — au contraire, puisque j'ai tout le premier insisté sur les rapports possibles du *degel* avec le *tagma* et les *hégémonies* ptolémaïques. Je n'ai contesté, et je ne conteste que la condition militaire qu'on veut attribuer aux Juifs ressortissant à ces divers commandements.

1. Il n'y a pas de doute possible sur l'état grammatical du mot ארביא. Ce n'est pas un plur. masc. emphatique = « les Araméens », qui se rapporterait au père et au grand-père de la femme en question ; les ethniques, soit au singulier, soit au pluriel, sont toujours dans nos documents à l'état absolu, témoin le pap. K, où on lit ארביין « Araméens ». C'est un féminin sing. à l'état absolu, « Araméenne », se rapportant à la femme, et à la femme seule. Il s'en suit forcément que les mots : « qui appartient au *degel* de Ouarizat » ne se rapportent ni au père, ni au grand-père de Mibtahyah, mais à Mibtahyah elle-même.

ici, j'incline à penser que ce mot désigne une voûte, ou un passage voûté, s'appuyant sur deux maisons plus ou moins adjacentes. Voûte en briques crues, bien entendu, comme celle de toutes les maisons antiques d'Eléphantine. Pour l'amorcer et la soutenir, Qonyah avait dû plaquer (תדבק) contre le flanc de sa maison un second mur de même hauteur (l. 5) destiné à recevoir la retombée de cette voûte¹ laquelle, d'autre part, s'appuyait contre la maison de son voisin Mahseyah. Dans ces conditions, le mot est peut-être bien apparenté, quoi qu'on en ait dit, à l'araméen ordinaire אִיבֵר « toit » qui pouvait, à l'origine, ou a pu par extension, dans certains milieux tels que celui d'Eléphantine, désigner un mode de couverture non pas en terrasse, mais en voûte². Toutes les maisons que mes fouilles ont mises au jour sont voûtées. Ces voûtes, en dépit des matériaux employés, ont les reins solides et peuvent servir d'assiette à des superstructures — cas justement prévu par le document.

L. 7. — כרשן, et non כבשן. Cette lecture, déjà reconnue par M. de Vogüé, a été confirmée par l'heureux rapprochement de M. Lidzbarski avec le *karacha* perse du poids trilingue du British Museum. A ce rapprochement il faut ajouter celui avec κέρσα, ἀσιανὸν νόμισμα, et κέρσιον, νόμισμα παρ' Αἰγυπτίους τὸ κέρσιον λεγόμενον³.

L. 8. — אפם. Cette particule indique peut-être qu'en cas d'infraction à la convention, non seulement la partie lésée aura droit à une indemnité pécuniaire, mais qu'en outre elle conservera également ses droits de propriété.

L. 16. — אהרלי. L'élément théophore de ce n. pr. est-il bien אהר(ע), la déesse 'Athar, comme le suppose M. Cowley? Ne serait-ce pas par hasard le perse *atar*, le « feu » sacré du culte iranien (cf. les noms similaire *Atardûta*, Ἀτραδάτης *Ataraçithra*)? Le

1. C'est un procédé couramment employé dans les anciennes bâtisses égyptiennes non monumentales.

2. Cf. Grenfell, *Greek pap.*, I, n° 24, l. 9 : οἶκος κεκαμρωμένος ; l. 11 : ἀπὸ λ (= sud) τῆς καμάρας.

3. Hesychius, ap. Babelon, *Traité des monnaies*, I, p. 514.

personnage était de race perse, comme le montre le nom caractéristique de son fils Chatibarzan.

L. 17. — L'aspect du fac-similé m'inspire quelque doute sur la lecture du nom *Phrataphern*, du moins pour les deux avant-dernières lettres.

— PAP. F. — Comme on l'a reconnu de divers côtés, ce papyrus *F*, daté de l'an 25 d'Artaxerxès (440 av. J.-C.), doit être classé en réalité après le papyrus *G* dont la date est détruite. Tout semble l'indiquer. Pour ma part, j'incline à croire que le Pia du pap. *F*, avec lequel la Juive Mibtahyah a un différend, était non seulement le collègue, mais le successeur de Ashor, dit Nathan, mari de Mibtayah. Tous deux étaient *ardikal*, « architectes » (?) du roi. Voici comment je me représente les choses en gros :

1^o *Pap. G.* En l'an 14, l'*ardikal* Ashor épouse Mibtayah, veuve ou divorcée de Yezanyah, et lui reconnaît une dot, un douaire, un trousseau. Clauses diverses en cas de décès de l'un ou de l'autre des conjoints, ou de divorce à la requête, soit du mari, soit de la femme; droits des enfants éventuels.

2^o *Pap. F* (date inconnue). *Quelques années plus tard*, litige entre cette Mibtahyah et un autre *ardikal*, appelé Pia, au sujet de la propriété de divers objets mobiliers. Le serment ayant été déféré à Mibtahyah, celle-ci obtient gain de cause et Pia transige. Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Selon moi, le mari Ashor Nathan était mort, laissant deux enfants, alors mineurs (et qui figurent dans les papyrus ultérieurs). Il avait été remplacé dans ses fonctions de *ardikal* par Pia, et c'est en raison de cette situation¹ que Pia élevait des prétentions sur certains objets détenus par la veuve, soit en son nom personnel, soit peut-être au nom des enfants mineurs de son collègue défunt. Le cas était prévu dans l'acte de mariage de Mibtahyah (pap. *G.*) : si Ashor mourait, sa veuve devait avoir tout droit

1. Le *ardikal* Pia pouvait, par exemple, soutenir que les objets laissés par son collègue défunt faisaient partie du matériel ou de l'outillage professionnels et devaient, à ce titre, lui revenir.

sur sa maison, *ses biens et possessions* (mêmes termes sur le pap. *F*) et tout ce qu'il possède sur la surface de la terre, en l'absence d'*enfants issus du mariage*. Or, il y avait deux enfants ; d'où peut-être l'origine ou le prétexte du différend, qui fut finalement tranché en faveur de la veuve et mère plaidant soit sa cause propre, soit même celle de ses enfants. Elle a dû se prévaloir, au cours du débat, du texte même de son acte de mariage (pap. *G*). Le pap. *F* le donne, d'ailleurs, à entendre, puisque, parmi les objets réclamés par la femme, figure son propre acte de mariage (ספר אנתו, l. 4), c'est-à-dire le pap. *F* lui-même.

— L. 3. עברן. J'ai le premier (*Rev. cr.*, l. c., p. 348) émis l'idée, généralement admise maintenant, qu'il fallait lire ainsi et non עברן « les Hébreux ». Il faut comprendre : « au sujet du procès que nous avons (*ou* qu'ils ont) fait à Syène ».

נפרת. Je considère ce mot obscur, qui a été très discuté, comme un verbe à la 1^{re} pers. sing. du prétérit, ayant pour sujet la partie adverse, soit le *ardikal* Pia, s'adressant à la plaignante. Il ne s'agit nullement de partagé, comme on l'a cru. Le lexique araméen nous laissant complètement en panne pour une racine נפר, il convient de recourir à l'arabe. Celui-ci me paraît nous apporter quelque lumière, sinon toute la lumière. Il faut chercher dans l'ordre d'idées indiqué par les termes juridiques : نفرة « sentence de juge ou arbitre ; تقارة sentence d'*arbitre* choisi par deux parties » ou « ce que le perdant d'un procès rend à son adversaire en vertu de la sentence » ; استنفر « porter sa cause devant un juge ». On pourrait aussi, en lisant נפרת, rapprocher تافد « poursuivre en justice », voire تنافذ, même sens que استنفر. A l'extrême rigueur, on pourrait prétendre que le mot n'est pas un verbe, mais un adverbe, toujours à rapporter à la même racine arabe et formé comme רחמית (pap. *C*, l. 7) « à titre gracieux ». Mais je préfère croire à un verbe, étant données les formules ordinaires de nos papyrus.

— L. 10. אנתן (au lieu de ננתן) « moi et mes fils *je donnerai* », semble avoir quelque peu choqué M. Cowley, qui dit :

« וּבְנִי » is added as an afterthought and does not affect the construction ». Point n'est besoin de cette échappatoire. La tournure est parfaitement correcte et conforme à la règle si profondément sémitique du *sujet dominant*, dont j'ai mis en lumière un exemple frappant dans les dédicaces phéniciennes de Bodachtoret¹.

— PAP. K. — L. 1. L'écart, dans la date, entre les années de règne de Darius, d'une part 13, d'autre part 14 (chiffre certain, malgré les hésitations de Cowley) provient évidemment, soit de la discordance des calendriers araméen et égyptien, soit du mode de supputation des années de règne propre aux Égyptiens.

— L. 2. A l'appui de ce que j'ai déjà dit dans la *Rev. Crit.* au sujet de la totalisation des personnages en présence², cf. *C. I. S.* II, 122.

— Ll. 8 et 9. Il est difficile de comprendre les scrupules philologiques et les hésitations de M. Cowley sur ce passage aussi clair que correct. Le sens est : nous ne pourrons, ni moi, ni les miens te faire de procès; si nous t'en faisons etc... La construction *דינן לברשה*, avec le régime précédant le nom verbal ou infinitif, est tout à fait dans le goût des inversions similaires qu'on relève dans nos papyrus et conforme aux errements de l'araméen. En l'espèce, elle est justifiée de la façon la plus topique par deux passages de Daniel, v, 8 et 15, où intervient précisément le même verbe (*כהל*) fonctionnant dans les mêmes conditions :

לא כהלין } כתבא לבקרא
פשר-מלתא להחיה

Quant à *דין*, dans ce passage ainsi que dans tous les autres visés par M. Cowley, il ne saurait avoir d'autre sens que celui de « procès ».

— L. 12. *ויזי בניך*, au lieu de *ולבניך*, pour éviter l'équivoque à laquelle cette dernière expression aurait prêté, à cause des

1. *Rec. d'Arch. Or.*, VI, 351.

2. « Un tel 1, (+) un tel 1, en tout 2 ».

mots **וּלְכָן יִי** par lesquels débute le membre de phrase suivant, tout à fait indépendant du précédent.

— L. 15. **גִּדּוּל**, abrégé de **גְּדֻלָּה**, est peut-être, d'après l'analogie des noms homologues, à vocaliser *Gaddoull* ou *Giddoull*, plutôt que *Gadól*. Cf. le n. pr. talm. **גִּידּוּל**.

OSTRACON M. — L. 2. Au lieu de **אֵן**, lire peut-être **אֵי**, ici et *b. l. 3* ?

— L. 3. La première lettre du troisième mot ne serait-elle pas un *hé* à moitié effacé ? On pourrait peut-être alors comparer le **גִּשּׁוּרִיָּא** du *C. I. S. II*, 138, avec orthographe défective ici ?

OSTR. N. Ll. 3-4 : (ou **לִי**) **אִנְתָּה (יִי) לָךְ** « *ta, ou ma femme* » ?

§ 21

Fiches et notules.

Pèlerins de Terre-Sainte et guides juifs. — Le Livre des Neuf Sphères. — La dédicace gréco-nabatéenne de Milêt. — La basilique du Saint-Sépulcre. — Mithra. — Forgerons et poètes. — Le patriarche Eustochius.

Pèlerins de Terre-Sainte et guides juifs. — M. Mommerat¹ a émis l'hypothèse quelque peu hardie que l'auteur de l'*Itinéraire* connu sous le nom de *Pèlerin de Bordeaux* (333 J.-C.) devait être un Juif converti, parce qu'il semble s'attacher dans sa description de la Terre-Sainte beaucoup plus aux souvenirs juifs qu'aux souvenirs chrétiens. Peut-être est-ce tirer bien vite une conclusion d'une observation qui est juste dans une certaine mesure, mais pourrait être susceptible d'une autre explication. Les faits de l'Ancien Testament tiennent une place guère moindre dans la relation de pèlerinage dite de Sainte Sylvie et postérieure de peu d'années à celle du Pèlerin de Bordeaux. Serait-ce suffisant pour prétendre que la pieuse femme fût une Juive convertie ? Nous voyons, d'ailleurs, par les légendes inscrites sur la mosaïque géographique de Madaba, la place importante que l'Ancien Testament avait continué à garder dans la tradition purement chrétienne de Palestine.

1. *Zeitschr. des d. Pal.-Vereins*, t. XXIX, p. 177.

Si le Pèlerin de Bordeaux est si bien renseigné sur tout ce qui touche aux choses juives, s'il s'y arrête avec quelque complaisance, cela ne pourrait-il pas tenir tout simplement à ce qu'il avait pour guide quelque Juif, converti ou non, demeuré dans la terre de ses ancêtres et faisant fonction de drogman de voyageurs? La survivance en Palestine d'un élément juif indigène au iv^e siècle est attestée par le curieux épisode de l'Invention de la Croix et du Saint-Sépulcre. On peut s'imaginer que cet élément jouait déjà à l'occasion le même rôle que nous lui voyons jouer encore à la fin du moyen-Âge. La relation du pèlerinage de Jacques de Vérone (1335) contient à cet égard un passage¹ qui me paraît assez suggestif :

Si quis peregrinus vellet inquirere civitates et castra antiqua in Terra Sancta, non posset invenire unum (nisi) per aliquem bonum ductorem cognoscentem terras, vel per aliquem Judaeum habitantem in illis partibus, cum Judaei sciant optime omnia loca antiqua demonstracione. . . ideo, quum volui inquirere loca ultramarina, frequenter et sepiissime interrogavi a Judæis ibidem habitantibus et bonum ductorem habui.

Le Livre des Neuf Sphères. — Parmi les ouvrages attribués par le *Fihrist* à l'auteur arabe, d'origine persane, Fadhl ben Naubakht, qui fit plusieurs traductions du persan pour le calife Hâroun er-Rechid, il en est un dont le titre énigmatique a été fort discuté : كتاب النهمطان *le livre de EL-NHMTAN*.

Après de Hammer, Floegel et Suter, M. Steinschneider a repris récemment la question². Il repousse avec raison les solutions conjecturales de ses devanciers, mais sans en proposer une lui-même.

Des quelques détails fournis par le *Fihrist* il résulte que l'ouvrage devait être proprement un traité d'astrologie appliquée aux thèmes des génitures (المواليد). Mais qu'est-ce النهمطان?

De Hammer, avec sa désinvolture habituelle, a lu *Nehthaman*

1. *Rev. de l'Or. latin*, 1895, p. 224.

2. *Orientalist. Litter.-Zeitung*, 1903, col. 637.

et traduit « das Buch der Naturreiche ». Ce n'est pas sérieux. Fluegel n'a pas été plus heureux dans son rapprochement, inadmissible sous tous les rapports, avec l'araméen נחמתא « la consolation ». L'hypothèse de Suter, qui lit *el-nehmulan* et veut y voir une déformation du persan « *nimudar* » نمودار « modèle » et « horoscope »), ne vaut guère mieux. Au moins celle-ci, tout inacceptable qu'elle soit paléographiquement, a-t-elle le bon esprit de chercher la solution du côté du persan et dans l'ordre d'idées voulu¹. C'est dans cette voie, semble-t-il en effet, qu'il convient de s'engager, étant donné ce que nous savons des origines et du rôle littéraire de notre auteur ; mais encore faut-il le faire en tenant compte des conditions paléographiques qui représentent un facteur essentiel du problème.

Je serais tenté d'isoler d'abord du mot en litige un premier groupe qui ne serait autre chose que le persan نو *noh*, « neuf ». Ce nom de nombre évoque aussitôt l'idée, si répandue chez les Orientaux, des « neuf sphères », constituant pour eux l'ensemble du monde céleste². Dans cette conception, dérivée d'ailleurs de celles de l'astronomie et de l'astrologie grecques, la neuvième sphère est justement celle des signes zodiacaux qui jouent un si grand rôle dans les horoscopes généthliques. Aujourd'hui encore les Persans disent couramment نه طاق *noh tâq* « les neuf voûtes célestes », comme nous disons « les sept cieux » (« le septième ciel »). Peut-être bien notre mot énigmatique n'est-il qu'une déformation graphique de cette expression qui, écrite en un seul groupe, نهطاق ressemble fort à نهطان. Le « livre des neuf sphères, sur les natiuités » serait un titre répondant d'une façon bien pertinente au sujet spécial de l'ouvrage.

Dans cette hypothèse j'ai été amené à traiter en quantité négligeable le *mfm* qui intervient entre le *hé* et le *tâ*, estimant

1. Cf. le titre de l'ouvrage astrologique d'El-Kindi : نمودارات المواليد.

2. Voir, entre autres, Mas'oudi, *Les Prairies d'or*, I, p. 186 et suiv. La tradition oscille entre les chiffres sept, huit, neuf et même dix. Mais finalement, c'est le chiffre neuf qui l'a emporté. Cf. Chwolsohn, *Die Ssabier*, II, 645, 671.

qu'il a pu naître accidentellement par suite d'une jonction défectueuse de ces deux lettres. J'avais d'abord pensé à en faire état, en admettant que nous pourrions avoir affaire au nombre ordinal **نهم** « neuvième » + **طاق**. Mais la position de l'adjectif serait contraire à toutes les règles; et il me paraît plus simple, somme toute, de considérer le *mīm* comme issu d'une boucle parasitaire de la partie supérieure gauche du *hé* (du type **ح**), boucle due à quelque malencontreux coup de *qalam*.

Quant à la confusion du *qāf* et du *noun* final, elle est tout à fait d'ordre paléographique, et les scribes arabes s'en sont rendus plus d'une fois coupables.

La dédicace gréco-nabatéenne de Milet. — Après de longs délais, j'ai pu enfin, grâce à l'obligeante entremise de mon confrère M. Haussoullier, obtenir l'estampage de ce texte auquel j'ai consacré naguère¹ une étude étendue, en essayant d'en montrer l'importance historique, qui avait échappé au premier éditeur. On trouvera à la pl. VI le fac-similé de cet estampage. Il confirme pleinement la restitution conjecturale du nom de *Choullaï* qui m'avait permis d'établir la véritable origine et la signification de ce document précieux entre tous. C'est bien, comme je l'avais supposé, une dédicace émanant du fameux Syllæos, grand vizir du roi nabatéen Obodas. J'ai suffisamment retracé la carrière de ce personnage et les événements mouvementés auxquels il a été mêlé, pour me dispenser d'y revenir. Pressé par le temps et à la veille de repartir pour Éléphantine, je ne puis aujourd'hui discuter en détail les autres points sur lesquels l'examen de l'estampage apporte de nouvelles lumières, par exemple la lecture du premier mot de la l. 2 du nabatéen, la reconstitution rationnelle des deux textes superposés etc. J'y reviendrai plus tard.

1. *Rec. d'Arch. Orient.* VII, p. 305-329.

La basilique du Saint-Sépulcre. — MM. Spyridonidis, Hanauer et Dickie¹ signalent et discutent une intéressante découverte archéologique qui vient d'avoir lieu à Jérusalem sur un point de la ville où j'ai eu moi-même l'occasion de faire des fouilles, il y a déjà bien des années². Il s'agit du grand mur en très bel appareil qui s'étend du sud au nord, à l'est de l'église du Saint-Sépulcre, parallèlement à la rue du Khân ez-Zeit, et qui semble avoir appartenu à la basilique ou *Martyrion* de Constantin. J'avais dégagé en 1874 une partie notable de ce mur et le retour d'angle qu'il fait dans l'est à son extrémité méridionale. J'avais poussé mes sondages assez loin dans le nord, mais sans pouvoir aller jusqu'au bout. Depuis, ces fouilles avaient été reprises par les Russes, propriétaires du terrain. Un peu plus tard, on y découvrit accidentellement une très vieille inscription coufique gravée sur l'un des blocs, document d'une importance considérable pour l'histoire du Saint-Sépulcre et des constructions constantiniennes qui s'y rattachent, ainsi que je l'ai montré dans l'étude détaillée que je lui ai consacrée en son temps³. J'avais à ce propos discuté la question de l'origine et de la signification archéologique de ce mur remarquable, en concluant, contre M. Schick et ses partisans, qu'il fallait y voir, non pas le mur du fond de la basilique, mais bien la façade soit de cette basilique, soit du péribole entourant l'esplanade au milieu de laquelle celle-ci s'ouvrait. Je concluais que ce mur devait être percé de trois portes, auxquelles on accédait par un large escalier, conformément à la description d'Eusèbe et à d'autres témoignages antiques.

La découverte qui vient d'être faite confirme pleinement ma façon de voir sur un point essentiel et ruine définitivement l'hypothèse de Schick et consorts. On a en effet, trouvé dans le mur en question et dégagé en partie la porte centrale dont je

1. *Palest. Expl. F. Statement*, 1907, p. 297. — Cf. une étude beaucoup plus complète et mieux documentée du P. Vincent, dans *Rev. Bibl.*, 1907.

2. *Archaeolog. Researches in Pal.*, t. I, pp. 85-100.

3. *Recueil d'Arch. Or.*, t. I, pp. 302 et suiv., + p. 407.

soutenait l'existence. Large de 4^m,28, elle est flanquée de deux autres portes latérales plus étroites. L'axe est-ouest passe exactement par le point même du Saint-Sépulcre, distant d'environ 250 pieds à l'ouest. C'était évidemment la porte principale et centrale. Cela nous permet donc d'évaluer la longueur totale de ce mur de façade, regardant l'est, à environ 130 pieds. Je ne doute pas que la suite des excavations n'amène, en avant de ce mur, la découverte du grand escalier prévu dans ma théorie. C'est un point que je recommande particulièrement à l'attention de ceux qui seront chargés de poursuivre les fouilles entreprises à cet endroit.

Mithra. — Cette entité divine qui tient une place importante dans la religion iranienne et qui a eu, au dehors, une si grande fortune, nous apparaît, du moins à partir d'un certain moment, avec un caractère solaire indéniable. Les dernières recherches de la philologie indo-iranienne tendent à lui assigner à l'origine un caractère quelque peu différent, qui ressortirait à l'ordre métaphysique plutôt qu'à l'ordre physique. D'après ces recherches exposées récemment et précisées par M. Meillet¹, *Mithra*, ainsi que son homonyme et congénère le *Mitra* védique serait surtout, et avant tout, le « contrat », la puissance mystique et personnifiée du pacte. A ce titre son essence serait de la même nature que celle de la *Θέμις* et la *Δίκη* des Grecs, personifications de la justice.

Sans prétendre contester cette conclusion, appuyée sur de sérieuses données, tant linguistiques que mythologiques, il est toujours permis de se demander si, malgré tout, ce rôle assigné à *Mithra* n'est pas secondaire et dérivé de son rôle origininaire ; si *Mithra* n'est pas devenu le dieu de la justice, de la vérité, de la fidélité aux engagements, parce qu'il était déjà le dieu du soleil et de la lumière. Ce *processus*, il faut l'avouer, semblerait *à priori* plus naturel.

Quoi qu'il en soit, et abstraction faite de ce point qui a sans

1. *Journ. Asiat.*, 1907, II, p. 143 : *Le dieu indo-iranien Mitra*.

doute son importance, il y aurait peut-être, il me semble, un rapprochement à faire entre le dieu iranien considéré sous cet angle spécial et le type si remarquable du Zeus "Ορμος, qui présidait à la foi jurée et qui partage avec Thémis elle-même ce surnom significatif. De cette conception est même issue une personnalité revêtue de véritables attributs mythologiques et pourvue d'une généalogie assez suggestive en l'espèce : "Ορμος, fils de l'Ether et de la terre, serviteur de Zeus¹. On pourrait comparer encore au même titre le *Dius Fidius* et le *Semo Sancus* italiotes, et aussi sur le terrain sémitique, le *Ba'al Berith* ou *El-Berith* de Sichem, dieu du pacte².

Peut-être, pour revenir sur le terrain iranien, y aurait-il un autre rapprochement à faire. Je ne l'indique qu'avec toutes les réserves qu'il comporte, car, il se peut qu'il soulève des difficultés philologiques. C'est aux iranistes à décider.

Le nom de *Muhra* est, comme on le sait, devenu normalement *Mihra*, en persan. A cet état, ce nom ressemble singulièrement au mot *muhr* « anneau sigillaire » ; il n'en diffère que par la vocalisation de la première lettre. Y aurait-il eu quelque rapport, soit réel, soit factice et imaginé après coup, entre le nom du dieu du contrat et le mot désignant le sceau qui sert à authentifier celui-ci ? Faudrait-il même faire entrer en ligne de compte, dans cette relation possible, cette espèce d'anneau qu'on remarque si souvent dans les figurations plastiques de la divinité iranienne, celui du milieu duquel émerge à mi-corps le dieu suprême Ahoura-Mazda, et celui que le dieu lui-même tient à la main³ ?

Forgerons et poètes. — A l'appui des observations que j'ai présentées plus haut (p. 71) sur les rapports qui ont pu exister

1. Hésiode fait de "Ορμος le fils de "Ερις, la « Discorde ». Mais c'est là une conception purement philosophique et métaphysique du pacte, fils du conflit auquel il met fin.

2. Cf. également le Baal de l'Hermon, la montagne sainte du serment (*Rec. d'Arch. Or.*, V, p. 354).

3. Ce grand anneau se retrouve encore jusqu'à l'époque sassanide, à la main du roi.

entre le métier du forgeron d'une part, et, d'autre part, l'art de la poésie et de la musique, je rappellerai encore la curieuse tradition arabe qui prétend que le fameux grammairien Khalil ben Ahmed aurait découvert les règles de la métrique et de la scansion en entendant un forgeron battre le fer sur son enclume. Sans doute, ce n'est là qu'une légende, mais elle est significative pour le fond de la question, et je crois pouvoir sans témérité l'enregistrer comme un nouvel argument en faveur de ma thèse.

Le patriarche Eustochius. — J'ignorais en imprimant mon essai de lecture de l'inscription donnée plus haut (p. 88), que ce texte avait déjà été publié, et d'une façon très satisfaisante, par le P. Abel dans la *Revue Biblique*, avril 1907, p. 275. Mon excuse c'est que ce numéro a paru pendant que j'étais absent, occupé à mes fouilles d'Éléphantine. Ce n'est que tardivement que j'ai eu occasion d'en prendre connaissance.

La lecture du P. Abel confirme sur les points essentiels celle à laquelle j'étais arrivé par voie de conjecture. Elle apporte la lumière sur d'autres où j'étais demeuré hésitant. Elle mérite d'autant plus créance, que le P. Abel a eu l'avantage de pouvoir étudier à loisir l'original lui-même. Je crois devoir la reproduire.

Ἐπὶ τοῦ δεσπ(ότου) Εὐστοχίου τοῦ ἀ(ρχιεπισκό)που καὶ τοῦ εὐσεβεσ(τάτου β)ασί(λε)ως Ἰουστινιαν(νοῦ) ἑτ(ους) λ' ἰνδ(ικτιώνος) ε'. Π(ρονομία) Σεβ(υ)λου? καρποφο(ρήσ)α(ντος) Σεργίου Ζ... ἐπὶ(σκήπτου).

Tout en étant prêt à souscrire à cette lecture, je ne cacherais pas que l'attribution à un dignitaire religieux du titre de δεσπότης, auquel j'avais songé mais sans m'y arrêter, me paraît toujours quelque peu insolite. Insolite aussi est l'omission de toute épithète honorifique après le nom du patriarche. Cependant ce dernier fait semble s'imposer, si la pierre ne porte réellement aucune trace de *gamma* après l'*alpha*, à la fin de la l. 2; une telle trace n'aurait sûrement pas, si elle existait, échappé à l'œil exercé du P. Abel. Force est donc de substituer ἀ(ρχιεπισκό)που à mon ἀ[γ(ιωτάτου)] π(ατριάρχ)ου. Par contre, j'incline toujours à voir aux deux dernières lignes les noms consécutifs de trois bienfaiteurs distincts, peut-être même quatre, voire davantage.

§ 22

L'Égersis d'Héracles et le Réveil des dieux.

I

Dans l'examen réitéré auquel j'ai soumis plus haut¹ l'inscription de l'Héracleion de 'Ammân, j'ai été amené, à propos de l'ἔγερσις de l'Héracles phénicien, à citer un passage de Ménandre d'Ephèse où apparaît l'expression τοῦ Ἡρακλέους ἔγερσιν. Je m'étais borné alors à signaler succinctement ce passage, bien connu par ailleurs, tout en suggérant qu'il pouvait constituer une donnée importante du problème ainsi placé par moi sur une base nouvelle, une base épigraphique. Je faisais entendre que cet élément devait être passé par l'étamine avant d'être mis définitivement en ligne de compte, vu que les avis étaient très partagés sur la signification réelle de l'expression en litige. En effet, le mot ἔγερσις ayant le double sens de « construction » et de « réveil », Ménandre parlerait là, selon les uns, purement et simplement de la *construction* d'un temple d'Héracles à Tyr ; selon les autres, d'un véritable acte liturgique ayant trait au *Réveil* du dieu, réveil rappelant quelque peu le concept mythique de la résurrection adoniaque. Tout en posant ainsi la question, je me réservais, d'ailleurs, d'y revenir plus à fond. C'est ce que je voudrais faire aujourd'hui, en reprenant ici la publication du t. VIII de ce *Recueil*, restée en souffrance depuis plus de treize ans pour divers motifs qui ne sont pas tous de mon fait.

L'occasion est d'autant plus opportune qu'entre temps, le P. Abel a publié au sujet de notre inscription une intéressante étude s'appuyant sur une nouvelle autopsie, faite par lui sur place, du monument original². Les résultats de cette étude sont venus, comme il veut bien le reconnaître, confirmer les

1. Voir *supra*, p. 121 ; cf. p. 124, n. 1 (8^e livraison, octobre 1907).

2. *Revue Biblique*, 1908, pp. 570-573.

miens sur la plupart des points¹. Il ajoute en post-scriptum² : « Cet article était déjà imprimé quand mon attention fut appelée sur un passage de Ménandre, etc... ». J'ai quelque lieu de croire que, si l'attention du P. Abel fut ainsi mise en éveil, la suggestion que je formulais, dans le mémoire même dont i^l analyse et discute les conclusions, n'y a pas été tout à fait étrangère. Quoi qu'il en soit, il présente, au sujet du passage de Ménandre visé par moi, des observations judicieuses qui, je suis heureux de le constater, concordent avec les vues que j'indiquais et que je vais exposer plus au long. Ce passage mérite en effet d'être regardé de très-près, car, rapproché comme il l'a été par moi, de l'inscription de 'Ammân, il peut, ainsi qu'on va le voir, lui apporter et, le cas échéant, en recevoir quelque lumière.

II

On sait que Ménandre d'Ephèse avait écrit une histoire de la Phénicie, histoire aujourd'hui perdue, rédigée d'après des documents originaux en langue phénicienne, conservés dans les archives de Tyr. C'est, du moins, ce qu'assure l'historien juif Fl. Josèphe, en citant textuellement un assez long passage de cet auteur à propos des rapports entre Salomon et Hiram, roi de Tyr, rapports dont la Bible nous parle en détail. Il le reproduit même à deux reprises (versions A et B)³, malheureusement avec des divergences qui laissent planer sur le texte primitif et, en particulier, sur le point spécial qui touche à notre sujet, de fâcheuses obscurités.

Avant d'aborder l'examen du texte grec pour la partie qui

1. J'aurai tout à l'heure à reprendre celui concernant le nom même du personnage en jeu dans l'inscription. La façon dont le lit maintenant le P. Abel est bien sujette à caution, comme j'essaierai de le montrer.

2. Insère plus loin, *op. c.*, p. 577.

3. A, dans son *Contre Apion*, I, 18; B, dans les *Antiq. juives*, VIII, 5 : 3. Voir les textes grecs établis, avec les variantes des manuscrits et les conjectures modernes, dans les éditions de Naber (1889) et de Niese (1875 et 1890).

nous intéresse, et afin de permettre de mieux saisir d'un coup d'œil l'ensemble, la portée et aussi les divergences des deux passages en litige, j'en donnerai préalablement les traductions respectives; pour plus de commodité, je les emprunte aux publications de M. Th. Reinach, me réservant d'y proposer, s'il y a lieu, telle ou telle modification.

VERSION A (*Contre Apion*)¹. — Après la mort d'Abibaal la succession de son trône échet à son fils Hirôm qui vécut (cinquante-trois ans et en régna trente-quatre). Il combla l'Eurychoros et dédia la colonne d'or dans le temple de Zeus; puis il alla faire couper sur le mont qu'on nomme Liban une forêt de bois de cèdre pour les toits des temples, *demolit les anciens temples, bâtit de nouveaux sanctuaires et consacra ceux d'Héraclès et d'Astarté; il éleva d'abord celui d'Héraclès au mois de Peritios, puis celui d'Astarté* lors de son expédition contre les habitants d'Utique², qui refusaient le tribut; après les avoir soumis à sa domination, il revint chez lui.

VERSION B (*Antiq. juives*)³. — Ce prince (Hirôm) combla le lieu dit Eurychoros (Grande Place) et consacra la colonne d'or qui est dans le temple de Jupiter; puis il s'en alla couper du bois (de cèdre) dans le mont Liban pour servir à la construction des toits des temples. *Il démolit les anciens temples et en éleva de nouveaux à Hercule et à Astarté; il célébra le premier le « Réveil d'Hercule » au mois de Peritios.* Il fit aussi la guerre aux habitants d'Utique qui lui refusaient le tribut et les plaça de nouveau sous le joug.

Il ne sera pas superflu de confronter ces passages parallèles attribués à Ménandre avec un autre témoignage (C), reproduit également en double par Joseph⁴ et ayant trait incontestablement aux mêmes faits. Celui-ci l'emprunte textuellement, affirme-t-il, à un certain Dios, auteur, lui aussi, d'une *Histoire de Phénicie*, aujourd'hui perdue comme l'ouvrage de Ménandre.

1. *Œuvres complètes de Fl. Josèphe traduites en français sous la direction de Th. Reinach*, t. VII, 1^{re} fasc. (*Contre Apion*), trad. de L. Blum, p. 23.

2. Ici M. Th. Reinach, d'accord avec les critiques les plus autorisés, fait remarquer que le texte est profondément altéré et qu'en tout cas, les mots « puis celui d'Astarté » sont probablement une interpolation.

3. Je fais toute réserve sur ce nom de la ville d'Utique, introduit dans les deux passages par une correction conjecturale que j'aurai à discuter plus loin.

4. Th. Reinach, *Textes... relatifs au judaïsme*, p. 44, n° 18. Cf. la traduction partielle, légèrement modifiée, qu'il donne en note dans l'ouvrage cité plus haut (*Œuvres complètes... Josèphe*, l. c.).

5. *Antiq. jud.*, VIII, 5; 3; *Contre Apion*, I, 17. Traduction de M. Th. Reinach, *Textes*, p. 47, n° 18.

Moins complet sur certains points, Dios ajoute quelques détails qui font défaut chez Ménandre et qui ne sont pas sans intérêt surtout au point de vue topographique.

FRAGMENT C (*Dios*). — A la mort d'Abibaa son fils Hirōu devint roi. C prince augmenta par des levées de terre la région orientale de la ville, agrandit la cité, rattacha à la ville, en comblant l'intervalle qui l'en séparait, le temple de Jupiter Olympien, jusque-là isolé dans son îlot et orna ce temple d'offrandes en or; il monta aussi dans la montagne du Liban et y fit découper du bois pour la réfection des temples.

Si l'on compare les versions A et B, on constate qu'elles marchent sensiblement d'accord jusqu'au passage critique, celui que j'ai mis en italiques dans l'une et dans l'autre et dont je dois donner maintenant le texte grec¹ dans ses deux états respectifs, afin de pouvoir en discuter les termes.

A. — ... καθελών τε τὰ ἀρχαῖα ἱερὰ καινοῦς ναοῦς ὠκοδόμησε, τό τε τοῦ Ἡρακλέους καὶ τῆς Ἀστάρτης τέμενος ἀνέρευσε καὶ τὸ μὲν Ἡρακλέους πρῶτον ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνί, εἶτα τὸ τῆς Ἀστάρτης ὁπότε....

B. — ... καθελών δὲ τὰ ἀρχαῖα ἱερὰ καὶ ναὸν ὠκοδόμησε τοῦ Ἡρακλέους καὶ [τὸν] τῆς Ἀστάρτης, πρῶτός τε τοῦ Ἡρακλέους ἔγερσιν ἐποιήσατο ἐν τῷ Περιτίῳ μηνί....

La prolixité de la version A, la confusion qui semble régner dans sa rédaction, où nous voyons les deux sanctuaires d'Héraclès et d'Astarté revenir à deux reprises, coup sur coup, sans que rien ne justifie cette répétition, l'allure générale du morceau etc., sont suspects *a priori*; on a l'impression d'un remaniement maladroit, une sorte de paraphrase erronée de la version B². Celle-ci, beaucoup plus concise, fournit un sens beaucoup plus clair et plus naturel; elle se ramène à ceci :

1. Voir pour les variantes, corrections conjecturales et observations, les éditions de Naber et de Niese.

2. C'est l'opinion qui a déjà été soutenue avec raison par Movers, *Die Phœnizier*, t. I, p. 385, et peut-être par d'autres avant lui; en tout cas par plus d'un auteur après lui.

Hiram, ayant construit le naos d'Héraclès et celui d'Astarté, fait, lui « le premier », l'*égersis* d'Héraclès, au mois de Peritios. Que faut-il entendre au juste par là? Je crois qu'il s'agit de la cérémonie inaugurale du sanctuaire d'Héraclès, cérémonie¹ faite par le roi en personne installant le dieu dans la nouvelle demeure qu'il lui a bâtie.

Je suppose en effet que les rois de Tyr étaient en même temps investis de la plus haute fonction sacerdotale et pouvaient à ce titre pontifier dans les cérémonies solennelles. Tyr devait avoir le même régime politico-religieux que Sidon. Or, que voyons-nous dans cette dernière ville? L'épigraphie nous a fait connaître que la royauté y comportait, même pour les femmes régentes, le sacerdoce d'Astarté, c'est-à-dire de la grande déesse de Sidon, de la déesse poliade. Les rois sidoniens Echmounazar I et Tabnit sont qualifiés avant tout de « prêtres d'Astarté ». Pareillement, la reine-mère Am'achtoret se dit prêtresse de la déesse patronne de la ville. Si son fils, le petit roi Echmounazar II, ne porte pas ce titre sacerdotal dans son épitaphe c'est que — comme nous l'apprend celle-ci — il est mort prématurément, avant d'avoir atteint l'âge canonique². J'induis de là, par analogie, qu'à Tyr aussi, le roi était en même temps le prêtre de la divinité poliade, en l'espèce, Melqart, l'Héraclès phénicien³. En conséquence, le roi Hiram, et ses prédécesseurs ainsi que ses successeurs, devaient être prêtres d'Héraclès⁴, tout comme les rois de Sidon étaient

1. Je m'expliquerai tout à l'heure sur la nature rituelle de cette cérémonie.

2. Voir sur ce sujet ce que j'ai dit, t. V, p. 240-249.

3. Melqart était le dieu tyrien par excellence; cf. la bilingue de Malte (CIS, I, 122) : למלךרת בעל צור Ἡρακλῆς ἀρχηγέτης.

4. La liste des successeurs de Hiram, telle qu'elle est donnée par Josèphe (*Contre Apion*, I, 28), d'après ses sources phéniciennes, paraît, à première vue, contenir une contre-indication à cet égard : le septième roi, Eithobalos, est dit expressément être *prêtre d'Astarté* — il n'était donc pas prêtre d'Héraclès. Mais je crois qu'on peut au contraire tirer de là un argument en faveur de mon hypothèse. En effet, la dynastie tyrienne, entre Hiram et Pygmalion, a passé par de sanglantes péripéties que Josèphe relate brièvement : le petit-fils de Hiram, Abdastratos, est tué, après neuf ans de règne, par les quatre frères de sa nourrice, dont l'aîné usurpe le trône; puis Aserynos est tué par son frère

prêtres d'Astarté et, en cette qualité, porter le titre protocolaire de *kohen Melqart*, titre que quelque trouvaille épigraphique viendra peut-être un jour nous révéler. Pour bien apprécier la valeur de ce rapprochement entre les usages de Sidon et de Tyr, il faut se rappeler le passage si intéressant de l'épithaphe d'Echmounazar II, qui nous montre la reine-mère et son fils inaugurant en personne les sanctuaires construits par eux et installant en grande pompe les dieux de Sidon dans leurs nouvelles demeures. J'estime que le cas est sensiblement le même que celui de Hiram, inaugurant à Tyr les nouveaux sanctuaires bâtis par lui, celui d'Astarté et surtout celui de l'Héraclès polieus, au culte de qui il était personnellement préposé en raison même de sa fonction politique.

Si l'on se place à ce point de vue, on est tout naturellement conduit à rapprocher également le cas de Salomon qui, sous tous les rapports, rappelle singulièrement celui de son contemporain et allié, Hiram. Lui aussi, ayant construit à Jérusalem un temple somptueux pour le dieu national d'Israël, et ayant installé Jehovah, à grand orchestre, dans sa nouvelle demeure, procède en personne à l'inauguration du sanctuaire, dans une cérémonie solennelle fixée à un certain mois de l'année, ayant un caractère sacré ; nous l'y voyons faire œuvre véritable de pontife suprême, dirigeant le cortège, se prosternant devant l'autel ; puis, debout, les mains levées au ciel, invoquant Jehovah dans une longue prière, bénissant le peuple, présidant enfin au sacrifice des milliers de victimes immolées en ce jour glorieux, etc. Cette image est bien propre à nous donner une idée approchée de ce qu'a pu être la cérémonie de Hiram, procédant à la consécration du temple d'Héraclès élevé par lui à Tyr.

Phelès, lequel à son tour est tué par notre Eithobalos, prêtre d'Astarté. Le fait même que cette qualité sacerdotale est exceptionnellement spécifiée ici semble impliquer quelque évolution ou révolution religieuse substituant, dans les attributions royales, à la prêtrise traditionnelle de Melqart celle d'Astarté. Peut-être bien même avons-nous là l'indice de quelque emprise sidonienne, s'étant effectuée au détriment de l'autonomie politique de la ville sœur et rivale, en proie à ces troubles dynastiques.

1. Le septième mois appelé *Etanim*.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, d'ailleurs, ce rôle du roi-prêtre, tant chez les Phéniciens que chez les Israélites, est essentiellement conforme à celui des Pharaons qui, eux aussi, étaient rois et prêtres — voire même dieux vivants — et accomplissaient pontificalement, dans toute leur ampleur et jusque dans les plus infimes détails, les cérémonies étrangement compliquées du culte égyptien¹. Nous verrons tout à l'heure que c'est encore l'Égypte qui va nous fournir quelque lumière sur la nature même de la cérémonie phénicienne désignée par le mot *égersis*.

III

Cela dit, je reviens, après cette digression peut-être un peu longue, à l'objet propre de cette étude : les textes de Josèphe relatifs à la célébration de la dite *égersis* par le roi Hiram.

Le détail précis de l'époque à laquelle il eut lieu — mois de Peritios² — marque bien l'importance attachée à cet acte liturgique. Comme j'essaierai de le montrer, cette cérémonie par laquelle Hiram inaugure le nouveau temple, devait se répéter quotidiennement dans la pratique courante du culte. Il est possible, toutefois, qu'elle se célébrât d'une façon plus solennelle encore à une certaine date fixe de l'année, dans le mois du calendrier phénicien correspondant à Pérítios³. Mais je

1. Voir sur ce sujet, les deux mémoires de M. Moret : *Le rituel du culte divin journalier en Égypte*, et surtout *Du caractère religieux de la royauté pharaonique*.

2. Il serait bien intéressant de savoir quel mois du calendrier phénicien pouvait représenter le mois macédonien Peritios. M. Th. Reinach dit une fois (*Textes*, p. 46, n. 2) que celui-ci correspondait à peu près à janvier, une autre fois (*Œuvres*, op. c., p. 23, n. 3) à mars. Je n'ose proposer de corriger περιτίω en πεμπτώ, le « cinquième mois » ; Josèphe ayant en effet généralement l'habitude de ramener ses données chronologiques au calendrier macédonien, il est plus probable qu'il a dû procéder de même ici.

3. Hiram aurait choisi, pour son inauguration, ce jour consacré, tout comme Salomon avait choisi pour la sienne le jour de la grande fête du mois d'Étanim. Cf. le « jour heureux et béni » (בֵּיחַ נָעִם וּבִעֲרָךְ) dont parlent deux dédicaces néopuniques (*Rec. d'arch. or.*, V, 105 et suiv.).

crois que Movers¹ exagère l'hypothèse et se laisse entraîner par un mirage en supposant le deuxième jour de Pérítios, et en faisant concorder Pérítios avec décembre-janvier du calendrier julien, le tout pour arriver à un rapprochement invraisemblable de l'*égersis* d'Héraclès avec le 25 décembre, date de la Nativité du Christ. Sans compter que la péréquation chronologique repose sur les bases les plus précaires, l'*égersis*, par définition, ressemble plus à une renaissance qu'à une naissance, et ferait plutôt songer, ceci dit pour les amateurs de ce genre de rapprochements, à une Résurrection, à une sorte d'Anastasis pascale plus ou moins adoniaque en l'espèce.

C'est ce malheureux mot de πρώτος, « le premier », qui a contribué à égarer le rédacteur de la version A ; il a lu, ou corrigé : πρώτον, en faisant rapporter au mot précédent, τέμενος, « sanctuaire », l'adjectif qui logiquement se rapporte au roi inaugurant le dit sanctuaire ; d'où ce sens qui ne se justifie plus guère : « Hiram a fait d'abord — (en premier) — le *téménos* d'Héraclès, au mois de Pérítios ». Dans ces conditions, le mot ἔγερσιν ne pouvait plus avoir pour lui que le sens de « construction » : il a matériellement omis le mot, tout en en gardant le sens supposé par lui, et en maintenant le verbe ἐποίηστος, auquel il est étroitement associé dans la version B : mais il en a néanmoins retenu quelque chose au point de vue du sens primitif, en introduisant de toute pièce un membre de phrase² où il est parlé de la consécration (ἐνιέρυσσε) des deux sanctuaires.

Cette première erreur en a engendré une autre. Poursuivant dans ce même ordre d'idées il a, d'autre part, pour le besoin de la symétrie, ajouté à la fin de la phrase les mots εἶτα τὸ τῆς Ἀστάρτης « ensuite, celui (le sanctuaire) d'Astarté », mots dans lesquels tout le monde s'accorde à voir une interpolation. En outre, il semble qu'il ait voulu mettre en étroite corrélation

1. *Op. c.*, I, 385, suivi par d'autres (par exemple, Bérard, *Cultes arcadiens*, p. 255).

2. Membre de phrase qui manque à B, où il est inutile, ἔγερσις γ' étant visiblement pris dans son acception rituelle.

chronologique la construction du temple d'Astarté et le fait de l'expédition militaire de Hiram, en rattachant cette phrase interpolée à ce qui suit, à l'aide de la particule ἐνὸς « lorsque », Somme toute, il semble créer ainsi gratuitement un certain parallélisme dans la présentation des deux faits :

d'une part :

construction du sanctuaire d'Héraclès, *au mois de Peritios*

d'autre part :

construction du sanctuaire d'Astarté, *à l'époque de l'expédition militaire de Hiram.*

A vrai dire, on ne voit pas bien quelle serait la raison de l'emploi de ces deux manières de dater, si différentes l'une de l'autre. Et d'ailleurs, s'agit-il réellement de dates, au sens propre du mot ? Dans le premier cas, il n'est question que d'un certain mois — aucune indication d'année ; — seul le calendrier est en jeu, probablement en vertu d'une considération purement liturgique. Dans le second cas, la version A prétend visiblement, comme je viens de le dire, établir un véritable synchronisme entre la construction du temple d'Astarté et l'expédition de Hiram. La version B se contente, elle, de relater brièvement, à la suite de la construction des *deux temples* d'Héraclès et d'Astarté, et de la dédicace de celui d'Héraclès (et non pas de celui d'Astarté) : l'expédition de Hiram ; elle le fait dans le style ordinaire de toute chronique enregistrant au fur et à mesure, pour ainsi dire mécaniquement, une série d'événements consécutifs. Est-ce à dire, toutefois, qu'il n'y ait pas entre les deux faits qui se sont passés à la même époque, quelque lien justifiant leur rapprochement ? J'inclinerais assez à croire qu'il y en a un, mais d'une autre nature que le simple synchronisme établi explicitement par la version A et impliqué tacitement par la version B. Il serait même plus solide, je veux dire plus intime, si, comme je vais essayer de le rechercher, il était de l'ordre des rapports de cause à effet.

IV

Ce nouvel aspect sous lequel apparaît la question m'oblige à reprendre à pied d'œuvre les traductions auxquelles on s'est arrêté pour ce passage controversé, et à soumettre à un examen minutieux les leçons mêmes sur lesquelles elles reposent. Il s'agit, on s'en souvient, d'une expédition entreprise par Hiram contre une certaine peuplade qui s'était soulevée et avait refusé le tribut auquel elle était jusque-là assujettie. L'expédition avait été conduite par le roi en personne (ἑπεστράτευστο, ἑπεστράτευσεν), qui s'en retourna (ἀνέστρεψεν) après avoir mis les rebelles à la raison. Le nom de cette peuplade, qui se présente sous la forme de l'ethnique, au datif pluriel, est complètement estropié dans les manuscrits. Les principales variantes¹ sont : Τίτυοις, Τίτυαίοις, Λυκίοις, Ηυκαίοις, Λυκείοις, Ηυκαίς, etc.². On a proposé diverses corrections. Celle qui semblerait la plus simple à première vue, c'est celle de Lowth qui voulait autrefois restituer Τυρίοις « les Tyriens ». Paléographiquement la chose est admissible ; mais historiquement, elle ne l'est guère ; il ne saurait s'agir des Tyriens eux-mêmes, ou d'une certaine fraction de Tyriens, puisque cette peuplade énigmatique nous est présentée comme placée sous le joug de ceux-ci et leur payant tribut.

D'autres savants se sont arrêtés à une idée quelque peu spéculative, qui se présente assez naturellement à l'esprit et se trouve déjà indiquée par Movers³. Il s'agirait tout simplement des habitants de Citium, dans l'île de Chypre, qui se seraient révoltés contre Hiram, comme plus tard ils se révolteront contre un de ses lointains successeurs, Eloulaios roi de Tyr, contemporain de Salmanasar V. Josèphe relate aussi ce dernier

1. On en trouvera le relevé détaillé, avec les références congrues, dans les éditions critiques de Naber et de Niese.

2. Sans parler des leçons latines : *Titiceos*, *Eucheos*.

3. *Die Phönizier*, t. I, 2^e Teil, pp. 219-220, n. 33 a. Toute réserve faite, bien entendu, sur son identification aventureuse des Citiens et des Hittites.

événement, toujours d'après ses sources phéniciennes, dans les termes suivants ¹ :

Ὁὔτος, ἀποστάντων Κιτταίων, ἀναπλεύσας προσηγάγετο αὐτοὺς πάλιν.

Ici, nous avons affaire incontestablement aux Citiens de Chypre ; leur nom est correctement écrit dans les manuscrits et le caractère naval de l'expédition dirigée contre eux par le roi est formellement spécifiée. Mais rien ne prouve que le cas soit le même que celui de la révolte réprimée par Hiram ; dans celui-ci le nom du peuple révolté, s'il avait été celui bien connu des Citiens, n'aurait vraisemblablement pas subi les graves déformations qu'offrent les manuscrits ; de plus, rien dans le texte ne dit que l'expédition commandée par Hiram ait été une expédition navale, tandis que celle d'Eloulaios l'était certainement.

Sans s'arrêter à cette dernière difficulté, Gutschmid a mis en avant une lecture hypothétique tout autre qui a fait fortune et qui aujourd'hui est admise couramment ². Il restitue Ἰτυχαιοίς, et y voit l'ethnique de Ἰτύχη, la fameuse ville d'Utique, fille aînée de la métropole tyrienne, qui aurait été fondée près de trois siècles avant Carthage sur la côte africaine.

Pour peu qu'on y réfléchisse, cette conjecture inspirera de grands doutes. N'est-ce pas aller chercher bien loin le théâtre de cette insurrection qui, selon toute apparence, avait un caractère local et que le roi alla réprimer lui-même à la tête de ses troupes ? S'il s'était agi de la colonie d'Utique, il y aurait regardé à deux fois avant de s'embarquer personnellement dans une aventure d'aussi grande envergure. Aussi, serais-je tenté de chercher le mot de l'énigme dans une autre direction, et sans sortir du rayon d'action vraisemblable de Hiram, c'est-à-dire de la région où s'exerçait son pouvoir immé-

1. *Antiq. juives*, IX, 14.

2. C'est celle que j'ai reproduit (cf. *supra*, p. 151), mais sous bénéfice d'inventaire, dans la traduction des versions A et B, empruntées à M. Th. Reinach, lequel n'hésite pas à adopter ce qu'il appelle « la belle conjecture de Gutschmid ».

diat. Cela m'incite à risquer à mon tour, vaille que vaille, une lecture conjecturale pour le mot en litige.

Ne faudrait-il pas par hasard restituer : *Ἰτουρῆες*, ou *Ἰτουρῶται*, « les Ituréens » ?¹. On sait que les Ituréens, à une époque que nous ne pouvons pas historiquement déterminer, ont changé d'habitat. Cantonnés autrefois dans la zone transjordanique, ils eurent à lutter contre l'invasion israélite, et en particulier contre la tribu de Ruben qui s'empara de leur territoire. Nous les retrouvons, plus tard, transplantés — peut-être bien à la suite de cette éviction — dans le massif libanais, dans la partie méridionale de l'Antiliban constituant le hinterland de la Phénicie. Cela posé, je me demande si ce ne seraient pas justement ces coupes intensives dans les forêts du Liban, pratiquées par Hiram, et aussi, — avec le consentement, voire avec la coopération de celui-ci — par son allié Salomon², pour les besoins de leurs constructions respectives, qui auraient provoqué la révolte des montagnards ituréens, lésés dans leurs intérêts et exaspérés par les dommages et corvées de tout genre qu'entraînait pour eux cette opération. C'est cette révolte qui serait relatée dans la chronique tyrienne citée par Josèphe³.

On s'expliquerait alors d'une façon assez plausible la raison pour laquelle elle y figure côte à côte, avec la mention des travaux de construction, si ceux ci avaient été, comme je suis

1. La déformation subie par le mot serait peut-être attribuable non pas au texte même de Josèphe — qui connaissait et emploie ailleurs le véritable nom des *Ἰτουρῶται* — mais au texte de Ménandre copié par l'historien juif dans quelque exemplaire fautif.

2. Pour les détails, il me suffit de renvoyer aux livres I des Rois et II des Chroniques, et aussi au récit de Josèphe ; pour plus de brièveté j'omets ici les références précises, qu'on trouvera partout.

3. Il ne serait pas impossible que Salomon, qui avait partie liée avec Hiram, ait eu, lui aussi, maille à partir personnellement avec ces montagnards dont il contribuait à dépouiller le territoire. C'est peut-être eux qu'il faut reconnaître dans ces « Chananeens » insoumis, habitant le Mont Liban, que Salomon, s'il faut en croire Josèphe, (*Ant. J.* 8, 6 : 3; cf. I Rois, IX, 19, 20) asservit en leur imposant tribut et corvées.

assez tenté de le supposer, l'occasion et la cause efficiente de la révolte.

V

✠ Cet ensemble de considérations nous invite donc à donner sur toute la ligne, la préférence à la version B sur la version A, et, en particulier, à admettre que l'expression τοῦ Ἡρακλέους ἔγερσιν signifie, non pas simplement la construction du sanctuaire du dieu, mais une certaine cérémonie appelée l'*égersis*, c'est-à dire le « réveil » d'Héracles lui-même.

En quoi pouvait consister au juste cette cérémonie, désignée par ce nom suggestif? A quelle conception religieuse répondait-elle? Que pouvait bien être cet énigmatique « Réveil d'Hercule »? J'inclinerais à en rapprocher une certaine cérémonie fort curieuse qui nous est révélée par le culte égyptien¹.

Chaque matin on procède solennellement à « l'ouverture » (*apertio, matutina apertiones*) du temple; on découvre la statue du dieu (en l'espèce, Sarapis), enfermée pendant la nuit dans son naos dûment scellé, et l'on fait sa toilette. Le prêtre allume le feu sacré, fait les libations rituelles, entonne les hymnes au son de la flûte, et, « debout sur le seuil, *ecce* le dieu en l'appelant en langue égyptienne ». Ici, il n'est pas inutile de citer le texte même de Porphyre :

ἐστὼς ἐπὶ τοῦ οὐδοῦ τῇ πατρίῳ τῶν Αἰγυπτίων φωνῇ ἐγείρει τὸν θεόν.]

Le dieu était considéré comme dormant la nuit, tel un simple mortel. Le jour venu, il était nécessaire de l'éveiller;

1. Apulée (XI, 20, 22); cf. Porphyre (*De abstin.* IV, 9); Arnobe (VII, 32). J'emprunte les références à mon savant confrère et ami, M. Cumont (*Les religions orientales dans le paganisme romain*, 2^e ed., pp. 143 et 344), en me servant de l'intéressant commentaire dont il accompagne les passages cités. Les traits caractéristiques qu'on relève dans les passages de ces auteurs concordent d'une façon frappante avec les détails du rituel égyptien tel qu'il apparaît dans les textes hiéroglyphiques, dont on trouvera un instructif aperçu dans les deux mémoires précités de M. Moret.

c'était l'objet de cet office de matines. C'est ce qui fait dire ironiquement à Arnobe :

Quid sibi volunt excitationes illae quas canitis matutini conlatis ad tibiam vocibus? Obdormiscunt enim superi remeare ut ad vigilias debeant? Quid dormitiones illae quibus ut bene valeant auspicabili salutatione mandatis?

Je ne puis m'empêcher d'être frappé de l'emploi du verbe ἐγείρειν dans la description de cet acte rituel du culte égyptien qui, comme tant d'autres, devait se retrouver dans le culte phénicien. Il me semble autoriser dans une certaine mesure la conjecture que j'ai émise au sujet de l'existence possible d'un mot spécial, tel que ἐγερσότης¹, ou autre, désignant le prêtre chargé d'opérer cette *égersis*.

A côté de ces témoignages littéraires, assez tardifs il est vrai, nous pouvons maintenant en enregistrer un autre, d'ordre épigraphique, qui me semble devoir être rapproché utilement de ceux-ci. C'est une inscription grecque découverte naguère à Rhodes², et contenant un décret du peuple et du sénat des Rhodiens, en l'honneur d'un certain prêtre de Bacchos Dionysos³ qui a généreusement subvenu aux frais du culte. Entr'autres largesses, il a donné une somme de 360 deniers à

1. Bien entendu, *ἐγερσότης serait à considérer comme étant tiré, non pas directement du verbe ἐγείρω, « éveiller », mais de son dérivé ἐγερσις; l'*égersité* aurait été spécifiquement celui qui était chargé de pratiquer l'*égersis* rituelle. Sans doute, la formation de ce mot hypothétique semble quelque peu insolite à première vue. En fait, la mutilation de l'inscription de 'Awmân — aussi bien que celle de l'inscription de Hamle où réapparaît, dans le même état, le mot en luge (cf. RAO, VII, 175, 176; VIII, 120) — ne permet pas d'être fixé sur la desinence; seul, le radical (ἐγερσι... ἐγερσσι...) est certain. J'ai bien songé aussi à quelque mot composé, sur le type ἐγερσιχορος, par exemple *ἐγερσιθεός, voire *ἐγερσιποιός (cf. l'expression du passage de Ménandre citée plus haut : ἐγερσιν ἐποιήσατο). Mais ces formes, non plus, ne sont pas à l'abri des objections.

2. *Jahreshefte des Oester. Arch. Instituts* (1904), t. VII, p. 93. L'inscription a été signalée tout à propos par le P. Abel (l. c. p. 578), qui en tire argument à bon droit en faveur de ma thèse. Elle est de l'époque romaine, avec affaiblissement d'archaïsmes.

3. On sait que Dionysos, sous le vocable de Θουவிδας, était l'objet d'un culte spécial chez les Rhodiens (cf. Preller, 2^e ed. I, 537).

l'organiste de l'orgue hydraulique chargé d' « éveiller » le dieu et aux chanteurs d'hymnes :

δόντα δὲ καὶ τῷ ὑδραύλῃ¹ τῷ ἐπεγείροντι τὸν θεὸν ★ τξ'².

Les éditeurs rappellent avec raison à ce sujet le passage de Plutarque³ parlant des Thyiades, autrement dit des Bacchantes, qui « éveillent » Dionysos le Liknités. Ils estiment qu'il doit s'agir du mythe du dieu nouveau-né, dans son berceau. Ils auraient pu aussi bien faire entrer en ligne de compte les passages d'Apulée, de Porphyre et d'Arnobe que j'ai cités plus haut, d'autant plus que ce culte rhodien célébrant les mystères de Dionysos depuis longtemps assimilé à Osiris, semble avoir subi l'influence des pratiques liturgiques de l'Égypte.

Quoi qu'il en soit, on voit suffisamment par là que l'égersis de l'Héraclys phénicien, telle que j'ai proposé de l'expliquer, peut invoquer en sa faveur plus d'une analogie dans le paganisme égyptien et grec égyptisant.

J'avais déjà d'autre part⁴, indiqué un rapprochement possible entre le rôle de ces « éveilleurs du dieu » et celui des מעוררים du Temple juif, de ces lévites *excitatores*.

Les réserves avec lesquelles je le faisais alors sont maintenant sensiblement atténuées par l'apport de ces nouveaux éléments d'information. Aussi demanderai-je la permission d'y revenir un peu plus en détail. Selon le Talmud⁵, ces éveilleurs sacrés avaient pour principale fonction d'entonner chaque jour le verset 24 du psaume XLIV :

עורה למה תישן אדני הקיצה

« Éveille-toi ! pourquoi dors-tu, mon Seigneur ! lève toi ! etc. »

1. Cf. le *Thesaurus*, s. v. ; ὑδραύλης, autre forme de ὑραυλῆς, est proprement l'orgue hydraulique, l'ὄργανον. Hase a montré que, dans plusieurs cas, le mot ὑδραύλης (composé comparable à καλαμαύλης « joueur de chalumeau ») peut désigner aussi celui qui chante à l'orgue hydraulique.

2. L'inscription, dont la fin a malheureusement disparu, parle ensuite des deux « descentes » ou retours (καθόδοις θύσι) du dieu, qui semblent bien, comme le pensent les éditeurs, se rapporter au mythe mystérieux de Dionysos en tant que Zagreus, à sa mort, à sa résurrection et au retour de sa mère Sémélé ramenée par lui des Enfers.

3. *Isis et Osir*, 35 : ὅταν αἱ Θυιάδες ἐγείρωσι τὸν Διωνύτην.

4. Cf., *supra*, p. 124, n. 2.

5. Voir le texte dans Levy, *Neuhebr. W. t.* III, d. 629.

Choqué de cette pratique — qui rappelait peut-être de trop près celles des cultes adverses¹ — le grand-prêtre Johanan l'abolit en disant : « est-ce qu'il y a un sommeil devant Dieu ? » et en s'appuyant sur le verset 4 du psaume CXXI :

« Voici, il ne dort pas, il ne se repose pas le gardien d'Israël ! »

Peut-être cette explication serait-elle également applicable aux **במם ארם**, si souvent mentionnés dans les inscriptions phéniciennes. N'auraient-ils pas été, par hasard, eux aussi des sortes d'« éveilleurs sacrés ? » Si, d'autre part, **במה** est bien, comme je l'ai suggéré autrefois une forme abrégée de **במקרת** *Meqart*, l'expression **במם ארם במה**, dans l'inscription punique *HES*, n° 1569, équivaldrait alors littéralement à :

[**במם ארם במקרת**] = *ἐγερσί(της) Θεοῦ Ἡρακλέους.]

Nous nous trouverions ainsi ramenés par une autre voie, purement sémitique, à cette notion que je crois avoir dégagée de l'inscription de l'Hérakleion de 'Ammân.

Le nom même de *Meqart* se trouvant ainsi remis à l'ordre du jour, je profite de l'occasion pour présenter à son sujet une observation philologique. Un auteur d'époque assez basse, mais qui semble avoir puisé à de bonnes sources, Ampelius², après avoir compté six Hercules différents, s'exprime ainsi au sujet de celui à qui il donne le n° 4³ :

1. Comparer l'épisode fameux des prêtres « du Baal » aux prises avec Elie sur le mont Carmel (1 Rois, 18 : 19, 20, 27).

Le Baal restant sourd à leurs plus pressantes et fanatiques invocations, le prophète les raille en leur disant : « criez fort ! peut-être dort-il, et il s'éveillera ». On sait que ce *match* religieux finit mal pour l'équipe des adorateurs « du Baal » ; le nom spécifique de celui-ci n'apparaît pas dans le récit biblique, mais ce pouvait fort bien être le Melqart tyrien : Melqart Baal-Qor. Je ferai remarquer, à ce propos, que l'existence d'un lieu de culte phénicien sur le mont sacré du Carmel, existence attestée par divers témoignages antiques bien connus, a été vérifiée depuis par la découverte qu'y fit jadis ma mère, d'un fragment d'inscription phénicienne aujourd'hui au Musée du Louvre (voir mes *Rapports sur une mission... de 1884*, p. 67, n° 20, pl. I, A).

2. *Liber memorialis*, § 9.

3. Ampelius semble ne faire ici que suivre Cicéron (*De natura deorum*, III, 16), ou puiser à la même source. Nous retrouvons en effet chez celui-ci, comme je l'ai déjà rappelé autrefois — avec quelques variantes mythologiques

« Quartus, Croni filius et Cartheres, quem Carthaginienses colunt, unde Carthago dicta est ».

A ce compte, l'Hercule adoré par les Carthaginois aurait pour père Cronos et pour mère Carthéré. J'estime que M. Gsell¹ fait un peu trop bon marché de cette donnée, en ne voulant y voir qu'une simple « invention de mythographes ». Elle contient quelque chose de plus, qui n'est pas sans intérêt. Ampelius vise certainement le nom מלְקָרְת, de l'Hercule phénicien; il le décompose très correctement, en ses deux éléments constitutants : מלְך + קרְת, « le roi de la cité ». Son identification de Melek, ou Milik, avec Kronos est conforme à tout ce que nous savons par ailleurs. Du second élément קרְת « cité », il fait une entité divine en le transcrivant assez fidèlement : *Carthere*. Somme toute, il est possible en effet — *cum grano salis* — de considérer le nom de Melqart comme le produit de l'union de *Melek* et de *Qart*, autrement dit, en termes plus imagés, comme le « fils » de Melek-Kronos et de Qart-Carthéré. Quant à ce qui est de l'existence possible d'une déesse qui, sous le nom de *Carthere*, ou tout autre nom approchant aurait représenté la cité même de Carthage personnifiée et divinisée, il ne faut pas perdre de vue que cette conception a puse faire jour à Carthage même; c'est ce que semblent indiquer certains noms propres puniques où le mot מלְקָרְת, dégagé de la combinaison מלְקָרְת, par voie d'aphérèse, fait fonction d'élément théophore caractérisé : קרתחנא, קרתמשל, קרתיתן, formé exactement sur le type בעלחנא.

Les apparences, tout au moins, sont en faveur du dire d'Ampelius. On a, du reste, à l'époque romaine, des indices

qu'il serait intéressant, mais trop long en ce moment, d'examiner de près — la même liste de six Hercules distincts. Le quatrième, correspondant au même numéro d'Ampelius, nous est présenté en ces termes : « Quartus est Jovis et Asteriæ, Latonæ sororis, qui Tyri maxime colitur, cujus Carthaginem filiam ferunt ». Sur cette Asteria, mère d'Héracles, voir ce que j'ai dit au t. VII, p. 150.

1. *Hist. de l'Afrique du Nord*, I, 379, n. 3, IV, 311.

2. *Rép. d'ép. sémi.* 2001.

épigraphiques impliquant des représentations de Carthage personnifiée et divinisée¹.

VI

Je terminerai cette étude par une observation sur la teneur même de l'inscription de 'Ammân.

Dans un article cité plus haut, le P. Abel en donne une nouvelle copie figurée qui permet de contrôler et, par endroits, de rectifier les précédentes : sa première copie, gravée dans la *Rev. bibl.* 1905 et reproduite dans mon *Recueil*, VII, 148; puis, celle de M. Cumont, publiée par moi plus haut dans ce présent volume, p. 122). J'ai constaté avec plaisir que cette copie, ainsi que le constate lui-même le P. Abel, vérifie matériellement la plupart de mes anciennes lectures, plus ou moins conjecturales. Elle va me fournir l'occasion de reprendre, et peut-être de tirer au clair, un point resté en souffrance, à savoir le nom du personnage honoré, nom par lequel débute la dédicace et qui a jusqu'ici résisté à tout essai de déchiffrement.

Le P. Abel croit pouvoir aujourd'hui lire ainsi le début :

ΜΑΦΤΑΝ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ, *Maphtan, fils de Diogène.*

Il propose de voir dans *Maphtan* le dérivé d'une racine araméenne מפת. Ce nom, de forme bien étrange, m'inspire de grands doutes. Quelle que soit la véritable lecture, je pense, comme je l'avais déjà indiqué jadis (RAO, VII, 154), qu'il faut préalablement décomposer le groupe en litige, et y prélever le premier M, pour en faire la sigle usuelle du prénom romain M(άρκος), fréquent dans l'onomastique hauranienne. En conséquence le nom proprement dit serait représenté par les cinq caractères suivants : ΑΦΤΑΝ, dans lequel la terminaison AN est à mon avis, non pas l'élément radical d'un nom sémitique transcrit à nu, mais bien, selon toute vraisemblance étant

1. *Bull. Arch.*, du Comité, 1917, p. ccvii. Dedicace : *Karthagini Aug. sac.*

donné la tournure même de la dédicace — la désinence grecque d'un nom terminé en $\alpha\varsigma$ au nominatif. Si, comme le P. Abel le tient aujourd'hui pour à peu près certain, la seconde lettre du groupe considéré est réellement un ϕ , on obtiendrait alors : Αφταν , accusatif de Αφτας , où l'on pourrait vouloir chercher une transcription, tolérable à la rigueur, du nom nabatéen très répandu : מפתח , *Aphtah*. Toutefois, cela ne va pas sans difficulté. L'orthographe $\phi\tau$, au lieu de $\phi\theta$, est contraire aux règles organiques de la phonétique grecque. Sans doute, on pourrait répondre à cela que nous avons affaire à du grec syrien, qui ne se piquait pas d'une grande correction ; que cette dérogation à la règle avait peut-être pour but d'éviter une fâcheuse ressemblance avec le mot mal sonnant, $\alpha\phi\theta\alpha\chi$ « ulcère, aphte, » etc. Mais ce ne sont là que des échappatoires. D'ailleurs, le ϕ , n'est rien moins que certain, quoi qu'en dise le P. Abel ; sa première copie portait un P très net ; dans sa seconde, le cotylédon de gauche du prétendu ϕ est figuré en pointillé très faible — donc très douteux. Je préfère m'en tenir à sa première copie. On observe également dans celle-ci une particularité très importante, c'est qu'entre le P et le T il existe un intervalle vide bien marqué, beaucoup plus marqué que dans sa seconde copie ; il est suffisant pour avoir contenu un caractère disparu, par exemple un E, cette lettre étant généralement, dans notre inscription, d'une forme étroite. Toutes ces considérations m'inclinent maintenant à tabler sur une graphie primitive :

$$\text{MAP(E)TAN} = \text{M}(\acute{\alpha}\rho\alpha\sigma\upsilon\nu) \text{ 'Αρ(ε)ταν.}$$

Notre personnage, fils de Diogène, aurait donc tout bonnement porté le nom, si spécifiquement nabatéen, de *Arétas* = אררת ¹.

1. Que si l'on n'admet pas que le vide entre P et T soit suffisant pour avoir pu contenir un E, on pourrait, en désespoir de cause, y rétablir un simple *iota*, en supposant une transcription 'Αριτας , au lieu de 'Απέτας , qui répondrait à la vocalisation arabe de ce nom 'أريثاتو , *l'arithatou*. Mais j'avoue que cet expédient ne me satisfait guère.

§ 23

**Deux épitaphes grecques de soldats
servant en Syrie.**

I

Le P. Abel vient de publier¹ une inscription grecque métrique provenant du Negeb (Palestine méridionale), ainsi conçue :

Οὐδέ λιπὼν λιμιτοῖο Παλεστ(ίνης) χθόνα διὰν
Δωρόθεος γεράων πέλεν ἄμμορος ἐκ βασιλῆος.

Il la traduit ainsi :

Bien qu'il ait quitté la divine terre de la frontière de Palestine, Dorothee a pourtant sa part aux distinctions du Basileus.

Le texte est accompagné de cinq croix disposées avec une certaine symétrie. C'est évidemment l'épitaphe de quelque soldat ayant fait partie de la garnison du *limes* de la province de Palestine², à l'époque byzantine. Pour obtenir le sens auquel il s'est arrêté, le P. Abel estime, d'accord avec le P. Lagrange, qu'il faut faire tomber la négation οὐδέ non pas sur le mot λιπὼν qui la suit immédiatement, mais sur le verbe poétique πέλεν qui apparaît au second vers. Voici comment il explique l'idée qui serait au fond de ce petit texte quelque peu amphigourique : « Même après avoir quitté le *limes*, Dorothee n'a pas été frustré de sa part des faveurs impériales. La mort a donc obligé ce militaire à abandonner son poste à la frontière sacrée de la Palestine, mais il continue à jouir des distinctions de l'empereur en habitant un tombeau élevé aux frais de l'État ».

Le P. Abel avait d'abord pensé à une traduction toute différente, en faisant rapporter — ce qui est grammaticalement plus normal — la négation οὐδέ au participe λιπὼν, avec lequel

1. *Rev. Bibl.* 1920, p. 121, n° 13. Titulus de marbre blanc, conservé dans le musée du monastère bénédictin de la Dormition de la Vierge, à Jérusalem, 2. Probablement la *Palæstina III* ou *Safutaria*.

elle est en contact immédiat : « *Bien qu'il n'ait pas quitté le sol divin de Palestine, Dorothee n'a point eu part aux gratifications de l'empereur* ».

Malgré les considérations qui lui ont fait écarter en fin de compte cette interprétation, diamétralement opposée à la première, c'est vers celle-là que j'inclinerais. Elle n'impliquerait à aucun degré, comme il le pense, une protestation contre une prétendue ingratitude de l'empereur envers l'un de ses fidèles serviteurs; encore bien moins — cela va de soi — l'appel public, d'un soldat disgracié, à la compassion des bonnes âmes. — toujours vivant. Je me contenterai d'y supprimer l'expression : *bien que*, laquelle n'est pas explicitement formulée dans le texte; ainsi introduite arbitrairement dans la traduction, en tête du premier vers. elle lui imprime un tour entraînant une antithèse entre les deux membres de phrase. antithèse qui ne s'impose nullement en l'espèce. Comprise de cette façon, et dépouillée de son prétentieux accoutrement poétique, l'épithaphe se réduit à l'énoncé d'une simple *matter of fact* : le soldat Dorothee, du *limes de Palestine*. est mort à son poste, sans avoir pu jouir des faveurs impériales; autrement dit, il est mort trop tôt pour avoir obtenu les avantages de l'*honesta missio*, à laquelle ont droit les vétérans ayant achevé leur carrière. Il y a tout au plus dans cette épithaphe, assez alambiquée, un léger accent de mélancolie; il ne dépasse guère celui qui est contenu dans l'épithète funéraire si banale : ἀωρεος.

II

Cette inscription grecque m'en a remémoré une autre, provenant également de Syrie qui me paraît présenter avec elle plus d'une analogie; c'est celle de Cheikh Miskin (Haurân) que j'ai étudiée ici-même, il y a quelque dix-huit ans¹.

Ces deux textes méritent d'être rapprochés, car ils sont sus-

1. R. A. O., V, 26, 398,

ceptibles de s'éclairer quelque peu l'un l'autre. Pour plus de commodité je crois utile de reproduire ici l'inscription de Cheikh Misktn, telle que j'avais proposé alors de la déchiffrer et de la lire, réserve faite de deux points encore obscurs¹ sur lesquels je suis heureux d'avoir aujourd'hui l'occasion de revenir.

Οὐ μέχρι στρατι(ε)ία[ς ἀφ'ε]σεως ἀπέ(ν)ειμεν Οὐλπινῶ τὸ γέρας ἑ βασιλε(ύ)ς · ἀλλὰ τὸ θυμωσθὲν ὅτι οὐδὲ λόγος Ἡ θ(ε)ία χάρις, ἅλλα ΓΡΑΜΜΑΤΩ.

On remarquera tout de suite que dans cette inscription qui, sans être proprement métrique comme l'autre, affecte des allures poétiques, nous retrouvons les mêmes mots caractéristiques γέρας et βασιλεύς; ils semblent bien indiquer que nous avons affaire au même ordre d'idées : le congé militaire accordé au nom du *basileus*. Ici, la chose est précisée par l'expression στρατιεῖς ἀφ'εσεως, correspondant à l'*h'mesta missio*; tout à l'heure, elle l'était par le fait même que Dorothee est dit avoir appartenu à la garnison du *limes* de Palestine. Tout en tenant compte, comme je l'ai fait, de la conception chrétienne du *basileus* céleste assimilé au *ba-ileus* terrestre et de la vie humaine considérée comme un service militaire auquel Dieu met fin quand il lui plaît, on est quelque peu fondé à supposer qu'Ulpianus était en réalité, lui aussi, un soldat comme Dorothee, mort dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avant d'avoir atteint l'âge, ou le temps, qui lui aurait assuré le bénéfice des vétérans retraités². En me plaçant à ce point de vue, je comprendrais aujourd'hui ainsi la première phrase : « Sans attendre la fin de son service militaire, le *basileus* (l'empereur, ou Dieu) a accordé à Ulpianus le γέρας (récompense légitime, *præmium*) ».

1. Ce sont les groupes figurés provisoirement en majuscules : H et ΓΡΑΜΜΑΤΩ, dont la transcription sera discutée tout à l'heure.

2. Notre Ulpianus pouvait appartenir à quelque corps auxiliaire du recrutement indigène. On remarquera que ce nom romain semble avoir été assez répandu dans l'onomastique du Haurân. Il y est porté par nombre d'individus d'extraction notoirement nabatéenne; cf. les inscriptions grecques Wadd. n° 2008, 2044, 2383, 2463. Par contre, on n'y trouve pas le nom de Δωρόθεος.

Quant à la seconde phrase, elle présente des obscurités que je n'avais pas réussi à dissiper. En l'examinant à nouveau, je me demande à présent s'il ne faudrait pas en entendre ainsi le premier membre : « mais ce qui est surprenant, c'est que (ce γέρας) n'est pas (un) λόγος, ou (une) θεία χάρις ». Je considérerais autrefois le Η, qui intervient entre λόγος et θεία, comme l'article féminin η¹ ; je préférerais maintenant voir dans cette lettre la conjonction η « ou ». Sans doute, le sens propre dans lequel sont prises les deux expressions mises ainsi en parallèle, n'en devient pas beaucoup clair ; mais, du moins, la construction grammaticale gagne un peu plus d'équilibre. Je persiste à croire que ces expressions visent toujours, — image ou réalité — la mise à la retraite des vétérans, munis du diplôme impérial réglementaire, établissant leurs bons et loyaux services. Ici, elles ont peut-être une valeur plus ou moins métaphorique, étant donné, comme je l'ai rappelé, plus haut, que, selon la conception byzantine, le mot *basileus* est applicable soit à Dieu, soit à l'empereur, et que l'épithète θεός l'est aussi bien aux décrets de celui-ci que de celui-là. En tout cas, il est au moins curieux de constater que ces mots λόγος et χάρις se retrouvent textuellement, et sont de même mis étroitement en rapport dans le passage fameux de l'Évangile selon S^t Jean en parlant du Verbe fait chair et de la Grâce divine². Y aurait-il là comme une sorte de profession de foi chrétienne, voilée peut-être à dessein pour certaines raisons que nous ignorons mais qu'on pourrait imaginer ? Je laisse la question en suspens... Elle va se poser à nous de nouveau, avec plus de force encore, dans l'examen de la fin de la phrase qui constitue un véritable logogriphe dont jusqu'ici on n'a pas réussi à trouver le mot.

Qu'est-ce que signifie ce groupe par lequel se termine l'inscription : ΓΡΑΜΜΑΤΩ ? Il semble bien que, de toute façon, il

1. C'était également l'avis de M. Fossey (B.C.H. 1897, p. 51, n° 45) qui, d'ailleurs, déclare que l'inscription n'est qu'un « galimatias inintelligible » et renonce à la traduire.

2. I, 14 : καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο.... πλήρης χάριτος; cf. 16, 17.

faut en dégager d'abord, le mot γράμμα « caractère, lettre, écrit ». Y a-t-il quelque opposition voulue entre les mots λόγος et γράμμα, la « parole » et « la lettre » ? La chose est possible, quoiqu'on ne saisisse pas très bien à quoi peut tendre cette opposition. Si nous prenons γράμμα dans son acception propre de « caractère », il s'en suit qu'il doit y avoir en jeu quelque lettre de l'alphabet ; cette lettre, alors, ne saurait guère être autre chose que le Τ, qui suit immédiatement γράμμα — abstraction faite, pour le moment, de l'oméga qui vient ensuite et dont je m'occuperai tout à l'heure.

On aboutirait ainsi à un sens général pouvant se ramener à peu près à ceci : toute la récompense obtenue par Ulpianus, mis à la retraite avant le temps, consiste dans la lettre Τ. Que faut-il entendre au juste par là ? Cela fait songer à un curieux passage d'Isidore qui nous dit que, dans les rôles contenant les noms des soldats, on apposait la lettre Τ devant ceux des vivants, et la lettre Θ devant ceux des morts¹. Y aurait-il dans notre épitaphe une sorte de *concelto*, annoncé et souligné par l'expression θαυμαστόν ? la chose ainsi qualifiée de « surprenante » ce serait l'emploi paradoxal de ce Τ qui, appliqué à Ulpianus défunt, semble néanmoins le porter vivant à l'effectif...

Mais, plausible ou non, cette explication partielle ne suffirait pas à elle seule pour résoudre tout le problème. Que vient faire ici l'apparition de ce Τ, qui peut avoir prêté à ce jeu d'esprit quelque peu macabre ? Et, en outre, comment expliquer l'oméga dont il est suivi ? Ces deux points sont peut-être solidaires. Je m'occuperai tout d'abord du premier, pris isolément.

Je me demande si ce Τ énigmatique ne doit pas être considéré ici comme le signe de la croix, sous une de ses formes les plus anciennes, la *crux* dite *commissa*, ou *patibulata*, forme qu'une vieille tradition regardait comme celle même de l'ins-

1. Isidore, *Origines*, I, 23, 1, dans le *Thesaurus*, s. v. : « in breviculis quibus militum nomina continebantur, superstitionibus Τ, defunctis Θ appositum fuisse ».

trument du supplice de Jésus¹. Si telle est bien ici la valeur de ce signe, elle pourrait nous aider à nous rendre compte de celle du ω si embarrassant qui vient après le τ et qu'on ne sait à quoi rattacher. Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur le groupe en litige : $\Gamma\text{PAMMAT}\omega$, on remarque que le τ se présente matériellement comme flanqué d'un α à gauche et d'un ω à droite. Sans doute, le α appartient en réalité au mot $\chi\rho\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$, qu'il termine ; mais est-il trop téméraire de supposer qu'il sert ici à deux fins, et de considérer isolément le groupe : $\text{AT}\omega$? Cela admis, si l'on décompose celui-ci en $\alpha + \tau + \omega$, on obtient le dispositif α fréquent dans la symbolique chrétienne de la croix, sous toutes ses formes, — y compris la forme en τ — accostée des deux lettres sacramentelles χ et ω , d'accord avec la définition du Nouveau Testament, où Dieu dit lui-même : « Je suis l'*alpha* et l'*omega*, le commencement et la fin² ». Ainsi s'affirmerait le caractère chrétien de l'épithaphe, caractère dont j'ai déjà cru saisir une trace, un peu plus haut, dans l'emploi simultané des mots $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$ et $\chi\rho\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$. Ici aussi, cette profession de foi semble être enveloppée d'un certain mystère. Cette réserve provient-elle du souci qu'avait le rédacteur de l'épithaphe de donner plus de piquant à son jeu d'esprit ? où bien est-elle le résultat d'une nécessité commandée par les circonstances et obligeant à mettre une sourdine à un aveu de christianisme qui pouvait être dangereux ? Cette dernière hypothèse nous inviterait à

1. Sur la croix en forme de τ , voir le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* de Martigny (pp. 212-213) et le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* de Dom Cabrol (t. III, col. 3057, 3058, 3062), où l'on trouvera sur cette question toutes les références nécessaires. Parmi celles-ci il en est une que je crois devoir citer textuellement parce qu'elle rapproche justement deux éléments du problème que je discute : d'une part la croix en τ et d'autre part le mot $\chi\rho\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$ qui joue un rôle dans notre inscription ; c'est un passage de l'épître du pseudo Barnabé ainsi conçu :

ὁ σταυρὸς ἐν τῷ τ ἤμελλον ἔχειν τὴν $\chi\rho\acute{\alpha}\rho\iota\varsigma$. Cf. le passage où l'auteur se livre à un jeu d'isopsephie sur le groupe $\mid \text{H} \tau = 318$ (= les 318 serviteurs d'Abraham !) où il voit dans $\mid \text{H}$ les sigles initiales du nom de Jésus et dans le τ final l'image même de sa croix.

2. Apocalypse, I, 8 : ἐγὼ εἰμι τὸ ἄλφα καὶ ἐστὶ καὶ τὸ ω , ἀρχὴ καὶ τέλος. Cf. I, 11, XXI : 6, XXII : 13.

faire remonter la date de notre inscription à une époque un peu plus haute que celle de l'épithaphe de Dorothée, à un moment où la paix de l'Eglise n'était pas encore officiellement assurée. Cela serait assez d'accord avec l'indication chronologique fournie par la forme antique de la croix en T ; elle nous inviterait à remonter au moins au iv^e siècle, tandis que l'épithaphe de Dorothée nous fait sûrement descendre à une époque sensiblement plus basse. En tout cas, il faut noter la profusion de croix accompagnant celle-ci ; elle fait un contraste frappant avec l'absence de ce symbole dans l'épithaphe d'Ulpianus, absence qui serait totale si l'on n'admet pas interprétation que je suggère pour ce T autrement inexplicable.

Peut-être convient-il de rapprocher à ce point de vue un curieux petit proscynème, relevé près de Médaïn Sâleh par les PP. Jaussen et Savignac¹, au milieu d'autres graffiti similaires dus à des soldats indigènes servant dans l'armée romaine, au titre auxiliaire, dans le corps des *dromedarii*².

Il se présente à cet état :

MNHCOH MAGNOCT KACCIC 

Entre les deux noms Magnos et Kassi(o)s intervient une sorte de sigle dans laquelle les éditeurs veulent voir un *ouasm*, c'est-à-dire un de ces signes qui servent aujourd'hui de marques distinctives pour les tribus arabes. J'y verrais plutôt, pour ma part, un élément faisant partie intégrante du graffiti primitif ; ce *tau*, avec les deux points dont il est symétriquement accosté, rappelle singulièrement le symbole chrétien $\Lambda T \omega$, qui semble se cacher dans l'inscription de notre Oulpianos. Là aussi nous pourrions avoir affaire à une profession de foi chrétienne plus ou moins voilée.

1. Jaussen et Savignac, *Mission archéol. en Arabie*, t. II, p. 645, n° 4, pl. CLIII.

2. Au n° 7 apparaît un Οὐλπιανός, homonyme du nôtre et qualifié de *ἱερέας* (sic).

§ 24

Les épitropes de la province d'Arabie.

En parcourant le beau recueil épigraphique que viennent de publier les Pères Jaussen et Savignac¹, j'ai remarqué entre autres, une inscription nabatéenne (nos 301-302) qui m'a semblé présenter un intérêt particulier. C'est celle qu'ils ont transcrite et traduite ainsi :

בטב שלם ארסטיוס מכער אפטרפא בטב ושלם

« En bien ! salut ! Aristinos, chargé de l'intendance. En bien et salut. »

Ils proposent de reconnaître dans le mot אפטרפא une transcription du substantif grec ἐπίτροπος. Suivant eux, il s'agirait de la *charge* d'építropie occupée momentanément par une sorte de gérant, de *locum tenens*, remplissant l'office d'építrope pendant l'absence du titulaire. S'appuyant sur ce que j'ai démontré autrefois², ils supposent que ce titulaire ne serait autre que le premier ministre du roi de Nabatène, lequel, en cette qualité, avait droit au titre de « frère du roi ». Cette interprétation, qui ferait remonter l'inscription à l'époque de l'indépendance nabatéenne, me paraît devoir être écartée. Je pense qu'il faut considérer le mot אפטרפא, non pas comme la transcription du substantif ἐπίτροπος, mais bien comme le pluriel normal nabatéen, à l'état emphatique de אפטרפא transcription directe du mot grec ἐπίτροποι, conforme à celle que nous trouvons dans plusieurs inscriptions palmyréniennes³. Il faut donc comprendre et traduire *les építropes*. A lui seul, ce pluriel nous montre qu'il ne saurait être question de l'építrope

1. *Mission archéologique en Arabie*, t. II, pl. CXVII.

2. *R.A.O.*, II, p. 380.

3. Cf. Vogüé, nos 24, 25, 26 et 27 (= Wadd., nos 2606, 2606*, 2607, 2608, 2609 et 2610). Ces inscriptions, toutes bilingues et datées de l'an 262 à l'an 267 J.-C., se rapportent à un même personnage, Septimios Ouorodès. Il y est qualifié de : אפטרפא דוקנרא די קסר, ὁ ἀρχαιστός ἐπίτροπος Σεβαστοῦ..... δούλη-
vapiou.

royal de l'époque de l'indépendance nabatéenne. Je crois que nous sommes à une toute autre époque, à celle où la Nabatène n'est plus que la province romaine d'Arabie. Par conséquent les épitropes en question doivent être d'une toute autre espèce; ce sont simplement les *procuratores*¹ de la bureaucratie romaine, appelés officiellement *ἐπίτροποι*.

Quant aux mots définissant la charge que remplissait notre personnage auprès des épitropes, je propose de le lire, non pas *נכח*, mais *נכח'*, « aide », titre qui répond très exactement aux fonctions de l'*anjutor* attaché à l'*officium* des procurateurs.

Le cas est tout à fait comparable à celui que je relève dans une inscription grecque de Batanée² où on lit :

Ἀλέξανδρον Ἀκραδάνου ἀρχιερέα εὐσεβὴν φιλοπατριν, ἐρμηνέα ἐπιτρόπων, Ναμῆλῃ γυνὴ αὐτοῦ Πετεραία καὶ Ροῦφος υἱὸς ἐν ἰδίοις κατέθεντο.

Cet Alexandre était donc, comme on le voit, *interprète des épitropes*. Sa nationalité nabatéenne est suffisamment attestée par le nom typique de son père *'Agraban(ès)* et par le fait que sa femme, Namèlè, est *originnaire de Pétra*.

Ainsi ces témoignages viennent confirmer les conclusions auxquelles j'avais abouti autrefois en ce qui concerne le maintien tardif du titre d'épitrope dans l'ancienne région nabatéenne. Je ne crois pas inutile de reproduire ici la courte notice où je les formulais³ :

Le numéro de juin du *Journal des Savants* signale (p. 292) l'inscription grecque suivante découverte par M. A. Musil à *Sik-en-Namalu* et communiquée par lui, en simple transcription, à l'*Académie des sciences de Vienne* (séance du 6 nov. 1907) :

τὰ πάντα Νίρου ἐπιτρόπου σπουδῇ ἔτους π'.

Selon M. Musil la date π' = 310 correspondrait à l'an 2 avant notre ère, c'est-à-dire qu'elle serait à calculer d'après celle des Séleucides.

1. On sait que les *procuratores*, autrement dit les épitropes, se divisaient en deux classes selon leur origine et leurs attributions; voir sur ce sujet l'article de M. Cagnat dans le *Dict. Sagitt.*, s. v. *Procurator*.

2. Comparer l'arabe *مسعد*, à la 3^e forme « aider, assister », de là *المساعد* « l'aide, l'assistant ».

3. Waddington, n° 2143.

4. *Journal des Savants*, 1909, pp. 372, 373.

Même en l'absence de tout contrôle paléographique, il est permis de mettre en doute cette conclusion. La formule employée, le lieu de la provenance (environs immédiats de Pétra), les conditions historiques, tout nous y invite.

Si l'on acceptait la façon de voir de M. Musil, il faudrait faire remonter notre texte aux premières années du roi nabatéen Arétas IV, et force serait de voir dans notre épitrope un successeur inconnu du fameux Syllaos dont j'ai raconté ailleurs (*Rec. d'Arch. Or.*, VII, pp. 305-329) les dramatiques aventures. L'emploi exclusif du grec, à pareille époque, au cœur de l'Arabie Pétrée, est bien peu vraisemblable. Celui de l'ère des Séleucides ne l'est pas davantage, les Nabatéens autonomes ayant l'habitude constante de dater tous leurs documents, épigraphiques aussi bien que monétaires, des ans de règne de leurs rois nationaux.

C'est pourquoi je proposerai de calculer la date en question d'après l'ère de la province romaine d'Arabie, autrement dit, l'ère de Bostra ; soit : $310 + 105/6 = 415/6$ J.-C., ce qui nous fait retomber en pleine époque byzantine, sous le règne de Théodose II.

Je ferai remarquer, à l'appui de cette interprétation, que Pétra même nous a fourni déjà une longue inscription grecque datée, sans ambages possibles cette fois, de l'ère de Bostra 341 = 447 J.-C. (cf. *Rec. d'Arch. Or.* VI, p. 336).

Pour ce qui est du titre, quelque peu imposant, de ἐπίτροπος, il ne doit pas nous faire illusion ; il s'est conservé très tard, et avec une valeur singulièrement diminuée, dans les milieux gréco-arabes de cette région, témoin les inscriptions nos 2110, 2111 Waddington, où nous voyons, en 578 de notre ère, un certain Seos fonctionner comme *epitrope* sous l'autorité du patrice et phylarque¹ ghassanide Alamoundaras, l'*Al-Moundhir* des Arabes.

§ 25.

La fantasia cosmique d'Antipatros.

Au cours d'une tournée archéologique dans le Negeb, en 1905, l'*American School of Oriental Research in Palestine*, a recueilli à Bersabée une curieuse inscription grecque, de l'époque byzantine, qui a été publiée quelques années plus tard dans l'*American Journal of Archaeology*¹. Elle se compose de huit lignes gravées sur une plaque de marbre mesurant 15 × 21 pouces. Le déchiffrement matériel ne présente aucune difficulté. Il n'en est pas de même, comme on va le voir, de la

1. Cf. Wadd. n° 2562c.

2. A. J. A., 1910, p. 66, avec une bonne gravure.

lecture et de l'interprétation de ce texte, consistant en quatre hexamètres assez réguliers. Il constitue une véritable énigme sur laquelle s'est exercée successivement la sagacité de plusieurs savants américains : MM. BB. Charles, Nathaniel, Schmidt, G. W. Elderkin, A. T. Olmstead, Fowler, et J. R. S. Sterrett.

Je reproduis ici la transcription de M. Charles qui a servi de base à ces diverses tentatives; elle est généralement satisfaisante, sauf sur deux points importants appelant des corrections; j'indique celles-ci en note, et j'essaierai de les justifier tout à l'heure :

Ὁφθαλμοί, τί τὸ θαῦμα; πότε' ἐνθάδε κόσμος ἐτύχθη;
 Τίς βροτὸς ἤρξα τὸ' κάλλος ὃ μὴ πάρος ἄσπετος αἰών;
 Ἀντίπατρος τὰδ' ἔτυξε καὶ Ὀυρανὸν ἱλαθί* δεῖξεν,
 Ἡνία χέρσιν ἔχων ἀρηγίλων στρατίων.

Voici comment traduit M. Charles :

O eyes, what marvel! When was order established here? What mortal found the thing of beauty which, before, an infinite extent of time had not discovered? Antipater accomplished this, and (be gracious, O deified hero!) pointed the way to heaven, holding in his hands for Ares the reins of his soldiers.

Il voit dans le mot ἱλαθί — ainsi accentué par lui — l'impératif du verbe poétique ἱλίσσω (ἱλῶ <ἱλίσσωμαι>), « être propice », indiquant « a prayer to Antipater as a deified hero ». Il se demande même si l'auteur, « doubtless a Semite », n'aurait pas prêté à cet impératif la valeur d'un adjectif et s'il ne conviendrait pas de traduire : « Antipater accomplished this and made heaven gracious ». Sans s'arrêter à l'objection paléographique, il ne semble pas éloigné d'admettre la suggestion invraisemblable de M. Olmstead, d'après qui nous aurions affaire à une inscription en l'honneur d'Antipater, père de l'Iduméen Hérode le Grand. La seule chose à retenir de son commentaire aventureux, c'est l'observation fort intéressante due à M. Elderkin,

1. Je corrige : ἡρξατο κάλλος, au lieu de ἡρξα τὸ κάλλος.

2. Je corrige : ἱλαθί.

qui rapproche du début du premier vers un vers quasi identique des Dionysiaques de Nonnos¹ :

ἐφ' ὁπλῶν, τί τὸ ὁπῶν; πύθεν, etc.

Il y a là un indice chronologique qui nous reporte au v^e siècle de notre ère, en plein accord avec l'indice paléographique.

Une tournure analogue réapparaît au l. XLVIII, 602 :

τί τὸ ὁπῶν; πύθεν, etc.

M. N. Schmidt reprend à son tour le texte controversé et en donne une traduction qui s'écarte sensiblement de la précédente, mais n'en vaut guère mieux :

Eyes, what marvel is this! Such an ornament, how was it made here? What mortal devised this beautiful thing the world never saw before? Antipater made it, and shewed how Uranus (gracious be he!) holds in his hands the reins of the armies dear to Mars.

Pour lui — et en cela il a raison — l'inscription n'a pas le caractère funéraire qu'implique l'interprétation de M. Charles ; c'est un petit poème destiné à célébrer l'inauguration de quelque monument notable à Bersabée. Il discute même, à propos des expressions ἐπύχθη et ἔπυξ (ἔπυξε), la question de savoir si la matière de ce monument était le bois ou le métal. Il se décide pour le bronze et rappelle, à ce propos, les fameuses œuvres d'art de Gaza décrites par Chorikios². Après quoi, il s'embarque dans la haute mythologie. Il veut, dans Uranus, reconnaître Baal Chamêm qui, à Bersabée, aurait été identifié avec le Dusarès nabatéen ; l'épithète ἀρτίφρων viserait le rapport entre la planète Mars et la « special astral manifestation of Dusares » ; Uranus-Dusarès, dieu du ciel, aurait été représenté conduisant un char de guerre à la tête des troupes belliqueuses³, etc.

1. *Dionysiaques*, I, 93. Le poète place le vers dans la bouche d'un matelot stupéfait de voir le taureau divin enlevant Europe entre les flots.

2. Entr'autres le merveilleux ὀρόλογιον, avec ses figurines de bronze animées, représentant toute espèce de personnages mythologiques et marquant mécaniquement les heures.

3. Pour arriver à ce sens, M. Schmidt n'hésite pas à corriger ἔχων en ἔχοντα au quatrième vers, correction toute gratuite et absolument inadmissible.

M. Fowler propose une autre traduction qu'il est inutile de reproduire ici, car elle se confond à peu de chose près avec les précédentes.

Par contre, celle de M. Sterrett s'en écarte sensiblement, du moins sur un point essentiel :

Eyes, what marvel can it be that ye see here? The univers hath been depicted. What mortal was it who fixed that order which since time began hath not been fixed before? Antipater, who, holdeth in his hands the marshalling of warrior hosts — Antipater it was who fashioned it and portrayed in a group the vault of heaven.

Au lieu de lire, comme ses devanciers, au troisième vers l'imprécatif $\epsilon\lambda\alpha\theta\iota$ « sois propice », il lit $\epsilon\lambda\alpha\theta\iota$ et y voit ce qu'il appelle le locatif de $\epsilon\lambda\gamma$ « groupe », d'où sa traduction « in a group ».

Quant à la nature même de la chose ou de l'œuvre d'art ainsi décrite, il s'abstient de toute explication.

Ayant eu indirectement connaissance du texte en litige et de la première des traductions qu'on en avait données, j'étais arrivé de mon côté à lire aussi $\epsilon\lambda\alpha\theta\iota$, au lieu de $\epsilon\lambda\alpha\beta\iota$, et j'étais parti de là pour considérer l'ensemble de l'inscription sous un angle tout différent. Je ne saurais mieux faire que de reproduire ici, avec quelques brèves annotations complémentaires, la lettre que j'adressai sur ce sujet à M. Sterrett et qu'il a bien voulu faire insérer dans l'*American Journal of Archaeology*¹ :

1. 1910, pp. 426-427. A peu près en même temps paraissait dans la *Revue Biblique* (octobre 1910, p. 633) une courte notice du P. Lagrange, qui adopte la lecture de M. Sterrett pour le mot en litige. Il croit d'ailleurs, lui aussi, qu'il s'agit, en l'espèce, d'une œuvre d'art, peinture ou sculpture, représentant le ciel, avec les constellations figurées par des animaux symboliques. Il pense même, en suivant la suggestion de M. Schmidt, à quelque réduction ou imitation de la célèbre horloge mécanique de Gaza. Ces vers, dit-il, feraient honneur à Antipater, stratège ou gouverneur de Bersabee, « d'avoir fait dresser une représentation du zodiaque qui avait peut-être quelque utilité ».

A propos de l'horloge de Gaza, dont Chorikios (ed. Boissonnade, pp. 149 ; cf. Stark, *Gaza*, p. 601, et suiv.) nous a laissé une longue et complaisante description, chef-d'œuvre de mécanique qui, d'ailleurs n'a rien à voir, à mon avis, avec notre inscription — je rappellerai l'horloge à automates de la vieille mosquée de Damas (décrite par Ibn Djobair et Ibn Batoûta, *Le Strange, Palestine... Moslems* pp. 250 et 271) ; elle semble s'être inspirée de la même tradition qui, d'origine byzantine, a pris comme on sait, de grands développe-

Monsieur et très honoré collègue,

Mon attention ayant été attirée par une note¹ du *Quarterly Statement* du P. E. F. (july, 1910, p. 235) sur la curieuse inscription métrique, récemment découverte à Bersabée, je me suis reporté pour de plus amples détails à la publication qui en a été faite dans le *A. J. A.* (1910, p. 66). Cet examen m'a confirmé dans ma première impression, et j'ai été heureux de voir qu'en ce qui concerne le mot embarrassant ἱλαθῖ, elle concordait avec votre explication excluant l'in vraisemblable impératif ἱλαθῖ, admis par vos autres collègues. Je suis, sur ce point, tout à fait de votre avis ; je pousserai même plus loin dans cet ordre d'idées, l'interprétation propre de ce mot, qui, à la bien prendre, me paraît contenir la clef même de ce petit puzzle.

J'incline à croire que le localif ἱλαθῖ a été employé ici pour l'adverbe de manière ἱλαδόν², probablement à cause du mètre (ce mauvais poète byzantin ne s'embarrassait pas pour si peu!). Je traduis donc : « catervatim » ou plutôt techniquement « turmatim » — par *escadrons*.

Cela posé, de quoi s'agit-il au juste ? Je ne pense pas que ce soit d'une œuvre d'art (sculpture, peinture ou mosaïque), non plus que d'un globe céleste. Notre Antipatros n'est un *artiste* à aucun titre ; c'est purement et simplement un *commandant de cavalerie*, tenant garnison à Bersabée³. Quel est donc ce chef-d'œuvre sans précédent qu'il se vante d'avoir exécuté ? Tout simplement

ments au moyen âge et à la Renaissance. On remarquera notamment la similitude des « faucons » de l'horloge de Damas et des « aigles » de celle de Gaza, ces oiseaux étant chargés, de part et d'autre, de marquer, voire de sonner les heures, à l'aide de mouvements plus ou moins ingénieusement imaginés.

1. Cette note se bornait à reproduire le texte grec donné par M. Charles, avec une traduction partielle où l'on s'efforçait de mettre d'accord celles qui avaient été proposées.

2. Ou ἱλαδόν, « en troupe, par escadrons ». On sait que le mot ἵλη, proprement « groupe, troupe » quelconque, est employé spécifiquement avec l'acception de « troupe de cavalerie, escadron ». Il correspond d'une façon générale à la *ala* des Romains, prise soit au sens large, soit au sens étroit ; à ce dernier état les *alae* ont fini par équivaloir, du moins numériquement, aux *turmæ* (unités de 30 à 32 cavaliers). En Syrie, c'était principalement le recrutement indigène qui fournissait les troupes montées (surtout d'armes spéciales *sagittarii*, *catafractarii*, *clibanarii*, *dromedarii*). Dans les inscriptions grecques de Syrie et d'Arabie, on rencontre à plusieurs reprises le mot ἵλη, souvent orthographié εἵλη : Waddington, nos 2121, 2316, 2580 ; cf. n° 2351, où le mot latin *alae* est transcrit ἄλας. — Voir aussi Jaussen-Savignac, *Mission en Arabie*, II, p. 645, nos 6, 10, une εἵλη des ἑρομεδάριοι ; cf. encore la *τόρυα* de *dromedarii*, commandée par Marinus, dont j'ai établi l'existence au n° 311 du *C.I.S.*, II (*Rec. d'Arch. Or.*, II, 128, 404) ; c'est peut-être le même mot *τόρυα* qu'il faut reconnaître dans le graffite du *dromedarios* Gaddos, si l'on combine les copies divergentes de Waddington (n° 2267) et de Dussaud (*Voyage arch. Sufa*, p. 96, pl. XIII, n° 264).

3. Cf. *Notitia dignitatum*, éd. Boecking, I, p. 79 : Equites Dalmatae Illyriani Bersabae.

une *fantasia* consistant en évolutions savantes et habiles¹ à l'aide desquelles les escadrons dirigés par lui avaient retracé sur le terrain les mouvements apparents des corps célestes (*l'ouranos*) et la constitution même du monde (*kosmos*). Ces manœuvres militaires, en forme de *orbes* variées, devaient s'être inspirées plus ou moins de certains exercices de la *pompa* du cirque, auxquels les Anciens voulaient prêter un sens cosmique et astronomique. C'est surtout à l'époque byzantine que ces idées symboliques sont formulées². Très fier d'avoir donné aux habitants de Bersabée ce spectacle, sans pareil, à ce qu'il prétend, Antipatros en a fixé, ou fait fixer le souvenir mémorable dans ces quatre vers amphigouriques qui peuvent dès lors se rendre à peu près ainsi : « O mes yeux³, quelle est donc cette merveille ? Comment le Kosmos⁴ (l'univers) a-t-il été exécuté en ce lieu ? Quel mortel a trouvé (ἤρπατο κάλλος⁵), et non : τὸ κάλλος) une beauté inconnue à tous les siècles précédents ? C'est Antipatros qui a exécuté cela et qui a fait voir le ciel⁶ (*ouranos*) à l'aide de (ses) escadrons, en tenant dans ses mains les rênes de (ses) belliqueux⁷ cavaliers ».

A propos de l'emploi des verbes τεύχω, et εὐρίσκω cf. une coïncidence assez singulière avec le distique en l'honneur de Cleotas, l'inventeur de la ἱππάρισις d'Olympie⁸ :

Ὅς τὴν ἱππάρισιν ἐν Ὀλυμπίᾳ εὕρετο πρῶτος,
τεύχε με Κλειοίτας υἱὸς Ἀριστοκλέους.

Il n'y a pas, bien entendu, à s'arrêter au mirage d'Antipatros père d'Hérôde, l'inscription étant visiblement de très basse époque byzantine. Excusez-moi, je vous prie, si j'ai pris la liberté de vous soumettre cette conjecture, heureux si elle pouvait contribuer à faire un peu de lumière sur ce texte bizarre.

1. Cette espèce de carrousel pouvait s'inspirer plus ou moins des *equiria* traditionnels institués, prétendait-on, par Romulus dans le Champ de Mars de Rome en l'honneur du dieu Mars. A ce point de vue le qualificatif de ἀρτίστοιχοι donné ici aux exécutants de ce divertissement militaire est peut-être un peu plus qu'une simple épithète banale ; je le rendrais volontiers par *martiaux*, en conservant au mot sa force étymologique.

2. Cf. *Chron. Alex.*, Malalas, Isidore, Cedrenus, etc. Voir sur ce sujet l'ouvrage trop déprécié aujourd'hui du bon vieux Dupuis, *Orig. de tous les cultes*, I, pp. 56, 217, 257-267.

3. Littéralement : « ô yeux ! ». Ceux du poète, ou bien ceux des spectateurs ou lecteurs ? L'expression équivaut, somme toute, à notre interjectif ; « que vois-je ! ».

4. Ou mieux peut-être et, en tout cas, plus littéralement : « un kosmos ».

5. Je propose de lire ainsi à l'aoriste I du moyen. De cette façon, l'article τὸ disparaît, avec la valeur démonstrative qui y est inhérente et qui impliquait l'existence de quelque œuvre d'art exposée aux regards et ayant un caractère permanent.

6. Littéralement : « un ouranos ». Cf. l'observation présentée ci-dessus, n. 3.

7. Pausanias, VI, 20 ; 14.

8. Ou mieux : *martiaux* ; cf. *supra*, n. 1.

§ 26

La lampe et l'olivier dans le Coran.

I

Adrien de Longpérier a consacré jadis¹ une savante notice à une belle lampe arabe en cuivre appartenant au Musée du Louvre et provenant de la mosquée dite d'Omar à Jérusalem². Après en avoir déterminé l'âge approximativement — elle remonterait, suivant lui, au XII^e siècle — le regretté archéologue recherche le nom qu'il convient de donner à ce genre de lampe représenté par l'exemplaire du Louvre, et qui consiste essentiellement en une enveloppe métallique ajourée, destinée à recevoir la lampe proprement dite. Il croit l'avoir trouvé dans un verset du Coran : ce serait ce qu'il appelle une *misch-kah*. Voici dans quels termes il s'exprime à ce sujet :

A l'intérieur, on posait une lampe de verre dont la lumière lançait des rayons à travers les mille petites ouvertures pratiquées dans le cuivre; c'est

1. Ad. de Longpérier, *Œuvres* I. pp. 456-459 (extraite des *Collections célèbres d'œuvres d'art*, etc., de E. Lièvre, 1866, livre I. 15^e livraison. pl. 37). Voir le récent article de M. G. Migeon dans *Syria*, 1920. p. 56, pl. VII.

2. L'objet acquis par notre consul général M. Edmond de Barrère est généralement offert par lui au Louvre, doit provenir du *makhzen*, vaste salle de débarras du Haram où étaient entassés pêle-mêle toute espèce d'objets hétéroclites, plus ou moins endommagés, provenant des deux mosquées. Ce dépôt où j'ai pu pénétrer, non sans peine, en 1867, contenait encore, gisant dans un désordre indescriptible et sous une couche de poussière séculaire, de précieux débris qui auraient fait la joie de bien des collectionneurs et qu'on aurait pu acheter alors à des prix de famine : grandes lampes en cuivre, verres brisés, splendides carreaux de faïence émaillée, boiseries sculptées, etc. Ce dépôt est une sorte de grande cave voûtée (*qabou*), adjacente à la mosquée d'El-Aqsa, du côté est. Le chroniqueur de Jérusalem, Moudjir ed-din en parle sous le nom de la *Nedjdra* (« l'atelier de charpenterie »), en disant que c'est une construction qui remonte probablement à l'époque fatimite et qu'on y dépose le matériel du Haram (*El-ouns el-djelil*, texte arabe du Caire, p. 369).

une image de la lumière divine assez conforme à l'esprit du Coran. On peut comparer en effet cette enveloppe si finement découpée au grillage qui clôt une *mischkah*, niche dans laquelle on a placé une lampe servant de fanal. Les émaux opaques appliqués à la surface des grandes lampes de verre leur donnent aussi le caractère d'un grillage. On ne saurait douter de l'intention symbolique qui a présidé à la fabrication de ces ustensiles, quand on lit sur quelques-uns d'entre eux, par exemple sur une admirable lampe de verre émaillé appartenant à M. de Nieuwerkerke, le commencement du verset 35 du vingt-quatrième chapitre du Coran (*Sourate de la lumière*)¹ :

« Dieu est la lumière des cieus et de la terre ; sa lumière ressemble à une *mischkah* contenant une lampe, la lampe est dans un verre ; le verre est comme une étoile brillante. »

Sans doute le rapprochement est ingénieux. Je crois pourtant qu'il ne doit être accepté qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire. En effet, Longpérier tranche ainsi la question sans tenir suffisamment compte de l'incertitude où l'on est sur le sens véritable, sur l'origine même du mot en litige. Avant d'examiner ce point, j'estime utile de donner dans leur ensemble le texte et la traduction de ce passage du Coran qui n'est cité que partiellement ; d'autant plus qu'il prête, comme on le verra, à des observations d'un ordre plus général.

الله نور السموات والارض مثل نوره كمشكاة فيها مصباح المصباح في زجاجة الزجاج كأنها كوكب دري يوقد من شجرة مباركة زيتونة لا شرقية ولا غربية يكاد زيتها يضي ولو لم تمسسه نار نور على نور يهدي الله لنوره من يشاء ويضرب الله الامثال للناس والله بكل شيء عليم

Allah est la lumière des cieus et de la terre : sa lumière est comme une *mischkah*, dans laquelle il y a un *misbâh*, le *misbâh* (est) dans un verre, le verre (est) comme une étoile brillante ; il s'allume (au moyen) d'un arbre béni, un olivier qui n'est ni oriental, ni occidental, et dont l'huile peut éclairer même si

1. Ainsi que me le rappelle M. Max van Berchem, le début de ce verset figure en effet presque toujours sur le col des lampes arabes en verre émaillé, tandis que les noms ou qualités du titulaire sont inscrits sur la panse.

un feu ne la touche pas¹. C'est lumière sur lumière. Allah dirige vers sa lumière qui il veut; Allah emploie les paraboles pour les hommes; Allah connaît toutes choses!

Il semble bien que Mahomet — ou l'informateur qui lui avait fourni le renseignement — décrit ici, pour ainsi dire d'après nature, un certain appareil d'éclairage dont il a, ou dont il a eu quelque spécimen réel sous les yeux, et qui, nouveau pour lui, a fait sur son esprit une vive impression. Ce n'est vraisemblablement pas à Médine ou à la Mecque, soit dans le sanctuaire de la Ka'aba, soit encore moins chez de simples particuliers, Arabes comme lui et peu raffinés, que le prophète a pu avoir l'occasion d'observer et d'admirer une pareille lampe qui lui paraissait sortir de l'ordinaire. Alimentée à l'huile d'olive, avec sa flamme brillante, dont l'éclat s'avivait de celui de son récipient en verre, elle devait éclipser singulièrement le luminaire primitif à l'aide duquel on pouvait s'éclairer tant bien que mal à cette époque dans les pauvres intérieurs de la tribu des Koreichites ou des tribus voisines. Quand on ne s'y contentait pas de la vague lueur du foyer, ou du clair de lune, ou de l'obscur clarté qui tombe des étoiles — et qui n'est pas à dédaigner dans les belles nuits du ciel oriental — on devait recourir à quelques mauvaises torches fumeuses². Tout au plus s'y servait-on, à l'occasion, de quelques récipients de fortune, en argile ou tout autre matière grossière, simples lampions ou godets, où sûrement on ne brûlait pas de l'huile

1. L'imagination des Musulmans — j'en ai eu récemment une preuve curieuse, au cours d'un entretien avec l'un d'eux des plus intelligents — n'a pas manqué de chercher dans ce passage du verset une prédiction de Mahomet annonçant la découverte de la lumière électrique! C'est ainsi qu'ils citent couramment certains *hadith* où se trouveraient prédites les découvertes modernes les plus importantes, par exemple l'emploi des bateaux à vapeur..... en attendant ceux qu'ils ne manqueront pas, si ce n'est déjà fait, d'appliquer à l'aviation et à la télégraphie sans fil.

2. Voir à ce sujet les judicieuses observations de M. Guidi, *Della sede primitiva dei popoli semitici* (Atti. . Acad. dei Lincei, 1878-1879, série III, vol. III, p. 603).

d'olive, trop coûteuse et difficile à se procurer, mais peut-être de l'huile de sésame, sinon quelque autre substance grasse plus commune encore¹.

Ce type de lampes vulgaires correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui encore en Syrie سِرْدَج, *sirâdj*², mot d'origine araméenne (ܫܪܓܐ, *cherâgâ*) qui est visiblement apparenté à سِرَج, *siridj*, *stridj*, « huile de sésame »³. Tel est justement le mot avec lequel Mahomet était familier. C'est celui, par exemple, dont il se sert quand, empruntant comme d'habitude ses images à la phraséologie biblique⁴, il nous parle du soleil placé dans le ciel par Allah comme un *sirâdj*⁵.

Le fait que Mahomet n'emploie pas dans sa parabole ce mot qui, cependant, semblait être tout indiqué par l'application métaphorique même qu'il en fait ailleurs, me paraît bien marquer que ce qu'il a en vue ici ce n'est pas le *sirâdj* ordinaire, mais, comme je l'ai supposé plus haut, quelque appareil d'éclairage plus perfectionné, dont il s'efforce d'expliquer le système tant soit peu compliqué. Ce qui est intéressant, c'est la mention du verre qui faisait partie intégrante de l'appareil décrit par lui et devait à ses yeux en constituer la nouveauté et l'attrait. Il insiste trop sur ce détail pour que le verre ne jouât pas un rôle important, sinon essentiel, dans la structure de

1. C'est le cas de se rappeler que les Nabatéens, prédécesseurs et, dans une arge mesure, ancêtres de nos Arabes proprement dits, n'ayant pas d'oliviers, usaient d'huile de sésame, tout comme les Babyloniens (Strabon, p. 666 : 47 ; pp. 635 : 19 ; 632 : 35).

2. C'est ce nom, au pluriel *souroudj*, que les *fellâhîn* de Palestine donnent couramment, en particulier, aux petites lampes de terre cuite, ou λυχνάρια, qu'on trouve dans les sépulcres anciens et dont je parlerai plus loin.

3. Variantes شِرَاج, شِرَاج, *chirâdj* ; à cet état, le mot semble établir un contact entre l'arabe *sirâdj* et le persan چراغ, *tchirâdj*, qui a les sens multiples de « flambeau, lumière, lampe, mèche de lampe. »

4. Genèse 1 : 14-16 ; Psaume 136 : 7-9, les deux luminaires, le grand et le petit, le soleil et la lune.

5. *Sourates* 25 : 62 ; 71 : 15 ; 78 : 13. Dans le même ordre d'idées, les étoiles ornent le ciel comme autant de lampes (*Sourates* 41 : 11 ; 67 : 5) ; cette fois le mot employé est le même que celui du verset en discussion, *masâbîh*, pluriel de *misbâh*.

ladite lampe? Sous quelle forme cette matière y entraît-elle? S'agit-il de quelque organe de protection contre les courants d'air, entourant la lampe proprement dite, à la manière des enveloppes plus ou moins translucides ou transparentes — en corne, vessie, toile apprêtée, voire verre — du *zavq*¹ et de la *laterna* antiques? Nous aurions alors affaire à un appareil du genre lanterne. Faut-il, au contraire, comprendre que tout le corps de l'appareil consistait en un récipient en verre, qui contenait l'huile et la mèche flottant à la surface? L'appareil se classerait alors dans la catégorie de ces lampes tout en verre, en forme de vases, employées dans les sanctuaires byzantins et spécialement dans les tombeaux des martyrs. Il est difficile de se prononcer en l'absence d'indications plus précises. J'aurai, d'ailleurs, tout à l'heure à revenir sur cette question de l'emploi des lampes en verre dans l'ancien culte byzantin.

Quoi qu'il en soit, j'estime qu'il n'est pas prudent d'aller, ainsi que l'a fait Longpérier, prendre comme terme de comparaison pour la lampe dont nous parle Mahomet au viii^e, voire à la fin du vi^e siècle de notre ère, une lampe qui ne remonte guère plus haut que le xiii^e siècle. Je doute fort, en particulier, que ce soit dans le type, relativement tardif, représenté par la lampe en métal du Louvre qu'il faille, comme le veut Longpérier, chercher le sens de notre mot énigmatique *مشكاة*. C'est tout à fait arbitrairement qu'il lui attribue celui d'une sorte de grillage comparable, sous le rapport décoratif, aux grillages en bois, si élégamment ajourés dont sont souvent munies en Orient, ces fenêtres, en forme de « bow-windows », qu'on appelle vulgairement des *moucharabiés*. Je crains que le savant archéologue ne se soit laissé entraîner ici par l'expression dont le vieux Maracci se sert dans sa traduction latine du Coran pour expliquer le mot *مشكاة* :

fenestella in pariete clausa a parte posteriori, in qua sit lampas.

1. C'est, mot pour mot et chose pour chose, le *fiavos* des Arabes d'aujourd'hui.

C'est le mot *fenestella* « petite fenêtre » qui a fait illusion à Longpérier. Ainsi que l'indique nettement le contexte, il s'agit pour Maracci, non pas d'une baie traversant de part en part la paroi, comme le fait une fenêtre, grande ou petite, mais bien d'une simple *niche* pratiquée dans l'épaisseur du mur et dans laquelle la lampe aurait été posée. On ne voit pas, dès lors, pourquoi et comment l'entrée de cette petite niche — si niche il y a — qui n'avait pas de débouché par derrière, aurait été close par devant par le grillage qu'imagine Longpérier.

D'ailleurs, en traduisant ainsi, Maracci ne faisait que paraphraser une des opinions courantes des anciens commentateurs du Coran, dont ce verset a singulièrement exercé la sagacité. Rien ne prouve qu'elle soit la bonne. Ceux-ci, en effet, sont loin d'être d'accord entre eux. Pour se rendre compte de leurs divergences, et, par conséquent, de leur ignorance sur la façon dont on doit comprendre ce mot obscur du texte canonique, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'article consciencieux que lui consacre le grand *Lexicon* de Lane. Si, pour la majorité, la *مشكاة* est une niche, pour d'autres c'est un support en forme de colonne sur lequel on pose la lampe proprement dite (le *misbâh*); pour d'autres, c'est un certain dispositif permettant de suspendre la lampe¹; pour d'autres, c'est, au contraire, une partie intégrante de la lampe elle-même, en particulier le porte-mèche en métal, ou le tube servant à cet usage dans les lampes en verre; pour d'autres, c'est la mèche allumée qui constitue proprement le *misbâh*, etc.².

1. Il faut reconnaître qu'*a priori* ce sens conviendrait assez bien au contexte coranique, l'image même de l'étoile brillante semblant impliquer que la lampe devait être vue d'en bas, par conséquent suspendue à une certaine hauteur. Que si elle était en verre, ce qui paraît avoir été le cas, l'effet produit n'en aurait été que plus accentué; se rappeler, à cet égard, les versets cités plus haut, où les étoiles sont considérées comme des *masâbih* placées au firmament. Mais il faudrait que l'explication du mot fût plus solidement étayée au point de vue philologique.

2. A titre de curiosité il faut ajouter les explications mystiques : le *michkât* représente la poitrine de Mahomet; le *misbâh*, sa langue; la *zoudjdîja* (le verre), sa bouche.

Certes, ce n'est pas de là que nous viendra la lumière. La philologie n'est pas d'un plus grand secours. Jusqu'ici l'étymologie de مشكاة n'a pu être établie. Le mot est rattaché pour ordre par les lexicographes à la racine شكا, laquelle ne nous fournit aucun sens plausible; tout ce que nous savons, c'est que, conformément au mécanisme de la grammaire arabe, il peut être orthographié مشكوة¹, et est susceptible de former un pluriel de type régulier مشاك. Les anciens Arabes semblent avoir eu le sentiment que ce mot, complètement isolé dans leur langue, pouvait avoir une origine étrangère; d'aucuns, parmi eux, ont même prétendu qu'il aurait été emprunté à l'abyssinien²; mon incompetence m'empêche de contrôler ce dernier dire, qui ne doit pas être pris pour argent comptant. Peut-être bien contient-il néanmoins une indication dont il y aurait lieu de tenir un certain compte, nous invitant à chercher en dehors de la langue arabe. L'araméen, auquel il est naturel de songer tout d'abord si l'on se place à ce point de vue, ne nous fournit rien malheureusement, du moins n'y ai-je rien trouvé de plausible³.

1. C'est sous cette forme qu'il entre dans la composition du titre allégorique d'un recueil de traditions religieuses jouissant d'une grande autorité chez les Musulmans sunnites de l'Inde, la *Michkâtou'l-masâbîh*, « La michkât des lampes » (cf. Hughes, *Dict. of Islam*, s. v.). On le retrouve encore dans la formation de titres similaires, par exemple dans celui d'un traité du célèbre docteur musulman Ghazâli : *Michkât el-anouâr*, « La michkât des lumières » (*Catal. des Mss. arabes de la Bibl. Nat.* n° 1331, 4°; cf. *id.* n° 4018, un autre opuscule intitulé : *Michkât el-misbâh*, « la michkât de la lampe »). Tous ces titres sont visiblement inspirés par une reminiscence du texte coranique.

2. S'il en est ainsi, le mot serait alors congénère de ceux qui, désignant pourtant des choses essentielles du culte musulman, — *minbar*, « chaire à prêcher », *mihrâb*, « niche d'orientation pour la prière » — sont, à tort ou à raison, considérés par certaines critiques modernes comme étant d'origine abyssinienne (cf. Fraenkel, *Die aram. Fremdw.*, 274, 293; Schwally, *Z. D. M. G.*, 1898, p. 146).

3. Je n'ose penser sérieusement, malgré l'apparente paronymie, au persan مشکو *mochkou*, *machkou* « temple païen, sanctuaire, gynécée royal, salle réservée d'un palais »; il faudrait supposer alors que le mot employé par le Coran y désignerait non la lampe elle-même, ou l'une de ses parties constituantes, mais quelque vaste salle qu'elle illumine de sa clarté. Toutefois le monde

En désespoir de cause, j'avais envisagé une conjecture dont je ne me dissimule pas la témérité; je crois néanmoins devoir, faute de mieux, la consigner sommairement ici, ne fût-ce que pour la faire juger et condamner. Elle consisterait à admettre préalablement que **مشكاة** est l'altération d'une forme primitive **مكشاة**, par une transposition de deux syllabes (*michkât* = *mik-chât*); l'arabe nous offre plus d'un exemple de pareilles méat-hèses. Cela posé, on peut se demander si *michkât* ne serait pas par hasard une transcription de **μύξ**, devenu en latin *myxa*, *myxus*, *micsa*¹, mot qui signifie tantôt le bec, tantôt la mèche d'une lampe, tantôt, par synecdoque, la lampe elle-même, principalement dans les dérivés s'appliquant aux **λύχναι** à plusieurs becs, ou à plusieurs lampes : **ἑπτὰ μύξες**, **τρίμυξος**, **πολύμυξος**, *heptamyxus* (cf. *heptalychnus*), etc.². Cette conjecture, je le confesse, prête le flanc à de graves objections, dont la moindre n'est pas, à mon avis, le manque d'un intermédiaire araméen, les mots grecs ayant toujours dû passer par cette voie pour pénétrer dans la langue arabe. Somme toute, le plus sage, jusqu'à plus ample informé, est de conclure sur ce point de philologie par un *non liquet*.

Quant à ce qui est de la question archéologique, il n'est pas douteux que l'enveloppe métallique ajourée du Louvre était destinée à recevoir l'appareil d'éclairage proprement dit, réci-

sassanide n'était guère dans l'horizon familier à Mahomet, et un pareil emprunt aussi direct, est peu vraisemblable. D'autres idées encore pourraient être suggérées par la comparaison des racines sémitiques plus ou moins interchangeables : **נשך**, **נשך**, **נשך**, **נשך**, etc., sans parler du nom du dieu babylonien *Nouskou* (**נשך = נכך**, à Neirab), dont l'attribut spécifique était la lampe... Mais ce sont là de ces mirages auxquels il est imprudent de se laisser aller.

1. D'où notre mot *mesche*, *mèche*.

2. Cf., à leurs places alphabétique respectives, ces divers mots dans le *Thesaurus* d'H. Estienne et le *Lexicon* de Forcellini. A ces dérivés il faut ajouter **μύξω**, équivalent de **μύξ**, « nez, narine, émonctoire », qu'emploie la version des Septante pour rendre le mot hébreu **נזרת** signifiant « bec de lampe », dans le passage de Zacharie que je citerai plus loin. Le targoum araméen donne comme équivalent un mot bizarre **אשכריווי**; ce n'est probablement qu'une déformation de **בשכריווי**, transcription du mot grec, avec la métathèse *s + k = k +* (cf. Krauss, *Griech... Lehnwörter*, II, 97).

pient, en verre ou autre matière, contenant l'huile avec la mèche, ou les mèches. L'effet lumineux produit devait bien être celui que décrit Longpérier ; tamisés par les mille petites ouvertures pratiquées dans le cuivre, les rayons devaient briller d'une lueur discrète, comparable à celle d'une grande veilleuse.

N'en déplaise au savant archéologue, ce n'est pas un système de ce genre que Mahomet a en vue dans sa description ; il veut au contraire nous montrer une lampe brillant du plus vif éclat, « comme une étoile », par conséquent brûlant pour ainsi dire à feu nu.

Que si l'on veut trouver quelques analogies pour la lampe ajourée du Louvre ; il faudrait les chercher plutôt dans ces lampes chrétiennes du ix^e siècle, du type des canthares réticulés connus par des anciens textes et documents graphiques dont on trouvera le détail dans le précieux ouvrage de Rohault de Fleury¹. Parmi les divers témoignages rapportés par celui-ci, je suis particulièrement frappé de ce que dit Grimaldi (*l. c.* p. 20, note 4) à propos de l'ancien luminaire qu'il a vu encore, en usage dans la basilique de Saint-Pierre : « *Prisca consuetudo... canthari reticulati operis, seu fenestrati ex auricalcho, ad haec usque tempora ab antiquis formis deducta permansit.* » Voilà une définition qui pourrait s'appliquer assez bien à la

1. Rohault de Fleury, *La messe*, t. VI, pp. 20-21. Voir notamment pl. CDXLI, fig. V, la lampe dont, soit dit entre parenthèse, le galbe général et le mode de suspension rappellent singulièrement les anciennes lampes de mosquée en verre ; le dessin de Grimaldi la représente comme enveloppée d'un réseau à larges mailles, et le vieil érudit bolonais la définit : « *forma canthari reticulati ad usum lampadis* ». Cette définition répond assez bien à celle de Paul le Silencieux décrivant le luminaire de Sainte-Sophie : « *Fara, vasa sunt luminatoria quae nos retia dicimus diverso modo formata* ». Cf. Mabillon (*Museum italic.*, II, 154, 161) : « *retia accendantur* ». Il faut probablement en rapprocher les appareils dits *canistra* et *cophini* « paniers, corbeilles » enveloppes treillisées, en métal, imitant les entrelacs d'une corbeille et dans lesquels on plaçait les récipients en cristal contenant l'huile à brûler. Rohault de Fleury rappelle aussi les miniatures de la Bible de Charles le Chauve où l'on voit, suspendus aux *pergulae*, des cornets d'or à mailles peu serrées, qui, croit-il, étaient la resille métallique où l'on disposait les lampes de cristal.

lampe ajourée du Louvre¹. Longpérier n'aurait pas manqué, s'il l'avait connue, d'en tirer parti pour sa thèse. Mais cet argument n'aurait valu, et ne vaut que pour la lampe du Louvre, et nullement pour la lampe, décrite dans le Coran, qui est d'une tout autre époque et d'une tout autre structure. Celle-ci serait plutôt à rapprocher des anciens *canthari reticulati*, ces récipients en verre, du VI^e siècle, enveloppés dans un réseau métallique dont la destination première était d'en faciliter la suspension, à défaut de bélières prises dans la masse même du verre. Cette espèce de résille, à mailles très larges, laissait passer la lumière sans en diminuer sensiblement l'intensité, au contraire de l'enveloppe formée d'une carapace métallique rigide, à petits trous ajourés, qui, comme je viens de dire, réduisait la lampe en quelque sorte au rôle de veilleuse. Ce qu'on pourrait supposer, en s'appuyant sur cette donnée nouvelle, c'est que le mot en litige *michkât* désignerait ce filet métallique enveloppant et soutenant la lampe en verre suspendue en l'air, dont nous parle le Coran ; peut-être cela pourrait-il mettre sur la voie de l'étymologie réelle du mot².

II

Mais ce n'est pas seulement pour essayer d'élucider ce petit problème de technique archéologique, doublé d'une énigme philologique, que j'ai cru utile de citer en son entier le verset du Coran contenant l'allégorie de la lumière divine et la para-

1. On pourrait dans une certaine mesure — en tenant compte, bien entendu, des différences d'époque et de style — comparer la grande lampe en métal, complètement ajourée, du Mont Athos, reproduite à la pl. CDXLVII de l'ouvrage de Rohault de Fleury. Cf. aussi la lampe arabe ajourée, du XIV^e siècle, (Grenade), reproduite dans le *Man. art. mus.*, I, p. 229, de M. Migeon.

2. Si ma mémoire ne me trompe pas, je crois me rappeler que ce procédé du filet est encore employé parfois, en Orient, pour maintenir, suspendus en l'air, par exemple dans les églises ou mosquées, certains objets ayant un caractère décoratif ou religieux, objets dépourvus de points d'attache — tels que des œufs d'autruche, voire ces gros œufs de faïence peinte à symboles chrétiens.

bole de la lampe. Ayant dû à cette occasion relire le passage et l'examiner de plus près, j'ai été très frappé, non seulement de l'idée religieuse fondamentale qui y est formulée au début, mais encore et surtout de l'aspect tout particulier sous lequel elle y est présentée et développée, avec certains détails assez singuliers à première vue.

Pour ce qui est de l'idée générale que Dieu est la lumière éclairant l'univers, on ne saurait méconnaître dans le dire de Mahomet un écho lointain, plus ou moins affaibli, de la doctrine métaphysique qui, élaborée dans les écoles néo-platoniciennes d'Alexandrie, s'est propagée dans le monde oriental, en passant par Philon, les gnostiques, les manichéens, valentiniens et autres sectes, et qui avait pénétré profondément dans les milieux judéo-chrétiens et chrétiens. C'est probablement à ces deux dernières sources que — grâce, bien entendu, à ses informateurs ordinaires — Mahomet a pu puiser cette notion vague de la *παναύγεια* divine. Les termes dans lesquels il la pose comme base de son allégorie rappellent fort la parole de Jésus¹ : ἐγὼ φῶς εἰμὶ τοῦ κόσμου, etc.

Je suis la lumière du monde; qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres².

On sait avec quelle complaisance l'évangile de saint Jean³ revient sur ce thème de la lumière divine, qui est la vie même, qui a fait le monde, qui éclaire tous les hommes, etc.

Même thème, marqué d'une empreinte ultra-mystique et adapté à des fins eschatologiques, dans l'Apocalypse⁴.

Cette idée semble être demeurée très populaire en Syrie et spécialement en Palestine, jusqu'à la conquête arabe et même

1. A noter la différence que, dans ce même ordre d'idées, Jésus établit nettement entre lui et son précurseur Jean-Baptiste; celui-ci n'était qu'un simple flambeau (λύχνος), allumé et brillant, à la lumière duquel on a voulu se réjouir un moment (Saint Jean, V, 35).

2. *Id.*, VIII, 12; cf. IX, 5. On remarquera, soit dit en passant, le même rôle directeur attribué à la lumière d'Allah dans le verset du Coran.

3. *Id.*, I, 4, 5, 9; III, 19; XII, 35, 36, 46, etc.

4. *Apocalypse*, XXI, 23, 24; XXII, 5. L'idée est en germe dans Isaïe, LX, 91.

y avoir pris corps en quelque sorte. C'est ce qu'attestent matériellement ces petites lampes de terre cuite de Jérusalem, du type *sirâdj*, ces humbles, mais éloquents *lychnaria* byzantins, dont j'ai découvert, il y a plus de cinquante ans, le premier spécimen¹; ils portent, inscrite en grec vulgaire, la légende suggestive : Φῶς Χ(ριστο)ῦ φένη (= φαίνει) πᾶσιν, *la lumière du Christ brille pour tous*².

Sur une autre lampe similaire on lit : Φῶς ἐκ φωτός³; c'est presque le « lumière sur lumière » de Mahomet.

En dehors des lampes somptueuses et imposantes dont je parlerai plus loin, et qu'il avait pu apercevoir dans certaines églises entrevues par lui au cours de ses voyages en Syrie, Mahomet a pu remarquer encore des *lychnaria* populaires de ce genre entre les mains des chrétiens avec lesquels son métier de caravanier le mettait en contact, et — chose dont son esprit curieux était toujours très friand — obtenir d'eux des explications, plus ou moins idoines⁴.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de cette conception générale d'Allah, lumière de l'univers, que ce passage du Coran doit être rapproché de la conception chrétienne.

Partant de cette idée première, Mahomet la développe dans une de ces allégories imagées pour lesquelles il a un faible; il

1. *Rev. arch.*, 1878, t. XVIII, p. 77 (l'article est de moi, et non de Chester, comme le dit R. de Fleury, *op. c.*, p. 12). Cf. *RAO*, I, 171, II, 89, III, 41.

2. Comparer aussi le symbole cruciforme, si fréquent, dans l'épigraphie chrétienne d'Orient : φω + ζωή *lumière, vie*, où se trouve condensée, en deux mots ingénieusement disposés, toute la substance de la doctrine johannique (Saint Jean, I, 4).

3. De Rossi, *Bull. art. crist.*, 1865, p. 12. C'est la profession de foi nicéenne, *lumen de lumine*.

4. Je rappellerai à ce propos un fait qui n'est pas indifférent, c'est que ce type des *lychnaria* chrétiens semble avoir servi de modèle à des *lychnaria* de forme identique, à légendes coufiques, que j'ai eu l'occasion d'étudier à plusieurs reprises (*Rec. d'Arch. Or.*, II, 19, 47. 402; III, 43, 284, pl. VII, B, C; V, 33; *Album d'Antiquités orientales*, pl. XLVII, nos 9, 9 a, b, c.). On en trouvera un nouveau spécimen publié tout récemment par le P. Ronzevalle (*Mélanges de la Faculté Orientale* de Beyrouth, t. VII, p. 166, pl. XV, fig. 4 et 5); exécuté, lui aussi, à Djerach, il vient confirmer de la façon la plus opportune le déchiffrement que j'avais jadis proposé de son prototype.

en tire une parabole, un *mathal*, équivalent — mot pour mot et chose pour chose — du *mâchdl* biblique¹. Or, son *mathal*, puisque *mathal* il y a, me paraît présenter dans le détail même des ressemblances remarquables, voire presque textuelles, avec certains passages de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Qu'on veuille bien relire, en se plaçant à ce point de vue, le chapitre IV de Zacharie, qui expose une des visions du prophète et rapporte son colloque avec l'ange que lui a dépêché Jehovah. L'ange lui demande ce qu'il voit. Je résume ici le récit, en n'appuyant que sur les parties essentielles pour ma thèse. Le prophète répond :

J'ai regardé, et voici une *menôrah* (candélabre) tout en or ; à son sommet, une *gullah*, (récipient, réservoir) avec ses sept *né'ôt* (lampes), et sept *mosaqôt* (conduits) pour (alimenter) les lampes d'en haut.

Jusque là, rien de particulier à noter, si ce n'est que, comme Mahomet le fera plus tard, l'auteur biblique se complaît dans la description minutieuse, et très embrouillée elle aussi, de l'appareil d'éclairage qu'il a en vue ; cette description est, en l'espèce, visiblement inspirée par le fameux chandelier, ou plutôt lampadaire, à sept branches du temple juif. Mahomet, lui, se contentera de prendre pour modèle une de ces belles lampes chrétiennes qu'il pouvait connaître *de visu* ou par ouï-dire, comme j'essaierai de le montrer, et il s'appliquera à la décrire de son mieux.

Mais voici qui va devenir plus intéressant pour nous. Le prophète juif poursuit ainsi (verset 4) :

ושנים דיתים עליה אחד מימין הגלה ואחד על שמאלה

et (il y a) deux oliviers au-dessus d'elle, l'un à droite de la *gullah*, et l'autre à sa gauche.

1. משל = مثل. Remarquer que le mot est répété deux fois dans ce même verset, la seconde fois avec une insistance particulière sur ce procédé employé par Allah pour se faire mieux entendre des hommes, procédé renouvelé de celui des prophètes juifs.

Un peu plus loin (verset 11), il demande à l'ange :

Qu'est-ce que ces deux oliviers à la droite de la *menôrah* et à sa gauche ?

Il réitère sa question sous une forme un peu différente (verset 12) :

מה שתי שבלי היתים אשר ביד שני צנתרות הזהב המריקים מעליהם הזהב

Qu'est-ce que ces deux branches d'olivier qui sont auprès des deux *santerôt*¹ d'or, d'où découle l'or².

L'ange répond enfin, en donnant le mot de l'allégorie (verset 12) :

אלה שני בני היצהר העמדים על אדון כל הארץ

Ce sont les deux « fils de l'huile » qui sont debout pour le seigneur de toute la terre.

L'auteur de l'Apocalypse (XI, 3-4) a repris pour son compte un fragment de la vision de Zacharie, non sans l'obscurcir encore davantage. Il s'attache particulièrement au verset 12 :

Καὶ δώσω τοῖς δύο ἐκ τῶν μέγιστον μου καὶ προσφθεγούσους οὗτοι εἰσιν οἱ δύο ἐλάϊαι καὶ δύο λυχνίαὶ ἐνώπιον τοῦ κυρίου τῆς γῆς ἑστῶτες.

Et je donnerai aux deux témoins (le pouvoir) de prophétiser... Ces (témoins) ce sont les deux oliviers et les deux flambeaux qui se tiennent en face du Seigneur de toute la terre.

Dans ces deux oliviers, dans ces deux branches d'olivier, dans ces deux « fils de l'huile », devenus pour l'auteur de l'Apocalypse les deux « témoins »³, les anciens commentateurs chrétiens ont voulu reconnaître, on le sait, les deux oints du Seigneur, Zorobabel (dont il est parlé dans les versets inter-

1. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, à propos du mot *michkât*, les Septante rendent ce mot par *μυζωτήρ* « nez », bec de la lampe d'où sort la mèche.

2. Le mot *הזהב* est assez inattendu à cet endroit ; la leçon primitive serait-elle à rétablir paléographiquement en *הזית*, « l'huile » ?

3. Remarquer que Mahomet se donne, lui aussi, comme un « témoin » d'Allah ; il est le témoin par excellence, *الشاهد* ; il est doué également du don de prophétie ; enfin, il est en même temps, un flambeau, une *lychnia* tout comme les deux êtres de raison de l'Apocalypse :

« O (toi) le prophète ! nous t'avons envoyé comme un *témoin*, un avertisseur

médiataires) et Jésus. Je me garderai bien de toucher ici à cette question d'exégèse transcendante. Je me bornerai à retenir que cette image du chandelier aux sept lampes, combinée avec la conception générale de Dieu ou du Christ, lumière de l'univers, a fait fortune dans la théologie de l'Église primitive. Nous en avons, entr'autres, une preuve dans ce passage de saint Ambroise disant ¹ :

Lux Christi in Lege praecessit, cujus postea in Evangelii gratia, quasi in heptamysso ² *Spiritu, universa mundi hujus implevit, h. e. in septiformi Spiritu.*

On entrevoit déjà comment, et dans quel état, cette tradition judéo-chrétienne, transmise oralement et plus ou moins déformée par des intermédiaires médiocrement instruits, a pu parvenir jusqu'aux oreilles de celui qui s'appelait lui-même « le prophète illettré ».

C'est elle qui lui a fourni, en l'espèce, la matière de son *mathal* allégorique auquel il attribuait une inspiration divine, non sans raison, d'ailleurs, car il est, comme tant d'autres, dérivé de livres juifs et chrétiens qu'il tenait pour sacrés. Nous retrouvons en effet dans notre verset coranique les traits les plus caractéristiques de son prototype juif. De part et d'autre, description minutieuse d'un appareil d'éclairage, jouant un rôle de premier plan, en raison, soit de son usage réel dans le culte juif, soit — dans le Coran — de son emploi comme terme de comparaison pour donner une idée de la lumière d'Allah. Puis, intervention, dans le développement de l'image, d'oliviers qui,

un annonciateur, un convocateur au culte d'Allah, un *flambeau* illuminateur » (*Sourate* 33 : 44-45).

Le mot *سراج* employé ici, et dans les passages parallèles désigne une de ces lampes alimentées originellement à l'huile de sésame dont j'ai parlé plus haut (p. 186).

1. Ambros. 2. Apolog. David, 9, n. 49. J'emprunte la citation au *Thesaurus* d'Henri Estienne, s. v. *μύξα*.

2. Cette conception vise à la fois les sept lampes du chandelier décrit au verset 2, et les sept yeux de Jehovah, parcourant toute la terre, du verset 10 du chapitre précité de Zacharie.

placés auprès de la *menôrah* biblique ou de la lampe décrite par le Coran, alimentent directement l'une et l'autre en y faisant couler une huile douée de propriétés surnaturelles. Ce rapprochement intime, cette mise pour ainsi dire en contact de l'appareil d'éclairage et de l'arbre même qui en est en quelque sorte le nourricier, est déjà, on l'avouera, un trait bien frappant et passablement suggestif. Ces similitudes sont trop grandes pour être fortuites. Elles sont encore accentuées par un autre trait sur lequel je demande la permission d'insister, car il me paraît démonstratif.

Qu'est-ce que peut bien être, dans la pensée de Mahomet, cet « olivier béni », qui alimente la lampe et qui n'est *ni oriental ni occidental*? Que signifie cette expression pour le moins bizarre? On peut, je crois, trouver la réponse à cette question en se reportant au texte de Zacharie. Nous avons vu qu'il y est parlé, non pas d'un, mais de deux oliviers, qui s'élèvent, l'un à droite, l'autre à gauche de la *menôrah* ou de la *gullah* de la *menorah*. Les expressions employées pour désigner ici la droite et la gauche sont, on se le rappelle, שמאל et ימין. Que s'est-il produit? En passant de bouche en bouche — bouches aux parlers sémitiques différents — la tradition qui reposait sur le texte de ce verset s'est altérée; Mahomet devait la tenir, comme tant d'autres, de quelque Juif de son entourage, qui lui aura traduit tant bien que mal le texte qu'il citait probablement de mémoire. D'une part, les deux oliviers se sont réduits à un seul; d'autre part, les mots שמאל = شمال et ימין = يمن, ayant respectivement, aussi bien arabe qu'en hébreu, par suite du mode d'orientation des Sémites, le double sens de *gauche* = *nord*, et de *droite*, = *sud*, c'est le second de ces deux sens qui a prévalu; il s'est imposé à Mahomet; de là, son olivier unique qui, n'étant comme il le dit, ni à l'Est ni à l'Ouest, doit être alors au nord *ou* au sud: en effet, étant seul, il ne saurait être à la fois au Nord *et* au Sud. Nord et Sud par rapport à quoi? Mahomet a dû être fort embarrassé; pensant avoir affaire à un olivier unique, il lui semblait, à juste titre, matériellement impossible d'assigner à ce même

arbre deux positions diamétralement opposées, que ce fût droite et gauche ou nord et sud. Il s'est tiré d'embarras par une échappatoire. Croyant qu'il s'agissait d'une question d'orientation, il a exclu nommément deux des quatre points cardinaux qui lui semblaient être hors de cause, à savoir l'Est et l'Ouest; il ne restait plus alors en ligne que les deux autres, le Sud et le Nord (autrement dit la droite et la gauche), et ceux-ci se trouvaient désignés virtuellement, dans sa pensée, par la prétérition même dont ils sont l'objet. D'un autre côté, comme il hésitait naturellement entre ces deux derniers, n'ayant qu'un arbre à caser au lieu de deux, il estima prudent de laisser le choix en se tenant dans le vague, expédient auquel il recourt plus d'une fois... والله اعلم

III

A l'appui des explications qui précèdent, il n'est pas indifférent de constater que la question de l'olivier semble avoir toujours beaucoup préoccupé Mahomet. La chose se comprend, si l'on considère que cet arbre fournit à l'homme un des plus précieux produits pour l'alimentation, l'éclairage et bien d'autres usages encore. Ce n'est que sur le tard que les Arabes ont été à même d'en connaître et d'en apprécier les bienfaits. L'olivier, inexistant dans le pays des Nabatéens, comme nous l'avons vu, ne poussait pas davantage dans la région occupée par leurs successeurs. Le nom même que ceux-ci lui ont donné est étranger à leur parler propre; ils l'ont emprunté, comme tant d'autres, à l'araméen¹, à cette langue, sœur philologiquement de la leur, mais autrement riche, où les Arabes ont puisé la majeure partie des mots qui leur manquaient pour désigner des choses, voire des idées, qu'ils ignoraient ou dédaignaient, avant d'avoir pénétré en conquérants et s'être établis en

1, Cf. Fraenkel, *Die aramäische Fremdw.*, p. 147.

maîtres dans le milieu de la haute culture syrienne, ou, pour parler plus exactement, syro-hellénique.

C'est au dehors, aux territoires plus favorisés de la Syrie byzantine, — où l'arbre était méthodiquement cultivé, et sur une grande échelle — que Mahomet a dû ce qu'on pourrait appeler la révélation de l'olivier. De là, la place importante qu'il lui accorde dans le Coran. En dehors du verset étudié plus haut, où il l'appelle « l'arbre béni », il le mentionne avec éloge à plusieurs reprises. Il ne l'oublie jamais quand il énumère avec complaisance les divers produits de la terre qui procurent l'abondance aux hommes¹. Il lui assigne même une place significative dans une de ces formules d'adjuration dont il affectionnait le tour solennel et où souvent sont prises à témoin les choses les plus inattendues :

والتين والزيتون * وطور سينين * وهذا البلد لامين

(J'en jure) par le figuier et par l'olivier ; par le Mont Sinaï (*Toûr Sînîn*) ; par ce territoire sûr (de la Mecque)².

Il lui attribue une origine divine. C'est une création spéciale d'Allah :

وشجرة تخرج من طور سيناء تنبت بالدهن وصبغ للأكلين

(Nous créâmes aussi) un arbre qui sort du Sinaï (*Toûr Sainâ*), qui produit l'huile (*douhn*) et un suc comestible³.

Bien que dans ce dernier passage l'olivier ne soit pas désigné, comme il l'est d'ordinaire ailleurs dans le Coran, par son nom spécifique d'origine araméenne, *zaitoun*, on ne saurait douter, de l'identité de l'arbre, d'après la définition qui en est donnée. Peut-être bien y a-t-il à chercher dans l'emploi de cette expression périphrastique un indice de la date relativement récente de l'introduction dans le dialecte koreichite des mots araméens זיתון, זית ; peut-être y faisaient-ils encore figure de néologismes.

1. Cf. par exemple, *Sourates* 6 : 99, 142, 16 : 11.

2. *Sourate* 95 : 1, 3.

3. *Sourate* 23 : 20.

La même observation est applicable au mot *douhn*¹ employé ici au lieu de *zait* pour désigner l'huile. *Douhn* est proprement la « graisse », c'est-à-dire une des substances qui tenaient lieu de l'huile d'olive chez les peuples n'ayant pas celle-ci à leur disposition, ce qui, ainsi que je l'ai donné à entendre plus haut, paraît avoir été le cas des Arabes à l'époque de Mahomet.

Ce verset est encore intéressant sous un autre rapport. La création de l'olivier y est localisée au Mont Sinaï. Voilà qui est quelque peu surprenant. A première vue, le Sinaï, avec ses masses rocheuses et stériles, ne semble pas particulièrement qualifié, pour mériter l'honneur que lui fait Mahomet. Cependant l'affirmation est formelle. Elle a fait fortune dans la tradition musulmane. Un auteur du x^e siècle, Moqaddesi, nous dit en effet :

Les chrétiens ont un monastère sur le Mont Sinaï, entouré de champs bien cultivés; là poussent des oliviers qu'on dit être ceux mentionnés par Allah dans le Coran, où il y a un passage² concernant « l'arbre béni, l'olivier qui n'est ni à l'Est ni à l'Ouest ». Les olives de ces arbres sont envoyées en présents aux rois³.

Sans doute, il est permis de croire que les moines grecs du vieux et célèbre couvent du Sinaï, placé aujourd'hui sous l'invocation de sainte Catherine, avaient pu introduire dans ses dépendances, pour leurs besoins personnels, la culture de l'olivier, en même temps que celles d'autres arbres fruitiers ou de plantes potagères. Déjà, vers l'an 365, un moine égyptien, l'abbé Silvanos, qui s'était fixé pendant quelque temps au Sinaï pour y mener la vie ascétique, y cultivait un jardin. Quelques années plus tard, le pèlerin Ammonios, y trouva groupés de nombreux anachorètes qui ne vivaient que de dattes, de baies,

1. Lui aussi d'origine araméenne : דֹּהֵן. Le mot arabe s'applique à toute espèce de corps gras, de provenance animale ou d'extraction végétale, graisse, beurre, huiles essentielles ou autres onguents, etc.

2. Il est curieux que l'auteur ne vise textuellement que le passage de notre *Sourate* 24 : 35; il avait sûrement aussi en vue celui, beaucoup plus typique, de la *Sourate* 23 : 20, que je viens de citer.

3. Cf. Le Strange, *Palestine under the Moslems*, p. 73.

et autres fruits de ce genre; il est vrai qu'ils n'avaient alors ni vin, ni huile, ni pain¹.

Le régime de ces pieux végétariens semble s'être quelque peu amélioré par la suite. En effet, la pèlerine anonyme, qu'on a cru d'abord être sainte Sylvie, et dont j'aurai à invoquer tout à l'heure, et pour d'autres renseignements, les précieux témoignages, signale auprès et autour de leurs établissements religieux, des plantations d'arbustes et d'arbres à fruits dont ils tiraient parti pour leur ordinaire². Un peu plus loin, elle nous parle d'un très beau jardin, bien arrosé, qui s'étend devant l'Église du Buisson Ardent, et où elle prit même une collation en compagnie de ses hôtes vénérables³.

Cet état de choses semble s'être maintenu jusqu'à nos jours, à en juger par les descriptions des pèlerins des derniers siècles⁴ et des voyageurs modernes. Je me bornerai à citer celle que donne M. Bénédite⁵ :

Le Jardin⁶ prolonge le couvent du côté nord... et a été disposé en terrasses plantées d'arbres à fruits, en très grand nombre et de toute espèce. On voit là de magnifiques amandiers, des abricotiers, des pommiers, des cognassiers, des

1. Voir pour les sources citées, Robinson, *Palaestina*, I, pp. 200 et suiv. Cf. Ritter, *Erdkunde, Sinai-Halbinsel*, p. 598 et suiv.

2. *Itinera Hierosolym.*, ed. Geyer, p. 40 : « Nam cum ipse mons Syna totus petrinus sit, ita ut nec fruticem habeat, tamen deorsum prope radicem montium ipsorum, id est seu circa illius qui medianus est, seu circa illorum qui per giro sunt, modica terrola est; statim sancti monachi pro diligentia sua arbuscula ponunt et pomariola instituunt vel orationes et juxta sibi monasteria, quasi ex ipsius montis terra aliquos fructus capiant, quos tamen manibus suis elaborasse videantur. »

3. *Op. c.*, 42 : « Hortus gratissimus, habens aquam optimam, abundantem, in quo horto iose Rubus est... et sic quia sera erat, gustavimus nobis loco in horto ante Rubum, cum sanctis ipsis. »

4. Voir les extraits donnés par Ritter, *op. c.*, pp. 602-606, avec des observations intéressantes sur les conditions climatiques et géographiques de ces entreprises horticoles et arboricoles au Sinaï; remarquer en particulier, pp. 629-631, ce qui concerne l'olivier, qui y a été introduit artificiellement et n'est pas là dans son habitat normal.

5) La péninsule sinaïtique, extr. du *Guide-Joanne : Syrie-Palestine* (1891), p. 730.

6) C'est ce qu'on appelle en arabe le *Boustân*; mot emprunté au persan et signifiant verger.

mûriers, des oliviers, des vignes, et toutes sortes d'arbustes, le tout donnant des fruits excellents.

Dans ces conditions on pourrait donc, à la rigueur, se demander si ce n'est pas de là que serait venue à Mahomet l'idée, assez surprenante, il faut l'avouer, de localiser au Sinaï la création de l'olivier par Allah. Aurait-il connu, soit *de visu*, soit par ouï-dire, ce petit éden artificiel dû à l'industriel labeur des moines condamnés à vivre sur ce roc dénudé, et où, au milieu d'autres essences variées, poussait le précieux arbre à huile?

Il n'est guère probable que Mahomet, malgré sa vénération particulière pour Moïse et la Montagne sainte, ait jamais eu l'occasion d'aller de sa personne au couvent du Sinaï.

Le Sinaï, il est vrai, figure bien, ainsi que Bethléem, comme une étape de l'itinéraire de son fabuleux voyage nocturne dont j'aurai à parler plus loin¹. Mais on comprend sans peine ce que peut valoir ce détail fantaisiste dû à l'imagination de quelque *mouhaddith* brochant sur un thème déjà plus que sujet à caution par lui-même. Quant à la prétendue lettre de Mahomet dans laquelle, au dire des moines actuels, il remerciait leurs prédécesseurs pour l'accueil hospitalier qu'il aurait trouvé auprès d'eux, il va de soi qu'elle ne saurait être prise au sérieux; c'est un document apocryphe invoqué en cas de besoin, comme sauvegarde, par les intéressés pour se concilier la bienveillance des autorités musulmanes². D'ailleurs, le Sinaï, qui tient assurément une grande place dans ses préoccupations religieuses, était tout à fait en dehors de la région de son parcours ordinaire comme caravanier; ses itinéraires qui avaient Bosra comme

1. Cf. *infra*, p. 213.

2. L'original (!) conservé au couvent jusqu'à la conquête de l'Égypte par le sultan Selim I en 1517, aurait été envoyé alors à Constantinople, contre la remise d'une copie conforme, copie qu'on montra encore à Burckhardt au commencement du siècle dernier en lui racontant, qu'à chaque avènement d'un nouveau sultan, le pacha d'Égypte avait ordre de délivrer un firman confirmatif de la teneur de ce document. Cf. Ritter, *op. c.*, p. 613.

point de direction, et peut-être pour *terminus*, ne devaient guère s'écarter de la ligne du Darb el-Hâdj actuel, ou route des pèlerins musulmans, qui court dans l'Est, reliant Damas à la Mecque et laissant bien loin dans l'Ouest le massif sinaïtique. Tout au plus, aurait-il pu faire à un moment donné une pointe sur Jérusalem..... et encore¹!

Reste alors l'hypothèse que Mahomet aurait tout bonnement recueilli des renseignements de la bouche d'une ou plusieurs personnes de son entourage, d'origine chrétienne ou non, qui connaissaient les lieux pour les avoir visités, en voyageurs ou en pèlerins, ou bien qui en avaient eux-mêmes entendu parler par d'autres. Sans doute, la chose n'est pas invraisemblable en soi, et cela suffirait pour expliquer que, sur la foi d'informations de seconde ou troisième main, il se soit cru autorisé à situer au Sinaï la création de l'olivier par Allah.

Je me demande toutefois s'il ne faudrait pas faire intervenir dans la question un autre élément, qui ne serait d'ailleurs pas inconciliable avec cette hypothèse, à savoir quelque confusion entre le Mont Sinaï — le *Toûr Sinâ* — et le Mont des Oliviers — le *Toûr Zeitâ*, ou *Toûr Ez-Zettoûn*². Ces deux montagnes, également saintes, à des titres divers, dans les traditions juives et chrétiennes, portent le nom générique de *Toûr*, mot d'origine araméenne voulant dire « montagne »³. En dehors de

1. Voir sur ce point ce que dirai plus loin (p. 213).

2. Cette dernière forme apparaît dans le vieux document arabe chrétien relatif à la prise de Jérusalem, par les Perses, que j'ai étudié jadis (*Rec. arch. or.*, II, 148).

3. Les Arabes n'ignoraient pas que ce mot est d'origine araméenne — ou comme ils disaient — « hébraïque » (Yaqoût, *Mochtarik*, s. v.). Il entre dans la composition de nombreux toponymes, syriens et autres. Yaqoût n'en relève pas moins de sept, parmi lesquels on peut citer, en dehors du Sinaï et du Mont des Oliviers : *Toûr Hâroûn* = le Mont Hor (lieu de sépulture d'Aaron); *Et-Toûr* = le Garizim des Samaritains; *Djebel Et-Toûr* (tautologie) = le Mont Tabor (ce dernier est curieusement confondu avec le Sinaï par 'Ali-el-Héraouf, égaré par la synonymie du toponyme *Toûr*. On remarquera que *Et-Toûr*, le mont Garizim des Samaritains, était aussi appelé par eux *Djebel Zaita*, le « Mont des Oliviers », pour faire pièce à celui de Jérusalem, dont ils revendiquaient même pour leur propre ville le nom spécifique *Et-Qouds*, « la (ville) sainte ». (Cf. pour plus de détails, *Le Strange*, op. c., pp. 72-75, 512, 513).

leurs noms spécifiques respectifs elle sont très souvent désignées l'une et l'autre simplement par l'appellation générique *Toũr*, ou *Et-Toũr*, employée $\alpha\alpha\tau'$ $\xi\zeta\omicron\chi\eta\upsilon$ ¹. Il est certain que l'attribution de l'olivier à celui des deux *Tour* homonymes qui était essentiellement et par définition la « Montagne des Oliviers » — serait beaucoup plus naturelle; et peut-être bien est-ce, en effet, à Jérusalem qu'il convient de restituer l'honneur fait au Sinaï. Le quiproquo a pu être favorisé dans une certaine mesure par la façon dont le *figuier*, *l'olivier*, le *Mont Sinaï* et le territoire sacré de la Mecque sont étroitement associés dans l'adjuration qu'on lit au verset coranique cité plus haut². On peut en rapprocher à ce point de vue un ancien *hadith* rapporté par Abou Horeïra et attribuant ces paroles au prophète :

Parmi les villes, Allah en a choisi quatre : la Mecque, qui est la Cité par excellence (البلدة), Médine qui est le Palmier (النخلة), Jérusalem qui est l'Olivier (الزيتونة), et Damas qui est le *Figuier* (التين)³.

Un autre *hadith* de même source vise encore plus formellement le verset en question et a toute l'allure d'un véritable commentaire :

Le Figuier, c'est la mosquée de Damas; l'Olivier, c'est le *Tour Zeïta* (Mont des Oliviers) — la mosquée de Jérusalem; et le *Toũr Sinaï* (Sinaï), c'est la montagne où Allah s'entretint avec Moïse⁴.

Les deux *Tour* sont rapprochés ici d'une façon frappante et bien propre à faire comprendre comment l'olivier a pu passer de l'un à l'autre, c'est-à-dire du Mont des Oliviers au Mont Sinaï.

1. C'est le cas, aujourd'hui encore, pour le Mont des Oliviers, qu'on n'appelle jamais autrement, à Jérusalem, que *Djebel Et-Toũr*, sans autre adjonction.

2. *Supra*, p. 200.

3. Moudjir ed-Dîn, *El-ouns el-djelîl*, édition arabe du Caire, p. 407.

4. *Id.* p. 410. On retrouve encore un écho affaibli et quelque peu déformé de ces *hadith* chez Yâqout (*Mo'djem*, I, 911), qui fait de *Tin* et *Zeitoun* deux montagnes de Syrie; ou bien de la première, la mosquée de Noé, de la seconde, la montagne de Jérusalem.

IV

Je dois revenir maintenant sur une question d'un autre ordre, à laquelle je n'ai fait que toucher en passant. Elle mérite, elle aussi, qu'on s'y arrête. Si Mahomet a emprunté à la tradition judéo-chrétienne le fond même de sa parabole, il semble s'en être écarté, de propos délibéré, en ce qui concerne la forme du luminaire qui y tient de part et d'autre une place importante. Le chandelier à sept branches de la vision de Zacharie a disparu. Il est remplacé dans le Coran par un appareil d'éclairage qui joue sensiblement le même rôle au regard de l'olivier, mais est d'un genre tout différent. Comme je l'ai fait remarquer plus haut, Mahomet le décrit avec une complaisance et un effort de minutie technique donnant l'impression d'une description faite *de visu*.

L'a-t-il réellement vu de ses propres yeux, ou bien ne fait-il que reproduire la relation de quelque témoin oculaire? Nous aurons tout à l'heure à examiner ce point de plus près. Dans un cas comme dans l'autre, où, et dans quelles conditions, soit le prophète, soit son informateur, appartenant à des milieux relativement incultes, ont-ils pu voir cette lampe qui, dans sa nouveauté, devait être vraiment pour eux une lampe merveilleuse? J'inclinerais à croire que c'est dans quelque église ou basilique byzantine, visitée au cours d'un voyage dans des régions de la Syrie plus civilisées que celle du Hedjâz.

Le brillant luminaire du culte chrétien a, d'ailleurs, toujours frappé les Arabes antéislamiques. Il en est fréquemment question chez les anciens poètes; ils en parlent avec admiration et tirent mainte métaphore pittoresque du *misbâh* « à l'huile » et du *qandîl* des « moines »¹.

1. On trouvera dans le mémoire précité de M. Guidi (pp. 601, 602) plusieurs passages caractéristiques à cet égard. J'y relève, entre autres, deux vers d'Imroulqais, où le poète après avoir comparé le visage de sa belle à la lampe

Nous savons, en effet, que les sanctuaires chrétiens de cette époque déployaient un luxe inouï de luminaire, à l'aide des appareils les plus variés, depuis la lampe simple, jusqu'au lampadaire, voire jusqu'au véritable lustre, sans préjudice des cierges, bien entendu. Le verre entraînait même pour une large part dans la fabrication de ces riches appareils d'éclairage¹; ce détail n'est pas indifférent pour l'élucidation du sujet qui nous occupe.

Ce sont les anciennes relations de pèlerinage en Terre sainte qui nous fournissent à cet égard les informations les plus instructives et les plus topiques. Par le récit de ce qui se passait dans les sanctuaires de Jérusalem elles permettent de se faire une idée de ce que devait être à cette époque l'éclairage intensif des églises en d'autres lieux, particulièrement dans l'Orient syrien. Parmi ces relations il faut mettre en première ligne celle de la pèlerine anonyme, arbitrairement dénommée Sainte Sylvie, puis Sainte Ethérie... en attendant mieux. Ce précieux document, dont j'ai déjà eu à faire usage plus haut² à propos du Sinaï et qu'on a voulu tout d'abord reporter au iv^e, mais qui peut, à mon avis, descendre jusqu'au v^e, voire au vi^e siècle³, nous peint avec une rare fidélité et beaucoup de pittoresque la vie religieuse et les pratiques du culte qui subsistèrent sûrement encore à Jérusalem au moins jusqu'au moment de la

(*mendra*) d'un moine pieux, dit que « les étoiles ressemblent aux lampes des moines » :

والنجوم كأنها مصابيح رهبان

L'image rappelle textuellement — aux « moines » près — celle employée par Mahomet dans les passages cités plus haut (p. 186, n. 5).

1. Entr'autres renseignements catégoriques à cet égard, il suffit de rappeler les vers bien connus qu'écrivait déjà au iv^e siècle le poète chrétien Prudence (*Cuthem. hymn.* V, 141). Il semble même que Paulin de Nola parle de lustres avec pendentifs de verre formant girandoles mobiles. Voir, au surplus, sur cette question spéciale l'article de De Waal dans la *Real-Encycl. Christ. Alterth.* de Krauss (II, 271, 272; cf. p. 295), et surtout, dans l'ouvrage magistral de Rohault de Fleury cité plus haut (p. 191), le chapitre intitulé *Lampes* (t. VI, p. 1-33), avec les planches afférentes.

2. *Supra*, p. 202.

3. Cf., pour la question chronologique, mon *Rec. d'Arch. Or.*, VI, 128-144.

prise de la ville sainte par les Perses en 616¹. La pieuse pèlerine décrit dans le plus grand détail, après y avoir pris part personnellement, les cérémonies solennelles célébrées par le clergé grec dans la basilique constantinienne, aux sanctuaires de l'Anastasis et du Golgotha, ainsi que dans l'église de la Vierge à Gethsémani. Elle ne tarit pas sur l'abondance et l'éclat du luminaire, représenté sous les formes les plus variées et en quantités innombrables : *cerei*, *cereofoala*, *candelae*, *cicindela*, *lucernae*. Il semble qu'elle en ait été littéralement éblouie. Il ne sera pas inutile de donner ici les passages les plus caractéristiques à cet égard².

Hora autem decima, quod appellant hic licinicon³ nam nos dicimus lucernare, similiter se omnis multitudo colliget ad Anastasim, incenduntur omnes candelae et cerei et fit lumen infinitum dicuntur etiam psalmi lucernares (p. 72).

Candelae autem vitreae ingentes ubique plurimae pendent et cereofoala plurimae sunt tam ante Anastasim quam etiam ante Crucem, sed et post Crucem... ad Anastasim, ubi jam luminaria infinita lucent (p. 73).

In Anastase... ubi luminaria jam supra modo lucent.... Numerus autem vel ponderatio de ceriofoalis vel cicindelis aut lucernis... nunquid vel aestimari aut scribi potest? (p. 76).

In Gessamani. Candelae autem ecclesiasticae super ducentae paratae sunt (p. 86).

Ce qui est particulièrement intéressant pour nous, c'est la mention de ces nombreuses *lampes en verre*, de grande taille, qui étaient suspendues partout : « *candelae vitreae ingentes ubique pendent* ». Il n'y a pas de doute possible sur ce qu'il faut entendre ici par *candela*; comme on pourrait être tenté de le supposer *a priori*, d'après le sens étymologique du mot d'où vient notre français « chandelle », ce n'est pas un cierge, une bougie, qui, en l'espèce, aurait été dans une lanterne à parois de verre; c'est bel et bien une lampe, une véritable lampe alimentée à l'huile. La pèlerine distingue nettement les *candelae*

1. A noter qu'à cette époque Mahomet devait avoir dans les 45 à 46 ans.

2. Je suis le texte des *Itinera hierosolymitana*, éd. Geyer.

3. Déformation de *λυχνίον*; c'est notre office dit encore aujourd'hui « lucernaire ».

des cierges, *cerei*, *aereofala*¹. Elle est, du reste, en cela d'accord avec la terminologie en usage de son temps. Les témoignages abondent sur ce point².

A ceux que je rappelle en note j'en ajouterai un qui est bien en situation et qui achève de montrer que le sens de « lampe » pour *candela* était encore courant au XII^e siècle, justement dans le milieu hiérosolymitain. Une relation anonyme, conservée par Paul Diacre, décrivant la Qoubbet es-Sakhra devenue le *Templum Domini* des Croisés, dit qu'au milieu de l'édifice, au-dessus de la roche (la Sakhra des Musulmans), est suspendue une *candela* en or dans laquelle se trouve du sang du Christ. La légende vise ici clairement le vase du Saint Graal ; il s'en suit que la *candela* ne saurait être qu'un récipient pouvant, comme le fait une lampe, contenir une substance liquide³.

Il est intéressant de constater que sur ce point de philologie les Orientaux sont pleinement d'accord avec l'usage occidental. Le mot *candela* a pénétré de bonne heure dans les langues sémitiques par l'intermédiaire de la transcription grecque $\kappa\alpha\upsilon\delta\acute{\eta}\lambda\alpha\varsigma$ ⁴,

1. Sur les *cereofala*, voir les explications du *Glossaire* de Du Cange, s. v. *cereophalum*.

2. Voir à ce sujet le *Glossaire* de Du Cange, aux articles *candela*, *cicindela* (et, subsidiairement, *cereofalum*). J'en extrais, en y renvoyant pour les références, quelques citations tout à fait décisives : « lucernae argenteae, cereofala, *candelae breves aenae... cum catenis suis* » — « ex oleo *te candela S. Sepulcri* » — « *candela olei* » — « de *oleo candelae vitreae* » — « $\kappa\alpha\upsilon\delta\acute{\eta}\lambda\alpha\iota \upsilon\alpha\lambda\iota\nu\varsigma\iota$ » etc. On remarquera particulièrement la mention de ces « *candelae* » en verre. Elle doit être rapprochée de celle des *cicindelae*, dont parle aussi notre pèlerine et qui semblent être une variété de *candelae* ; les deux mots même doivent avoir quelque lien étymologique ; les *cicindelae*, *cicendelia*, étaient également des lampes à huile, et elles aussi pouvaient être en verre : « aut cereoleos aut oleum quod in *cicindelibus* mittatur » — « quae *cicindelia*, *vitreas lampades* vocamus » — « *cicindilia vitrea* singulae ardentia ex oleo olive quotidie » — « de *oleo cicindeli* qui ad ipsum sepulcrum quotidie accenditur ». Sur une étymologie possible de ce mot voir l'observation qui sera faite plus loin p. 210, note 1.

3. « Super saxum in medio templi pendet *candela aurea*, in qua est sanguis Christi » (*Itin. hierosol.*, p. 108).

4. Cette accentuation me paraît préférable à celle de $\kappa\alpha\upsilon\delta\eta\lambda\alpha$ qu'on emploie couramment ; elle est justifiée par la forme même des transcriptions araméennes et arabe qui appuient sur la seconde syllabe, l'*éta* étant naturellement frappé d'iotacisme.

qui est devenue קנדיל en araméen et قنديل en arabe. Là aussi ces mots s'appliquent constamment à la lampe, et non pas au cierge¹.

On voit par ces détails que les lampes à huile, qu'elles fussent en verre ou en d'autres matières, avaient une place prépondérante dans l'illumination diurne et nocturne des sanctuaires de Jérusalem. Cet éclairage intensif devait naturellement nécessiter une consommation d'huile formidable. On peut s'en faire une idée par le fait que l'impératrice Eudocie, retirée à Jérusalem, où elle mourut en 460, répandant ses bienfaits sur les établissements religieux, fit don à l'église du Saint-Sépulcre, à l'occasion des fêtes de Pâques, de 10.000 mesures d'huile².

L'usage d'illuminer ainsi *a giorno* les sanctuaires de Jérusalem ne semble pas y avoir décliné après le passage de notre pèlerine. C'est ce qui résulte de certains témoignages de pèlerins ultérieurs qui nous font descendre, il est vrai, à une

1. La prononciation actuelle est *qan-til*; il semble qu'elle ait été à l'origine : *qindil*, sous l'influence du *i* long de la deuxième syllabe. Cette dernière vocalisation pourrait-elle jeter quelque lumière sur ce nom d'aspect assez bizarre. *cicindelata*, *cicindila*, dont j'ai parlé plus haut et qui semble bien être quelque peu apparenté à *candela*? Serait-ce un composé hybride, contracté de *cici-candilata*, qui aurait pu se former dans le milieu chrétien de l'Égypte byzantine? La *cicindelata* aurait été alors primitivement une lampe alimentée à l'huile de *xixi* (que ce soit le *ricin* ou autre), conformément à l'habitude égyptienne attestée par les auteurs classiques.

2. Pour le *qandil* araméen, voir, par exemple, les curieux passages talmudiques cités dans le *Neuhebr. und chalt. Wörterb.* de J. Levy (s. v. et s. v. קנדייל et קנדייל). Il résulte même clairement de l'un d'eux que le *qandil* était rempli d'eau jusqu'à une certaine hauteur, et qu'au-dessus de l'eau surnagerait une couche d'huile où brûlait la mèche, procédé connu déjà dans l'antiquité et qui rappelle tout à fait celui de nos veilleuses modernes. En arabe le nom du cierge est proprement شمع (cire); *qandil* est toujours la lampe. Par exemple, la « lampe merveilleuse » d'Aladin, dans le conte fameux des *Mille et une Nuits* (*Notices et extr. des MS.*, t. 28, pp. 247, 298) est un *qandil* en cuivre alimenté par l'huile, ou une substance fluide similaire; elle y est qualifiée aussi parfois de منارة (cf. la *menora* juive).

3. Nicéphore, *Hist. Eccl.*, XIV, 50. On sait, d'ailleurs, que c'était faire œuvre pie, en Occident aussi, que de créer des fondations pour fournir l'huile destinée aux lampes des tombeaux des saints et martyrs, ainsi que des églises en général (cf. à ce sujet Krauss, *op. c.*, II, p. 525). Sur ce point encore l'islamisme a emboîté le pas au christianisme (cf. *infra*, p. 222, n. 2).

époque postérieure à la prise de Jérusalem par les Perses, à la mort de Mahomet, et même à la conquête musulmane en 638. Ces témoignages n'en contiennent pas moins quelques données intéressantes méritant d'être relevées, d'autant plus qu'ils sont applicables peut-être à une période un peu antérieure ; il ne faut pas oublier, en effet, qu'alors comme aujourd'hui, les auteurs de ces guides pieux ne se faisaient pas scrupule de reproduire parfois servilement les dires de leurs devanciers.

Adamnan, qui avait rédigé la relation d'Arculfe sous la dictée de celui-ci, vers l'an 670, décrit une grande « roue » en bronze, garnie de lampes et suspendue au-dessus du Golgotha¹. Bède le Vénérable en parle après lui ; il spécifie en plus le nombre des lampes (douze), qui y brûlaient jour et nuit².

Ailleurs, Adamnan, décrivant l'église de l'Ascension sur le Mont des Oliviers, où l'on montrait la trace des pieds de Jésus, nous dit que ces vestiges sacrés, entourés d'une balustrade circulaire en bronze, sont éclairés par une grande lampe suspendue qu'on manœuvre à l'aide de poulies et qui brûle jour et nuit³. Nous retrouvons de nouveau ici la description de Bède⁴, qui entre encore dans de plus grands détails. Outre la grande lampe centrale, à poulies, il y a, nous dit-elle, dans la face occidentale⁵ de l'église, huit fenêtres devant lesquelles sont suspendues autant de lampes dont l'éclat rayonne à travers le verre jusqu'à Jérusalem. Dans la nuit de la fête de l'Ascension, il y a une telle quantité de lampes allumées que le mont et les lieux

1. Cujus in superioribus grandis quaedam aerea cum lampadibus rota in funibus pendet (*Itinera hierosolym.*, p. 233). C'est tout à fait la *corona lucis* rituelle.

2. Pendente magna de super aerea rota cum lampadibus... ubi die noctuque XII lampades ardent (*id.*, p. 304).

3. Ingentis claritudine lampadis supra eandem rotam in trocleis pendentis die et nocte flammantis inluminantur (*id.*, p. 247).

4. Pendente desuper in trochleis magna lampade totaque die et nocte lucente. In occidentali eiusdem ecclesiae parte fenestrae octo totidemque e regione lampades in funibus pendentes usque Hierosolimam per vitrum fulgent... Tot ibi nocte illa (in die Ascensionis) lucernae ardent, ut non inlustrari tantum, sed et ardere mons et supposita loca videantur (*id.*, 310).

5. Par conséquent, regardant Jérusalem.

situés au-dessous n'en sont pas seulement éclairés, mais semblent être en feu.

Ce passage donnerait à croire que ces renseignements sont empruntés par Bède et son fidèle interprète à quelque description des lieux saints antérieurs à la prise de Jérusalem par Omar. Il serait bien extraordinaire, en effet, que les Musulmans, malgré les ménagements relatifs dont ils usèrent au début vis-à-vis des chrétiens, eussent toléré une pareille orgie de lumières ; elle implique un plein exercice du culte, et aurait vraisemblablement porté ombrage à la vénération des conquérants pour la Sakhra dominée par le Mont des Oliviers. C'est même à se demander, pour des raisons d'un autre ordre, si on ne nous décrit pas ici un état de choses encore un peu plus ancien, c'est-à-dire antérieur à l'invasion perse qui, en 614, avait ravagé les sanctuaires de la Ville sainte. J'ai peine à croire que, malgré le zèle méritoire qu'il déploya pour réparer les ruines, le patriarche Modestos, non plus que son successeur Sophronios qui, quelques années plus tard, en 638, devait avoir la douleur de livrer Jérusalem au calife Omar, aient eu les moyens et le loisir de rendre leur antique splendeur aux églises saccagées par les hordes perses et leurs auxiliaires juifs. Nous savons qu'on dut se borner à des restaurations hâtives et partielles¹.

V

Quoi qu'il en soit, si jamais Mahomet avait mis les pieds à Jérusalem comme visiteur ou pèlerin, nulle part ailleurs, on l'avouera, il n'aurait trouvé, pour la lampe décrite par lui *con amore*, de modèle meilleur qu'un des spécimens offerts alors à profusion par les églises de la ville sainte. Mais le prophète

1. C'est dans cette période critique, qui ne dura pas 25 ans, que se place l'épisode glorieux, mais éphémère, de la réintégration de la Sainte Croix reprise aux Perses par l'empereur Héraclius. Sur les divers événements qui s'y sont succédés, voir les témoignages historiques réunis par Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, pp. 241 et suiv.

a-t-il pu réellement, au cours de son existence, y aller de sa personne? Sans doute, la chose n'est pas impossible; toutefois nous n'avons sur ce point aucun témoignage qui permette de l'affirmer. Tout ce que nous savons, c'est qu'il attachait la plus grande importance à Jérusalem, puisqu'à un certain moment, peu s'en fallut qu'il n'en fît le pôle religieux de l'islam, de préférence à la Mecque, pour l'orientation de la *qibla*. Il affectait d'être parfaitement informé des choses de la ville sainte des chrétiens et des juifs. C'est ce qu'atteste la curieuse tradition du fameux voyage nocturne relaté à la sourate XVII et sur lequel la tradition des plus anciens exégètes musulmans s'est donné libre carrière¹. On s'en rappelle l'essentiel. Une certaine nuit, Mahomet est transporté miraculeusement, par l'ange Gabriel, de la Mecque à Jérusalem, sur la monture fantastique el-Borâq, aux ailes chimériques; arrivé sur la roche sacrée de la Sakhra à El-Aqsâ, il opère alors son ascension jusqu'au septième ciel par une échelle de lumière² au haut de laquelle il est reçu par Allah. Puis, il revient à la Mecque dans les mêmes conditions, l'aller et le retour s'étant effectués dans l'espace d'une seule nuit. Du vivant même du prophète, il semble que le récit extraordinaire de Mahomet ait soulevé des objections de tout genre jusque dans son entourage. Les avis étaient partagés; pour les uns il s'agissait d'une vision, d'un rêve, ayant duré ce que souvent durent les rêves, quelques secondes³; pour les autres, au contraire, d'un fait réel, d'un vrai miracle, avec transport corporel du prophète. Quelques esprits forts de l'époque, tels que l'incrédule Abou Djahl, l'adversaire déclaré de Mahomet, lui posèrent même des colles, qu'on me passe

1. D'après quelques commentateurs il aurait même vu du pays en route, notamment le Sinaï, Hébron et Bethléem.

2. Imitation évidente de l'échelle du songe de Jacob à Bethel (Genèse 28 : 12, 13). Il est intéressant de constater qu'à l'époque des croisades, l'épisode biblique était localisé justement au *Templum Domini*, c'est-à-dire à la Sakhra, où l'on voulait reconnaître Bethel (Cf. Saint Jérôme, *Bethël, α domus Dei* »).

3. Voir ce détail piquant du pot d'eau qui était sur le point de se renverser au moment du transport de Mahomet et que celui-ci a juste le temps d'arrêter dans sa chute et de remettre d'aplomb à son retour instantané.

l'expression, en lui demandant des précisions sur ce qu'il avait pu voir à Jérusalem. Mahomet se tira de l'épreuve à son honneur, malgré quelques hésitations attribuées au fait qu'il n'avait vu les choses qu'en passant, et de nuit. Abou Bekr « le véridique », qui, lui, connaissait Jérusalem pour y être réellement allé par des moyens naturels, vint apporter au prophète le précieux appui de son témoignage, en se portant garant de l'exactitude des descriptions de celui-ci, descriptions censément faites *« de visu »*, mais peut-être bien, au fond, à lui inspirées plus ou moins par les récits de son beau-père. En tout cas voilà, soit dit en passant, un personnage qui, si Mahomet n'était jamais allé lui-même qu'en rêve à Jérusalem, était en état de lui donner des renseignements de première main sur le luminaire des églises qu'il n'avait pu manquer d'y voir et admirer. Il n'est pas le seul. Il y a aussi, entr'autres, Tamîm ed-Dâri, dont je parlerai plus au long tout à l'heure.

Du reste, Mahomet, avait chez les Musulmans de la première heure, la réputation d'être très ferré sur les choses de Jérusalem. Nous avons à cet égard une indication significative, si le fait est exact, dans un incident de l'entrée d'Omar à Jérusalem. La ville prise, le premier soin du calife est d'enjoindre au patriarche Sophronios, qui lui en avait ouvert les portes, de le conduire incontinent sur l'emplacement de l'ancienne « mosquée de David », autrement dit l'ancien temple juif. Le patriarche veut lui donner le change; il le mène d'abord à l'église du Saint-Sépulcre, en lui disant que c'est là. Le calife examine le lieu et s'écrie : « tu en as menti ! car le prophète m'a fait la description de la mosquée de David, et il en résulte qu'elle n'est pas là ». Répétition de la même scène à l'église de Sion. Enfin, conduit sur l'emplacement de la roche sacrée, de la Sakhra, ignominieusement recouverte d'un tas d'ordures, le calife, après l'avoir examiné longuement, s'écrie cette fois : « Allah est grand ! Par celui qui tient mon âme dans ses mains, voici vraiment la mosquée de David telle que nous l'a décrite le prophète ! »

Sans doute ces diverses données, plus ou moins dignes de créance, ne sont pas suffisantes pour permettre d'affirmer que Mahomet a pu avoir de la Ville sainte une connaissance personnelle. Si donc ce n'est pas là qu'il a vu le prototype de sa lampe, il faut chercher ailleurs. Ici se présente à nous une autre hypothèse. Nous savons pertinemment que Mahomet a fait plusieurs fois comme caravanier le trajet de la Mecque aux villes de la Syrie orientale. S'il n'a pas poussé jusqu'à Damas et même Alep, comme d'aucuns l'ont prétendu, il a été sûrement au moins à Bosra. Tout jeune encore — il avait à peine 14 ans et peut-être moins — il y a accompagné son oncle Abou Tâleb, chef de la caravane; c'est même là que, selon une tradition qui n'est pas sans fondement, il serait entré en contact avec le fameux moine à qui l'on donne communément le nom de Bohaira¹. Il a eu probablement, depuis, l'occasion d'y retourner plus d'une fois quand il dirigeait à son tour les caravanes de la riche veuve Khadîdja, qu'il finit par épouser. Or, il y avait, à cette époque, dans la grande ville de Bosra, capitale de l'Arabie, des sanctuaires chrétiens qui, sans prétendre rivaliser avec les somptueux édifices de la Ville sainte, avaient encore de quoi émerveiller les yeux de chameliers arabes arrivant du fin fond du Hedjâz. Ne serait-ce, par exemple, que cette remarquable basilique dont on y voit encore les ruines, construite en 572 par l'archevêque Ioulianos et placée sous l'invocation des saints Serge, Bacchus et Leontios². Rien donc d'in vraisem-

1. Comme l'a montré ingénieusement M. Nau (*Journal Asiat.*, 1915, I, 503; cf. *Bibl. de vulg. Guimet*, t. 50, p. 214), le véritable nom du personnage semble avoir été Sergis; *Bohaira*, à rétablir en *bahîrâ*, ne serait autre chose que l'épithète syriaque « l'éprouvé », fréquemment appliquée aux moines.

2. Voir l'inscription dédicatoire reproduite par Waddington, n° 1915, et les consciencieux relevés de Vogüé (*Syrie Centrale, Architecture*, pp. 63-67, pl. 22-23). Celui-ci suppose que l'énorme coupole centrale, probablement mal construite, a dû s'écrouler peu après son achèvement. En tout cas, il est permis de croire qu'elle a pu durer quelques années, au moins assez longtemps pour que l'édifice fût encore intact lors de la visite de Mahomet à Bosra, soit aux environs de l'an 585. D'ailleurs, au pis aller, l'édifice avait pu, entre temps, être remis à peu près en état, avec les modifications nécessaires, pour les besoins courants du culte.

blable à ce que se soit là que Mahomet ait été frappé de l'éclat des lampes qui, suivant la mode du temps, devaient illuminer l'intérieur de l'église. L'impression avait pu être d'autant plus vive que celui qui l'éprouvait pour la première fois était encore un jeune garçon pour qui tout était nouveau. Aurions-nous alors, par hasard, à la base de notre verset du Coran la trace de quelque souvenir d'enfance complété par d'autres renseignements ou observations ultérieurs ?

Bien entendu, il reste toujours la possibilité que Mahomet ait eu, sur quelque point intermédiaire de ses itinéraires habituels, l'occasion de voir telle ou telle autre église, plus modeste que la basilique de Bosra, mais encore suffisante pour lui suggérer la même idée. Il serait loisible par exemple, de penser à Madeba, à 'Ammân Philadelphie, à Gerasa, etc., toutes villes importantes qui n'étaient pas très loin de la route suivie par les caravanes et qu'on pouvait toucher moyennant un petit crochet, au cas où les besoins du trafic l'auraient exigé. Ces villes, très prospères à l'époque byzantine, possédaient des églises dont on voit encore les restes remarquables. En particulier, Madeba serait assez indiquée, avec sa basilique, aujourd'hui détruite, mais dont la richesse est attestée par les splendides mosaïques qui la décoraient, entr'autres celle qui nous a conservé cet inestimable document qu'est la carte géographique de la Terre sainte.

Que si l'on se refuse à admettre que Mahomet ait jamais mis les pieds dans une église quelconque où il aurait pu voir de ses yeux la lampe décrite par lui, il nous reste la ressource de supposer qu'il tenait du moins son renseignement de quelqu'un qui l'avait vue pour lui. Il y avait dans son entourage immédiat nombre de chrétiens, convertis ou non, qui étaient à même de lui donner toutes les informations désirables sur les pratiques du culte qui était, ou qui avait été le leur.

Si l'on se place à ce point de vue, il y a un nom qui vient aussitôt à la pensée, celui du fameux Tamim ed-Dâri, qui

semble avoir exercé sur l'esprit de Mahomet, et aussi sur certains de ses actes, une influence considérable. C'est une curieuse figure que celle de ce personnage de race arabe¹ qui, né chrétien, abjura avec son frère Nou'aïm², entre les mains du prophète, en l'an 631, pour embrasser la nouvelle religion. Il appartenait à la tribu lakhmide des Dârîyé³ qui, comme plusieurs autres, professait le christianisme⁴.

Devenu un des protagonistes les plus actifs de l'Islam, il fit campagne aux côtés de Mahomet et, après la mort de celui-ci, il resta à Médine jusqu'au moment (656) où le troisième calife, 'Othmân, fut assassiné. Il passa alors en Syrie, devint « émir de Jérusalem » et mourut vers l'an 661⁵.

Il était tout à fait dans les bonnes grâces du chef de la nouvelle religion, celui-ci étant heureux d'avoir une pareille recrue, qui promettait de lui en valoir d'autres de même origine. Profitant de cette faveur et escomptant la conquête imminente de la Syrie, Tamîm ed-Dâri obtint de Mahomet, par anticipation, l'attribution de la ville d'Hébron et de son territoire, en fief et apanage pour lui et ses descendants, par un acte d'octroi en bonne et due forme qui a encore aujourd'hui force de loi dans le régime des *ouaqf* d'Hébron⁶.

1. Il était fils de Aouïs. On remarquera que ce patronymique porte la marque d'une origine nabatéenne, ou nabatéo-arabe ; اوسى est, lettre pour lettre, le nom אושר si fréquent dans l'onomastique nabatéenne épigraphique.

2. Selon un petit manuscrit inédit que j'ai acquis autrefois à Jérusalem, (*Kitâb mountakhab fi fadhâil Beit el-maq'lès*, p. 83), Tamîm ed-Dâri avait avec lui, outre son frère Nou'aïm, quatre autres de ses parents ou contribuables.

3. D'Herbelot (*Biblioth. Or. s. v. Tamim et Dari*), sur la foi d'une tradition que je ne puis contrôler en ce moment, dit que son surnom lui vient de la localité dont il était originaire : *Dar* ou *Darah* « bourgade du territoire de Damas » (?). Peut-être le texte visé porte-t-il *Châm*, mot qui, pris au sens large, désigne non pas simplement Damas, mais la Syrie dans son ensemble.

4. Son origine lui avait valu les surnoms caractéristiques de رهاب الامة « le moine de la nation » et de عابد اهل فلسطين « le dévôt des gens de Palestine » (Ibn Khallikan, *Biogr. Dict.*, t. II, 21).

5. Moudjir ed-din, *op. c.*, p. 232 du texte arabe. Cf. *id.* p. 429, pour d'autres détails sur l'histoire de notre personnage.

6. Cet acte fut dressé dans des conditions assez curieuses. En effet, il fut écrit par 'Ali lui-même sur un morceau de cuir prélevé sur une de ses bottes. Le document original aurait été conservé pendant longtemps — jusqu'au

Tamîm ed-Dâri fut sûrement un des informateurs que Mahomet mit le plus largement à contribution pour s'éclairer, non seulement sur les croyances, mais aussi sur les us et coutumes, le service liturgique et le cérémonial du christianisme oriental. C'est de lui, notamment¹, qu'il tint tout ce qui concerne l'entité de l'Antéchrist — du Deddjâl — thème sur lequel l'imagination des exégètes musulmans s'est donné carrière et a exécuté les plus fantastiques variations². Mais ce qui est beaucoup plus intéressant pour nous c'est le fait que Tamîm ed-Dâri fit introduire dans le nouveau culte en voie de formation certaines pratiques d'ordre matériel sûrement empruntées à son ancienne religion. Tel, par exemple, l'emploi du *minbar*, estrade servant de chaire à prêcher dans la mosquée, et imitée de l'ambon des églises syriennes. Il est l'auteur d'une autre innovation qui nous ramène directement au sujet de cette étude. Toutes les traditions s'accordent à dire que c'est lui qui, « le premier, alluma des lampes dans la mosquée »³. A l'origine, dans la première mosquée rudimentaire élevée à Médine, simple baraquement reposant sur des troncs de palmiers en guise de piliers, on se contentait de la lueur de quelques flambées de branchages et de feuilles sèches⁴. C'est Tamîm ed-Dâri qui sug-

xvi^e siècle au moins — dans les archives des Dâriyê, à Hébron. Les chroniqueurs nous ont transmis des transcriptions de cette bizarre charte qui, malgré quelques divergences, donnent une idée approchée de ce que pouvait être le texte primitif. Voir à ce sujet, et sur les singulières analogies que cette concession d'Hébron faite à Tamîm ed-Dâri présente avec celle de la même ville faite, dans des conditions analogues, au Caleb de la Bible, les observations que j'ai esquissées dans mes *Archaeological Researches*, t. II, pp. 463, 464.

Étant donné que Tamîm, en sa qualité de chrétien, pouvait avoir quelque teinture d'histoire biblique, il ne serait pas impossible que le précédent de Caleb ait été pour quelque chose dans sa démarche et dans le choix même de la ville d'Hébron.

1. Il l'avouait lui-même, si l'on en croit un ancien *hadîth* qui place ces mots dans sa bouche : « Tamîm ed-Dâri, qui était autrefois chrétien et qui est venu à l'islam, m'a communiqué un récit qui concorde avec ce que je vous ai dit du Deddjâl » (cf. Sprenger, *Das Leben und die Lehre des Mohammad*, I, 460).

2. Sprenger, *op. c.*, III, 13.

3. D'Herbelot, *l. c.*

4. Cf. Huart, *Hist. des Arabes*, I, 122.

géra l'idée de se servir de véritables lampes, soit suspendues, soit fixées aux piliers, à l'instar de ce qu'il avait vu dans les églises où il allait jadis pratiquer ses dévotions. Si même il n'a pas à ce moment fait venir du dehors quelques spécimens de ces lampes que le prophète a pu voir avant sa mort, il était mieux que tout autre en mesure d'en donner à celui-ci une description exacte, celle dont nous avons un résumé dans le Coran.

Ce qui achève de caractériser le rôle que Tamîmed-Dâri a pu jouer en cette occurrence, c'est le fait qu'il était, de son métier, marchand et importateur *d'huile et de lampes*¹ — deux choses qui vont assez bien ensemble, comme nous l'avons vu. Il avait donc un intérêt tout personnel à pousser à la consommation pour écouler ses stocks, en lançant en grand la mode de l'éclairage intensif et perfectionné dans les intérieurs tant sacrés que profanes. Pour n'être pas orfèvre comme M. Josse, il n'en savait pas moins vanter sa marchandise. Cela peut en même temps contribuer à expliquer que, dans sa demande de concession de fief, notre personnage fort avisé, chez qui une piété de fraîche date n'excluait pas le sens des réalités pratiques, ait jeté son dévolu sur le territoire d'Hébron². Ce terri-

1. Voir les références données par le P. Lammens dans le *Bull. de l'Inst. fr. d'arch. Orient.*, t. XIV, p. 208, note 6.

Au moment de donner le bon à tirer de ces pages, parues dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, j'ai reçu de mon regretté confrère et ami M. van Berchem l'indication d'un très intéressant passage de Samboudi, l'historien arabe de la mosquée de Médine, relatif à Tamîmed-Dâri et à l'origine de l'éclairage de cette mosquée (Ali Bahgat, *Bull. de l'Inst. égypt.*, 1914, p. 80) : « Samboudi fait remonter le fait d'éclairer la mosquée au vivant du Prophète. Tamîmed-Dâri, ayant apporté de Syrie des lampes, de l'huile et un paquet de cordes, serait arrivé à Médine juste le jeudi soir. Il aurait ordonné à son esclave du nom d'Aboul Barrâd de défaire les cordes, de suspendre les lampes, d'y verser de l'eau et de l'huile et d'y placer les mèches. Aussitôt le soleil couché, il aurait enjoint à Aboul Barrâd de les allumer. Le prophète étant entré à la mosquée et ayant trouvé les lampes éclairées brillamment, aurait demandé : *Qui a fait cela ?* A la réponse que c'était Tamîm, le Prophète se retournant vers lui, lui aurait dit : *Tu as éclairé l'Islam, qu'Allah éclaire ton chemin !* »

2. Le petit manuscrit inédit dont j'ai fait usage plus haut (p. 217, n. 2) nous fait connaître à ce sujet un détail qui mérite d'être relevé. Le groupe de néophytes, composé de Tamîmed-Dâri et de ses cinq frères ou parents, qui s'était

toire était, en effet, et est encore aujourd'hui extrêmement riche en olivaires, fournissant en abondance une huile de qualité supérieure et très réputée. Tamîm ed-Dâri faisait donc de toute façon une excellente affaire, en mettant, d'une part, la main sur un grand centre de production et en assurant, d'autre part, à ses produits un débouché des plus avantageux pour l'avenir.

VI

Nous manquons de renseignements sur les résultats immédiats qu'a pu avoir au Hedjâz l'usage introduit à l'instigation de Tamîm ed-Dâri, et sur l'extension qu'a pu prendre le nouveau système d'éclairage dans les grands sanctuaires de Médine, de la Mecque et autres. C'est encore ici Jérusalem qui va nous permettre de nous en faire une idée par voie de comparaison ; grâce à elle, nous allons constater que de très bonne heure la mosquée, copiant la basilique byzantine, n'a plus rien à envier à son modèle et rivalise avec lui pour la richesse et la splendeur de l'illumination.

Si notre Tamîm ed-Dâri, devenu l'émir de Jérusalem et mort en l'an 40 de l'Hégire (661 J.-C.), avait pu vivre une trentaine d'années encore, avec quelle joie n'aurait-il pas assisté au triomphe de l'innovation dont il était à la fois le père et le bénéficiaire, triomphe auquel, d'ailleurs, la popularité du verset 35 de la *Sourate de la lumière* n'a sûrement pas été étrangère. Pour nous en tenir au seul cas de la mosquée dite d'Omar, (la Qoubbet es-Sakhra et El-Aqsa) — d'où provient la lampe du Louvre — nous avons sur ce point des témoignages édifiants, fournis par divers auteurs arabes¹. Sous le calife 'Abd el-Melik,

présenté à Mahomet, hésita quelque temps sur le choix de la ville dont on demandait la concession en principe ; on écarta successivement Jérusalem et Beit Djibrin pour s'arrêter finalement à Hébron.

1. Voir pour le détail et pour plus de précision, Le Strange, *Palestine under the Moslems*, pp. 147, 148, 162, 167 et suiv.

qui avait achevé en l'an 72 de l'Hégire (690 J.-C.). la construction du superbe édifice recouvrant la roche sainte de la Sakhra, c'était par milliers qu'on comptait les lampes (*qanādīl*), suspendues par des chaînes à l'intérieur des deux sanctuaires de Jérusalem, sans parler des grands cierges en cire. Par un raffinement fastueux, on y brûlait même des huiles parfumées¹. Une particularité bien curieuse, c'est le fait qu'il y avait, attachés au service des deux mosquées comme de véritables hiérodules, une équipe de Juifs², chargés de père en fils, moyennant l'octroi de certains privilèges, de fabriquer et aussi d'entretenir les verreries, lampes, cupules, lustres et autres. Soit dit en passant, il y a à relever là une indication, qui a son prix pour nous, concernant l'époque à laquelle peut remonter l'emploi des lampes de mosquée en verre, et aussi sur l'origine des artisans, ou artistes qui les exécutaient.

Au x^e siècle de notre ère, on allumait encore quotidiennement, au dire de Ibn 'Abd Rabbih, 750 lampes à El-Aqsâ, 540 à la Sakhra; à l'occasion des grandes fêtes l'illumination générale montait à 20.000 lampes. L'auteur nous renseigne en outre sur divers dispositifs de cet éclairage, qu'il désigne sous les noms techniques de *sanaubârat* et de *ghirbâl*. Les *sanaubarât*

1. Sur ce point encore, les Musulmans ne faisaient qu'imiter les usages du culte byzantin; pour l'emploi dans celui-ci, de l'huile et des mèches parfumées, cf. Rohault de Fleury, *op. c.*, pp. 4, 8, 32.

2. L'industrie du verre semble s'être conservée longtemps entre les mains des Juifs de Syrie et de Palestine, qui l'avaient vraisemblablement héritée des verriers célèbres de Phénicie. Au xii^e siècle le voyageur juif Benjamin de Tudèle (édit. Asher, p. 63) signale que ses coréligionnaires établis à Tyr sont armateurs et fabricants du verre tyrien, réputé au loin. Deux siècles plus tard (Carmoly, *Les chemins de Jérusalem*, p. 243), nous voyons que les Juifs, qui se sont toujours maintenus très nombreux à Hébron, y exploitaient les verreries fameuses, qui aujourd'hui ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes et d'où sont sorties sûrement plus d'une des belles pièces que nous admirons dans nos collections. Comparer ce que rapporte le pèlerin Jacques de Verone (*Rev. de l'Orient lat.*, 1895, p. 253), qui a vu en 1335 ces verreries d'Hébron en pleine activité : « In hac civitate Ebron, sunt plures fornaces et ibi fiunt vitri, fiale omnia alia vasa vitrea, valde pulchra, et portantur per omnes terras Soldani in magna copia. » Sur les verreries actuelles d'Hébron, leurs procédés, leurs produits, etc., voir Dr Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, pp. 327-328.

« pins », devaient être des supports de lampes tout à fait comparables aux « ifs » employés autrefois dans nos illuminations. Quant au *ghirbâl*, littéralement « crible, tamis », on pourrait être tenté au premier abord d'y reconnaître le type de lampe en cuivre ajouré qui, suivant Longpérier, était destinée à « tami-ser » la lumière. Je n'en crois rien. Je pense qu'il s'agit tout simplement d'une sorte de tambour circulaire, d'un cercle de métal sur lequel étaient montée une série de lampes; j'y vois l'équivalent des *circuli*, ou *coronae lucis, luminum*, du culte chrétien, ainsi que des *rotae* décrites dans les vieilles relations de pèlerinage examinées plus haut. Ce doit être ce que plus tard Moudjir ed-dîn¹ appelle les *tannoûr* (تنانير) avec leurs lampes (مصاييح). L'auteur termine en nous indiquant les quantités de matières premières nécessaires pour le fonctionnement des lampes, le poids de l'huile d'olive consommée mensuellement, le prix du coton pour la fabrication des mèches, les dépenses pour les lampes de verre, etc.

Lors de la prise de Jérusalem par les Croisés en 1099, ceux-ci s'emparèrent à la Sakhra d'une quantité de *qandil* en argent et en or et d'un *tannoûr* en argent pesant 40 *ratt* syriens.

On voit par là quelle était la richesse du luminaire dans les sanctuaires musulmans de Jérusalem et l'on s'explique que l'historien de la Ville sainte, Moudjir ed-dîn, résumant l'opinion de ses devanciers, dise que rien de comparable sous ce rapport n'existe dans aucune autre mosquée².

1. Edit. du Caire, p. 385, *Tannoûr* veut dire proprement en arabe un « four ». Par une curieuse rencontre sémantique, le grec *πυρό*; a également le double sens de « four » et de « lanterne ».

2. *Op. c.*, p. 385. Dans un autre passage (p. 207) Moudjir ed-dîn nous donne un renseignement curieux montrant que les Musulmans avaient fini par attacher à l'entretien des lampes des mosquées, particulièrement à Jérusalem, une valeur superstitieuse qui rappelle beaucoup la croyance chrétienne dans la vertu des cierges et des lampes allumés par la piété des fidèles. Un vieux *hadith*, dit-il, attribue ces paroles à Mahomet :

« Celui qui ne peut faire le pèlerinage à Jérusalem et y prier — prière qui en vaut 1.000 faites ailleurs — qu'il offre de l'huile pour brûler dans ses lampes; c'est comme s'il y était venu. Celui qui fait brûler une lampe à Jérusalem, les anges ne cessent d'intercéder pour lui tant que sa lumière brille dans la mosquée ».

Nos chroniqueurs arabes¹ enregistrent un grave accident qui survint en l'an 452 de l'Hégire (1060 J.-C.); le fait relaté nous fournit incidemment un renseignement intéressant sur le mode d'éclairage de la Sakhra : le grand *tannoûr*² qui était suspendu au centre de la coupole tomba avec les 500 lampes qu'il portait.

C'est aussi à un accident, celui-là d'un autre genre, que nous devons un aperçu de ce qu'était encore à la même époque l'éclairage dans les églises chrétiennes de Syrie. En 1050, au mois d'avril, la foudre étant tombée sur la grande église d'Antioche dite Keniset El-Qousiân, y fit des ravages extraordinaires, mais elle laissa intact un grand disque d'argent³ suspendu à un câble de chanvre et portant des lampes en verre (*qanâûl zoudjâdj*), dont aucune n'eut le moindre mal⁴.

VII

De l'ensemble des témoignages d'ordre historique que j'ai été amené à évoquer et invoquer au cours de cette étude je crois pouvoir tirer une conclusion qui m'a paru se dégager peu à peu de l'examen même des faits. C'est que l'origine des divers appareils d'éclairage, lampes ou autres, avec leurs dispositifs variés — employés dès le début, et par la suite, dans le luminaire du culte musulman — est à chercher dans l'art religieux byzantin ou syro-byzantin. En ce qui concerne particulièrement ces belles lampes de mosquées en verre qui font notre admiration aujourd'hui, ce sont à mon avis, les lampes de même matière et de même type, suspendues dans les églises de Syrie, et peut-être aussi d'Égypte, qui ont dû leur servir de premiers modèles.

1. Entr'autres, Moudjir ed-din, *op. c.*, p. 270.

2. Pour le sens de ce mot voir *supra*, p. 222 n. 1.

3. Comparer le grand *tannoûr* d'argent de la Sakhra, dont je viens de parler.

4. Yâqoût, *Mo'djem el-bouldân*, I, p. 385; il reproduit textuellement le récit d'un témoin presque oculaire, le médecin chrétien Ibn Boutlân, consigné dans une lettre adressée par celui-ci à l'un de ses amis.

Au point de vue de l'usage liturgique, la chose, comme on l'a vu, n'est guère douteuse. Pour ce qui est de la forme et de la matière, les documents proprement archéologiques, permettant d'établir la filiation par la production des spécimens intermédiaires, sont plus rares et disséminés çà et là. La question mériterait de faire l'objet d'une étude spéciale ; je ne puis ici que l'effleurer en passant. Quoique l'auteur ne s'y occupe exclusivement que de l'antiquité byzantine et du culte chrétien, l'ouvrage déjà cité de M. Rohault de Fleury peut, à défaut d'autres, être consulté utilement à cet égard. On y trouvera quelques éléments d'information d'ordre descriptif, parfois même graphique, de nature à confirmer la thèse que je soutiens. Je signalerai notamment les pages¹ contenant des citations de divers textes anciens qui me paraissent bien indiquer que c'est, en effet, dans les lampes en verre, à suspension, des basiliques chrétiennes qu'il faut reconnaître le prototype des lampes de mosquée.

Qu'on y relise par exemple (p. 25), en se plaçant à ce point de vue, ces trois vers bien connus dans lesquels saint Paulin décrit une des lampes qui étaient suspendues au milieu de sa magnifique basilique (*in medio tecti cameram inter humum-que*) :

Trijugum supremo stamine ferrum
Quo vitreae inseritur penetrabilis ansa lucernæ
Auritusque calix tribus undique figitur uncis.

C'est en quelque sorte, trait pour trait, une description anticipée de ce que seront, bien des siècles plus tard, nos lampes

1. Rohault de Fleury, *op. c.* pp. 4 et 5 ; cf. p. 16 : lampes de cristal à Sainte-Sophie, se balançant au-dessus de la tête des fidèles ; p. 18 : lampes liturgiques en verre avec leurs mèches de papyrus, dont parle saint Aldhelm ; p. 20 : lampe consistant en une fiole de cristal pleine d'huile, posée dans un treillis métallique (*retia*, cf. *supra*, p. 191 n. 1) ; dispositif analogue pour lampes de cristal, etc. Parmi les lampes de toute époque reproduites abondamment sur les planches, se recommandent particulièrement à l'attention celles des pl. CDXL, CDXLI, CDXLV, CDXLVI, CDXLVII (voir aussi la vignette de p. 25), dont les formes et les modes de suspension peuvent suggérer des rapprochements, quelques-uns vraiment frappants, avec les lampes de mosquée.

arabes en verre, avec leurs trois ¹ bélières de suspension prises dans la masse.

A ces documents, cités ou figurés dans l'ouvrage de Rohault de Fleury, on pourrait ajouter aujourd'hui plus d'un monument qui lui a échappé ou qu'il ne pouvait pas encore connaître. Dans le nombre, je rappellerai la curieuse lampe en verre découverte dans les catacombes de Rome² et qui, avec ses bélières de suspension et par son galbe général, ressemble à s'y méprendre à nos lampes de mosquée.

Très instructives sont aussi les belles patènes d'argent de Stuma et d'Antioche³, du VI^e siècle, représentant la Cène de Jésus et des Apôtres. Dans ces deux figurations on remarquera la forme des lampes éclairant le festin eucharistique; elles rappellent singulièrement les lampes de mosquée en verre, et, en même temps, certains vases antiques qui, à mon avis, sont le point de départ de ces lampes arabes, ainsi que celui — bien entendu et avant tout — de leurs prototypes byzantins. Malgré leur apparence plus ou moins décorative, il n'y a pas à hésiter sur la nature et la fonction de ces élégants récipients. Ce sont bien des lampes, et non pas de simples vases ornementaux. On sait, en effet, que cet épisode, prélude de la Passion, se passe *la nuit*. Les récits évangéliques sont catégoriques à cet égard⁴. Sur la première patène, une seule lampe est suspendue à une sorte de *ciborium* à dôme incurvé; sur la seconde, il y a une paire de lampes qui semblent être posées sur

1. Nombre minimum, parfois dépassé.

2. Roller, *Les Catacombes de Rome*, I. pl. VIII. On a considéré l'objet comme étant un vase du genre dit *gabbata*. Dans un passage que m'a signalé M. van Berchem, Schmoranz (*Altorient. Glassgefäße*, p. 10 et suiv.), dit qu'il faut faire des réserves sur la provenance exacte de cette lampe, qui pourrait être médiévale ou byzantine.

3. Ebersolt, *Rev. Arch.*, 1911, I, 411, pl. VIII; Bréhier, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1920, p. 176 et suiv.

4. Matth. 26 : 20; Marc, 14 : 17; Luc, 13 : 30. Cf. Jean, 13 : 30, pour l'heure où se joue la suite du drame. La Cène est, à proprement parler, un souper aux lumières, et c'est à juste titre que les protestants l'appellent *heiliges Abendmahl*, *Lord's supper*. Ce détail topique des lampes ne manque, d'ailleurs pour ainsi dire jamais dans les représentations médiévales de la Cène.

une sorte d'architrave appartenant au décor architectural de la scène et la dominant de haut. Pour ce qui est de la matière dont sont faites ces lampes, les images ciselées sur les deux patènes ne nous fournissent naturellement aucune indication. On pourrait toutefois la déterminer par induction. Étant donné qu'en l'espèce, l'éclairage vient d'en haut, cela semble impliquer que ces lampes doivent être en verre et non pas dans une matière opaque, métal ou autre. En effet, dans ce dernier cas, la lampe, avec ses bords évasés masquant plus ou moins la flamme dont, d'autre part, le niveau tend à baisser avec celui du liquide qui l'alimente, aurait projeté au-dessous d'elle un cône d'ombre et remplirait alors assez mal son office; tandis qu'au contraire, si elle est en verre, la lumière passe par les parois transparentes, et même quelque peu par le fond du récipient, à travers la nappe d'huile.

Je me permets d'insister sur cette observation, parce qu'elle est applicable d'une façon générale, et dans une certaine mesure, à l'interprétation rationnelle d'autres représentations figurées nous montrant des lampes, en forme de vases, de matière indéterminée, suspendues dans les mêmes conditions. Sans doute, cela ne veut pas toujours dire que ces lampes soient en verre, mais du moins la question se pose. En tout cas, cette observation est susceptible de nous mettre sur la voie de la raison pour laquelle l'usage des lampes en verre a pu prendre une pareille extension chez les Byzantins et chez les Arabes, leurs successeurs et imitateurs. On a dû s'apercevoir à la longue de l'inconvénient que présentait pour l'éclairage l'emploi de récipients opaques, d'une certaine dimension; c'est pourquoi on a eu l'idée d'y remédier en recourant à une matière transparente, quand l'industrie de la verrerie eût fait assez de progrès pour permettre de fabriquer des vases relativement de grande capacité. C'est naturellement la céramique¹ qui fournit aux ver-

1. Cf. les termes, significatifs sous ce rapport, qui reviennent si souvent dans les anciens textes pour désigner les lampes, de toute matière, en forme de vases : *cantharus*, *pharacantharus*, *gabbata*, *calix*, *vitrea urna*, etc.

riers les formes courantes de ces vases destinés au luminaire.

Si l'on se reporte à l'un des types les plus répandus de la lampe antique en terre cuite, on constate qu'il consiste essentiellement dans un petit récipient de peu de profondeur, plus ou moins plat, fermé par un opercule fixe qui est percé d'un trou pour l'introduction de l'huile. Le récipient est muni d'un bec, de forme variable, destiné à recevoir la mèche. Tantôt ce bec saillant est pris dans la masse même de la lampe qui, à cet effet, s'allonge en pointe plus ou moins effilée; tantôt il est rapporté, se détachant complètement du corps de la lampe, lorsque celle-ci est tout à fait ronde. Dans ces conditions, la flamme sortant du bec était toujours excentrique par rapport au corps de la lampe, de sorte que l'ombre projetée par celui-ci au-dessus de lui et, par conséquent, la perte de lumière étaient réduites au minimum.

A côté de ce type auquel appartiennent la majorité des lampes grecques et romaines, il y en a un autre plus primitif, consistant en un petit récipient — de forme, voire de matière quelconque — godets, écuelles, gobelets, tasses, coquilles, pierres creuses ou creusées — récipient entièrement ouvert à l'air libre, dans lequel on mettait à même l'huile et la mèche qui y baignait. C'est le principe des lampions¹, de la veilleuse, etc. Là encore, on imagina de bonne heure, quand le récipient était en terre cuite, d'y ménager pour la mèche, grâce à un ingénieux procédé de pincement de son bord circulaire, un logement pour la mèche, faisant fonction d'un véritable bec². Ce dispositif avait donc, lui aussi, pour résultat de rejeter la flamme à la périphérie, en atténuant ainsi l'inconvénient de l'ombre portée.

Ce dernier inconvénient dut atteindre son maximum, le jour où l'on imagina, probablement pour des raisons esthétiques, de faire servir à usage de lampes de véritables vases, de grande

1. A huile, ou à graisse.

2. Parfois ces becs sont multiples, l'argile se prêtant facilement à cette opération si simple.

capacité, aux formes décoratives empruntées aux plus riches modèles de la céramique et de la toreutique, vases sans bec, où la mèche, brûlant à l'air libre, émergeait forcément du centre même de la nappe d'huile. Ici, la recherche de la beauté se trouvait directement en conflit avec les besoins et les exigences de la pratique. C'est alors que l'emploi du verre a apporté à ce petit problème une solution élégante et définitive.

C'est celle qu'ont adoptée les Arabes à l'instar de leurs initiateurs chrétiens. Ce qui semble leur appartenir en propre, bien que la chose soit déjà en germe dans certains prototypes byzantins, c'est le développement extraordinaire qu'ils ont donné au col largement évasé du récipient, au détriment de la panse inférieure arrondie.

Cette particularité caractéristique des lampes de mosquée en verre a, je crois, une raison d'être pratique, dont l'art de l'émailleur a su, du reste, tirer un heureux parti décoratif. Ce haut col conique, en forme de cornet ou d'entonnoir, devait faire fonction d'une sorte d'abat-vent aux parois transparentes¹, destiné à protéger la flamme contre les courants d'air, redoutables surtout lorsque les lampes — ce qui était le cas le plus fréquent, comme le montrent les bélières dont elles sont presque toujours munies — devaient être suspendues à une certaine hauteur. Ce dispositif assurait aux lampes arabes des avantages analogues à ceux de la lanterne à enveloppe de verre, où la flamme est à l'abri du vent. Peut-être même est-ce la lanterne qui en a suggéré la première idée.

1. A ce point de vue, les *lampes* arabes de ce type, exécutées en *faïence* à une assez basse époque, et qu'on trouvera reproduites comme telles dans l'ouvrage de M. Migeon (*op. c.*, fig. 253, 254) constitueraient une anomalie, voire même un contre-sens, étant donnée l'opacité absolue de la matière. D'ailleurs, malgré certaines analogies de forme et la présence d'organes de suspension, sont-ce bien des lampes? Ne seraient-ce pas de simples vases de fantaisie, vases à fleurs ou porte-bouquets, dans le genre de celui qui est figuré dans la charmante verrière en plâtre ajouré dont M. Migeon (*op. c.*, fig. 319) donne lui-même une excellente reproduction. Là bien que sa forme soit tout à fait comparable à celle des lampes de mosquée, nul doute possible sur la fonction du vase où s'épanouit un magnifique bouquet d'œillets.

§ 27

Les Nabatéens en Égypte¹.

Quelques jours avant la déclaration de guerre, je reçus de M. Daressy, conservateur du Musée du Caire et secrétaire général du Service des Antiquités d'Égypte, une lettre en date du 15 juillet 1914 dans laquelle il m'annonçait que le Musée venait de recevoir un bloc de calcaire qui portait une inscription en caractères sémitiques semblant être du nabatéen. La pierre, mesurant 0^m,70 de longueur, sur 0^m,61 de hauteur, et 0^m,47 d'épaisseur, provenait évidemment, me disait-il, d'un mur de temple ou autre grand édifice. Elle avait été trouvée dans la Basse-Égypte, à Tell ech Chougâfiyé, dans le Ouâdi Toumilât, à trois kilomètres de Tell el-Kebîr².

D'après le rapport de l'inspecteur des Antiquités, envoyé par M. Daressy pour faire une enquête sur place au sujet de cette découverte, la pierre gisait isolée, au sommet du tell encore vierge.

Le Tell ech-Chougâfiyé³ est un des plus grands de la région; sa superficie n'est pas moindre de 12 feddans⁴. Il marque l'emplacement d'une ville antique dont l'identité est encore controversée⁵.

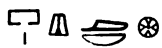
1. Communication faite à l'Académie des Inscriptions, séance du 13 août 1919.

2. C'est là qu'eut lieu en 1882 la grande bataille où lord Wolseley écrasa l'armée de 'Arabi-bey.

3. Le « Tell aux tessons », toponyme arabe significatif pour l'archéologie.

4. Le feddan est une mesure agraire équivalant à 4.200 mq.

5. Voici ce que M. Daressy veut bien m'écrire à ce sujet : « Flinders Petrie et Naville veulent y voir la *Thou* des Itinéraires romains; pour moi, Thou est la Pithom biblique, également nommée Sukkot (Thekut), dont je mets le site plus à l'ouest, et Tell ech-Chougâfiyé serait Phagroriopolis, en égyptien

 « la maison de la grenouille », qui aurait supplanté Pithom comme capitale du VIII^e nome de la Basse-Égypte (sous la XXV^e dynastie), jusqu'au moment où Heroopolis (Tell el-Maskhouta), grâce à l'ouverture du canal de la mer Rouge, devint le chef-lieu de la province ».

A des intervalles assez éloignés, et avec des retards qui s'expliquent par les graves événements alors en cours, M. Daressy a bien voulu me faire tenir plusieurs estampages de l'inscription, plus ou moins réussis, et, finalement, une photographie reproduite sur la planche VI jointe à cet article et dont voici un croquis interprétatif.



C'est sur ces documents d'une valeur inégale que j'ai entrepris le déchiffrement dont je voudrais communiquer aujourd'hui les résultats à l'Académie¹.

C'est bien, comme l'avait pensé M. Daressy, à un texte nabatéen que nous avons affaire. Quoique leur taille soit parfois inégale et leur alignement quelque peu flottant, les caractères, grands, bien formés, profondément gravés, indiquent à pre-

1. Le document a été étudié en détail au Collège de France et à ma conférence d'Archéologie Orientale de l'École des Hautes-Études.

mière vue une bonne époque; cette impression sera pleinement confirmée par la teneur même du texte.

Je crois devoir rappeler à ce propos que ce n'est pas la première fois qu'on retrouve des traces épigraphiques de la présence de Nabatéens en Égypte. Mais elles se réduisaient, jusqu'à ce jour, à quelques textes très courts ou graffiti sans grand intérêt : trois dans la Haute-Égypte, dans la région de Qeneh¹, un dans les parages de Péluse². Tout autre est celui qui vient d'être découvert : tant par son étendue que par la dimension du bloc qui le porte, il a toutes les allures d'une véritable inscription monumentale.

D'après les cotes données plus haut ce bloc quadrangulaire n'a pas les proportions qu'on attendrait pour une stèle ou un cippe; il semble plutôt avoir servi de base, voire de simple pierre de taille faisant partie d'un appareil de construction. L'inscription ne nous renseigne pas sur sa destination.

Elle se compose de huit lignes, d'environ 18 lettres à la ligne, qui recouvrent toute la surface de la pierre, bord à bord, sans marge; elles ont malheureusement beaucoup souffert. La première a presque entièrement disparu, sauf, à sa partie centrale, quelques faibles vestiges de caractères, dont on distingue encore la base. La dernière elle aussi, a été très maltraitée, surtout dans sa première moitié. En outre, du côté droit du bloc, une large cassure ou épaufrure oblique, qui diminue de largeur en descendant, a totalement enlevé ou altéré nombre de lettres au commencement de toutes les lignes. Le côté gauche n'a pas été épargné lui non plus; un large éclat a fait disparaître les dernières lettres des lignes 2, 3 et 4³.

1. *Répert. d'épigr. sem.*, n° 489; cf. les lectures rectifiées dans mon *Rec. d'Arch. Or.*, VI, 121.

2. M. de Vogüé, *CR. Acad.*, 1911, p. 433.

3. Heureusement un des estampages, d'ailleurs d'une exécution très médiocre pour tout le reste, celui qu'avait pris sur place le ghafr, ou gardien indigène du Service des Antiquités, nous a conservé une trace suffisante des quatre dernières lettres de la 1, 3 et de l'avant-dernière de la 1. 4, lettres

Le lapicide semble avoir évité systématiquement de couper les mots à la ligne, tout au moins dans la partie de l'inscription (lignes 1-5) constituant le corps même de la dédicace.

Dans la transcription ci-dessous j'ai dû ajouter, comme le montre la fréquence des crochets et des parenthèses employés, bon nombre de suppléments et de compléments; les uns ne font pas difficulté; d'autres, au contraire, sont plus risqués et quelque peu sujets à caution, je ne me le dissimule pas; on voudra bien m'en excuser vu les graves mutilations qu'a subies l'inscription et qui viennent ajouter aux obscurités naturelles d'un texte sortant tout à fait de l'ordinaire.

- | | |
|---|---------------------------------|
| 1 | [לאלת ?אלהתא ?הקים ? — — — — ?] |
| 2 | [בר ירחב] ולא וכתב א[פגרפ ?] |
| 3 | [על] [חיי מרא ?] ?י א[פכלא] |
| 4 | [וח] יי נפשה ודי יהוה (שח) [ה] |
| 5 | [דכ] יר קדמיה ובאותו (vacat) |
| 6 | [ש ?] ש ב 21 לפחנשי די ש |
| 7 | [נת] 4 לתלמי מלכא די הי [שנ] |
| 8 | [ת 1 ? לם] רא ? ?י אפכלא ??? |

Sous ces réserves, voici la traduction que je proposerais :

[A Allat ?], la déesse ?, a érigé ? (un tel ?), fils ? de Yarhiblola ?, et a écrit l'épigraphé ?, pour la } vie de (notre) seigneur ?..... iou, l'*aphkal*, et (pour) la vie de lui-même et (de celui) dont le nom sera mentionné devant elle et à Aouitou.

[En ?] salut ! Le 21 (du mois de) Pakhonsi, de l'année 4 de Ptolémée, le roi, laquelle est [l'année 1 ? de] (notre ?) seigneur ?..... iou, l'*aphkal* [? Salut !]

— L. 1. Entièrement détruite, ainsi que je l'ai dit; tout au plus croit-on discerner les traces inférieures des lettres תאה qui, sur

détruites ultérieurement par quelque accident au cours du transport au Caire. Ce témoignage unique est précieux parce qu'il nous permettra de rétablir deux mots très importants.

1. Pour plus de commodité, j'ai donné *supra*, p. 230, un croquis qui, confronté avec la reproduction de la photographie, permettra de se rendre compte d'un coup d'œil de l'état réel du texte et des lacunes comblées tant bien que mal. Bien entendu, il n'y faut voir qu'un simple schéma n'ayant qu'une valeur interprétative.

2. Le nom de *Allat* est, bien entendu, purement conjectural et figure là seulement *exempli gratia*.

la base de la justification établie, seraient à peu près les 8^{me}, 9^{me} et 10^{me}. Cette ligne devait contenir le début d'une dédicace religieuse. Parmi les diverses formules de dédicace que nous offre l'épigraphie nabatéenne, j'ai choisi celle qui m'a paru le mieux s'adapter aux conditions du contexte; elle comporte, d'abord le nom de la divinité au datif, suivi de son qualificatif; puis le verbe הקים « a érigé »¹, suivi de son sujet, sans régime indiquant la chose érigée. On peut comparer, pour la tournure générale, l'inscription du *R. E. S.* 30, 131, 286' qui, bien que de langue palmyrénienne, présente au surplus avec la nôtre de remarquables affinités : dieux nabatéens, titre d'*aphkal*, patronymique Yarhibola. A la fin de la ligne, le nom du dédicant, qui pouvait compter jusqu'à cinq lettres. La divinité semble avoir été une déesse; c'est, du moins, ce qui résulte, comme on le verra, de la teneur de la l. 5. Son nom devait être suivi du qualificatif ordinaire אלהת, dont les deux dernières lettres ont peut-être laissé quelques vestiges. Quant au nom spécifique lui-même, nous en sommes réduits aux conjectures. Tout ce qu'on peut dire c'est que, bloqués comme nous le sommes, entre le *lamed* obligatoire du datif et l'hypothétique אלהת, il nous faudrait trouver un nom ne dépassant pas trois lettres. On a le choix entre une déesse nabatéenne, telle que Allat (אלת)², ou quelque déesse locale. Isis (אסי). Bast (בסת)³, etc.

— L. 2 ירהת|ולא. Le patronymique, précédé de בר, terminé en ורלא... l'espace disponible nous invite à restituer ירהבולא. L'apparition de ce nom palmyrénien dans un texte nabatéen ne

1. J'ai restitué de préférence ce verbe à cause des traces, d'ailleurs bien faibles, du *hé*; autrement on aurait pu penser à עבר, בנה, קרב etc. qui peuvent s'employer aussi d'une façon absolue, sans régime défini.

2. Cf. mon *Rec. d'Arch. Or.*, IV, 205, 404; voir en outre, *id.*, VII, 32.

3. Ou encore l'énigmatique תרה ou תרה, cf. *C. I. S.*, II, 336. Je n'insiste pas sur la déesse Ta dont l'existence est loin d'être assurée (cf. *C. I. S.*, II, 766, où l'on trouvera rapprochés les textes sinaïtiques où l'on a cru reconnaître cette déesse); voir au surplus sur cette question *Rec. d'Arch. Or.*, VII, 37.

4. Non loin de notre tell s'élevait Boubastis, centre du culte de cette déesse, transformé au II^e siècle en temple juif, comme je le dirai tout à l'heure.

On remarquera la forme du *kaph*, ici et dans le reste de l'inscription. La lettre est d'une structure sinon nouvelle, du moins beaucoup plus accentuée que celle des types relevés jusqu'à présent. Elle rappelle certaines variétés du palmyrénien¹. On pourrait être tenté de lire כרבה. « l'écrivain », ou bien « l'inscription »; mais, dans ce cas, le *bet* serait lié à l'*aleph*, qui, lui, devrait affecter la forme finale. Cette condition graphique n'étant pas remplie, ce ne peut être que le verbe au prétérit, symétrique du verbe restitué à la l. 1, הבים, ou autre.

— L. 3. יי(ה)ל[על] On aurait pu se demander s'il ne valait pas mieux restituer יי(ה)ל par analogie avec l'inscription du C. I. S., II, 114, vu surtout la formule qui apparaîtra à notre l. 4; mais cette dernière inscription, bien que provenant de Teima, est proprement araméenne et non nabatéenne; d'ailleurs la lacune initiale de notre ligne comporte deux lettres et non pas une seule. Nous avons ici l'expression couramment employée chez les Sémites : « pour la vie », c'est-à-dire « pour le salut »; c'est l'équivalent de la formule ὑπὲρ σωτηρίας.

1. Voir à ce sujet *Rec. d'Arch. Or.*, V, 300; pour la vocalisation de ירהבולא = *Yarhibolā* cf. *id.*, VII, 6, 7, 22.

Digitized by Google

trois lettres. En tous cas, il nous faut là un nom propre, celui du personnage pour le salut de qui est faite la dédicace. Ce nom se termine sûrement en י (. *ion*), désinence fréquente des noms propres nabatéens. La question est de savoir combien de lettres il faut prélever sur l'ensemble pour le compléter. Nous y reviendrons. Considérons au préalable le début du groupe. A première vue un mot semble s'en dégager tout naturellement : כרא « seigneur ». Il nous resterait alors, entre ce mot et la désinence י les deux, ou les trois lettres incertaines, représentées par nos trois points d'interrogation. La première d'ailleurs bien conservée, ne répond à rien de connu jusqu'ici dans l'alphabet nabatéen ; elle rappelle assez le *zain* araméen archaïque de Teima et de Hégra, mais on ne saurait s'arrêter à ce rapprochement, cette forme de *zain* ayant disparu de très bonne heure de l'écriture araméenne. Quant au complexe qui vient ensuite, il est difficile de dire s'il représente un seul ou deux caractères ; d'autant plus qu'une petite épaufrure complique encore les choses. Et maintenant, notre mot *mara* — s'il faut bien lire ainsi — est-il employé ici dans des conditions analogues à celles du protocole royal nabatéen ? On s'attendrait dans ce cas à l'adjonction du pronom suffixe נא : « notre seigneur »¹. Mais je ne vois pas le moyen d'attribuer la valeur נא au signe insolite qui suit כרא : à moins de supposer que ce n'est pas une lettre, mais une sorte de sigle abrégative ayant cette valeur. A l'extrême rigueur, on aurait pu songer au *yod*, cette lettre protéiforme de l'écriture nabatéenne, et

1. On sait que les Nabatéens disaient couramment : כראנא, כראנא רבא, כראנא חרות, etc.... et même כראנא tout court, sans le nom du roi (cf. C.I.S., 101). On peut retrouver encore une survivance de cette habitude orientale dans les expressions dont on se sert en turc, et en arabe : *efendimiz*, *efendi*, « notre efendi », quand on parle du souverain.

Dans les inscriptions de Zendjirli, Bar-Rekoub donne le titre de כראה « son seigneur » au suzerain de son père, Tiglatpileser, et celui de כראי « mon seigneur » à son propre suzerain (le même Tiglatpileser). Il dit également « כראי » en parlant de son dieu Rekoubel. C'est peut-être dans une acception religieuse analogue qu'il convient de prendre l'expression כרא ביתא dans l'inscription nabatéenne C.I.S., II, 235.

lire כרמי « mon seigneur » ; mais, sans compter que ce *yod* serait peu justifiable paléographiquement, il y a une objection décisive : la teneur même du texte, libellé dans le style indirect. On pourrait encore, en s'appuyant sur l'orthographe défective כרן de l'expression congénère palmyrénienne¹, y voir un *noun* final qui se rapprocherait tant soit peu de certains types sinaïtiques. Seulement ici la lettre serait vraiment bien écourtée. Quoi qu'il en soit, si l'on admet que le signe insolite qui suit כרמ appartient à ce mot, on demeure alors en face des éléments graphiques fort embarrassants, signalés plus haut. Ces éléments constituent-ils une seule lettre, ou bien deux lettres ? Dans le premier cas, il n'y aurait guère qu'un *sadé* qui puisse convenir, et encore le mode et le niveau d'attache du petit membre de droite ne sont-ils pas satisfaisants. Si, malgré tout, l'on admet צרי, ce serait là un nom bien court². On aimerait mieux quelque nom du type קצרי, פצרי, יעצרי, etc..., mais alors il nous faudrait auparavant une lettre pour compléter notre nom et je ne vois pas comment faire jouer ce rôle au caractère indéterminé en forme de Z qui le précède. Dans le second cas, celui où il s'agirait de deux lettres, nous pourrions d'abord dégager un *noun* irréprochable. Ce *noun* serait précédé d'une lettre très courte, malheureusement déformée par une cassure : iod ? 'ain ? zaïn ?, chacune de ces lettres prête le flanc à de sérieuses objections. De plus, les combinaisons qu'on peut essayer d'asseoir sur ces bases fragiles, ne donneraient pas de bons résultats au point de vue onomastique⁴. Reste alors

1. Vogüé, *Syrie Centr.*, 23. 25. Ce titre de כרן s'applique à de hauts personnages. Cf. aussi le papyrus araméen de Turin (C.I.S., 144) où, comme je l'ai montré jadis, le satrape d'Égypte, Mithraouahicht, est qualifié de כרמי « mon seigneur ».

2. On pourrait cependant invoquer le nom très court de כרי (C.I.S., II, 1155, 1344).

3. Ce dernier nom apparaît dans des graffiti du Sinaï (C.I.S., II, 2207, 3314, et peut-être 833).

4. Je n'ose guère m'arrêter à ענרי, dont je ne connais pas d'exemple, mais ce nom, à la rigueur, serait étymologiquement acceptable.

la combinaison qui consisterait à considérer tout le groupe מרא? (א?)? comme constituant un seul nom propre comparable, jusqu'à un certain point, aux noms composés tels que מראלקיש (Imroul Qais)¹, מראלמלכו ², etc...³. Il faut observer toutefois que, dans ces noms composés, l'élément initial מרא semble avoir une étymologie différente. Ce n'est donc là qu'un expédient auquel on ne pourrait recourir qu'en désespoir de cause.

אפכלא . Après ce nom — quelle qu'en soit la lecture — nous avons un petit blanc qui le sépare du mot suivant. Celui-ci débute par un *aleph* très légèrement endommagé, qui devait être suivi de quatre lettres terminant la ligne. Comme le montrent la photographie et les estampages exécutés au Musée, ces quatre lettres sont aujourd'hui radicalement détruites par une large cassure intéressant aussi la fin de la ligne 4, et due, semble-t-il, à quelque accident survenu après coup, peut-être au cours du transport de la pierre au Caire. Heureusement qu'un premier estampage, d'ailleurs très sommaire, pris sur place par le ghafir au moment de la découverte, nous les a conservées d'une façon suffisante pour en permettre la lecture. C'est incontestablement le mot אפכלא ; nous le retrouverons, du reste, répété à la fin de la l. 8 et suivant le nom du même personnage; les deux passages se confirment l'un l'autre.

C'est un titre appartenant au personnage pour le salut de qui la dédicace est faite : « l'*aphkal* ». Ce titre a fait sa première apparition dans une inscription de Hégra⁴ datée de l'an 9 du roi Arétas IV (an 1 avant J.-C.); un *aphkal* y est mentionné, mais on ne donne pas son nom. On hésitait alors sur l'interprétation du mot. Depuis il a réapparu dans nombre d'inscriptions nabatéennes⁵; particulièrement dans les graffiti du Sinaï, où il est souvent interverti en אכפל .

1. Inscription de Nemara, R. E. S., 483.

2. R. E. S., 2093.

3. Cf. aussi le nom מבראלהי .

4. C. I. S., II, 198.

5. R. E. S., 686, liste. Voir, en outre, Littmann, *Semitic Inscriptions*, p. 78.

Quelle fonction remplissait l'*aphkal*? Nous ne saurions le dire au juste, mais elle devait avoir une certaine importance puisqu'il est question de son autorité, à côté de celle du roi, dans l'inscription de Hégra.

On retrouve le même mot « *aphkal* », dans l'inscription palmyrénienne qui nous a déjà fourni plusieurs indications utiles¹. Elle nous éclaire quelque peu sur la nature de ce titre. C'est une dédicace faite aux dieux nabatéens, Arsou et 'Azizou, par un personnage qui est qualifié de ... אֶפְכָּל דִּי אֶזִּיזוּ « l'*aphkal* du dieu 'Azizou ». Donc, c'est ici, incontestablement, un titre religieux.

On le retrouve encore chez les Sabéens, dans une inscription lihyanite provenant des environs de El-'Ela' (ce qui nous rapproche de la région des Nabatéens), où les RR. PP. Jaussen et Savignac ont lu : « 'Abdwadd, *afkal* (prêtre) de Wadd, etc... »². Comme on le voit, cet 'Abdwadd remplit auprès du dieu Wadd la même fonction sacerdotale que l'*aphkal* de la dédicace palmyrénienne vis-à-vis du dieu Azizou. Il est probable que le mot *aphkal* est étroitement apparenté au mot babylonien *aphkalu* ou *abkalu*, ayant les sens de *sacerdos*, *incantator*.

Cela dit, revenons à notre *aphkal*. Il se présente à nous sous l'aspect d'un haut personnage, investi d'une autorité religieuse. On remarquera qu'il est peut-être qualifié de « notre seigneur » et que son nom n'est pas suivi du patronymique, mais seulement du titre d'*aphkal*. Ces particularités se retrouvent dans le protocole royal nabatéen. En outre, comme nous le verrons plus loin (l. 8), il semble que ses années de sacerdoce servaient de comput.

— L. 4. (ה)אֶפְכָּל נִפְשָׁה. La lacune initiale ne comporte que deux

1. Cf. *supra*, p. 233. Pour l'étymologie du mot *aphkal*, voir mon *Rec. d'Arch. Or.*, VII, 32.

2. *Rev. Bibl.*, 1911, 554.

3. Les RR. PP. Jaussen et Savignac rapprochent avec raison à ce propos le mot arabe افكل qui apparaît dans plusieurs passages du *Kitāb el-Aghāni*, où il correspond à كاهن « prêtre », « sorcier ».

lettres ; la seconde était certainement le ה de הוּ, répétition du mot de la ligne précédente. Cette répétition annonce la mention d'une seconde personnalité qui va être associée au bénéfice eulogique de la dédicace. Devant הוּ, il ne reste plus de place que pour une lettre ; celle-ci ne saurait alors être qu'un *waw* ; il s'ensuit que la préposition לְ exprimée à la l. 3 doit gouverner toute la phrase ; elle est maintenant sous-entendue : « et (pour) la vie de... »

Inutile d'insister sur le sens à prêter ici à נַפְשָׁא : proprement « âme », « personne » ; conformément au génie des langues sémitiques, l'emploi de ce mot sert à indiquer l'action réfléchie. Suivi du *hé* suffixe pronominal, il équivaut à : « sa personne », « soi-même » ; le tout revient à dire : « et pour son propre salut ». La locution est tout à fait comparable à celle de l'inscription araméenne de Teima¹ : לַחַיִּי נַפְשָׁה ; seule, la préposition diffère.

וְדִי. C'est la particule ordinaire, וְדִי, précédée de la conjonction. On remarquera, à titre d'indice chronologique, qu'elle affecte déjà la forme וְדִי, tandis que nous trouvons encore celle de וְדִי dans la dédicace de Ràbbel I^{er} qui se classe à l'an 70 avant notre ère. Elle joue ici le rôle, non pas de préposition, mais de pronom relatif, en rapport avec un verbe qui suit.

וְדִי הוּהָ A première vue on est frappé de l'aspect de ce mot qui a l'air de reproduire lettre pour lettre le nom de *Jehovah* ! L'illusion est complétée par la présence de la particule וְדִי, qui le précède, et à laquelle on pourrait être tenté de prêter la valeur de la préposition, en traduisant l'ensemble : « et de *Jéhovah* ». Mais ce n'est là qu'un mirage — un mirage qui, du reste, se représentera à la ligne suivante sous une forme légèrement différente et dans des conditions peut-être encore plus spécieuses. Il ne faut pas perdre de vue que notre membre de phrase est toujours sous la dépendance du לְ הוּהָ de la l. 3 ; de

1. C. I. S., II, 114. Offrande à cet énigmatique dieu Çalm, dont j'ai jadis démontré l'existence (*Rev. crit.* 1884, n° 40, p. 265, n° 48, p. 442).

2. *Rec. d'Arch. Or.*, II, 221, 404, et mon *Album d'Antiquités Orientales*, pl. XLV. Cf. C. I. S., II, 349.

sorte que, si l'on s'engageait dans cette voie, force serait de comprendre : « et pour la vie, pour le salut, de Jehovah » ; on aboutirait ainsi à une absurdité manifeste. Le mot יהוה ne peut être autre chose que le verbe « être » à la troisième personne du singulier de l'aoriste¹ : « est » ou « sera ». J'opte pour le futur — les raisons en seront données plus loin. Je lis en conséquence : « et (pour la vie de celui) qui sera... »

[שכ[ה]. Le *chin* est détruit en partie, le *mem* en totalité ; mais ces deux lettres sont heureusement garanties par le premier estampage, celui du ghafir. Après le *mem* venait encore une lettre qui a disparu sans laisser aucune trace ; c'était la dernière de la ligne. Je la restitue en *hé* et j'y vois le suffixe de la troisième personne du masculin singulier : « son nom ». Cela fournit un sens très plausible pour ce membre de phrase ; « et (pour la vie de celui) dont le nom sera... » La tournure est bien conforme au principe de la syntaxe sémitique : « celui qui son nom sera... », ce qui revient à dire « celui dont le nom sera... ».

— L. 5 [דכ]יר. On perçoit encore de vagues traces du *kaph*. C'est le mot si fréquent dans les proscymènes nabatéens, où il alterne avec שלם. Il faut le rattacher à ce qui précède et comprendre : « et pour le salut de celui dont le nom sera mentionné ». Il se rattache également à ce qui suit d'une façon non moins étroite.

קדמיהובאיתו. Je donne d'abord à l'état brut la transcription de ce passage dont l'interprétation est délicate. Aucun doute sur l'identité matérielle des lettres. Il s'agit seulement de savoir comment il faut couper les mots. Tout d'abord il semble bien qu'on doive détacher la préposition קדם « devant », qui apparaît si souvent dans les proscynèmes nabatéens et araméens²,

1. L'orthographe יהוה par le *hé* final ne doit pas faire difficulté, bien que la forme ordinaire soit en nabatéen יהוא ; on trouve le prétérit היה dans l'inscription du C. I. S., II, 224. Dans le *Tarif de Palmyre*, on relève תהוה à côté de תהוא.

2. Parfois, combinée avec בין קדם : בין קדם.

et y précède le nom du dieu invoqué ; par exemple : קדם אוסירי, « devant Osiris, devant Douchara, etc. ». Mais alors surgit ici, si l'on se place à ce point de vue, le nouveau mirage auquel j'ai fait allusion plus haut : notre préposition קדם ne serait-elle pas suivie du nom de la divinité, et ce nom ne serait-il pas celui de יהו « Jehovah » ? Cette forme du nom sacré est justement celle qui est couramment employée dans les papyrus judéo-araméens d'Éléphantine ! La coïncidence pourrait être d'autant plus troublante qu'on songe aussitôt au fameux temple juif d'Onias dont l'emplacement, d'après ce que nous savons, devait être quelque part dans ces parages¹. Le dernier mot, באויתו, où se cache certainement un nom de lieu précédé de la préposition : « à Aouitou » serait bien fait pour contribuer à augmenter l'illusion : « devant Jehovah, à Aouitou ». Mais aussitôt, on se heurte à une première difficulté. On attendrait l'interposition du pronom relatif, conformément à l'usage, soit : יהו די באויתו « Jehovah qui est à Aouitou ». Il y a une autre difficulté bien plus grave encore, un fait matériel qui coupe court à toute tentative dans cette direction : le *mem* de קדם affecte nettement la forme médiale et non pas la forme finale. On sait que le nabatéen observe constamment cette distinction paléographique ; et, en l'espèce, elle est observée dans notre inscription ; c'est ce que montre le *mem* final du mot שלם, comparé au *mem*, soit initial, soit médial des lignes 3, 7 et 8 ; le cas du nom propre תלמי à la l. 7 est particulièrement démonstratif à cet égard, parce que le *mem* s'y présente exactement dans les mêmes conditions graphiques, c'est-à-dire suivi d'un *yod* comme il l'est dans notre passage. D'où, la conclusion qui s'impose : le groupe יהו ne saurait constituer un tout cohérent ; il doit être décomposé. Il faut d'abord y prélever le *yod* pour le rattacher

1. Le sanctuaire juif avait été élevé vers l'an 160 av. J.-C., avec l'autorisation de Ptolémée VI Philométor, par le grand-prêtre Onias IV dans un vieux sanctuaire désaffecté de la déesse Agria Boubastis, à Léontopolis ; cette ville appartenait au nome héliopolitain ; on en fixe généralement l'emplacement à Tell el-Yehoûdiyé, non loin et au nord-est du Caire, dans la direction de notre Tell ech-Chougâfiyé. Le temple juif dura près de deux siècles et demi.

au mot, ou groupe précédent, qui devient ainsi קדבֿי... ; le résidu דוֹ doit à son tour être décomposé; le ך n'est autre chose que la conjonction « et »; quant au ה qui, cette opération faite, nous reste pour compte, on ne saurait se soustraire à l'obligation de l'attribuer aussi au mot précédent; celui-ci gagne alors encore une lettre et devient finalement קדבֿיה. Nous avons toujours la préposition קדם, c'est entendu; mais, à cet état, elle est combinée avec un suffixe pronominal dont la nature peut être déterminée grâce aux règles générales de la grammaire araméenne. En premier lieu, la préposition קדם, au contact du suffixe dégage le pluriel latent qu'elle contient (קדבֿיך), pluriel qui existe au même état dans nombre de prépositions sémitiques¹. Ce pluriel se met dans la position de l'état construit pour opérer sa jonction avec le suffixe qui lui est destiné. Selon le genre de ce suffixe la préposition revêt alors deux formes différentes : דוֹהי pour le masculin, דיה pour le féminin². En conséquence, קדבֿיה ne peut signifier que « devant elle ». Si l'on avait voulu dire « devant lui », nous aurions קדבֿיהי. Devant qui? L'analogie des formules citées plus haut nous invite à chercher ici la mention de la divinité devant laquelle une certaine chose est faite, ou sera faite; seulement ici le nom de cette divinité n'est pas exprimé. Pourquoi ne l'est-il pas? C'est parce qu'il l'a été, au début de la dédicace, à la l. 1. On ne fait que le rappeler ici. D'autre part, cette divinité ne peut être qu'une déesse, vu le genre du suffixe employé. C'est sur cette base que j'ai reconstitué la partie essentielle de la l. 1, toute réserve faite sur la nationalité et le nom spécifique de cette déesse que rien malheureusement ne nous permet de deviner.

1. علی, الى, etc., cf. les formes arabes correspondantes علی, الى, etc., où le ی est un indice apparent du pluriel latent qui se manifeste également, au contact des suffixes pronominaux, sous la forme de l'état construit.

2. On trouve bien, il est vrai, parfois, la forme דיה pour le suffixe masculin de noms au pluriel (ou plutôt au duel), par exemple, דיה dans l'inscription de Hadad, à Zentjirli. Mais c'est là un fait exceptionnel et appartenant à l'araméen très archaïque.

Cela une fois établi, il nous reste en fin de compte le dernier groupe : באיתו ; ce ne saurait être autre chose, comme je l'ai déjà donné à entendre, qu'un nom de lieu précédé de la préposition : « à Aouitou ». Est-ce une localité nabatéenne ? Dans ce cas, la forme du nom rappellerait quelque peu celle de איתו de l'inscription des stratèges de Madeba¹. Ne serait-ce pas plutôt quelque localité égyptienne ? Cette question sera examinée plus loin, quand j'essaierai de déterminer l'époque et le milieu auxquels peut appartenir notre monument. Ce qu'il convient de retenir et de faire ressortir dès maintenant c'est que, dans ce passage, il y a en fait deux localités mises en parallèle : l'une, Aouitou, expressément nommée ; l'autre, virtuellement indiquée par l'expression « devant elle ». Cette expression implique la *présence réelle* de la déesse, par conséquent le sanctuaire même où elle réside ; le sanctuaire devait s'élever dans une ville distincte de Aouitou, et non dénommée ; cette ville, selon toute vraisemblance, n'est autre que celle dont Tell ech-Chougâfiyé nous marque l'emplacement.

Si maintenant nous reprenons d'ensemble le texte obtenu jusqu'ici, nous voyons que, somme toute, la dédicace est faite : 1° pour le salut de l'*aphkal* ; 2° pour celui du dédicant lui-même ; 3° pour celui d'une autre personnalité indéterminée. Cette personnalité est celle dont « le nom sera mentionné (proféré ? proclamé ?) » « devant » la déesse (c'est-à-dire dans son sanctuaire même) « et (en outre) à Aouitou ». Il semble peu probable que nous ayons affaire à une formule de caractère général, en quelque sorte banal, visant une collectivité et équivalant à : « et pour le salut de *quiconque* dont le nom sera mentionné » ; dans ce cas, on attendrait : וכל מן די יהיה שמה דכור. J'inclinerais plutôt à croire qu'il s'agit d'une certaine individualité dont le nom pouvait être éventuellement prononcé dans des conditions que j'aurai à rechercher.

1. C. I. S., II, 196 ; cf. *Rec. d'Arch. Or.*, II, 189 et VII, 241.

Nous abordons maintenant ce que l'on peut appeler la seconde partie de l'inscription (lignes 6-8). Trois choses la distinguent de la première qui constitue le corps même de la dédicace : l'existence d'un blanc visiblement réservé à la fin de la l. 5 ; l'intervention, au début de la ligne 6, d'une expression eulogique significative, marquant l'alinéa ; enfin la teneur même du texte, essentiellement constitué par le libellé de la date.

שרם (ב) Caractères chevauchant sur l'alignement: *Mem* de forme finale, indubitable, très allongé ; les deux lettres précédentes sont un peu obscures, mais hors de conteste. Les trois caractères semblent être en ligature. Il y a place encore au début de la ligne pour une lettre qui pourrait être un *bet* ; on croit même en discerner quelques faibles linéaments. L'expression בשרם, quoique moins fréquente que celle de שרם tout court, n'est pas inconnue en nabatéen¹.

21 ב. La préposition ב « dans », suivie de deux chiffres : $20 + 1 = 21$. On observera la forme du chiffre 20 ; elle marque nettement que le signe n'est autre que la lettre *kaph*, qui a justement cette valeur numérale dans l'ordonnance de l'alphabet sémitique². A noter aussi l'inclinaison de la barre d'unité qui, autrement, ainsi isolée, risquerait de se confondre avec le *zāin*³. C'est le quantième du mois qui va être mentionné immédiatement après ; le mot יום « jour » est sous-entendu : « dans (le jour) 24 » ; la tournure abrégative est dans le genre de la nôtre, quand nous disons, par exemple : « le 24 août ».

פחכשי, *pakhonsi*. C'est le nom bien connu du mois égyptien,

1. Cf. entre autres C. I. S., II, 277, 291, etc.

2. Ce fait contribue à éclairer le rapport paléographique qui existe, dans des conditions analogues, entre le *kaph* et le chiffre 20 du palmyrénien.

3. On retrouve, il est vrai, quelquefois la même particularité en phénicien, où pourtant cette confusion n'est pas à craindre ; là, l'inclinaison de la barre marque la finale ; dans ce même cas le palmyrénien allonge souvent la barre terminale. Par contre, dans les papyrus araméens, on ne paraît pas, comme on le fait en nabatéen, craindre la confusion possible entre la barre d'unité verticale et la lettre *zāin* ; parfois cependant on incline aussi cette barre à gauche, mais là c'est plutôt à l'effet d'insister sur l'importance du rôle joué par le chiffre dans le contexte.

le 1^{er} de la tétraménie d'hiver, qu'on transcrit ordinairement *pakhons*. L'addition du *yod* que nous avons ici aura peut-être quelque intérêt pour les égyptologues en ce qui concerne la prononciation exacte du mot¹.

— L. 6-7. [נת] די « de l'année ». Le mot נת is coupé à la ligne par dérogation à la règle observée jusqu'ici : [נת] is ; le lapicide en prend plus à son aise dans cette partie de l'inscription relativement accessoire.

— L. 7. Au début de la ligne, un espace fruste, tout juste suffisant pour loger les deux lettres, complément obligatoire de [נת] is. Immédiatement après vient un groupe de chiffres consistant en trois barres d'unités inclinées à droite, dont la dernière sert de point d'appui à une quatrième barre inclinée en sens inverse. C'est le nombre 4, écrit à la façon habituelle. Devant lui il n'y a pas la place matérielle nécessaire pour restituer quelque autre signe numéral, exprimant la dizaine, vingtaine, etc. C'est donc bien d'une IV^{me} année qu'il s'agit ici. Année de quoi, ou de qui ? C'est ce que nous allons voir.

לתלמי מלכ. « De Ptolémée le roi ». Le *lamed* d'appartenance une fois prélevé, il nous reste le mot תלמי, dans lequel on ne saurait hésiter à reconnaître le nom de Πτολεμαῖος, dépouillé de son *pi* initial et de sa désinence. C'est exactement la forme sous laquelle ce nom figure dans le Talmud : *Talmaï*²; on a prétendu qu'elle avait pu subir l'influence de l'ancien nom sémitique תלמי *Talmaï*, porté dans la Bible par deux personnages³.

1. La transcription courante repose sur la forme grecque πᾶχων et copte *pachons* (cf. پشنس). C'est proprement le mois du dieu Khons. D'après un renseignement que veut bien me donner M. Sottas, le nom de ce dieu peut s'écrire avec une voyelle finale vague, ou, soit : *Khonsou*. Notre transcription nabatéenne semblerait impliquer que cette voyelle vague pouvait incliner vers *i*.

2. Le nom propre Ptolémée était assez répandu chez les Juifs. Cf. l'ossuaire de Jérusalem gravé au nom de ΠΤΟΛΕΜΑ (dans mes *Nouveaux ossuaires juifs*, pp. 10, 15).

3. L'un nous est présenté comme un des trois fils du fabuleux 'Anaq (Nombres 13, 22; Josué 15, 14); son nom est transcrit de diverses manières par

Cette conjecture était déjà assez contestable, la même particularité orthographique — tout au moins en ce qui concerne la suppression du *phé* — se rencontrant aussi dans une autre branche de la famille sémitique qui n'a rien de commun avec le monde juif; en effet, dans la grande inscription sabéenne du sarcophage en bois, bien connu, du Musée du Caire¹, le nom du roi Ptolémée est écrit תלמיא.

Fait intéressant, nous retrouvons aussi ce nom de תלמי, écrit exactement de la même façon, dans les inscriptions lihyanites. Il y apparaît à plusieurs reprises² comme nom des rois de Lihyan. Il se peut que ceux-ci l'aient adopté sous une influence égyptienne.

L'apparition du nom de Ptolémée sous la forme תלמי dans notre texte nabatéen porte le coup de grâce à cette prétendue influence du Talmaï biblique³. D'autre part, il est intéressant de comparer la façon toute différente dont le nom de Ptolémée a été traité par les Phéniciens; eux en ont respecté scrupuleusement la forme originale, en transcrivant lettre à lettre : בתלמיס,

les Septante et par Josèphe : Θαλμαι, Θολμαι, Θολμαι, Θολμαίος, etc. L'autre est le roi de Géchour (II Samuel 3. 3, Θολμαι, Θολμι, Θολομαι, Θολομαίος). Comparer le nom du chef de brigands Θολομαίος qui, nous raconte Josèphe (*Antiq. J.*, 20, 1, 1), fut livré au supplice sous le règne de Claude par le procureur de Judée.

1. Cette inscription, elle aussi, est datée d'un mois égyptien *Koihak* de l'an XII d'un roi Ptolémée (תלמיא), fils de Ptolémée, d'ailleurs déterminé comme l'est le nôtre. Le sabéen a éliminé le Π initial, mais il a gardé la désinence, ou l'équivalent de la désinence, le ת (*th* anglais), qui a la valeur de la sifflante; il est probable qu'on vocalisait le tout : *Tolemainth*, ou quelque chose d'approchant.

2. Cf. Jaussen-Savignac, *Mission archéol. en Arabie*, pp. 375, 392, 438, 441.

3. On trouve en nabatéen le nom d'homme תלמי (exemples dans le C. I. S., un autre dans *Rev. Bibl.*, 1902, p. 581); la prononciation nous est révélée par la transcription Τάλμο: (Wadd. n° 2464). La désinence semble indiquer que ce n'est pas une simple variante de תלמי (transcription nabatéenne de *Tholmois*), mais que c'est plutôt un nom d'extraction sémitique, comme celui du תלמי biblique. Cf. cependant un exemple du nom תלמי porté par un simple particulier nabatéen dans une inscription de la région de Médân Sâleh (Jaussen-Savignac, *op. c.*, p. 215, n° 315).

4. *Rec. d'Arch. Orient.*, I, 80; C. I. S., I, 92.

יפתליש, gardant ainsi à la fois le II initial et la désinence.

De quel Ptolémée peut-il s'agir ? Aucun indice malheureusement ne vient nous renseigner à cet égard. Le chiffre de l'année de règne (IV) est trop bas pour qu'on puisse en tirer une induction quelconque.

די הי (שנ-). La particule די fait fonction cette fois de pronom relatif; elle est combinée avec le pronom démonstratif féminin ה, qui contient virtuellement le verbe « être ». Cette combinaison équivaut à l'expression : « laquelle est », expression qui ne peut se rapporter qu'à l'antécédent שנה: il faut donc comprendre : « l'année 4 de Ptolémée le roi, laquelle est..... ». Ce membre de phrase fait penser aussitôt à l'inscription nabatéenne de Dmeir¹ où on lit : « l'année 405, selon le comput des Romains, laquelle est l'année 24 du roi Rabbel² ».

שנת 405 בבנין ארדומיא די הו (sic) שנת 24 לרבאל מלכא

Sauf l'anomalie de די au lieu de ה, c'est sensiblement la même tournure que celle que nous avons ici. En conséquence, on attend la répétition du mot שנה, appliqué à une autre année appartenant à quelque comput différent et mise en concordance avec la première. En effet, dans la partie fruste

1. C. I. S., I, 95; *Etudes d'Arch. Or.*, II, § 21.

2. *Rec. d'Arch. Or.*, I, 48 (= C. I. S., II, 161). Cf. aussi, du moins pour la tournure, la I. 4 de l'inscription de Rabbel I (*supra*, p. 239).

3. On a trouvé, depuis, une autre inscription (*Rép. d'ép. sémi.*, n° 26), datée de l'an 26 de ce même Rabbel II, correspondant à l'an 96 J.-C. De l'an 96 à l'an 106, date la disparition du royaume nabatéen, il y a un intervalle d'une dizaine d'années suffisant pour caser, s'il y avait lieu, quelque nouveau roi, successeur de notre Rabbel. C'est ce qui a engagé M. Dussaud, dans son excellent mémoire sur la numismatique nabatéenne (*Journ. Asiat.*, 1904, A. p. 192 et suiv.), à intercaler dans cette période un Malchus III (ou IV) qui clôrait véritablement la dynastie. Cette ingénieuse conjecture, déjà formulée par lui dans *Voy. arch. au Sufa* (p. 171; cf. *Mission Syrie*, p. 72), m'avait inspiré certaines réserves (*Rec. d'Arch. Or.*, IV, 178). Depuis une nouvelle inscription (*Rev. Bibl.*, 1911, pp. 273 et suiv.), datée de l'an 36, voire peut-être 37 de ce même Rabbel, nous a appris que son règne s'était prolongé au moins jusqu'à l'extrême limite de l'autonomie nabatéenne, si ce n'est même quelque peu au-delà, du moins nominale; il semble donc que Rabbel II est bien, comme je l'avais supposé, le dernier roi de la Nabatène autonome.

4. Cf. les graphies hébraïques דיא = דיא.

de la fin de la ligne, je crois bien saisir quelques traces d'un *chin* et d'un *noun*; en tout cas, il n'y a place que pour deux lettres. Je pense que nous avons là le mot שנת coupé en deux, avec le *taw* rejeté au début de la l. 8.

— L. 8. Cette ligne a beaucoup souffert. Le début est presque entièrement détruit sur un espace correspondant à quatre lettres environ. La première de ces lettres ne peut être que le *taw* attendu de שנת; ce mot implique après lui quelque notation numérale. Je ne saurais affirmer qu'on distingue encore des traces du *taw*, mais, en examinant attentivement la photographie, je crois bien apercevoir une barre oblique inclinée vers la gauche; cela nous fournirait le chiffre 1. Ce chiffre ne devait pas être suivi d'un autre chiffre, car, aussitôt après, on reconnaît sans trop d'effort la répétition textuelle des nom, titre et qualité de notre *aphkal*, tels que nous les avons plus clairement lus à la ligne 3. Ce passage était sûrement précédé du *lamed* d'appartenance; il reste juste la place nécessaire pour cette lettre entre le chiffre 1 et le *mem* de כרמ. Nous obtenons ainsi le membre de phrase tout à fait en situation :

די הי [שנת] 1 לכרמ ?(?) יי אפכלא

« Qui est l'année 1 de (notre ?) seigneur (etc. ?)... iou, l'*aphkal* ».

S'il en est bien ainsi, et s'il s'agit réellement de la 1^{re} année de l'exercice sacerdotal ou autre, de notre *aphkal*, ce chiffre n'est pas indifférent, parce qu'il marque l'entrée en charge du personnage. Dans ce cas, ne serait-ce pas à l'occasion de cette investiture, et pour la commémorer, qu'aurait été gravée la dédicace qui, somme toute, est faite spécialement, et avant tout en son honneur ?

1. On ne saurait guère s'arrêter à une autre combinaison d'après laquelle il n'y aurait pas eu de seconde date formulée, mais simplement la mention de quelque fait circonstanciel, quelque événement notable, survenu en l'an 4 de Ptolémée, et toujours, bien entendu, en rapport avec l'*aphkal*; par exemple, « année (dans laquelle eut lieu telle chose le concernant) ». Cela rappellerait

A la fin de la ligne, après לְאַחֶרֶץ , il y a place encore pour deux ou trois lettres. Je soupçonne, d'après certaines apparences, que nous pourrions bien avoir affaire ici au mot שָׁלוֹם que nous avons trouvé au début du libellé de la date (là, en combinaison peut-être avec la préposition בְּ) ; ce libellé serait ainsi assez heureusement encadré entre ces deux expressions eulogiques.

Après l'interprétation du texte, il nous reste à aborder la question capitale : de quel Ptolémée peut-il s'agir ici ? Nous avons l'embarras du choix dans cette longue dynastie qui, si l'on y comprend Césarion, ne compte pas moins de seize numéros, tous homonymes¹.

Les vraisemblances historiques nous engagent à descendre le plus bas possible. Par suite de considérations qu'il serait trop long de développer maintenant, j'inclinerais à reconnaître ici, soit Philopator XIV, soit Philopator XV, tous deux frères, puis successivement époux de la fameuse Cléopâtre. Le laps de temps très court (51-47 et 47-44) pendant lequel ils ont occupé le trône à côté d'elle, s'accorderait bien avec les quatre années de règne attribuées ici à notre Ptolémée indéterminé. A la grande rigueur, on pourrait même penser à Ptolémée, XVI^e et dernier du nom, le jeune Césarion, ce fantôme, ou plutôt cet embryon de roi, que sa mère Cléopâtre fit proclamer en l'an 33 et dont le règne fictif finit avec lui en l'an 30.

De toute façon, nous serions en plein dans cette période

quelque peu, à première vue, la sinaïtique du C.I.S., II, 954 : « l'année 85 de l'éparchie, dans laquelle les... ont... le pays ». Mais il nous faudrait alors la tournure בְּיָמֵי בְרָה , tandis qu'ici nous aurions בְּיָמֵי בְרָה ; dans ces conditions le בְּיָמֵי ne s'expliquerait pas. De plus, il n'y aurait pas la place voulue pour loger la mention, si brève fût-elle, d'un événement quelconque. D'ailleurs, nous reviendrions ainsi, somme toute, par une voie différente à peu près au même résultat, à savoir que la dédicace a dû être faite à l'occasion de l'investiture de l'*aphkal*, car il n'y a guère que cet événement qui ait pu marquer dans la vie du personnage ; de sa mort, il ne saurait être question puisqu'on fait expressément des vœux pour la prolongation de sa vie.

1. Je suis ici les données historiques mises au point par mon savant confrère M. Bouché-Leclercq dans sa magistrale *Histoire des Lagides*.

critique et passionnante de l'histoire d'Égypte dans laquelle apparaissent, ou vont apparaître tour à tour, sur la scène d'Alexandrie où se jouaient les destinées de Rome et de l'Orient, les grandes figures de Pompée, de César, d'Antoine, et que domine l'extraordinaire personnalité de Cléopâtre. C'est justement vers cette époque que nous voyons les Arabes, autrement dit les Nabatéens — nous savons que c'est tout un — prendre une certaine part aux événements qui se déroulent en Égypte, ou à ceux qui s'y rattachent au dehors, événements qui ont fortement contribué à changer la face du monde antique. Je me bornerai sur ce sujet à quelques indications sommaires, mais significatives.

En 48 les contingents arabes nabatéens combattent avec Pompée à Pharsale.

En 47 le roi nabatéen Malchus (Malikou, II^e du nom)¹ fournit de la cavalerie à César dans sa campagne contre Alexandrie.

En 42, il envoie à Cassius un corps d'archers montés qui combat à Philippes. Cléopâtre essaie de le faire assassiner, ce qui ne l'empêche pas à un autre moment, où elle se débattait dans une situation désespérée, d'aller chercher un refuge chez les tribus nabatéo-arabes de la région orientale.

Plus tard, vers l'an 36, le roi nabatéen est forcé de céder à Cléopâtre une partie de son territoire. En l'an 32 il fournit à Antoine des contingents qui figurèrent à la bataille d'Actium.

Enfin, en l'an 30 les Nabatéens, profitant probablement de ce que la partie était perdue pour Cléopâtre, brûlèrent la flotte qu'elle avait concentrée dans la mer Rouge².

Nos Nabatéens ont eu, d'ailleurs, en Égypte, on le sait, des

1. Malikou I^{er}, selon la classification de M. Dussaud, *op. c.*

2. A partir de ce moment, qui marque la fin de la dynastie lagide, il semble que la Nabatène se dégage de l'influence égyptienne qu'elle avait subie jusque là, ainsi que le montrent certaines de ses institutions (cf. *Rec. d'Arch. Or.*, II, p. 381, n. 1) et ses monnaies elles-mêmes, frappées autrefois aux types et poids ptolémaïques. C'est à ce changement politique qu'il faut, je crois, rapporter le changement significatif du système monétaire nabatéen si bien mis en lumière depuis par M. Dussaud, *op. c.*

précurseurs araméens qui nous ont laissé nombre de témoignages épigraphiques remontant jusqu'au début du v^e siècle : stèles funéraires ou religieuses, papyrus, ostraca, monnaies même, etc. D'autre part, dans certains documents grecs¹, semblant être des listes de mercenaires, on relève des noms caractéristiques révélant l'origine de ceux qui les portent : Nabatéens, Arabes, Iduméens, Ituréens, etc., toutes races plus ou moins étroitement apparentées².

En outre, il ne faut pas oublier qu'à partir d'une certaine époque, il y a eu en Égypte un nome dit Arabique, le nome *Arabia*³, dont, selon toutes les indications historiques et géographiques, la position coïncide sensiblement avec la région d'où provient notre dédicace nabatéenne. Ce nome devait probablement son nom à sa proximité de l'Arabie proprement dite; il le devait peut-être aussi à l'existence en ce point d'un groupe ethnique nabatéen qui s'y était fixé, et auquel pouvaient appartenir notre *aphkal* ainsi que le dédicant qui l'honore.

En tous cas, il semble bien que le nome Arabique avait à sa tête un haut fonctionnaire spécial qui portait le titre suggestif de ἀραβάρχης (ἀραβάρχης), « le chef de l'arabarchie ». Déjà sous Ptolémée I^{er} il est question d'un nomarque du nome Arabia, Cléomène, hyparque du roi, chargé d'administrer l'Égypte⁴. Le caractère de l'arabarchie et ses attributions ont été spécialement

1. Inscriptions de Memphis et d'Echmounein; cf. celle de Mit Rahiné dédicace des Iduméens dans un temple d'Apollon.

2. Voir à ce sujet *Rec. d'Arch. Or.*, VI, 214.

3. Avec sa métropole Phacousa, ce nome faisait partie du pays biblique de Gessen, ou Gochen, correspondant à peu près au XX^e nome *Sopti* (capitale Psopti = Saft).

La pèlerine dite sainte Sylvie parle à mainte reprise (éd. Gelzer, *Itinera*, pp. 46-50) d'une *mansio*, voire d'une *civitas Arabia* située dans cette même région de Gessen. Cette ville de Arabia est également mentionnée dans les listes épiscopales de Hieroclès et de Georges de Chypre (éd. Gelzer, p. 116, n° 707) sous la forme Ἀραβίου. C'est peut-être notre Tell ech-Chougâliyé qui en marque l'emplacement.

4. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, 10.

étudiées par M. Jouguet¹ et par M. Lesquier². Selon ce dernier, l'arabarque aurait fini par devenir, dans l'organisation de l'Égypte romaine, le commandant en chef des douaniers qui, à l'origine, étaient des mercenaires arabes chargés de garder la frontière orientale du côté de la Syrie et de l'Arabie Pétrée. S'il en était réellement ainsi, on pourrait supposer que c'étaient les qualités particulières de la cavalerie nabatéenne, si réputée, qui les désignaient tout naturellement pour le recrutement de cette sorte de police montée, à cheval et surtout à chameau.

Maintenant que nous avons déterminé avec plus ou moins de certitude les conditions historiques où nous place notre inscription, nous pouvons revenir plus utilement peut-être sur l'interprétation, que j'ai dû laisser en suspens, du passage des lignes 4 et 5. Traduit littéralement, il paraît bien signifier :

*et (pour le salut) de celui dont le nom sera mentionné
devant elle (la déesse) et à Aouitou.*

Ce passage soulève en réalité trois questions :

- 1° Quelle est la personnalité visée ?
- 2° Que faut-il entendre par « devant la déesse » ?
- 3° Quelle est cette localité énigmatique de Aouitou ?

La seconde de ces questions a déjà été suffisamment traitée : il s'agit du sanctuaire de la déesse qui devait s'élever à Tell ech-Chougâfiyé même. Quant à la première question, elle dépend de la troisième ; c'est pourquoi nous allons essayer de répondre d'abord à celle-ci.

Si Aouitou est bien, une localité de l'Égypte même, et non de la Nabatène, on pourrait être tenté à première vue de rapprocher ce nom de celui de Abydos — en égyptien *Abotou* — les labiales *b* et *ou* pouvant être considérées comme

1. *R.C.H.*, 1896, 174, 175.

2. *Rev. Archéol.*, 1917, II, 95.

3. Il semble que les Palmyréniens et les Ituréens, congénères des Nabatéens, avaient hérité de cette aptitude spéciale qui, plus tard, les faisait rechercher pour former les contingents d'archers montés de l'armée romaine.

interchangeables. Mais cette ressemblance entre les deux noms n'est qu'apparente, la forme originale du nom d'Abydos étant transcrite אבדוס, avec le *tel* et non le *taw*, dans deux papyrus araméens¹. D'ailleurs on ne voit pas bien ce que viendrait faire ici la ville d'Osiris qui, à cette époque, n'était plus guère que la capitale, en quelque sorte funéraire, de l'Égypte. Notre Aouitou aurait-il alors quelque chose à voir avec le nom du VIII^e nome de la Basse-Égypte auquel, par sa position, Tell ech Chougâfiyé a pu appartenir et qui s'appelait *Nofr Abti*? Ce rapprochement ne me paraît pas non plus bien satisfaisant²; il soulève, lui aussi de sérieuses objections.

Je me demande si Aouitou ne serait pas plutôt une transcription de *Apitou*, les labiales *phé* et *ww* s'échangeant facilement. Apitou est un des noms égyptiens de la ville de Thèbes. On sait que ce nom est donné spécialement à la ville sainte d'Amon Ra, capitale de la Haute-Égypte, spécialement en tant que lieu où l'on procédait *ab antiquo* à l'intronisation, j'allais dire au sacre du nouveau Pharaon. À cet égard Apitou était une sorte de Reims égyptienne³.

Cette cérémonie solennelle consistait essentiellement dans la *proclamation du nom* du souverain, au jour de son avènement ou plutôt de sa désignation à la royauté qui lui était dévolue par une espèce d'avancement d'hoirie.

M. Moret⁴ en a fait l'objet de deux études consciencieuses. On y trouvera tous les détails relatifs à cette cérémonie que l'on pourrait appeler l'imposition du nom et qui comportait un rituel très compliqué. Je demande la permission d'en retenir quelques-uns parce qu'ils peuvent nous servir pour l'éluci-

1. Cf. Sachau, *Aram. pap.*, pl. XII; l. 3 et pl. LVII, n° 26, l.

2. Qu'on traduit par « le harpon de l'Orient ».

3. De même celui de l'Abotis (*Haboti*) du XII^e nome.

4. *Apitou* est proprement un pluriel et désigne des quartiers de Thèbes correspondant au Karnak et au Louqsor de nos jours, principalement le premier, qui était considéré comme résidence de Amon Ra « Seigneur de Karnak » (Apitou).

5. *Rituel du culte divin journalier*, ch. XIII, 75-113 : couronnement du Pharaon par les dieux (à Thèbes), et *Caractère religieux de la royauté pharaonique*.

dation de la première des trois questions qui se sont posées à nous.

Les documents égyptiens nous apprennent que c'est le père même du candidat royal, le Pharaon régnant, qui présentait son fils et héritier présomptif à l'assemblée réunie à Apitou. Il proclamait, le premier, le nom du futur Pharaon, le nom royal solaire (prénom) choisi par les dieux eux-mêmes, et disait : « Tous ceux qui entendent et acceptent unanimement le nom de Sa Majesté, certes qu'ils viennent sur le champ pour proclamer le roi près de moi, comme on le fit jadis pour Ma Majesté ».

Puis venait l'invocation générale aux divinités des principaux centres religieux : « O dieux et déesses qui êtes dans Apitou... dans Thèbes... dans Héliopolis... dans Memphis... dans le ciel, la terre, etc. »

On dressait ensuite une sorte de procès-verbal sous forme de charte (*nekheb*), ou protocole royal, contenant l'énumération de tous les noms royaux conférés à l'héritier présomptif ainsi sacré roi :

« Son grand nom d'Horus — son grand nom de maître des deux couronnes — son grand nom d'Horus d'or — son grand nom du roi du sud et du nord. »

Suivait la rubrique certifiant conformes les noms royaux : « Or, certes, c'est son nom véritable qu'a fait le dieu auparavant. »

On voit quelle importance extraordinaire avaient dans la cérémonie d'intronisation la collation et la proclamation du nom. Cela étant, est-ce que ce nom, que notre inscription nous dit devoir être mentionné dans deux sanctuaires — celui de la déesse inconnue à laquelle la dédicace est faite et celui de Aouitou — n'aurait pas quelque rapport avec le nom royal qui devait être, selon l'antique usage, proclamé à Apitou et dans d'autres centres religieux ? Ce nom n'est pas donné, il est vrai. On dirait qu'on s'est abstenu systématiquement de le donner et de définir la qualité de la personne qui le portait.

Quelle peut être la raison d'une pareille abstention ? Il faut se rappeler à quelle époque nous sommes. La situation politique était alors en Égypte des plus troublées. Peut-être était-on au moment, ou à la veille d'un interrègne ; l'auteur de la dédicace qui, en temps ordinaire, aurait associé ouvertement le souverain du jour aux vœux qu'il exprime, a pu — ne sachant pas au juste quel serait la maître de demain — garder une réserve prudente. Attendant les événements, il a employé à dessein cette expression ambiguë : « celui dont le nom sera proclamé ». Les choses s'expliqueraient assez bien si l'on raisonnait, par exemple, dans l'hypothèse suivante. Le Ptolémée x venait de mourir dans la quatrième année de son règne ; cette année n'en comptait pas moins chronologiquement pour la date obligatoire de l'inscription, et elle y est régulièrement inscrite. Mais, d'autre part, l'auteur de la dédicace, s'il voulait selon l'usage y affirmer son loyalisme, ne pouvait pas naturellement comprendre dans ses vœux de longue vie le roi défunt ; force lui était alors de biaiser, en visant le successeur éventuel — et pas encore connu — de celui-ci.

Il faut avouer que le règne, si accidenté, de Cléopâtre, sur le trône de laquelle s'étaient successivement assis, à ses côtés, ses deux frères et époux et son fils Césarion, fournirait plus d'une circonstance répondant à cette condition. Dans cette hypothèse il serait téméraire de prétendre préciser exactement quand et comment ce fait a pu se produire, et auquel de ces trois Ptolémées s'appliquerait le passage en litige ainsi interprété. Il suffit pour le raisonnement qu'il ait pu se produire dans cette période.

On peut, il est vrai, faire à cette conjecture, quelque peu hardie, je l'avoue, une objection d'apparence fort sérieuse. Sous les Ptolémées, l'antique coutume de sacrer les Pharaons à Thèbes était tombée en désuétude ; Memphis remplaçait Thèbes, et c'est dans la capitale de la Basse-Égypte que se passait la grande cérémonie, d'ailleurs toujours conformément aux rites traditionnels. A cela on pourrait répondre qu'en raison même

du bouleversement politique de l'Égypte à l'époque où nous sommes et de la situation critique de la dynastie qui touchait à sa fin, on a peut-être, à un moment donné et pour des motifs que nous ignorons, mais qu'il serait facile d'imaginer, tenté de faire revivre la vieille tradition pharaonique de Thèbes, précisément afin de conférer plus d'autorité à telle ou telle de ces investitures précaires, et peut-être antagonistes.

Telle est l'hypothèse à laquelle je me suis laissé conduire non sans quelques hésitations et malgré des difficultés que je ne me dissimule pas. Si, tout bien pesé, elle n'est pas considérée comme recevable, je n'en vois guère qu'une autre susceptible d'être mise en ligne, sinon à sa place, du moins à côté d'elle, car elle offre avec la première un certain parallélisme.

Elle consisterait à appliquer, *mutatis mutandis*, le même raisonnement à une situation politique similaire, mais cette fois en milieu proprement nabatéen et non plus égyptien.

Il s'agirait alors d'un moment d'interrègne dans la dynastie nabatéenne et le personnage innomé que vise à mots couverts l'auteur de la dédicace nabatéenne serait son souverain national éventuel. On peut concevoir telle ou telle conjoncture dans laquelle la transmission du pouvoir royal ne se serait pas effectuée d'une façon normale, par voie d'hérédité directe. Nous pourrions avoir affaire, par exemple, à un cas du genre de celui qui s'est produit quelque temps plus tard, en l'an 9 avant notre ère, pour Arétas IV Philopatris qui, appelé simplement Aeneas avant son avènement, n'a pris le nom dynastique de Haritath qu'en montant sur le trône¹. Il y a là, semble-t-il, l'indice de quelque perturbation analogue à celle qui avait pu déjà se produire à l'époque de notre inscription, c'est-à-dire sous le règne d'un des derniers Ptolémées. Bien entendu, dans cette hypothèse, il faudrait renoncer à rapprocher Aouitou de

1. Fl. Josèphe, *Ant. J.*, XVI, 9: 4 (voir *Rec. d'Arch. Or.*, II, p. 375 et suiv.). Cf. la tentative aventureuse de l'épître Syllaos qui, peu auparavant, n'avait pas reculé devant le crime pour viser la couronne (*Rec. d'Arch. Or.*, VII, p. 370 et suiv., VIII, p. 144).

Apitou, et y voir, soit une localité nabatéenne, soit, à la rigueur, le nom de la ville antique correspondant à Tell ech-Chougâfiyé.

N. B. — En relisant une dernière fois ces pages au moment d'en donner le bon à tirer, il me vient à l'esprit, au sujet de l'interprétation de la l. 5, une autre idée encore que je ne puis me dispenser tout au moins d'indiquer, bien qu'elle soit fort sujette à caution, car elle repose sur cet expédient dont on abuse trop souvent dans les cas embarrassants : l'hypothèse d'une faute de lapicide. On pourrait se demander si celui-ci, transposant en ירה les trois lettres du groupe qui étaient normalement ירהי, n'aurait pas gravé par erreur :

קדמיהובאיתו

au lieu de la leçon que portait son modèle :

קדמוהי באיתו

c'est-à-dire :

devant lui, à Aouitou

A ce compte, l'économie et la physionomie de l'inscription, toutes autres choses égales d'ailleurs, seraient sensiblement changées. Nous aurions affaire, non pas à une déesse, mais à un dieu, soit égyptien, soit nabatéen, dont le nom était exprimé à la l. 1, aujourd'hui détruite ; d'autre part, il n'y aurait en jeu qu'une seule localité et non deux : Aouitou, ou serait élevé le sanctuaire de ce dieu et qui pourrait être représenté par Tell ech-Chougâfiyé. Je ne me porte nullement garant de cette conjecture, je me borne, pour ne rien négliger, à la livrer à l'appréciation de la critique.

§ 28

Une nouvelle inscription nabatéenne datée du règne de Rabbel II

Parmi les inscriptions nabatéennes recueillies dans la région de Bosra par l'une des Expéditions de l'Université américaine de Princeton et publiées par M. Littmann en 1914¹, il y en a

1. *Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria in 1914-1905 and 1909.* — Division IV, *Semitic inscriptions* by Enno Littmann. — Section A : *Nabataean inscriptions* (Leyden, 1914). — Ces inscriptions au nombre de 106, ont été enregistrées dans le *Répertoire d'épigraphie*, sous les nos 2022 et suivants. Elles font en ce moment l'objet d'un examen critique à mon cours du Collège de France.

une (le n° 2) sur laquelle j'aurais dès maintenant quelques observations à présenter.

Elle a été trouvée, à *Umm is-Surab*, dans les ruines d'une ancienne église des saints Serge et Bacchus, si populaires en Syrie.

Elle consiste en deux lignes gravées sur un long bloc réemployé jadis comme architrave dans la construction de l'église.

Le bloc, selon toute apparence, faisait primitivement fonction de linteau; il a perdu son extrémité gauche sur une étendue indéterminée. La partie qui subsiste est brisée elle-même en deux morceaux qui, heureusement, sont jointifs.

Actuellement, l'ensemble des deux morceaux mesure à sa partie inférieure 1^m,93 de longueur, et à sa partie supérieure 1^m,73; la hauteur est de 0^m,35, l'épaisseur de 0^m,28.

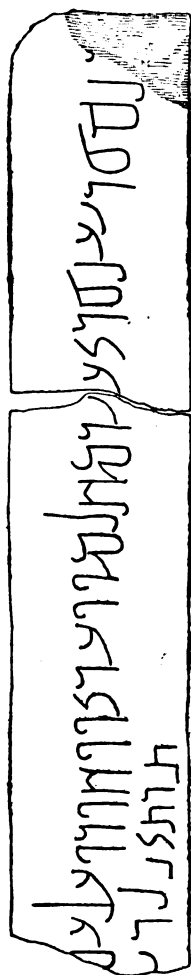
Pour plus de clarté, je crois utile de donner synoptiquement dans le tableau ci-après :

1° La fac-similé même publié par M. Littmann;

2° Sa transcription et sa traduction, avec les trois restitutions, très divergentes, qu'il propose au choix, pour les lacunes finales;

3° Ma transcription et ma traduction qui — on verra tout à l'heure pour quelles raisons — s'écartent passablement de celles de M. Littmann.

Tout d'abord, je ferai remarquer que l'auteur ne tient pas compte d'un fait matériel qui n'est point sans importance, c'est que la ligne qu'il considère comme étant une ligne 2 ne commence pas dans l'alignement vertical de la ligne 1. En réalité elle débute bien loin de là laissant devant elle un grand vide où il n'y a jamais rien eu de gravé; il faut, de plus, noter que les caractères en sont sensiblement plus petits. D'où peut provenir cette disposition, assez singulière à première vue? Je considère qu'en fait cette prétendue ligne 2 n'est autre chose que le *rejet* direct de la fin de la ligne 1; théoriquement, l'inscription était conçue comme une seule ligne devant occuper toute la longueur du bloc; mais il semble que le lapicide ou l'auteur du



LECTURE LITTMANN

- { [ת דושרא אערא אלה מוכנא די בבצרא בשנת] }
 { [תא די אערא די בבצרא אלה רבאל בשנת] }
 { [תא די שיע אלקים אלה פ' בשנת] }
1. This is the cella (?) which was made by Blim and Adi and Hur over the altar of A'arra, the god of our lord, who is in Bosra } in the year
 2. two of Rabb[el], the king, the king of the Nabataeans, who roused and delivered his people).
 of Ducars-A'arra, the god of our lord, who is in Bosra }
 of A'arra, who is in Bosra, the god of Rabb[el]
 of the god (of Sai'-al-Kaum, the god of N. N.

1) M. Littmann (*Add.*, p. 89), admet aussi la possibilité de *ad'ar* avec *deux yod* (ce qui est la forme ordinaire).

LECTURE PROPOSÉE

1. דנה ארבענא די עבד מחלמו ועדיו וחורו על ענ[כי אבוהם (ב)שנת] }
 2. תרתין לרב[אל (מלכא) מלך בבסר] }
 (vacat).
 1. Ceci est le « arbi'au » qu'ont fait Molléon, Adiyon et Houron pour 'Aol[amun leur père, (ou) l'an] }
 2. deux de Rabb[el, (le roi), roi de Nabatéens].

tracé du texte, n'en ayant pas très bien calculé l'étendue et se sentant à l'étroit à mesure qu'il progressait vers la gauche, ait serré ses caractères — plus espacés au début — comme s'il pressentait que la place allait lui manquer.

Arrivé au bord gauche de la pierre, au lieu de reprendre normalement au bord droit la suite et fin de son texte, il a rejeté l'excédent au-dessous¹, en le gravant en caractères plus petits.

M. Littmann estime que la longueur originale du linteau devait dépasser deux mètres. D'accord; mais la question est de savoir de combien. Les restitutions qu'il imagine impliquent une longueur vraiment bien grande pour la portée possible du linteau, si l'on tient compte de l'épaisseur et de la hauteur de celui-ci. Cette seule considération matérielle nous inviterait déjà à envisager la nécessité de compléments et suppléments beaucoup moins étendus que ceux qu'il admet.

Ceux que je vais proposer sur cette base rétrécie auront, d'ailleurs, l'avantage de nous fournir un sens très plausible, bien que différant fort de celui, ou plutôt de ceux que suppose M. Littmann.

Et d'abord, le dernier caractère conservé de la ligne supérieure est-il bien, comme le croit M. Littmann, un ה dont la hampe aurait perdu sa partie haute?² J'y vois plutôt, soit un ז complet, semblable à celui de זנה au début de la ligne, soit, à la rigueur, une partie d'un ח. Cela établi, le prétendu mot (ח)ל(ח) disparaît et, avec lui, disparaissent l'autel et les dieux imaginés de toute pièce par M. Littmann. La physionomie de l'inscription change alors du tout au tout; de religieuse, elle va devenir simplement funéraire. Je considère, en effet, que

1. L'épigraphie sémitique nous offre d'autres exemples de ce mode de rejet, tout au moins pour des lettres, sinon pour des mots entiers (voir *Et. d'Arch. or.*, I, 124, 115; VII 353, n. 3; cf. cependant un mot entier, מלכה, placé en rejet, en dessous, de la même façon, sur le cippe de D'meir (*CIS*, 161). Je relève dans le recueil même de M. Littmann (n° 23) un cas analogue pour le mot מלכה, ainsi coupé à la fin des lignes 1 et 2.

2. A noter que le bas recourbé de la lettre en litige forme un angle plus aigu que celui des ה.

ces deux lettres sont le commencement d'un nom propre tel que ענמו, ou עמרו : il s'agit, en l'espèce, d'une certaine chose, vraisemblablement de nature architecturale (le ארבען dont nous aurons tout à l'heure à reéchercher le sens), chose faite par un groupe de trois personnes, vraisemblablement trois frères¹, pour leur père 'Anamou, ou 'Amrou. Sans parler des formules telles que על חיה, l'emploi direct de la préposition על au sens de « pour » est avéré dans les inscriptions funéraires tant nabatéennes que palmyréniennes².

Dans ces conditions, tout nous engage à restituer après le nom propre ענמו, le mot אבוהם « leur père », indiquant le lien de parenté qui réunit les trois personnages associés dans cet acte de piété filiale. Si l'inscription avait été bilingue, nous aurions pu avoir l'expression littéralement correspondante : ὑπὲρ 'Αναμού τοῦ πατρὸς.

C'est immédiatement après le mot אבוהם que je mets celui de [בשנת] « en l'année », dont la restitution à la fin de la ligne s'impose de toute manière, étant donnée la teneur du rejet qui

1. Pour la commodité de la discussion j'adopterai la première alternative.

2. A propos du nom du second dédicant, עדיר, M. Littmann en rappelle les diverses transcriptions épigraphiques déjà connues : Αἰδίου, Αἰείου (génitifs), en attribuant cette dernière identification à M. Lidzbarski (*Ephemeris*, II, 316); je me permettrai de faire remarquer que celui-ci n'a fait qu'enregistrer une explication proposée par moi (*RAO*, V, 368, cf. VI, 373). Peut-être faut-il reconnaître encore ce même nom dans l'inscription Wadd, n° 2530, si la leçon ΑΛΕΙΟC peut, comme je le crois, être restituée paléographiquement ΑΔΕΙΟC.

3. Cf. entre autres, pour le nabatéen, les exemples probants : CIS, n°s 201 (= *RAO*, VII, 247), 213; pour le palmyrénien : Vogüé : n°s 30, 32 et mes *Et. d'arch. or.*, II, 55, etc. On remarquera que, dans ces cas, il s'agit le plus souvent de monuments funéraires élevés par des enfants à leurs parents décédés. Au contraire, la préposition ל semble être employée de préférence lorsqu'il s'agit de sépulcres préparés, de leur vivant, par les propriétaires eux-mêmes, pour eux et pour leurs enfants. Du reste, על et ל sont proprement interchangeables, même dans des dédicaces purement religieuses; sans chercher plus loin, j'en relève dans le recueil même de M. Littmann deux exemples topiques : עבד לבעל שכן : (n° 100) à côté de : בנה על בער) שמיין (n° 23).

4. Ou, à la rigueur [שנת], tout court; mais cette tournure implique généralement devant elle la mention du mois, mention qui me semble exclue par la restitution rationnelle du contexte.

constitue la ligne 2 (date du règne de Rabbel). A mon compte, il ne reste aucune place disponible entre אבירם et בשנת pour y loger, soit un patronymique, soit un titre quelconque du défunt, soit encore la mention d'un mois précisant la date.

Incontestablement cette date est bien « l'an deux » du roi Rabbel, deuxième du nom, ainsi que l'a justement reconnu M. Littmann : les combinaisons conjecturales *douze* (10 + 2), *vingt-deux* (20 + 2), *trente-deux* (30 + 2), etc., sont naturellement hors de cause, car, dans l'un ou l'autre de ces cas, nous aurions la conjonction וֹ faisant corps avec חרתי. Je lis donc comme lui, rattachant directement la fin de la ligne 1 au commencement de la ligne 2 : [... אל]רב[חתי]. Seulement, ici encore, je m'écarterai tout à fait de sa façon de voir en ce qui concerne le protocole qui devait suivre le nom du roi. Mais, avant d'exposer mes raisons, il convient tout d'abord de rectifier une erreur chronologique dans laquelle M. Littmann est tombé par inadvertance, égaré par quelque référence inexacte. Selon lui, l'an 2 de Rabbel II correspondrait à l'an 76, J.-C. Il a calculé sur l'ancienne base erronée, établie par son compatriote M. Sachau, premier éditeur du cippe de D'meir, et reposant sur une mauvaise lecture de l'un des chiffres nabatéens de la double date :

an 410 Séleucide = an 24 de Rabbel = 99 J.-C.

M. Euting¹ a depuis longtemps reconnu qu'il faut lire en réalité 405 et non 410 ; sur ce pied, l'an 1 de Rabbel ne tombe pas dans l'an 75 J.-C., mais dans l'an 70/71 ; en conséquence la date de notre nouvelle inscription doit être fixée non pas à 76

1. *Nabatäische Inschriften*, p. 94. L'inscription étant du mois de Iyār (= Artemisios = mai), et l'année du calendrier Séleucide (si c'est bien de ce comput qu'il s'agit), étant à cheval sur deux années Juliennes (du 1^{er} octobre au 31 décembre et du 1^{er} janvier au 30 septembre), il convient de retrancher 311, au lieu de 312, de 405 = mai 94. Cette base rectifiée a été admise depuis, à juste titre, par tous ceux qui ont eu à s'occuper de la chronologie nabatéenne. Les éditeurs du CIS (n° 161), s'en écartent quelque peu, en prêtant à l'inscription de D'meir, la date de mai 95 J.-C.

mais bien à 71/72 J.-C. (selon le mois, que nous ne connaissons pas et qui, vraisemblablement, n'était pas donné).

L'erreur de base commise par M. Littmann sur l'an 1 du règne de Rabbel II, fixé indûment à 75 J.-C. au lieu de 70/71, l'a entraîné dans une autre erreur chronologique à propos de son inscription nabatéenne n° 28. Celle-ci serait, suivant lui, datée de l'an 33 de Malchus II ; c'est matériellement impossible, car l'an 1 de ce Malchus II, père et prédécesseur de Rabbel, étant immuablement fixé à 40 J.-C., sa 33^e année de règne tomberait en 73 J.-C., c'est-à-dire à un moment où Rabbel était déjà depuis deux ans installé sur le trône de son père défunt. Il faut lire, en réalité, sur la pierre, non pas 33, mais bien 31, en laissant de côté les deux petits traits quasi microscopiques où M. Littmann a voulu voir deux barres d'unité. De cette façon, tout rentre dans l'ordre : nous sommes, non pas en 72/73 comme le dit M. Littmann, mais en 70/71, J.-C., soit dans l'année même qui a vu à la fois la mort de Malchus II et l'avènement de son fils Rabbel II.

Ce point de chronologie réglé, je reviens à la question du protocole qui devait nécessairement accompagner le nom du roi. Nous savons, par toute une série d'inscriptions, que celui de Rabbel II a singulièrement varié au cours de son long règne, qui n'a pas duré moins de 36 à 37 ans. Il ne sera pas inutile d'établir ici un relevé d'ensemble de ces variations, avec les années de règne, soit en chiffres, soit en toutes lettres, qui leur correspondent :

- A. An 2 : י בירה איר שנת תרתין לרבאל מלך נבטו.
 B. An 4 : יבשנת ארבע לרבאל מלך נבטו.
 C. An 23 : { י בשנת 23 לרבאל מלכא מלך נבטו די אחי ושו(י)ב עמה.
 י בשנת 23 לרבאל מלכא מלך נבטו די אחי ושו(י)ב עמה.

1. CIS, 224.

2. CIS, 225.

3. RES, 468. Le mot אחי, écrit avec un seul *yod*.

4. RES, 88. C'est là qu'a apparu pour la première fois cette formule, dont j'ai réussi à établir la véritable lecture,

- D. An 24 : לרבאל מלכא .
 E. An 25 : יבשנת עשרין וחמש לרבאל [מלכא מלך נבט] די אחיי עמה ו[שיזבה].
 F. An 26 : בשנת עשרין ושת לרבאל מלכא מלך נבט די אחיי ושוב עמה.
 G. An 36 }
 (ou 37?) : } לרבאל (36) .

A ajouter, pour mémoire, un fragment de la série Littmann, n° 33 ; — d'où la date a disparu et où il ne reste que les derniers mots du grand protocole : ורשיב עמה....

Cette variation des protocoles, peut s'expliquer par diverses raisons, peut-être d'ordre politique¹, et non pas simplement par le désir occasionnel d'abrégé plus ou moins une formule trop prolixe. Quoi qu'il en soit, l'on voit que nous avons l'embarras du choix pour le libellé du protocole qui devait suivre le nom de Rabbel dans notre inscription. M. Littmann a choisi la formule la plus étendue pour les besoins de sa cause, voulant à tout prix trouver un texte suffisamment long pour mettre en harmonie sa ligne 2 avec la restitution exagérément longue de sa ligne 1.

Moi, au contraire, je choisis la formule la plus courte, et cela pour plus d'un motif. Il y a d'abord la portée du linteau, portée qui est forcément limitée, comme je l'ai fait remarquer plus haut, et nous mesure étroitement la place disponible. Il y a ensuite les indications instructives fournies par les données épigraphiques que je viens de présenter d'une façon synoptique. On ne peut manquer d'être frappé de voir que le grand protocole de Rabbel II n'y apparaît qu'à une époque avancée de son règne :

1. CIS, 161 (cippe de D'meir).

2. CIS, 183. C'est ainsi qu'à mon avis, doit être restituée la titulature royale et la fin du protocole, laissées en souffrance par les éditeurs du CIS (cf. RAO, IV, 171).

3. RES, 86.

4. Sic, sans *nod.*

5. *Revue Biblique*, 1911, p. 275. Il y a doute sur le nombre des barres d'unité.

6. C'est ce que j'ai essayé d'indiquer en divers endroits de mon RAO, IV, 171, 172, 177, 178, 189, 290, 395, n. 2.

dans les années 23, 25, 26¹. Sans doute, il est possible qu'il l'ait pris antérieurement, à l'occasion de quelque événement encore ignoré de nous, survenu entre les années 4 et 23 ; l'épigraphie jusqu'à ce jour nous fait défaut sur ce point ; peut-être nous révélera-t-elle un jour pourquoi notre Rabbel s'est octroyé, à un certain moment, cette titulature de nature circonstancielle, où il se vante « d'avoir fait vivre et sauvé son peuple ». En tout cas, il semble bien probable que l'adoption de ce protocole est postérieure à l'an 4, puisqu'il ne figure pas dans les deux inscriptions de l'an 2 et de l'an 4 ; là, Rabbel est roi de Nabène tout court ; en particulier, le libellé de celle de l'an 2 (inscription A) me paraît être concluant à cet égard :

... שנת תרתין לרבאל בלך נבטו

Ce rapprochement (appuyé par la comparaison de l'inscription B, de l'an 4), me semble justifier suffisamment la restitution à laquelle je me suis arrêté et dont la teneur reproduit mot pour mot celle de cette inscription exactement contemporaine. Tout au plus pourrait-on admettre (comme je l'ai indiqué en plaçant ce mot entre parenthèses) que le titre redondant בלכ, intervenait entre רבאל et בלך, si l'espace disponible était suffisant.

Reste la question de ce que peut signifier le mot ארבעת, qui se rencontre ici pour la première fois. Vu le contexte, il ne saurait guère représenter autre chose que quelque dispositif de nature architecturale, qu'il s'agisse d'un monument de l'ordre religieux ainsi que le comprend M. Littmann, ou au contraire, comme je le crois, de l'ordre funéraire. Le mot offre une certaine ressemblance avec un mot déjà connu par quelques autres inscriptions, mais lui-même fort obscur : גרבעת. J'avais jadis proposé de rattacher celui-ci au mot ארבע « quatre », plu-

1. Il est radicalement supprimé à D'meir, en l'an 24, peut-être pour une des raisons politiques que j'ai exposées jadis (cf. *supra*, p. 263). Son simple titre même de בלך disparaît en l'an 36 ou 37, le royaume nabatéen ayant été à ce moment réduit en province romaine.

2. CIS, 160 ; RES, 88 et le n° 71 du recueil Littmann.

tôt qu'au radical רכך = רכץ « être couché »¹, et supposé qu'il pouvait définir quelque édifice ou édicule quadrangulaire, ou caractérisé par quatre éléments, et rentrant dans la catégorie des τετράστυλον² τετράστεον³, etc. L'apparition de ארבענא, si toutefois les deux mots sont vraiment apparentés, donnerait quelque consistance à cette explication conjecturale. M. Littmann incline à l'admettre et, en faisant ici l'application à son point de vue, il suppose qu'il doit s'agir de quelque *cella* carrée, *recouvrant l'autel*, à l'intérieur d'un temple. Il rapproche certaines installations de ce genre — qu'il a eu l'occasion d'observer dans les églises d'Abyssinie. Ce serait en somme, si je saisis bien sa pensée, l'équivalent de ce que, dans l'archéologie chrétienne, on appelle un *ciborium*.

Il en va tout autrement dans l'hypothèse où — ce qui est mon avis — nous aurions affaire, à un monument funéraire. Bien entendu, les inductions tirées de l'étymologie transparente du mot basée sur le nom de nombre *quatre* resteraient toujours valables en ce cas. Seulement elles seraient applicables soit à la forme générale, soit à certaines dispositions du tombeau construit pour leur père par les trois frères. Il serait facile d'imaginer quelque mausolée, plus ou moins somptueux dans le goût de ceux dont la Syrie nous a conservé nombre de spécimens et dont on trouvera des reproductions dans le bel ouvrage de M. de Vogüé⁴. Tel, par exemple le magnifique et monumental sépulcre de Soueïda (Haurân)⁵, qui remonte au début

1. Ce qui conduirait au sens, d'ailleurs étymologiquement admissible, de κλινή, *cubile*, lit sacré ou funéraire (cf. RAO, VII, 216).

2. Il semble bien qu'il est question d'un *tetrastylum*, dans un débris d'inscription romaine du Liban (Wadd., n° 1860). On pourrait ajouter les termes techniques similaires, désignant ou qualifiant des édifices, ou membres d'édifices, quadripartis : τετράθυρος, τετράπυλος, τετράκλιτος, τετράνυμφαιον (à Aelia Capitolina), etc. (Cf. aussi le mot hybride, et de basse époque, *quadrisomus* (de Rossi. *Inscr.* ; 390, 419), qui désigne un tombeau contenant quatre corps.

3. RAO, VII, 216, n. 2. On peut comparer à ce propos l'arabe اربعاء, *arbou'd* qui désigne un pilier carré (عمود étant plutôt la colonne cylindrique); et aussi l'espèce d'édifice appelé اربعاواء.

4. Syrie centrale, *Architecture*.

5. *Op. cit.*, I. Comme beaucoup de ces mausolées syriens, il était surmonté d'une pyramide à degrés, dont il ne subsiste plus que l'assise inférieure.

de l'ère chrétienne et porte une inscription bilingue¹, nabatéenne et grecque. Très instructifs aussi sous ce rapport sont les sépulcres luxueux de Palmyre, en forme de hautes tours carrées, avec leurs chambres funéraires superposées, reliées entre elles par des escaliers intérieurs². Plus suggestifs encore peut-être sont certains sépulcres architecturaux de la Syrie du nord; entr'autres, ceux de Dana³ consistant essentiellement en une sorte de baldaquin ou dais en pierre⁴, isolé, en plein air, qui, reposant sur *quatre colonnes*, recouvre l'hypogée creusé dans le roc; ce type de monument sépulcral constitue, dans toute l'acception du terme, un vrai *tetrastylum* qui aurait bien mérité d'être appelé ארבעת.

Peut-être pourrait-on, tout en maintenant au mot ארבעת sa signification étymologique, qui se rattache selon toute vraisemblance au nom de nombre « quatre », en chercher l'explication matérielle dans une direction un peu différente et mettre en ligne une autre conjecture qui, d'ailleurs, ne serait pas, à la rigueur, inconciliable avec celle que je viens d'envisager. Le mot ne viserait pas tant quelque caractéristique de la forme extérieure du monument funéraire, que son aménagement intérieur. Tout compte fait, on remarque que notre inscription nous met précisément en présence de *quatre* personnages: les trois frères et leur père défunt. Les dimensions mêmes du linteau, attestent l'importance que devait avoir le sépulcre; ce pouvait être proprement un sépulcre familial, comportant, comme d'habitude, un certain nombre de salles affectées aux

1. CIS, 162.

2. Vogüé, *op. c.* pl. 26.

3. Vogüé, *op. c.* pl. 78, 93 A. Comparer aussi, pl. 93 B (à Sermeda) et, pl. 94 (à Khatoura), des dispositifs analogues, mais, cette fois, distyles: groupes isolés de deux colonnes jumelées, reliées entre elles par des éléments de corniche. Je signalerai accessoirement (pl. 91) le charmant petit mausolée de Roueihâ en forme de temple. Voir aussi le mausolée de Diogène (RAO, IV 176). — Sur ce type de mausolées *tétrastyles* voir aussi Cumont, *Etudes Syriennes*, p. 203: mausolée de Commagène et de Cyrrhus (4 monuments, grav.); p. 214: répandus dans une aire très vaste.

4. L'un d'eux était surmonté d'une petite pyramide.

divers membres de la famille¹. Est-il trop téméraire de se demander si ces salles, — quelles fussent hypogéennes ou bien hypergéennes — n'étaient pas au nombre de *quatre* — soit à raison d'une pour chacun des personnages en jeu et leurs lignées respectives? Nous aurions affaire alors à un tombeau qu'on pourrait appeler à juste titre *quadriparti*, d'où le mot ארבען, qui semble bien avoir ce sens.

§ 29

Barcochébasὁ μονογενής²

I

Une soixantaine d'années après la prise de Jérusalem et la destruction du temple de Jéhovah par Titus, la Palestine fut le théâtre d'une nouvelle et formidable révolte. C'est celle à laquelle le nom du fameux Barcochébas, du « fils de l'étoile », est à jamais attaché. Ce dernier sursaut du nationalisme juif cherchant à se ressaisir avait été précédé d'insurrections partielles qui, vers la fin du règne de Trajan, éclatèrent sur divers points de la Diaspore. En Cyrénaïque, en Égypte, à Chypre, en Mésopotamie, nous voyons les Juifs se soulever en masse, et s'attaquer avec fureur non seulement aux garnisons romaines, mais encore aux populations païennes. Ces insurrections locales furent écrasées par d'impitoyables répressions. On peut les considérer comme autant de symptômes de l'état

1. Au lieu de quatre salles, on pourrait, bien entendu, s'il s'agit d'un sépulcre moindre, considérer une salle unique, avec répartition de ses quatre côtés respectivement réservés au *loculi* ou *arcosolia* des quatre personnages. Nous avons en Syrie d'innombrables exemples de ces dispositions, exemples confirmés par les textes épigraphiques afférents. Cf., si l'on se place à ce point de vue, le mot τετράκλινο; ; il suggère l'idée d'un mot *τετράταφος qu'on rencontrera peut-être un jour dans quelque inscription.

2. Question traitée à l'École des Hautes-Études en février 1915.

d'esprit du judaïsme, sourdement travaillé par les idées de revanche sous forme messianique, comme autant de prodromes de la crise suprême qui, sous Hadrien, allait atteindre à son tour la Judée. Le mouvement semble s'être ainsi propagé, par une espèce d'action récurrente, de la périphérie au centre, des extrémités au cœur; Barcochébas a eu, en quelque sorte, des précurseurs dans la personne de ce Loukouas ou Andréas, proclamé roi par les Juifs de Cyrène, ou encore de cet Artemion, organisateur des massacres de Gentils à Chypre.

Tout ou presque tout, a été dit sur cette grande figure historique du chef de l'insurrection de Judée, du protagoniste de la sanglante tragédie qui eut son dénouement à Bettir et où sombra définitivement la chose juive. Cela se réduit, d'ailleurs, à peu de chose.

Sans parler des sources païennes, malheureusement trop sobres de détails, nous n'avons guère à ce sujet que quelques maigres renseignements de source juive et de source chrétienne qui se complètent tant bien que mal et se confirment plus ou moins les uns les autres. A ces renseignements d'ordre historique il faut ajouter, ne fût ce que pour mémoire et bien qu'il soit encore matière à discussion pour certains points, un précieux témoignage d'ordre archéologique, celui des monnaies d'argent et de bronze à légendes hébraïques, frappées au cours de cette période critique, et proclamant fièrement « l'indépendance d'Israël » — indépendance bien éphémère, hélas! puisqu'elle dura à peine une quarantaine de mois et que la frappe de ces monnaies autonomes ne semble pas avoir dépassé l'an II.

Comme de juste, toutes ces données ont été mises en œuvre par les savants qui ont, à tour de rôle, entrepris d'écrire ou de récrire cette grande page de l'histoire juive. Je n'ai ni l'intention, ni la prétention de la récrire une fois de plus. Je voudrais seulement présenter aujourd'hui quelques observations sur les documents historiques de la seconde catégorie, ceux d'origine chrétienne, et, en particulier, sur un d'entre

eux contenant un passage embarrassant qui ne paraît pas avoir été encore élucidé d'une façon satisfaisante.

Il convient toutefois, en abordant ce sujet ainsi réduit à l'une de ses faces, de ne pas perdre de vue l'attitude dans laquelle apparaît, au regard de la tradition juive, le héros appelé par elle, non pas *Barcochébas* « fils de l'étoile », comme il l'est par les auteurs chrétiens, mais *Bar-Kozéba*, ou *Ben-Kozéba*, « fils de Kozéba ». Ce second nom est-il simplement un patronymique réel¹? ou bien un surnom topique? ou bien même un sobriquet péjoratif reposant sur quelque paronomasie : « fils du mensonge »²? La question est encore très controversée. Je n'ai pas à m'en occuper ici. Je me contenterai de rappeler que, dès le début de l'insurrection, le célèbre rabbin Akiba avait salué celui qui allait en prendre le commandement, comme le Messie Sauveur, « le roi Messie », *מלכא בשועה*. Jouant sur les mots *kokéba* et *kozéba*, il n'avait pas hésité, pour soulever les masses populaires, à lui appliquer la fameuse prophétie de Balaam :

Une étoile (*kokab*) est venue de Jacob et un sceptre s'est élevé d'Israël³.

C'est de cette étoile que se réclamait le nouveau Messie partant en guerre contre Rome, ainsi paré du nom de « fils de l'étoile », — *Bar-kokeb* — nom symbolique qui, à lui seul, était tout un programme. C'est toujours ce nom, dont ils

1. כוכב lui-même a pu être un n. pr.; cf. le nom *Ἀστὴρ*, dans une épitaphe de la nécropole juive de la Via Portuense (*Nuovo Bull. d'arch. crist.*, 1915, p. 16, n° 4). Il est vrai que celui-ci a pu être emprunté à l'onomastique purement hellénique, où il existe.

2. Comme on le sait, la tentative aventureuse de Barcochébas et sa prétendue mission messianique avaient, au sein même du judaïsme, rencontré des incrédules, voire des opposants, témoin les propos sceptiques ou injurieux, à son égard, prêtés par un *midrach* talmudique aux rabbins Iohanan ben Torta et Yebouda han-Nasi (cf. J. Derenbourg, *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine*, p. 423, n. 3 et p. 425, n. 2).

3. On trouvera les principales références aux textes rabbiniques relatifs à cette question dans le *Neuhebr. Woerterb.* de J. Levy (t. II, p. 312, s. v. כִּיזְבָּה).

4. Nombres, 24 : 17.

connaissent parfaitement et la véritable étymologie et la signification tendancieuse, que les auteurs chrétiens emploient pour désigner notre personnage dans les passages que nous allons maintenant examiner.

II

Il convient de mettre en première ligne celui qu'Eusèbe, dans son *Histoire Ecclésiastique* (iv, 6 : 2-3), semble avoir emprunté à un auteur chrétien, aujourd'hui perdu, originaire de Palestine, Aristôn de Pella, qui écrivait à l'époque même de Hadrien. Après avoir longuement décrit les opérations militaires dirigées contre les Juifs par le Gouverneur romain de Judée, Rufus, et la répression impitoyable qui s'ensuivit, il ajoute un renseignement précieux sur les faits et gestes du chef de l'insurrection juive, ainsi que sur l'étymologie même du nom messianique : « fils de l'étoile », que lui avaient donné ses partisans :

Ἐστρατήγει δὲ τότε Ἰουδαίων Βαρχαγεδάς ὄνομα, ὃ δὲ ἀστέρα δηλοῖ, τὰ μὲν ἄλλα φονικὸς καὶ ληστρικός τις ἀνὴρ, ἐπὶ δὲ τῇ προσηγορίᾳ, οἷα ἐπ' ἀνδραπόδων, ὡς δὲ ἐξ οὐρανοῦ φωστὴρ αὐτοῖς καταληλυθὼς κακουμένοις τε ἐπιλάμψαι τερατευόμενος¹.

Les Juifs étaient alors commandés par un nommé Barcochébas, nom qui signifie « étoile », lequel n'était, d'ailleurs qu'un bandit sanguinaire ; mais, grâce à son nom, il exerçait une action prestigieuse sur ces hommes asservis, en se présentant comme un astre descendu du ciel pour les éclairer dans leur détresse.

Je rappellerai — sans y insister autrement — que ce passage est reproduit presque mot à mot, bien des siècles plus

1. C'est ce que donnent à croire les mots par lesquels Eusèbe clôt le récit : [ὡς] Ἀρίστων ὁ Πελλαῖος ἱστορεῖ.

2. Var. τῆνικαῦτα.

3. Var. τοῦνομα.

4. Rufin (iv, 5, 4-6, 3) traduit littéralement : « ducebat exercitum Judaeorum *Barchochebas* qui tam, quod nomen significat stellam, cetera vir crudelis et scelestus. Sed ex vocabulo suo vilibus mancipiis persuadebat se ob salutem eorum sidus magnum cœlitus esse delapsum, aegris mortalibus et longa obscuritate damnatis ferre lucis auxilium ».

tard, par le compilateur byzantin Nicéphore Calliste¹. Il est curieux de voir ce qu'il était devenu, entre temps, dans la traduction arménienne de Moïse de Khorène. Ce témoignage a son intérêt, parce que l'auteur arménien place formellement tout l'ensemble du récit — et non pas simplement un certain détail final² de ce récit, — sous l'autorité d'Aristôn de Pella :

Ce que raconte Aristôn de Pella, touchant la mort d'Ardaschès, est vraiment digne d'intérêt. En ce temps-là, les Juifs se révoltèrent contre Hadrien, empereur des Romains, firent la guerre contre l'éparque Rufus, sous la conduite d'un certain brigand appelé Barcocebas (Parkoba) c'est-à-dire Fils de l'Étoile. Malfaiteur, assassin, cet homme se vantait de son nom avec orgueil, comme s'il eût été pour les Juifs un sauveur descendu des cieux, afin de délivrer les opprimés et les captifs.

Il poussait si activement la guerre que, à cette vue, les Syriens, les habitants de la Mésopotamie et toute la Perse, s'affranchirent du tribut des Romains, car Barcocebas avait appris qu'Hadrien était atteint de la lèpre, etc³.

Le récit de Justin le Martyr⁴, contemporain lui aussi des faits, les relate de son côté, plus brièvement, mais en y ajoutant un détail fort intéressant, dont j'aurai à tirer parti tout à l'heure. S'adressant aux Romains païens, il leur dit :

ὁ δ' αὐτὸς καὶ τοῦ τότε κατὰ Ἰουδαίων πολέμου μνημονεύων ταῦτα παρατίθεται· καὶ γὰρ ἐν τῇ νῦν γενομένῳ⁵ Ἰουδαικῷ πολέμῳ Βαρχωχεβας, ὁ τῆς Ἰουδαίων ἀποστάσεως ἀρχηγέτης, Χριστιανούς μόνους εἰς τιμωρίας θειᾶς, εἰ μὴ ἀρνοῖντο Ἰησοῦν τὸν Χριστὸν καὶ βλασφημοῖεν, ἐκέλευεν ἄγεσθαι⁶.

1. Migne, *Patrol. gr.*, t. 147, III, p. 257. A noter la variante : Βαρχωχεβας, ὁ δὲ ἀστέρι δηλοῖ.

2. L'interdiction aux Juifs de s'approcher de Jérusalem et de pouvoir même apercevoir de loin leur territoire national.

3. *Fragm. Hist. gr.*, v, p. 392 (traduction Langlois), Moïse de Khorène [ch. 60].

4. *Apologies* 1, 31, 6 (ed. et trad. Pautigny); cf. Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 8 : 4.

5. Var. γεγεννημένῳ.

6. Var. ἀπάγεσθαι.

Rufin (III, 8, 4-6) traduit ainsi : « Etenim in hoc, quod nunc geritur, bello judaico Barchochebas princeps judaicæ factionis, Christianos solos, nisi negareut Christum, tamquam blasphemus ad supplicia rapi jubebat ». — Cette traduction, assez serrée, assure donc, pour la fin du IV^e siècle, l'état du texte d'Eusèbe reproduisant celui de Justin. On remarquera que la guerre juive y est présentée comme un événement, non pas simplement récent, mais encore en cours.

(Les Juifs nous tiennent pour leurs ennemis et leurs adversaires, comme vous ils nous persécutent et nous font mourir quand ils le peuvent; vous pouvez en avoir la preuve). Dans la dernière guerre de Judée, Barchochébas, le chef de la révolte, faisait subir aux chrétiens, et aux chrétiens seuls, les derniers supplices, s'ils ne reniaient et ne blasphémaient Jésus-Christ

Paul Orose, disciple de saint Augustin et de saint Jérôme, nous donne un abrégé de ce court récit¹. Le chef de l'insurrection y porte le nom tronqué et défiguré (peut-être bien du fait des copistes) de *Cotheba*, au lieu de *Cochebu* ou *Barcochebas*, et Hadrien nous y est représenté comme ayant vengé par l'écrasement des Juifs les chrétiens martyrisés par ceux-ci pour n'avoir pas voulu marcher avec eux contre les Romains :

Hadrianus... Judaeos sane, perturbatione scelerum suorum exagitatos, et Palaestinam, provinciam quondam² suam, depopulantes, ultima caede perdomuit : ultusque est Christianos, quos illi, Cotheba duce, quod sibi adversus Romanos non assentarentur, excruciant.

J'arrive enfin à un dernier témoignage qui, malgré l'époque basse à laquelle il nous fait descendre, a une importance particulière, parce que, bien que dépendant visiblement des sources antérieures, il contient une expression énigmatique qui ne se rencontre dans aucune de celles-ci, et qui est restée jusqu'ici une véritable *crux interpretum*.

C'est un passage du chroniqueur byzantin George le Syncelle, qui écrivait vers la fin du VIII^e siècle.

Il vient de dire qu'Adrien avait envoyé une armée contre les Juifs rebelles qui avaient ravagé l'Égypte après de nombreux combats; il poursuit en ces termes :

ἡγήετο δὲ τῆς 'Ιουδαίας Τίνιος 'Ρούφος ὁ καὶ πολεμήσας τοὺς 'Ιουδαίους τῆς 'Ιουδαίων ἀποστάσεως Χοχεῶς τις³ ὁ μονογενὴς ἡγήετο, ὃς ἐρμηνεύετο ἀπὸ τοῦ ὅτι Χριστιανούς ποικίλως ἐτιμωρήσατο μὴ βουλομένους κατὰ 'Ρωμαίων συμμαχεῖν⁴.

1. P. Orosius, *Histor.* VII, 13.

2. On sait en effet que Hadrien, avant son élévation à l'empire, avait été gouverneur de la Palestine.

3. Var. : Χοχεῶς τις, Χοχεῶστης.

4. Georgius Syncellus, *Corpus Scr. hist. Byzant.*, t. I, p. 660.

Le commandant de la Judée, qui eut aussi à combattre les Juifs, était Tinnius (Tineius) Rufus; le commandant de l'insurrection des Juifs était un certain Chochebas, *le fils unique*, qui veut dire « étoile »; celui-ci infligeait toute sorte de châtimens aux chrétiens qui refusaient de marcher avec lui contre les Romains.

On retrouve sans peine, combinés plus ou moins adroitement et correctement dans ce court récit, les éléments essentiels des textes d'Aristôn de Pella, de Justin et d'Eusèbe. Mais on y trouve aussi quelque chose de plus, qu'on chercherait en vain ailleurs, cette expression singulière : ὁ μονογενής appliquée à Barcochébas. Le sens matériel n'est pas douteux : *le fils unique*; c'est celui auquel se sont arrêtées les interprétations courantes. *Cochebas qui tam unigenitus*, traduit Dindorf, esclave du texte édité par lui. A ce compte, Barcochébas aurait été « fils unique »; on ne voit pas très bien la portée de ce renseignement, d'un intérêt médiocre en soi et que le Syncelle serait seul à reconnaître. Si encore il nous avait dit de qui il était le fils unique.... Il doit sûrement y avoir là autre chose.

III

Au cours de ses recherches sur l'histoire du christianisme, Renan s'était déjà heurté à ce petit problème. Parlant des deux formes concurrentes du nom du héros de la révolte juive, d'une part *Ben-kozeba* ou *Bar-kozeba*, d'autre part *Bar-kokeba* « le fils de l'étoile », il s'exprime ainsi au sujet de cette dernière¹ :

C'est le nom par lequel il est désigné chez les chrétiens et aussi chez les auteurs juifs du moyen-âge². Je ne sais pas ce que veut dire l'épithète de ὁ μονογενής que lui donne le Syncelle, à moins qu'elle ait un sens messianique.

Sans doute, le caractère messianique de la grande révolte de 133 est indéniable; Barcochebas était proclamé, il se pro-

1. *L'Eglise chrétienne*, p. 200, n. 2.

2. Renan cite sur ce point les *Itinéraires de la Terre Sainte* de Carmoly (pp. 252, 253). On peut y ajouter le *Seder Olam* dont un manuscrit porte la leçon בר ככבא, au lieu de l'habituel בר כוזיבא (cf. Schürer, *Gesch. d. Jüd. Volkes*, 1, 670).

clamait lui-même Messie; mais — il faut s'entendre — c'était le Messie juif, radicalement différent du Messie tel que l'admet la conception chrétienne. En prenant pour argent comptant le ὁ μονογενής du Syncelle, littéralement « le fils unique », d'une façon absolue, Renan, bien qu'il ne s'en explique pas plus au long, semble s'être quelque peu laissé influencer par le dogme qui fait de Jésus, du Messie chrétien, le *fils unique* de Dieu le père — ὁῶν ὡς μονογενοῦς παρὰ πατρός, comme dit saint Jean (1,14), avec qui les Pères de l'Église feront chorus en développant complètement ce thème du Christ *Unigena*, UNIGENITUS, μονογενής υἱὸς τοῦ θεοῦ¹.

La trace d'une notion analogue, résultat peut-être, d'ailleurs, de rapprochements d'origine suspecte, se retrouve sur le tard dans la mythologie de certains peuples sémitiques, témoin le cas du Kronos phénicien immolant son *fils unique* μονογενής², et encore le cas du grand dieu nabatéen Dusrès qui, lui aussi, était, au dire de saint Épiphane, un μονογενής τοῦ δεσπότου, un *fils unique* du Seigneur, né d'une vierge³.

Mais chez les Juifs, rien de pareil n'existe, et n'a pu exister, car cette conception d'un Messie fils de Dieu, fût-il fils unique, est essentiellement contraire au principe même de leur religion. Il ne faut donc pas que ce mot de μονογενής, appliqué par le Syncelle à Barcochébas, nous fasse illusion; n'en déplaise à Renan et à ceux qui inclinent avec lui vers cette façon de

1. Il devait aussi probablement penser à certains passages spécieux de l'Apocalypse où l'on saisit encore un reflet de la prophétie de Balaam et qui viennent jeter sur cette conception du Messie une lumière oblique, fortement teintée encore de judaïsme : « Voici ce que dit le fils de Dieu... Il gouvernera (les nations) avec un sceptre de fer... et je lui donnerai l'étoile du matin... Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange... Je suis (de) la racine et (de) la race de David, l'étoile brillante du matin » (Apocalypse, 2 : 18, 27-28; 22 : 16).

2. Sanchon. *Cosm.* éd. Orelli. p. 42. Je reviendrai plus loin sur cette question cf. *infra*, p. 282 et suiv.).

3. Saint Epiphane, *Panarion*, *Huere* 51. Bien entendu, le renseignement doit être accueilli avec les plus extrêmes réserves, l'intention évidente de l'auteur étant de trouver à tout prix, sur ce terrain de la Nativité, un point de contact entre la religion chrétienne et les religions païennes.

voir, il ne contient sûrement à aucun degré une idée messianique¹.

IV

De son côté, M. Théodore Reinach a été amené jadis à toucher incidemment à cette question dans son traité sur les monnaies juives, à propos des pièces d'argent et de bronze frappées au nom de Simon pendant la seconde révolte, sous Hadrien. Il le fait en ces termes² :

Barcochébas paraît avoir été dictateur absolu ; il visait clairement à la royauté et, comme son oncle, Eléazar, était originaire de Modéin, patrie des Macchabées, il n'est nullement impossible que Barcochébas rattachât son origine à la famille royale des Asmonéens.

A quoi il ajoute en note³ :

Dans le texte inintelligible de Syncelle (p. 660, 18 : Χοχεδᾶς τις ὁ μονογενὴς ἡγεῖτο), il est possible que se cache le mot Ἀσμονογενής, « descendant des Asmonéens ».

On sait qu'entre temps, M. Reinach a changé complètement d'avis sur certains points, quelques-uns essentiels, de sa thèse numismatique. C'est ainsi, par exemple, que, dans la seconde édition de son traité, publié en langue anglaise, une quinzaine d'années plus tard⁴, il a renoncé, avec raison, à attribuer, à l'encontre des idées généralement reçues, à la première révolte juive, sous Titus, en l'an 70 de notre ère, la série des beaux sicles d'argent à légendes hébraïques, frappés en réalité sous

1. Un fait curieux, et que Renan semble avoir ignoré — car autrement il aurait peut-être essayé d'en tirer parti pour son hypothèse — c'est que le mot μονογενής a pénétré dans l'hébreu talmudique sous sa forme hellénique exactement transcrite : מונגניס, *Mongénos* ; nous verrons tout à l'heure dans quelles conditions, en même temps que j'aurai à revenir sur la question du Kronos phénicien immolant son « fils unique ».

2. *Les monnaies juives*, 1888, pp. 56-57. L'auteur semble avoir été influencé par les observations de J. Derenbourg (*Essai sur l'hist. et la géogr. de la Pal.*, p. 421) qui associe déjà à Barcochébas, mais sans aller aussi loin, le souvenir de Modéin et des Macchabées.

3. *Op. c.*, p. 51 n. 1.

4. *Jewish coins*, London, 1903, p. 12, n. 1.

les premiers Asmonéens, c'est-à-dire près de deux siècles auparavant. Quant à ce qui concerne le passage du Syncelle, il ne semble pas avoir modifié sensiblement sa façon de voir. Tout au plus, y a-t-il une légère nuance dans la façon, d'abord dubitative — « il est possible », puis, interrogative — « is it possible? »¹ dont il présente et représente sa conjecture. Il paraît, d'ailleurs, y attacher une certaine importance, parce qu'elle lui fournit un argument en faveur de l'hypothèse que le nom de *Simon*, figurant sur les sicles de la seconde révolte, n'est autre que celui de Barcochébas lui-même², son nom véritable, indépendamment de ce qui n'était que son surnom; ce nom, dit-il, établissait un lien de plus entre notre insurgé et son prototype, Simon Macchabée³.

Sans doute, la correction proposée pour le texte, évidemment fautif, du Syncelle est ingénieuse et paléographiquement assez admissible. On pourrait même invoquer à l'appui les expressions dont se sert Josèphe (*passim*) pour désigner les Macchabées, autrement dit les Asmonéens et leur race : Ἀσμωνάιος, ἡ τοῦ Ἀσμωνάιου ἀρχή, οἱ Ἀσμωνάιου παῖδες, ἡ Ἀσμωνάιων γένεα, τὸ Ἀσμωνάιων γένος⁴. Néanmoins, je doute fort que le Syncelle ait pu employer ou, pour mieux dire, créer ce composé savant, Ἀσμωνογενής, qui impliquerait une connaissance de l'histoire et une possession des ressources de la langue assez surprenantes chez ce médiocre compilateur du VIII^e siècle. On pourrait, il est vrai, répondre à cela qu'il a puisé son renseignement à une source plus ancienne. Mais ces sources, nous les connaissons; nous venons de les examiner, et nous n'y avons trouvé rien de pareil, ou même d'approchant.

1. *Op. c.*, p. 50, n. 1.

2. C'est l'opinion qui prévaut aujourd'hui; mais rien ne dit qu'on ne reviendra pas quelque jour à l'ancienne théorie de Sauley qui voulait identifier le Simon des monnaies, qualifié de « prince (*nasi*) d'Israël », avec le patriarche Siméon III, fils de Gamliel, dont Barcochébas avait dû reconnaître l'autorité. Cf. Derenbourg, *op. c.*, p. 424.

3. *Les monnaies juives*, p. 57.

4. Cf., dans les documents juifs, les formes hébraïques correspondantes : בית בן, השבטאי, חשכאי.

Tout bien considéré, il convient je crois, d'écarter cette conjecture, ainsi que telles autres auxquelles on pourrait être tenté de songer dans le même ordre d'idées; par exemple : [Σ:] μ (ω)νογενής, voire : Σ[ι]μων (ς) γένηται, en supposant que le Syncelle, mieux informé — on ne voit guère comment il est vrai — que les anciens auteurs copiés par lui, aurait voulu dire : « un certain Barcochébas qui, de son nom *originel*, s'appelait Simon ». Voilà, certes, soit dit entre parenthèses, qui ferait assez bien l'affaire des partisans de l'identité de Barcochébas et du Simon des monnaies. Mais ce sont là des mirages auxquels il ne faut pas se laisser prendre. L'expression (ς) μνογενής, qui, d'autre part, n'a sûrement rien à voir avec l'idée messianique, ne nous cache pas plus le nom de Simon, que celui des Asmonéens. J'estime, quant à moi, que le Syncelle, entièrement dépendant de ses devanciers sur ce chapitre, n'en savait pas si long sur le compte de Barcochébas. Ce n'est pas au dehors, dans telle combinaison historique ou même mythologique¹ plus ou moins spécieuse, qu'on peut espérer trouver les éléments de la solution.

V

Si — comme cela semble plus que probable — la leçon en litige est fautive, c'est dans une tout autre direction qu'il faut, à mon avis, chercher un amendement, en s'astreignant à rester dans les limites étroites que nous tracent eux-mêmes les textes en jeu et en ne faisant entrer en ligne de compte que les

1. Je ne crois pas, par exemple, qu'il y ait lieu de s'arrêter à la restitution ó μνογενής en οὐρνογενής, qui est venue à l'esprit de mon savant confrère M. Homolle à la suite de la lecture de ce mémoire faite à l'Académie. Elle lui a été suggérée par l'expression métaphorique d'Ariston que nous avons rencontrée plus haut : ὡς... ἐξ οὐρανοῦ φαστήρ ... κατεληλυθώς, expression visiblement inspirée de la prophétie de Balaam. Cette conjecture ingénieuse tendrait à présenter Barcochébas comme « fils du ciel », ce qui nous jetterait en pleine mythologie transcendante. Sans parler des difficultés paléographiques, elle me paraît singulièrement forcer la note et jurer avec la façon quelque peu dédaigneuse dont le personnage est introduit dans la phrase du Syncelle : « un certain Barcochébas ».

données qu'ils nous fournissent et, du même coup, nous imposent.

En examinant de près le texte du Syncelle, on constate, abstraction faite du sens quel qu'il soit, que l'expression ὁ μονογενής est engagée dans une construction grammaticale d'allure très suspecte; on ne s'explique guère l'intervention de l'article ὁ après les mots Χοχιάς τις : « un certain Barcochébas, *Le monogénès* ». Cette considération m'engage à voir dans cet *omicron*, non pas l'article, mais une lettre radicale faisant intégrante du groupe μονογενής. Naturellement, le mot ομονογενής ne donnerait aucun sens; mais c'est en m'appuyant sur cette base étroite, que je propose une correction très simple, d'ordre paléographique : soit ὁμοιογενής, soit même ὁμογενής. Nous obtenons ainsi un mot parfaitement connu, offrant un sens très plausible en soi : « qui est de même race ».

De plus, il est assez en situation. L'auteur — que ce soit le Syncelle ou la source où il puise — semble avoir voulu dire que le chef de l'insurrection juive était juif lui-même. A première vue, on trouvera peut être que cette indication était superflue et que la chose allait de soi. Il convient d'observer toutefois que l'auteur met en regard l'un de l'autre, dans sa phrase : d'un côté, Tinnius (Tineius) Rufus, commandant de la Judée, chargé de combattre les Juifs; de l'autre côté, Barcochébas commandant l'insurrection des Juifs. La répétition du mot ἡγεῖτο dans chacun des deux membres de phrase, présentait les adversaires sur le même plan, et l'on a pu éprouver le besoin de spécifier nettement la nationalité du second par opposition à celle du premier; cela revenait à dire : « les Romains étaient commandés par Tineius Rufus; les Juifs étaient commandés par Barcochébas, Juif lui-même — par un des leurs ».

Historiquement la chose s'expliquerait bien. Les chrétiens de Palestine visés ici étaient à cette époque des chrétiens de fraîche date, des judéo-chrétiens; comme tels, leurs congénères, restés fidèles à la religion nationale, les considéraient et les traitaient

comme des renégats, et aussi comme des traîtres refusant de répondre à l'appel de la patrie. Justin insiste, nous l'avons vu. d'une façon significative sur cette attitude impitoyable de Barcochébas vis-à-vis de ses ex-coreligionnaires convertis au christianisme. Il ne faut pas oublier que Justin est la principale autorité en la matière. Originaire de Sichem-Neapolis, peut-être bien par conséquent d'extraction samaritaine¹ et contemporain des événements, il avait pu, sinon les voir de ses yeux, du moins les connaître par les récits de ceux qui en avaient été témoins. En relisant le passage où il en parle, je ne puis m'empêcher d'être frappé du fait que le mot de Χριστιανούς est immédiatement suivi du mot μόνους. Sans doute, la phrase ainsi présentée semble bien vouloir dire matériellement que Barcochébas persécutait les chrétiens, et les chrétiens *seuls*²; mais on ne comprend pas très bien la raison de ce traitement exclusif qui impliquerait l'existence d'autres catégories de personnes qui, elles, auraient pu être épargnées. Aussi me demandé-je si, par hasard, ce mot μόνους, tant soit peu surprenant, n'aurait pas été substitué indûment à une leçon primitive ἐποχρευεῖς, laquelle a avec lui quelques vagues analogies graphiques ayant pu prêter à la confusion. Le mot se trouverait alors, dans le texte même de Justin, à la place requise et avec le sens réclamé par les conditions historiques. Dans ce cas, l'hypothèse d'un déplacement du mot serait *a fortiori* applicable au texte du Syncelle dépendant de celui de Justin. Ramenée à la forme de l'accusatif pluriel : ἐποχρευεῖς, l'épithète serait à transférer de la première phrase à la seconde; elle se rapporterait non plus à Barcochébas, mais aux judéo-chrétiens martyrisés par lui pour n'avoir pas voulu prendre part à la lutte contre les Romains. A ce compte, le passage du Syncelle serait à rétablir ainsi pour les parties opérées :

1. A en croire le pseudo-Livre de Josué (ch. 48), les Samaritains eux-mêmes, malgré leur inimitié séculaire, auraient embrassé la cause des Juifs révoltés. La chose ne laisse pas d'être surprenante et il faudrait, pour l'admettre, quelque témoignage moins sujet à caution.

2. C'est ce que fait ressortir avec insistance de M. Pautigny.

Χοχέβας τις ἦγετο... οὗτος Χριστιανὸς ἐμογενεὶς ποικίλως ἐτιμωρήσθη...

C'est, bien entendu, sous toutes réserves que je risque cette dernière conjecture, au sort de laquelle, d'ailleurs, n'est pas nécessairement lié celui de la première, consistant à corriger simplement le mot sur place, sans toucher à son état grammatical. Elle entraînerait naturellement cette conséquence, c'est que l'altération du texte primitif de Justin, source du passage du Syncelle, se serait produite de très bonne heure, puisqu'elle est attestée par la reproduction qu'Eusèbe donne de celui-ci et par la traduction de Rufin (*christi-mos solos*).

VI

J'ai parlé incidemment plus haut (p. 276, n. 1) d'une particularité dont on ne semble pas jusqu'ici avoir fait état, c'est que le mot *μονογενής* sur lequel roule en majeure partie cette étude, a pénétré directement, sous sa forme hellénique même, dans l'hébreu post-biblique. Tout en signalant la chose, je m'empresse d'ajouter qu'il serait vain de vouloir tirer de là argument en faveur du maintien de la leçon fautive du texte du Syncelle et de l'explication de l'épithète appliquée telle quelle à Barcochébas. Toutefois l'unique passage talmudique dans lequel apparaît ce mot soulève une question subsidiaire assez curieuse; il mérite, à ce titre, d'être examiné d'un peu près. Voici, en substance, ce qu'on y lit. Le fils d'un roi s'étant rendu coupable envers son père, celui-ci donna l'ordre de lui couper la tête. Au moment où les bourreaux allaient procéder à l'exécution, le précepteur (פדגא = *παίδεργός*) du prince intervint et dit au roi : « Mon Seigneur, vas-tu vraiment faire mourir ton enfant! N'est-il pas ton *fils unique*? ברוגמית, מונוגעניש (μονογενής). » Le roi lui ayant répondu qu'il ne pouvait pas revenir sur l'ordre (כרוסס = *χέλσυσ*) tel qu'il l'avait formulé, le précepteur lui indiqua le moyen de s'en

1. *Pesikta rabbati*, c. 10, p. 38^a. On trouvera le passage, reproduit dans ses parties essentielles, dans le *Neuhebr.* W. de Levy, t. III, p. 51.

tirer, sans avoir l'air de se rétracter, en jouant sur le sens¹ des expressions qu'il avait employées. Le narrateur ne nous dit pas si le roi usa de l'échappatoire².

Ainsi que tant d'autres légendes midrachiques et agadiques, ce récit, d'allure assez niaise, considéré en soi, semble *a priori* n'avoir ni queue ni tête. Toutefois une chose est à en retenir, c'est l'emploi de deux mots grecs, en dehors de celui qui nous intéresse, à savoir παιδαγωγός et χέλεις. Ce sont autant d'indices trahissant, avec les mots mêmes qu'elle charrie, une dérivation de quelque source grecque; il y a là comme une marque d'origine. L'époque tardive — ix^e siècle — attribuée généralement à la rédaction de cette Pesikta me paraît autoriser cette induction. Cela posé, on est amené à se demander si le thème du roi voulant mettre à mort son fils unique ne serait pas lui-même, abstraction faite de tel ou tel détail accessoire, emprunté de toutes pièces à cette source grecque. C'est ce que je voudrais essayer de rechercher en me servant précisément de notre mot caractéristique μονογενής comme le fil conducteur ou, pour mieux dire, de mot de passe.

Nous retrouvons ce mot employé dans une prétendue légende phénicienne qui nous est parvenue, à des états divers, par une série d'intémédiaires, d'ailleurs tous fort sujets à caution : Eusèbe, Porphyre, Philon de Byblos, l'hypothétique

1. Le roi avait commandé : שְׂאֵר אֶת־רֹאשׁוֹ, littéralement « enlevez-lui la tête ». Le « pédagogue », jouant sur le double sens du verbe שָׂא « enlever et « élever », suggéra au roi, esclave de sa parole, d'« élever la tête de son fils », c'est-à-dire d'augmenter ses dignités.

Le jeu de mots semble s'être inspiré de la Genèse (40 : 18 et 19), où la même expression, qui a en plus le sens d'« élargir, mettre en liberté », est employée dans l'histoire des deux eunuques de Pharaon, le grand échanson et le grand panetier, auxquels Joseph, leur compagnon de captivité, interprétant leurs songes respectifs, prédit des sorts bien différents, favorable pour le premier, tragique pour le second. Cela rappelle quelque peu, comme l'a déjà opportunément remarqué Gesenius, l'expression équivoque visant le jeune Auguste : « adolescentem tollendum » (Cicéron, *Ed. ad div.*, 11, 20).

2. Echappatoire à laquelle on pourrait probablement trouver des pendants dans le folklore à propos, par exemple, de quelque vœu inconsidéré, de quelque ordre donné à la légère, de l'interprétation de quelque oracle de teneur équivoque, etc.

Tabion et le pseudo-Sanchoniathon. Cette légende me paraît offrir avec le récit de la Pesikta certains points de contact, pour la forme comme pour le fond.

A trois reprises, les fragments rattachés plus ou moins directement au nom de Sanchoniathon¹ nous montrent le Kronos phénicien — Ilos, ou El, — roi du pays, selon la conception évhémérique, immolant son propre fils, son *fils unique*, μονογενῆς.

A) Dans le premier passage il s'agit de son fils appelé Sadi-dos, que Kronos tua de sa main à cause des soupçons qu'il avait contre lui, préluant ainsi à la mort de sa fille à qui, peu après, il coupe la tête, à la grande stupéfaction des autres dieux ses alliés, les Kronioi ou *Eloim*. Là, il est vrai, il n'est pas dit que la victime était le fils *unique* de Kronos, mais le rapprochement avec les deux autres passages (B et C) ne laisse guère de doute à cet égard².

B) Dans le second passage, nous voyons notre même Kronos, à l'occasion d'une peste et autre calamité, offrir en holocauste à son père Ouranos³, son propre *fils unique*, τὸν ἐκυτοῦ μονογενῆ υἱόν, qui, cette fois, n'est pas nommé, mais est, en revanche, expressément qualifié. Non content de ce sacrifice, Kronos se circonçoit et oblige ses « alliés » à en faire autant.

C) Dans le troisième passage, qui, au dire d'Eusèbe, semble appartenir en propre à Porphyre, le thème est plus développé, avec l'adjonction de détails qui impriment à la légende une physionomie particulière. Après avoir rappelé qu'autrefois,

1. *Sanchoniathonis fragm.* éd. Orelli, pp. 30 (A), 36 (B), et 42 (C).

2. Je soupçonne même que le prétendu nom Σάδιδος, qu'on a proposé d'expliquer de mainte façon, n'est autre chose qu'une transcription déformée du mot יחיד, « unique », μονογενῆς. C'est ce qui me paraît résulter de la comparaison, terme à terme, de l'expression : Κρόνος υἱὸν ἔχων Σάδιδον, dans notre passage A, avec celle du passage C : Κρόνος υἱὸν ἔχων μονογενῆ, où ce fils unique est qualifié de 'Ιεοῦδ, nom visant incontestablement יחיד. La leçon de A, si déformée qu'elle soit, nous conserverait même la vocalisation en i du mot en jeu. Voir à ce sujet l'observation présentée à propos du mot 'Ιεοῦδ, *infra* p. 284, n. 3 et n. 5.

3. En expiation de la façon cruelle dont il l'avait traité en lui faisant subir une odieuse mutilation.

dans les grandes calamités publiques, pour conjurer le péril national, les principaux personnages du peuple avaient coutume d'immoler solennellement comme victimes expiatoires leurs enfants les plus chers¹, l'auteur, ayant visé sûrement les pratiques bien connues des Carthaginois, poursuit ainsi : or donc, Kronos, que les Phéniciens appellent El², roi du pays, divinisé plus tard, après sa mort, comme astre de Saturne, avait eu, d'une nymphe indigène nommée Anobret, un *fils unique*, υἱὸν μονογενῆ, qu'à cause de cela on appelait 'Ιεούδ³, mot encore employé, dit l'auteur, chez les Phéniciens dans le sens de « fils unique ». Le pays se trouvant en grand danger par suite de la guerre, Kronos, après avoir revêtu son fils des ornements royaux et préparé un autel, y sacrifia celui-ci⁴.

Quoiqu'on en ait dit, il est difficile de se refuser à voir, dans cette légende ainsi présentée sous trois faces plus ou moins étendues, une coloration juive assez accentuée. C'est ce qui ressort, si on les réunit en faisceau, de certains traits caractéristiques, épars dans les trois passages, A, B, C : les « alliés » de Kronos appelés Εἰσέτα, les *Elohim* ; la circoncision que Kronos pratique sur lui même et sur ses alliés après avoir offert en holocauste son fils unique — deux actes qui répondent à ceux d'Abraham se circoncisant lui même et circoncisant tous les mâles de sa smala, puis procédant au sacrifice d'Isaac, son *fils unique*, sacrifice miraculeusement interrompu ; Kronos, le roi du pays, appelé *Israel* (variante de A) par les « Phéniciens » ; son *fils unique* appelé 'Ιεούδ, mot qui, aujourd'hui encore, aurait ce sens chez lesdits « Phéniciens »⁵.

1. Τὸ ἡγαπημένον τῶν τέκνων.

2. 'Il Une leçon, peut-être tendancieuse, dit même 'Ισραήλ.

3. Var. 'Ιεδοῦδ, 'Ιρουδ, 'Ιεούδ, Ιεδοῦδ etc.

4. L'acte lui-même, abstraction faite de la personnalité des acteurs se présente, comme on l'a déjà remarqué, dans des conditions comparables à celle de l'épisode de Mésa, roi de Moab, qui, réduit à la dernière extrémité par l'armée israélite, prend son fils, non pas unique, mais premier-né (בכור, πρωτότοκος), et héritier présomptif, et l'offre en holocauste sur la muraille.

5. On est généralement d'accord pour reconnaître dans 'Ιεούδ un essai de transcription de l'hébreu יהוד, « unique », avec une variation vocalique qu'il

Sans doute on ne saurait prétendre rattacher directement le conte agadique aux passages grecs que je viens de citer ; mais il n'est peut-être pas trop téméraire de supposer que cette version écourtée dérive de quelque intermédiaire grec qui en contenait la substance réduite déjà à sa plus simple expression¹. Ces passages semblant être eux-mêmes déjà sensiblement imprégnés de judaïsme, nous aurions alors affaire à l'un de ces chocs en retour assez fréquents dans la transmission des légendes et des mythes¹.

Il y aurait certes encore beaucoup à dire sur cette question

faudrait alors considérer comme propre au phénicien — si tant est que ce soit bien de phénicien qu'il s'agit, et non pas simplement d'hébreu ordinaire. On s'est demandé si le rédacteur n'a pas essayé de faire jouer en même temps une étymologie populaire rapprochant le mot du nom spécifique יהוד, *Yehoud*, qui désigne les Juifs *in globo*.

Il est à noter à ce propos que la version des Septante évite de traduire, dans le passage correspondant de la Genèse (22 : 2), l'épithète de יהוד, *fil unique*, donnée à Isaac par le texte hébraïque : elle se borne à paraphraser l'expression : אשר אהבת, *tôn ágaphetôn ón hýphēsas* « ton fils bien-aimé que tu chérissais ». Il semble même que ce ne soit pas une simple paraphrase, mais bien une traduction littérale, le traducteur ayant, soit par inadvertance, soit à dessein, substitué le mot יוד « bien-aimé » au mot similaire יחיד « unique ». Voilà qui pourrait peut-être, soit dit en passant, contribuer à éclaircir l'origine de ce nom énigmatique de Σαδδός donné au fils de Kronos dans le passage A (cf. *supra*, p. 283, n. 2). Quoi qu'il en soit, voulue ou non, l'omission des Septante est d'autant plus remarquable qu'ailleurs, — par exemple dans le cas de la fille de Jephthé (Juges, 11 : 25) — les Septante rendent normalement la forme féminine יחידה par μονογενής. La chose tient peut-être à un excès de scrupule, les traducteurs ayant pensé qu'Isaac ne pouvait être valablement qualifié de « fils unique » attendu qu'il était le puîné d'Ismaël. A ce point de vue, la tradition musulmane est quelque peu dans le vrai quand elle fait d'Ismaël, et non d'Isaac, la victime réclamée par Dieu. En tout cas, Joseph n'a pas été arrêté par cette considération et, se conformant au texte hébraïque reçu, il dit sans ambages (*Antiq. Jud.*, I, 13 : 1) qu'Isaac était le μονογενής d'Abraham ; de même, Aquila ; Symmaque a dans un cas (v. 2) μόνον σου, dans l'autre (v. 12) μονογενοῦς ; S a μοναχόν.

1. La légende agadique a pu même retenir tel détail caractéristique sous une forme inattendue. Par exemple, le rôle du « pédagogue » intervenant auprès du roi fait songer quelque peu à celui de l'Hermès trismégiste, σύμβουλος, βοηθός, et γράμματεὺς de Kronos, selon le pseudo-Sanchoniathon qui, d'autre part, l'identifie avec le Thot égyptien faisant fonction d'éducateur.

2. Nous avons encore un autre μονογενής fabuleux — Μωυσις — fils de Τρωβς et de Απρασων, chez les Babyoniens (Damascius, ed. Ruelle, I, Rueile, p. 322) ; mais là, il n'est pas question d'immolation.

très controversée de l'empreinte judaïque que nombre de bons esprits ont cru reconnaître dans le pseudo-Sanchoniathon et que d'autres ont voulu nier. La solution dépend en grande partie de l'identité de la mère du fils unique de Kronos, cette mystérieuse « nymphe¹ indigène » répondant au nom énigmatique de *Ανωδρετ*, dont on n'a pas encore réussi à trouver l'origine étymologique. Aux multiples conjectures plus ou moins ingénieuses, mises en avant jusqu'ici² on pourrait en ajouter d'autres. Mais c'est là un sujet dont la discussion m'entraînerait trop loin aujourd'hui ; j'espère pouvoir y revenir à une autre occasion. Je me contenterai de dire que, si le pseudo-Sanchoniathon nous donne, sous une forme condensée, une transposition mythologique de l'histoire d'Abraham, il s'ensuivrait que sous le nom de *Ανωδρετ* peut se cacher la personnalité de Sarah³, désignée peut-être par quelque épithète pour laquelle on a l'embarras du choix, épithète caractérisant son origine, sa condition, quelque incident de son histoire, etc.

1. Pour ce qui est du qualificatif de *νύμφη* donné à Anobret, il a suggéré à quelques-uns l'idée qu'il s'agirait d'une divinité, spécifiquement phénicienne, présidant à une source, et que la première syllabe du mot, *Αν*, serait la transcription de *נ* « source ». La chose est bien douteuse. Sans prétendre tirer parti du fait en l'espèce, je constate, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, que par une coïncidence fortuite, Sarah apparaît dans la version des Septante (Genèse 11 : 31) comme une *nymphe* : *Σάραν τὴν νύμφην αὐτοῦ* ; mais je me hâte d'ajouter que le mot est pris ici dans son sens fréquent de « belle-fille », Sarah, femme et demi-sœur d'Abraham, étant la belle-fille — en même temps que la fille — de Terah. Même cas pour la Sarah homonyme, femme du jeune Tobie et *νύμφη*, elle aussi, de Tobie le père (Tobie, 11 : 16 ; 12 : 14).

2. Cf. Bochart, Genesius, Renan, Baudissin, et autres. On s'est peut-être trop exclusivement cantonné sur le terrain sémitique. Qui sait s'il n'y aurait pas quelque chose à tirer de l'Égypte, où nous reportent plusieurs incidents de la légende d'Abraham, et aussi le début du passage de Porphyre relatant celle de son Kronos équivalent (*Τάαυτος, ὃν Αἰγύπτῳ Θωδ*, etc.) ? Pourrait-on risquer quelque rapprochement avec les mots *nowrou*, « beauté, bonté », *nowert*, « jeune fille », *Nowert*, n. pr. de la reine, femme de Ousertesén II, etc. ? La beauté célèbre de Sarah, beauté qui faillit coûter cher au patriarche, aurait pu lui valoir, dans l'adaptation égyptienne, cette dénomination : *Αα-νο(b)ρετ*, « La Belle ».

3. Voire, à la rigueur, de Agar, si, chose bien peu probable du reste, la légende avait déjà subi la déviation qui apparaît dans la tradition arabe et dont j'ai parlé plus haut (p. 285, n. 1 de p. 284).

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

POUR LES

TOMES IV, V, VI, VII ET VIII

ADDITIONS

Tome IV.

— P. 11 (cf. p. 21 et p. 153). *Morechat*. — depuis, la légende complète a apparu sur d'autres anses estampillées sous la forme מרשח; cf., sur une tablette cunéiforme de Tell el-Amarna (Winckler, n° 217 a), le nom de *Moumouraašti*, ville de la région de *Lakiš*, identifiable avec *Morechat* (syncope : *Moumour-sat* = *Moumoušsat*).

— P. 36. *Scythianos*. — le renseignement de Théodore bar Khouni semble avoir été emprunté à Socrate, cf. Chabot, J. A., 1901, I, p. 176, et Alfarc, *ibid.*, 1917, II, p. 278.

— P. 68. *Qedar*. — il semble résulter de nouveaux textes, cités et discutés par M. Nau (*Rev. Orient Chr.*, 1906, p. 199), qu'il s'agit de *Césarée* et, par suite, de la route partant de Jérusalem et allant dans cette direction.

— P. 69. *Milliaires de Palmyre*. — cf. toute une autre série dont j'ai établi les lectures (*Rev. Bibl.*, 1920, p. 391-414).

— P. 75. *Inscr. gr. de Diarbekir*. — copiées à nouveau par V. Oppenheim et Lucas (*Byz. Ztschr.*, 1905, p. 61), qui ignorent mes lectures.

— P. 78. *Inscr. gr. n° 634 de Sterrett*. — M. Lucas (*Byz. Ztschr.*, 1905), donne une lecture en partie meilleure.

— P. 110, n. 2. *Inscription nabatéenne C. I. S.*, n° 235. — cf. nouvelles copies dans la *Rev. Bibl.*, 1908, p. 395 (sujet traité au Collège de France, les 29 et 31 mars 1909).

— P. 114. *Le nom nabatéen Ζαβδιων*. — l'existence prévue d'une forme nabatéenne correspondante : זבדיון, semble être confirmée depuis par une nouvelle inscription nabatéenne (*R. E. S.*, 468) où apparaît un certain זבדיויל, nom de forme tout à fait suspecte qu'on a voulu corriger de diverses manières peu vraisemblables; je propose d'y reconnaître tout simplement le זבדיון annoncé, le *noun* final ayant été pris indûment pour un *lamed*.

— P. 122. *Tombeau de Diogène*. — par une lettre du 28 juin 1902, M. Prentice m'a informé qu'on a retrouvé six autres inscr. gr. appartenant à ce mausolée et, en outre, un linteau qu'il croit devoir être rattaché à cet ensemble

et qui porte l'inscription suivante : εὐνή διχέων ἀρ' (ἀ)μαρτιῶν Εὐσεβίου καὶ Ἀντωνίου.

— P. 136. *Héron d'Alexandrie*. — M. S. Reinach (*C. R. Acad.*, 9 août 1918), a repris la question si controversée de l'époque à laquelle appartient Héron; il le place vers 160-180 J.-C., postérieurement à Vitruve. Je ferai observer que cette conclusion avait déjà été émise par M. Diels; elle n'est, d'ailleurs, aucunement en désaccord avec le *terminus a quo* que j'indiquais comme *minimum* dans mes *Études d'arch. orient.* (I, p. 137).

— P. 139. *L'acclamation εὐμορεῖ*. — cf. une inscription gr. de Sophia où j'ai proposé de retrouver notre acclamation (εὐμορεῖ) dans une leçon méconnaissable (*C. R. Acad.*, 1918, p. 310).

— P. 140 (cf. VI, 172). *Synagogue*. — le qualificatif de « lieu saint » (ιερός — ou ἅγιος — τόπος) appliqué aux synagogues a trouvé sa confirmation dans l'inscription judéo-araméenne de la mosaïque de la synagogue de 'Aïn Douq, où celle-ci est appelée expressément אתרה קדישה « lieu saint »; cf. mon mémoire sur cette mosaïque (*C. R. Acad.*, 1919, p. 98).

— 161. *Inscriptions grecques de Samé*. — cf. nouvelles copies Dussaud (*Miss. en Syrie*, p. 290, nos 152, 153).

— P. 165. *Zeus Bômos*. — M. Pognon m'a communiqué en 1907 un estampage et une photographie de cette inscription.

— P. 174 (cf. p. 178). *Dynastie nabatéenne*. — une nouvelle inscription nabatéenne datée de l'an 36 (ou 37) de Rabbel II (= 106 J.-C.) exclut définitivement l'hypothèse de l'existence d'un Malchus IV. Voir, sur cette question de chronologie et sur les divers protocoles de Rabbel II, les observations présentées au t. VIII, du présent *Recueil*, pp. 247, n. 3, et 263-264.

— P. 175. *Gachmou*. — cf. Gachmou « l'Arabe » du livre de Nehémie; les transcriptions du Haurân, Γόσμος, en donnent la vocalisation.

— P. 187. *Année sabbatique*. — on a proposé (L. dans la *Rev. Bibl.*, 1902, p. 137) de lire : « année où les sources du pays se sont desséchées (אחרבר) ».

— P. 190. *Phoenikon*. — le P. Lagrange et Glaser (*Rev. Bibl.*, 1902, p. 138) croient que c'est le Djôf, beaucoup plus au sud.

— P. 199. *Chinitus*. — n. pr. apparenté peut être à celui de la tribu nomade des Cinithiens, auxiliaires du roi numide Tacfarinas.

— P. 217. *Banobal*. — variante *Bariobal*; M. Lidzbarski (*Eph.*, I, p. 234) propose de restituer plutôt *Buricbal*.

— P. 226. *Theosebios de Sarrpta*. — j'ai traité à nouveau la question dans le *Florilegium Vogüé* (p. 111-128 : *De Tyr à Pouzzoles*). L'argument que j'avais cru y pouvoir tirer de l'inscription du *C. I. G.*, n° 4521 est inopérant; le prétendu nom de femme Εὐσεβία, qu'on avait voulu y lire jadis n'est autre chose que le substantif engagé dans la formule courante : εὐσεβείας χάριν; c'est ce qui résulte d'un second exemplaire mieux conservé de l'inscription, découvert depuis et publié par le P. Savignac (*Revue Bibl.*, 1912, pp. 533 et suiv.).

— P. 245. *D. fr es-Serb*. — M. Barton (*Art and Archaeology*, t. VII, nos 5-6, juin 1918, p. 212) croit avoir retrouvé les restes de l'ancien couvent (qui avait donné son nom à la porte de la ville) dans les fouilles qu'il a entreprises en 1903, immédiatement à l'ouest de Bâb el-'Amoud.

— P. 247. *Trône (culte du)*. — l'existence de ce culte spécial a été depuis mise en pleine lumière grâce au fameux « trône d'Astarté » aujourd'hui au Musée du Louvre; cf. mes observations à ce sujet (*C. R. Acad.*, 11 octobre 1907). Comparer le monument similaire découvert à Oummel-'Aouamid par Renan (*Miss. de Phénicie*, p. 707, pl. LIII; *Catal.* n° 75, 76, p. 843), et aujourd'hui au Louvre.

— P. 248. — *Le mot nabatéen*. — le mot réapparaît dans une inscription en caractères araméens pehlvisants de la première moitié du III^e s. J.-C., découverte à Sari (région de Tour 'Abdin), par M. Pognon (*Inscr. sem. de Syrie*, n° 60, l. 2) : כרתבא; il semble y désigner le monument même sur lequel la dédicace est gravée : base moulurée, ou peut être autel.

— P. 250. *Menneas et Neteiros*. — le degré de parenté qui existait entre ces deux personnages a été établi ainsi par moi autrefois (*R. A. O.*, II, 72) : « Menneas, fils de Beeliabos, petit-fils de Beeliabos, lequel est le père de Neteiros ». Menneas est donc, en réalité, le frère ou le neveu de Neteiros. C'est par inadvertance que j'en ai fait ici le grand-père de ce dernier. Le P. Lagrange (*Rev. Bibl.*, 1902, p. 467) a relevé avec raison cette faute d'inattention; mais, à son tour, il commet une erreur en disant : « Menneas est le père, et non le grand-père de Neteiros ».

— P. 251. *Les Zakkari*. — dans l'hypothèse de l'origine crétoise des Philistins, on pourrait être tenté de rapprocher le nom des Zakkari et le nom de la ville de Zakrô en Crète.

— P. 265. *Urne punique*. — cf. une amphore trouvée dans la région de Péluse et portant une inscr. ph. à l'encre qui donne le nom de *Pillésmilik* (פללסמילך); je l'ai publiée dans le *Bull. de la Soc. Arch. d'Alexandrie*, 1908, n° 10.

— P. 285. *El Hadhrat el-moutahhara*. — M. van Berchem m'informe que ce titre est également donné au calife Ez-Zâher, successeur de Hâkem, dans la chronique de El-Musabbihî (édit. Becker, p. 80).

— P. 288. *Inscription romaine de Ntha*, — cf. *Bull. Corr. Hell.*, 1894, p. 547.

— P. 306. *Les jeux Actiaques de Tyr*. — leur existence, déjà indiquée par la numismatique et indirectement par l'épigraphie (*C. I. G.*, n° 4472), vient d'être attestée définitivement, et ce dans des conditions particulièrement intéressantes, par l'apparition d'une inscription grecque du III^e siècle J.-C., découverte à Tyr même par M^{me} Denyse le Lasseur au cours de sa récente mission. Ce document topique mentionne la victoire remportée au jeu Actiaque œcuménique, à la date de la 22^e pentaétérade, par un certain Eutychos, athlète professionnel déjà titulaire du pentathlon. Il nous montre en outre que ces jeux tyriens, dont l'institution semble devoir être reportée au règne de Septime Sévère, étaient bien, comme j'avais essayé de le montrer, réglés sur le modèle chronométrique des Olympiades, c'est-à-dire qu'ils se célébraient tous les quatre ans et servaient de base à un comput local par *Actiades*, de même période pentaétérique que les Olympiades. Mon savant confrère et ami, M. Bernard Haussoullier, doit consacrer à la nouvelle inscription une étude spéciale qui en fera ressortir toute l'importance.

— P. 315, n. 2 (cf. V, 184). — *Le mois de Qiniān*. — à l'encontre des Palmyréniens, les Nabatéens avaient conservé le nom du mois de *Tammouz*, nom courant chez les autres Sémites ; c'est ce que nous montre une très intéressante inscription nabatéenne de la fin du II^e s. après J.-C. (C. I. S., II, 271) où, entre autres choses, il faut incontestablement lire le nom de la ville de Hégira écrit : מלחגרה avec l'article arabe ; le texte, d'ailleurs, fourmille d'autres arabismes que j'ai pu diagnostiquer comme tels, cf. *Rev. bibl.*, 1908, p. 533 et suiv.

— P. 320. *Cerfs mangeurs de serpents*. — cf. Boissier, *Rev. Arch.*, 1907, I, p. 224.

— P. 334, 337. *Chadrapha*. — j'ai découvert depuis le nom de ce dieu dans une inscr. pun. de Carthage, cf. *C. R. Acad.*, 1906, p. 122.

— P. 345 (cf. p. 372). *Mosaïque avec inscription hébraïque*. — j'ai fait connaître depuis d'autres pavements de synagogues en mosaïque, avec inscriptions hébraïques : l'un provenant de Sepphoris (C. R. Acad., 1909, p. 677), l'autre de 'Aïn Douq près de Jéricho (*ibid.*, 1919, pp. 87-121, 298-300; cf. *id.*, séances des 13 et 20 mai 1921). Le fait que ces pavements en mosaïque doivent, comme je l'avais indiqué, être postérieurs aux pavements en dalles, a été matériellement confirmé par le relevé technique des principales synagogues de Galilée dû à MM. Köhl et Wätzing (Antike Synagogen in Galilaea).

— P. 347. *Yóseh*. — cf. nouvel exemple de ce n. pr. dans l'inscr. juive de la mosaïque de 'Aïn Douq (C. R. Acad., 1919, p. 96).

— *Tanhoum*. — ce nom se retrouve dans l'inscr. juive de la mosaïque de Sepphoris (C. R. Acad., 1909, p. 82); il dérive de la racine נחם « consoler » qui, d'autre part, a donné naissance au nom bien connu de כנחם (v. à l'index PAREGORIOS).

— P. 350. *Synagogues de Galilée*. — en dehors des synagogues galiléennes nous avons des indices de l'existence de synagogues sur divers autres points de la Palestine (Gaza, Beisan, 'Aïn Douq, etc.). Jérusalem elle-même vient de nous révéler celle d'une très importante synagogue construite à l'époque d'Hérode par un certain Théodotos, archisynagogue et prêtre; cf. ma notice dans la *Revue Bleue* (21 août 1920) et mon mémoire dans *Syria*, 1920, p. 190-197, et planche.

— P. 356. *Eglises de Galilée attribuées à Sainte Hélène*. — cf. Nau, *Rev. de l'Or. Chr.*, 1905, p. 162.

— P. 398, 402. *Lycurgue et la vigne*. — cf. la mosaïque de St^e-Colombe-lez-Vienne : Lycurgue détruisant la vigne (Héron de Villefosse, *Annuaire Hautes-Etudes*, 1908, p. 5 et planches). Comparer la façon dont la vigne y est traitée à celle que nous montre la décoration du palais de M'chatta.

Tome V.

— P. 13. *Glose de l'Onomasticon*. — à ajouter : « d'après une certaine opinion, [*l'Iumée* =] l'Austitis, pays de Job... ».

— P. 15. — *Inscription grecque de Souf*. — étudiée à nouveau aux Hautes Etudes (les 5, 19 mars et 9 avril 1910) après examen de l'estampage par Brunnnow confirmant la lecture ΒΩCΩΡ. On aurait pu songer aussi à *Beel-*

phogor connu par une dédicace grecque (*Revue Biblique* 1909, p. 587); mais l'estampage ne se prête pas à cette lecture.

— P. 21. *Stèles égyptiennes du Haurân*. — cf. Adam Smith, *Pal. Expl. F. Stat.* 1901, p. 340.

— P. 28. *Inscription hébraïque de Ffk*. — cf. *Pal. Expl. F., Stat.*, 1902, p. 26 et 1903, p. 185. Après un nouvel examen je suis tenté de lire et de comprendre ainsi le tout : אנה יהודה חקאנה « C'est moi Yehoudah qui ai sculpté ». La sculpture en question serait celle du chandelier à sept branches figurant sur la colonne au-dessus de l'inscription. Il faudrait alors considérer חקאנה, ou חקאנה comme une contraction équivalant à חקאנה = חקאנה, forme de la conjugaison pronominale du participe si fréquente en araméen : « je suis (le) sculptant ». On sait qu'en hébreu aramaïsant surtout, les verbes ע"ו sont parfois traités comme des verbes quiescents. Justement pour ce verbe חקק, il existe une série de formes dérivées, issues d'un *qal* inusité חקה, חקא, חקי, formes qui indiquent une tendance marquée à la contraction que nous aurions ici. On peut comparer aussi, dans une certaine mesure, le mode régulier de formation du participe présent dans les verbes sourds de l'arabe, par exemple مَادَّ, et non مَادَّ.

— P. 32. *Lychnaria à inscriptions grecques (byzantines) et coufiques*. — cf. un autre *lychnarion* à inscription coufique, récemment publié par le P. Ronzevalle (*Mél. Faculté de Beyrouth*, t. VII, 166, pl. XV et XVI) et comparable à tous égards (paléographie, date de l'an 125, mention du lieu de fabrication — Djerach) à celui que j'ai fait connaître jadis (*R. A. O.*, II, 21, III, 43).

— P. 54. *Qariat el-'Enab*. — inscription coufique contenant le nom de قرية العنب et la mention d'un *mesdjed*; cf. *Bull. arch. du Comité*, 1904, p. 499.

— P. 92. *Inscription grecque de Palmyre* (Sterrett, n° 638). — grâce à un estampage rapporté par les PP. Jaussen et Savignac nous avons pu, M. Chabot et moi, constater que la lecture de la date par Sterrett : 639 Sèleuc. = 327 J.-C., est certaine; les réserves que je faisais à ce sujet n'ont donc plus de raison d'être. Nous savons par le *Cod. Théod.* (XV, 12, 1) que Constantin était à Béryte en 325; c'est peut-être à cette occasion qu'il aura décidé de faire reconstruire Palmyre, en tout ou partie; d'où la réfection du portique par les soins du logistès Fl. Diogénès. A noter en passant que ce titre de λογιστής est connu dans les documents rabbiniques qui le transcrivent fidèlement לוגיסטיוס.

L'estampage établit en outre que l'expression énigmatique qui termine la l. 3 est écrite en réalité : ματρωα ν'. Le sens n'en demeure pas moins incertain. Peut-être s'agit-il de huit éléments de charpente, fermes, madriers, ou travées de comble, faisant partie de la toiture du portique, réparée par exemple sur une longueur de 8 travées, équivalant à 8 entrecolonnements? C'est sans doute un mot technique; il y a peut-être quelque accointance avec ματερία = *materia*, *materies* (cf. « madrier ») = ξύλα ἐργάσιμα (voir Ducange); la forme grecque, née tardivement dans le langage vulgaire sous l'influence de quelque analogie équivoque, pourrait être à la latine comme μάτηρ (dorien μάτης) est à *mat-r*.

Au point de vue technique on peut comparer une curieuse inscription grecque de Théra conservée au Louvre (C. I. G., 2454) et relative, elle aussi, à la réfection de la toiture d'un portique, avec l'énumération détaillée des divers éléments de la charpente.

— P. 127-129. *Chalmou*. — la restitution de ce nom au lieu de celui de Salomon dans le *Cantique des Cantiques*, a été aussi mise en avant par M. Welhausen (cf. Cheyne, *Encycl. Bibl.* s. v. *Salmah* et *Canticles* § 6, col. 687). M. Dussaud (*Cantique des Cantiques*, 1919, p. 25, note 1), qui ne la connaît que par Winckler, la qualifie d'ingénieuse, mais l'écarte sans discussion [sujet traité au Collège de France, 24 et 26 février 1919].

— P. 129. *Chebanyahou*. — l'explication de ce nom par « Jéhovah m'a ramené » rend inutile la correction de la leçon biblique en שִׁבְיָה; ce serait un nom tripartite comparable à ceux de רְבִלְיָהוּ « Jéhovah (l') a élevé pour moi », עֲתִיבָאֵל « Dieu m'a secouru », עֲשָׂנָאֵל « El m'a fait », etc., cf. aussi le nom de *Etyo'énai* [sujet traité en détail aux Hautes Etudes, les 8 et 15 février 1919].

— P. 154, 156 et n. 1. — *Dieu cavalier et archers montés de Syrie*. — cf. le bas-relief de Corstopitum avec Pégase chevauché par personnage à couronne radiée (S. Reinach, *Rev. Arch.*, 1909, II, 468). Le rapprochement fait à première vue par M. Cumont (*id.*, 1910, I, 177; cf. ses *Études syriennes*, 1917, p. 92) avec une terre cuite de Byblos, du Musée du Cinquantenaire de Bruxelles, doit être écarté; le cheval n'est pas ailé et le cavalier n'est autre chose qu'un archer monté du corps syrien auxiliaire des *clibanarii* [sujet traité au Collège de France le 12 mars 1919; la terre cuite ainsi que les détails complémentaires seront publiés ultérieurement].

— P. 172. *Inscription grecque de Salkhad*. — à lire peut-être (après l'apostrophe au passant) : ἔθενε καὶ ποῦ « d'où (viens-tu) et où (vas-tu) ? »

— P. 173. *Théodore Carandénos*. — M. Grégoire me signale une étude de Papadopoulos Kerameus (*Journ. Ministère Instr. publ. russe — oldet. Klass. philol.*, 1902, p. 414), où il arrive aux mêmes conclusions que moi.

— P. 184. *Qinian* (קִינָן et קִינִין). — j'ai fait depuis intervenir dans la question l'existence d'un dieu sabeen קִינִין (*Rev. Bibl.*, 1908, p. 535, n. 1). Il faut y ajouter la curieuse légende consignée dans une chronique syriaque inédite (Nau, *Rev. Or. Chr.*, 1907, n° 4, p. 457), relative au temple de Quinan brûlé par Abraham malgré les efforts de son frère Haran qui voulait préserver le temple et périt dans l'incendie.

— P. 194. *Centenarium*. — cf. Toutain, *Bull. arch. du Comité*, 1903, p. 360.

— P. 211. *Grêle* (בֶּרֶד) ou *peste* (דֶּבֶר). — pour l'interversion de דֶּבֶר et de בֶּרֶד, cf. Fürst, *Woerterb.* s. v. רֶשֶׁף.

— P. 267. *L'embouchure du Jourdain dans la mer Morte*. — Sir Charles Wilson (*Pal. Expl. F., Stat.*, 1903, p. 94) ne peut admettre un changement de niveau de la mer Morte de 300 pieds, à l'époque historique; cependant Masterman (*Pal. Expl. F., Stat.*, 1904, p. 163-166) qui a fait une étude spéciale du terrain, admet la possibilité d'un changement de quelques vingtaines de pieds (« few scores ») au cours des siècles. G. F. Wright (*Journal of. Bibl.*

Lit., XXX, 1, 1911, 18 —) admet non un abaissement, mais un exhaussement du niveau de la mer Morte, par suite du colmatage par alluvions du Jourdain et autres fleuves tributaires, en même temps qu'un exhaussement du lit et de l'embouchure du Jourdain. J'avais indiqué cette deuxième action et essayé d'en tenir compte pour la modification du terrain.

— P. 307. *Inscription grecque de Djerach*. — Sur cette inscription, voir Lucas et Noeldeke *Nachtr. und Mitteil. D. P. V.*, 1901, pp. 73, 83.

— P. 320. *Le tamaris d'Abraham*. — cf. mes *Archaeolog. Researches*, II, 350.

— P. 324. — *Les noms téophores en $\alpha + \delta\omega\rho\sigma$, $\alpha + \iota\sigma$ et leurs correspondants sémitiques en $\text{Abd} + \alpha$* . — M. S. Reinach (*C. R. Acad.* 26-8-21) a élevé contre cette façon de voir (déjà esquissée dans mes *Et. d'Arch. Or.*, I, 102) diverses objections que je me réserve de discuter ailleurs.

— P. 346-351. *Inscription grecque du mont Hermon*. — l'original est aujourd'hui au British Museum.

P. 386. *Ardoula*. — si Ardyl est bien Ardoula, comme je crois l'avoir démontré et comme l'admet M. Cumont (*Études Syr.*, p. 244), reste la question de savoir quelle peut être la seconde localité limitrophe dont le nom mutilé a été copié par M. Chapot sous la forme $\epsilon\lambda\lambda\alpha\kappa\alpha\phi\iota\lambda\alpha\varsigma$. Je propose de restituer cette graphie en $[\Theta]\epsilon\lambda\lambda\alpha\kappa\alpha\phi\iota\lambda\alpha\varsigma$ (= $\Theta\epsilon\lambda\lambda\alpha\kappa\alpha\phi\iota\lambda\alpha\varsigma$) et d'y reconnaître le lieu dit *Fakaleh* (avec la permutation fréquente de *f* et de *k*) = *Kafaleh*. *Fakaleh* se trouve précisément sur un *tell* ($\Theta\epsilon\lambda\lambda\alpha$), à 15 kilomètres au sud-est de Ardyl, et l'inscription a été découverte à Altoun Tach Kalé, soit à peu près à moitié chemin entre Ardyl et *Fakaleh*.

Tome VI.

— P. 99. *Guerre entre Samaritains et Chrétiens*. — Kohler (*Rev. Or. Lat.*, XI, p. 318) dit qu'elle eut lieu sous Zénon en 484.

— P. 110. $\tau\omicron\nu\ \Gamma\omega\gamma = \upsilon\delta\rho\alpha\gamma\omega\gamma\acute{o}\nu$. — la correction a peut-être déjà été proposée?

— P. 113. *Le prétendu n. pr. palm.* כביריבל. — est inexistant, cf. VII, 11, 12, 24, 364, 395.

— P. 116. *Scarabée du Cabinet des Antiques*. — cf. *R. E. S.*, 616; Lidzbarski propose de lire עבדסין.

— P. 121. *Les Nabatéens en Égypte*. — leur séjour a été attesté depuis dans le nome Arabique par une importante inscription nabatéenne datée du mois égyptien de *Pakhons* et du règne d'un Ptolémée; cf. mon mémoire inséré au t. VIII du *Recueil* pp. 229-257.

— P. 128. *La Peregrinatio dite de St Silvie*. — découverte de nouveaux fragments, cf. *Pal. Expl. Fund.*, Statement, avril 1909. Sur la question si controversée de l'identité et de l'époque de l'auteur, voir Cumont (*Études Syriennes*, pp. 26-28 et 351), chez qui l'on trouvera l'indication bibliographique de diverses dissertations publiées après la mienne par M. M. Meister [cf. Lejay, *Rev. Crit.*, 1910, p. 49 et suiv.], Lofstedt, Weigand, de Coninck. M. Cumont incline à maintenir la date du IV^e siècle. Il annonce que M^{re} Duchesne donnera

son avis autorisé sur cette question dans la nouvelle édition de ses *Origines du culte chrétien*. Pour ma part, je persiste à croire qu'il faut la faire descendre jusqu'au v^e, voire au vi^e siècle: cf. ce que je dis, à ce sujet, au t. VIII, pp. 202 et 207.

— P. 138, n. 3. *Gethae*. — Mommert veut y reconnaître *Gad* « le voyant » bien peu vraisemblable).

— P. 150. NBZ (*pap. aram.* נבז). — C. H. W. Johns (*Proc. Soc. Bibl. Arch.* 1905, p. 187) compare l'assyrrien *nibzu*, sorte de quittance ou de reçu par écrit.

— P. 153. *Khallur*. — M. Hill m'écrit (24-4-1919) qu'il croit que Josèphe appelle drachmes attiques les *denarii* de son temps, cf. Hultsch, *Metrol. script.*, index s. v. σιχλος.

— P. 155, n. 2. *Juifs en Égypte*. — cf. mon article: *Jéhovah à Éléphantine* (*Rev. Arch.*, 1907, II, p. 432-439).

— P. 170-171. *Inscription juive (en grec) d'Ascalon*. — j'ai indiqué depuis à M. Seymour de Ricci le rapprochement à faire avec une inscription judéo-grecque d'Alexandrie; ce rapprochement l'a conduit à proposer pour celle-ci la lecture suivante: Θ(ε)ς β(οη)θός etc. — puis: εὐχαρ(ισ)τῶ θ(ε)ῷ χ(α)ὶ τῷ ἁγ(ί)ῳ etc... — ὑπὲρ σωτηρίας κυρ(ίου) Κόμου · προσφέρωμεν κυρ[ί]ῳ ἐγγύγιον etc... — [κύρα] Ζόνη, cf. *Bull. Soc. Arch. Alexandrie*, n° 11, 1909. Je me demande si l'on ne pourrait pas restituer à la ligne 2: Θεῷ κυρ(ί)ῳ τῷ ἁγ(ί)ῳ au lieu de Θ(ε)ῷ χ(α)ὶ τῷ ἁγ(ί)ῳ?

— P. 177. *Symbole dit de Tanit*. — ne serait-ce pas ici tout simplement un monogramme byzantin?

— P. 197. *Barcochebas*. — sur ce personnage, son nom et ses qualificatifs, voir mon mémoire « *Barcochebas ὁ μονογενής* » inséré au t. VIII du *Recueil*, pp. 268-286.

— P. 204, n. 2. *Építaphe d'Echmounazar*. — cf. de plus *ZDMG*, t. LX, p. 165 et suiv.

— P. 212. *L'empereur Vahballath*. — cf. mon mémoire dans la *Rev. bibl.*, 1920, p. 382-419.

— P. 214. *Noms gréco-sémitiques*. — voir à ce sujet Fraenkel, *Archiv für Papyr. F.*, IV (1907), p. 169-171.

— P. 218. *Noms puniques composés en N'AM*. — ajouter *Namchel* (n. pr. fém.).

— P. 220. *Nampulus*. — M. Lidzbarski (*Ephem.*, II, p. 344) croit que c'est simplement une altération de נעמפולעס, avec addition d'une terminaison latine.

— P. 235. *Le nom propre* אסחנאום — est masculin selon Spiegelberg et signifie « celui qui appartient à Khnoum »; voir son mémoire (*Mélanges Noeldke*, 1906, p. 1096) sur les noms égypto-araméens du type théophore en אס initial, qu'il considère comme formés non pas, ainsi qu'on l'admettait jusqu'alors, avec le nom d'Isis, mais avec l'élément (n)es « appartenant à ».

— P. 242. *Le mot araméen HANDIZ*. — peut-être pourrait-on penser (comme je l'ai indiqué dans la *Revue Critique* du 5 novembre 1906) à un groupement pour une panégyrie? ou bien encore pour une corvée?

— P. 250. *Rab meôt*. — cf. mes observations consignées aux n°s 1502 et

1797 du R. E. S.; j'avais reconnu la même expression רב כחא dans la bilingue (punique et libyque) de Massinissa (Dougga).

P. 257-259. *Artaxerxès dans les inscriptions araméennes d'Égypte*. — ajouter à cette série un fragment de calcaire, provenant de Memphis, que j'ai eu, depuis, l'occasion de voir à l'Ashmolean Museum d'Oxford et que je compte publier ultérieurement; on y lit clairement :

ביום 10 לאב שנת 2 לארתח[שמש]

« le 10^e jour du (mois de) Ab, l'an 2 d'Artaxerxès ».

— P. 264. *Ptah*. — malgré mes premières hésitations je crois aujourd'hui qu'il faut bien reconnaître dans le mot פתח le nom même du dieu égyptien. On pourrait alors en justifier l'apparition dans notre papyrus en admettant qu'il s'agit, en l'espèce, des *argenteus* dits « de Ptah », fondus et vérifiés dans le temple de Ptah à Memphis. On sait, en effet, que le temple de Ptah était une sorte d'Hôtel des monnaies; voir sur ce point, Révillout, *Lettres sur les monnaies égyptiennes*, p. 61 : « les argenteus de la fonte de Ptah » (par opposition aux monnaies gravées). D'une façon générale, les étalons de l'unité pondérale étaient conservés dans les temples; cf. *op. c.*, pp. 122, n. 1, 161, 243.

— P. 273. *Tanit et Didon*. — j'ai, depuis, repris la question au Collège de France (cf. *Annuaire*, 1917, p. 80) en y introduisant quelques données nouvelles à l'appui de l'équation :

תנת : $\sqrt{\text{יתן}}$: Διδῶ (gén. Διδόντες) : διδωμι (participe f. διδόντων).

A ce compte תנת serait une aphérèse d'un participe יתנת « la donnante, la donneuse » (le mot apparaît comme n. pr. de femme). Pour les sens possibles de ce vocable ainsi défini on peut comparer, à l'expression des dédicaces puniques תנת פן בעל, l'expression hébraïque נתן פנה « donner la face » c'est-à-dire la tourner, la diriger; Tanit serait alors « celle qui donne (qui tourne) la face de Baal » (vers le suppliant). On pourrait aussi songer au rôle météorologique de la Virgo Cælestis, annonciatrice et dispensatrice de la pluie (cf. à ce sujet R. A. O., VIII, 33). Sans doute, la forme des génitifs grec et latin : Διδόντες, *Didus*, fait quelque difficulté; toutelois, on peut invoquer la forme archaïque *Didonis*; il convient, au surplus, de prendre en considération l'existence de formes telles que διδῶν « je donnais », διδῶ « que je donne », διδόναι « donner », διδόντες « donnante ».

— P. 292-293. *Zénobie et Antiochus*. — une inscription bilingue vient de nous révéler le lien réel de parente (fille et père) unissant ces deux personnages. Voir dans la *Revue Biblique* (1920, p. 382-419) le mémoire étendu que j'ai consacré à ce document et aux questions qu'il soulève ou résoud.

— P. 305. *Le roi de « tous les Arabes »*. — cf., en outre, sur cette question Hartmann (*Or. Litt. Zeit.*, 1906, 573) qui, d'ailleurs, ignore qu'elle a été traitée par moi à plusieurs reprises.

— P. 314. *Inscr. gr. d'Argos*. — M. Vollgraff (*BCH.*, 1907, p. 184) l'a depuis dégagée et copiée à nouveau. Il lit maintenant : I. 2, Ἀραβωνύχας; II. 3-4, ὁ ἡγόμενος Σολομῶν (avec ΕΝ liés). Faudrait-il lire : Ἀραβ(ι)α(ν)να;

— P. 317. *Sahouet*. — sur la question du sens et de l'origine nabatéenne de ce toponyme, cf. *R. A. O.*, II, 372, IV, 180.

— P. 327. *Ère de Dioclétien*. — M. Lefebvre (*Recueil des inscr. gr. d'Égypte*) a publié ultérieurement quatorze inscriptions nouvelles datées de cette ère et nous faisant remonter au VI^e siècle J.-C., contrairement à la théorie de Letronne.

— P. 357. ἀπατος. — ou sépulcre « inaliénable »; cf. un nouvel exemple en Égypte, Lefebvre, *op. c.*, n° 19.

— P. 383. *Sabéen (alphabet)*. — cf., sur l'âge et les évolutions de cette écriture, les observations que j'ai présentées à propos de l'inscription bilingue minéo-grecque de Délos publiée par moi dans les *C. R. de l'Acad* (1908, p. 546).

— P. 387. *Inscr. néop. de Gales*, עשי (?). — on attendrait plutôt dans ce cas מנחם; comparer *R. E. S.*, 183.

— P. 392. *Proscynème phénicien d'Abydos*. — cf. Lidzbarski, *Ephemeris*, II, 176; III, 93 et *R. K. S.*, 604.

— P. 393. *Apparition divine en songe à Abydos*. — cf. Perdrizet (*Assoc. Études gr.*, 7 novembre 1918) annonçant le relevé de 700 nouveaux proscynèmes grecs du temple de Sêti I à Abydos (oracles de Bès avec visions nocturnes, guérisons, etc.).

Tome VII.

— P. 32. *Dates (libellé des)*. — pour ce mode abrégé de datation (suppression des centaines) chez les Palmyréniens, cf. les divers exemples relevés par moi : t. VIII, p. 4 et p. 11; *R. E. S.*, n° 726, n° 736, n° 745, n° 764, n° 817, et une inscription palm. inédite de Bruxelles (communiquée par M. Cumont), datée de l'an 50.

— P. 39, 40. *Inscription punique gravée sur vase grec trouvé en Égypte*. — j'ai donné deux bonnes reproductions du vase et de l'inscription dans le *Bull. de la Soc. Arch. d'Alexandrie*, 1908, n° 10.

— P. 76, n. 1. *Inscr. grecque du Oudd Gattâr*. — c'est à tort que j'avais cru reconnaître dans ce fragment informe (*Arch. Researches*, I, c.) la mention d'Agrippa II, et que j'en ai déduit ici que le territoire de ce roi avait pu s'étendre jusque dans l'Ammonitide. Mon excuse est que je n'avais alors à ma disposition que de très mauvais estampages, pris par un Bédouin. La pierre a été retrouvée nombre d'années plus tard, copiée et estampée dans de meilleures conditions par M. Littmann, qui en a donné d'ailleurs une lecture tout à fait défectueuse, puis par le P. Abel (*Rev. Bibl.* 1909, 567, pl. n. 1; cf. *id.* 1908, 492, n. 2) qui en a établi enfin le texte d'une façon satisfaisante. J'ai traité la question à nouveau à l'École des Hautes Études (leçon du 8 mai 1909), en remettant les choses au point.

— P. 77. *Inscription araméo-grecque de Cappadoce*. — le nouveau relevé de cette inscription, fait par M. Grégoire (cf. *C. R. Acad.*, 1908, p. 434), m'a permis d'améliorer sensiblement la lecture et l'interprétation de cette inscription. Voici les conclusions auxquelles je suis arrivé lorsque j'ai repris l'inscription à ma conférence des Hautes Études en 1917 (cf. *Annuaire*, 1917-1918

p. 47) : « Le nom du stratège qui a célébré la cérémonie en l'honneur de Mithra, selon le rite des Mages (ἐμάγευσεν), a été mal lu jusqu'ici; il est à rétablir, de part et d'autre, en Μαίφαρνος = מַהִיפָּרְן, exactes transcriptions de l'iranien *Mahifarn*, composé de *Mahi* = « lune » + *farn* = *hvareno* (zend); le *vareno* est une conception métaphysique comparable à la Τύχη grecque (cf. la grande inscription d'Antiochus I^{er}, roi de Commagène), au *Gad* sémitique, et aussi, sous certains rapports, au *Kabod* biblique (la δόξα des Septante). Le titre araméen de *rab heild* = « chef de l'armée », στρατηγός, στρατηλάτης, se retrouve dans diverses inscriptions araméennes et palmyréniennes (bilingues). Le mot *heil* signifiait d'abord : « force, puissance », puis « armée, troupe » (cf. la même évolution sémantique de δύναμις, *vires*, et notre mot *forces*); il s'est déformé par suite de l'affaiblissement de la gutturale et a prêté à la singulière confusion qu'on relève dans l'évangile apocryphe dit de saint Pierre : la fameuse phrase placée dans la bouche de Jésus expirant (cf. Psaume XXII, 2) : *eli, eli, lamma sabachtani* « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ! », devient : ἡ δύναμις σου (bis) κατέλειψάς με, par suite de la confusion de אֱלִי avec חַיִּל (prononcé *ēli*). Déjà les évangiles de saint Mathieu et de saint Marc relatent une confusion analogue portant sur ce même mot *eli* : les Juifs assistant au supplice croyaient que Jésus appelait à son secours le prophète *Elie*.

Le sacrifice perse dont il s'agit ici doit être rapproché des témoignages classiques (Hérodote, Strabon, etc.) et comparé au bas-relief de Daskylon (cf. *Bull. Corr. Hell.*, 1913, p. 310) et au rituel actuel des Parsis de Bombay. Les deux officiants du bas-relief, voilés du *pā-lam* (et gantés), représentent le *zōt* et son diacre, le *rāspi* de la liturgie parsie. »

— P. 79 (cf. VI, 159) *Syene*. — j'ai essayé de montrer qu'il fallait reconnaître le nom de cette ville dans la légende araméenne gravée sur plusieurs monnaies d'argent, au type attique (d'époque perse) trouvées en Égypte, légende que je lis כִּוִּין (= כִּוִּין des papyrus araméens), cf. l'*Annuaire des Hautes Etudes*, 1919-1920, p. 34.

— P. 87. *Inscription néopunique du proconsulat de L. Aelius Lamia*. — la pierre originale a été recueillie depuis par les Italiens et transportée dans leur musée de Tripoli; cf. la nouvelle reproduction donnée dans le *Notizario Arch. Minist. delle Colonie*, anno I, p. 41 (1915).

— P. 101. *Afrique appelée « pays des Libyens »*. — peut-être faut-il restituer sur cette base un passage obscur de l'inscription punique, C. I. S., I, 171, qui se lirait : [רַב מַחֲנֶה בְּשָׂד כַּחַל] « du camp du pays de KSHL » (= כַּחַל, par métathèse, cf. Genèse, X, 14).

— P. 116, 117. — *Les Assassins du Vieux de la Montagne*. — je crois maintenant qu'il faut tout simplement corriger paléographiquement le mot invraisemblable כִּסִּירָה « scie » en כִּסִּירָה « coutelas » (cf. talm. מַכִּירִין = μαχαιρίων = μάχαριον « couteau, poignard, et traduire : « ils tuent les rois à (coups de) coutelas »). A l'appui je rapprocherai le passage de Jacques de Vitry (*Hist. Occid. des Crois.*, I, 3) disant que les Sarrasins appellent le prince des Assassins « Dominus cultellorum ».

— P. 124. *Alsodo*. — au lieu de l'identification, d'ailleurs très douteuse,

avec Issoudun, MM. Adler et J. Weill (*Rev. Ét. Juives*, 1906, p. 318) proposent *Auzerre*, מלכר; c'était déjà l'avis de Gross (*Gallia judaica*, p. 60) qui s'appuyait avec raison sur le vieux français : *Alçore*. Je note ici que M. Adler a publié dans la *Jewish quart. Rev.* (Avril 1904) une série d'observations dont plusieurs concordent avec les miennes.

— P. 150. *Astarté, Astéria et Délos*. — pour le culte d'Astarté à Délos, cf. mon mémoire sur la dédicace à la déesse complexe « *Astarté Palaïstiné Aphrodité Ourania* », *C. R. Acad.*, 1909, p. 307 et 1910, p. 412.

— P. 151. *Iolaüs et la caille*. — la question a été reprise depuis par Baudissin (*Philotesia*, 1907) qui cite un passage parallèle — avec quelques variantes — de Zénobios (*Cent.* V, 56, *Paroemiogr. gr.*, Leutsch und Schneidewin, I, 143) : Iolaüs brûle la caille vivante et le fumet rappelle Héracles à la vie (τὸν ὀρυγα ὃ ἔχαλρεν Ἡρακλῆς); Zénobios qualifie expressément cet Héracles de Τύριος.

— P. 161. *Inscription bilingue d'Égypte*. — M. Seymour de Ricci me dit que l'estampage confirme la lecture Jovi à laquelle j'avais pensé.

— P. 166. *Inscription grecque de Palmyre* : ΚΑΘΕΤΟC pour κατ' ἔτος. — n'est pas nécessairement une faute du lapicide; cf. les formes vulgaires analogues : καθ' ἰδίαν (*Evangel.*), μεθ' ἑπειτα (épithaphe métrique de Bersabée).

— P. 172. *Astronoe*. — l'origine phénicienne de cette déesse est formellement attestée par le vocable : Ἀστρονόης θεοῦ Φοινισσῆς. D'autre part, dans une inscription grecque de la région de Tyr, dont mon confrère M. Pottier avait bien voulu me communiquer l'estampage au moment où le Louvre allait acquérir l'original, j'ai reconnu la mention d'Astronoe associée à Héraklès (θεῶν Ἡρακλέους καὶ Ἀστρονόης); cf. Dussaud, *Rev. Hist. Rel.* 1911, I, p. 331.

— P. 195. *μημοριον*. — cf. l'emploi courant du mot *memoria* au sens de « tombeau » dans l'épigraphie romaine d'Afrique.

— P. 206. *Mechatta (palais de)*. — sur le personnage figurant dans la décoration sculptée, cf. Cumont, *Rev. Hist. Rel.*, 1918, II, p. 209.

— P. 207. *Inscription grecque de Deir el-'Aché'fr*. — cf. Jalabert, *Mél. Fac. Beyrouth*, II, p. 278.

— P. 215. *עבדעמונ*, nom propre nabatéen. — M. Dalman (*Z. D. P. V.*, 1908, p. 31, p. 271; et *Neue Petra-Forsch.*, p. 109, 172). croit retrouver une transcription de ce nom, sous la forme Αἰδοουμανου, dans une inscription grecque de Dhībān (près de Pétra); cf. Littmann, *op. c.*, *Nab. Inschr.*, n° 79.

— P. 217. *Inscriptions de la Haute Syrie et de Mésopotamie*. — nombre de ces inscriptions ont été copiées à nouveau par l'expédition américaine et souvent d'une façon plus satisfaisante, cf. Prentice, *Publ. of the Princeton Univ. Arch. Exp. to Syria in 1904-1905, Greek and Lat. inscr. in Syria*.

— P. 227. *Inscription grecque n° 84*. — cf. Habacuc, III, 1 : κύρις, εἰσακήκοα τὴν ἀκοήν σου.

— P. 231. — *Dolichenus? Mithra? ou??*. — sur ce bas-relief voir les nouvelles observations et la reproduction donnée par M. Cumont (*Études Syriennes*, p. 190-192).

— P. 231. *Mosaique de El-Mas'oudiyé*. — cf. ce que j'avais dit en 1906 dans

les *Byz. Zeitschr.* (XV, 3-4, III Abt.). M. Cumont (*Études Syr.*, p. 250 n. 2) s'est rallié à ma façon de voir.

— P. 235. *Nichole Lorne*. — ce personnage, bien entendu, n'est autre que le Grand maître de l'Hôpital, Nicolas Lorgne.

— P. 240. *Olbanès, nom propre palmyrénien*. — dans cette inscription la lecture Γολδανης est sûre, cf. *Publ. of the Princeton Univ. Arch. Exp. to Syria in 1904-1905 and 1909*. — *Division III, section A, Part. 2*, p. 59, n° 56.

— P. 240. *Tatouage*. — cf. le papyrus araméen d'Éléphantine (Sayce and Cowley, *Aram. papyri K*) relatif au partage de deux esclaves, appartenant à la succession de la défunte *Mibtahyah*, et portant chacun tatoué sur le bras le nom de leur ancienne maîtresse. Le sens général est hors de doute. Mais la façon dont on a compris jusqu'ici ces deux passages parallèles me paraît appeler de sérieuses réserves, notamment en ce qui concerne le mot בִּיכָן et le mot *yod* qui serait « tatoué à côté du nom ». On peut se demander si ce dernier mot ne serait pas à rattacher, non pas à ce qui suit, mais à ce qui précède, en l'espèce : עֶבֶד יֵרָד ou peut-être עֶבֶד יֵרָד, « esclave *yod* (ou *yor*) un » ; à moins, toutefois, que la lettre *yod* — si *yod* il y a — n'ait été tout bonnement employée comme signe d'annulation — une sorte de *deletur* — destinée à marquer le changement de propriétaire. Je me propose de revenir ailleurs sur cette question.

— P. 248, n. 2. *Patîdra*. — cf. *Rev. Bibl.* 1910, p. 425, où l'on rapproche פַּתְדֹרָא de l'arabe فَاثُور.

— P. 254, 255. — *Abjuration des musulmans*. — cf. un autre manuscrit de ce document grec, étudié par M. Ebersolt (*Rev. Hist. Rel.*, 1906, II, p. 231); cf. aussi l'article de M. Cumont (*ibid.*, 1911, II, p. 143) et celui de M. Huart (*J. As.*, 1917, II, p. 180) rendant compte de l'ouvrage de M. Montet (*Et. article de la relig.*, 1917), où celui-ci reproduit sans changements notables son *Orient. et Rev. Hist. Rel.* de 1906 (I, p. 145).

J'aurai moi-même à revenir ultérieurement sur la question à propos d'un curieux calendrier grec musulman.

— P. 255. *Le soleil et la lune καβαλληριοι (chez les musulmans)*. — M. Dussaud (*Notes de Myth. Syr.* p. 53) rappelle le passage d'Euthymius Zigabenus d'après lequel les Musulmans disent que ces deux astres sont « sur des chevaux ». M. Dussaud pense que c'est à tort que Zigabenus attribue cette croyance à Mahomet. On voit par le passage du Coran que j'ai cité que Zigabenus n'avait pas tout à fait tort.

— P. 258, n. 1. *Edit de Bersabée*. — à ce fragment n° V (repris ensuite dans la *Rev. Bibl.*, 1906, p. 414) sont venus depuis s'ajouter d'autres fragments publiés successivement dans la *Revue Biblique* sous les n° VI (*R. B.*, 1909, p. 89), VII, (*R. B.*, 1920, p. 123) et VIII (*R. B.*, 1920, p. 260, d'après le *Pal. Expl. F. Stat.*, 1920, p. 19). Malgré l'analogie paleographique invoquée par le Père Abel, il n'est pas démontré que le fragment d'inscription auquel il donne le n° VII ait jamais fait partie de l'édit de Bersabée. S'il en faisait partie, ce ne pouvait être, bien entendu, qu'au début ou à la fin. En tout cas, il y a bien, comme il le reconnaît, deux empereurs en jeu. Mais est-ce Justin I et

Justinien ainsi qu'il le suppose? Ce pourrait être aussi bien Justin II et Tibère. Ces débris de lignes prêteraient à diverses combinaisons qu'il serait trop long de discuter ici. Je me bornerai pour le moment à suggérer, par exemple pour la première ligne, la restitution suivante :

..... δεσπό[της] ἁγ[γ]λ[ος] ἡμ[ῶν] αὐτοκράτωρ]...

— P. 296. *Le log*. — le nom de cette mesure de capacité apparaît sous la forme du pluriel לֹגִין « *login* » sur un ostracon araméen d'Égypte (cf. Lidzb. *Eph.*, III, p. 25) contenant un relevé de compte. Malgré les doutes de M. Lidzbarski, je crois qu'à la l. 8 il ne faut pas hésiter à lire כִּי כָל au lieu de l'incompréhensible כִּלְכִּי; cette ligne nous présente le total des *log* énumérés dans les lignes précédentes dont elle est séparée par un blanc significatif; elle est à comprendre : « en tout 6 *kou* et 5 *log* 1/2 (?) ». כִּי est le pluriel régulier d'un singulier כִּיָּא qu'on retrouve plus bas, à la ligne 13, suivi du chiffre 1. Cette mesure devait être un multiple du *log*, qui en était au moins le sixième, peut-être même le douzième. Dans ce dernier cas, il équivaudrait au *hin* hébraïque qui vaut 12 *log*.

— P. 333. *Limites (bornes)*. — j'ai reçu depuis de M. Brünnow (5 novembre 1906) un estampage de ce fragment où l'on peut lire, semble-t-il, CIP.

Tome VIII.

— P. 6. *Inscription palmyrénienne n° 6*. — vérification faite sur l'original, M. Chabot dit que la lecture יִרְק est matériellement sûre.

— P. 34. *L'alouette*. — cf. sur ce sujet Déonna, *Rev. Hist. Rel.*, 1917, I, p. 251.

— P. 51. *Le Lucus Furrinae*. — cf. Ghislanzoni (*Atti.... Lincei*, 1907, p. 88-39), qui reproduit toutes ces inscriptions, et le nouveau mémoire de Gauckler : *Nouvelles fouilles, nymphée, sanctuaire des Dieux syriens, nouvelle dédicace de Gaionas, cistibet augustorum de l'an 176 J.-C.* (*C. R. Acad.*, 1908, p. 510). Cf. aussi un mémoire détaillé de Nicole et Darier (*Mél. Ecole Rome*, tome XXIX, pp. 1-86, avec figures) et la nouvelle explication de M. Cumont (*C. R. Acad.*, 1917, p. 275), au sujet de l'inscription grecque. Un relevé bibliographique très complet des travaux publiés (de 1906 à 1918) sur ce sujet fort controversé vient d'être dressé par M. Gaston Darier sous le titre : *Les fouilles du Janicule à Rome; le Lucus Furrinae et les temples des dieux syriens* (Genève, 1920).

— P. 56, n. 1. *Les chofarôt*. — ces troncs juifs, de forme conique, reposaient sur leur base, l'orifice étroit en haut de manière qu'on ne pût y introduire la main pour voler; c'est par inadvertance que j'ai indiqué la position inverse. Sur cette question des troncs, voir mes observations dans les *C. R. Acad.* (1919, p. 102-103).

— P. 62. *Elyo 'enai, nom propre juif*. — transcrit chez les Septante Ἐλιωνάϊ; cf. Ἐλιωνάας, fils de Simon Kantheras, nommé grand-prêtre par Agrippa (Flav. Josèphe, *Ant. J.*, 19, 8 : 1).

— P. 70. ים = יום. — cette orthographe défective est attestée par les

ostraca; cf. entre autres l'ostracon de Berlin (Lidzb., *Eph.*, II, p. 231, l. 3).

— P. 71 (cf. p. 147). *Forgerons et musiciens*. — cf. le curieux passage de la traduction française de la *Consolatio* de Boèce par Maître Pierre de Paris (début du XIV^e siècle); on y lit :

« Il fu apellé Mallien car il trova le chant et l'art de la musique as *maills des fevres* » (A. Thomas, *Notices et extr. des Mss.*, t. XLI, p. 14).

Cette étymologie fantaisiste d'un des prénoms de Boèce (*Mallien* = *Manlius*) vise clairement le mot *malleus*, *malleolus* « marteau », l'outil des forgerons.

— P. 78. *Puteolanus*. — M. Cagnat considère ce mot comme un véritable *cognomen* onomastique et non pas comme un ethnique réel.

— P. 86. *Sigle*. — la gravure de la sigle a été posée par erreur à l'envers; il faut se la figurer retournée de bas en haut. Je n'ose m'arrêter à l'idée qu'elle pourrait indiquer le mois .. Serait-ce le signe du capricorne indiquant le mois de décembre et précédé du quantième *trois* (Γ)??

— P. 103. *Estampille israélite de Gezer*. — cf. *Pal. Expl. Fund., Stat.*, 1907, p. 319; 1908, p. 76; 1909, p. 22 (avec une autre estampille similaire, disposition anagrammatique?).

— P. 105-112 (cf. IV, p. 24 et p. 35). *Poids à légendes sémitiques*. — aux éléments déjà discutés de ce problème métrologique sont venus s'ajouter des éléments nouveaux. Je les ai examinés et discutés au Collège de France et aux Hautes-Études (1909 et 1920) et compte publier mes observations ultérieurement. Je me bornerai à signaler pour le moment un poids de forme égyptienne portant la mention בקע « *demi* » (Torrey, *J. A. Or. Soc.*, XXIV, p. 207) et un autre poids, de même forme, en pierre rouge, trouvé en 1914 (Pilcher, *Palest. Expl. Fund. Stat.*, avril 1914, p. 99); il pèse 7 gr. 75 et nous fournit le troisième exemple de la légende פים. D'autre part, le Louvre a acquis récemment un petit poids de bronze cubique, pesant 17 gr. 75 et portant une légende en caractères phéniciens qu'on pourrait lire : נצפם(?) « 2 *neceph*? »

— P. 117. *Arétas IV*, רהם עמה. — en faveur du rapprochement de ce titre avec celui de φιλόπατρις, rapprochement auquel j'avais songé autrefois (*R. A. O.*, II, p. 375), on pourrait faire valoir le protocole royal d'une inscription mentionnant Ptolémée XI Aulète (*Bull. Inst. égyptien*, 1912, p. 176). Cf. aussi L. Aelianus *Philopappus*, descendant des anciens rois de Commagène, devenu citoyen et archonte d'Athènes (*C. I. G.*, 332).

— P. 119. *Talmud (mots grecs dans le)*. — l'étymologie du mot talmudique מִבְּטוּיָא avait déjà été reconnue par Krauss (*Lehnwoerter*, s. v.); quant aux mots כְּלָרִים et מִפְּטוּיָא, les étymologies que cet auteur propose me paraissent bien peu satisfaisantes.

— P. 129. *Jehovah*. — c'est sous cette même forme, יהוה, que le nom de Jehovah, accompagnant l'image même du dieu, apparait sur la fameuse monnaie du British Museum, restée longtemps sans explication satisfaisante. On me permettra de dire que c'est moi qui le premier — il y a plus de quarante ans — ai démontré l'identité de ce יהוה et de Jehovah, après examen de la pièce originale. J'avais signalé aussitôt cette petite découverte aux conservateurs du British Museum : MM. Birch, Poole, Percy Gardner, Barclay Head, et à d'autres

savants anglais de mes amis ; tous se rallièrent à ma façon de voir. Les papyrus d'Éléphantine sont venus la confirmer d'une façon inespérée. Je crois devoir rappeler ces faits afin de remettre les choses au point une fois pour toutes. En effet, nombre de savants qui depuis ont eu à s'occuper de la question paraissent ignorer par qui et comment elle avait été résolue, témoin, par exemple, l'article de M. Pilcher (*Proc. S. B. A.*, t. XXX, 1908, p. 45-52 : *Coin of Gaza and the vision of Ezekiel*) qui reprend à son compte, et la lecture du nom, et le rapprochement entre le char ailé de la monnaie et la Vision d'Ézéchiël, sans avoir l'air de se douter que je l'avais précédé dans cette voie dès 1880.

— P. 133. *Ostraca araméens*. — le sens que j'attribue à la locution דלר כן semble confirmé par un des ostraca, encore inédits, que j'ai recueillis à Éléphantine (carnet p. 329).

RECTIFICATIONS

Tome IV.

- P. 35, § 3 omis, cf. p. 407, n. 1.
- P. 111, n. 2 de la p. 110, l. 1, lire : עידר au lieu de עירר.
- P. 140, l. 1, à rétablir le mot *ivx*, omis devant εὐχαριστόν.
- P. 162, n. 3, lire : 1900 au lieu de 1899.
- P. 180, n. 1, l. 4, lire : צרות au lieu de צרות.
- P. 181, l. 21, le *yod* est gravé à l'envers.
- P. 183, n. 1, lire : *Rec. d'arch. or.*, IV, p. 110, n. 2 au lieu de *Rev. d'arch. or.*, IV, p. 285.
- P. 197, l. 22, lire : יבנא au lieu de יבנא.
- P. 203, l. 25, lire : *Soberheim* au lieu de *Soberheim*.
- P. 324, n. 2, lire : 224 au lieu de 244.
- P. 336, l. 15, lire : *par moment* au lieu de *par un moment*.
- P. 347, l. 15, lire : תנחום au lieu de תנחום.
- P. 368, l. 3, lire : *non pas* au lieu de *non par*.
- P. 385, n. 4 de la p. 384, l. 1, lire : — *fusion (profusion)* au lieu de *fession (profession)*.
- P. 394, n. 1, l. 2, lire : *Hypatos* au lieu de *Hypotos*.

Tome V.

- P. 46, l. 8, lire : עיר au lieu de עיר.
- P. 103, l. 19, lire : *échéant* au lieu de *déchéant*.
- P. 109, l. 15, lire : בר au lieu de בר.
- P. 110, l. 8, lire : *comme on l'avait* au lieu de *comme l'avait*.
- P. 129, l. 8, lire : col 3286 au lieu de 2386.
- P. 179, l. 17, lire : 382 au lieu de 282.
- P. 316, l. 1, lire : כוכר au lieu de כוכר.

- P. 320, l. 31, lire : *arbitraires* au lieu de *arbitraires*.
- P. 334, l. 2-3, lire : *a peut-être été le premier* au lieu de *peut-être le premier*.
- P. 372, l. 22, lire : (R. A. O., V, 211) au lieu de (R. A. O., I, 211).
- — l. 24, lire : *Saint-Aignan* au lieu de *Saint-Aignant*.
- P. 396, dernière ligne, lire : P. 177 au lieu de P. 179.

Tome VI.

- P. 31, l. 2, lire : *occupé* (R. A. O., V, 177, 178) au lieu de *occupé plus haut* (pp. 177, 178).
- P. 41, n. 2, lire : V, p. 81 au lieu de V, p. 84.
- P. 65, l. 25, lire : *en l'an 6 avant notre ère* au lieu de *de notre ère*.
- P. 218, lire : § 24 au lieu de § 25.
- 251, l. 1, lire : (p. 244, n. 4) au lieu de (p. 244, n. 4).
- P. 268, l. 15, lire : *Petphtah* au lieu de *Petphtaph*.
- P. 287, l. 8, lire : *ses père et mère*, au lieu de : *ses père et même*.
- P. 292, l. 12, lire : *Silvius* au lieu de *Sylvius*.
- P. 299, l. 1, lire : IV, 119, n° 1 au lieu de IV, 129, n° 1.
- P. 372, lire : § 44 bis au lieu de § 44.
- P. 376, l. 9, lire : *hébr. נָזַק* au lieu de *hébr. נָזַק*.
- P. 385, notes. *Supprimer la note 1* (= répétition de la n. 4 de la p. 384); la note 2 répond à l'appel 1; la note 3 à l'appel 2; la véritable note 3 portant sur Galibus a été oubliée à l'impression.
- P. 404. A rétablir ainsi à la table des matières :
 - § 43. — *Une zemzemiye médievale avec inscription et armoiries arabes, 361.*
 - § 44. — *Un texte arabe..... 364.*
 - § 44 bis. — *Fiches et notules.....*

Tome VII.

- P. 129, l. 11, lire : *du Noüy* au lieu de *de Noüy*.
- P. 132, l. 27, lire : *Mont Sion* au lieu de *Mon Sion*.
- P. 289, l. 23, lire : *nous* au lieu de *nons*.
- P. 299, l. 1, lire : *pour le hin* au lieu de *pour le log*.
- — l. 2, lire : *pour le log* au lieu de *pour le hin*.
- P. 303, n. 3 de la p. 302, l. 10, lire : *peut vouloir dire* au lieu de *peut dire*.
- P. 312, l. 2, lire : *groupe* au lieu de *gronpe*.
- P. 320, l. 21, lire : *sans lui avoir préalablement fait rendre gorge* au lieu de *sans avoir préalablement rendu gorge*.
- P. 322, l. 3, lire : *eut à y tenir tête* au lieu de *eut à y faire tête*.
- P. 329, l. 2, lire : *« au mois de* au lieu de *« au moins de*.
- P. 354, n. 2, lire : 134 au lieu de 136.
- P. 359, l. 1, lire : [P. 110, VIII] au lieu de [P. 110, VII].

- P. 378, l. 17, lire : *p. 99*) au lieu de *p. 404*).
- P. 386, l. 4, lire : *millario* au lieu de *milliaris*.
- P. 395, l. 27, lire : *עלם* au lieu de *אלם*.
- P. 398, l. 4, lire : *P. 230* au lieu de *P. 223*.
- — l. 32, lire : *ἐποίησεν* au lieu de *ἐποίησεν*.

Tome VIII.

- P. 4, l. 29, lire : (*p. 40. n° 2 et pl. I, fig. 2*) au lieu de (*p. 263, fig. 2*).
- P. 9, l. 21, lire : *זברעתה* au lieu de *זברעתה*.
- P. 14, l. 25, lire *personnages* au lieu de *person-*
- P. 46, l. 4, lire : *demeu é* au lieu de *demeure*.
- P. 47, l. 15, lire : *עבדבשף* au lieu de *עבדבשף*.
- P. 73, l. 21, lire : *La relation entre le forgeron, le poète et le musicien* au lieu de *La relation du forgeron au poète et au musicien*.
- P. 80-81, par suite d'une erreur de mise en pages, la notule sur l'inscription palmyrénienne est une répétition à peu près textuelle de ce qui a été dit *supra*, p. 12-13.
- P. 87, l. 11, lire : *n° 88* au lieu de *n° 89*.
- P. 111, n. 1, l. 3, lire : *1903, p. 384 et suiv.* au lieu de *1903, p. 984 et suiv.*
- P. 121, l. 12, lire : *28 avril 1907* au lieu de *28 avril 1904*.
- P. 125, n. 2, l. 6, lire : *quelque participe* au lieu de *quelque participe*.
- P. 132, n. 2, l. 2, lire : *Sanaballètes* au lieu de *Sanababallètes*.
- P. 139, l. 10, lire : *le pap. G lui-même* au lieu de *le pap. F lui-même*.
- P. 143, l. 7, lire : *inacceptable* au lieu de *inceptable*.

AVIS AU LECTEUR

Avec ce tome VIII, laissé si longtemps en souffrance par suite des événements, se clôt le *Recueil d'Archéologie Orientale* commencé en 1888.

L'auteur se propose de s'en tenir dorénavant aux périodiques — revues ou journaux spéciaux — pour faire connaître, au fur et à mesure, sous la rubrique générale : *Notes d'Archéologie Orientale*, les résultats de ses recherches et de ses études sur ce terrain spécial.

La dernière partie du présent volume contient, outre nombre d'additions et de rectifications, aux tomes IV-VIII, une *Table analytique*, très détaillée des principales matières traitées dans ces cinq volumes. Cette table, dressée avec le soin le plus consciencieux par une de mes élèves, M^{me} Denyse le Lasseur, fait suite à l'index général des tomes I-III ; elle permettra au lecteur de se reconnaître plus aisément au milieu de toutes ces questions traitées au jour le jour et se présentant en ordre dispersé.

Décembre 1921.

TABLE ANALYTIQUE DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES

TOMES IV, V, VI, VII et VIII

DU

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

AVERTISSEMENT

La méthode suivie est différente de celle qu'avait adoptée M. J.-B. Chabot pour les tomes I-III. On a fondu en une seule table analytique, aussi détaillée que possible, tous les mots français, sémitiques et grecs. Les mots sémitiques sont placés selon l'ordre alphabétique de leur transcription en français. Cette transcription est assez variable, tant pour l'arabe que pour l'hébreu. Par exemple le π est rendu par *kh* ou par *h*; le ʕ par *ç* ou par *s*; le ʔ par *s* ou par *ś*, ou par *ch*; le ʕ par l'esprit rude surmontant une voyelle; le q ou par *k*; l' ʕ par *a* ou par *e*.

Les mots grecs n'ont pas été transcrits. Ils ont été intercalés parmi les mots français à leur rang alphabétique. Suivant l'usage adopté pour l'édition des papyrus et souvent, en Angleterre, pour les autres textes grecs, l'accentuation du grec a été supprimée; de plus, on n'a pas tenu compte de l'esprit rude (par exemple pour *ἱερον*, voir à *i* et non à *hi*).

Les noms des auteurs cités dans le *Recueil* sont classés dans un index spécial, avec l'indication des titres de leurs ouvrages, et, à l'occasion, celle des principaux points en jeu.

Les mots en grandes capitales proviennent de source épigraphique; les mots en petites capitales renvoient aux articles spéciaux de la Table; les chiffres romains aux tomes du *Recueil*; les chiffres arabes aux pages à consulter. Le tiret, qui suit la page indiquée, signifie « et suivantes ».

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

afr. = africain.

ar. = arabe.

aram. = araméen.

Arch. Res. = *Archaeologica Researches in Palestine* (par M. Clermont-Ganneau).

C. I. S. = *Corpus Inscriptionum Semiticarum*.

comp. = comparer.

C. R. Acad. = *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

E. A. O. = *Études d'Archéologie Orientale* (par M. Clermont-Ganneau).

f. ou *fém.* = féminin.

gr. = grec.

hebr. = hébraïque.

inscr. = inscription.

isr. = israélite.

j. = juif.

m. = masculin.

n l. = nom de lieu.

n. pr. = nom propre de personne.

nab. = nabatéen.

néop. = néopunique.

palm. = palmyrénien.

ph. et *phén.* = phénicien.

pun. = punique.

p. é = peut-être.

R. A. = *Revue Archéologique*.

R. A. O. = *Recueil d'Archéologie Orientale*.

rectif. = rectification.

R. E. S. = *Répertoire d'Épigraphie Sémitique*.

saf. = sassaïtique.

sam. = samaritain.

T. S. = Terre Sainte (Croisades).

talm. = talmudique.

Vog. = *M^s de Vogüé*.

Wadd. ou *Wad.* et *W.* = *Waddington, Inscriptions grecques et latines de Syrie*.

TABLE ANALYTIQUE

DES TOMES IV, V, VI, VII ET VIII

A

A'abi, n. pr. m. palm., אַעבִי = Ααβει, inscr. de PALMYRE (cf. nabatéen עבין) : VII, 17; autre exemple : VII, 395 (add. p. 17), VIII, 4.

Ααβρα, dieu nabatéen, v. A'ra.

Abarbarea (lanymphe), source voisine de Tyr (= Sainte BARBARA) : V, 328.

Αββιβος, n. pr. m. juif (inscr. d'Alexandrie) = חַבִּיבָה; les deux ββ destinés peut-être à rendre le son *b* et non *v* ? : VII, 144, v. BB; autre exemple (inscr. Gerasa) : VII, 195.

Abbomari, n. pr. m. juif (inscr. gr. JOPPE) [= Arch. Res., II, 141], boulangier de BABELA; IV, 139, 220.

'abd. = δῶρος, dans la composition des n. pr. théophares : V, 324-325, v. ESCLAVAGE.

'Abd...?, n. pr. sémi. (cachet) ? עבדכין ? ou עבדאין ? [= R. E. S., 616] : VI, 116, v. LETTRES RETOURNÉES.

Abdadousares, n. pr. nab. (inscr. gr. Haurân) = עבדדושרה : IV, 168, v. DOUCHANA, Θειμαδουσρης.

Abdalgas, n. pr. nab., à restituer dans inscr. gr. de Bourd (cf. R. A. O., I, 16, n° 20), Αβδalgας ou Αβδalgας : VII, 239.

'Abdalôî, n. pr. pun., עבדלאי, lecture matérielle confirmée, = p. δ < 'ABDALONIM : VIII, 102.

'Abdalonim, n. pr. ph., עבדאלנים, rare dans inscriptions; fréquence plus grande du nom congénère 'ABDELIM : VIII, 102, v. 'ABDALOÏ.

Abdalonyme (I — d'Alexandre) = p. δ ECHMOUNAZAR I^{er}, lequel a pu changer de nom par reconnaissance pour ECHMOUN sar Qadech : V, 223, 253, v. Noms (changements de).

'Abd el-Ghâni (Nâboulnsi), auteur arabe originaire de Djammâ'î, près Naplouse : VI, 106.

'Abdelim, n. pr. ph., v. 'ABDALOÏ et 'ABDALONIM.

'Abdhor, n. pr. ph., עבדחר (stèle d'Onmm el-'Aouamidân Louvre), père de BAALYATON : V, 151.

Αβδωλος, prétendu n. pr.; lecture erronée, v. Ζαβδωλος.

Αβδομανου (?) = n. pr. nab. עבדמאני : VIII, 298 (add. VII, 215).

'Abdyahou, n. pr. isr. עבדיה (cachet du type araméo-perse), fils de CHAHARHOR : V, 126.

Abeddonis (génitif, inscr. lat. sur objet en terre cuite (nom du potier) = p. δ. עבדדנני ? : IV, 201.

Abedrapsas, n. pr. m. sémi. (= « serviteur de RESER », son sépulcre à Frikya : BAS-RELIEF et inscr. grecques, nouvelles lectures : VIII, 47 —, v. DIEUX DITS « D'UN TEL », APPARITIONS DIVINES, MÉTIERS, ΤΥΧΑ.

Abgar, v. CHRIST (lettre du).

Abgar, n. pr. m. palm., Αγαρου (génitif) bil. de PALMYRE : VII, 15, v. Χουμανων.

Abibaal, n. pr. m. et fém. phén. (stèle égypto-phén de BYBLOS, ses diverses formes : VI, 76 et n. 2.

Αβιβος, v. Αββιβος.

Αβιδδης, n. pr. m. sémi. (dédicace à Zeus Héliopolite) = probablement aram. עבדל : IV, 48, 50.

- n. 1, V, 368, VII, 210-211; αὐξόνι (q. v.) : VI, 298, VII, 211; αἷος (q. v.) : VII, 210, VIII, 76; εὐτυχώς, καὶ σὺ πλὴσον : IV, 132, εὐμυρου IV, : 139; VIII, 288 (add. IV, 139); συνεργε (q. v.) : V, 372; εὐψυχί : V, 371; amoureuse : IV, 238, v. Σινὲ; de caractère NUP-TIAL : VII, 224; en l'honneur de villes : VI, 303, v. χαρὴ Βοσταν; en l'honneur du peuple romain, des Co-mices (?), du Sénat : IV, 76, 77, VII, 233, 234, v. Κωμικισσῆς(ς).
- **nabatéennes** : des trois AUGUSTES (inscr. du Sinaï) : IV, 185.
- achar**, v. ATAN.
- Achilleus** (empereur usurpateur) = p. è. DOMITIANUS des monnaies d'ALEXANDRIE : VI, 289-294, 401 (add. p. 293); = p. è. l'Achilleus parens de ZÉNOBIE, usurpateur après celle-ci; appelé aussi ANTIOCHUS : VI, 292.
- 'Achteroth Karnaim**, v. ANTÉMIS.
- 'Achoret**, dédicace à — : VIII, 126, v. GERSAPHON.
- Actia Dusaria**, fêtes de DUSARÈS, sur monnaies de la province d'Arabie (cf. les Actia de Nicopolis en Epire, les Actia Heracleia ou Caesaria à TYR) : IV, 298 —, v. ACTIAQUES; les années dusariennes : IV, 307; associées au pressoir sur les monnaies : IV, 397.
- Actiaques** (jeux), à TYR (inscr. gr. III^e s. J.-C.), réglés sur le modèle chronométrique des Olympiades et servant de base à un comput local par *Actiades* : VIII, 289 (add. IV, 306), v. PENTAÉTÉRIQUE.
- adaeratio**, conversion en espèces de la taxe de l'annone (jusqu'alors en nature) : V, 146, VII, 263, v. ÉDIT DE BERSABÉE, ORDONNANCE DE THÉODOSE II.
- Adam** (biblique), et EDM : IV, 254, n. 2, 392; enseveli sur le mont HERMON dans la CAVERNE DES TRÉSORIS : V, 360.
- Adam** (*hadjar*), rocher au sud de Jaffa; prétendue « pierre d'Adam », en réalité c'est le *hadjar Qadam* (= « pied »), légende de saint Pierre, arrivée annuel d'un banc de sardines : VII, 127.
- 'Adiyou**, n. pr. nab., אדיי, transcrit Αδιου, Αδειου (cf. R. A. O. V, 368, VI, 373 ; à reconnaître p. è. dans Wad. 2530 : VIII, 259, 261 et n. 2).
- 'Adjloûn** n. l., v. 'AËR (MONT).
- adon** (seigneur), qualificatif d'un dieu en ph. et néop.; appliqué abusivement parfois à la déesse TANIR : VII, 89, n. 1.
- **melakim**, titre égypto-grec, et non perse; employé dans les inscr. ph. et en particulier dans celle d'ECHMOUN NAZAR au sens de « seigneur des rois ou des royautés » : V, 223.
- adjutor**, attaché à l'*officium* des PROCURATOIRES; = nab. אסעד « aide », cf. arabe مساعد : VIII, 176.
- Adonis**, dieu syrien; son culte à Jérusalem : V, 184, v. QINIAN, TAMMOÛZ, IDOLE DE JALOUSIE; Adonis chasseur = ECHMOUN = ACLÉMIOS : VII, 172.
- **fleuve de Syrie** = Nahr Ibrahim = ABRAHAM; cf. poisson Αδωνις = peut-être le « sultan Ibrahim » des pêcheurs syriens : V, 329.
- adoptifs** (pères ou fils), formules diverses : emploi de καλεῖται (inscr. gr. — nab. du Sinaï), usage de l'adoption chez les Nabatéens et les Palmyréniens (inscr. palm. Vog. 123a. l) : V, 62-65; expression nab. pour la filiation adoptive : כן על כמכא, nouvel exemple CIS., II, n° 466 (inscr. déclarée illisible) : VI, 271; nouvel exemple peut-être en palm. : VII, 13.
- Adra'a Adraa**, n. l. (Arabie), évêché de Batanée : V, 30; le PANÉGYRIARQUE des Adraéniens, monnaies avec BÉTYLES et légendes : « DUSARÈS dieu des Adraéniens » : VI, 333, 334; monnaie de l'impératrice LUCILLA : VIII, 114; ethnique Α[δ]ραχου (inscr. Μαυράο), suivi de Ιτουρχιος : IV, 119, v. ITHURÈS.
- Adrianeion**, v. TIBÉRIADE.
- Adraa**, n. l. (Arabie) = ادرا (Odrob), chef lieu du Charâ = peut-être אדר (Zerah) personnage éponyme, descendant d'Esau : VII, 264; v. ÉDIT DE BERSABÉE, CHOROPROSOPÉE.

Αειχάλας (ναός), inscr. de Admedera : VII, 82, v. ZEUS NAOS.

Aelia Capitolina, v. Jérusalem.

Aenelas, roi nabatéen, v. ARÉTAS IV, noms (changements de —).

aetos, v. AIGLE.

Afrique (Province d' —), pouvoir militaire dont le proconsul était revêtu : prérogative exceptionnelle qui dura jusqu'en 37 J. C. : VII, 100 ; organisation militaire romaine à l'aide d'éléments indigènes (contingents des *gentes*) : VII, 113 ; appelée « pays des Libyens » : VII, 101, VIII, 297 (add. VII, 101), v. LIBYE.

αγαματογλυφος, sculpteur de statues divines, associé à un *PIGMENTARIUS* : VIII, 118.

αγειν, les divers sens de ce verbe : IV, 235.

αγιος, « saint », épithète caractéristique des dieux sémitiques naturalisés grecs : V, 17, v. ZEUS-HÉLIOS ; θεος αγιος : V, 343, 345, v. KADĪs ; dieu du mont HERMON : V, 330-351.

'Aglibôl, dieu palm, son existence signalée à tort dans documents éthiopiens et dans inscr. gr. d'Éthiopie : V, 86-87, v. ΜΑΜΒΟΥΓΙΑΙΟΣ ; prêtres d'**'Aglibôl** (dédicace PALMYRE) : VII, 19 ; עגלבוֹלָא, **'Aglibolê**, n. pr. m. palm. nouveau (formé comme ירחבֹּרֶל (ירחבֹּרֶל) : VII, 9, 21, v. Ooġ, YARHIBOLA.

agneau pascal, v. THIASŒ, KENOUB.

Agriophages, peuplade sauvage d'Égypte (entre le Nil et la Mer Rouge), ghazziée par Sulpicius Serenus, inscr. bilingue (gr. lat.) les concernant : VII, 159-162.

Agrippa, n. pr. m. palm. : IV, 218.

Agrippa I et **Agrippa II** (les rois). le nom de l'un d'eux à lire dans inscr. gr. de Damas : IV, 52, n. 1 ; déchiffrement de l'inscr. gr. de YABBOÛN, restitution des noms d'Agrippa I et d'Agrippa II, examen des inscr. déjà connues où figurent ces noms, édit d'Agrippa I à Kanatha : VII, 54, 62, 65 —. v. ÉDIT DU ROI AGRIPPA II, PRO-

TOCOTE ROYAL, λεγει ; règne d'Agrippa II, extension de son territoire jusqu'à Hēlboûn et même jusqu'à YABBOÛN au nord : VII, 75-76, VIII, 296 (add. VII, 76).

aigle, statue colossale à Sandahanna, symbole de victoire : IV, 155 ; associé à Jupiter HELIOPOLITANUS : VI, 79, 118 ; sur monnaies de Néapolis, légende de l'oiseau magique en airain, (talisman romain contre les Samaritains sur le Garizim) : VI, 96, v. CHRONIQUE SAMARITAINE ; la « coupole de l'aigle » à la mosquée de Damas, ainsi appelée à cause de sa forme : VII, 381-382, v. NEËN.

— nom donné par les Grecs (αετος) au fronton ou tympan d'un édifice (cf. épervier solaire du linteau égyptien), puis, plus tard, aigle sculpté par reminiscence au milieu du tympan (cf. *Arch. Res.*, II, 355) : tombeaux de Modin, Pétra et El-Hidjr ; acception technique passée en araméen dans le mot *nesrâ* qui a le même double sens : VII, 381-383, v. NESR.

alles (Dieu phénicien à quatre —), = El-Kronos, représenté sur un cachet : IV, 158, v. KRONOS.

Aila, n. l. (Mer Rouge), ethniques grecs (Αιλησιος, Αιλησια), cf. nabatéen די עמר באילת (au Sinaï) : V, 369, VIII, 76-77 ; épitaphe de Nonna de Aila, fille de STEPHANOS : V, 370.

'ain ou **ghaïn**, dans les transcriptions gr. de n. pr. nab. : IV, 173.

Αίνα, n. l. (Arabie), borne MILLIAIRE n° 9 ; = *El-'Aina* au nord du Hesa : VII, 334.

Αἰναυαθα, n. l. (Arabie) : VII, 281, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

'Ain Douq, n. l. (Palestine), VIII, 288 (add. IV, 140), v. MOSAÏQUES avec inscr. hébr., SYNAGOGUES.

'Ain ed-Dih., n. l. (Syrie) = « source du platane » (rectif. du nom de la carte du *Survey*), n'est pas la PLATANOS antique ; est mentionnée dans acte officiel du sultan Mohammed, en 1332 : VI, 71 et n. 1.

Αινειας, n. pr. m., restit. dans inscr. gr. du Haurân : VII, 180.

'Ain el-'Asel (source du miel), à Naplouse : VI, 106, v. CHRONIQUE SAMARITAINE.

'Ain el-Djaloût (Djaloût), n. l. (Syrie), = HAMELHELOT des Croisés, rest. paléographique : *hain elielot* = 'Ain el-Djaloût = aussi *Haymaloth* de la chronique arménienne de Haythôn : V, 381-382; rôle joué par les émirs BORTON dans la bataille de 'Ain el-Djaloût : VI, 27.

'Ain es-Sadaqa, n. l. (Arabie), = Zād-
(δ)ααθα (q. v.), restes antiques : VII, 268, n. 2.

Akmé, n. pr. f.; Juive au service de l'impératrice Livie, mêlée aux intrigues de SALOMÉ : VII, 317, n. 1.

alabastra, procédé de fabrication : VII, 299.

— *israélites*, avec inscr. archaïques indiquant la jauge, découverts à Suse : VII (pl. V, A, B, C), 294-304, v. HIN, LOG, ALABASTRON; comment ils ont pu être transportés à Suse : VII, 303; expression hébraïque de la fraction 3/4 : VIII, 112, n. 1, v. FRACTIONS.

— *phéniciens*, avec inscr. et peut-être le chiffre MILLE (à la Bibl. Nat.) : VI, 149; autres similaires avec indication de jauge : VII, 303, n. 1.

alabastron, αλαστρον, mesure de capacité, = 1 cotyle = 1/2 sextarius : VII, 298, n. 2.

alae (cavalerie romaine), en Syrie et en Palestine : VI, 201, n. 4, VIII, 181, n. 2, v. COHORTES, λαοί.

Alaksâ, n. pr. m. juif, אלכסא (ossuaire de NICANOR) = p. é. ethnique • Alexandrin » ? : V, 334-337.

Αλαμουνδαρος, phylarque arabe ghaassanide : IV, 290, n. 2, VIII, 177, v. ΕΡΙΤΩΠΕΣ; = El-Moundhir, reçoit en 580 l'investiture royale de l'empereur byzantin Tibère, puis tombe en disgrâce : VII, 168, v. ΙΜΡΟΥΤ-ΟΛΙΣ.

Αλαφθα, n. pr. m. juif, = אלפתח, plu-

sieurs exemples : IV, 148; cf. palm. אלפתח ou אלפתח, et, pour la sémantique, Αντιτοχος (né en remplacement), Αντιπατρος (= posthume) et Αντιγονος : V, 42 et n. 1.

Albert le Grand, auteur du *Speculum astronomicum*, rectif. du passage concernant l'ÈRE CHALDÉENNE : VI, 353 —, v. ÈRE DE YZDGERAD, PROLÉMÉE (Claude). THEÔN.

alchimie, traduction médiévale d'un texte arabe concernant l'alchimie, diverses rectif. : VI, 303-305, v. ΕΠΙΦΡΑΝΕ (Saint).

A(λ)ειος, n. pr. m., = transcription du n. pr. nab. ʾlʾy; restit. dans inscr. gr. (= RAO, V, 368); forme fém. Αληη : VI, 373.

Alemani, n. l., casal des environs de Césarée : V, 75.

Alexandrie, n. l., sa fondation en 332 av. J. C. : VIII, 63; conquête musulmane, chiffre de la population, quotité de la contribution imposée (*khurdj* = peut-être 22000 livres d'or) : V, 186 —, v. 'ΑΜΑ, ΒΑΤΗ, ΛΙΤΡΑ; monnaies au nom de DOMITIANUS : VI, 290, v. ΑΧΙΛΛΕΥΣ; inscr. judéo-gr. : VII, 144; nécropole juive à el-Ibrâhimiyê, épitaphes gr. et hébr. peintes (caractères araméens), autres nécropoles gréco-égyptiennes : VIII (pl. II, III, IV, V), 59 —, v. Juifs en Égypte.

Alexas, n. pr. juif, v. SALOMÉ, NICANOR.

'Ali, secrétaire ou *mazkîr* de MAHOMET : VII, 378.

Allat, déesse, v. ALLAT.

Αλιφνων (tribu des —), inscr. gr. Wadd. 2210, implique l'existence d'une tribu des בני חליפון* (ou חליפון) ? : VII, 195.

'Allyat, n. pr. fém. palm., restit. dans inscr. bas-relief Post-Porter (= RAO, III, 167) : VII, 356, n. 2; fille survivante du défunt, nommée dans inscr. palm. et figurée dans le bas-relief; décédée ultérieurement, son buste funéraire : VII, 357.

Allat, déesse, nommée dans une TABELLA DEFIXIONIS punique : IV, 89, v.

- HAOUAT, Hécate**; Allât d'Hérodote et l'Allât préislamique des sources musulmanes et des inscr. nab. : V, 109 — ; son nom (?) dans le prétendu vocable *Oôotax* : V, 111; mentionnée avec le titre de « dame du sanctuaire? » dans inscr. nab. : VII, 215, 395 (add., p. 10); à Palmyre = Athéna : VII, 14, v. LIT DIVIN.
- alouette** (huppée), légendes grecques et orientales sur sa piété filiale et ses rapports avec les tombeaux, d'après EsopE, Aristophane, Théocrite, etc. : VIII, 34 —, 300 (add., p. 34); légendes similaires attribuées à la huppe dans les sources indiennes, juives et arabes : VIII, 40, 44; noms de l'alouette en arabe : VIII, 41; transporte ses œufs dans sa patte : VIII, 42, n. 4; propriétés médicales de sa chair; son nom employé comme talisman contre la MILR : VIII, 43, v. ZOSIME (Livre de —), Kolônis, Képhalê, Apollon Korydos, Phénix, Huppe.
- alphabets**, v. HÉBRAÏQUE, NÉOPUNIQUE, SABÉEN.
- Alsodo?** n. l., ville de France, mentionnée par Benjamin de Tudèle, = Iasoudun?? ou Auxerre? : VII, 124, VIII, 297 (add., VII, 124).
- Amabbai**, n. pr. fém. palm., אַמַּבַּי = peut-être forme contractée de אַמַּתְבַּבַּי : VIII, 47, v. AMATHBABÆA.
- Amaltheia** (la chèvre), nourrice de Zeus et Amalthai — ou Amalthée, fille du roi Mélisseus et mère d'Abraham; similitude du mythe grec avec légendes talm. et arabes : VII, 46 et n. 2.
- Amantis?** n. pr. afric., v. MANTIS.
- 'Amastoret**, n. pr. fém. phén., dans inscr. pun. : IV, 83 — ; v. TABELLA; reine régente de Sidon et prêtresse d'ASTARTÉ, son rôle politique : V, 231, 240, 243-249.
- Amathbabæa**, n. pr. fém. palm., = « servante de Babæa » : VIII, 47-48, v. AMABBAI.
- Améqas**, n. pr. nab., = עַמְרָן : IV, 290, n. 2.
- 'Andyahou**, n. pr. fém. isr., עַמְדִּיָּהוּ (cachet), fille de CHEBANYAHOU; étymologie? $\sqrt{\text{עמד}}$ verbal? ou « immadl » = « avec moi »? : V, 123, 125? cf. Εμμανουηλ (עַמְנוּאֵל) = « El est avec nous » : V, 179.
- ame**, v. NEPHECH, POUX, AIRR.
- amen**, = אָמֵן (= 90 + 9) = 99, par IOPHÉPHIE : VI, 84, VII, 22.
- Amerathos**, n. pr. nab., inscr. gr. de Soûf : V, 16, 21, n. 1.
- Amid**, n. l. (Mésopotamie), = Diarbekir, sa destruction par les Perses et sa reconstruction au vi^e s. J. C. : VI, 131, n. 2.
- aml du roi**, titre biblique : רֵעָה הַמֶּלֶךְ; cf. les HETAIROÏ des rois Lagides : VI, 297, v. TITRES HONORIFIQUES.
- 'Amila**, montagne, région de Tyr, au sud du Djebel Sindlqa : VI, 105.
- 'Amman**, 'Ammon, n. l., = Philadelphie, exploration archéologique entre 'Amman et Bosra : VI, 212, v. MILLIAIRES, LÉGATS, VARALLATH; capitale de l'AMMONITIDE, appelée successivement Rabbat 'Ammana, puis ASTARTÉ, puis Philadelphie; culte d'HÉRAKLÈS attesté par MONNAIES et inscr. gr. : VII, 147 —, VIII, 121, v. HÉRACLÉION.
- Ammaða**, n. l. (Arabie) : VII, 270, v. ÉGIT DE BERSABÉE.
- Ammon**, dieu égyptien, son nom peut-être dans inscr. néop.; son culte en Libye et en Cyrénaïque; son nom a reconnaître peut-être dans celui des NASAMONES libyens : VII, 88, 89, 90.
- Ammonites**, Ammonitide, légende juive faisant de Byblos une ville ammonite = peut-être confusion entre le dieu phénicien Moloch et la divinité nationale des Ammonites (Milkom) : VII, 117, v. 'AMMAN.
- Ammonis**, Αμμωνιος, n. l. (Afrique), entre les deux Sytes : VII, 89.
- 'Amouâs**, v. EMMAÛS.
- amphores sémitiques**, v. ANSES, JARRES, URNES.
- 'Amr**, conquérant musulman de l'Égypte, s'empare d'ALEXANDRIE : V, 186.]

'Amra (Qousseir —), v. Qousseir 'AMRA.
'amrat, עמרת, mot punique? = ? :
 IV, 92.

Amrith, n. l. (Phénicie) : IV, 325, v.
 STELES phéniciennes.

'Ana, n. l. (Mésopotamie), réputée
 pour son vin; camp nabatéo-palm.
 (inscr. palm.) : IV, 383, v. CHAI' AL-
 Qaum.

Αναγλος, n. pr. nab. אנהל : IV, 118.

Anastase, empereur, son nom dans
 inscr. gr. (mosaïque de Belt Sourik?)
 et dans autre inscr. : V, 47, 396.

Anastase, haut FONCTIONNAIRE byzan-
 tin, consularis? : VII, 228, 229, v.
 CHALCIS.

anastasis, (résurrection du Christ) :
 VI, 321, n. 1, v. ICONOLOGIE CHRÉTIENNE.

'Anemou, n. pr. nab., ענמו, à lire
 plutôt que ענא (inscr. nab.) : IV,
 180.

.....ανης, désinence de n. pr. nab. dans
 bilingue gréco — nab. : IV, 173.

ange, apparu à la Vierge pour lui an-
 noncer sa mort prochaine : V, 177,
 v. APPARITION.

anges déchus, leur SERMENT sur la
 cime du mont qu'ils appelèrent Her-
 mon : V, 355; leur « descente sur
 l'HERMON », au temps de YARON
 (= peut-être « aux jours du Yerid »)
 = DESCENTE RITUELLE (καταβάσις) : V,
 364, 366.

Anna, sœur de DIDON, = p.-é. אנה
 « grâce » : VI, 275, v. TANIT.

Anne (Sainte), v. BETHESDA.

auneau, signe de servitude placé soit
 à l'oreille, soit au doigt, soit au
 poignet, soit à la narine : V, 323,
 v. OREILLE (pendants d'—).

— sigillaire iranien, son rapport pos-
 sible avec MITRA : VIII, 147.

année sabbatique, v. SABBATIQUE.

années, = ph. שנת (cf. R. A. O., II,
 387), forme plurielle de שָׁנָה, dans le
 libellé des DATES royales; pluriel em-
 ployé en arabe, dans les mêmes
 conditions : VI, 281, v. DATES (libellé
 des —).

— = néop., שנת, VI, 390.

annone, transportée d'Égypte en Ita-
 lie : VII, 325, n. 1, 326. v. ADAERATIO,
 NAVIGATION.

Anobret, nymphe, femme du dieu
 ph. EL KRONOS, mère de Ιεουδ, le FILS
 UNIQUE : VIII, 284-286. v. νυμφη; ori-
 gine égyptienne possible de ce nom :
 VIII, 286, n. 2.

anonymat des dédicants (dont la divi-
 nité « connaît les noms »), formule
 chrétienne : VI, 180.

Ανουεου, n. pr. Haurân (génitif) = palm.
 אנהא : V, 39, 44.

anses israélites : très petites, servant
 à passer des cordes pour la ma-
 nœuvre des JARRES très volumineuses
 (cf. R. A. O., III, 73, n. 1) : IV, 1 —,
 v. JARRES; double côte saillante ca-
 ractéristique : IV, 20; estampillées,
 sous le contrôle royal, aux noms de
 villes palestiniennes, avec DISQUE SO-
 LAIRE AILÉ OU SCARABÉE À QUATRE AILES :
 IV, 2 —, v. ROI (au —); aux noms de
 simples particuliers : IV, 21; au nom
 de CHEBANTAHOU : V, 124.

— *phéniciennes* [cf. pour mémoire les
 anses à estampilles ph. récemment
 découvertes à Tyr (C. R. Acad.
 23 sept. 1921).]

— *puniques* : également très petites
 IV, 268; avec SIGLES de n. pr. : IV,
 201; avec monogramme latin et abré-
 viation épigraphique (?) punique :
 VI, 120, v. URNES.

— *rhodiennes*, en Palestine : IV, 240,
 VI, 168; à Carthage, rectif. lectures :
 VII, 145. v. ΝΙΧΑΣ(Ι)ΩΝ.

Antéchrist (musulman), v. DRODIAL.

Anthimos (le comte —), gouverneur
 d'ARABIE, son nom à restit. dans inscr.
 Haurân : VII, 236.

anthropisme, définition de ce terme :
 VII, 83; VIII, 73, v. FONGERONS.

Αντι....., signification des n. pr. compo-
 sés avec ce mot : V, 42, v. Αλφθα.

antidote, v. THÉRIAQUE.

Antigonos (diadoque d'Alexandre?),
 inscr. métrique latine faisant allu-
 sion au mur et à la digue de Sidon

qu'il avait fait construire : VI, 32.
Antinoé, n. l. (Egypte), inscr. gr rectif. : V, 371.

Antinoüs, v. HELIOPOLITANUS (Jupiter).
Antioche, n. l. (Syrie), les BOHÉMONDS, princes d'Antioche, successeurs de RENAUD DE CHATILLON, d'après les sources arabes : V, 391; la Keniset el-Qouçian : VIII, 225.

Antiochet vel Moab, casal = ? : V, 77, 78.

Antiochus (empereur usurpateur à Palmyre), son nom p.-è. sur MILLIAIRE de la région de Palmyre, sa parenté avec ZÉNOBIE? : VI, 292 —, VIII, 295 (add. VI, 242), v. ACHILLEUS, NOMS (changements de —).

Antiochus III, roi de Syrie, sa campagne contre SIDON en 218 av. J.-C. : VI, 66 —, v. PLATANOS.

Antipatros, v. FANTASIA.

Antonin (L'empereur), sa statue à Jérusalem : VI, 94, v. HADRIEN; sa bienveillance pour les SAMARITAINS (dédicace gr. en son honneur à Naplouse, cf. *Arch. Res.*, II, 321) : VI, 96; sa titulature officielle : VI, 193; dédicace romaine trouvée dans le mur sud de Jérusalem, = peut-être la dédicace citée par Eutychius : VI, 197, 282, v. TEMPLE DE JÉRUSALEM, LÉGENDES ROMAINES; autre dédicace trouvée près de la porte de Damas, faite soit au nom d'Antonin, soit plutôt à celui de TRAJAN : VI, 198.

Aoualé, v. NAHR EL-AOULÉ, ASCLÉPIOS.

Aoultou, n. l.?, dans inscr. nab. de TELL ECH-CHOUGAFIYÉ : VIII, 232, 241, 243; = localité égyptienne? (Abydos? Thèbes? ou nabatéenne? : VIII, 252-257.

Aouza'f (l'imam el-), son sanctuaire à Hautouls (Beyrouth) : VI, 101.

aphkal, titre sémitique religieux, אפכאל dans inscr. palm. (*R. E. S.*, 30, 131, 286); son sens? = p.-è. NEOCORE ORC?; apparaît en nab., parfois avec var. אפכל; cf. arabe minéen, sabeén et babylonien (*apkalu*) : IV, 203, 404, VII, 32, VIII, 233, 238, v. BAS-RELIEF

palmyrénien; précédé du titre de « MARANA » (inscr. nab. de TELL ECH-CHOUGAFIYÉ) : VIII, 232, 233, 237, 243; ses années de sacerdoce servant p.-è. de compt. : VIII, 238, 248 et n. 1.

Αρω, n. l. (Palestine) : VII, 277, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

Aptou, v. THÈRES.

απο, v. SIGLES.

Apollon (dieu), surnommé MAGEIRIOS à Cyre : IV, 224 —; son équivalent phénicien : VII, 173, v. REŠEPH, ARSIPPOS, ASCLÉPIOS, ECHMOUN.

— Korydos = Apollou-alouette, guérisseur de maladies, son sanctuaire en Messénie : VIII, 36, 43, n. 3, v. ALOUETTE, BILE.

Apollon, n. pr. m., inscr. gr. d'ANTINOÉ : V, 371.

Apollonias, v. AR-ŌUF.

Apollouphanès, n. pr. m. gr., dédicaces de Tell el-Ach'ari et de Tafas : V, 21-23; soldat qualifié de Αραψ (stèle provenant d'Égypte, époque ptolémaïque) : VI, 214, n. 1.

apostoll, collecteurs de la diaspora juive, en Galilée : IV, 351, 354, v. JOSEPH; = προσευτης (q. v.), inscr. judéo-gr. de Joppé : VI, 188; = אפוסטול (apostulus) : VI, 188, n. 1.

apothéose de NETEIOS, p.-è. sacrifié dans le LEBÈS (*R. A. O.*, II, 74); cf. usage des DOUMATÉNIENS sacrifiant enfant sur autel : IV, 250, et n. 4, v. SACRIFICES humains.

— des rois, v. ROIS DIVINISÉS

αποτινω, v. TALMUD (mots grecs dans le).

apparitions divines: du dieu d'Arkesilaos, à ABEDRAPAS : VIII, 50, v. DIEUX DITS « D'UN TEL »; en songe, aux pèlerins d'ABYDOS : VIII, 296 (add. VI, 393), v. VISIONS.

Apparition de l'ange (sanctuaire de l'—), = φανερος αγγελου (épitaphe en grec vulgaire du MONT DES OLIVIERS), légende du moyen âge consacrée par une église appelée au xv^e s. « le Palmier » ou « la Palme de la Vierge » (El Thamir ? tuliet = p.-è. el-Khamar Tour Zeita), mentionnée

dans légende arménienne et dans relation de pèlerinage de Louis de ROCHECHOUART : V, 165, 169, 182, 183, VII, 131, v. « CAROUBIER DES DIX ».

απατος = « inaliénable » : VI, 357, VIII, 296 (add., VI, 357).

Apsaeus, personnage politique à PALMYRE, son nom dans inscr. gr. : VI, 292.

'Aqabyah, n. pr. m. juif, fils de ELYO'ENAI : VIII, 62, v. 'AQIBA.

'Aqbai ou **'Aqqabai** (Ακκαβαίου). = peut-être forme abrégée de **'Até-'aqab**, nom apparaissant dans la même généalogie (cf. R. E. S., 160) : VIII, 7, v. PAPPONYMIE; עקבי, père de עקב (buste inédit), même généalogie que ci-dessus et même alternance PAPPONYMIQUE : VIII (pl. I), 10.

'Aqibâ, n. pr. sém., עקיבא, fils de עקב (inscr. palm. R. E. S., 160), cf. 'AQBAI; apparenté à AQABYAH : IV, 223, VIII, 62; v. OXÉOS.

aqueduc, — à siphon, de JERUSALEM, construit par la X^e LÉGION FRETENSIS (inscr. rom. se rapportant à cette construction, cf. E. A. O., II, 135) : IV, 206; venant d'Ortas, comle de Bethléem à Jérusalem : VII, 139.

— de CÉSARÉE, construit par VESPASIEN : VI, 90; autre aqueduc antique amenant à Césarée les eaux du Zerqâ ou fleuve des CROCODILES : VI, 92, n. 2.

— de SILOË : VI, 90, 107, v. γωγ.

A'ra, dieu nabatéen, dit « DOUCHARA A'ra, dieu de notre maître, dieu qui est à BOSRA », « dieu de RABEL » (inscr. nab.) : IV, 170, 178, VII, 215, n. 4, v. DIEUX DITS « D'UN TEL »; autre inscr. nab. « DOUCHARA A'ra » en un seul vocable : VII, 155, 156; = peut-être Ααρρα (inscr. gr. Oum el-Djemâl) : VII, 215; comp. ARÈS : IV, 248, n. 5, v. DOUCHARA; dieu de BOSRA : V, 20, v. BAAL-BOSOR; son nom contenu p.-é. dans le vocable OROTAL : V, 110, 115, VII, 215, n. 1.

arabarque, le haut fonctionnaire du nome ARARIQUE, devenu commandant en chef des douaniers : VIII, 251, 252.

arabe (langue —), كلب = كلم « eux tous » : VI, 306, v. ROI DE TOUS LES ARABES.

arabe vulgaire, ses rapports avec l'araméen, plus ancien parfois que l'arabe littéral, plongeant dans le sôl sol sémitique : V, 89.

Arabes, leur spécialité, devins et augures : VI, 221 et n. 4; leur roi IMROU L-QAIS (inscr. de NEMARA) : VI, 305, v. « ROI DE TOUS LES ARABES »; leur division en Lakhmides et en Ghassanides (= païens et chrétiens) : VII, 167, 170.

— établis en Palestine, noms de leurs vêtements : IV, 264; leur division en clans antagonistes : VI, 104, 105, VII, 141, v. QAISIYÈS, RAPHATI; servant de scribes aux seigneurs francs en Terre Sainte : VI, 15, v. GEORGES; leurs croyances et pratiques relatives à la PLUIE, noms qu'ils donnent aux constellations : VIII, 28, 30 et n. 4, v. ASTRONOMIE. PLUIE, VIEILLE (les jours de la —), HOBAL.

arabes (sources citées) :

IV : le *Livre de la Création* : 42, 53, v. EMPÉDOCLE, RATL; les *Mardsid el-ittild'* : 59, 60, 72, v. MÉPHAAT, KARAK, TAYIBÉ; ms. n° 1899 (Bibl. Nat.), contenant un document MONGOL intercalé : 62; Khitat de MAQRIZI, ms. n° 291 (Bibl. Nat.) : 284, 287, v. HADHRAT EL-MOUTAHARA; le *Lisdn el-'Arab* : 390, v. CHAI' AL-QAUM.

V : le Mo'djem el-bouldân, 10, 53, 207, v. DANNABA, QARIAT EL-'ENAB, SIDON (éponyme); El Ya'qoubi : 31, v. ADRAA; les *Mardsed* et le *Mochtarik* de Yâqout : 53, 117, v. QARIAT EL-'ENAB, ZIZÉ; les *Annales* d'Eutychius : 53, 191, 359, v. QARIAT EL-'ENAB, ÉGYPTÉ, ALEXANDRIE, HERMON; Moudjir ed-Din : 182, 183, v. « CAROUBIER DES DIX »; l'*Abregé des merveilles* : 207, v. SIDON (éponyme), les *Menâhedj el-fikr* : 380, v. 'OTARÉD; le chroniqueur 'Aini : 392, v. ANTIOCHE, BOHÉMOND.

VI : ms. n° 1670 (Bibl. Nat.) de SALHA

BEN YAHYA : 1 —, 71, n. 1, v. 'AIN ED-DILS; le géographe EDRIÏ : 32 —; l'historien MAQRÏZI : 73, n. 2, v. KHAN-ROÛB; les *Prairies d'or* : 81, v. CHRISME CONSTANTINIEŒ; *Livre de Josué* (XIII^e s.) et *Chronique* (XIV^e s.), œuvres de SAMARITAINS : 86; l'auteur 'ABD EL-GHÂNI : 106; les *Annales* d'Eutychius : 279 —, v. HADRIEN, JÉRUSALEM; la *Chronique* de Moudjir ed-Din : 282, n. 1, v. MIH-MAS DE DAVID; le *Livre de la Création* : 306, v. « NOI DE TOUS LES ARABES » : ms. n° 132 (Bibl. Nat.), rectif. : 364 —, v. CHRÉTIENS D'ÉGYPTE.

VII, le *Livre de la Création*, rectif. et comp. avec Mas'oudi, Tha'labi, Eutychius, Aboulféda, Tabari, Mirkhond, etc. : 40 — 54; *Khitat* de MAQRÏZI : 198, 199; géographes arabes consultés pour restit. des n. l. dans ÉDIT DE BERSABER : 266 — 284 (*passim*); Abou Châma et autres historiens relatant la marche de SALADIN : 285 —; ms. n° 153 (Bibl. Nat.), v. CROCODILE; passages de Tha'labi et d'Eutychius : 372, v. JÉZABEL; ms. n° 147, 281 de la Bibl. Nat. : 372, v. AÛF (le M); la Zoubdat kachf el-mamâlik : 200, 373, 374; le MOCHTARIK de Yâ-qoût : 375, v. DJEFAR (EL-), BIR ES-SEBA'; les auteurs En-Nedîm, Ez-Zauzeni, Aboulféda, Eutychius : 375, v. MODESTUS; MAQRÏZI comp. avec autres historiens : 376, 377 —, v. JULIUS, MOIS, BÉTHANIE, SEMOULE, CIERGES; ms. n° 2281 de la Bibl. Nat. : 381, v. NESR; la « Chafne des Chroniques » : 383, v. DAUPHIN.

VIII, passage d'Aboul-Féda : 31, v. PLUIE; le poète OMAÏYA BEN ABI-S-SALT : 44, v. RUPPE; passage d'Edrisi : 81, v. CHALCIS; les *Annales* d'Eutychius : 92, n. 1, v. EUSTOCHIOS; le livre des neuf SPHÈRES : 142 —.

arabes (inscriptions —). v. inscriptions.

Arabia (ville et nome de —) : VIII, 251, v. ARABIQUE (nome).

Arabia, prétendu casal, = plutôt la région d'outre-Jourdain : V, 77.

Αραβία (?) , n. pr. f. judéo-grec (ins. gr. d'Argos) : VIII, 295 (*add.*, VI, 314).

Arable (province d' —), usage de l'ère DE BOSRA : IV, 295, v. επαρχος; MILLIAIRES donnant le nom de plusieurs LÉGATS : VI, 212; le comte ANTHIMOS, gouverneur à l'époque byzantine : VII, 236; voyage d'exploration de BRÜNNOW : VI, 318 —, VII, 202 —, v. ADRAA, BÉTYLES, CASTELLA, Χαίρις, DALMATE, δεσποτης, DIBON, FUNÉRAIRES (formules), INSCR. grecques, INSCR. nab., JASON, KAHF (EL-), LÉGIONS ROMAINES, LINES, M'CHATTA, PANÉGYMIARQUE; PERFECTISSIMUS, PERSES, PETRA, ΠΑΣΤΑΛ. THEO, VOIES ROMAINES, ZA...

arabique (nome), dans la Basse-Egypte; ayant à sa tête un ARABARQUE : VIII, 251, v. NABATÉENS.

Aradus, n. l. (Phénicie), ethniques m. et fém. הַאֲרָדִי (graffite phén. ΑΒΥΔΟΣ) et הַאֲרָדִי (épitaphe Carthage) : VI, 393, 397.

araméen, alphabet : similitudes de certains caractères prêtant à la confusion, constatées par l'auteur même d'un OSTRACON juif d'ÉLÉPHANTINE : VIII, 134; formes anciennes conservées à l'époque ptolémaïque : VIII, 62, v. INSCR. juives.

— langue : 7 = 7, v. BRAS; existence de pluriels féminins en « ôt » (PAPYRUS ÉLÉPHANTINE), cf. PALMYRÉNIEN et NABATÉEN : VIII, 129; הָלוּ כֵן = peut-être « parce que » (OSTRACON ÉLÉPHANTINE) : VIII, 133, 302 (*add.*, p. 133); conjugaison pronominale avec le participle : VIII, 291 (*add.*, V, 28), v. INSCR. HÉBR. DE FIK; verbe au singulier avec deux sujets en vertu de la règle du « sujet dominant » (PAPYRUS ÉLÉPHANTINE), même fait en PHÉNICIEN : VIII, 140, v. DUEL; la préposition קִדָּם « devant » combinée avec un suffixe pronominal : VIII, 240-242.

— mots d'un sens indéterminé : נָבֵז = p.-é. « un reçu » ? : VI, 150, v. NBZ; נִפְרַת = verbe ayant trait à une PROCÉDURE : VIII, 139.

— inscriptions, v. INSCRIPTIONS.

- d'Ésope; corrections van Leeuwen : VIII, 35, 39 et 46; v. ALOUETTE, KÉPHALÈS, PRISTHETAIROS.
- Arisuth**, n. pr. fém. pun. : VII, 143.
- armoiries** (croisades), v. RENE, ZEMZEMYÉ.
- 'Arqa**, n. l. (Syrie) = Césarée du Liban; enlevée par les Croisés aux Musulmans d'après la *Chronique samaritaine* : VI, 102.
- Arsinoé**, reine d'Égypte, femme de Ptolémée IV : IV, 152.
- Arsippos**, père d'ASCLÉPIOS; son nom et celui du REŠEPH ou Arsēph phénicien = APOLLON hellénique, père d'Asclépios : VII, 173.
- Arsou**, dieu nabatéen, associé à Azizou, à Palmyre : IV, 167; sur BAS-RELIEF palmyrénien : IV, 203 et VII, 32, v. NÉOCORE; peut-être dieu CAVALLIER : V, 158, v. AZIZOS.
- Arsoûf**, n. l. (Palestine) = Arsur des Croisés : V, 202; = Apolloniens des Séleucides = ville du dieu REŠEPH (= Apollon phénicien), correspond à l'éponyme Rešēph représentant une ville d'Éphraïm (faits démontrés pour la première fois par M. Clermont-Ganneau, *Rev. crit.*, 1876, 289, n. 2) : V, 230, n. 1, v. REŠEPH, Ιουλιανός.
- Arsur**, ville des Croisés, v. ARSOÛF.
- Artaxerxès**, roi de Perse; son nom dans papyrus Saqqâra (frag. D); sur une stèle d'ASSOUAN et sur un fragment en calcaire de Memphis = probablement Artaxerxès I^{er} : VI, 257 — 260, VIII, 295 (add. VI, 257).
- Artémis**, déesse; mentionnée dans inscr. gr. de Tell el-Ach'ari; son culte en Syrie; = p. é. l'ASTARTÉ lunaire aux deux cornes « Achteroth Karnaim »; p. é. représentée sur la « pierre de Jos ». de face et coiffée d'un croissant; le Αταρχατειον, d'Achteroth Karnaim = p. é. un Αρτεμισιον : V, 13, 24, 25.
- ααλευτα, formule funéraire juive, = ?; cf. ααλευτον des Septante? : VI, 182; se retrouve dans inscr. gr. chrétienne de Lemnos au sens de « inamovible » = concession à perpétuité; cf. adjuration de Tabnit מלך תרבתן : VI, 357, v. SÉPULCRE.
- 'Asayahou**, n. pr. m. juif, אשיהו (cf. R. A. O., III, 154), sur cachet archaïque : VI, 115.
- Asclépios**, dieu, fils d'APOLLON, selon les Phéniciens, ou, selon Cicéron, fils d'ARSIPPOS; = ECHMOUN; est chasseur = ADONIS chasseur : VII, 172, 173, v. SÔTER, ESCULAPE.
- Asclépios**, fleuve de SIDON, = fleuve d'Echmoun limitant le territoire de Sidon; identifié à tort avec le Nahr Barghoût; est plutôt le NAHR EL-AOULÉ (près duquel s'élevait le temple d'Echmoun de Bodachtoret) qui a sa source dans le Djebel Siddiqa (cf. Echmoun fils de SYDRE) en un lieu ayant un caractère de sainteté; cf. le monument remarquable signalé par Antonin à la source de l'Asclépios (= p. é. le sanctuaire primitif d'Echmoun?) : V, 207, 208, 250, 257, 258, v. NAHR EL-AOULÉ.
- Asdoulés**, dieu thrace, v. ASDOULÉTOS.
- Asdoulétos**, dieu thrace (inscr. Macédoine) = Ασδουλής, = peut être Διονυσος? cf. la déesse thrace Ιαμβάδουλη : VI, 214.
- ΑΣΕΜΟΣ, n. pr. nab. (inscr. gr. Hanrân) = אשיהו : VII, 181.
- Asklépios**, v. ASCLÉPIOS.
- Askos**, héros éponyme de Damas, coopère avec le LYCURGUE antibachique contre Dionysos : IV, 401.
- Asimonéens**, leurs monnaies : VIII, 276-277, v. BARCHOCHÉBAS, SIMON.
- Assassins** (du Vieux de la montagne), mentionnées par BENJAMIN DE TUDÈLE, le nom donné à leur prince : VII, 116, VIII, 297 (add. VII, 116), v. COU-TEAU.
- Assouân**, n. l. (Égypte), stèle araméenne : VI, 221-270, *passim*; v. SYÈNE, PAPYRUS ARAMÉENS, RAB MÊÔT, ARTAXERXÈS; grande inscr. gr. : VI, 234, v. KHNOUT.
- Astarté**, déesse; Baalyaton prêtre de

Malak-Astarté : V, 148, v. **BINAIRES** (divinités), **OUM EL-'AOUAMID**; = **ASTÉRIA**; son vocable complexe et son culte à Délos : VII, 150, VIII, 298 (add. VII, 150); son nom donné à la ville de Philadelphie-'Ammon : VII, 151, v. 'AMMAN; Astarté et TANIR, à comparer avec Déméter et Coré : VII, 171; dédicace du trône d'Astarté : VIII, 128, 289 (add. IV, 247), v. PHÉNICIEN (langue); déesse lunaire : V, 13, 24, 25, v. **ARTÉMIS**; son temple consacré à Tyr par HIRAN : VIII, 149 —.

Asteria, déesse; MONNAIE de L. Verus, à Philadelphie-'Ammon; = **ASTARTÉ**, Astar, parède du MILKOM ammonite (cf. la 'Achtar du Chamos moabite); mère d'HÉRACLÈS n° 4, sœur de Latone; changée en CAILLE, puis en fle : VII, 150, 151, v. 'AMMAN, DÉLOS.

astrologie, p. é. indication astrologique dans l'inscr. nab.-arabe de NEMARA : VII, 309; le *Speculum astronomicum* d'ALBERT LE GRAND : VI, 353; traité d'astrologie d'origine persane : VIII, 142, v. SPHÈRES.

Astronoé, déesse; son origine phénicienne; ressuscite ECHMOUN mutilé (nouvelle explication du passage de Damascius), est associée à HERAKLÈS (inscr. gr. du Louvre) : VII, 172, VIII, 298 (add., VII, 172).

astronomie, chez les Arabes et Bédouins; nom de la Voie Lactée = « le chemin des marchands de paille » : VIII, 30.

atar... mot nab., אַתַּר, dans les groupes אַתְּרִקְדָּשׁוּ et אַתְּרִעָתָא = p. é. locus? sanctuaire? (cf. C. I. S., n° 350 et 247) : IV, 99, 100, 106, 107, 109, 110, 111; p. é. un sanctuaire dans l'inscr. nab. n° 235 (cf. aram. inscr. [Seraïdin et Neirab] : אִשֶּׁר) et dans autre inscr. nab. où ALLAT est dite רַב־תְּאֵלֶתֶר « dame du sanctuaire »? ou « dame de el-Atar »? : VII, 215, 395; même mot en palmyrénien = « lieu saint » et même simplement « lieu » : VII, 10, 344.

atar, mot perse, = « feu », p. é. dans n. pr. אַתְּרִי (PAPYRUS Cowley) : VIII, 137.

Ἀταργατίων, v. **ARTÉMIS**.

Atargatis, déesse, v. **ATERGATIS**.

'Até, divinité sémitique, אַתָּה ou עַתָּה : son nom p. é. dans le groupe אַתְּרִעָתָא : IV, 99 —, v. ATAR...; עַתָּה n. pr. f. palm. : IV, 109; élément théophore dans les n. pr. de 'ATENOÛRI, ZABD'ATÉ, רַעְתָּא (ou ד) : IV, 376, V, 36, 41, VIII, 9, v. **ATERGATIS**.

'Atenoûri, n. pr. palm. : IV, 376, V, 41.

Atergatis, déesse syrienne; n'est pas le nab. אַתְּרִעָתָא : IV, 102, v. ATAR...; étymologie de אַתְּרִעָתָא (cf. var. palm. עַתָּה ou עַתָּה, v. 'ATÉ), divinité BINNAIRE, cf. 'Achtar-Kamoch : V, 36.

Athamas, roi inconnu dans l'histoire; nommé sur un poids trouvé à Jérusalem [cf. W. 2387 : Ἀθεμας?] : VI, 174.

Athanase, fondateur de la laure du mont ATHOS, v. **NICÉPHORE PHOCAS**.

Athemmos, n. pr. nab., inscr. gr. (Batanée) : VII, 380, v. **ELTHEMOS**.

Athéna, déesse; son nom à restituer peut-être dans bilingue palm. : VII, 14, v. **LIT DIVIN**.

Athos (mont), laure fondée par ATHANASS, sur les instances de NICÉPHORE PHOCAS dont le monogramme figure p. é. sur le linteau de la « porte royale » : VI, 360.

Atiq, surnom arabe de ABOU BAKR : VI, 100.

Avapa, n. l. (Arabie) : VII, 266, 269, v. ÉDIF DE BERSABRE.

'Aûf (mont); sa position d'après les documents arabes; tire p. é. son nom des Beni 'Aûf établis là sous les Fatimites : VII, 372.

Auguste, empereur romain; son rôle dans l'histoire des NABATÉENS et dans les démêlés de HÉRODE, ARÉTAS et SYLLANOS : VII, 317; le nom de son père chez les auteurs arabes : VII, 376, v. **JULIUS**.

Augustus, titre conféré aux Césars : IV, 186.

Ausitis, n. l. (Haurân) = pays de JOB, comprenant CHEIKH SA'AD, NAOUA, DANABA, etc. : V, 12, 13, VI, 137, 139, v. **SILVIR**.

autel *déifié*, chez les Sémites : IV, 247; = Zeus Bônos : IV, 164, v. MACHACHOS; chez les Grecs (dieu assis sur l'autel) : IV, 248.

— *consacré* par sacrifice d'enfant chez les DOUMATENIENS : IV, 250.

— *de Kadès* : V, 341.

Αὐθός. n. pr. araméo-gr. עֲוֶתוּ : IV, 85.

Auxerre. v. ALSODO.

αὐξί, αὐξίτω, ACCLAMATION épigraphique, son sens établi pour la première fois = « vive » ! : IV, 419, n. 1, V, 368, v. αὐξονί, ACCLAMATIONS EN L'HONNEUR DE VILLE; nouvel exemple en l'honneur d'un comte Dio... (Dionède? Diogène?) : VII, 210; rapprochement avec acclamation syriaque chr. à écarter : VIII, 76, v. αξιος.

αὐξονί, impératif de αὐξανω = αὐξονε = αὐξανε; congénère de l'acclamation αὐξί (q. v.), αὐξίτω (q. v.) VI, 298, VII, 241.

αξίος, acclamation liturgique, transcrite en syriaque אִיכְסִיּוֹס, n'a pas de rapports avec αὐξί : VIII, 76.

Azeire, asal T. S., = 'Astret (*el-Hatab*) : V, 74.

'aziz, titre donné aux premiers ministres égyptiens : VI, 364.

'Azizi, n. pr. palm., = 'Azizoû (au génitif?) : VII, 17, 29, v. FLEXIONS CASUELLES.

Azizos, dieu sémitique, = 'Azizon (nabat. palm.); associé à MONIMOS ou à ARSOU : IV, 165, 323, v. SOLEIL; SUR BAS-RELIEF PALMYRÉNIEEN : IV, 203, VII, 32, 34, v. NÉOCORE; p. é. dieu CAVALLIER : V, 158; *deus bonus puer phosphorus* = JÉSUS? : VII, 34, v. ICONOLOGIE; SON APHKAL : VIII, 238.

B

BAA? n. pr. palm. = בַּעַץ p. é. ABBRÉGÉ de בַּלְעַקָּב : VII, 340, n. 3.

Baal, dieu sémitique, בַּעַל; son nom transcrit en grec : Βαλ = prononciation aram. : V, 17, v. BEEL.

baal = « mari » en hébreu, et p. é. aussi en phénicien? : VI, 77; au sens de « citoyen », « citoyens » en phé-

nicien et surtout en punique : VI, 78, 385, 389. VIII, 127, n. 1, 131.

Baaladar, n. pr. aram., sur panneau peint coll. Graf : VI, 333, n. 2, v. Βαλαδαρος.

Baal-Bosor, Βαελδωσωρος, vocable TOPONYMIQUE donné à Zeus-Hélios = le Baal du pays de Bosor = ΒΟΣΗΛ? Serait alors A'RA? : V, 15, 19, 20, VIII, 290 (*add.* V, 15), v. INSCRIPTIONS GRECQUES.

Baal Chamalm, dieu sémitique.

— *en ph.*, בעלשם = Zeus Ouranos; son culte à Carthage; son nom sous la forme assimilée בעשם : V, 66.

— *en palm.* et *en arab.* בעלשמ : VII, 14, n. 2 et 215.

— *en safaitique*, בעלסמי : VII, 216.

Baal Lebanon, dieu phénicien (fragment de bronze, C. I. S., n° 5) : V, 332, v. MONTAGNES, LIRAN.

Baal Marcod, dieu sémitique, son *deutérostatès* (inscr. de Dêir el-Qal'a = R. A. O., I, 103) : V, 69, v. SECOND (prêtre en —); son domaine et celui de sa parèdre (inscr. rom. de Dêir el-Qal'a = R. A. O., I, 109, à rectifier peut-être en : *tabella obligatorum*) : V, 81; surnommé Mégrin (inscr. gr. syr.) : V, 159, v. ΓΕΝΝΕΑΣ, ΓΕΝΝΑΙΟΣ; nouvelle dédicace bilingue (gr. rom.) de son sanctuaire à Dêir el-Qal'a (gravure), partie latine toute en sigles, partie gr. en donnant la clef et indiquant le MÉTIER du dédicant VI, 35 —, v. CAELESTIS, SORMIAS.

Baal-Peor, dieu sémitique, fêtes orgiaques : IV, 276, 339, v. MAÏOUMAS, MARZKAH.

Bailyaton, n. pr. ph.; « rab » (stèle d'OUM EL-'AOUAMID) : V, 1-8, pl. I II, v. COIFFURES PHÉNICIENNES; prêtre de MALAK-'ACHTORET (stèle Louvre) : V, 151, v. 'ABDHOR.

Babaea, déesse sémitique, = Babia ou Babaia, adorée à Damas : VIII, 47.

Babaa, n. pr. juif; famille des Babaa παιδες, cf. Talmud : *Babi*, *Bebai*, *Bebon* : IV, 141, v. BARBABI.

Babelè (Babylone d'Égypte), v. ABBO-MARI.

Bacchus (Saint), associé à saint Serge en Palestine : VIII, 215, 258.

bāchoûra (la), de Jérusalem, étymologie = aram. *bar choûrā* « fils du mur » = la **BARBACANE** médiévale; repère de la première enceinte antique (vers la porte de Gennath); p. è. en rapport avec le passage secret mentionné par Moudjir ed-dîn : VII, 236, VIII, 26, 27; = le προτειχισμα de la fortification byzantine : VIII, 84, n. 4, v. **PROTEICHISMA**.
Baldā, n. pr. palm., בִּלְדָא; étymologie = ? (cf. *R. A. O.*, I, 134), p. è. < בִּלְדֵעַ ? cf. *NABODA* : VII, 354.

Βαλαδάρης (?) n. pr. aram. = p. è. **BALADAR**, בַּעֲלֵדָר; PANÉGYRIARQUE des Adraéniens : VI, 333.

Balanée, ville phén., = **BANIAS** des Arabes, encore appelée officiellement **LEUCAS** au début du m^e s. après J. C.; reprend le nom de Balanée à l'époque byzantine (v^e-vi^e J. C.) : VI, 310, 312, 314; Gérard, évêque (croisé) de Balanée : VII, 197.

Balaq, roi de Moab : VIII, 28, v. **BALQA**.

Balqā, n. l., = pays de Moab, nommé dans l'histoire de l'Égypte de Maqrizi : VII, 198; son nom بلقاء et celui de Balaq, roi de Moab (cf. *R. A.*, 1877, p. 193-199) : VIII, 28, v. **HOBAL**, **CHOROPROSOPOPÉE**.

Βαμβύκη, ville de Syrie, = **HIÉMAPOLIS** : IV, 104.

Baniās, n. l., v. **BALANĒK**, **PANĒAS**.

Banobal, n. pr. ph., בַּנְבַּעַל, inscr. de Memphis : IV, 216, VIII, 288 (*add.*, IV, 216).

Barbabi, n. pr. juif, se rencontre en hébreu et en grec dans inscr. Joppé; cf. *Baḅas* : IV, 141, v. **BKRIBBI**.

barbacane, dans inscr. des Croisades; = la **BACHOURA** arabe : VII, 236, VIII, 26.

Barbara (Sainte), sources diverses, dites de Sainte-Barbara, en Syrie : V, 328, v. **ABARBAREA**, église de Sainte-Barbara en Égypte; détails donnés par texte ARABE sur son culte (mi-

racles); **HUILE** sainte des lampes de son tombeau = existence possible d'ampoules à son nom comparables à celles de saint MÉNAS : VI, 364, 368, 371, 372; son nom devenu un n. pr. f. populaire en Égypte : VI, 366, 372.

Barcochebas, chef de l'insurrection juive : VI, 191, 197, v. **HADRIEN**, **LÉGIIONS ROMAINES**; son nom transcrit en arabe : VI, 280; ses qualificatifs : VIII, 268 —; appelé dans la tradition juive *Bar-Kozéba* ou *Ben-Kozéba* : VIII, 270; textes des auteurs chrétiens le concernant : VIII, 271-274; appelé ο μονογενής; par le **SYNCELLE** « le FILS UNIQUE »; leçon fautive à corriger paléographiquement en ομοιογενής; ou ομογενής « qui est de même race » : VIII, 268, 274 —; porte-t-il le nom de Simon sur les MONNAIES juives? : VIII, 276 —; son attitude impitoyable vis-à-vis de ses ex-coreligionnaires convertis au christianisme : VIII, 280.

BARGYDDENI, n. pr. afr., inscr. de **LEPTIS MAGNA**, cf. *Guddem*, *Gyddem*, etc., p. è. aussi *Nargendum*? : VI, 48.

Βαρταχός, n. pr. palm., בִּרְשַׁעַר : VII, 35.

Baruth, v. **BRYTHOUTH**.

Βασίλειος, titre désignant l'empereur ou Dieu? inscr. gr. métrique : V, 26; assimilation de la hiérarchie céleste à la hiérarchie byzantine dans le Talmud : V, 396.

basiliques; de **CONSTANTIN** à Jérusalem : IV, 283; — du temple de **BKL** à Palmyre; transcription du mot Βασίλειον en palm. : VII, 2 —; de **BETHLÉEM** : VII, 136.

bas-reliefs, palmyréniens : dedicace à **ARSOU** et **AZIZOU** (4 personnages assis : enfant sur trône faisant geste **HORUS**, homme debout avec bâton, cavaliers montés sur cheval et sur chameau), cf. **Dioscures**, **Gémeaux**, le couple **MONIMOS** et **AZIZOS**, etc. : IV, 203, 404, VII, 32, 34, 83, v. **NÉOCORE**, **APFAL**, **CAVALIERS** (dieux), **ICQ-**

- NOLOGIE, NATIVITÉ, MAGES (rois), SAGES-FEMMES, DORCHARA; autre avec inscr. palm. : IV, 335, v. CHADRAPHA; autre, au Louvre, p. é, d'origine palm.? dédicace gr. de MAZABANAS (CAVALIER imberbe vêtu à l'orientale avec fouet et carquois, cheveux flamboyants = divinité solaire?) : V, 154, v. GENNEAS; autre, fragment sans inscr. (trois personnages imberbes, nu-tête, armés et vêtus du costume perse = triade divine?), à rapprocher p. é. d'un autre fragment avec inscr. gr. (= C. R. Acad., 1902, p. 236) : V, 156, 157, n. 2; autre, funéraire (défunt avec ses enfants survivants), cf. bas-relief Post-Porter (R. A. O., III, 167) : VII, 356 et n. 2, v. ALIYAT; autres funéraires avec inscr. palm. : VIII, 1-14.
- **syriens**, dédicace gr. de MAZABANAS, provenant de Syrie, p. é. apporté là de Palmyre : V, 154 (v. BAS-RELIEFS *palmyréniens*); autre, du sépulcre d'ABDONAPZAS : TYCHÉ agathé (épigraphe) sous la forme d'un jeune homme tenant serpent et corne d'abondance : VIII, 48.
- bâtard**, selon Eustathe, sens étymologique de Νάδατης : IV, 252, n. 2; selon la *Chronique samaritaine*, Hérodote était un bâtard : VI, 89.
- batréthiopien** (le prétendu), monnaie d'or inconnue (*Chronique* de Jean de Nikiou) = لطر, transcr. du grec λιτρα = « la livre » : V, 186-194, v. LIVRE D'OR.
- Bayoul**, nom déformé d'un quartier d'Hébron (*Chron. samarit.*) : VI, 88.
- B B**, réduplication du β dans le nom d'Αββόδος : VII, 144, 195; réduplication analogue dans liste des mercenaires de Echmounein (Ζαββδηλου) : VI, 214.
- **sigles énigmatiques**, = p. é. βεουλεωως = ancien sénateur, sénateur honoraire? : VII, 338, v. κως.
- becs** (des lampes d'argile), raison d'être de leurs formes et de leur position : VIII, 227.
- Bed'a** (?), n. pr. m. et f. palm. נבדא, p. é. abrégé de בלידא (« Bel sait ») : VIII, 3, v. BER'A.
- Beel**, dieu sémitique, בעל = BAAL ph. et hébr., diffère du BEL (בל) palm. : V, 17, 80, n. 3.
- Βεελδωσωρος** [lecture restituée, confirmée par vérifc. de Brunnow], v. BAAL-BOSOR.
- Beer Cheba'**, v. BERSABÉE.
- Beha** (בל), porte du TEMPLE DE JÉRUSALEM : VI, 280.
- Belbars** (Le sultan), acte relatif aux fiefs d'un émir du Gharb; dépossède l'émir Zein ec-din Sâleh ben 'Ali : VI, 3, 8, v. BORTON; emploie l'ÉCRIT D'ALEXANDRE dans ses traités avec les Croisés : VI, 15; ses rapports avec les émirs BORTON : VI, 3, 21; assassine le sultan Qotouz et lui succède : VI, 27, v. 'AIN DJALOUT; appelé le roi As-Sahir (= edh-Dhaher) dans *Chronique Samaritaine* : VI, 105.
- Belsân**, n. l. (Palestine), ancienne SYNAGOGUE mentionnée par géographe juif : IV, 351, n. 1.
- Beitdecoc**, casat T. S., = Beit Douqou : V, 74, v. BETLIGGE.
- Beit Djibrin**, n. l. (Palestine), = ΕΛΕΥΘΗΡΟΠΟΛΙΣ : IV, 238; = la *Bersade* des cartes médiévales : IV, 277.
- Beit Sourik**, n. l. (Palestine), = p. é. Caphar Sorech de l'*Onomasticon* (cf. *Arch. Res.*, II, 200) : V, 46, n. 3; inscr. gr. en mosaïque (grav. pl. III^b) : V, 46 —; = p. é. ΒΕΤΣΟΥΡΙΚ des Croisés? : VII, 121, v. MANOMERIES (les deux).
- Bel**, dieu palm., בל; son nom transcrit en grec Βηλ, Βηλος : V, 17, v. BEL; la basilique de son temple à Palmyre (bilingue, gr. palm.) : VII, 2, 3; ses prêtres, et leur symposium : VII, 11; le prétendu n. pr. כמריבל (*Kamribel*) à lire : כמרי בל, « les prêtres de Bel » : VII, 11, 12, 24, 364, 395; p. é. bustes des trois prêtres principaux du collège sacerdotal de Bel (TESSÈNE palm.) : VII, 364.
- Bolcozara**, n. l. (Palestine) = *Bela* +

Zoara, les deux villes de la Pentapole : VI, 218.

Beleda(m)casal T. S. : V, 75, v. HADRON.

Belhazî, n. pr. palm. (*R. E. S.*, 147), = p. é. abrég. בלזי : VII, 355, n. 2, 363, n. 1.

Bellabus, n. pr. sémitique (inscr. lat.) = Βελιβος; transcription de בלביב : V, 80, v. BEL.

bélier, v. KHNOM.

Belus, fleuve de Syrie, = Baal de Judée = Nahr Koubin (près Jaffa) = בלביב[נ] de Josué : V, 329.

bénédiction (formules de —), s'appliquant aux lecteurs même de la dédicace (inscr. palm.) : IV, 388, V, 180, v. PALMYRÉNIEN (*langue*), BÉNI.

Benenata, n. pr. f. afr., formé sur le modèle du n. pr. Εγγεντα? (inscr. chrét. Carthage) : VI, 213.

béni (celui dont le nom est —), formule palm. désignant la divinité : VII, 19, 36, 396.

Bent Israël (tombeau des), à Hizmè : IV, 261, v. ISRAÏL.

Benjamin (territoire de), sa limite sud à la LANGUE de la mer de sel : V, 69 —.

Benjamin de Tudèle, relation hébr. de ses voyages (XII^e s., J. C.); examen critique de la nouvelle édition et traduction (1903-1904); restitution de divers toponymes : VII, 114 —, VIII, 297 (add. VII, 116), v. ALSODO, AMMONITES, ASSASSINS, COUTEAU, FERIA, INSCR. JUIVES, LATMIV, MAHOMERIS, MESSINE, MORESTAN, ORONTE, PAÏRVS; parle des Juifs établis à Tyr comme fabricants de verre : VIII, 221, n. 2.

bennou, oiseau consacré à O-iri; emblème de résurrection : VII, 153, v. VANNEAU, PHÉNIX; sa double aigrette : VIII, 42, n. 2, v. HUPPE, ALOÏETTE.

beqa', mot hébreu, עֲבָא, = *demi* = nom de poids : IV, 31, VIII, 112, 301 (add. p. 112), v. POIDS ISRAÏLITES.

Ber'a, n. pr. palm., premiers exemples = *E. A. O.*, I, 107, 109; étym. obscure; à lire p. é. BER'A (confusion ב et ד) : VIII, 3.

beribbi, titre rabbinique, en hébreu et en grec (inscr. de Joppé) : IV, 141, 146.

Bersabée, n. l. (Palestine), = BIR SA-SABA'; fouilles entreprises par les indigènes, découvertes d'INSCR. GR. : IV, 163, V, 129, 130, 131, 370, VI, 123, 186, 210, 211, VII, 184, 185, 186, 257 —, v. ÉDIT DE BERSABÉE, ÈRE D'ELKUTHEROPOLIS, ÈRE DE GAZA, CALENDRIER « des Arabes », Αβραμιοι, PALESTINA III; les diverses formes de son nom : V, 145, v. VERSAMINUM; sa garnison romaine : V, 145; emploi du calendrier julien et non égyptien : VI, 187, n. 2.

Berteleme Monge, bailli de la seigneurie de Sidon (CHANTES des croisades) : VI, 5 —.

Béryte, n. l. (Syrie); décurion et questeur de la colonie romaine de Béryte (inscr. ΝΗΑ) : IV, 288, 289, v. BEYROUTH.

Bête (le chiffre de la —) dans l'Apocalypse = 666, explication paradoxale par Οσεραπς! : VII, 398, v. ISOSEPHIE.

Betelligene, chéal T. S. transjord. = ? : V, 77.

Bethanie, n. l. (Palestine), restit. de son nom défiguré chez Maqrizi : VII, 377.

Bethel, n. l. (Palestine) = B-ILU = El-Biré = *Mahumeria-la Grande* : VII, 119, n. 3, v. MAHOMERIS (Les deux —); localisée par les Croisés à Koubbet es-Sakbra; vision qu'y eut Jacob : VII, 132, VIII, 213, n. 2, v. ÉCHELLE.

Bethesda, édifice hospitalier à Jérusalem; son nom traduit en arabe copte : *Beit er-rahma* « maison de miséricorde »; devenue dans légende locale *Beit Hanna* « maison de Sainte-Anne » : VII, 369, 370, v. PROBATIOQUE (piscine).

Bethléem, n. l. (Palestine); sa basilique; crypte avec mosaïque et inscr. gr. et latines (croisades) en mosaïques; copies par L. de ROCHEROUART et par Jacques de Véronne de la grande inscr. latine en vers, restit. et rectif. : VII, 136, 137, 138, v. TU AUTEM.

- Bethleptepha**, n. l. (Palestine), v. PELLA.
- Beitligge**, n. l. (Palestine), = Beit Lidjé = Kh. el-'Adèsè et non Beit Douqqou : V, 71, v. BEITDESCOC.
- Betomarsea**, transcr. de ביתמרסא = Maioumas = lieu du culte licencieux de BAAL-PROR : IV, 276, 340, v. MADEBA (carte de), MARZAH.
- Betsurieh**, v. Beit Sourik.
- bétyles**, diverses représentations du triple bétyle, (prétendu pressoir), hypothèse des 3 aspects d'un même dieu; cf. les 3 cônes de la *mela* de l'hippodrome antique : VI, 332, 334 et n. 2, 401; bas-relief Pétra, monnaie d'ADRAA : VI, 333, 334, v. ADRAA.
- Beyad'el**, n. pr. ph. בידאל (*Sceaux et Cachets ph.*, n° 10) : IV, 324, v. INAQAT-CHAMACH.
- Beyrouth**, n. l. (Syrie); son histoire écrite par SALAH BEN YAHYA (publ. texte arabe par le P. Cheikho en 1902) : VI, 1-29, v. BOHTOR (les émirs —), MONTFORT, SALADIN; le « chateau de Baruth » = la Qal'a = la forteresse de Beyrouth : VI, 16, v. BÉRYTE.
- βιαιοθανατοι = « morts de mort violente » : VIII, 58, v. TABELLAE DEFIXIONIS.
- Bidlr**, ou Bldlr? roi des ZAKKARI : IV, 251, n. 4.
- bile**, talisman contre la bile : VIII, 43, n. 1, v. ALOUETTE.
- binaires** (Divinités sémitiques —) : 'Aglibol, Achtar-Kamech, ATARGATIS, Echmounachoret, Echmounmelqart (cf. Εμμηραχλης), Malak-Astarté, Malak-Baal, Malakbel, Malak-Osir, 'Ofo-talr (?), Sid(m)-baal, Sid-Melqart, Sid-Tanit, Yarithbôl : V, 111, 152, 153, 154.
- (Divinités grecques —) Εμμηραχτης, Εμμηραχιδος, Εμμηραχνης, Εμμηραχλης, Εμμηρας : V, 152, 153, 154.
- Bir el-Qādhi**, n. l. (Syrie); son nom à rétablir dans l'itinéraire des Croisés, de GAZA au CAIRE : VII, 199, 373.
- Blr es-Seba'** = BERSABÉ; donnait son nom au ouâd es-Sebâ' (سباع), au lieu de سبع) : VII, 375.
- Bîtah, Bîto** n. pr. j. ביטח, ביטה, = transcr. latin *Vita*; cf. *Haiya, Hayem* : IV, 348.
- Bithynie**, confondue p.-é. avec Bata-niyé (Balanée) : V, 30, 32, v. ADRAA.
- bitume**; son emploi comme insecticide : VII, 140, v. VIGNÉ.
- Βιζος, n. pr. j.; inscr. de Joppé : VI, 187, 188.
- Blanchegarde**, forteresse des Croisés à Tell es-SAFI : IV, 19, v. TAILLE DES PIERRES; les seigneurs de Blanchegarde : VI, 15.
- Bodachtoret**, roi de Sidon, petit-fils d'ECHMOUNAZAR I, et cousin germain d'ECHMOUNAZAR II, : V, 218 —; ne porte pas le titre protocolaire de PRÊTRE d'Astarté : V, 240; omission systématique du nom de son père : V, 241; nouvelle inscr. provenant du temple élevé par lui à ECHMOUN, apparition du nom de YATANMILIK : V, 366; parenté de Bodachtoret et de YATANMILIK : VI, 165, 345; autres inscr. du temple d'ECHMOUN donnant le texte intégral : VI, 337, 339; lecture définitive : VI, 349.
- Boèce**, son prénom *Mailien* expliqué par étymologie fantaisiste visant le rapport de la *musique* et de l'art des FORGERONS : VIII, 304 (*add.* VIII, 71), v. MARTEAU.
- Bohalra** (le moine), ses rapports avec MAHOMET : VIII, 215; explication de son surnom : VIII, 215, n. 1, v. SERGIS.
- Bohémonds** (les —), princes d'ANTIOCHE, successeurs de HENAUD DE CHATILLON; rectif. de leurs noms et surnoms, altérés dans les sources arabes : Bohémoud III le Bègue = « le captif »; Bohémoud IV = « le borgne », cf. *Beimont* des chroniques : V, 391 —; Bohémoud VI prince de Tripoli et d'Antioche : VI, 21, v. BOHTOR (les émirs).
- Bohtor** (les émirs —) du Gharb

(Liban); leur histoire d'après SALEH BEN YAHYA : VI, 1 — 3^e; les rapports de Djemâl ed-dîn Haddji. (1236-1298) avec HOULAGOU, BRIBARS et JULIEN seigneur de Sidon : VI, 3; Zein ed-dîn SALEH ben 'Ali, déposé par BRIBARS et rétabli dans ses fiefs par MOHAMMED BEN QELAOUN : VI, 8; leurs relations amicales avec les Croisés de Sidon et de Beyrouth; informateurs politiques de BRIBARS : VI, 21, v. FAUSSE LETTRE; leurs rapports avec le sultan QELAOUN : VI, 22; reçoivent des cadeaux du roi de Chypre, ou du sire de BARUTH : VI, 24; leur attitude lors de la prise de Damas par les MUSULMANS (XIII^e s.) : VI, 25; massacrés par les Croisés en 1110 et en 1174 : VI, 26, 28; se rallient aux Tartares en 1260 : VI, 26, v. HOULAGOU; un autre Djemâl ed-dîn Haddji (1170-1200) confirmé dans les possessions de sa famille par Seladin : VI, 29; l'un d'eux reçoit en apanage, du sultan MOHAMMED fils de Qelaoun, le sixième de 'AIN ED-DILB : VI, 71, n. 1.

Bolhâ, n. pr. palm., בולחא = p.-é. abrég. de בולחא (cf. HANNABEL) : VIII, 4; transcriptions gr. : Βωλλας, Βωλλας, latine : *Bothas* : VIII, 4, n. 1. Βωλλα, Βωλλα, n. pr. palm., transcr. de בולחא : V, 40 et n. 1, v. BOLHA.

Bômos (Zeus) = Zeus MABDACHOS : IV, 164, 249, VII, 1, 288 (add. IV, 165), v. AUTEL, TRÔNE; βωμος = *mizheah*, et non *bama*, en ph. : V, 333; dans inscr. de KADÈS : V, 342; à rapprocher du Zeus Naos, de Dodone : VII, 81.

Borâq (la —), monture de MAHOMET = *Iblis-Ahriman* chevauché par Tahmourâs Tahmurâf (monture = *bdrak* en p.-rsé) : VII, 52, VIII, 213.

Bosra, n. l. (Haurân), mur d'enceinte nabatéen, place forte : IV, 182, 262, v. MONNAIES, ÈRE, PENTAÉTÉRIQUE; établissements placés sous l'invocation de saint Job : V, 12; son nom de בִּצְרָא devenu *Bostra* chez les Grecs

et les Latins : V, 19; a p.-é. pour origine une ancienne fondation édomite : V, 20, n. 4; centre du culte de A'RA; tradition faisant de la mère de Job « Βοσροππα » l'éponyme de la ville : V, 20, v. BAAL BOSOR; région comprise entre 'AMMAN et Bosra : VI, 212; ACCLAMATION en son honneur : VI, 303; INSCR. NAB. et ARABES : VI, 317; monnaies avec BÉTYLE (triple) : VI, 334; son archevêque : VII, 180, v. MÉTROPOLE; sanctuaires chrétiens vus par MAHOMET; basilique des saints Serge, Bacchus et Leontios : VIII, 215.

Bostra, v. BOSRA.

Bostrenos, fleuve limitant le territoire de SIDON : V, 208.

bras, dans documents judéo-araméens d'Éléphantine (forme עַרְרָא = עַרְרָא) : VI, 160, VII, 240.

bronze, ses noms et ceux du cuivre en ph., assyrien, néop., etc. : VII, 95; ouvrier en bronze : VI, 39, v. χαλκουργος.

brûle-parfums, en forme de cuillère, style égyptien : V, 4, 86, v. OUM EL-'AOUAMID (stèle).

Bruttone, n. pr. latin, afr., bilingue néop. latine de GALÈS, transcr. douteuse : VI, 387.

bullâ = p.-é. CONSÉCRATION à la divinité : V, 326.

bustes funéraires palmyréniens; MATRONES tenant CLEFS, personnages avec LANGUETTES : V, 35 —, 283; inédits (Dutens et Béarn) : VIII, 8 (pl. 1, nos 1 et 2), v. CLEFS, COIFFURES PALMYRÉNIENNES.

Byblos, n. l. (Phénicie); inscr. égypto-ph. avec cartouches de Chéchonq I et nom d'ABIBAAL : VI, 74 (pl. II), v. COMMERCE; selon légende juivemédiévale=antique ville ammonite par suite de confusion entre MALCANDRE (= *Moloch* ph.) et MILKOM, dieu des Ammonites; monument antique décrit par BENJAMIN DE TUNÈLE = p.-é. monument ph. dans le genre de la stèle de Yehaamilik (cf. E A.O.,

1, 25) : VII, 117; le Génois, seigneur de Byblos à l'époque de Benjamin de Tudèle : VII, 117, v. EMBRIACO.

C

cachets, v. SCAUX.

Cadmus, héros incarnant la civilisation sémitique au regard du monde occidental; aurait été le cousin d'un roi ph., selon Athénée, = p.-é. étymologie populaire du surnom **MAGEIRIOS** : IV, 225, 226, 324.

Caelestis (Virgo, ou Juno —), traus portée à Rome : IV, 228; mariée au dieu de l'empereur Elagabale : VI, 37; p.-é. désignée par les sigles C.S.?? (dédicace à BAALMARGUD) : VI, 38; qualifiée de *Domina* : VI, 42, n. 1; de *Sanctissima*; son sanctuaire, très vénéré, à Sîdua 'Ali (près LEPTIS MAGNA) : VI, 51; dédicaces romaines à Dougga : VI, 120.

cailles sacrifiées à HÉRAKLÈS par les Phéniciens; mythe de la caille provoquant la résurrection (εγερσις) d'HÉRAKLÈS = sa mère, ASTERIA, changée en caille, lui donnant la vie une seconde fois; DÉLOS (*Ortygie*) = « l'île aux cailles », p.-é. relais des migrations de ces oiseaux? : VII, 151 et n. 3, VIII, 298 (add. VII, 151), v. IOLAÏUS; rôle de la caille dans le mythe de Latone (Zeus changé en caille) : VII, 152.

Caïn, son nom קַיִן, de la racine קנה, cf. le קננה biblique, vocable d'ADONIS TAMMOUZ : V, 184, v. IDOLE DE JALOUSIE; ses rapports possibles avec le couple ph. Geneos et Genea : V, 184, n. 1; son nom = FORGERON, artisan, comparer קינה = *chant* : VIII, 73.

Cainites, descendants de CAÏN, inaugurèrent la vie civilisée dans la vallée au pied du mont HERMO; inventèrent la musique et l'art de forger les métaux : V, 360, VIII, 72, 73, v. SETHITES, LAMEK, CAÏN.

Caire, n. 1. (Égypte); itinéraire de GAZA au CAIRE : VII 200, 373, v.

BIK EL-QADHI, CAROUBIER; marche de SALADIN du CAIRE à DAMAS : VII, 285 —.

Caleb, v. HÉBRON.

calendrier, dit « des Arabes », à l'époque grecque : VI, 122; employé avec l'ÈRE d'ELEUTHÉROPOLIS et l'ÈRE de GAZA ou de BOERA : VI, 124, 211; employé p.-é. dans l'épigraphie du HAURAN, plutôt que le calendrier julien : VI, 126, n. 1; noms sémitiques de ses mois : VI, 127.

— *égyptien*; ses rapports avec le cycle PENTAÉTÉRIQUE : IV, 309.

— de *Gaza*, modelé sur l'égyptien, ayant conservé les noms macédoniens des mois : VI, 112, 124, 187, n. 2.

— *grec musulman* : VIII, 299 (add. VII, 254), v. ARJURATION.

— *nabatéen*, réglé sur l'équinoxe du printemps : VII, 158, v. NISAN (mois de).

— *romain*; d'origine égyptienne : IV, 312.

— *tyrien* : V, 288, 289.

Calpurnius (Fl. Victor); *praeses* de la province de Tripolitaine; sa statue honorifique : VI, 46; nom fréquent à LEPTIS MAGNA : VI, 48.

Calvaire, v. SAINT-SÉPULCHRE.

Cana (la — de l'Évangile), identification et légendes diverses : IV, 345, 357, v. KEFR KENNA.

candela, = récipient pour substance liquide = LAMPE, cf. *qandil* : VIII, 209 —.

canthari, = LAMPES : VIII, 192.

Cantique des cantiques (le —), explication des versets 5 et 6 (du chap. 1) : V, 127, VIII, 292 (add. V, 127), v. CHKHAHORET, CHALMOU; passage (chap. V, 2) reproduit dans inscr. gr. de Syrie, avec variantes; sens allégorique religieux; p. é. destiné à maison nuptiale; cf. ACCLAMATION de caractère nuptial sur linteau d'Emmaüs (*Premiers rapports mission... Palestine*, 1881, p. 35 —) : VII, 223, 224.

Cafarnaom (des Croisés), entre le Carmel et Césarée, = KEFR LAM; n'a

rien à voir avec le CAPHARNAUM évangélique : VII, 118.

Capharnaüm (de l'Évangile), sur les bords du lac de Tibériade, diffère du CAPHARNAÛM des Croisés : VII, 118.

Caphar Sorech, v. BÉIT SOURAK.

Capito, n. pr. afr., lu à tort QUARTUS (inscr. néop. Maklar) : VI, 384.

capricorne (signe du —), à reconnaître p.-é. dans sigle (inscr. gr. CHAICIS)? indiquerait mois de décembre? : VIII, 301 (add. VIII, 86).

Carandénos (Théodore), le *magistros*; son nom à restituer dans dédicace faite sous le règne de Basile II (le Tueur de Bulgares) et de Constantin VIII; = le Théodore Caranténos des chroniqueurs, personnage historique important de la même époque : V, 173-176, 185, VIII, 292 (add. V, 173).

Caranténos, v. CARANDÉNOΣ.

Carmel (Mont), v. ELIE, MELQART.

Carueas, n. l. Haurân = ville de Job, selon sainte SILVIE, invention de son prétendu tombeau : V, 13, VI, 138.

Caroubier (le —), n. l. (Palestine) = Oumm el-Kharoubba arabe; = *Heus* (var. *Hens*) de l'itinéraire de GAZA au CAIRE, à rétablir p.-é. en *Hous* = le « houx » : VII, 373.

« **Caroubier des dix** » (le —), sanctuaire musulman sur le Mont des Oliviers, avec grotte, = p.-é. sanctuaire de l'APPARITION DE L'ANGE, ou bien la grotte dite *matzi*, etc. : V, 182, 183. n. 1; v. PÉLAGIE (sainte).

caroubiers, arbres ayant donné leur nom au district de KHARROUB : VI, 73, n. 2.

Carrhes, n. l. (Palestine), visité par sainte SILVIE : VI, 131 —, v. PEREGRINATIO; son évêque « confesseur de la foi » : VI, 133; prise par Chosroès en 540 et épargnée en raison de son paganisme : VI, 137.

carte de la Terre Promise, d'après la mosaïque de MADERA = vision de Moïse découvrant, du mont Nebo, la Terre Promise : IV, 272 —.

Carthage, n. l. (Afrique); son nom

primitif *Caccabé* (monnaies de SIDON) : V, 239; personnifiée et divinisée p.-é. sous le nom de *Carthere* : VIII, 165, v. MELQART; HIÉRARCHIE SACERDOTALE : V, 66; CONFRÉRIES RELIGIEUSES : V, 210.

Carthere, v. CARTHAGE.

Casalis Syrorum, casal T. S., = p.-é. *Str* (*Siris*)?? : V, 74.

castella romains, de *Palestine*, à QANIAT EL-'ENAB, QASTAL, Qalau-nié, etc. : V, 51-53; a p.-é. pour synonyme CENTENARIUM = καστῆλιον byzantin : V, 195, n. 2; καστῆλιος = castellum : VII, 214; castellum a le sens de château-fort et de château d'eau : V, 198, n. 1, VII, 207, v. QASTAL.

— de la province d'Arabie : VI, 318, VII, 204, 205, v. THEO.

[*castellum* du limes d'Arabie, que les Arabes appelaient *مستلة*].

Cathares (La secte des —) = les *Purs* = les *Novatians* : IV, 47.

Catorle (Le lac de —), T. S., = *bahret Qdtourî*; la forme la plus ancienne du nom = p.-é. el-QANTOUN, cf. *centuria*, *centurio*, en palm. קטוריא et en nab. קטור'ינה : V, 201, v. CENTENARIUM.

cavalerie, v. CAVALIERS NABATÉENS; DALMATES, ALAE.

cavalliers (Dieux —) ARSOU et AZIZOU (BAS-RELIEF PALM.) : IV, 203 —; BAS-RELIEF SYRIEN du Louvre (cf. bas-relief de Corstopitum) : V, 154, VIII, 292 (add. V, 154); bas-relief d'El FENZOL, Men équestre, HÉLIOS ÉQUESTRE (cf. le dieu Rekoubel) : V, 158 —; v. SOLFIL, LUNE.

cavalliers nabatéens ou palmyréniens, = פרי (dédicace à CHAI' AL-QAUM) : IV, 383; en Éthiopie : V, 87-88, v. MAMBOGAIOS, COMMAGÈNE; leurs costumes à la mode perse : V, 156, n. 1, VIII, 292 (add. V, 156), v. CLIBANARI DROMADERII; chargés p.-é. de garder la frontière orientale de l'Égypte : VIII, 252. v. ARABARQUE.

caverne des Sept Dormants, v. SEPT DORVANTS.

cavernes royales de Jérusalem

- (carrière antique); *Keroub* assyrien sculpté sur le roc dans une des galeries de la carrière : VIII, 25.
- cavernes sacrées**, chez les Sémites, en Syrie et en Palestine : V, 333; la Caverne des Trésors contenant le corps d'Adam et les trois offrandes (*or, myrrhe, encens*) : V, 360, v. MONT HERMON; caverne de la *CARLESTIS Sanctissima* : VI, 51 —.
- Cedar, Cedron, etc.**, n. l. (Palestine, = קדר, = CÉSARÉE MARITIME : IV, 68, 403, VIII, 287 (*add.* IV, 68).
- cèdre** (bois de —), employé pour constructions (*PAPYRUS ARABICUS*, cf. R. E. S., 246) : VIII, 131, v. PLANCHES.
- Celer**, n. pr. afr., = néop. קלר (bilingue de GALÈS) : VI, 379.
- Cène** (la —) compar. SACRIFICES EN COMMUN (juifs, carthaginois, et palm.) : V, 206; se passe la nuit, figurée sur patènes d'argent du vi^e s. : VIII, 225, v. LAMPES.
- Cent** (le chiffre —) = ISOPSÉPHIS du nom de SAINTE-HELENE = פ : VI, 82, v. CHRISTIANE CONSTANTINIE, CENTURIO, RAB MEOT.
- Centenarium** (le —); dans le Talmud : *Qantindr* = cour, atrium, jardin (comp. قنطر = carré) : V, 196, v. CASTELLA; « centenarium Tibubuci » (inscr. de Ksar Tarcine) = fortin romain (plan carré, de ± 110 m.), p.-é. réservoir carré? : V, 194, 198, VIII, 292 (*add.* V, 194); l'idée mère est celle d'un carré : V, 200; donna p.-é. naissance au toponyme CATONIE : V, 204; stations en Afrique, en Gaule et en Corse appelées *ad centenarium* : V, 205, 206.
- Centenarius**, = CENTURIO : V, 200.
- Centuriatio**, opération technique d'arpentage = lotissement en carrés : V, 200.
- centurio**, *centuria* : V, 200, 204, v. CATONIE (lac de) CENTENARIUM, RAB MEOT.
- centurions**, nommés dans inscr. bil. palm. lat. (Cl[audius] Pythicus?) : VII, 15, 395; dans inscr. nab. transcription avec 𐤢 : VII, 248, n. 1, 250, v. ΣΠΑΡΤΗΥΟΣ, C-HORTES, LÉGIONS.
- cerfs**, mangeurs de *SKRPKNTS* : IV, 319, VIII, 290 (*add.* IV, 320).
- Césarée**, n. l. (Palestine), Flavia Caesarea (monnaies latines) = Césarée maritime, fondée à nouveau par VESPASIAN qui la dote d'un AQUEDUC (*Chronique sumaritaine*); légende attribuant l'ancienne fondation de la ville à Seth = p.-é. allusion à *Migdal Ched*, nom donné parfois à Césarée dans le Talmud : VI, 90-93, VIII, 287 (*add.* IV, 68), v. CEDAR; dans la relation du *Pèlerin de Bordeaux* : VII, 385, v. MONT SYNA.
- Césarée-Phillippe**, n. l. (Palestine) = PANEAS = BADIAS, au pied de l'HERMON : VI, 90.
- Césars** (les trois — Augustes) = p.-é. Septime Sévère, Caracalla, Geta? (inscr. nab. du Sinaï datée de l'an 100 de l'ÈRE DE BOSRA) : IV, 184-186.
- Cha'adel**, n. pr. palm., שעדאל, p.-é. contracté en *Cha'add* : VIII, 7.
- Chabbeti**, n. pr. fém. palm., שבתי, cf. noms similaires masculins en hébreu et nab. : VII, 338, 342 et n. 2, 3, v. ΣΑΒΒΑΤΙΟΣ.
- Chadraptha**, dieu sémitique, שדרפה : sur stèle phénicienne d'Aurith? cf. Σατραπης et σαρδραπης; dans inscr. palm. : שדרפה [avec bas-relief : guerrier, lance, bouclier]; attributs guerriers à Elis, Amrith et Palmyre : IV, 334-337; à Carthage (inscr. pun.) : VIII, 290 (*add.* IV, 334).
- Chagraï**, n. pr. palm., שגרי = p.-é. forme abrégée de SANSIGERAMOS? : VII, 367.
- Chai'al-Qaum**, dieu nab.-palm.-arabe, nommé dans inscr. nab. : IV, 176; qualifié de « dieu qui ne boit pas de vin » (inscr. palm.) = dieu antibachique, l'opposé de DOUCHARA, = LYCERGER dieu des Arabes : IV, 382, 397, 399; son nom contracté en safaïtique שעהקם; formes arabes possibles; sorte de αργηγετης, n.-é. rapports avec THÉANDRITES, Moïse

autres rapprochements; sens du nom = « secourir »; son culte conservé p.-é. dans celui du nebi El-Yousa' de Bousr : IV, 382, 389-395, V, 20, n. 5, 179, v. OEN, PALMYRÉNIEN (*langue*).

Chaîne (Coupole de la —), à Jérusalem, auprès de la Sakhra; rectif. de la traduction du *Livre de la Création*, confirmée par ms. arabe appartenant à M. Clermout-Ganneau : VII, 50, 397.

Χαίρις, Χαίρεας, Χαίρια; u. pr., = p.-é. nab. כִּירִים (proscyguème nab.) : VI, 335, v. THEOPHILOS.

chakara, mot arabe, شكارة, employé dans donation de JULIEN, seigneur de Sidon, dans les concessions faites par Humfrey de MONTFORT à un émir BORTON, = pièce de terre d'une certaine espèce (affermée?); mot d'origine aram. : VI, 4, 8, 10, 17, 19, v. OHERARA.

Chalamou, v. CHALMOU.

Χαλαρανης, n. pr. m. sém. (liste des soldats orientaux de Echmounéin), cf. palm. חלרפנא : VI, 214.

Chalcidoniens (1^{re} cohorte des —) = ARCHERS palm. : IV, 218.

Chalcis, u. l. (Syrie), = Q^{ue}neertu, inscr. gr. relatives à la construction du mur d'enceinte byzantin; estampages confirmant lectures proposées; ce mur, signalé par Edrisi dans sa description de Q^{ue}neertu; reconstruit sous Justinien (550-51) par ISIDORE : VII, 228 —, VIII, 81 —; autre inscr. gr. métrique faisant allusion à la menace de l'invasion PERSE, = p.-é. dernière invasion de CHOSROËS? : VIII, 85 et n. 3.

Chalkat, n. pr. ph., (dédicace de GENSAPHON), à lire plutôt שְׁלֶרֶת, forme contractée de שְׁלֶרֶת(כְּמוֹרֶת) ou de שְׁלֶרֶת(כְּעֶשֶׂת) : VIII, 128.

χαλκουργος, ouvrier en BRONZE (dédicace à BAAL-MARCOU) : VI, 39.

Challoum, n. pr. isr., שָׁלֹם, sur cachet, avec PATRONYMIQUE sans interposition du mot בֶּן « fils de » : IV, 257, 258.

Chalman, n. pr. palm., שְׁלֶמָן, porté

par le père et par le fils de SI 'OUNA : V, 283, 284, v. PAPPONYMIE.

Chalmé, n. pr. palm., שְׁלֶמָה, fils de Malikou, grand-prêtre et SYMPOSIARQUE (bilingue palm. gr.), p.-é. à deux reprises? Son nom sur TESSÈNE palm. avec buste = p.-é. son portrait : VII, 22, 23.

Chalmou ou **Challimou**, peuplade nabatéenne = les Σαλαμιοι, ayant p. é. occupé la région de JÉRUSALEM, d'où le nom de cette ville? : IV, 254; leur nom שְׁלֶמָן à rétablir au lieu de שְׁלֶמָה (SALOMON) dans le CANTIQUE DES CANTIQUES (I, 5-6) en parallélisme avec celui des QEDAR : V, 128, VIII, 292 (add. V, 127).

Chamach, dieu du SOLEIL; ses serviteurs et acolytes : IV, 323; le n. pr. théophore, INA-QAT-CHAMACH : IV, 324.

Chamim Addirim, n. l. (Phénicie), localité du territoire de SIDON? (inscr. d'ECHMOUNAZAR II); sa position géographique; contenait p.-é. le temple d'ECHMOUN SAR QADECH élevé par Echmounazar II; son nom répondant p.-é. au solstice d'hiver? repère sur le terrain : V, 230, 243, 246, 255, 296, 298, v. CHAMIM ROUMIN.

Chamim Roumin, n. l. (Phénicie), localité du territoire de SIDON? mentionnée avec CHAMIM ADDIRIM; son nom, p.-é. d'origine astronomique, répondant p.-é. au solstice d'été? : V, 225, 230, 243, 296, 298.

Chanaan, héros éponyme; légendes bibliques et arabes; sa parenté avec SIDON (*Abregé des Merveilles*); KAN'AN, fils de Châm; a pour enfants *Falestin, Sidd et Nabtl* : V. 207; Khirbet KENNAAN dans les parages de Djézzi : V, 258, n. 1.

chandeller à sept branches, sur colonne portant inscr. jud. gr. (GAZA) : IV, 140, v. SYNAGOGUES; à JOPPE : IV, 143; sur fragment de marbre avec inscr. jud. gr. : VI, 169, sur colonne avec inscr. hébr. à Fik : VIII, 291 (add. V, 28), v. ARAMÉEN (*langue*); dans la Bible : VIII, 195-197.

char, du soleil à Babylone : IV, 323;
— « des dieux », n. ph. d'une mon-
tagne d'Afrique : Θεων οχημα : IV, 323;
— d'Héracles à 'AMMAN (inscr. gr. et
monnaies « αρμα ») : VII, 149.

— de Jéhovah (char ailé) : VIII, 302
(add., p. 129), v. VISION D'ÉZÉCHIEL.

charges (associées), de sénateur et de
proède (inscr. gr. Syrie) : VIII, 123,
v. SECONDE FOIS.

CHAPHARGMI, n. l. (Syrie), inscr.
rupestre de la région de Baalbek, =
p.-é. *Kafr Dán* (**Chaphar[dan]i*?) : V,
82.

Χαρη Βοσρα, inscr. gr. BOSRA, = ACCLA-
MATION = p.-é. χαρη, 3^e, personne
subjonctif aoriste 2 de χαίρω (cf.
Wadd. 2242) : VI, 303.

chartes des Croisés, en arabe, l'une
avec sceau de MONTOUK (1280-1284),
l'autre émanant de JULIEN seigneur
de Sidon, écrites p.-é. à l'origine
aussi en français ou en latin : VI,
1—15, v. GEORGES.

Chartimas, n. l. (Phénicie), patrie de
Didon, = p.-é. *Khartoum* entre Sidon
et Tyr? : V, 209.

Chebanyahou, n. pr., isr., שבנייה,
sur cachets et ANSES estampillées;
étymologie et autres dérivés de la
racine שכן : V, 123, 129; ou bien
nom triparti : VIII, 292 (add. V, 129),
v. ELTO'ENAI.

Chechong I, pharaon, = le Sésac de
la Bible qui pillà Jérusalem sous
Jéroboam; ses cartouches sur frag-
ment de stèle portant inscr. ph. et
trouvé à BYBLOS : VI, 75.

Χεελος, n. pr. Haurân, = p.-é. palm.
et nab. כהיל, p.-é. contracté en
כלי (inscr. palm.)? : VII, 346, 347.

Chebarhor, n. pr., isr., שחרחר, sur
cachets (cf. *Sceaux et Cachets*, p. 38,
n° 4), étymologie; p.-é. son pendant
féminin dans le CANTIQUE DES CAN-
TIQUES, שחרחרת, qui pourrait être
alors le nom même de la belle Su-
lawmite : V, 126, 127.

Cheharhoret, n. pr. f., = « la
noire », v. CHEHARHOR.

Cheikh Sa'ad, n. l. (Haurân), pays
de Jos; stèle de Ramsès II dite
« Pierre de Job » : V, 13, v. AUSI-
TIS.

chekel; siclé, écrit en abrégé של sur
poids de Samarie, = נעקפח : IV,
28; mentionné dans PAPYRUS ARAM;
sa valeur comparée à celle de la
DRACHME : VI, 153, 266, v. KHALUR.

Cheima', n. pr. fém., שמע, sur ca-
chets isr.; qualifié, sur l'un, de « SER-
VITEUR DU ROI », sur l'autre, de
« SERVITEUR DE JEROBOAM » : VI, 114,
294, 297, v. TRAITES.

Chibboleth, n. pr. fém. pun., שבלת,
négociante de הקרת (épithaphe pun.)
= p.-é. marchande de CINTHA?? même
nom de Chibboleth dans inscr. néop.
de Cirta; sa traduction romaine *Spicu-
la* (= « épi ») dans la même région :
V, 315-319, v. MARCHAND.

Chihâb (tell ech —), n. l. (Haurân),
stèle de Sétî I (cf. stèle de Ramsès II
à CHEIKH SA'AD) : V, 21.

Chikrouah, fleuve de Palestine (et
non pas ville de Juda) = *Nuhar Sou-
krein* : V, 329.

Chiliarchie Héphaestionienne, v.
CHILIARQUES NABATÉENS, HÉPHAESTION.

chiliarques nabatéens, transcrip-
tion du titre grec (porté par Housai-
nou) = כלירכא (C. I. S., II, 201) =
commandant de 1000 hommes; ses
diverses formes en aram. juif et sy-
riaque; emprunté au grec à l'époque
des Séleucides, en même temps que
στρατηγος (q. v.); la chiliarchie d'HE-
PHAESTION, passa à Perdiccas, puis à
Séleucus, institution d'origine perse :
VII, 247 — 251.

Χιλινοι, tribu nab. arabe = كندة des
traditions préislamiques : IV, 290,
n. 2.

Chinitus, n. pr. pun., = כנתא, כנת :
IV, 199; VIII, 288 (add., IV, 199).

Cho'alb, nom donné à YATHRO dans
les traditions arabes : IV, 393, n. 1.

chofarot, « trompettes », nom donné
aux TRONCS placés dans le temple de
Jérusalem : VIII, 56, 300 (add., p. 56).

Cho'fat, n. l. (Palestine), village de la région de Jérusalem, necropole juive : VI, 211, v. OSSUAIRES.

Cholle, n. l. (Syrie), ville antique mentionnée dans la Table de Peutinger : IV, 74, 113.

Χορρο, n. pr. au génitif? = p.-é. כּוּרְרֻ n. pr. m. palm., à rapprocher pour le sens étymologique du n. pr. de SACERDOS : VII, 25.

choroprosopopée, noms de personnes et noms de lieux interchangeables, phénomène fréquent (Bible et traditions arabes) en particulier pour la postérité d'Esau : VII, 264, 267, n. 1, 288, n. 3, VIII, 28, v. Αἰδοῦ, HAMA, BALQA.

Chosroès, roi de Perse; son raid victorieux en Syrie : VIII, 85, v. CHALCIS.

Choullai, n. pr. nab., שׁוּלַי = SYLLAKOS (bilingue gr. nab. de MILET) : VII, 132; TAIMOU, fils de Choullai (proscynème de El-Hidjr = C. I. S., II, 243) : VII, 313, n. 1.

Χουμανῶν, n. l. (Mésopotamie) = Χουμανα de Ptolémée, *emporion* mésopotamien des caravanes palm. : VII, 15.

Χουσαφης, autre nom de la déesse Θουρω, parèdre de Σουρμουθηλος : VI, 277, n. 2, v. Θουρω.

Chousôr, dieu (*Cosmogonie* de Sanchoniaton), identifié à VULCAIN : VIII, 73.

chrétiens d'Égypte, fondation des églises coptes de sainte BARBE et de saint Serge, au Caire, par vizir chrétien (texte ARABE) : VI, 364, v. 'AZIZ, HUILE, POUSSIÈRE.

chrisme constantinien, Ⲡ, prétendu nom isopséphique de sainte HÉLÈNE qui aurait fondé toutes les églises portant ce signe (Mas'oudi) : VI, 81; autre interprétation isopséphique, par saint Ephrem : VI, 84. [sur le chrisme Ⲡ, cf. Clermont-Ganneau, *Rev. Hist. Rel.* 1921, II, p. 127.]

Christ, sa lettre à ANQAR, gravée sur les murs d'Édesse et servant de paladium à la cité contre les PERSES

(cf. R. A. O., III, 216) : VIII, 185.

Chronique samaritaine, *Une nouvelle chronique samaritaine* (1903); confrontation avec autres œuvres littéraires des Samaritains et corrections de divers passages : VI, 87-107, VII, 378, 387, v. 'ASD EL-GHANI, ABO BEKR, AIGLE, 'AIN EL-'ASEL, 'AMILA, ANTONIN, AOUZA'i, 'ARQA, BAYOUL, BRIBANS, CÉSARKE, COLOSSE DE RHODES, DENIZLI, FOURMI, GHOUZZ, HERMEL, HÉRODE, JÉRUSALEM, JESUS, JULIEN L'APOSTAT, KEFR CHIMA, MAHOMET, MER SALÉE, NICANOR, PHARE, PHILIPPE ARRHIDÉE, PORTES DE NICANOR, PTOLÉMAK, PURIFICATIONS, HAMLÉ, SÉRAPIS, ΣΙΔΙΑH, SUZANNE, TANNOUR, THÉODOSE II, YAMÉNIYÉ, ZÉNON.

chronologie romaine, ses rapports avec la chronologie nab.-arabe : IV, 301, VIII, 247, v. COMPUT.

Χρυσίων (ou Χρυσῶν), en monogramme (inscr. gr.) : V, 213, v. SIDON.

Curysorhoas, nom porté par divers fleuves de Syrie; mentionné sur monnaie grecque de LEUCAS : VI, 310, 312, n. 1.

cliborium des églises chrétiennes : VIII, 266.

clcludela, = p. é. LAMPE alimentée à l'HUILE de XIXI? : VIII, 208, 210, n. 1, v. CANDELA.

clerges de Noël, mentionnés par Maqrizi (texte ARABE) : VII, 378.

Çillab, v. LAMEK.

cippes phéniciens, distinction entre כּלָב et כּלָבָת (cf. *Rev. Cr.*, 2 février 1880) : IV, 247.

circonclision, du Kronos ph. et de ses alliés : VIII, 283; d'ABRAHAM et des siens : VIII, 284.

Ciriz, asal T. S., = Siris : V, 74.

Cirtha, n. l. (Numidie), capitale de la Numidie; formes originales du nom; monnaies; centre commercial important : V, 317.

citoyen de deux villes = Palmyre et Rome (inscr. gr. de Palmyre)? : VII, 29.

clefs, tenues par MATRONES PALMYRÈ-

- NIENNES (BUSTES FUNÉRAIRES), avec inscr. « maison d'éternité » = p.-é. clef du tombeau : V, 37 —, VIII, 9 et pl. I, v. LANGUETTES, DROIT DE PROPRIÉTÉ.
- Cléopâtre**, ses époux et fils; ses rapports avec les NABATÉENS; VIII, 250-253, v. PROLÉMÉES.
- clibanarii**, CAVALIERS PALMYRÉNIENS portant une cotte de mailles (cf. *Arch. Res.*, I, 364 et 515) : V, 156, n. 1, VIII, 292 (add., V, 156, n. 1), v. TANNOUR.
- cloches**, v. SAINT-SÉPULCRE.
- Cnossos**, n. 1. (Crète), tablette terre cuite avec inscr. crétoise en caractères linéaires; 1^{er} spécimen vu par M. Clermont-Ganneau en 1895 (cf. *C. R. Acad.*, 1904, p. 42 et 168) : V, grav. pl. III A, VI, 53; ruines exploitées par les habitants à l'époque de L. de ROCHECHOUART (1461) : VII, 127, n. 2.
- cohortes et alae**, des garnisons de Syrie et de Palestine : VI, 201, v. Héliopolis; à PALMYRE (bilingue lat. palm.) : VII, 15 —; étymologie de *cohors* : VI, 241, v. DÉNOMBREMENT.
- coiffures, palmyréniennes**, haute calotte avec couronne de laurier, fermée par un camée représentant un petit buste d'homme (sur BUSTES FUNÉRAIRES) : VIII, 10, 14.
- *phéniciennes*, calotte cylindrique (STÈLE D'OUMM EL-'AOUANID) : V, 4; avec pointe en arrière sur stèle du Louvre (cf. tiare pharaonique de la Basse-Égypte); bas-relief de Lilybée, rasoirs de Carthage : V, 149.
- collique**, v. ALOURTIE.
- collusion**, = הַכְּוֹנִית aram. (papyrus Euting d'Eléphantine); du gouverneur perse, gagné à prix d'argent, et des prêtres de KNOUS; interprétation confirmée par papyrus Sachau; cf. Talmud הַכְּוֹנִית : VI, 235, VIII, 129.
- colosse de Rhodes**, mentionné dans la *Chronique samaritaine* : VI, 104.
- Commagène**, n. 1. (Syrie); un descendant de ses anciens rois devenu archonte d'Athènes : VIII, 301 (add. VIII, 117). v. PHILOPAPPUS; CAVALIERS auxiliaires romains recrutés en Commagène et envoyés à TAMIS (Ethiopie) : V, 87, v. MAMBOGAIOS.
- commerce**, négociants palm. en Égypte : V, 303; caravanes ismaélites et midianites (Joseph, *Genèse*) : V, 306; négociant, négociante puniques (inscr. pun.) : סחר, סחרת; סחר de fer, d'or, de parfums, différence entre סחר et סחר : V, 313-316, v. MARCHAND; commerce fait par des femmes : *marchandes de vin* mentionnées dans le Code d'Hammourabi; ABISAAL, = p.-é. marchande ou marchand gibilite en Égypte : VI, 78 et n. 1, v. CHIBBOLETH; négociants NABATÉENS en ÉGYPTÉ, près de Caenopolis, cf. relations commerciales des marchands sabéens avec l'Égypte (sarcophage Caire) : VI, 121.
- comput des Romains**, dans inscr. nab. de Dmelr : VIII, 247, v. CHRONOLOGIE ROMAINE.
- CONDITIUM** (inscr. lat. d'Afrique) au sens nouveau de sépulcre (cf. *conditorium*) : VI, 380, v. TOMBEAUX.
- conformité** (en —) = לקבל aram. dans PAPYRUS Euting et sur poids d'Abydos (C. I. S., II, 108) : VI, 243.
- confréries religieuses**, carthaginoises (Tarif des sacrifices de Marseille) : V, 210, v. SACRIFICES EN COMMUN, ξῖνοι Τεμπωτοί, THIASR, SYMPOSITION, MARZEAH.
- conjonction** (la — ו) omise dans énumération de plusieurs termes successifs (dédicace ph. de BODACHRONET du temple d'ECHMOUN) : V, 238.
- conjuraton**, des auges rebelles : V, 356 —, v. HERMON.
- consécration des personnes à la divinité**, = une des formes de l'affranchissement des esclaves : V, 324; cf. l'arabe « harr » et ses dérivés : V, 327, v. ORKILLE.
- Constantin**, empereur, SA BASILIQUE du SAINT-SÉPULCRE : IV, 283; son surnom arabe « El-Moudbaffer » (= le victo-

- rieux) expliqué péjorativement : VII, 53.
- Contarint**, capitaine vénitien, faisant le métier de transporter les pèlerins en T. S. : VII, 127.
- contribuables**, délai qui leur est accordé par les ORDONNANCES DE THÉODOSÉ II : V, 146; leurs redevances fixées par l'ÉDIT DE BÉREBÉ : VII, 190. v. ADARATIO.
- contributions**, de guerre, imposée à ALEXANDRIE par 'AMR : V, 186 —. v. ÉGYPTÉ (conquête musulmane); capitation ou *djizîé*, appliquée aux populations chrétiennes : V, 191; l'impôt *kharddj* : V, 193.
- coopération** (de fidèles) à un travail de construction : VII, 227, n. 3, v. ΧΟΡΙΩΝ.
- Coran** (le). *Sourate de la lumière*, texte et traduction : VIII, 184 —; début du verset sur col des LAMPES arabes en verre émaillé : VIII, 184, n. 1, v. MICHKAT, MISBAH, OLIVIER, MAHOMET.
- Coreb**, casai, T. S., = ? : V, 77.
- Corônîs**, mère d'ASCLEPIOS et nourrice de DIONYSOS : VII, 172.
- Corstopitum**, n. l. (Angleterre), bas-relief avec Pégase : VIII, 292 (*add.*, V, 154), v. CAVALIERS (Dieux).
- côthôn**, vase et aussi port d'une espèce particulière; même évolution d'idées que pour « bassin » : IV, 135 et n. 1, v. CRATÈRE.
- couleurs** (noms des —) chez les Sémites, procédé de la reduplication dans adjectifs les exprimant : CHE-HARHORET = noirâtre ou très noire, מְדֻמָּם = rougâtre ou très rouge, יֶרֶקֶק = verdâtre ou très vert; cf. arabe IX^e et XI^e formes des conjugaisons, أَصْفَرَّ أَصْفَرًا, (être jaune) : V, 127.
- coupe des mots** (à la fin des lignes); dans les inscr. du temple d'ECHMOUN; mots coupés à volonté dans la série A; mais non coupés dans la série B, sauf pour les noms théophores Yatan-milik, Echmoun-azar, où, néanmoins, l'individualité de chaque élément est respectée : VI, 344 et n. 1, 346; dans l'épigraphie palmyrénienne les mots sont rarement coupés : VII, 395 (*add.*, p. 14).
- couronne**, le *ketil* honorifique simple chez les Arabes, le TADJ (*tdg*) insigne de la royauté suprême : VII, 168.
- course**, nom donné parfois au parcours de la vie; femme ayant aimé le Christ et ayant dirigé sa course vers lui : VI, 123; diacre ayant achevé sa course dans le Seigneur (cf. C. R. Acad., 1903, p. 482) : VI, 187.
- couteau**, coutelas, en aram. כְּסִיכָא, mot à rest. dans BENJAMIN DE TUDÉLÉ : VIII, 297 (*add.* VII, 116), v. ASSASSINS.
- couvent de Saint-Jonas** = p.-é. « Mar Yônân de Damas » : V, 31.
- Crac**, n. l. (Syrie), transcription médiévale du KARAK de Moab, à distinguer du « CRAT des chevaliers » parfois lu à tort Crac : IV, 65, 66.
- Crat**, n. l. (T. S.), forteresse entre Homs et Amrit = *Heusn el-Akrad* « forteresse des Curdes » (*Crat* = *Akrad*) : IV, 66, v. CHAC, ODO.
- cratère**, vase, et aussi nom donné à des baies ou ports, en Troade et en Campanie; port de Tyr appelé קְרַת־יִרְיָא dans document syriaque, cf. CORHON de Carthage : IV, 135.
- Création** (le livre de la —), diverses corrections et rectif.; son auteur, Motahhar ben Tâher el-Maqdisi, originaire de Palestine; sa date : (an 335 de l'hégire) : IV, 42, 53; VII, 40-54, v. RATL, NOË, ABRAHAM, SODOMITES, LOTH, SAREPTA, CHAÎNE, THÉODOSE II, FER A CHEVAL, etc.
- crédit pour acquisitions des Musées** (cf. R. A. O., III, 268, proposition faite par M. Clermont-Ganneau), occasion manquée (bas-relief LEPTIS MAGNA) faute de ce crédit : VI, 53; acquisition de 3 inscr. gr. de GAZA grâce au crédit accordé par l'Académie : VI, 112, v. ÈRE DE GAZA.
- Crète**, tessère prismatique « en

ivoire » publiée par Dumont = sceau « en stéatite » du Musée d'Athènes : VI, 53, n. 2, v. CNOSSOS.

crocodile, son existence en Palestine, au Zergâ; p. é. importé d'Égypte pour motif religieux : VI, 92, n. 2; *Abou Timsdh* « l'homme au crocodile », martyr sous Dioclétien (cf. ms. arabe de la Bibl. Nat.) : VII, 371, v. saint GEORGES.

Croisades, projets de croisades : aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, itinéraires à suivre : VII, 199.

Croisés, **Templiers**, **évêques** : IV, 138, 139; chartes en arabe; démêlés avec les émirs du Gharh : VI, 1-26, v. BEYROUTH, BOHTOR, TREVES; attaqués par les Musulmans au *passus* DAUGIAB : VI, 73; assiègent DAMIETTE : VI, 364; cf. les relations de voyage de BENJAMIN DE TUDÈLE et de Louis de ROCHECHOUART : VII, 114 —, 125 —; faits prisonniers, étaient employés aux travaux de construction : VII, 199, v. SIGNES LAPIDAIRES; luttent contre l'invasion de SALADIN : VII, 290.

Croix (invention de la —) par Sainte HÉLÈNE : VI, 84.

croix, en forme de TAU, accostée de l'*alpha* et de l'*oméga* : VIII, 173, 174, v. γραμμα τω.

croix (mots disposés en —) **ΦΩC ZΩH** (surcroix de plomb), **ΙΧΘΥC** (sur croix de bronze et sur linteau de Tell Ghariyyé) : VI, 181 et n. 1.

cuisinier, μαγειρος, qualificatif donné à CADMUS, cf. le surnom de MAGEIRIOS donné à APOLLON : IV, 225, 324 [cf. l'αρχιμαγειρος d'une inscr. de Damas, E. A. O., II, 150].

culvre, v. BRONZE.

curie, à Palmyre = p.-é. סלרכי (= συλλογια?), p.-é. curies helléniques du *démos* palm. ? : VII, 27.

cycle, *pentaétérique*, chez les Nabatéens, ses rapports avec l'ère de BOSRA et les jeux olympiques : IV, 289, 295, 316; v. PENTAÉTÉRIQUE.

— du *Phénix* = 1.461 ans = cycle sothiaque : IV, 317.

cymbale (en bronze) avec inscr. pun. (cf. cymbale de Cherchel) : V 49 —.

Cyprien (église de Saint), sur le mont du Mauvais Conseil : VII, 139, v. SAINT PROCOPE.

Cyzique, n. l. (Asie-Mineure), son sénateur (dédicace) : VIII, 148, v. xo.

D

Daanon, serviteur du SOLEIL : IV, 323.

Dacharénoi (les —), peuple nab.-arabe = p.-é. les ZAKKARI???; étymologie du nom = « les mâles », cf. דכר, דכר : IV, 252 —, v. DHAKRIN.

Dacianus, « empereur des Perses », substitué à Dioclétien dans la légende arabe de St. GEORGES, fait subir à celui-ci le martyre, = p.-é. δουκιανος, *ducianus*, haut fonctionnaire de Dioclétien et exécuteur de ses ordres : VII, 371.

Daisan, v. EDESSE.

dalet (ד), quelquefois différencié du *rech* en nabatéen : V, 61, n. 3; point caractéristique sur le *rech* en palm. : V, 61, n. 3; = 7 en araméen : VI, 160, VII, 240, v. BRAS, ARAMÉEN (*alpha-bet*).

Dalmate (le *numerus* du 3^e —), détachement de cavaliers dalmates en Phénicie, et p.-é. à Pétra? (inscr. gr. byz. Pétra) : VI, 336.

Damas, n. l. (Syrie), son fondateur mythique, Ousos : V, 12; prise par le sultan Noûr ed-dîn Mahmoûd : VI, 25, v. BOHTOR; ses MONNAIES avec SEBASMA PENTAÉTÉRIQUES en concordance avec les MONNAIES des ACTIADUSARIA de Bosra : IV, 302, 304; son calendrier : IV, 304, v. ASKOS.

Damiette, n. l. (Égypte), son siège par les Croisés d'après texte ARABE d'une valeur documentaire médiocre VI, 364.

Damor, casal et fleuve = Dâmoûr = Tamyras; situation du casal par rapport au fleuve, pont construit sur celui-ci : VI, 6 et n. 2; nom estropié en *Qalamoun* par EDRISSI : VI, 35; le rôle du Nahr-Dâmour dans la cam-

pagne d'Antiochus III : VI, 66, v. PLATANOS; appelé « fleuve d'amour » par les Croisés : VI, 73, v. PORPHYRÉON.

Dau, v. LEDDAN.

Danaba, v. DANNABA.

Daniel, nom à lire p.-é. au lieu de *Hayel* (inscr. palm.), cf. nab. דניאל; autres exemples de n. pr. juifs dans onomastique palm. : VIII, 6 et n. 1.

Dannaba, n. l. (Hauran et Moab), toponyme fréquent en Syrie; ville édomite d'après l'*Onomasticon*; ancien nom de CARNEAS, selon sainte SILVIE = confusion entre *Jobab* et *Job*, favorisée par l'existence d'une ville de DANABA (*Dh'neibé*) dans le pays de *Job* : V, 8-14, VI, 140, v. AUSITIS.

Danuba, casal T. S., = Edh-Dh'nebbé : V, 72.

Daphné, n. l. (env. d'Antioche), grande fête PENTAÉTÉRIQUE, célébrée au mois de Hyperberetazos, dérivant des OLYMPIADES : IV, 297, D. 2, 299, 308.

Dāra, n. l. (env. de Damas), = p.-é. *Dāreiya* : V, 30.

Darahamet, casal T. S., = p.-é. **Dār Ahmed?* : V, 74.

Darius, roi de Perse; l'an 14 de son règne (PAPYRUS aram. Euting) = Darius II? : VI, 230.

Daron, n. l. (env. de Gaza), = Deir el-Belah (cf. R, A. O., I, 373), confirmation par la localisation de ES-SELQA (itinéraires arabe et franc) : VII, 374.

Daskyllon, n. l. (Asie-Mineure), bas-relief avec sacrifice perse : VIII, 297 (add. VII, 77), v. MAGE.

dates (libellés des), en palm. : omission systématique du centésime : VII, 33, VIII, 4, 10, 11, 296 (add. VII, 33); omission du mot 𐤓𐤕 devant le nom du mois (de même dans le grec de Palmyre) : VII, 355, 357, 358.

— en nab. : ère de l'éparchie = ère de la province = ÈRE DE BOSRA : VII, 158, v. en outre, NUMÉRATION.

— royales, emploi en arabe de la forme plurielle « ANNÉES de règne » confir-

mant même tournure en ph. (cf. R. A. O., II, 387 —) : VI, 231, n. 1, 390.

Dauglae (*passus*), n. l. des Croisades, = défilé entre le DAMOR et Sidon, = Djiyé = PORPHYRÉON : VI, 73.

dauphin, ennemi du POISSON VOLANT; son nom grec transcrit en arabe : VII, 383.

décret du Pirée, daté du 4^e jour du MARZEH, = p.-é. choix des grandes fêtes pour les dédicaces et cérémonies honorifiques : V, 210.

Deddjal, = Antéchrist musulman : VIII, 218, n. 1.

déesse nabatéenne, תרה ou תרה?; son pendant mâle = p.-é. תרה (v. PALMYRÉNIEN, langue)? cf. تريا « les Pléiades », et la déesse 𐤓𐤕 (= abréviation??); son nom p.-é. (?) dans la composition de celui d'OROTAL : VII, 37, 215, D. 1, VIII, 233, D. 3.

défective (orthographe), v. SCRIPTIO PLENA ET DEFECTIVA.

defixionis (tabella), v. TABELLA.

degel, mot aram. 𐤁𐤂𐤍 (PAPYRUS d'ÉLÉPHANTINE), p.-é. sens militaire, cf. *tagma* et *héémonies* ptolémaïques : VIII, 135, v. ÉLÉPHANTINE.

Deipnokrités, fonction d'ordre p.-é. religieux (inscr. gr. du LUCAS FURRIANAE) : VIII, 53, 300 (add. p. 51).

Deir es-Serb (porte de —) à JÉRUSALEM : IV, 245, VIII, 288 (add. IV, 245).

Deir Sem'au, n. l. (env. d'Alep), = antique Telanissos; sanctuaire de S^r SIMÉON Stylite, avec inscr. gr. gravée sur la porte (= Wadd, n° 2694), nouvelle lecture, = le même verset psalmique que celui de la grande mosaïque de Kabr Hiram : IV, 85, V, 290; autre inscr. en mosaïque où il est question d'un PÉRIODEUTE de Telanissos : VIII, 93, n. 1.

Deira, casal T. S., = ed-Deir : V, 73.

Delos (L'île de —) appelée ASTERIA et ORTYGIA : VII, 151 —, v. CAILLE; culte d'ASTARTE : VIII, 298 (add. VII, 150).

delta, forme byzantine de cette lettre (inscr. Palestine) : V, 47.

déluge, légende localisée dans la ré-

gion du Liban : VII, 46, — v. TANNOUR.

Déméter, v. ASFARTÉ et TANIT.

demî, dans les langues sémitiques = dénomination générale de mesure : poids, monnaie, etc. : IV, 31 —, v. BEQA', KHAÇI, NEÇEPI.

Denizli, n. l. (env. de Smyrne), délimitée par tremblement de terre : VI, 106.

Dennaba, v. DANNABA.

dénombrement (procédé de —) par jaugeage, pour l'armée perse (Hérodote); même système appliqué aux Moabites et aux poulets « vendus au cercle » : VI, 241 et n. 2, 3, VII, 140, v. HANDIZ.

Derach, casal T. S., = El-A'râq? : V, 74.

descente rituelle (καταβασις) = *perid* dans les cultes syriens et p.-é. aussi à l'HERMON : V, 365, v. YARFED, ANFES DÉCHUS.

δεσμός, ses divers sens; employé au sens magique dans les TABELLAS DEFIXIONIS, et p.-é. aussi dans l'inscr. métrique du LUCUS FURBINAE : VIII, 53-57, 300 (add. p. 51).

δεσποτης, épithète c. réclame de Θεός (inscr. gr. Palestine) : VII, 182, 207.

δευτεροστατης, v. SECOND (prêtre en —).

Devise des Chemins de Babylone : VII, 373, v. CAROUBIER.

devotionis (tabella —), v. TABELLA DEFIXIONIS.

Dhikrin, n. l. (Palestine), toponyme fréquent, à rapprocher p.-é. des DACHARÉNOI? : IV, 254 et n. 2.

diaconesses, Sophie, nouvelle PHOEBÉ et nymphe du Christ (inscr. gr. du Mont des Oliviers) : VI, 144, 210; Urbicia : VI, 146.

Diarbekir, n. l. (Palestine), inscr. gr. : IV, 75, VIII, 287 (add. IV, 75).

δια σλω, sens indéterminé, = p.-é. formule funéraire juive? (inscr. Joppé) : VI, 181.

διασφραγιστος, v. PERFECTISSIMUS.

Dibon, n. l. (pays de Moab), plan des ruines de la ville moabite : VII, 204, v. ABARIE.

δικαιος, épithète eulogique, donnée à un MIÈREUS (épitaphe chrétienne en grec vulgaire), rare, mais nous sans exemple : V, 167.

dictions arabe vulgaire et persan : V, 82.

Didon, sa patrie d'après Jean de Nikiou : V, 209, v. CHARTIMAS; rapprochement étymologique (δίδωμι = donner) avec TANIT (√TN)? : VI, 273, VIII, 295 (add. VI, 273), v. ANNA; son nom sur monnaie d'Elagabale frappée à Tyr et mosaïque d'Héliarhase : VI, 277, n. 4; origine libyenne du nom de Didon qui se serait appelée primitivement *Elissa* selon Timée : VI, 276, 277, 278, n. 1.

δι' ημῶν (le —) et DIMAS le mauvais LARON, origine mytho-iconologique (cf. *Rev. Crit.*, 1879, p. 92 et 20 août 1883) : V, 390, VII, 219.

dieux dits « d'un tel » : A'RA, dieu de notre seigneur, dieu de Rabbel : IV, 170, 178; dedicace faite au dieu de GENNEAS? : V, 155-163; Θεός ΑΥΡΟΥ, Θεός ΟΥΡΑΝΟΥ, Θεός ΑΜΕΡΟΥ, etc. : V, 160; le dieu d'Arkesilaos : VIII, 48, v. ABE'RAPPAS.

dieux importés : à Petra (inscr.-gr.) : IV, 114; à Rome (*Virgo Coelestis*, mariée au bétyle d'Enéas) : IV, 228; idole de HOBAL, transportée par 'AMR de la BALÇA à la Mecque : VIII, 34 et n. 2.

dieux innomés, en palm : VII, 19, 36, v. BÉNI (celui dont le nom est —).

dieux nabatéens, v. ALLAT, ABES, ARSOU, AZIZOS, CHA'AL-QAUM, DÉES-E NABATÉENNE, DOUHARA, 'OBODAT, OROTAL, THEANDRITES, etc.

dieux (faux —), OGÉNÈS : VI, 283-287; GENNEAS : V, 155, 159, 162 [El Amon, Nesepteitis, etc. cf. Clermont-Ganneau, *R. H. R.*, 1921, II, p. 148 —].

dieux (propriétés, revenus, trésors des —), v. OBLIGATA.

Dimas, nom du mauvais laron, prêtant à un jeu de mots byzantin : V, 390, VII, 219, v. δι' ημῶν.

duar, sou d'or byzantin, *δηνάριον*, sa valeur et son poids : V, 187, 190, v. *λίτρα*.

Diocletien (l'empereur), fait construire la route reliant PALMYRE à Aracha : IV, 70, v. STRATA DIOCLETIAN; fonde un camp à PALMYRE : V, 93, n. 2, 105; ordonne le cadastre et le bornage des divers territoires de la Syrie : V, 387; Dioclétien et Maximien, qualifiés d'empereurs frères (williaire de HESBON), nommés *Jovius* et *Herculius* (inscr. bil. de QAL'AT EZMAQ) : VI, 210, 301; son ère = ÈRE DES MARTYRS : V, 100, VI, 327; son nom reconnu à tort dans celui de DATCIANUS : VII, 371.

Diongène, tombeau d'Antonin Diogénès à EL-HAS = SÉPULCRE COLLECTIF : IV, 122, 369, n. 1, VIII, 287 (*add.* IV, 122); Flavius Diogénès, logistès de Palmyre : V, 92, VIII, 291 (*add.* V, 92), v. *λογιστής*; et *μυτρω*....

Dionysas, n. l. (province d'Arabie), = p.-è. SALKHAD (cf. *E. A. O.*, I, 178, 186) = ville de Dionysos = ville de DOUCHARA; ses habitants appelés *Dionysiens* par Damascius : IV, 263.

Dionysos, dieu adoré chez les *Tyriens*; se rattache à ASCLEPIOS (= ECHMOUN) par CÔRONIS (nourrice de Dionysos, mère d'Asclépios) : VII, 171.

—, chez les *Nabatéens* = DOUCHARA; la lutte du 3^e Dionysos de Nonnos (le Bacchus indien) contre LYCURGUS = antinomie entre DOUCHARA et CHA'AL-QUAM : IV, 398, 399; rivalise avec Poseidon pour la fondation de Béryste : IV, 399; = OROTAL selon Hérodoté : V, 113; représenté p.-è. dans le décor du palais de M'CHATRA : VII, 206.

—, chez les *Grecs*, son culte à Rhodes sous le vocable de *Θωρινίδας* : VIII, 162, n. 3; son RAVEIL par les Bacchantes : VIII, 163.

Dios, auteur d'une *Histoire de la Phénicie* : VIII, 151, 152, v. *ΕΓΓΕΡΣΙΣ*.

disque solaire ailé, = p. è. le *Kabod*

israélite : IV, 10; figuré sur STÈLE d'AMRITH, IV, 328.

divin (notion du —), « divinité » au sens concret et abstrait, en phén. = ELIM : VII, 93.

divinités, v. BINAÏRES.

Djebail, v. BYBLOS.

Djebel el-Khamar, nom donné au M^t DES OLIVIERES (Moudjir ed-Din) = p. è. *El-Chamir* de la légende chrétienne : V, 183, v. PALME OU PALMIER DE LA VIERGE.

Djefâr (el —), région au sud de la Palestine; la limite qui l'en sépare passait par *Ma'in* = *El-Mou'ayyané* (de Qodama) à corr. en *Ma'iné* : VII, 375 —.

Djerach, n. l. (Syrie) = Gerasa; inscr. gr. en vers de Germanos (vétéran ou athlète?) : V, 307 —. VIII, 293 (*add.* V, 307); autre inscr. gr. du GYMNASIARQUE Athénion, datée de l'an 105 (ÈRE DE POMPÉE? ou de BOSRA?) : V, 310 —; inscr. romaine : VIII, 78, v. POZZOLES.

Djermag (plur. *Djerdmiga*); nom donné aux anciens Assyriens par les Arabes : VI, 356.

Djezzin, district libanais de la montagne de Saïda (Eorisi) : VI, 33.

Djoraïdj, ascète chrétien d'après la tradition musulmane : VII, 51.

Dodone, n. l. (Grèce); origine égyptienne et ph. de son sanctuaire (Hérodote) : VII, 83.

dolgt nourricier, v. ABRAHAM et Isis.

Dolichenus (Jupiter); sa figuration ou celle de MITRA sur bas-relief avec taureau : VII, 231, 398, VIII, 298 (*add.* VII, 231), v. ΩΠΙ; couleur blanche des vêtements de ses prêtres aspirants : V, 68.

dolmens en Palestine, relevés par M. Clermont-Ganneau en 1871 : IV, 261, v. RACHEL (tombeau de —).

domination, l'idée abstraite passant au sens concret de dominateur : VII, 215, v. SULTAN.

Domitianus, v. ACHILLEUS et MONNAIES.

Dôra, n. l. (Palestine). = *Tantoura* =

- Dor* biblique; son tyran Zoila : V, 285, v. ZOILA; délivrée du jong juif par Pompée; ère employée (monnaies et inscr.) = ÈRE DE POMPÉE : V, 286, 287.
- Dorothee** (le soldat), mort avant d'avoir obtenu l'HONESTA MISSIO (inscr. gr. du Negeb) : VIII, 168-169.
-δωρος et ...τος, terminaisons de n. pr. gr. théophores = p. é. « donné (voué) à la divinité » et non pas « donné par la divinité »; cf. même conception des n. pr. théophores sém. composés avec עָבַד (*E. A. O.* I, 102) : V, 324, VIII, 293 (*add.* V, 324).
- double ligne horizontale** séparant les légendes des cachets israélites; caractéristique signalée par M. Clermont-Ganneau dès 1870 : IV, 259 —; autres exemples : V, 122.
- doubles noms sémitiques**, v. PATRONYMIQUES SÉMITIQUES.
- Douchara**, dieu nabatéen, = « dieu du Chara », surnom topique, distinct du nom spécifique qui pourrait être OROTAL? A'RA? ou autre... : IV, 170, 397, V, 109; VII, 215, n. 1; *Douchara A'ra* en un seul vocable : VII, 155, 215, n. 1; son nom déformé en Θεσσαρης, Θεσσαυρος (cf. Αρης, ΝΥΝ, *Areopolis*) : IV, 248, n. 5; son MÔTAB : IV, 248; jeux solennels célébrés en son honneur, = années *Dusariennes* : IV, 298 —., 307 —., v. ACTIA DUSARIA; nommé « dieu de notre seigneur » : VI, 324; « dieu des Adraéniens » : VI, 334, v. BETYLES; = DIONYSOS, dieu bacchique opposé à CHAÏ' AL-QAUM : IV, 263, 397 —.; p. é. un Θεος Σαραβρυος : IV, 397; nommé *Zeus-Dousarès* dans bilingue gr. nab. de MILET : VII, 306 —.; son nom écrit דשך en safaitique : VII, 216; rapports possibles de sa légende (enfant divin) et de celle de Jésus : VII, 86 —., v. BAS-RELIEF PALM., NATIVITÉ.
- Douma**, n. l. (Arabie), plusieurs villes de ce nom : IV, 250, n. 4, v. SACRIFICES HUMAINS.
- Doumaténiens** (Les —) peuplade d'Arabie : IV, 249, 250.
- douze**, division légale de la propriété en douzièmes, employée pour les SÉPULCHRES; cf. système de l'as romain : IV, 362 —.
- drachmes**, attiques ou syriennes, dans les inscr. de Syrie? : V, 313; sa division en oboles et en chalques : VI, 153, v. CHERKEL, KHALLUR.
- droit de propriété**, au Sinaï (inscr. nab.) et au Safa, (inscr. safaitiques), cf. usages actuels des Bédouins du Sinaï : IV, 191 —, V, 383; des sépulchres palm., p. é. représenté par titre symbolique = LANGUETTE triangulaire tenue par défunt et dont une porte la formule « à Yarhai, hélas » avec le 5 d'appartenance : V, 38 —; divin ou communal : V, 82, v. OBLIGATA.
- droit des pauvres**, chez les NABATÉENS : IV, 191, 289 —.; mesure de blé consacrée à Khalil (Abraham) pour être distribuée aux pauvres : V, 383.
- dromedaril**, = CAVALIERS nabatéo-arabes : VIII, 174, 181, n. 2, v. TROUPES, ULPIANUS.
- duel en araméen**, nouvel exemple nabatéen? : V, 367, VI, 114.
- Duera**, casal T. S. = **Douetr*? : V, 73.
- Dusarès**, v. DOUCHARA.
- dynastie, nabateenne** : quatre noms dynastiques : 'Obodat, MALIKOU, Haritai, RABBEL, par alternance PAPPONYMIQUE : VII, 307 et n. 2, v. ASÉTAS; date de la fin de la dynastie : IV, 174, 178, VIII, 247, n. 3, 288 (*add.* IV, 174), v. RABBEL; rectification chronologique des dates de règne de RABBEL II : VIII, 262-263.
- **sidonienne** : ECHMOUNAZAR I et ses successeurs, à l'époque ptolémaïque et non perse : V, 217, 223, VI, 341, 352, v. ROI DES ROIS; tableau généalogique : V, 249; quatre rois connus : VI, 353.
- Ebelsata**, n. l. (région de l'HERMON); étymologie du nom (עבֶל־סָטָא = « deuil »); lieu où l'assemblée des « fils du ciel »

célébrait le deuil (Livre d'Enoch), cf. les Adonies funèbres où l'on pleurerait Tammouz : V, 362-364.

échelle de Jacob, à BETHEL, comparée à l'échelle de lumière par laquelle MAHOMET est monté au ciel : VIII, 213.

Echmoun, dieu phénicien = ASCLÉPIOS et aussi p. è. DIONYSOS; sa mutilation, sa mort et sa RÉSURRECTION par ASTRONOË : VII, 171 —; dieu principal de SIDON; fils de SADYCOS (= p. è. Ῥῆσκηφ) comme le héros éponyme SIDON : V, 207, VII, 174; v. ASCLÉPIOS (fleuve); = p. è. 'OTARED (= la planète Mercure = HÉMÈS) avec sanctuaire à Sidon, selon la tradition arabe : V, 380, VI, 289 et n. 2; en combinaison avec d'autres divinités : V, 153, VI, 288, v. BINAIRIS (divinités), HÉMÈS-HÉRAKLÈS; dédicace ph. : V, 34.

— *sur Qadech* = seigneur de sainteté? ou seigneur de Qadech?, dieu dynastique d'ECHMOUNAZAR I; nommé dans l'épithaphe d'ECHMOUNAZAR II avec le vocable additionnel שר קדש ען ידלל בדר, cf. le nom du NAHR EL-AOULÉ (= p. è. ידלל); vénéral aussi par BODACHTORET qui lui élève un temple à SIDON : V, 225 —, 250, 253.

— *son temple* à Sidon construit par BODACHTORET sur le bord du NAHR EL AOULÉ, différent de celui construit par Echmounazar II et sa mère à CHAMIM ADDIRIM : V, 217, 247, 249, 255; description générale, situation, forme du temple, construction, disposition des inscriptions encadrées et formant 2 séries A et B = 2 périodes successives de construction : V, 221, VI, 341 —; inscriptions dédicatoires, discussion critique des lectures et traductions proposées par divers auteurs : V, 217-267, 259, 366, VI, 162, 337, v. YATANMILIK, PRINCE HÉRITIER; lecture définitive de M. Clermont-Ganneau : VI, 349.

Echmounazar I, roi de Sidon, grand-père de BODACHTORET et d'ECH-

MOUNAZAR II, = p. è. le ABDALONYME d'Alexandre? aurait pris le nom d'Echmounazar par dévotion à ECHMOUNN SAR QADECH : V, 217-253; à lui p. è., et non pas à son petit-fils BODACHTORET, appartient le long PROTOCOLE énumératif des inscr. du temple d'ECHMOUN? : VI, 344, n. 2.

Echmounazar II, roi de Sidon, fils de Tabnit et d'AMASTORET, petit-fils d'ECHMOUNAZAR I : V, 217 —; ne porte pas le titre de « PRÊTRE d'Astarté » du PROTOCOLE ROYAL complet : V, 240; mentionne son suzerain « l'adon melakim » : V, 223; son hypogée construit loin de celui de son père (près de CHAMIM ADDIRIM); son épithaphe, visant spécialement un roi, violateur éventuel de sa tombe, implique p. è. antagonisme entre lui et son cousin BODACHTORET : V, 245; interprétation des lignes 4 et 20 de son épithaphe : תנ כמ קק = p. è. interjection, ou impératif introduisant l'adjuration : « O toi qui que tu sois! »; cf. épithaphe de Tabnit et stèles de Netrab (E. A. O., II, p. 197 : VI, 203-208, 373, VIII, 294 (add. VI, 204, n. 2)).

écriture verticale, v. SYRIACQUE, EUPHRATE.

écritures, n. ALPHABETS.

Edesse, n. 1. (Mésopotamie), traversée par le Daisan ou Skirtos, qui l'a inondée plusieurs fois, détruisant l'église de Saint-Thomas construite par VALENS : VI, 135; assiégée par les Perses : VI, 135; JUSTINIEN canalise le Daisan et reconstruit l'église et le martyrium de Saint-Thomas, visités par sainte SYLVIE : VI, 132, 135; évêque d'Edesse « confesseur de la foi » : VI, 133.

édit d'Agrippa II (trouvé à YABROUD), rendu à la requête de x contre l'usurpateur de la prêtrise et prévaricateur : VII, 54, 56, 74; fac-similes et reconstit. proposées : VII, 60; cf. édit d'Agrippa I (WADD. 2329), lecture nouvelle et fragment additionnel (cf.

R. A. O., I, 12, n° 10) : VII, 65 et n. 2; situation politique de la région à cette époque : VII, 75, 76, v. λεγες, *LYSANIAS*, *SAMSIGERAMOS*.

édit de Bersabée, = édit. impérial byzantin, contenant, avec le chiffre de leurs redevances, la liste des diverses localités des trois Palestines; cinq fragments retrouvés 1^{er} : V, 130, 131 (grav.); 2^e, 3^e, 4^e : VI, 210, VII, 186, 187, 188, pl. II, n° 3; 5^e : VII, 257-284, pl. IV; fragments VI, VII, VIII : VIII, 299 (*add.* VII, 258); récapitulation de toute la bibliographie : VII, 258, n. 1; observations géographiques : VII, 262 —, v. *PALESTINE III*; indications de divers fonctionnaires, analogies avec l'édit d'Anastase et surtout avec deux ordonnances de Théodose II : V, 135, 136, 141, 143, v. *SIGLES*; nouvelles observations topographiques : VII, 329, v. *ΑΡΙΝΔΗΛΑ*, *LIMITES*, *ΣΤΡΩΣ*.

édits (fragments d'—) analogues à l'édit de Bersabée, provenant p. é. d'un édit d'Anastase I, trouvés à Qouseir el-Hallabât, Bosra, Mothana, et en Cyrénaïque : VII, 214, n. 3.

Edom, n. l. (Syrie) —, son éponyme אדם = p. é. *ADAM* (paronomasie populaire), = *Esau*; n. pr. hébr. théophrase : עבדאדם (cf. עבדחורן) : IV, 254, n. 2, 392 et n. 3; v. *THEANPRITÉS*; idole de Moïse dans le pays d'Edom : IV, 392; rapport étroit entre le pays de 'Oûs et Edom : V, 12, n. 1; Bela' roi d'Edom, auquel succéda Jobab confondu avec Job : V, 9, 14, v. *DANNABA*.

Edrisi, géographe arabe : VI, 32 —, v. *SAÏDA*.

ηγεμων, au sens de « commandant de légion » = הגביר palm. (bil. gr. palm. cf. *Tarif* II, l. 15 et l. 24) : VII, 20 et n. 3.

egerais, double sens : « construction » ou « réveil » : VIII, 149 —, 156, 161, v. *RÉVEIL DES DIXUX*; = *RÉSURRECTION*, cf. *εγεσεις* d'HÉRAKLÈS : VIII, 124 —;

au sens d'INAUGURATION (textes de Dios et de MÉNANDRE) : VIII, 151, 153 —, v. *HIRAM*; *εγεροι*[τη; ?] = p. é. quelque nom de fonction dérivé de *εγεροι*. ? (inscr. gr. de Palestine et de 'AMMAN) : VII, 175, VIII, 124, 125 et n. 2, 164, v. *ΜΕΡΙΜ ΕΛΙΜ*.

églises chrétiennes (constructions d'—) en Palestine : IV, 356 —, VIII, 290 (*add.* IV, 356), v. *HÉLÈNE* (S^{te}), *JOSEPH*; de Saint-ELIE sur le M^t Carmel : VII, 118; de Saint-Serge et de Sainte BARBARA en Égypte : VI, 364.

Égypte, en phén. מִצְרַיִם (inscr. égypto-ph. de BYBLOS) : VI, 77; son nom arabe : VI, 367; son histoire par MAQRIZI : VII, 198; les négociants palmyréniens, leurs caravanes et leur hanse en Égypte : V, 300, VII, 354, VIII, 234. v. *l'ÉGYPTE*; cf. les caravanes ismaélites et midianites en Égypte (Genèse) : V, 306; *NABATÉENS* venus d'Arabie jusqu'au près de Caenépouli, probablement pour *COMMERCE*, cf. les marchands sabéens (*R. A. O.*, II, p. 9) : VI, 121 —; conquête musulmane et tribut imposé à la population : V, 186, 191-194, v. *BATH*, *DINAR*; valeurs et rapports des monnaies ayant cours en Égypte à l'époque perse : VI, 154, v. *KHALLUR*; textes araméens d'Égypte : VI, 147, 221 —, 391, VII, 79, v. *PAPYRUS ARAMÉENS*, *JUIFS*, *ABYDOS*, *SYÈNE*; *NOMS PROPRES* gréco-sémitiques : VI, 213, v. *APOLLOPHANÈS*, *Χαλαρανης*; inscription nab. d'Égypte datée d'un *PROLÉME* : VIII, 229-248, v. *TELL ECH-CHOU-GAFIYÉ*; graffiti nabatéens de la Haute-Égypte : VI, 121; district méridional de la Haute-Égypte = la province de תְּשֻׁרִים des *PAPYRUS ARAMÉENS* : VI, 222; les *CHRÉTIENS* d'Égypte : VI, 364; fresque de Baouït (la *NATIVITÉ* et les *SACRÉS-FEMMES*) : VII, 84; bilingue palm. et gr. : VII, 252, v. *MAQQAI*; bilingue gr. et lat. : VII, 159, v. *AGRIOPHAGES*; vare grec avec nom carthaginois : VII, 39, 40, VIII, 296 (*add.* VII, 39), v. *ABRÉGÉS*, *ΠΙΜΙΛΚΑΤ*; *MON-*

NAIES au type attique avec légende araméenné : VIII, 297 (*add.* VII, 79), v. SYENR.

Égyptienne (L' -), מִצְרַיִת (א), sur-nom d'une Palmyrénienne : VII, 354.

ΕΙΧ. n. pr. j. = חַיִּית (bilingue de JOSEPH, fils de LAZARE : IV, 14).

ΕΙΧΑ; ΙΑΧ; n. pr. j., étymologies possibles (cf. *Archaeol. Res.* II, 400) : IV, 146, n. 3, 147, 148.

ΕΙΣΑΒΗΧ, n. l. (Palestine) : VII, 280, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

ΕΙΣ ΘΕΟΣ, formule chrétienne monothéiste, très fréquente en Syrie; ΕΙΣ ΘΕΟΣ Ο ΖΩΩΝ (inscr. d'Arsoûf) : VII, 182, v. PAIN LITURGIQUE.

EI, dieu phénicien, אֵל, son nom spécifique à l'état isolé (inscr. phé.), semblant faire pendant à celui d'Osi-ris ? V, 376.

Elath, v. AILA.

Eleazar, n. pr. hébr., sur OSSUAIRES, de Cho'fat et du Mt des Oliviers : VI, 211.

Éléphantine, n. l. (Égypte) démonstration de son identité avec Yeb, en aram. יֵב : VI, 159, 222, 233; ce nom p. é. sur OSTRAKON ? : VI, 159; « la forteresse de Yeb » nommée dans PAPYRUS ARAMÉENS provenant d'Éléphantine : VI, 222, 233; autres PAPYRUS et OSTRAKA araméens d'Éléphantine : VI, 147, VIII, 128, 133, 135; v. PÂQUE; temple et collège de prêtres du dieu KHNOUB : VI, 234; condition des Juifs, p. é. classés dans les bureaux militaires, sous des DEGES différents sans être nécessairement des soldats de profession : VIII, 135, 136, v. MIR-TARYAH.

Eleuthéropolis, n. l. (Palestine), = Beït Djibril : IV, 237, v. SIMÈ; son ÈRE : VI, 122; son calendrier (julien ? ou arabe ? début le 1^{er} janvier, ou le 22 mars ?) : VI, 127; inscr. chrétiennes datées avec précision de l'ère d'Eleuthéropolis combinée avec le CALENDRIER DES ARABES mis en concordance avec le calendrier julien : VI, 211.

Elias, ΦΙΛΙΠΠΟΥ, construit l'église de SAINT-THÉODORE à Djizé : VIII, 80.

Elchama', n. pr. sém., qualifié de « FILS DU ROI » sur cachet hébr. (R. A. O., II, 380) : VI, 297, v. SERVITEUR DU ROI.

Elie le Thesbite (le prophète), sa patrie légendaire (cf. E. A. O., II, 139-140) = vallée d'Elias ? : V, 32, VII, 372, v. 'AUF (mont.); confusion entre son nom, le mot hébreu *eli*, et l'aram. HIL : VIII, 297 (*add.* VII, 77), v. JÉSUS; aux prises avec les prêtres de Baal : VIII, 164, n. 4, v. MEQLM ELIM; ÉGLISE de Saint-Elie sur le Mont-Carmel : VII, 148.

elim (*ilm*), mot ph. אֵלִים, désignant parfois certains magistrats (R. A. O., I, 83); au sens plus général de « divinité »; au sens de « divin » « sacré », lorsqu'il fait fonction d'adjectif; précédant le nom d'un dieu ou d'une déesse : IV, 233 et n. 3, VII, 93, v. MEQLM ELIM.

Elissa, v. DIDON.

El-Kronos (tétrapète) dieu ph. (Sanchroniathon), figuré sur cachets : IV, 158, v. KRONOS.

ΕΛΛΕΒΑΝΑ, n. l. (Palestine) : VII, 277, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

El-'Ozza, déesse arabe, אֵלְעֻזָּא (inscr. nab) : VI, 317, VII, 215; son nom dans le n. pr. théophrase עֲבֵדאֵלְעֻזָּא : VI, 317, n. 1.

Elthemios, nom d'un stratège nab. (Josèphe), douteux, à rectif. en SOEMOS (?) : VII, 379, 380.

Elyo'ënaï, n. pr. m. j., אֵלְיוֹעֵנַי, porté par plusieurs personnages bibliques (avec var.) et par un Juif araméen de la nécropole d'ALEXANDRIE : VIII, 62 —, 300 (*add.* p. 62), v. PAPPONYMIR, AQABIAH; cf. autres noms tripartites : VIII, 292 (*add.* V, 129), v. CHEBANYAHOU.

Embriaco (Guillelmus), seigneur génois de Djebail (1157, 1154) : VII, 117, v. BYBLOS.

- Emmanuel**, n. pr. isr. עִמְנוּאֵל : V, 179, 'AMDYAHOU.
- Enmaüs** (castellum), identifié parfois avec ABOU GHÖCH, parfois avec 'Amouds où l'on a trouvé également des inscr. romaines de légions : V, 52, v. QARIAT EL-'ENAR; selon tradition des Croisés = Koubelbé : VII, 129, v. MODIN.
- Empédocle**, philosophe grec, son nom altéré en *Prouqôlîn*, *Pédoum*, etc., chez les auteurs syriaques : IV, 35-41; sa doctrine : IV, 42.
- emphatiques** (lettres —), loi harmonique : principe de compensation phonétique se traduisant par variations orthographiques des lettres naturelles [E. A. O., II, 196] : IV, 121 et n. 5, V, 203. 318 et n. 2, VI, 317, 387, VII, 92, v. SAHOUEI EL-KHIDHR, MASCULUS, SATUR, z (la lettre); applicable au ra arabe : VI, 367.
- enfants**, v. *fil*.
- Enoch** (le Livre d'—), son auteur, p. è. originaire de la région de l'HERMON, qu'il décrit en détail : interprétant au point de vue juif des traditions et pratiques païennes locales : V, 355, 362, 366, v. DESCENTE, SERMENT, EBRISATA, JOURDAIN, etc.
- Εντολος**, n. pr. m. j. = מְנוּלָה n. pr. rabbinique (= Ανατολος? ou dérivé de εντολη « ordre, précepte » ? : VII, 145
- envoûtement**, tablettes d'incantation : IV, 157, v. TABELLA DEFIXIONIS, PLOMB (figurines en —), δεσμος, etc.
- épagomènes** (jours —), chez les Égyptiens : IV, 309, v. CALENDRIER ÉGYPTIEN; leurs places différentes dans le calendrier égyptien, le CALENDRIER DE GAZA, le CALENDRIER DIT DES ARABES : VI, 124.
- επαρχος**, en palm. et nab., הַפְּרָכָא et הַפְּרָכָא : parfois confusion avec υπαρχος : VII, 37 et n. 3. 250, p. 1; cf. nab. הַפְּרָכָא = επαρχια = province (d'ARABIE), employé dans le libellé des dates : VII, 37, n. 3. 158, v. è. de BOSRA.
- épervier**, v. FAUCON.
- επιγραφή**, transcript. nab. הַפְּרָכָא (inscr. de Hégira, C. I. S., 223) à restituer p. è. dans l'inscr. nab. de TELL ECH-GHOUGAFYË : VIII, 235.
- épimélète**, en palm. מַסְמִלֵּטָא = επιμελητια, « charge d'épimélète » (cf. R. A. O., II, p. 1-3, 1^{er} exemple déchiffré et identifié par l'auteur dans Vog. n° 95) : VII, 20, 21 et n. 1.
- Épiphane** (Saint), son nom et ses œuvres cités dans la traduction latine médiévale d'un document arabe concernant l'alchimie : VI, 303 —.
- Επιταρχιος** (Ζευς-), son culte attesté dans la région du Pont, à Bosra et à Geraza : V, 291 et n. 2.
- épitropes** (nabatéens), = premiers ministres, portent le titre officiel de « FRÈRE DU ROI » : VII, 309, v. MILET, SYLLAKOS; se maintiennent encore au vi^e s. J.-C. dans les milieux gréco-arabes (Seos, epitrope sous l'autorité d'Alamoundaros) : VIII, 177, v. Αλχομουνδρος; מְסִרְפָּא (inscr. nab.) = non pas επιτροπεια « charge d'épitropie », mais pl. de מְסִרְפָּא = PROCONSULS (de l'administration romaine) : VIII, 175 —, v. ADJUTOR.
- éponge américaine** (cf. R. A. O., III, 207-212), mode opératoire analogue avec vase arabe qualifié de « RATL » (Livre de la Création) : IV, 53 —.
- equiria**, jeux institués par Romulus, à Rome, en l'honneur de Mars : VIII, 182, n. 1. v. KOSMOS.
- ère** : d'*Alexandre* (chez les Arabes) = des Séleucides, employée dans chartes des Croisés : VI, 4, 5, 12 n. 2, 15 —.
- , de *Bosra*, en usage dans la province d'ARABIE; ses rapports avec le CYCLE PENTAÉRIQUE nabatéen : IV, 295 —, règle de sa conversion en années juliennes et réciproquement; point de départ de l'année le 22 mars : IV, 296 —; p. è. employée avec le CALENDRIER DIT « DES ARABES »

- (inscr. gr. chr. de Khalasa); appelée *ère de l'éparchie*, cf. inscr. nab. de Bosra, lecture rectif. : VII, 158, v. *επαρχος*.
- *chaldéenne*, = ère dite de Nabonassar, employée par Claude Ptolémée et combinée avec le système égyptien : VI, 353-355 v. THILDONIAE (ère de —).
 - *de Dioclétien*, v. ÈRE DES MARTYRS.
 - *d'Eleuthéropolis*, son époque = 200 J.-C., instituée à l'occasion du voyage de Septime Sévère en Palestine et en Égypte : VI, 122 —; employée avec le calendrier julien? ou arabe? début de l'ère le 22 mars? ou bien le 1^{er} janvier 200? inscr. de BERSABÉE en faveur de cette dernière conjecture : VI, 127, 214; usitée couramment en Palestine méridionale (inscr. BERSABÉE et autres) : VI, 122 —, VII, 185.
 - *de Gaza*, employée, de même que celle d'Eleuthéropolis, à BERSABÉE : V, 370; son époque : 28 octobre 61 av. J.-C. (établi par l'auteur dans ses *Arch. Res.*, II, 424 —) : VI, 112; son CALENDRIER : VI, 112; p. é. emploi du CALENDRIER DES ARABES : VI, 124.
 - *des Martyrs*, ou de Dioclétien, employée par les Alexandrins : VI, 327, n. 1, 355; VIII, 296 (*add. VI, 377*); non usitée à PALMYRE : V, 100.
 - *de Nabonassar*, v. ÈRE CHALDÉENNE.
 - *de Pompée*, employée à TAPAS et à DORA : V, 23, 286, 287; à Djerach : V, 312.
 - *de Sidon*, employée à NÉBI YOUNÈS : V, 2^e 6, 289.
 - *des Séleucides*, employée à PALMYRE : V, 101, VII, 33.
 - *de Tyr*, son époque exacte rectif. = 19 octobre 126 av. J.-C. = 1^{er} Hyperbétaios; règle de conversion d'une année tyrienne en année chrétienne : V, 288, 289; différente de l'ancienne ère tyrienne (= 275 av. J.-C.) : V, 344 n. 1.
 - *de Yazdigerd*, persio-arabe : VI, 354, v. ALBERT LE GRAND.

- Ερεχθιδιον*? et le mot nab. *ארכרתא*? (dédicace à CHAI' AL-QAUM) : IV, 394, n. 1. *Ερως*, n. pr. m. (à Palmyre), = p. é. nab. *ארוס* : V, 177 —, VI, 31 —.
- Esau**, *עשו*, son nom et le nom arabe de Jésus *'Isa* : IV, 392, n. 3. v. EDMOM, THÉANDRITÉ; appelé *El-'Aîc* par les Arabes : V, 12, n. 1.
- Esbos**, v. HESBON.
- escadrons** = *αλχη* : VIII, 181, n. 2, v. ALAR; dirigés par Antipatros : VIII, 182, v. FANTASIA COSMIQUE.
- esclavage** idée de l'esclavage dans la *dévotion* aux divinités, cf. n. pr. théophores avec *abd* + *x* et *x* + *δωρος* (q. v.); affranchissement par consécration à la divinité : V, 323-327, v. OREILLE; marque par TATOUAGE (inscr. aram.) : VI, 160, VII, 240.
- Escophatus**, (Le roi —), v. JULIEN L'APOSTAT.
- Esculape**, dieu, figuré sur PLAQUE D'OR (suspecte) : V, 54 (pl. III, C) 396, v. FAUX ARCHÉOLOGUES; son temple à Aegion; conceptions divergentes des Grecs et des Phéniciens à son sujet : VI, 278, n. 2, v. ASCLEPIOS.
- Esdoûd**, n. l. (Philistie), site et ruines (cf. *Arch. Res.*, II, 186, 191), trouvaille d'une plaque de marbre percée de rectangles = p. é. *tabula lusoria*? VII, 208 —.
- Esopé**, fabuliste, cité par Aristophane; son nom *Αἰσωπος* estropié (texte syriaque de Zosime) et traduit à tort par *estouphos* = « atrophie »; rapport possible avec le nom de JOSEPH (cf. légende analogique de la coupe cachée dans les bagages) : VIII, 36, 42, n. 1; ses attaches orientales, VIII, 41.
- « **esprit de la ville** », personnalité divine à Sippara et en Babylonie : IV, 323, v. TYCHE, GAD.
- estampilles royales**, v. JARRES ISRAÉLITES.
- Etheria**, abbesse espagnole, pèlerine de T. S. = p. é. auteur de la PEREGRINATIO, dite de SAINT-SILVIE? : VI, 1-8.

Etienne (Saint), lieu de sa lapidation; invention de ses reliques : IV, 66 —.

eucharistie, en arabe *gouds* (= aussi « pendeloque ») : V, 326, v. ANNEAUX.

Εὐδημος, n. pr. syrien, transcrit אַבְדִּימוֹס (TALMUD) : IV, 219.

Eudocie (l'im. ératrice) : VI, 58, VIII, 210, v. HUILE, πωλειον.

Εὐγενίων, n. pr. m., à restit. dans bilingue gr. lat. : VIII, 118.

eulogies, nom donné à l'huile sacrée des lampes des sanctuaires : VI, 372, v. SAINT-MÉNAS (ampoules de —), ACCLAMATIONS, εις θεο., BÉNÉDICTION, FUNÉRAIRES (formules), παντα ex θεου.

Εὐδοκιανος, n. pr. syrien, transcrit אַבְדִּינָא (TALMUD) : IV, 219.

Euphrate (L' —) appelé Βασιλευς ποταμος « *fleuve-roi* » et פֶּרַת בִּלְכָּא; figuré (entre deux femmes personnifiant la Syrie et la Mésopotamie) sur une mosaïque d'el-Mas'oudiyé (Mésopotamie) portant la date (méconnue) de 227-228 J.-C. : VII, 231, VIII, 298 (add. VII, 231).

Eustochius, patriarche de Jérusalem sous JUSTINIEN, inscr. gr. datée de la 14^e année de son patriarcat et de la 30^e de Justinien (y est qualifié d'archiepiscopus) : VIII, 88-93, 148, v. ΠΟΥΨ; son histoire : VIII, 92, n. 1.

Εὐτυχος = εὐτυχως (et non pas n. pr.) : IV, 131.

Eve, v. SERPENTS.

éveilleurs, v. MEQIM ELIM, RÉVEIL DES DIEUX, EGERSIS.

évêque croisé indéterminé, mort en 1258; dalle avec épitaphe latine et portrait (cf. *Arch. Res.*, II, 152) : IV, 139.

exarque (à Palmyre), εξαρχος Παλμυρητων, = palm. רֶשַׁת תְּדֻמָּר (bilingue de 251 J.-C.); pouvoirs très étendus : V, 103.

exopyla (les — de Jérusalem) = p. à voirie, cf. κορυπια nab. : IV, 67.

'Ezer ('Azzour), (n. pr. sémit., עֶזֶר, sur cachet israélite : IV, 255 —.

Fakaleh, n. l. (Syrie), à restituer p. è. dans inscr. gr. : VIII, 293 (add. V, 386) v. ARDOULA.

famille, désignée par l'expression palm. « enfants de sa maison » (בְּנֵי בֵּיתָה) : VII, 342 —.

fantasia cosmique d'Antipatros (la —), inscr. gr. métrique de Berabé, discussion des diverses interprétations proposées jusque-là, explication nouvelle : VIII, 177-182, v. KOMOS.

fatimites, v. FORMULE PROTOCOLAIRE, HADHRAT EL-MOUTAHARA (EL).

faucon, oiseau d'Horus, plutôt que l'épervier : VI, 25.

fausse lettre, censément adressée par les 3 émirs BOHTOR à BONÉMOND VI, qui y répondit : VI, 21.

faux archéologiques, PLAQUE D'OR de Sidon : V, 306 (pl. III, C), v. ESCULAIRE; inscr. Dalmann : VI, 172; inscr. sur OSSUAIRES juifs; gemmes; monnaies; etc. : VI, 173, VI, 183; contrefaçon de la stèle d'Hérode : VI, 183.

Fénécé, mot arabe vulgaire, = grande pièce d'argent portée en pendentif par les paysannes (= *felésé* = φολλίς) : IV, 265.

fer (fleuve de —) nom de l'Oronte chez les Croisés, transcrit par BENJAMIN DE TUDÈLE : פִּיִּר, פִּיִּר : VII, 116.

fer à cheval, son emploi dans l'antiquité : bas-relief d'Arsoûf, textes arabes (supplice de Valérien) : VII, 52, 53 et n. 1.

feria, mot espagnol, = foire = פֶּאֶרְיָה chez BENJAMIN DE TUDÈLE : VII, 123.

Ferzol (El —), n. l. (près Baalbek) : bas-relief rupestre : DÎRU CAVALIER : V, 158.

fête annuelle (grande), à PALMYRE : VII, 18, 166.

fêtes, orgiaques, chez les Phéniciens et les Syriens : IV, 237, 339, V, 206, v. BAAL-PROR, MARZEAH.

—, *périodiques* = panégyries, leur existence chez les NABATÉENS et les Soadéniens (Haurân) : IV, 290, 291, v. PENTAÉTÉRIQUE; au SINAI (Diodore) : IV, 293, v. CYCLIC; chez les Moabites et Phéniciens : le MARZEAH du décret

ph. du Pirée = p. 8. année pentaté-
 térique fériée : IV, 344, 345, v. JEUX.

Flk. n. l. (Haurân), inscr. hébr. : V, 28,
 VIII, 291 (add. V, 28) : v. CHANDELIER
 A SEPT BRANCHES, ARAMÉEN (langue).

Filastin, n. l., donné à RAMLÉ par les
 auteurs arabes = *Palestine* ; déformé
 en *Caston* dans la CHRONIQUE SAMARI-
 TAINE : VI, 101.

fil, au sens de « enfants », à Pal-
 myre (en gr. et en palm.), sans ac-
 ception de sexe, בְּנֵי, בְּנוֹת = τέκνα :
 IV, 380, n. 2 ; au sens de *membres*
 d'une corporation (caravane, thiasse,
 etc.) : IV, 380, v. FAMILLE

fil du roi, בֶּן הַמֶּלֶךְ, titre honorifique
 hébr. (cf. nab. *frère du roi*) : VI,
 297, v. ELICHAMA'.

fil unique de dieu, chez les Chrétiens
 et dans la mythologie de certains
 peuples sémitiques (sauf chez les
 Juifs) : VIII, 274 — ; prétendue lé-
 gende ph. de Kronos immolant son
 fils unique : VIII, 283-286, v. ANO-
 BREX ; le mot μονογενής transcrit en hé-
 breu מוֹנֹגֵנִיָּה (légende talm.) : VIII,
 276, n. 1, 281-282.

Flavia Caesarea, v. CÉSARÉE.

Flavius, n. pr. rom., transcr., en nab.
 פְּלָבִי : VI, 272, v. ADOPTIFS (fils —).

flèches antiques ; dépôt dans la FOR-
 TIFERSE de David (JÉRUSALEM) : V, 55.

fleuves sacrés, v. ADONIS, ASCLÉPIOS,
 BELUS.

flexions casuelles, en nab. et palm. :
 nominatif ou, génitif i ? (cf. R. A. O.,
 II, 385-387, III, 172, n. 3) ?? : IV, 385,
 VII, 17 (n° 25), 31, v. OU.

fonctionnaires byzantins, en Pales-
 tine et en Arabie : V, 130 —, VII,
 229, 236, v. ANASTASE, ANTHIMOS, ÉDIT
 DE BERSABÉE, LONGIN, SINOKE.

—, *perses* ; diverses catégories énumé-
 rées dans PAPYRUS ARAM. (cf. Da-
 niel III, 2, 3) : VI, 252, 252, v. MI-
 THRIDATE ; titre de פֶּתָרָךְ = lieute-
 nance, porté par princes arsacides
 (monnaies à légendes aram.) : VIII,
 129.

forgerons, battement rythmique du
 marteau sur l'enclume = origine
 physiologique de la poésie et de la
 musique ; cf. légendes celtes, tradi-
 tions bibliques, grecques, phéni-
 ciennes, etc. : VIII, 71 —, 301 (add.
 p. 71), v. BOËCE, CAINITES, KERDU-F,
 MARTEAU, TSGANES ; tradition arabe de
 la découverte de la poésie métrique :
 VIII, 147.

**formule protocolaire des Fat-
 mites** : VI, 367.

formules grecques, v. ACCLAMATIONS,
 ANONYMAT, FUNÉRAIRES, etc.

—, *sémitiques diverses* ; *arabe* : v.
 FUNÉRAIRES ; *aram.* : « Béni soit x de-
 vant le dieu » : VI, 267, 269 et n. 1,
 393 ; introductoire, כַּעֲנַת, VIII, 133 ;
 des PAPYRUS : VI, 227, 245, 252, VIII,
 128 ;

— *nab.* : v. BÉNÉDICTION, TITRES HONORI-
 FIQUES ;

— *palm.* : dédicaces sans mention de
 la divinité, parfois même sans verbe
 (= formules écourtées) : VII, 339 ;
 dédicace invocative : VII, 344, 345 ;
 שְׁמֵעַ בְּקוֹלָא, formule nouvelle en
 palm., cf. phén. שְׁמֵעַ קוֹלָא : VII, 351 ;
 בֶּן קְדָם (cf. nab.) précédant le nom
 de la divinité : VII, 19, 396, v. BÉNI ;
 défense de dégrader la dédicace
 (1^{er} exemple à Palmyre) : VII, 397 ;
 בְּלִבְעֵלְתֶּךָ (sur TESSÈRES) = p. 8. BEL
 pris à témoin de la justesse de la
 mesure : VII, 361, v. LETEK ;

— *phén.*, v. FUNÉRAIRES (formules —).

forteresse, de David à Jérusalem ;
 son emplacement d'après Eutychius :
 V, 55, VI, 280, 282, v. FLÈCHES.

— *romaine*, v. CENTENARIUM.

foudre et foudres, = רֶשֶׁף, רַשְׁפִּים :
 V, 211, v. RÉSÉPH, GRÈLE.

Fourmi (vallée de la —) = Ouâd en-
 naml, entre Beit-Djibrin et Gaza ;
 son rôle dans la légende de Salo-
 mon : VI, 105.

fractions ; périphrases sémit. pour no-
 ter 2/3, 3/4 : VIII, 112, v. PY, ALA-
 BASTRUM ISRAËLITE, DEMI, TIARS.

« frère du roi » et frère de la reine », TITRE HONORIFIQUE chez les NABATÉENS (cf. *R. A. O.*, I, 61, II, 380); cf. hébr. « FILS DU ROI » : VI, 297; donné aux épitropes nab. : VII, 307, 310, n. 4, 328, v. MILKT, SYLLAEOS; parenté fictive = p. è. influence ptolémaïque : VII, 309.

funéraires (formules —), arabe : v. SIRR;

— gr. : sentences sur la vie et la mort : V, 27, 172, 368, VIII, 292 (add. V, 172); « la terre sera légère aux belles fleurs » : V, 212; « lesquels, vivants et morts je chéris toujours » : V, 294, 382; la vie comparée au service militaire : V, 26, VIII, 170 174 v. γρηματον.; vie appelée course : VI, 123, 187; mort prématurée : VI, 298, v. προμοιρος; allocution au passant : par deux frères enterrés dans le même sépulcre : VII, 208, v., en outre, διασαλω et ασχευτα;

— ph. : épitaphes de TABNIT et d'ECHMOUNAZAR II : VI 204.

Furrinae (les nymphes —) assimilées, par tradition populaire erronée, aux Furies : VIII, 58, v. LUCUS FURRINAE.

Fuscus, n. pr., porté par un centurion de PHAENA et par un personnage probablement juif, à Rome : VI, 300, 301, v. θεοσεβης.

Gabara, Gabarôth, n. l. (Galilée), = p. è. Αἰθρα de la carte mosaïque de MADABA : IV, 277.

Gabba, v. GARBA.

Gachmou, Gechem, n. pr. nab., (גשחמ) : IV, 174-175, VIII, 288 (add. II, 175).

Gad, mot sém., גַּד, au sens de τρυφή en palm. et nab. (cf. *E. A. O.*, I, 121, *R. A. O.*, II, 1-3, 372, n. 4, III, 81) : VII, 40 —, VIII, 48, v. GADDIBÔL, TYCHÊ; son équivalent iranien « varreno » : VIII, 297 (add. VII, 77), v. Μαίραρος.

Gadara, n. l. (Palestine), = *Djadr alalt* = vallée d'ELIAS ? : V, 32.

Gaddai, n. pr. ph., גַּדַּי, sur SCEAU : IV, 158, v. EL-KRONOS.

Gaddibôl, n. pr. palm., גַּדִּיבֹל; son existence induite par l'auteur (*R. A. O.*, III, p. 168) confirmée par la dédicace des *Gaddibôliens* : VII, 10, v. STATUES HONORIFIQUES, GAD.

Gadwa, n. pr. nab., גַּדְוָא, à lire p. è. גַּדְוָא ? : VI, 113

Galonas, le ΔΕΙΠΝΟΚΡΙΤΗΣ; dédicace en vers gravée sur monument d'usage indéterminé : VIII, 53 —, v. LUCUS FURRINAE.

Galès, n. l. (Tunisie), son nom antique en néop. . . גַּלֵּס; cf. topique *Galibus*, (cas oblique plur.) et ethniques, *Galenses, Galitana* : VI, 379 —, 385, 389, v. BAAL.

Galilée (églises de —) construites par le comte JOSEPH, JUIF converti : IV, 354; v. SYNAGOGUES.

Gallus (Aelius —), préfet d'Égypte; son expédition dans l'Arabie Heureuse, avec contingents juifs et Nabatéens; trahi par SYLLAEOS : VII, 313-322.

Ganymède ? et la statuette de bronze de Jupiter HELIOPOLITANUS : VI, 81, 112.

Garba, n. pr. palm. גַּרְבָּא = gr. Γάρβα et non Γαββα (= גַּבְבָּא) : V, 94, 97.

Garizim (Mont —), sanctuaire samaritain et légendes s'y rattachant : VI, 85 —, v. CHRONIQUE SAMARITAINE; appelé *Et-Tôur* et *Djebel Zaita* : VIII, 204, n. 3. v. TÔUR, MONT DES OLIVIERS.

Garyndéens, tribu p. è. nab. ?; leur pays primitif (Ouâdi Gharandel ?; leur invasion au Sinaï : IV, 293.

Gath, ville des Philistins; son emplacement ? : IV, 7 —, v. ZAKARYA.

Gaza, n. l. (Palestine); son ÈRE et son CALENDRIER : VI, 112-124, 187, n. 2; colonie de SAMARITAINS ? : VII, 483; SYNAGOGUE ? inscr. gr. avec nom de ΙΑΧΩ) : IV, 140, v. ΙΑΧΩ; localités des environs, d'après la carte mosaïque de MADABA : IV, 277, v. θαζαβα; itinéraire médiéval de Gaza au CAIR;

- identification des étapes : VII, 200, 373, v. BIR EL-QADHI, CAROUBIER, DARON; inscr. gr. chrétienne : IV, 79; usage du gypse : V, 57 —, v. PLÂTRIER, SORIBIOS.
- géants**, nés des ANGES DÉCHUS et des filles des hommes (Livre d'ENOC) : V, 356 —; fils des SÉTHITES ayant épousé les filles des CAÏNITES : V, 360 —; identifiés avec les montagnes Sanchoiathou) : V, 361, n. 2.
- Gebal**, nom antique de BYBLOS : גבול (inscr. égypto-ph. de Byblos) : VI, 77.
- Gebalène**, région d'Arabie, souvent nommée dans l'*Onomasticon* : VII, 330 et n. 4.
- généalogie**, parfois absente dans les inscr. pun. funéraires : IV, 200.
- Γενναίος, dieu gréco-syrien; son nom = épithète laudative? ou vocable divin? (cf. *R. A. O.*, I, p. 94) d'après Damascius, nom spécifique d'une divinité en forme de LION, adorée à HÉLIOPO-LIS : V, 159 —, v. GENNEAS, BAAL-MAR-COD.
- Gennath** (la porte —), à Jérusalem : VIII, 26, v. BACHOÛRA.
- Genneas**, nom au datif? ou au génitif? cf. n. pr. Γενεου, impliquant nominatif Γενεα; = Γενεα; dédicace au dieu de Genneas = dieu d'un personnage nommé Genneas, plutôt que dédicace au dieu Γενναίος (q. v.) : V, 155, 159, 162, v. BAS-RELIEFS PALM., DIEUX DITS « D'UN TEL », MAZABBANAS, etc.
- gentes** (population libyco-numide divisée en —) : VII, 113, v. ZENATA.
- Genulnum**, casal T. S., graphie corrigée en *Genninum* = Djeinu : V, 77.
- Georges** (Saint), et le nom de la localité SAHOUBT EL-KUIDHR : V, 290; et HORUS (bas-relief du Louvre) : VI, 216; dans les légendes arabes : VII, 370, 371, v. CROCODILE, DACIANUS.
- Georges**, SCRIBE arabe au service des Croisés : VI, 15, 16, v. CHARTES, SAKKASINS.
- ger**, mot sém., גר = hôte, d'un dieu ou d'un homme, au sens passif; p.-è. sens actif chez les Nabatéo-Arabes; cf. جار ayant les deux sens, passif et actif : IV, 386; = ξενος και φιλος en palm. (dédicace à CHAÏ' AL-QAUM) : V, 45.
- Gerar**, n. l. (Palestine); sa position par rapport à BIR ES-SABA' : IV, 163, V, 130.
- Gérard**, des Hospitaliers, évêque de BALANNE en 1289 : VII, 197.
- Gerba**, n. l. (Arabie), chez Guillaume de Tyr = Djarba, ville voisine d'Αδρα (q. v.), et de Chaubak : VII, 266, n. 2, 291.
- Gerhekal**, n. pr. ph., גרהכל, cf. Ιεροδουλος (inscr. de Sicile)? : VI, 301.
- Gerraa**, casal T. S. = *Kh. Djerr'a* : V, 71.
- Gersakon**, v. GISCON.
- Gersaphon**, n. pr. ph.; fait une dédicace (statuette d'Isis), en se réclamant de sa femme (נש הרד = mari de הרד?), p.-è. y avait-il une autre dédicace, pendant de celle-ci, faite par la femme se réclamant de son mari = dédicace bipartite : VIII, 126, 127, v. CHALKAT.
- Gessen** (région de —), en Egypte : VIII, 251, n. 4.
- Gezer**, n. l. (Palestine); fragment de poterie estampillée, caractères hébr. archaïques, p.-è. מביה « TOBIE »? : VIII, 103, 301 (add. p. 103); poids en pierre avec épigraphe פים : VIII, 105, v. PY.
- Gharandel**, n. l. (Palestine) : VII, 272, v. Αρινδηλα.
- Gharb** (Le district du —), au sud de Beyrouth; ses émirs : VI, 4, v. BOHGOR.
- Gethae** = Γεθηε? : VI, 138, n. 3; VIII, 294 (add. VI, 138, n. 3).
- Ghaurs** (Les —), mot arabe au pluriel : غوار, désignant plusieurs sections de la vallée du JORDAIN et de la mer Morte : es-Sâfié, Seisabân, BRISAN, etc. : VII, 198.
- ghazzla** romaine contre les AGRIOPHAGES; cf. opérations similaires dans

l'Afrique du Nord (inscr. rom.) : VII, 159.

ghéràra, mot arabe غرارة = mesure de blé (sac); employée pour évaluer la superficie d'un terrain d'après la quantité d'emblavure : VI, 49; don d'une CHAKARA égale à l'ensemencement d'une *ghéràra* (CHARTRE des Croisés) : VI, 10.

ghirbâl, dispositif d'éclairage, = p.-ê. TANNOUR de Moudjir ed-dîn? : VIII, 221-222.

Ghouzz (Les —), peuplade turque, Kharezmien ou Tartares : VI, 102, v. CHRONIQUE SAMARITAINE.

Gldide, casal T. S., = Djoudidé, Djeideidé : V, 74.

Glscon, n. pr. pun., = ABRÉGÉ de GER-SAKON : IV, 212, 269. VII, 40.

γωγ, mot énigmatique, = p. ê. [υδρα]-γωγ[ov]? = l'AQUEDUC de Sioé créé par Ezéchias : VI, 110; VIII, 293 (add. VI, 110).

Γολδωνης, n. pr., à lire ainsi au lieu de OIBANÈS dans inscr. gr. de Bourd (= R. A. O., I, 16. n° 20) : VII, 240; VIII, 299 (add. VII, 240).

Golgotha (Le mont —), son emplacement hypothétique, selon Gordon pacha, devancé par le peintre Gédéme : VIII, 24.

Gourlas, n. pr. syriaque גורלא = l'ours : VII, 234.

Graal (Saint-), le vase du Saint-Graal : VIII, 209.

γραμματω, terminaison énigmatique d'une épitaphe gr. métrique chrétienne faisant allusion au service militaire : V, 26, 396; à décomposer en γραμμα + τ + ω : VIII, 170-174, v. TAU, FUNÉRAIRES (formules —).

grec, langue : déclinaison des n. pr. palm. transcrits en gr., nominatif en ης, cas obliques en η, nombreux exemples : VII, 7; v. aussi Ω.

grec vulgaire (épitaphe du Mont des Oliviers en —) = presque grec moderne : V, 165.

grêle et foudres, en parallélisme (Psaumes 78, 48); cf. Habacuc (III, 5)

peste et foudre = p.-ê. confusion entre גרד « grêle » et פסטה « peste »? : V, 211; VIII, 292 (add. V, 211).

grotte : de Sainte-Pélagie, dite *Matri* ou « des disciples »; où Jésus enseigna ses apôtres, etc. : V, 183, v. CAROUBIER DES DIX.

gymnasiarque, charge semestrielle à GERAPA, annuelle ailleurs, et même parfois perpétuelle (inscr. gr. de 'AMMAN) : V, 311, VII, 154, VIII, 123. **Hadachab**, ville de Juda, = *Hatta* (cf. Arch. R.-s., II, 76, note) : IV, 11, n. 2.

Hadad, dieu syrien, qualifié de Λιζνεωτης et d'Ακρωσττης (LUCUS FURRI-NAR); appelé Zeus Adados à Délos et Theos Adados dans le Lejâ (sud de Damas) : VIII, 51.

Hadedun, casal T. S. (environs de CÉSARÉE), var. *Hadaydon*, *Daidon*, = 'Oyoum Hadeidoun : V, 75.

Hadhrat el-moutahhara (El-), titre des califes fatimites, = « Sa Pureté »; désignant aussi parfois une entité divine : IV, 285, 286, et n. 4; VIII, 283 (add. IV, 285). v. HAKEM.

Hadira, n. pr. fém. palm. הדירה : VII, 351; p.-ê. contracté en הדא ou הדא : VIII, 3.

Hadrien (L'empereur —), son prétendu père Sgrs = SÉRAPIS : VI, 94, n. 3, v. *Sérapis*; son voyage à JÉRUSALEM (Eutychius) et sa guerre contre les Juifs : VI, 280; construit à Jérusalem le TETRANYMPHON et le temple de JUPITER CAPITOLIN où l'on plaça sa statue et celle d'ANTONIN : VI, 94, 194, v. HIPPOLYTE, LÉGION X^e FRETENSIS, BARCOCHEBAS; dédicaces romaines de JÉRUSALEM : VI, 199; inscr. portant son nom, placée par les Grecs, en la 8^e année de son règne, au-dessus d'une porte de Jérusalem : VI, 280 —, v. TEMPLE DE JÉRUSALEM; son nom donné à PALMYRE et à l'ÉTRA (131 J.-C.) : VI, 322, 324; son nom à restituer dans inscr. gr. de Palmyre, parlant d'une fête annuelle en son honneur : VII, 164.

Hagagou, Hagougou, n. pr. palm., חגגו (cf. *E. A. O.*, II, 54) : IV, 377.

Hakem, calife fatimite, destructeur du Saint-Sépulcre : IV, 283, 287 ; son titre de EL-HADHRAT EL-MOUTABHARA : IV, 284-286.

hakoûra, mot arabe, حاكورة, = jardin ; étymologie : IV, 18.

Hamelietot, n. l., des Croisés, = 'AIN EL-DJALOÛT : V, 381.

Hamilcar(t), n. pr. pun., v. HAMILKAT.

hamman, mot palm. et nab., חמם = ? cippes religieux ? ou quelque autre objet de culte : VII, 216, et n. 1.

Hanan, n. pr. isr., חנן, sur scarabéide de l'Ashmolean Museum : IV, 191 ; sur cachet isr. archaïque, avec omission de *ben* devant le PATRONYMIQUE : VI, 115, 173.

handiz, mot aram., חנדיז (PAPYRUS aram.), d'origine iraniennne ? = p.-é. « mesure » « numerus » « αριμτος » ; nom donné p.-é. à une certaine unité militaire de l'armée perse (COHORTE, légion ? ??? : VI, 221, 239-241, VIII, 294 (add. VI, 242). v. DÉNOMBIEMENT.

Haninas, n. pr. sémi. (inscr. lat.) = ΑΝΙΝΑΣ : V, 80.

Hannabel, n. pr. palm., חנבל, composé avec le radical *hann*, *hanan* fréquent dans l'onomastique ph. pun. et isr. : VIII, 3.

Hanoë, n. l., des Croisés (dans le pays de Tyr), possession du *TEMPLUM DOMINI* : V, 70, n. 3, 77.

Hanoûnâ?, n. pr. palm., חנונא ? : V, 38-39, 44, v. ΑΝΟΥΝΟΥ ; à vocaliser p.-é. *Havina?* : V, 40.

Haouat, déesse (?) pun., p.-é. à rapprocher de ALLAT et de MILKAT = complexe mythologique tripartite ? cf. HÉCATE : IV, 89, 90.

Harac, n. l., (Syrie) = *Aracha* (MILLIAIRE romain) = Erech moderne : IV, 69-70.

Haran, frère d'ABRAHAM, périt dans l'incendie du temple de QINIAN : VIII, 292 (add. V, 184).

Hariph, Harouph, n. pr. isr., חרף ;

sur cachet isr. archaïque, cf. noms bibliques : IV, 258.

Hâs (EL-), n. l. (Syrie), mausolée chrétien (iv^e s. J.-C.) avec inscr. : IV, 122, v. DIOGÈNE.

Hatta, v. HADACHAH.

Haurac n. pr. sémi. חורר, sur cachet ; étymologie ? cas avérés de SCRIPTIO PLENA dans l'épigraphie hébraïque : IV, 259, 260.

Haurân (La région du —), inscr. gr. et de ouvertures archéologiques (Expédition américaine) : VI, 316 ; VII, 213, v. EL-'OZZA, 'ORODAT, LYCURGOS, SAHOÛT EL-KHIDR.

Haymaloth, v. 'AIN EL-DJALOUT.

Hazem el-ser, n. l. (Syrie), inscr. gr (= *R. A. O.*, III, 292), nouvel essai de lecture : VII, 80.

hébraïque, alphabet : ses transformations du v^e s. av. J.-C. au i^{er} s. J.-C. ; période ptolémaïque intermédiaire (INSCRIPTIONS JUIVES de la nécropole d'Alexandrie) : VIII, 63.

— *langue* : v. ARAMÉEN (*langue*).

— *inscriptions*, v. INSCRIPTIONS JUIVES.

Hébron, n. l. (Palestine), ANSRS ESTAMPILLÉS à son nom : IV, 7, 8 ; ses anciens quartiers : VI, 88, v. BAYOU ; attribuée en apanage à TAMIM en-Daal par MAHOMET ; cf. la concession faite au Caleb de la Bible : VIII, 217 et n. 6 ; région riche en oliviers : VIII, 219-220, v. HUILER ; verreries exploitées par des Juifs : VIII, 221, n. 2, v. VERRER.

Hécate triprosôpos, déesse hellénique, ses attributions et ses rapports avec les SERPENTS : IV, 90 et n. 2, v. ALLAT, HAOUAT.

Hégra, v. EL-HIDJ.

Heikal, nom arabe de la femme de NOË : V, 360, v., en outre, Αεργαλα. **heil**, mot aram., חיל, v. ELIE, STRATÈGES, TROUPES.

Heldua, n. l., v. KHALDÉ (Khân el-).

Helène (Sainte), construit de nombreuses ÉGLISES en Palestine, entre autres à CANA : IV, 356 —, VIII, 290 (add. IV, 356) ; valeur ISOPSÉPHIQUE de

son nom (= 100) : VI, 81, v. **CHRISME** CONSTANTINNIEN; légende de l'invention de la croix : VI, 84.

Héliopolis-Baalbek, n. l. (Syrie); jeux PENTAÉTERIQUES (MONNAIES)? : IV, 308, n. 1; idole de Jupiter HÉLIOPOLITANUS : VI, 79; garnisons romaines, cohorte III Flavia Hel(iopolitano-rum)? (inscr. rom.) : VI, 201, 202.

Heliopolitanus (Jupiter —), représenté sous l'aspect d'un dieu imberbe, tenant fouet et épis, dans gainue cloisonnée; confondu avec Diane d'Ephèse, Pallasarchaïque, etc.; à reconnaître dans : un fragment de Djebail (*P. E. F., Statement*, 1894, p. 119), un haut-relief du Louvre (grav. VI, 80) et une statuette de bronze (VI, pl. I) : VI, 79-81; description complémentaire de la statuette d'après nouvelle photographie de la face postérieure (= AIGLE très petit), coiffure surmontée d'un chignon : VI, 118; attaches de ce dieu avec BAAL-MARCOD : V, 153, v. **ZEUS-HÉLIOPOLITE**.

Héllos, dieu hellénique; son prétendu transport de Tyr à Pouzzoles : IV, 228 —; ses acolytes : **MONIMOS** et **AZIZOS** : IV, 323, v. **SOLEIL**; caractérisé par chevelure flamboyante : V, 153, v. **BAS-RELIEFS** palm.; p. è. dieu CAVALLIER chez les Syriens? cf. inscr. **Saghîr** : statue équestre d'Héllos ἐπιπτος, érigée par les ξῆνοι τεκνονόμοι (q. v.) : V, 159 et n. 2.; v., en outre, **ZEUS-HÉLIOS**.

hen, nom égyptien d'une mesure de capacité (0 l. 455) : VII, 302, v. **HIN**.

Héphaestion, n. pr. m., transcr. nab. הפסתיין, p. è. titre traditionnel porté par HONAINOU (inscr. nab. d'El-Hidjr) le CHILIARQUE, par allusion au fameux chiliarque d'Alexandre « Héphaestion » dont le nom était resté attaché à la CHILIARCHIE? (= Honainou, chiliarque de la « chiliarchie d'Héphaestion »)? : VII, 244, 247, 251, 253.

Héracleion, à Philadelphie (Rabbat-

Ammon); inscr. gr. relative à ce sanctuaire (p. è. sur « haut-lieu ») = dédicace honorifique d'un GYMNASIARQUE perpétuel (?), PROÈDRE, SÉNATEUR, et ἐγερσ...? (v. ἐγερσις) : VII, 147-153, VIII, 121-125; CHAR sacré d'HÉRAKLÈS (MONNAIES) : VII, 149; Héraklès et MILKOM, dieu ammonite : VII, 150.

Héraklès, dieu gréco-phénicien, = MELKART, « seigneur de Tyr » (bil. Malte) : IV, 391, V, 380, v. **ARCHÉGÈTES**, associé à **ASTRONOK** (inscr. gr. du Louvre) : VIII, 298 (*add. VII, 172*); identifié à la planète Mars : V, 380, v. **MERIKH, HERMÈS-HÉRAKLÈS**; son culte en Syrie (MONNAIES avec Héraklès tenant un LION la tête en bas; cf. **STÈLE D'AMMON**), en particulier dans la région bauranienne : **NAOUA** (dédicace gr.), 'Aqraba, Nedjrân : V, 29, 171, VII, 149, 150, v. 'AMMAN, **HERACLEION, MILKOM**; légende de son voyage en LIBYE, où il est tué par Typhon (cf. lutte d'OSIRIS contre Typhon); son temple consacré à Tyr par **HIRAM**; son ἐγερσις : VII, 151, 153, VIII, 124, 149 —, v. **ASTÉRIA, CAILLES, EGÉENIS**; qualité de Τυπιο; et rappelé à la vie par **LOLAÏS** : VIII, 298 (*add. VII, 151*).

Hercules (les), six héros distincts chez les auteurs romains : VIII, 164, v. **MELKART**.

Herculius (Maximien), v. **DIOCLÉTIEN**.

Hermaios, n. pr. ph. הרמאיוס, transcr. du gr. Ἑρμῆας, à lire dans inscr. ph. de Tortose (= titulus funéraire) : IV, 196-198.

Hermaphroditos, = p. è. **MALAK-ASTARTÉ** et aussi **ECHMOUN-ASTARTÉ**? : V, 153, v. **BINAÏRES** (divinités).

Hermel, n. l. (région d'Emèse), dans la *Chronique samaritaine*, = *Qamou'at el-Hermel* et non *Ramla*; édifice antique avec sculptures : VI, 100.

Hermès-Héraklès, divinité BINAÏRE; dédicace de Dèlos faite par trois jeunes Orientaux (de Sidon, Tyr et

- Damas); cf. *Echmoun-Melkart* (impliquant Hermès = *ECHMOUN*; : VI, 288, v., en outre, *MALAK ASTARTÉ*.
- Hermès trismégiste**, « secrétaire » du EL KRONOS ph. : VIII, 285. n. 1.
- Hermon** (le mont —) appelé *La Montagne de neige* (Talmud et Targums) « מִן הַר הַשֶּׁנִּי »; confondu p. é. avec le mont *PISGAH*? : IV, 341; son dieu, le *Baal-Hermon* : inscr. gr. inédite (pl VIII); culte populaire conservé très tard : V, 346, 351, VIII, 293 (add. V, 346); montagne du serment où eut lieu la conjuration des ANGES DÉCHUS (*Livre d'Enoch*) : V, 355, 356 —; localisation dans cette région des légendes de la Genèse (Seth, Noé, Abel, Caïn, Adam, et aussi l'Eden) : V, 362 —, VIII, 73, v. CAÏNITES, DESCENTE, FORGIERONS, JOURDAIN, YARÉD.
- Hérode Antipas**, fils d'Hérode le Grand, épouse Phasaël? (ou Cha'oudat) fille d'Arétas IV roi de Nabatéens : VII, 247, n. 1; sa guerre contre Arétas IV : VII, 246, v. STRATÉGES.
- Hérode le Grand**, p. é. d'origine nabatéenne : VI, 89, v. BÂTARD; jeu de mots sur le nom de son père *Avripatros* : VI, 89; interne ses deux fils à PLATANÉ avant de les faire étrangler à Samarie (au 6 av. J.-C.) : VI, 65, VIII, 303 (errata VI, 65); oblige sa sœur Salomé à reprendre un 3^e mari (Alexas) : VII, 314, 317; ses démêlés avec SYLLAEUS : VII, 314, 319 — v. NICOLAS DE DAMAS; ses traversées pour aller à Rome : VII, 317, 324, 325, v. NAVIGATION.
- Héron d'Alexandrie**, savant alexandrin; son époque, établie par l'auteur (*E. A. O.*, I, 135-137) et confirmée depuis par ms. arabes : IV, 136, 137; VIII, 298 (add. IV, 136).
- Hesbon**, ville transjordanique; MILITAIRES près de Hesbân (= Hesbon) avec inscr. : *ab E-b(unte) m. 6* : VI, 210.
- Heteyre**, canal T. S., = El-Tiré : V, 71.
- Hibelin**, canal T. S., = Yabné (et non Beit Djibrin) : V, 73.
- Hidjr** (El-), n. l. (Arabie) = Hégra = nab. מִלְחָה (INSC. NAB.) : VIII, 290 (add. IV, 315, n. 2).
- Hierapolis**, n. l. (Syrie), = MANBOUS; centre du culte de la grande déesse syrienne : IV, 99, 102.
- Hierapolite** (Jeanle —), évêque d'Abila de Lysanias : IV, 51-53.
- hierarchie sacerdotale**, divers degrés à CANTHAK : prêtre (כהן), prêtre en second (שנה) et archiprêtre (רב כהנים) : V, 66 —.
- hiereus**, titre porté à basse époque par prêtres chrétiens : inscr. gr. du mont des Oliviers, charte gr. des croisades (ιερευς και δευτεραρχος et un autre ιερευς de l'église du Saint-Sépulcre) : V, 167, 389; cf. αρχιερευς = « évêque » (inscr. mosaïque de Qabr Hiram) : V, 167, n. 1.
- hieron**, = palm. היכל; cf. NAOS = palm. בית : VII, 28.
- higoumène**, fonction religieuse; inscr. gr. Djizé : TONGOMI, à rectifier en του ηγουμ(ενου) : VIII, 79, 80, v. ELIAS, THEODORE.
- Himlikat**, n. pr. pun., חמלכת, = *Himilco*, *Imilcho*, Ιμιλχω, Ιμιλχων, etc...; confondu à tort avec *Hamilear* qui est contracté de חמלקרת : V, 67 —; p.-é. ΑΒΗΘΕΩ en חביו ou חבא : VII, 39.
- hin**, mot hébr., הין, désignant une mesure de capacité; sa contenance réelle remise en question par les ALABASTRA IER. de Suse : VII, 296, 297, 301; différentes espèces de *hin* valant respectivement 9, 12 et 18 LOG; rapport possible avec le HENÉGYPTIEN : VII, 301; eau rationnée à 1/6 de *hin* pendant le siège de Jérusalem (Ézéchiél, V, 6, 16, 17) : VII, 302, n. 3; sa valeur par rapport au KOU : VIII, 300 (add. VII, 296).
- Hippolyte** (Saint), parle (fragment syriaque) de l'érection, dans le temple de Jérusalem, d'une idole appelée *Koré* (?) = p.-é. *Caesar*? : VI, 194, n. 1, v. HADRIEN.
- Hippone**, ville africaine; p.-é. son

nom pun. sous la forme **הפח** dans épitaphe de Carthage (« négociant (פח) de Hippone? ») : V, 313, 321, 397 (fac-similé du mot pun.).

Hippodèle de la Décapole = *Kh. Soustè* : V, 9, 118.

Hira (El-), **Hirtà**, n. l. (Mésopotamie); son nom p.-é. dans la dédicace (inscr. palm.) à **CHAÏ' AL-QAUM** : IV, 384.

Hiram, roi de Tyr et prêtre d'HÉRACLÈS : VIII, 153, 154; consacre des sanctuaires à **ASTARTÉ** et à **HÉRAKLÈS**; fait l'ÉGARSIS d'HÉRACLÈS : VIII, 151-154, v. INAUGURATION, RÉVEIL DES DIEUX, ROIS-PRÊTRES; son expédition contre les **ITURÉENS**? : VIII, 158-160.

hirondelle, dans la légende arabe d'ABRAHAM, voltige au-dessus de la fournaise où il est jeté; cf. l'hirondelle **ISIS** à Byblos, voltigeant au-dessus du cercueil d'OSIRIS et brûlant dans un brasier son nourrisson, fils de **MALCANDRE** : VII, 48 —.

Hismâ, **Hesumâ** (El-), n. l. (pays d'Edom), a conservé p.-é. par **CHOROPHROPOPE** le nom de *Houchâm*, roi édomite, descendant d'Esau : VII, 288 et n. 3.

Hizmé, n. l. (Palestine), v. **BENI ISRAÏN**.

Hobal, dieu arabe préislamique; adoré dans la **BALQA**, pour obtenir la **PLUIE**; son idole transportée à la Ka'aba et placée à côté de celles de **Asâf** (**Isâf**) et **Nâila** : en pierre rouge, un bras manquant : VIII, 33.

homonymie, du fils et du père : V, 7, n. 3, 93, v. **BAALYATON**; du petit-fils et du grand-père, v. **PAPPONYMIE**.

honesta missio, due aux vétérans ayant achevé leur carrière : VIII, 169, 170, v. **DOROTHÉE**, **ULPIANUS**.

horloge, de *Gaza*, chef-d'œuvre de mécanique, décrite par **Chorikios** : VIII, 179, n. 2.

— de la vieille mosquée de Damas, avec un mécanisme analogue : VIII, 180, n. 1.

Horus, dieu égyptien; son geste caractéristique (portant sa main à sa

bouche) : VII, 34 —; biéracocéphale, en uniforme de légionnaire (figurine du Louvre) : VI, 215, v. **FAUCON**; identifié à **Saint-Georges** (bas-relief du Louvre) : VI, 216.

Hoschea, n. pr. isr., **הושע**, sur cachet (précédé du mot **זכר** = n. pr. et non pas « souvenir ») : IV, 255, v. **ZAKAN**.

hospitalité, v. **GER**.

hostile = **δωρον** = victime; cf. consécration des *oblats* et sacrifice d'Isaac (jouant le rôle de la victime) : V, 326.

Houchâm, roi édomite, v. **HISMA**.

Houlagou (le conquérant —), défait par les Croisés et les Musulmans à **'AIN EL-DJALOUT** : V, 381; confirme la concession de fiefs octroyés à un émir du Gharb : VI, 3, 26, v. **BOHTOR**.

Hugues II, roi de Chypre; son projet de mariage avec Isabelle, fille aînée de **JEAN II D'YBELIN**, seigneur de Baruth : VI, 3 —.

hulle, appelée *douhn* « corps gras » dans le **CORAN** : VIII, 201; donnée au Saint-Sépulcre par l'impératrice **Eudocie** : VIII, 210; de qualité supérieure dans la région d'**Hébron** : VIII, 220; parfumée, brûlée dans les **LAMPES** de la **MOSQUÉE D'OMAR** : VIII, 221 et n. 1; vendue par **TAMIM ED-DARI** : VIII, 219 et n. 1.

— de **xixi**, employée p. é. dans les **CINCINDELA**? : VIII, 210, n. 2.

— de **sésame**, employée par les **Babyloniens**, les **Nabatéens** et les **Arabes** : VIII, 186.

— *eulogique*; son usage dans les actes de dévotion : VI, 376 et n. 1, v. **EULOGIES**.

huppe, oiseau; huppe ou aigrette caractéristique de divers oiseaux : VIII, 39, v. **PHÉNIX**, **ALOUETTE**; en grec **χορυθαίς** = huppe ou alouette huppée : VIII, 35 —; légendes arabes et talm. relatives à **Salomon** et à la huppe : VII, 50, VIII, 41 —; portant sa mère ensevelie dans sa tête (lég. arabe); cf. légende indienne : le père de la huppe enseveli dans la tête de son fils, légende transférée chez les

Grecs à l'ALOUETTE huppée : VIII, 40, 44 —.

Hygle, v. PLAQUE D'OR,

hyperagla, v. VIERGE.

Hyrkan, v. TOBIE.

Ιαιδα, n. pr. m., = יַהֲדָא, n. pr. palm. : V, 178, VI, 31.

Ιακω (= Ιακωβ), n. pr. juif : IV, 140, 143, VI, 181; **Ειακω** = Jacob : IV, 147, n. 2.

Ιαμαρος, n. pr. nab. = יַחְמֹרָא plutôt que יַעֲמָר : V, 386.

Ιαμβαδουλη, déesse thrace, v. ASDOUKOTOS.

Ιαμουρας, n. pr. nab., avec addition d'une désinence gr., à lire ainsi (dans inscr. de Beauvais) plutôt que **Ιαμυρ** : V, 386.

Iamrur? (ou Tamrur?), n. pr. africain : VII, 109 et n. 1.

αριβωλης, n. pr. palm.; cette forme de nominatif à restit. dans inscr. gr. de Palmyre : יַרְחִבְוִלָא : VII, 6 —, 18, 19, 20, 396 (add p. 18), v. YARHIBOLA.

Ιασαμος (?) n. pr. sém., = Ιασάμος : IV, 50.

Ιατουραιος, ethnique? ou p. è. nom de tribu? apparenté au nom de l'ITURÉE : IV, 119.

ibls (les), mangeurs de SERPENTS : IV, 320 —.

iconologie; son action dans les mythes païens : V, 154; dans les mythes chrétiens : monnaies pehlevies avec édifice surmonté du buste d'Ormuzd planant, personnage levantes bras et vexillum, comp. résurrection du Christ sortant du tombeau; monnaie romaine de Neapolis avec l'empereur debout devant un autel en face d'une femme faisant une libation, comp. : colloque de Jésus et de la Samaritaine au puits de Jacob; BAS-RELIEF PALMYRÉNIEN avec enfant (Azizos? Douchara?), personnage monté à chamcau, etc., comp. NATIVITÉ et rois mages : VII, 34 —, 83 —.

Idole de jalousie, כְּבֹל הַקִּנְיָה (Ezéchiel, VIII, 3, 5) = TAMMOUZ : V, 184.

Idumée, v. EDOM.

Ιειδα (?), n. pr. palm., = יַהֲדָא ? = var. de **Ιαιδα** (q. v.) : V, 178.

Iehibo, n. l. (Palestine) = p. è. **Εισεδα** (q. v.) : VII, 279, 281.

Ιεουδ, v. ANOBNET.

Ιερους, v. HIEREUS.

ιερωσυνη, orth. **ιεροσυνη** dans l'ÉDIT D'AGRIPPA : VII, 67.

Ιεζιδος, n. pr. nab., = יַעֲזִידָא : IV, 290, n. 2.

ΙΧΘΥΣ, formule chrét. allégorique; mot grammaticalement invariable : VII, 226.

Ιλαθι : VI, 201, n. 4, VIII, 81, v. **alae**.

Immadi-Yahou, n. pr. isr. V, 125.

importés (dieux —), v. DIEUX.

Imrou'l-Qais, roi de « TOUTES LES ARABES », mort en 328 J.-C.; ses rapports avec son suzerain perse et aussi avec les Romains : VI, 307, 308, v. TADJ, NEMARA; prince ghassanide ou lakhmide? : VII, 167-170, v. **Αλαμουνδαρος**.

Ina-qut-Chamach, n. pr. babylonien, = « dans la main de CHAMACH »; cf. BEYAD'EL : IV, 324.

inauguration de temples, à JÉRUSALEM et à TYR : VIII, 153, 154 —, v. EGKENSIS.

indéclinables (express. grecques —) : **ἐκ τὰ τοῦ θεοῦ**, cf. **ὑπὲρ τὸ κοινόν** (E. A. O., I, 104) : IV, 48.

Indi = Indicus = Abyssius, chez Louis de ROCHECHOUART : VII, 132.

indictions; leur jeu dans l'ÈRE DE BOSRA : IV, 296, n. 1; exprimées par sigle abrégative (**Xp** = **Χρ(ονος)**) : VII, 179.

INSCRIPTIONS :

inscriptions arabes : de Nêbi Hâroûn (= R. A. O., II, 365) : IV, 65 —; de KARAK (datées de 782 et 792 hégire : IV, 64, 65, n. 1; sur LAMPES en terre cuite : V, 33; en Syrie (*Expédition américaine*) : VI, 317, VII, 213 —; sur une ZEMZEMITÉ : VI, 361-363, v. INSCRIPTIONS coufiques et, en outre, ARABE (sources).

— (trilingues), arabe, gr. syriaque : VIII, 93, n. 1, v. ZEBED.

[inscriptions (suite)]

- *araméennes*, offrande au dieu SALM (C. I. S., II, 114) : VIII, 239, n. 1; sur stèle (C. I. S., II, n° 143) : VI, 117; sur stèle d'Assouân (R. E. S., n° 438) : VI, 222, n. 1, 259, VII, 79, VIII, 295 (add. VI, 257), v. ARTAXERXÈS, STRATÈGES; sur stèle de Memphis (C. I. S., II, n° 122); proscynèmes d'Égypte : VI, 229, n. 2, 235, 267-269 et n. 1, 398-400, v. ABYDOS, AZARIAOU, FORMULES, KHNOUM, PRIPHTAH; sur OSTRAKA : VI, 158, 235, VII, 240; lapidaire (C. I. S., II, 123) d'Égypte : VI, 232, n. 1; de la nécropole juive d'ALEXANDRIE : VIII, 61, 66, 69, pl. III et V; v. INSCRIPTIONS JUIVES et, en outre, PAPYRUS.
- *araméo-grecque* de Cappadoce (Zendji Dérè), dédicace du stratège Saggarior à Mithra, 1^{er} essai de lecture et interprétation : VII, 77 —; = cérémonie selon le rite des MAGES (cf. bas-relief de Daskylion) : VIII, 296 (add. VII, 77), v. RAB, Ματθαῖος.
- *cachées* : dédicaces du TEMPLE D'ECHMOUN : V, 222, VI, 342; p. è. sur blocs des assises inférieures du temple de JÉRUSALEM : VI, 343, n. 2; sur tenons de statues ph., destinées à être encastrees dans le mur : V, 376.
- *coufiques* : de la BASILIQUE DE CONSTANTIN : IV, 283 —; sur LAMPES : V, 32 —, VIII, 291 (add. V, 32); de l'atabek Anar (Bosra) : VI, 57 —, v. MESKIN; sur 4 cachets (coll. Ustinow) : VI, 174, v., en outre, INSCRIPTIONS ARABES.
- *grecques* : dédicace à ZEUS HÉLIOPOLE : IV, 48; d'Abila de Lysanias (chrétienne) : IV, 51; de Mésopotamie (byzantine) : IV, 74 —, VIII, 287 (add. IV, 75, 78); de Gaza (σημα = TOMBEAU) : IV, 78; de KARAK : IV, 80; de DAMAS (l'archiereus en premier) : IV, 82, VII, 218, v. MÉTROPHANÈS; de Sadad : IV, 84; de DEIN SEM'ÂN : IV, 85; du Haurân : IV, 113, 167, 291, 292, V, 21, 368, VI, 372, VII, 178, 236, 388, 389, v. Αλειος, ANTHIMOS, BB, FÊTES

PÉRIODIQUES, INDICTIONS; de El-Hâs (tombeau de DIOGÈNE) : IV, 122, VIII, 287 (add. IV, 122); de SANDAHANNA (la reine Arsinoé) : IV, 152; sur tablettes d'incantations : IV, 157, v. ENVOÛTEMENTS; de Der's, Djizé, Samâ, Bosra, Bâ'ek, Oumm el-Djemâl : IV, 159 —, VIII, 288 (add. IV, 161); de BERSABÉE : IV, 163, V, 129, 370, VI, 185, 186, 210, 211, VII, 184, 185, 329, v. ÉDIT DE BERSABÉE. ÈRE D'ELEUTHÉROPOLE, SCRINIARIUS; de Djebel Baricha : IV, 164, v. ZEUS BÔMOS; de Pouzzoles : IV, 226, v. THÉOSEBIOS; d'Eleuthéropolis : IV, 237, v. SIMÈ; sur estampilles rhodiennes : IV, 240; de Balkis : IV, 363, v. SÉPULCRES; de Hebrân : IV, 401, VI, 317, v. LYCURQUE; de Souf : V, 15, VIII, 290 (add. V, 15), v. ZEUS-HÉLIOS; de Belt-Sourik (en mosaïque) : V, 46; de Gaza (chrétienne) : V, 57, v. SOSIBIOS; de Tamis : V, 87, VII, 70, v. MAMBOGAIOS; de PALMYRE : V, 90 —, VI, 31, 292, VII, 25-38, 164 —, VIII, 291 (add. V, 92), 298 (add. VII, 166), v. APSAEUS, HADNIEN, PORTIQUK; de Batanée : V, 147, v. ODAINATHOS; du MONT DES OLIVIERES : V, 163, 181, VI, 145, 210, v. DIACONNESSE; de Mzérîb, Naoua, Salkhad : V, 170-172, VIII, 292 (add. V, 172); de Sidon et environs : V, 212 —; de DORA : V, 285; du Pont : V, 291, 380; de DJERACH : V, 307, VIII, 293 (add. V, 307); de KADÈS : V, 342; du mont HERMON : V, 346, VIII, 293 (add. V, 346); du SINAI : V, 369, VIII, 177 et n. 3, v. AHA; d'Antinoé : V, 371; du pays de Tyr : V, 378; du OUD EL-REBÂBÉ : V, 166, 387, v. PACHOMIOS; sur bas-relief syrien : V, 155, v. MAZABBINAS; de Saghir : V, 159, v. HÉLIOS; de 'Atil : V, 161, v. THÉANDRITÈS; de Kotchash (byzantine) : V, 173, v. CARANDÈNOS; sur OSSUAIRE juif : V, 334, v. NICANOR; du Safâ : V, 383; de la Syrie du Nord : VI, 40, 401 (add. p. 40), VIII, 47 —, v. ABEDRAPAS, SÉMIRAMIS; de Gaza : VI, 112; de Kfar Nebo : VI, 41, v. SEMIOS; de Khalasa (chrét.) : VI, 122, v. CALEN-

[Inscriptions grecques (*suite*)]

DRIER ARABE; entre 'Ammân et Bosra : VI, 212; de 'AMMAN : VII, 147 —, VIII, 121 —, 149-161, v. *εγερσις*, GYMNASIARQUE, HÉRACLEION, etc.; de Bosra : VI, 303, 317, v. 'OBODAT; de Palestine : VI, 168, v. ANSES, *Ιουδας*, INSCRIPTIONS JUIVES; sur POIDS : VI, 174, v. ATHAMAS; de Césarée, Lydda, Ezra', Jérusalem : VI, 208-212; v. PELLA, *εις θεος*, ORPHELINS; de JÉRUSALEM (chrét.), de 'AMODAS, de QOBELISÉ, de 'Ain Aroueh (?) : VI, 182-186, VII, 227, v. *Αβραάμους*, VIERGE; de Ramlé, de Gaza, de BASSA : VII, 174-178, v. *εγερσις*, MILTIADÈS; sur MILLIAIRES : VI, 293, VIII, 93, ANTIOCHUS; de Rome : VI, 300, v. PHAENA; de Sicile : VI, 301, v. GERHEKAL; de DÉLOS : VI, 288, v. HERNÈS-HÉRAKLÈS; d'Argos (chrét.) : VI, 314, VIII, 295 (*add. VI, 314*), v. SÉPULCHRES; d'ASSOUAN : VI, 234, v. KHNOUB; d'El-Maqsoûra : VI, 298; de BALANÈS et de LAODICÉE : VI, 312, 313, v. LEUCAS; de Taouâné : VI, 325, VII, 331, v. LIMITES; de Mohezzeq : VI, 327; du ouâd el-Ghousseir : VI, 329; de Lemuos (chrét.) : VI, 357, v. *αγαλευτα*; de la province d'ARABIE : VI, 332-337, VII, 207-208, VIII, 298 (*add. VII, 207*); de Sada-mein, du Ouâd Gattâr : VII, 62, 76, VIII, 296 (*add. VII, 76*), v. AGRIPPA I et II, PROTOCOLE ROYAL; de YABROÛD : VII, 238, 239, v. ÉDIT D'AGRIPPA; de KANATHA : VII, 65, v. *λεγει*; de Homs : VII, 66, v. SANSIGERAMOS; de HAZEM-EL-SER : VII, 80; de BETHLÈM : VII, 136; de Cyzique (décret) : VII, 163; de GERASA : VII, 195, *Αἰετις*; de Thessalonique (chrét.), de Modin et du Haurân : VII, 195, 196, v. *μημοριον*, PATRICIUS; de Esdoûd : VII, 208, v. *αυτι*; de Sinope (byzantine) : VII, 237; de Bourd : VII, 239, v. ABDALGAS, OLBANÈS; des environs d'Es-Sirrê : VII, 333, 334, v. *εἰρθε, Αἰνα*; de la Haute-Syrie et de Mésopotamie (Lucas) : VII, 217-236, VIII, 298 (*add. VII, 217 et 227*) v. *δ*: *ἡμεις*,

SAMPI, CANTIQUE DES CANTIQUES, SIGLES, SYNCLÉTIKÈ, *ΙΧΘΥς*, ANASTASE, EUPHRATE, KAIOUMAS, ACCLAMATIONS; de El-Mas'oudiyé : VII, 231, VIII, 298 (*add. VII, 231*), v. EUPHRATE, MOSAÏQUE; de Rome, de Délos, de Cha'ârâ : VIII, 51, 53, v. LUCUS FURINAE, HADAD, GAIONAS; sur TABELLA DEFIXIONIS : VIII, 57; de Djizé : VIII, 79, v. Saint-Théodore; de QEMSERIN : VII, 228-230, VIII, 81, v. ISIDORE; de 'Ain Samié : VIII, 88, 148, v. EUSTOCHIUS; de Salarama : VIII, 114, v. SÉPULCRE; d'Aphrodisias : VIII, 118, v. MÉTIERS; d'Ephèse : VIII, 118, v. KO, CYZIQUE; C. I. G., 1326, 1343, 1353, 1379, 5796 : VIII, 123, v. GYMNASIARQUE; du Negeb : VIII, 168-169, v. DONOTHÉE; de Cheikh Miskîn : V, 26, 396, VIII, 169-174, v. *γραμμα του*, ULPIANUS; métrique de Bersabée : VIII, 177-182, v. FANTASIA; proscynème de Médain Sâleh : VIII, 174, v. DROMEDARI, ULPIANUS; de Sîk en-Namala : VIII, 176-177, v. ÉPITROPHES; de la nécropole juive d'ALEXANDRIE (cf. C. I. G., 1845) : VIII, 60, 68, v. *Ψυλλας, Συμωτερα*, JUIFS; d'une synagogue romaine (cf. C. I. G., 9904) : VIII, 117, v. PANCHARIUS; v., en outre, pour les inscr. judéo-gr., INSCRIPTIONS JUIVES.

— (bilingues), *gr. aram.*, v. INSCRIPTION ARAMÉO-GRECQUE.

— *gr. nab.* du SINAI : V, 59; de MILET : VII, 305-328, VIII, 144 (pl. VI), v. SYLLABOS; de Syrie (*Expédition américaine*) : VII, 215.

— *gr. palm.*, d'Égypte : V, 300; de PALMYRE : VII, 2, 10, 12, 18, 22, 24, v. 'OGÈ, SYMPOSIARQUES; VIII, 48, n. 4, v. GAD.

— *gr. rom.* (ou *lat.*) : V, 35, v. BAAL-MARCOB; de QAL'AT EZRAQ : VI, 301; d'Égypte : VII, 159, VIII, 298 (*add. VII, 161*), v. AGRIOPHAGES; VIII, 118, v. *Εὐγενειων*.

— (trilingues), *gr. arabe syriaque* : VIII, 93, n. 4; *gr. palm. lat.* : VII, 24; *gr. neop. lat.*, de LEFTIS MAGNA : VI, 52.

[Inscriptions grecques (suite)]

— (Waddington, *Recueil*) : n° 535 : VII, 65, v. λεγει. 596 : V, 301, n. 1. 1516 : VII, 180, v. ΜΕΤΡΟΠΟΛΙΤΗΣ. 1831 : IV, 76, n. 1. 1832 : VIII, 85, v. CHALCIS. 1839 : VI, 313, v. ΛΕΥΚΑΣ. 1842^a : V, 80, n. 1. 1854^d : IV, 50, n. 3. 1860 : VIII, 266, n. 2, v. ΤΕΤΡΑΣΤΥΛΙΟΝ. 1875^a : V, 316, n. 1. 1878 (chrét.) : IV, 51. 1880 : VI, 39, n. 5. 1881 : VI, 202, v. ΛΕΓΙΟΝΣ. 1882 : VII, 230, n. 3, v. ΦΟΝΚΤΟΝΤΑΙΡΕΣ ΒΥΖΑΝΤΙΝΕΣ. 1890 : IV, 121, 223, VIII, 7, v. 'ΑΘΒΑΙ. 1895 : VI, 197, 282, n. 2, v. ANTONIN. 1903 : VI, 184, v. VIERGE. 1908, 1908^a : V, 26, 134, n. 1, 143, n. 1, 309, n. 1 : VII, 214, n. 3, v. ΕΔΙΤΣ. 1907 : V, 291, n. 2, VIII, 123, n. 1, v. ΠΡΟΕΔΡΗΣ. 1909^{oo} : V, 143, n. 1. 1910 : IV, 114, n. 1. 1911 : VI, 303, v. Χαρη Βοστρα. 1913 : IV, 161. 1915 : VII, 180, v. ΜΕΤΡΟΠΟΛΙΤΗΣ. 1916 1916^a : IV, 48, n. 2, 117, V, 12, n. 2, VII, 180, 229, n. 2, v. ΜΕΤΡΟΠΟΛΙΤΗΣ. 1920 : VI, 329. 1929 : VII, 180, v. ΑΙΝΕΙΑΣ. 1930 : IV, 119, n. 1. 1942 : IV, 161. 1949, 1950 : VII, 205, v. ΤΗΘΟ. 1955 : IV, 161. 1965 (Haurân) : VII, 196, v. μημοριον. 1968, 1969 : IV, 121. 1980 : VII, 25, v. Χομρου. 1984, 1984^d : V, 80, n. 3, 4, VIII, 123, n. 1, v. ΠΡΟΕΔΡΗΣ. 1989 : IV, 50, n. 5. 1994 : V, 313. 2003 : IV, 50, n. 5. 2005 : V, 172, VI, 373, v. ΑΛΕΙΟΣ. 2006 : IV, 119, n. 1. 2008 : IV, 50, n. 7, 367, VIII, 170, n. 2, v. ULPIANUS. 2009 : IV, 82, n. 3, 367-372, v. ΣΕΠΥΛΚΡΗΣ. 2011 : VIII, 91, n. 1, v. ΠΕΡΙΟΔΡΥΤΗΣ. 2018 : IV, 131, n. 2. 2029 : V, 46. 2033 : V, 143, n. 1, VII, 214, n. 3, v. ΕΔΙΤΣ. 2034 : IV, 130, n. 3, 161, VII, 352, n. 2, v. ΡΟΥΑ. 2036 : VII, 229, n. 1. 2037 : IV, 119, n. 1, VII, 210, v. αουτ. 2044 : VIII, 170, n. 2, v. ULPIANUS. 2047 : IV, 133, n. 3. 2053. 2053^b : IV, 131, n. 2, V, 19. 2058 : VI, 336, n. 2, v. ΔΑΛΜΑΤΗΣ. 2061 : VII, 181, 388, v. ΑΣΕΜΟΣ, ΒΗ. 2065 : IV, 160. 2068^{bb} :

IV, 162. 2070, 2070^o : IV, 116, n. 1, 131, n. 2. 2071 : IV, 219. 2083 : IV, 127, n. 1. 2089 : V, 369. 2090, 2091 : VII, 227, v. COOPÉRATION. 2092 : VII, 233. 2099 : IV, 168. 2105 : IV, 120. 2106 : IV, 133, n. 4. 2110, 2111 : VI, 142, n. 1, VII, 168, n. 2, 169, n. 1, 229, n. 1, 230, 249, VIII, 177, v. ΕΠΙΤΡΟΦΗΣ, ΑΛΑΜΟΥΝΔΑΡΟΣ, ΟΛΜΑΝΕΣ. 2112 : VII, 62, v. ΠΡΟΤΟΚΟΛΟΝ Δ'ΑΓΡΙΠΠΑ. 2114 : IV, 133, n. 2. 2135 : IV, 120, n. 4, VII, 62, v. ΠΡΟΤΟΚΟΛΟΝ Δ'ΑΓΡΙΠΠΑ. 2140 : VII, 317, v. Χειλος. 2146 : IV, 363-367, v. ΣΕΠΥΛΚΡΗΣ. 2147 : IV, 162. 2159, 2160 : IV, 224, VIII, 80, v. ΗΙΟΟΥΜΕΝΗΣ. 2169 : IV, 130, n. 3, 161. 2171 : IV, 82, n. 1. 2174 : IV, 160, n. 3, VIII, 80, v. ΗΙΟΟΥΜΕΝΗΣ. 2179 : IV, 133, n. 5. 2181 : VII, 181, v. Σορπιλου. 2183 : IV, 120, n. 1. 2187 : V, 160, n. 2. 2191 : VII, 181, v. Ασμεος. 2196 : IV, 161. 2197 : IV, 130. 2200 : IV, 219. 2203. 2203^b, 2203^c : IV, 116, n. 1, 173, V, 24, n. 1, VII, 181, v. Σορπιλου. 2206 : IV, 173. 2210 : IV, 122, n. 1, 133, n. 5, VII, 194, v. Αλεφηνων. 2211 : VII, 62, v. ΠΡΟΤΟΚΟΛΟΝ Δ'ΑΓΡΙΠΠΑ. 2224 : IV, 168. 2229 : V, 19. 2235, 2236 : IV, 116, n. 4, 168. 2238 : IV, 120, n. 4, VII, 180, v. ΑΙΝΕΙΑΣ. 2242 : VI, 303, v. ΑΚΚΛΑΜΑΤΙΟΝΣ. 2245 : IV, 361-364, v. ΣΕΠΥΛΚΡΗΣ. 2251 : V, 335, n. 2. 2253^b : VI, 299, v. ΜΑΡΘΑ. 2254 : IV, 131, n. 2. 2258 : IV, 362, n. 2, 370, V, 335, n. 2. 2267 : VIII, 181, v. ΔΡΟΜΕΔΑΡΙΟΝ. 2271 : V, 160, n. 2, VI, 287, n. 1. 2277 : V, 384. 2286. 2286^a : IV, 130, n. 3, 161, 401, VI, 317, VII, 181, v. ΑΣΜΕΟΣ, ΛΥΚΟΥΡΟΥ. 2290 : V, 171, n. 4. 2293 : VII, 388, v. ΒΗ. 2298 : IV, 82, n. 1, 121, n. 4. 2316 : VIII, 181, v. ΑΛΑΚ. 2320 : IV, 118, n. 2, 173. 2327 : VIII, 80, v. ΗΙΟΟΥΜΕΝΗΣ. 2329 : VII, 62, 65, v. λεγει, ΕΔΙΤ Δ'ΑΓΡΙΠΠΑ. 2330 : IV, 160, n. 3. 2336 : V, 147. 2339 : V, 335, n. 2. 2344 : IV, 120. 2348 :

[Inscriptions grecques (*suite*)]

V, 335, n. 2. **2351** : VIII, 181, v. ALAR.
2359 : VI, 298, VII, 211, v. αὐξωνί.
2364, **2365** : VII, 62, v. PROTOCOLE
 D'AGRIPPA. **2367** : IV, 119. **2374**,
2374' : IV, 392, n. 1, V, 161, n. 4
 et 5. **2383** : VIII, 170, n. 2, v. ULPIA-
 NUS. **2387** : VII, 380, n. 1, v. ATHE-
 MOS. **2389** : VII, 25, v. Χομρου. **2392** :
 V, 16, n. 3. **2393** : V, 16, 172, n. 4.
2395 : V, 16, n. 3. **2396** : IV, 121,
 n. 4. **2408** : IV, 133, n. 5. **2410** :
 IV, 120, n. 1, VII, 347, v. Χεσίλοç.
2412, **2412**^{almq} : IV, 49, n. 2, 133,
 n. 1, 173, 224, VII, 236, v. ANTHIMOS.
2413, **2413'**^{am} : IV, 76, n. 1, 114,
 n. 2, V, 29, 171, n. 3, 384, VII, 62,
 214, v. PROTOCOLE D'AGRIPPA et
 z (= s). **2415** : IV, 119, n. 1, VII,
 211, v. αὐξωνί. **2416** : V, 16. **2417** :
 V, 172, n. 4. **2418** : IV, 119. **2428** :
 V, 171, n. 2. **2432** : V, 28, n. 4.
2434 : IV, 121. **2438** : VII, 229,
 n. 1. **2440** : VI, 283, v. Οἰκνῆς.
2445 : VII, 229, n. 1. **2451** : VII,
 224, v. ACCLAMATIONS. **2453** : V, 24,
 n. 1. **2457** : V, 80, n. 3 et 4. **2463** :
 VIII, 170, n. 2, v. ULPIANUS. **2464** :
 V, 148, VIII, 246, n. 3, v. Τάλεμος.
2471 : VI, 373, v. Ἀλεξοç. **2477** :
 VII, 232. **2481** : IV, 392, n. 1; **2483** :
 IV, 173. **2491** : IV, 130, 131, n. 3.
2520 : VI, 373, v. Ἀλεξοç. **2522** :
 IV, 50, n. 2. **2524**, **2525** : VI, 300,
 v. PHAKNA. **2528** : VI, 301, v. FUS-
 CUS. **2530**, **2531**, **2532** : IV, 219,
 VI, 300, VIII, 261, n. 2, v. ἈΔΙΟΥ,
 PHAKNA. **2537**, **2537'** : IV, 116,
 n. 1, V, 385, VII, 388, v. BB. **2544** :
 IV, 121, n. 4, 168. **2546'** : VII, 19,
 v. Ρομείοç. **2549** : IV, 83, n. 2, VII,
 218, v. ΜΕΤΡΟΦΑΝῆς. **2552**, **2553** :
 VII, 62, 76, n. 1, v. AGRIPPA. **2554**,
2555 : IV, 108, n. 3, v. MANBOUG.
2556 : IV, 48, v. ZEUS HELIOPOLITE,
2557', **2557'** : IV, 114, n. 1, VII,
 67, n. 1, v. τρωσσινή. **2558** : IV, 140,
 n. 4. **2561'** : V, 162, n. 2. **2562'**,
2562'' : V, 143, VI, 142, n. 1, VII,
 82, n. 4, 168, n. 2, 182, 207, 237,

v. ANTHIMOS, ALAMOUNDAROS, δεσποτης,
 ZEUS NAOS. **2564** : VII, 76, n. 2, v.
 SAMSIGERAMOS. **2565** : VII, 380, v.
 SOEMOS. **2566** : VII, 54, 238, v. ÉDIT
 D'AGRIPPA. **2567** : VII, 66, v. SAMSIG-
 GERAMOS. **2569'** : VII, 380, v. SOEMOS.
2572 : V, 177, 178, VI, 31, v. Ερως.
2573, **2574**, **2575**, **2577** (ευχαρις-
 νοç, ευχαριστων) : VII, 339, n. 1 et 2.
2578 : V, 39. **2580** : VIII, 181, v.
 ALAR. **2582** : VI, 292, n. 1, v. ACHIL-
 LEUS. **2584** : V, 98, 158, n. 1.
2585 : IV, 218, n. 1, V, 91, 311,
 n. 4, VII, 7, n. 2, 14, v. INSCR. GR.
 BILINGUES, *gr.-palm.*, et προνατων.
2587 : VI, 292, n. 3, v. APSAEUS.
2588 : VII, 18, 166, v. PALMYRE.
2589 : V, 66, n. 2, VII, 7, n. 2.
2591 : IV, 85, n. 1, V, 92, 94, n. 1,
 VII, 7, n. 2. **2592** : VII, 7, n. 2.
2594 : VII, 7, n. 2, 9, n. 3. v. INSCR.
 GR. BILINGUES, *gr. palm.* **2595** : VII,
 13, n. 1, v. ZADDIRÔL, TRIBUS. **2596** :
 V, 94, 95, n. 1, 96, VII, 7, n. 2.
2597 : IV, 120, n. 4, V, 178. **2598** :
 VII, 20, n. 3, v. ηγεμων. **2599** : IV,
 85, n. 1, V, 305. **2600** : V, 103,
 n. 1. **2601** : V, 313, VII, 8, n. 2,
 v. 'Οοῆ. **2603** : IV, 50, n. 6, V,
 304, VII, 7, n. 2. **2606'** (= E. A. O.,
 II, 106) : IV, 381, n. 1, V, 304, VII,
 23, 34, v. INSCR. GR. BILINGUES, *gr.-*
palm., et SYMPOSIARQUES. **2607** : VII,
 38, VIII, 175, n. 3, v. INSCR. GR. BI-
 LINGUES, *gr. palm.*, Νεθοζαδαος, ΟΥΟ-
 ΡΟΔΕΣ. **2608** : VII, 34, VIII, 175,
 n. 3, v. INSCR. GR. BILINGUES, *gr. palm.*,
 ΕΠΙΤΡΟΠΕΣ, ΟΥΟΡΟΔΕΣ. **2612** : V, 98.
2614 : V, 100, n. 2. **2617** : VII, 24,
 v. INSCR. GR. BILINGUES, *gr.-palm.*
2619 : VII, 7, n. 2. **2622** : VII, 24,
 v. INSCR. GR. BILINGUES : *gr.-palm.*
2626 : V, 93, n. 2, 105. **2627** : IV,
 85, n. 1. **2629** : VI, 292, n. 1, 293,
 n. 2, v. ACHILLEUS, ANTIOCHUS. **2631**,
2631' : IV, 78, n. 2, VII, 232.
2633 : VIII, 93, n. 1, v. PÉRIODEUTE.
2660 : IV, 218, n. 1. **2661'**^{chrt.}
 (chrét.) : IV, 122 —, v. DIOGÈNE.
2694 : IV, 85, V, 290, v. DEIR SE-

[Inscriptions (suite)]

- MA'N. 2713 : V, 25, n. 1. 2878 : V, 66, n. 2.
- *juives* (israélites, hébraïques, araméo-juives, judéo-gr., etc.) : de l'AQUEDUC de Siloé : VI, 107; sur ALABASTRA : VII, 294; sur fragment de poterie trouvé à GEZER : VIII, 103; poids israélite de même provenance : VIII, 105; sur cachets, v. SCEAUX; de Syrie (Expédition américaine) : VII, 213, v. TOSIE; sur OSSUAIRE : IV, 334, v. NICANOR; de la nécropole juive d'ALEXANDRIE (certaines épitaphes en grec, d'autres en araméen) : VIII, 60-71, pl. II-V, v. AQABYAH, ELYO'ENAI HÉBRAÏQUE (alphabet), Ιωαννς, ΠΑΝΟΧ, Ψωλλας, Σποτερα, JUIFS (n. pr.); dédicace gr. de Théodotos (époque Hérodienne) : VIII, 290 (add. IV, 350), v. SYNAGOGUES; de la nécropole de Joppé (gr. et hébr.) : IV, 138-151, VI, 208, 316, v. RAB YODAN, SÉPULCHRES, ΣΥΝΚΛΗΤΙΚÉ; d'une SYNAGOGUE d'Ascalon (?). (datée de l'ère d'Ascalon ?) : offrande faite en commun, p. é. par SAMARITAINS ? (cf. inscr. judéo-gr. d'Alexandrie) : VI, 169-172, VIII, 294 (add. VI, 170), v. CHANDOLIERS A SEPT BRANCHES, SIGLES; de Byblos (en gr.) : VII, 204, v. MYSTERION; de Rome (en gr.) : VIII, 117, v. PANCHARIUS; d'ALEXANDRIE (en gr.) : VII, 144, v. Αἰῶλος, Εὐτολιος, κυρα, Ρουα; de KEFR KENNA (en hébr.) : IV, 345 —, 372 —, v. MOSAÏQUE; de la SYNAGOGUE de Kefr Ber'em, et autres synagogues de Galilée : IV, 350, n. 1, 2; de SEPPHORIS et de 'AÏN DOÛQ : VIII, 290 (add. IV, 345 —, 372 —), v. SYNAGOGUES; de FIK : V, 28, VIII, 291 (add. V, 28), v. ARAMÉEN (langue), sur substructions de la mosquée el-Aqsa : graffiti hébr., non pas antiques, mais probablement du moyen-âge : VII, 120, v. RACHEL (tombeau de).
- *latines* : de SAÏDA (en vers) : VI, 32; entre 'AMMAN et BOSHA : VI, 212; de GALÈS (temple de Mercure) : VI, 379; de la basilique de BETHLÉEM (en mosaïque) : VII, 136; du Haurân : VII, 178 —; de Qal'at ez-Zerqa : VII, 205, v. THÉO; de Syrie (Expédition américaine), v. CASTELLUM; de la Haute Syrie et de la Mésopotamie (Lucas) : VII, 217-236; de YABROÛD : VII, 239; du LUCUS FURBINAE : VIII, 52, v. MALECIABRUDI; de Tunisie : VIII, 74, 117, v. ZABO, PANCHARIUS; sur MILLIAIRES : IV, 69 —, VI, 208, 212, VIII, 93, v. LEGATS D'ANABIN; de l'AQUEDUC de Jérusalem : IV, 206; de NIRA : IV, 288, V, 79, v. MISSENIUS; de QARIAT EL'ENAB : V, 51, v. LÉGION X^e FRETIENSIS; de Deir el-Qal'a : V, 81, VI, 44, v. BAAL-MARCOB, v. en outre, INSCRIPTIONS LATINES BILINGUES; de Ksar-Tarcine : V, 194, v. CENTENARIUM; de LEPTIS MAGNA : VI, 43-56, v. CALESTIS; série Dalmat : VI, 167, v. LÉGION X^e FRETIENSIS; série Savignac : VI, 210, 211, 212, 213, v. LÉGION X^e FRETIENSIS, etc.; sur lampes en terre cuite : V, 32, VI, 68; de Jérusalem : VI, 189, 199, 283, v. ANTONIN, HADRIEN, TRAJAN; de Palestine (Cumont) : VI, 199-202, v. LÉGIONS ROMAINES, COHORTES; de Dougga : VI, 119, v. PUNIQUES (n. pr.); officielle d'AFRIQUE : VII, 100, n. 6, v. LAMIA (L. Aelius); de Tripolitaine : VII, 109, v. IAMBUR; de la province d'AFRIQUE : VII, 113 et n. 4; de DIERACH : VIII, 78, 79, 301 (add. p. 78), v. POZZOLES.
- (bilingues), *lat.-gr.* : de QAL'AT EZHAQ : VI, 301; d'Égypte et d'Algérie : VII, 159, VIII, 298 (add. VII, 161), v. AGRIOPHAGES; sur MILLIAIRES : VIII, 93; de Pisidie : VIII, 118, v. ΕΥΓΕΝΙΩΝ.
- lat.-néop.* : de GALÈS : VI, 377, de Sardaigne : VII, 94, v. STATUE. *lat.* — *palm.* : de Palmyre : VII, 15.
- (trilingues), *lat. gr. néop.*, de LEPTIS MAGNA : VI, 52; *lat. gr. palm.* : VII, 15.
- *lihyanites*, de El'Ela : VIII, 238, v. APHKAL, WADD; recueillies par les PP. JAUSSEN et Savignac : VIII, 246 et n. 2, v. PROLÉMÉR.

[Inscriptions (suite)]

- *médiévales* (croisades), v. NICHOLSE
LORNE, ODO; du SAINT-SÉPULCRE (épita-
phes des rois francs) : VII, 134.
- *nabatéennes* : de Pétra (C. I. S., II,
nos 422, 423) cf. C. I. S., II, n° 312, 484 :
IV, 99-112, v. ATAR. MANBOUG; du
Safâ, inédites, cf. C. I. S., II, n° 414,
218, 182, 113, 183, 287, 162, 224, 122
(corr. 225), 350, 195, 163, 161, 175,
160, 361 et C. I. S., II, 188 (cf. C. I. S.,
II, 185, 161, 174, 218, 349, 196, 158),
C. I. S., II, 311 : IV, 169-182, V, 383-
384, v. A'RA, DOUCHARA, ÈRE DE BOSRA,
NISAN, RABBEL, YOD, etc.; de BOSRA
(cf. C. I. S., II, 176, 182, 235) : IV,
182, 183, v. DOUCHARA; du Haurân et
de Syrie (Expédition américaine),
cf. R. E. S., n° 83, 88, C. I. S., II,
n° 190-193, 160 : VI, 317, VII, 213, 215,
216 et n. 2, VIII, 298 (add. VII, 215),
v. ΑΒΘΟΟΥΖΟΥ, ALLAT, A'RA, NABATÉEN
(mots indéterminés); du SINAI (cf.
C. I. S., II, n° 170) : IV, 184-186,
187-192, v. CÉSARS (Les trois —), SAB-
BATIQUE (année); de POZZOLES (C. I. S.,
II, n° 157, 158) : IV, 229, VII, 306;
de El-Hedjr (C. I. S., II, n° 228) : V,
172, v. THARABAS; d'Oumm el-Qotain :
V, 366, VI, 113, 114, v. DUEL; de la
région entre AMMAN et BOSRA : VI,
212 —; de El-Bêdha (fac-similé), cf.
C. I. S., II, n° 465, 352, 353 : VI,
270-273, v. ADOPTIFS; du temple de
SI' = C. I. S., II, n. 164 : VI, 317,
318; de la province d'ARABIE = C. I. S.,
II, n° 350, 379, 480, 427, 442 et graf-
fiti non dans le *Corpus* : VI, 324, 232,
335, 336, 337, v. ARÉTAS, DOUCHARA,
THÉOPHILOS; de El-HIDJ = C. I. S.,
II, 198, 201, 217, 271, 223 : VII, 247,
248 et n. 2, 249-253, VIII, 223, 234,
235, 237, 290 (add. IV, 315, n. 2) v.
CENTURION, CHILLIARQUES NABATÉENS, HE-
PHAESTION, QINIAN, ARÉTAS, APHKAL,
επιγραφή; de MADABA = C. I. S., II,
n. 196 (cf. R. A. O., II, 189 —), cf.
C. I. S., II, 442, 195 : VII, 241-247
(pl. III), VIII, 243, v. HÉRODE ANTIPAS,
NEPHECH, PAPPONYMIE, STRATÈGES NABA-

- TÉENS, SULTAN, etc...; de MILET (bi-
lingue gr. nab.), cf. C. I. S., II, 331,
231, 208, 221, 243, 367 : VII, 305, 309,
310, n. 1, 312, n. 1, 313, n. 1, VIII,
144 (pl. VI), v. CHOULLAI, FRÈRE DU
ROI, SYLLAKOS; de NEMARA = R. E. S.,
483 : VI, 305-310, VII, 167, VIII, 237,
v. IMROU'L-QAIS, « ROI DE TOUS LES
ARABES »; de Dmeir (C. I. S., 161) :
VIII, 247, 260, n. 1, 262, v. COMFUT,
REJET; de la région de Bosra, rectif.
des lectures de Littmann (cf. C. I. S.,
224, 225, 161, 183, 160, R. E. S., 466,
88, 86) : VIII, 257-268 (grav. p. 259),
v. DYNASTIE NABATÉENNE, 'ADYIOU, RAB-
BEL II; ARBA'AN, REJET, PROTOCOLE; da-
tée de l'an 36 ou 37 de RABBEL II :
VIII, 247, n. 3; recueillie par les
PP. Jaussen et Saviguac (n° 301-302) :
VIII, 175, v. ÉPITROPE; C. I. S., II,
II, 336 et 766 : VIII, 233, n. 3, v.
DÉESSE NABATÉENNE; de la Haute-
Égypte (proscynèmes) : VI, 121, v.
NABATÉENS (en Égypte); de TRIL ECH-
CHOUGAFIYÉ : VIII, 229-257 et pl. VI,
v. APHKAL, ARABIQUE, AOUITOU, PROLÉ-
MÈES, etc.; C. I. S., n° 235, lectures et
interprétations nouvelles confirmées
par récents relevés : IV, 110, n. 2,
183, VIII, 287 (add. IV, 110, n. 2),
235, n. 1, v. MARANA.
- (bilingues) *nab.-gr.* : du SINAI =
C. I. S., II, n° 1044 (cf. C. I. S., II,
n° 1254, 169) : V, 59-66, pl. IV; de
Syrie (Expédition américaine) : VII,
215; de MILET : VII, 305-315, VIII,
144, pl. VI.
- *néopuniques* : ex-voto à Baal : V,
105-109, v. ZORUM; de Dougga : VI,
212, 213, v. ABRÉGÉS; transcription du
nom SATURUS = bilingues de GALÈS
et néop. 123, cf. néop. 3, 49, 63 :
VI, 387, VIII, 296 (add. VI, 387); épi-
taphes de Maktar (néop. 66, 67, 68,
69) : VI, 386, v. PRÊTRESSES; datée du
proconsulat de L. Aelius LAMIA : VII,
86-114, pl. I (A et B), VIII, 297
(add. VII, 87), v. AFRIQUE, ELIM, LI-
BYE, LIBYQUES, NÉOPUNIQUE (*alphabet*
et *langue*), PHÉNICIEN (*langue*) PORTI-

[Inscriptions (suite)]

QUE, QUADRILLAGES, SCRIPTIO PLENA, STATUE, z (= s); vocable ADON appliqué à TANIT (néop. n° 86) : VII, 89, n. 1; le mot טַנִּית , bil. de Sardaigne, autre inscr. de Sardaigne (néop. 149, 151) et inscr. de Cherchel n° 2 : VII, 91, v. STATUE; de MAKTAR (grande inscr.-) cf. néop. 32, 45, 49, 52, 17, 62, R. E. S., n° 162, 166 : VI, 384, 387 et n. 1, VII, 95, n. 1, 100, n. 2, v. CAPITO, MASULUS, SCRIPTIO DEFECTIVA; nom de IAMRUR = C. I. S., n° 1538 : VII, 109, n. 1; de El-Kef (cf. néop. 47) : VIII, 15-17, v. VINDEX.

— (bilingues) néop.-lat. : de GALÈ et néop. 123 : VI, 377-387, v. SATURUS; de Sardaigne : VII, 91, v. STATUE.

— (trilingues), néop. gr. lat. : de LEP-TIS MAGNA : VI, 52 —.

— palmyréniennes : dédicace à AZIZOS (R. E. S., n° 30, 131, 286) au-dessous d'un BAS-RELIEF (cf. inscr. palm. Bruxelles R. E. S., 764 et autres) : IV, 166, 203, 404, VII, 32, 34, VIII, 296 (add. VII, 35) v. APKAL, ARSOU, YARHIBOLA, DATES (libellé des —); dédicace d'un THIAÏSE PALMYRÉNIEU : IV, 374-381, v. 'ATENOURI, NOURAI, PATRONYMIQUES (sans בר), FILS, MARZHA; dédicace à CHAI'AL-QAUM : IV, 382-302, V, 80, VII, 31, v. HIRA (El-), VIN, GER, PALMYRÉNIEU (langue), CAVALIERS; sur bustes funéraires : IV, 376, V, 35 —, 46, 396 (= add. p. 42), 282, 284, VI, 113, VII, 340, 353-355, 357, 358, VIII, 8-12, 14, pl. I, n° 1, 2; Vogüé, n° 123a : IV, 50, n. 4, V, 66, v. ADOPTIFS; sur TESSÈRES : VI, 176, VII, 24, 52, 67, 360-366; dédicaces de statues honorifiques : VII, 11, 17, 20, v. SYMPOSIARQUE, AZIZI, A'ABI, ÉPIMÉLÉTIE, PRÊTRES, πρεσβυτεροι ; série Littmann : VII, 25-38, VIII, 12-14, v. BANI, PALMYRÉNIEU (langue) DÉKSE NABA-TÉENNE, ἐπισκοπος , QINIAN; titre de רב הילל : VII, 79, v. STRATÈGES; le mot הַבִּינִי : VII, 10, 216, n. 1, v. NABA-TÉEN, HAMMAN; sur autel inédit (cf. Vog. n° 3, 43, 17, 87b, 79, 92, 93, 103,

111, 116, R. E. S., n° 40, 41, 141, 156) : VII, 337-346, pl. VD, v. ATAR, FORMULES, CHABBETI, PALMYRÉNIEU (langue) PALMYRÉNIENS, PAPPONYMIE; série Spoer (cf. Vog. n° 82, 83, 105, R. E. S., 34, 136b 385, 394) : VII, 346-352, v. XEIL-LOG, PALMYRÉNIEU (langue); série Torrey (cf. Vog. n° 137, R. E. S., n° 147, 159b) : VII, 353-355, v. BELHAZI, RPJET; série Arnold (cf. R. E. S., n° 46, 159b, 284), « votive stèle » + Vog. n° 90 = dédicaces jumelles à 9 années de distance (déjà démontré dans E. A. O., II, 58) : VII, 355-360, v. PALMYRE, PATRONYMIQUE, QINIAN; dédicace Mordtmann n° 10 et Vog. n° 88, cf. R. E. S., n° 285, 351 : VII, 366, 367; le nom pr. CHAGRAÏ : VII, 367; le n. pr. NEBOZA : VII, 368; nouvelle lecture de Vog. n° 118 : VII, 368, le n. pr. TIMAIOS : VII, 368; série Chabot, (cf. R. E. S., n° 32, 44, 160, 451) : VIII, 1-8, 300 (add. p. 6), v. AQBAI, BÉD'A, BOLHA, HANNABEL, OLBANÈS; le nom pr. AMABBAL : VIII, 47.

— (bilingues), palm.-gr. : de Palmyre (= E. A. O., II, 106) : IV, 378, VII, 26, n. 3; dédicaces de statues honorifiques : VII, 2, 10; série Sobernheim-Puchstein : VII, 12-24, 396 (= Add. p. 19) v. COUPES, LITS DIVINS, SIONES EXPLÉTIFS, FORMULES; série Littmann : VII, 38, v. Νεβοζαδαος ; Vog. n° 29 : VII, 79, v. STRATÈGES; Vog. n° 3 : VIII, 48, n. 1, v. GAD; d'Égypte : V, 300.

— palm. lat. : série Sobernheim : VII, 15, v. CENTURION;

— (trilingues) : palm. gr. lat. : VII, 24.

— phéniciennes : sur STÈLE D'AMRITH : IV, 325 —; sur stèles d'OUMM EL-'AOUAMID (coll. Jacobsen et Louvre) : V, 6-8, 150-154; sur tenons de statues iconiques : V, 373-378, v. INSCRIPTIONS CACHÉES; de Sidon : V, 34, 217-267, 366, VI, 162-166, 339-353, v. ECHMOUM, BADACHTORET, YATANMILIK, etc...; de BYBLOS (sur fragment de stèle égyptienne) : VI, 74-78, v. ABIGBAAL, CHACHONQ; de Tyr = (R. A. O., II, 296) :

[Inscriptions (suite)]

VI, 250, v. RAB MEOT; de KHAM EL-KHALDÉ : VI, 373, 374; de Tyr (= R. A. O., I, 87) : VI, 376, v. KHACI; d'ABYDOS : VI, 391-400, VIII, 296 (add. VI, 392), sur sceau : IV, 158, v. GADDAI; sur statuette d'Isis (R. E. S., 535, cf. 101) : VIII, 126-128, v. GER-SAPHON; de Tortose : IV, 196-198, v. HERMAIOS; de Memphis : IV, 216, 217, v. BANOBAI; le nom pr. עבדפתח : VI, 268, n. 1, v. PETPHTAH; les n. pr. עבדתנת et עבדתנת : VI, 275, n. 1, v. TANIT; C. I. S., n° 1 et R. E. S., n° 1 : VI, 394, n. 1 et 4, v. PHÉNICIEEN (langue); C. I. S., n° 1, 11, 90, 140, 143 : VII, 94, n. 4 et 5, v. STATUES; le mot ערפת : VII, 97, n. 1, v. PORTIQUE.

— *puniques* : sur TABELLA DEFIXIONIS : IV, 87; du Musée Lavigerie : IV, 198; série P. Delattre : V, 49-51, 66-70, VI, 386, n. 1, v. HIÉRARCHIE SACERDOTALE, PRÊTRESSES; série Merlin : VI, 213; sur vase grec trouvé en Égypte (= R. E. S., 3) : VII, 39, 40, VIII, 296 (add. VII, 39), A. ARRÊGÉS, HIMILKAT; vocable de TANIT : VII, 88, n. 2, 89, n. 1, v. ADON; nouvelle lecture du n° 471 (C. I. S., 1) : « du camp du pays de KSHL » : VIII, 297 (add. VII, 101), v. LIBYE, AFRIQUE; les noms pr. לבית, לבית : VII, 102 et n. 2, 3, v. LIBYQUES (n. pr.); C. I. S., n° 293 (rectif), cf. inscr. de Tripoli et C. I. S., n° 390, 1360 : VII, 142-144, v. RICOCE, ARISTO; noms pr. nouveaux ou inexpliqués : VII, 385, v. ABHÉIÉS; le nom pr. צבא : VIII, 74, v. ZABO; dédicace de MAGON : VIII, 95-99, v. LIT DIVIN; le nom pr. צר = ABRÉGÉ de צרשור ou origine géographique? cf. צדן : VIII, 98, v. PUNIQUES (n. p.); R. E. S., 183, essai d'interprétation (cf. C. I. S., I, 908, 2035, 1435) : VIII, 99-102, v. PUNIQUES (n. pr.); les noms pr. 'ABDALOI et ABDALONIM : VIII, 102, 103; sur urnes (à l'encre) : IV, 265, VIII, 289 (add. IV, 267); R. E. S., 1569 : VIII, 164, v. MEQIM KLIM.

— (bilingue) *pun.-libyque* de Massinissa : VIII, 294 (add. VI, 250), v. RAB MEOT.

— *sabéennes*, du Musée du Caire : VIII, 246, v. PROLEKAK; v., en outre, INSCRIPTIONS LIHYANILES.

— *safaitiques* : leur destination : IV, 192; séries Dussaud-Macler : IV, 169, V, 383-386; série de l'Expédition américaine : VII, 213, 216, v. NABATÉENS, DOUCHARA, BAAL CHAMALM.

— *sinaitiques* : leur origine et leur destination : IV, 187, V, 380, v. INSCRIPTIONS NABATÉENNES.

Intronisation des Pharaons : VIII, 254, v. NOM (imposition du).

Ιωαννα, n. pr. juif, suivi du surnom Ευφροσυνη (nécropole d'ALEXANDRIE) = p. é. courtisane? : VIII, 60.

Iolaüs, et la CAILLE : VIII, 298 (add. VII, 151) v. HÉRACLÈS.

Ιουδα, n. pr. juif, sur timbre ou moule : VI, 168;

Ιουλιανος, en monogramme dans un médaillon au cou de l'épervier d'Arsoûf (cf. *Rapports mission*, 1881, grav.), à lire p. é. aussi Σιλουανου? : VI, 59, n. 4, 491 (= add. p. 59).

Ιουδα, n. pr. juif = יודי (TALMUD) : IV, 142, 221, v. YODAN.

Ιουστος, n. pr. j., = p. é. *Sudok*; fils de Rôbê (Rubeo) d'Alexandrie; chiffonnier (nécropole de Joppé, coll. Ustinow) : IV, 147, 148, VI, 181.

'Isa, nom de Jésus chez les Musulmans, v. ESAD.

Isaac, sacrifié par ABRAHAM; présenté par la Bible comme FILS UNIQUE : VIII, 284 et n. 5, v. ISMAËL, SACRIFICES.

Ισαακ, n. pr. juif, v. KAIOMAS.

Isidore, grand ingénieur byzantin, μηχανικο, etc.... originaire de Milet, constructeur de l'enceinte de Chalcis (inscr. gr. de Qennesrin), participe à la construction de Sainte-Sophie : VII, 228, 229, VIII, 81-87; son neveu homonyme, également μηχανικο, de JUSTINIEN, à reconnaître p. é. dans la seconde des inscr. gr. de Qennesrin (= CHALCIS), n° 89; chargé

par Justinien de réédifier la ville de ZÉNOBIE : VIII, 87.

Isis (statuette d' —) assise, tenant HORUS sur ses genoux (avec dédicace ph.) : VIII, 127 —, v. GERSAPHON ; v., en outre, ABRAHAM, HIRONDELLE.

Ismaël, frère aîné d'ISAAC dans les traditions bibliques et musulmanes : VIII, 284, n. 5.

Isopséphie, dans les traditions chrétiennes et arabes; explication du CHRISME CONSTANTINEN (d'après Mas'ôûdi) par le nom de sainte HÉLÈNE (= 100) + la croix, ou (selon saint Ephrem) par Βοηθία (= 100) « secours » + la croix = « la croix (est notre) secours » : VI, 81-84 ; v., en outre, AMEN, BÈRE (le chiffre de la —) et ΩΠΙ.

Issoudun, v. ALSODO.

Israïn (dialecte arabe vulgaire) = Israël = Israélites = échange fréquent du *l* et du *n* final, cf. *Roubîl* = *Roubîn* = *Ruben* : VII, 44, n. 1, v. BENI ISRAÏN.

It-elaha, n. pr. aram., v. ITI-BEL.

Iti-bel, n. pr. aram., מִיִּתְבֵּל = « Bel est avec moi » ; de même *It-elaha* = « Dieu est avec moi » ; cf. n. pr. babylonien *Itti-Éd* = « avec Éa » (« la vie est ») : VI, 325.

Itti-Éa, v. ITI-BEL.

Itti-Milki = « avec Milkou » : IV, 324, v. ITI-BEL.

Iturée, nom de région, יִטּוּרָא, Ιτουρία, Ιτουριοι ; identifiée avec la Trachonite par l'*Onomasticon* : IV, 119, v. ITURÉENS.

Ituréens (Les —), peuplade apparentée aux NABATÉENS ; leur habitat au sud du Liban : IV, 253, n. 2 ; cohorte Iturénne en garnison à Tamis (Éthiopie) : V, 88 ; archers montés : VIII, 252, n. 3 ; leur nom à rest. p.-é. dans le récit de l'expédition d'HIRAM, roi de TYR : VIII, 160.

Jacob, v. IAXO.

Jacques de Vérone, pèlerin de T. S. du XIV^e siècle, se loue des guides juifs des pèlerins : VIII, 142, v.

PALESTINE ; parle des verreries d'HABRON : VIII, 221, n. 2.

Jaffa, v. JOPPÉ.

Jarres Israélites (à estampilles royales) ; caractérisées par l'exiguïté et la robustesse des anses, destinées non pas à la préhension, mais au passage de cordes servant à les manœuvrer : IV, 1 —.

Jason (L'évêque —), inscr. gr. de Pétra : VI, 336.

Jean (Saint) in Montana (T. S.), domus Beati Johannis = 'Ain Kârem.

Jehovah, dieu juif, sa théophanie : V, 211, v. GRÊLE ET FOUDES ; son nom à Éléphantine : יְהוָה (var. יְהוֹה) = *Yaho* plutôt que *Yahou* : VIII, 129 ; figuré sur char ailé (cf. Ezéchiël) et nommé יְהוָה (monnaie du Br. Mus.) : VIII, 301 (add. VIII, 129) ; mirage de son nom (à écarter) dans l'inscr. nab. de TELL ECH CHOUGAFYI : VIII, 239, 241.

Jephthé (tombeau de —) ? = *Sancti Gethae* (*Peregrinatio* de sainte SILVIE) : VI, 138, VIII, 294 (add., VI, 138).

Jérémie (Saint), église médiévale sous son vocable à Qariat el-'Enab : V, 53, n. 2, v. QIRIAT YEARIM.

Jéroboam, n. pr. sém., sur cachet hébreu archaïque : VI, 294, v. CHEMA', SERVITEUR D'UN TEL.

Jerôme (Saint) ; sa traduction de l'*Onomasticon*, rapport possible entre la carte eusébiennne et la carte mosaïque de MADÉBA ? : IV, 273 ; son « Area Atad » = Ἀλὼν Ἀταθ : IV, 274 ; enregistre la tradition du pays de JOB en Arabie et de sa maison à CARNEAS, sans parler toutefois de son tombeau ni de l'église élevée sur celui-ci : VI, 140-142 ; n'a pas connu l'auteur de la PEREGRINATIO dite de sainte SILVIE : VI, 142 ; mentionne un bas-relief avec un porc au-dessus de la porte de JÉRUSALEM : VI, 281, n. 2.

Jérusalem, son nom et celui des CHALMOU : IV, 254 ; son nom arabe : *el Qouds* : V, 327, v. SAINTETÉ, AQUR-

DUCS : IV, 206, VII, 139; portes : IV, 245, v. DELIR ES-SERAB; TEMPLE : IV, 334, VI, 280 — v. PORTES; topographie antique : VIII, 21 —, v. SELOUAN; nomenclature arabe des rues : VIII, 26, v. BACHOÛRA, CAVERNES ROYALES, GENNATH, PRISON DE JÉSUS, TOMBEAUX DES ROIS; léproseries de Saint-Lazare et d'Eudoxie : IV, 242, v. Φορτισιοί; (zv-); le « lac » de Legorius (Croisades) = p.-è. la grande citerne des Hospitaliers : IV, 246; dépôt de FLÈCHES dans la FORTERESSE de David : V, 55 —; prise par les Perses : V, 366; le HARAM et le SAUCULAIRE romain élevé sur l'emplacement du Saint des Saints, d'après la CHRONIQUE SAMARITAINE : VI, 94, 101, v. ANTONIN, HADRIEN; mosaïque et INSCR. ROM. découvertes près de la porte de Damas : VI, 188 —, v. HIPPOLYTE (saint); reconstruction, puis destruction après la révolte des Juifs (Eutychius); dédicace en l'honneur d'HADRIEN, fondateur d'Aelia Capitolina : VI, 280 —, v. BARCOCHÉBAS, TEMPLE (portes du —); prise par SALADIN : VII, 130, n. 1; visitée par L. de ROCHECHOUART : VII, 130 —, v. SAINT-SÉPULCRE; mur du SAINT-SÉPULCRE : VIII, 145; patriarches : VIII, 88, v. EUSTOCHIUS, MACAIRE; son nom romain sur MILLIAIRE de YABROUD : VIII, 93; v. en outre, SYNAGOGUES, ARBRES symboliques, MAHOMET, LAMPES.

Jésus, son nom arabe 'Aïsa : IV, 392, v. THÉANDRITES, NATIVITÉ; « fils de la courlisade » dans les traditions SAMARITAINE et juive : VII, 387; monté sur l'ânesse (bas-relief des Croisés, fragment rapporté par l'auteur) : VII, 130 et n. 2, v. SAINT-SÉPULCRE; ses dernières paroles sur la croix : VIII, 297, (add. VII, 77), v. ELIE.

Jeux publics, v. ACTIA DUSARIA, ACTIAQUES (jeux), EQUINIA, FÊTES périodiques, PENTATÉNIQUE (cycle), SÉBASTIA, etc.

Jézabel, son nom estropié dans les textes arabes : VII, 372.

Job, = cheikh MISKIN : V, 11, VI, 56, v. LÉPREUX; son pays, sa maison à CARNÉAS, son sépulcre (légendes diverses) : V, 8 —, 12, 13, v. AUGUSTIS, Saint Jérôme; sa mère légendaire Βοσροπα, éponyme de BOSRA : V, 20, 396 (= add. p. 14); sa femme (Rouhma) dans les légendes arabes et la divinité figurée sur la stèle égyptienne dite « pierre de Job » (*Sakhrat Atyoub*), stèle où, à l'époque de sainte SYLVIE, on voulait voir la propre image de Job : V, 13 et n. 2, VI, 138 —; saint Job byzantin à Bosra : V, 12; confondu avec *Jobab* roi d'Edom : V, 14.

Jonathan, chef des juifs, campe avec les insurgés juifs dans les marais du JOURDAIN : V, 277.

Joppé (nécropole juive de —) = JAFFA; découverte en 1873 par l'auteur, nombreuses inscr. judéo-gr. : IV, 138, VI, 187, 208, 316, v. APOSTOLI, BERIBBI, Βεζζοc, CROISÉS, Μαννοc, PROFESSIONS-Πεθεxxx, SÉPULCRES, SYNKLÉTIKÉ, SYNAGOGUES.

Jordanes, architecte (croisades) v. SAINT SÉPULCRE.

Joseph, n. pr. j., = Yôseph; biblique, v. ESOPH, SONGE; juif converti = comte de Tibériade, construit des églises en GALILÉE : IV, 353.

Josué (Le prophète —) institue le sanctuaire de Garizim selon les SAMARITAINS; le *Livre de Josué* Samaritain rédigé en arabe, au ^{xiii}^e s. : VI, 86; le *Livre de Josué* biblique et l'embouchure du JOURDAIN : V, 267.

Jourdain (Le —), son embouchure à l'époque de Josué, située notablement plus au nord; son lit (le *zaur*) dans le GHAUR; déplacement progressif vers le sud; marais existant encore au ⁱⁱ^e s. av. J.-C. à son embouchure : V, 267 — 280, pl. VI, VIII, 292 (add. V, 267), v. LACHON; son retrait miraculeux, ainsi que celui de la mer Morte (légende chrét.); V, 279; ses rapports avec l'HERMON; son nom rattaché p.-è. à 771 « DESCENTE » =

κατασκευαῖς rituelle = ירד + יר, י + ירד :
V, 365 —, v. LEDDAN.

Jovius, v. DIOCLÉTIEN.

Judas (territoire de —) tracé de ses limites, septentrionale et méridionale, partant des extrémités N. et S. de la mer Morte : V, 269, 275.

Juges, = aram. דִּינִיָּא = hébr. דִּתְבָּרִיא (= iranien *dātoubar*) : VI, 243, 252, v. PAPHYRUS ARAM.

Julfe, noms pr. : IV, 138-151, 146, 218, VI, 152, 174, 315, VII, 144, 342, n. 1, 349, VIII, 60, 68, 71, 117, v. JOPPÉ, PAPHYRUS ARAM. Ἀββίδος, Ἰαχῶ, Ἰωάννα, AQBAYAU, ELYO'ENAI, PHAR' OCH, PANCHARIUS, Σαββάρτος etc.

—, en Egypte; leur existence dans le milieu araméo-persé, premier indice épigraphique relevé par l'auteur (*E. A. O.*, II, 27), confirmé par les PAPHYRUS aram. d'Eléphantine : VI, 155 et n. 2, VIII, 294, (*add. VI, 155, n. 2*); auteurs probables de la pétition contre les prêtres de KHNOUT (PAP. ARAM.) : VI, 229; conservent l'alphabet araméen : VIII, 63, v. HÉBRAÏQUE (*alphabet*); p. é. classés dans des bureaux militaires : VIII, 135, 136, v. ELÉPHANTINE; émigration de la famille de Jacob motivée par la famine, cf., à l'époque de Saladin, l'émigration, puis l'exode, des Syriens en Egypte pour le même motif : VII, 290, n. 1; leur nécropole à ALEXANDRIE : VIII, 60 —; se réfugient en Egypte, après la prise de JERUSALEM par HADRIEN (Eulychius) : VI, 280.

— en Palestine; attachés aux mosquées de Jérusalem pour fabriquer et entretenir les verreries, lampes, etc. : VIII, 224, v. VERRE; fabricants de verre à TYR (BENJAMIN DE TUDÈLE); installés à HEBRON pour y exploiter les verreries : VIII, 224, n. 2; leur insurrection dirigée par BARCOCHÉBAS, leur courte indépendance : VIII, 268-269, v. MONNAIES; dernier foyer du judaïsme en Galilée : IV, 354, v. MOSAÏQUES, SYNAGOGUES.

Julien l'Apostat; son surnom απο-

στατης défiguré p.-é. en EACOPHATUS (roi, d'après la *Chronique samaritaine*); cf. transcription arabe : VI, 98 et n. 3.

Julien (Saint —), église des Croisés à Tyr : V, 77.

Julien, seigneur de Sidon, fait don d'une CHAKARA à un émir BOHTOR : VI, 4 —, cède sa seigneurie aux Templiers en 1260 : VI, 7.

Julius, père adoptif d'Auguste; rectif. des transcr. arabes de son nom : VII, 376.

Junon, = p.-é. quelque impératrice divinisée, dans la dédicace du sanctuaire de BAAL-MANCOB : VI, 37.

Jupiter Capitolin, son temple à JERUSALEM (sur l'emplacement du Saint des Saints) contenait les images de MANASSÉ et d'Ephraïm (tradition Samaritaine) = p.-é. statues d'HADRIEN et d'ANTONIN : VI, 96.

Jupiter Heliopolitanus, v. HÉLIOPOLITANUS.

Justinien (L'empereur), combat les PERSES occupant NISIBE : VI, 131; reconstruit l'église de Saint-Thomas à EDESSÉ et canalise le Daïcan : VI, 131, 135; à son époque p.-é. doit être rapportée la *Peregrinatio* dite de sainte SILVIE : VI, 133; fait reconstruire l'enceinte de CHALCIS et son PROTEICHISMA en 550-551 J.-C., pour la protéger contre CHOSROËS : VIII, 84 —, v. ISIDORE; fait réédifier la ville de ZÉNOBIE pour parer à de nouvelles invasions perses : VIII, 87.

Χαζμος, Χεζμος, n. pr. Haurân, = nab. כַּחְמִר, כַּחְמִר : IV, 120, v. NOMS PROPRES CIRCONSTANCIELS.

Kabod (Le —), dans la Bible, v. DISQUE SOLAIRE AILÉ; comp. au *vareno* iranien : VIII, 297 (*add. VII, 77*), v. GAD.

Kadès (= *Qadech*, *Qedech*), nom répandu dans la toponymie de Syrie; ECHMOUN qualifié de « seigneur de *Qadech* 'En yidal dans la montagne » (épitaphe d'ECHMOUNAZAR II) : V, 254 —, v. ECHMOUN SAN QADECH;

diverses Qadech bibliques, notamment la « Qadech (de) 'En Michphat dans le désert » : V, 234, 255; la Kadès de Naphtali en Galilée (appartenant au pays de Tyr); autel avec dédicace gr. : V, 254, 341-344, v. αγτος.

Kahf (El —) n. l. (Moabitude) « la Caverne » = *er-Raqm* : V, 117; v. SEPT DORMANTS (caverne des —); sépulcres antiques : VII, 207.

Kaioumas, Καίουμος, n. pr. sém., transcr. de n. pr. aram.; diffère du n. pr. nab. קימו = Καίμος; nom porté p.-é. par un Juif (πανταπωλης, métier caractéristique) mentionné avec un Ισαακης médecin : V, 369, VII, 233.

Kaisar, n. pr. pun., כישר (cf. R. A. O., I, 230) = p.-é. *Kaisaram* : IV, 213.

Καίσος, n. pr. nab., = קישׁ?? : IV, 290.

Και συ, και συ τα διπλα, formule gr.; cf. και συ πλεον, p.-é. abrégé en ΠΑ (Wad. n° 2491) : IV, 131, 132, v. ACCLAMATIONS.

Kalb., n. pr. palm. (?) כלב., à compléter p.-é. avec ου Ν? : VIII, 6.

Καλλος, n. pr. gr.; dans inscr. Haurân : του Καυκαλλου à corriger en του και Καλλου : V, 368, VI, 373.

Kamribel, prétendu n. pr. palm., כמריבל = les « prêtres de Bel » : VI, 113, VII, 11, 12, 24, 364, 395, VIII, 293 (add. VI, 113).

κανθαρος, nom donné au chaton des bagues sigillaires, cf. Habacuc II, 11 : VII, 335, n. 1, 336, n. 2, v. SCARABÉE.

Καφιλα, n. l. (Syrie), VIII, 293 (add. V, 386), v. ARDOULA.

Karak, n. l. (Syrie), donné à trois villes différentes : IV, 60, v. CHAC; la *mamlakat* de Karak : IV, 64; épitaphes gr. chrét. de Karak en Moabitude : IV, 80, v., en outre, PISGAH.

karaš, mot aram. כרש, nom de monnaie (papyrus araméen) : VIII, 137.

Καρχαρια, ville d'Arabie : VII, 273, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

karm, mot arabe, كرم = jardin;

sens et origine : VI, 19; employé dans CHARTES des Croisés : VI, 10, v. GHERANA.

καρποφορουντες = bienfaiteur auteur d'une œuvre pie (au sens chrét.) : VIII, 91.

καταβασις, v. DESCENTE.

κατ' στος : VIII, 298 (add. VII, 166).

Katharokastron, v. SAFI (Tell es-).

κατοχοι, à Baetocaece et à Memphis : VII, 219.

Kefr Chima, n. l. (Syrie), patrie de Násif ben 'Abdallah el-Yázidji : VI, 106 —, v. CHRONIQUE SAMARITAINE.

Kefr Kenna, n. l. (Galilée), = Cana biblique? inscr. hébr. en mosaïque, synagogue? église? plan, etc... : IV, 345, 357, 360, 372, v. GALILÉE, HÉLÈNE, JOSEPH, etc.

χελωνις, v. TALMUD.

Kenaan, v. CHANAAN.

Képhalè, dème attique; objet d'un jeu de mots dans la comédie des OISEAUX d'ARISTOPHANE : VIII, 36, v. KOLONIS.

Kerdu-s, **Kerda**, mots celtiques; en irlandais sens de FORGERON, poète, poésie, musique, etc.; cf. le persan « kerd » = « œuvre » : VIII, 71 —.

Koroub assyrien, sculpté sur le roc : VIII, 25, v. CAVERNES ROYALES.

khaçf, mot sém., חצי = moitié, et non « totalité », cf. inscr. ph. de Tyr (R. A. O., I, 87), stèle de Mésa, passages bibliques : IV, 31, VI, 376; nom spécifique de monnaie hasmonéenne : IV, 31, v. NEÇEPH; חצי שקל sur demi-sicles juifs; מחץ כסף sur demi-drachme inédit de Tyr (cf. *Annuaire des Hautes-Etudes*, 1905. p. 86) : VI, 376, 377.

khaçfr, mot hébr. חציר = vert, verdure et par extension, légumes verts : VII, 393, v. ΣΥΜΜΑΤΗ.

Khadidja, femme de MAHOMET : VIII, 215.

Khaldé (Khân el-), n. l. (Syrie), entre Beyrouth et le fleuve Damouh = *Mutatio Heldua*, entrevue de Saladin et de Djemâl eddin : VI, 29, n. 4,

- v. BONTOR; nécropole antique, épitaphe ph. d'un prêtre : VI, 374.
- khallur**, mot aram., ܟܠܠܪ, = monnaie d'argent de petite masse, subdivision du sicle, correspondant p.-è. au chalque grec ?? : VI, 153, 154 et n. 2, 266, 267, VIII, 294 (add. VI, 153), v. CHEKEL, DNACHMES.
- Kharroub**, n. l. (Palestine), région comprise entre les fleuves DAMOÛN et AOUALT; son nom et les CAROUBIERS; attaque de Hugues III par les Musulmans (Maqrizi) : VI, 73, n. 2, v. PORPHYRÉON.
- Khidhr** (el-), v. SAHOUB EL-KHIDHR.
- Khnoub**, dieu égyptien, = KHNOUN; του Χνουβω νεῦ Ιηθ (inscr. gr. d'Assouan) collège de prêtres de Khnoub et temple à ELÉPHANTINE (cf. Strabon) : VI, 222, 228, 229, 234, v. PAPYRUS ARAMÉENS.
- Khnoum**, = KHNOUN, transcr. gr. : Χνουμις et Χνουβις; élément théophore dans noms pr. aram. (OSTRAKON Eléphantine, proscynèmes aram. d'Égypte, etc.) : VI, 231, 235, VIII, 291, (add. VI, 235); dieu incarné dans le bélier; de là, p.-è. le conflit à ELÉPHANTINE entre les Égyptiens et les Juifs qui immolaient l'agneau pascal : VIII, 134, v. PAQUE, KHNOUN.
- Khonson**, dieu égyptien, v. PAKHON.
- Khouldah**, n. pr. sém. sém., ܟܠܕܗ = « la belette », porté par prophétesse biblique; cf. le n. pr. sém., nab. : ܟܠܕܪ : IV, 200.
- Minian**, v. QINIAN.
- Kλωπα(ς), n. pr. évangélique = palm ܟܠܘܦܐ (cf. R. A. O., I, 385) : IV, 224.
- KO**, p.-è., abréviation de Κο(λωνιον) = Colonoe de Mysie : VIII, 118, v. CYZIQUE.
- Koαίου, n. pr. sém., porté par un Nabatéen originaire de Der'ât (= ANDRAA), inscr. gr. de Constantine, cf. Κοεφου (inscr. gr. de Der'ât) : IV, 115.
- Kolônis**, n. l. (Messénie); ses habitants, originaires de l'Attique (p.-è. du dème de KÉPHALÉ), venus sur

- l'ordre d'un oracle et guidés par une ALOUTTE : VIII, 36 —.
- Κωμιτισση[ς] ? mot nouveau (inscr. gr. de 'Amchlt), son sens ? : IV, 77, v. ACCLAMATIONS.
- κοπιωντες (οι) = ceux qui ont payé de leur personne, ou de leur bourse, pour les frais d'une construction religieuse (inscr. de Bâb el-Ouâd) : V, 185 —.
- κοπων (εξ ιδιων —), formule épigraphique chrét. = ex των ιδιων = à leurs frais, cf. πωνων, χαματων, etc. : VII, 227, n. 3.
- Koronè**, n. l. (Messénie) et le sanctuaire d'APOLLON Κορυδος : VIII, 36.
- ...ως, désinence du participe parfait indiquant l'honorariat de divers fonctionnaires émérites (υπατευκως, δημογραφικως, * β(ε)δ(ουλευκως), etc...) : VII, 389, v. BB.
- Kosmos**, sa constitution et les mouvements des corps célestes retracés par manœuvres militaires : VIII, 182, v. FANTASIA.
- Kou**, mesure de capacité aram. ܟܘܐ (pl. ܟܘܝܢ) = p.-è. le hin ? en rapport avec le LOG (ostracon aram.) : VIII, 300 (add. VII, 296).
- Koumai**, n. pr. nab., ܟܘܡܝ, = forme abrégée de ܟܘܡܠܐ [Supprimer le rapprochement avec ܟܘܡܪܝܒܠ] : VI, 113, v. BEL.
- Kρονιδου, n. pr. au génitif, (patronymique dans inscr. de Palestine) = p.-è. Κρονιος « Saturnius » : VI, 209.
- Kronos** (El-), dieu ph.; figuré ailé sur cachet : IV, 158, v. AILES; immole son fils UNIQUE : VIII, 276, 283-286, v. CIRCONCISION, 'ANOBRET.
- κτισμα, mot employé dans les dédicaces de fondation (cf. Arch. Res., II, 221) : VII, 226.
- κυρα = κυρια = « dame » (inscr. judéo-gr. d'Ascalon et d'Alexandrie), cf. ܟܝܪܐ dans l'inscr. juive trilingue de Tortose : VI, 170, VII, 145 et n. 1 VIII, 294 (add. VI, 170).

Lachôn, mot hébr., לָשׁוֹן, « langue » ; de la mer Morte (livre de Josué) = langue d'eau s'avancant dans la terre = lagune ou marais ayant laissé des traces dans l'élargissement du Zaur du Jourdain : V, 269, 272, 274 ; la Lachôn méridionale et la Lachôn septentrionale : V, 275.

Ladre (Saint) = Saint LAZARE ; nom donné à une poterne de Jérusalem : IV, 243.

Lamek (Le Caïnite —), mari de Çillah (cf. verbe לָלַל résonner), père de Youbal (inventeur de la musique) et de Toubal le forgeron : VIII, 72, v. CAÏNITES.

Lamia (L. Aelius —), proconsul de la province d'AFRIQUE ; prédécesseur, ou successeur, de Nonius Asprenas : VII, 86-89 ; transcr. et traduction en néop. de ses 3 noms et de ses titres de proconsul et de commandant militaire « chef de camp au pays des LIBYENS » : VII, 86-101, 102, 103-114, VIII, 297 (add. VII, 87).

lampes, dans la Bible : VIII, 195 ; dans le CORAN : VIII, 184-186, v. MICHKAT, MISBAH ; d'après les chroniqueurs arabes : VIII, 223 ; éclairant les églises de Jérusalem à l'époque de sainte SILVIE : VIII, 207 — ; en verre avec réseau métallique : VIII, 192, 224, v. MICHKAT ; garnissant une grande roue en bronze, divers dispositifs : VIII, 209, 211-222, v. CANDELA, CINCINDELA, GHIBBAL, SANAUBARAT, TANNOÛR ; illuminant Jérusalem le jour de l'Ascension : VIII, 212 ; lampes chrétiennes du ix^e s. : VIII, 191 ; introduites dans les mosquées par TAMIM *ibn-Dari* qui en faisait le commerce : VIII, 218, 219 et n. 1 ; éclairant la Cène sur des patènes d'argent ; étaient probablement en verre, prototypes des lampes de mosquées : VIII, 224, 225, 226 ; dans la mosquée d'OMAR, en verre et brûlant des huiles parfumées : VIII, 221 ; lampe arabe en cuivre ajouré provenant de la mos-

quée d'Omar : VIII, 183-228 ; formes fournies par la céramique : VIII, 227, v. BECS, LYCHNARIA ; développement du col des lampes de mosquées et principe général de la forme de ces lampes : VIII, 228 ; prétendues lampes en faïence : VIII, 228, n. 2, v. en outre, BARBARA (sainte).

langues (de la mer Morte) v. LACHÔN.

languette ou tablette triangulaire placée dans la main des BUSTES FUNÉRAIRES palmyréniens (cf. *E. A. O.*, I, 116 et *R. E. S.*, n^o 135), sorte de *schedula*, porte parfois une acclamation, ou le nom du défunt = p. è. titre de propriété du sépulcre : V, 35 —, 43.

Laodicée, n. l. (Phénicie), ses anciens noms Λευκή αχτή, *Ramitha*, *Mazabda* : VI, 311, n. 4 ; trouvaille d'une inscr. gr. donnant une liste de villes : VI, 313, v. LEUCAS.

Laoula, n. pr. fém. palm., לוּיָא, femme de Si'ouna et mère de Chalman ; étymologie ? p. è. fém. de לוּי : V, 283.

larron (le mauvais —) ΔΙΜΑΣ et le δὲ γηρας, = jeu de mots dû à la malignité byzantine : V, 390, VII, 219.

Latmin, n. l. (Palestine), lu à tort *Lamdin* dans BENJAMIN DE TUDÈLE : VII, 122.

Lazare, Λαζαρου = מַלְעָזָר (bilingue de Joppé) : IV, 143 ; du Mauvais riche = LÉPREUX : VI, 57 ; v. en outre, LADRE (saint).

λεῖψος, objet de culte ; sa consécration par l'APOTHÉOSE d'un enfant : IV, 250, v. NETEIROs.

Leddân, nom arabe de l'une des sources du Jourdain, = les « eaux de Dan » (livre d'Enoch) ; états successifs du toponyme depuis la forme primitive לוֹשׁ דָן : V, 362 et n. 3.

légats d'Arabie, nommés sur MILITAIRES : VI, 212 ; Aurelius THEO : VII, 205.

λεγει « il dit », formule introductoire des édits et actes royaux (édits gr. d'AGRIFFA I et II, de Darius, etc.)

cf. כן מנר des documents araméoperses : VII, 65 —.

Legerius (Le « lac » de —) à Jérusalem (Croisades) = p. è. la grande citerne des Hospitaliers : IV, 246.

Légion X^e Fretensis; ses ingénieurs militaires construisent l'AQUEDUC de Jérusalem (cf. *E. A. O.*, I, 168, 190) : IV, 206; mentionnée dans inscr. lat. de Jérusalem : VI, 190-199, v. LÉGIONS ROMAINES; y aurait érigé une statue à HADRIEN (saint Jérôme) : VI, 196, note; son nom sur estampilles céramiques : VI, 167, 211; son emblème, le sanglier (= porc) placé au-dessus de la porte du TEMPLE DE JÉRUSALEM (saint Jérôme) : VI, 281, n. 2, à QARIAT EL 'ENAB : V, 51.

légions romaines, leurs séjours en Palestine sous HADRIEN et ANTONIN (inscr. lat. de Jérusalem mentionnant les X^e Fretensis, II Traiana Fortis, et XII Fulminata) : VI, 192, 197; en garnison à Héliopolis : VI, 202; cantonnées à BOSRA avec détachements sur divers points de la province d'ARABIE (inscr. gr. de Pétra) : VI, 335; désignées topographiquement à Palmyre : VII, 15-17, 20, v. COHORTES, ηγεμων; dédicace à Sérapis par la III^e légion Cyrénaïque (Jérusalem) : VI, 283.

Leôn, dieu syrien, v. SEMIOS.

Léonce (Saint-) de Tripoli de Syrie; son martyr : IV, 134 —.

Lepcis, n. l. (Afrique), = LEPTIS MAGNA, forme originale conservée dans inscr. rom. et répondant à la légende לפקי des MONNAIES de la ville : VI, 41, 44, 47, 401, VII, 93, n. 1; dédicace de la ville de *Lepcis*, en l'honneur du gouverneur Fl. Victor CALPURNIUS : VI, 46; distincte de la Leptis Parva de Byzacène : VI, 47; inscr. latines : VI, 41, 48, 49, v. CALPURNIUS, BARGYDDENIS, MAUSOLÈES; changement de langue par contact des Numides, lois et cultes sidoniens (Salluste) : VI, 47; blocs avec signes

LAPIDAIRES latins et puniques : VI, 50; bas-relief en marbre (des Charrites?), vu en 1895 par l'auteur, statuette d'Animosa sur pilastre (dédicace à Mercure et à Minerve) et autres sculptures : VI, 53, 54 —; sanctuaire très vénéré de Sidna 'Ali, à El-Mergeb, plate-forme avec dédicace à la CAELESTIS SANCTISSIMA, p. è., au-dessous, CAVERNE SACRÉE? : VI, 51.

lépreux = arabe « MESKIN » : V, 11 et n. 3; leurs patrons JOB et LAZARE; relégués hors la ville (cf. *Vie de saint Reboula* en syriaque) : VI, 56, 57, v. LÉPROSERIES; = p. è. le gr. πτωχος, adjectif appliqué à LAZARE (Luc XVI, 20) : VI, 57, 58, v. LÉPROSERIES.

léproseries, de saint Lazare à Jérusalem : IV, 242-246, v. MALADRESIES; à Tibériade : IV, 244; appelées *Bett el-masdkin* en Syrie : V, 11, n. 3, v. MESKIN; = p. è. les πτωχεια byzantins, cf. le πτωχειον fondé à Jérusalem, εν Φορβισιαις (= p. è. région suburbaine?), par l'impératrice Eudocie : VI, 58, v. LÉPREUX.

Leptis Magna, v. LEPCIS MAGNA.

letek, mot. palm. לֶתֶק, = MESURE DE CAPACITÉ; p. è. mentionnée sur TRESÈRES palm. : VII, 362.

lettres en rejet et en surcharge, v. REJET, SURCHARGE.

— *retournées*, dans légendes sigillaires sém. : VI, 116, 180, v. 'ABD...

Leucas, n. l. (Phénicie), = BALANÉE; son nom à restituer p. è. dans inscr. gr. du n^e s. J.-C. : VI, 313; sa situation précisée par inscr. gr. de 214 J.-C. donnant la liste des villes de la côte entre Tripolis et Héliopolis : VI, 313, 314; ses changements de noms; ses monnaies avec ÈRES diverses : VI, 310, v. CHRYSORHOAS.

lévites, = « éveilleurs » attachés au service du temple : VIII, 163, v. RÉVEIL DES DIEUX.

Liban (Le), culte du Baal Lebanon : dédicace ph. sur fragments de bronze (C. I. S., n^o 5); l'Aphrodite *Libanitis*

[cf. la dédicace pun. (R. E. S. 17) à עשתרת et עשתרת בלבן] : V, 332, 351, n. 3, v. MONTAGNES; HADAD qualifié de Αἰδανωτής (inscr. gr. du LUCUS FURRIANAE) : VIII, 51; tétrarchies du Liban et de l'Antiliban : VII, 75.

Libye, appelée en néop. « pays des Libyens » שד לובים (cf. inscr. pun. C. I. S., I, 171) = AFRIQUE (in genere) = *provincia Africa*, = justification de l'appellation *libyenne* (et non *numide* appliquée à l'élément indigène : VII, 100, 101, VIII, 297 (add. VII, 101); appelée aussi Ortygia (Et. de Byzance) : VII, 151, v. CAILLES; ethniques m. et fém., avec SCRIPTIO DEFECTIVA : לבית, לבני : VII, 102; culte d'AMMON et ville d'Ἀμμωνος (q. v.) : VII, 89.

Libyques (noms pr. —), ethniques : VII, 102, v. LIBYEs; לובים : IV, 212; נכסף (inscr. néop.)? cf. NIPTAHAN : VII, 106, v. TAKSAPH; ... כולם : VII, 111, v. MAS...; צבא : VIII, 74, v. NARGRANUS.

limes (le) romain d'Arabie, v. ARABIE (province), de Palestine : VIII, 169.

limites, de caractère cadastral, entre villages, avec superficie et orientation (inscr. gr. Taouâné) : VI, 325, 326, VII, 331, 332, v. PLÈTHRE; de Σηρα (q. v.) : VII, 333, VIII 300 (add. VII, 333); marquées par un arbre : V, 330 —, v. TAMARIS; opération de bornage des domaines ecclésiastiques sous Justinien : VII, 232.

lion, sa forme donnée à une divinité : V, 160, v. Γενναίος; supportant un personnage debout et armé (STÈLE D'AMRITH) : IV, 326, 328; tenu par les pattes de derrière (STÈLE D'AMRITH), cf. HÉRAKLÈS (monnaies de Syrie du ^{ve} s. av. J.-C.) : IV, 326, 328, v., en outre, LEON.

lit divin, = ערש, offert à BAAL CHAMIN : VII, 14, n. 2; κλεινή, avec sa couverture et son *pulvinar*, *cervical*, dédiée à ATHÉNA (= Allat)? ou à ASTARTÉ? (bilingue gr. palm.) : VII,

14, VIII, 96, n. 2; d'ECHMOUM? (inscr. pun.) : VIII, 96.

λίτρα, nom de poids, = לטר ph., ליטרא aram., arabe transposé en رطل, (= *rotula* des Croisés), à rétablir au lieu de BATA dans la *Chronique* de Jean de Nikiou : IV, 55, V. 188 —, v. RATL; nom donné abusivement au sou d'or : V, 190, v. LIVRE D'OR, DINAR.

livre de vie (le —), = Βίβλος ζωής (inscr. Syrie), cf. saint Paul (*Phil.*, IV, 3) : VII, 233.

livre d'or (la —), unité de compte byzantine, = λίτρα (q. v.), à rétablir dans la définition du tribut imposé à l'Égypte par 'AMR : V, 186, 188-194.

log, mesure de capacité hébr., לוג = 1/12 du מין (= 0 litre 5062); ses fractions mentionnées sur *alabastra* de Suse (inscr. israélite) : VII, 296 —, VIII, 303 (rect. VII, 299); apparaît au pl. (לוג) sur ostracon aram. et en relation avec le Kou dont il semble être le 6^{me} ou le 12^{me}? : VIII, 300 (add. VII, 296).

λογιστής = *curator urbis*, fonction occupée à Palmyre par Flavius DIOGENES : V, 92, VIII, 291 (Add. V, 92), v. PORTIQUES.

λογο; = congé, diplôme militaire? (inscr. gr. Haurân) correspond p.-é. au *praemium* des vétérans congédiés? semble être en opposition avec γραμμα τω (q. v.) : V, 26, 396.

Longin, haut fonctionnaire byzantin patrice et stratélate? : VII, 228, 229, v. CHALCIS.

Loth (Les filles de —); leurs noms d'après les légendes arabes : « Rabbat et Segor » = éponymes (cf. R. A. O., I, 160 —) : VII, 49.

Louis (Saint) relève les murs de SIDON : VI, 7.

Luban, casal T. S., = EL-LOUBBAN : V, 73.

λυχνή, v. LUCHNARIA.

Lucilla, impératrice; monnaies de PELLA et d'Adraa, frappées à son nom : VIII, 113, 114.

Lucius, transcr. néop. לוקיו (inscr. d'Aelius LAMIA) : VII, 100.

Lucus Furrinae (Le sanctuaire syrien du —) à Rome; dédicace à HADAD *Libanotès* et *Acrôreïlès* (inscr. gr.) : VIII, 51, v. LIBAN; dédicace à Jupiter MALECIABRUDIS (inscr. lat.) : VIII, 52; bloc de destination indéterminée, avec inscr. gr. (en vers) énigmatique = p.-é. formule de *defixio*? : VIII, 53-58, 300 (add. p. 51), v. *δεσμός*.

lumière cendrée, = aspect spécial de la lune (cf. *E. A. O.*, II, 213), rendu par la sculpture, sur STÈLE D'AMRITH et autres monuments sémitiques : IV, 329.

lumière divine, Jésus, Allah, etc. : VIII, 193, 194, v. LYCHNARIA.

luminaires religieux, chrétiens et musulmans, v. LAMPES.

lune, chez les Musulmans : VIII, 299 (add. VII, 255).

lychnaria, = le nom même des petites lampes chrétiennes en terre cuite (ΛΥΧΝΑΡΙΑ); portent fréquemment la formule : *φως Χριστου φαινει πασιν*, empruntée à la liturgie des présanctifiés : V, 33 et n. 1; VIII, 194, v. LUMIÈRE DIVINE, LAMPES; premiers spécimens byzantins publiés par l'auteur en 1868 : VI, 168; à rapprocher p.-é. de ΛΥΧΝΗ (inscr. de PACHOMIOS) = abrév. de *λυχνοπωλης*? marchand de lampes? ou préposé au luminaire dans une église? : V, 389, v. *θυρωρός*.

— à *légendes arabes* (cf. *R. A. O.*, III, 284) : V, 33, VIII, 291 (add. V, 33), v. INSCR. COUPIQUES, LAMPES.

Lycurgue, roi fabuleux des Arabes, fils de Dryas et d'ARÈS; adoré avec ce dernier (Nonnos); dieu armé de la hache double, ennemi de DIONYSOS (DOUCHARA), = p.-é. CHAT' AL-QAUM : IV, 398, 399, 400, 401, VIII, 290 (add. IV, 298); v. VIGNE; son royaume à Nysa en Arabie (Antimachos) : IV, 401; dédicace à un Θεω Λυκουργω dans le Haurân : IV, 401, 402, VI, 317.

Lysanias, n. pr. gr. (Syrie). dans ÉDIT D'AGRIPPA II : VII, 73.

Μααδηνοι, tribu nab.-arabe, = معد : IV, 290, n. 2.

Ma'aseyahou, n. pr. isr. מַעֲשִׂיָהוּ, sur SCAU : V, 122, v. MECHOULLAM.

Μαμβογαίος, v. MAMBOGAIOS.

Macaïre, patriarche de Jérusalem, avant et après EUSTOCHIOS : VIII, 92, n. 2.

Machekou, n. pr. nab., מַשְׁכּוֹ; sa vocalisation réelle : VII, 156.

Madbachos, dieu sémit. (= מַדְבַּח בעל), inscr. gr. de Syrie; = Zeus BÔMOS (מַדְבַּח = AUTEL) : IV, 164, 249.

Mâdebâ, n. l. (pays de Moab); mosaïque géographique = carte de la Terre promise (cf. *R. A. O.*, II, 161 —) avec inscriptions grecques, bibliques et évangéliques : IV, 272-283, VIII, 141; STRATÈGES NABATÉENS (inscr. nab.) : VII, 241 —, pl. III; guet-à-pens nab. où périt Jean l'Hasmonéen : V, 278; v. en outre, MABOMET.

Mageïrios (Apollon —) cf. assyrien מַגֵּר « bienveillant »; surnom devenu p.-é. par étymologie populaire *mageiros* = cuisinier : IV, 224, 324, v. CADMUS.

mage, titre lu dans bilingue aram. gr. de Cappadoce (« selon le rite des mages » : *εμαγευσεν*) : VII, 77-79, VIII, 297 (add. VII, 77).

Mages (les rois —), leurs trois offrandes, *or, myrrhe et encens*, dans la légende de la CAVERNE SACRÉE de l'HERMON : V, 360, n. 2; leur adoration de l'enfant Jésus et le BAS-RELIEF PALM. de 'AZIZOU; leur origine arabe et le chameau monté par l'un d'eux : VII, 34, 85 et n. 3.

magie (opérations de —), v. *δεσμός*; ENVOUÈTEMENT.

magistros, titre byzantin, v. CAREN-DENOS.

Magon, n. pr. pun. מַגּוֹן, dédie un LIT DIVIN? sa généalogie = règle de

l'alterdance PAPPONYMIQUE; était p.-é. grand-prêtre : VIII, 95-99, v. PILLÉS-MELQART, RAB, etc.

Mahomerics (Les deux) des Croisés = 1° la *Grande Mahomerie* מַהֲמֵרִיָּה לְגִרְאֲנָד à lire ainsi dans BENJAMIN DE TUDÈLE au lieu de la leçon admise jusqu'ici *Gran David*, = *Birra* des Croisés = *El-Bitré*, identifiée avec Gibeon biblique = *Bethel* : VII, 118-120, 132; 2° la *Petite Mahomerie* = מַהֲמֵרִיָּה לְפִטְיִטָּה dans le territoire de *Betsurieh* (= p.-é. *Beit-Souriq*)? : VII, 120, 121, v. MAHUMERIA.

Mahomet, accorde aux SAMARITAINS une charte de garantie; son secrétaire ou *maskîr* 'All (restit. du mot samaritain) : VI, 99, VII, 378, v. CHRONIQUE SAMARITAINE; sut réaliser la formule d'IMROU'L-QAIS « *roi de tous les Arabes* » : VII, 170; ses itinéraires comme caravanier, avait été à BOSRA; connaissait p.-é. la basilique de MADEBA : VIII, 203-204, 215, 216; a-t-il été à JÉRUSALEM? son voyage nocturne sur la BONAQ : VIII, 212-213; frappé par le luminaire du culte chrétien : VIII, 206 —, v. CORAN, LAMPES, OLIVIER, SINAI; donne HÉBRON en apanage à TAMIM KO-DARI.

Mahomeria, casal T. S., ou église près d'Ascalon, p.-é. *Viridis*, ou *Cathara*, *Khadhrā*? : V, 72, v. MAHOMERIES (Les deux —).

Μαχαρνος, n. pr. iranien *Mahisarn* (INSCR. ARAM. GR. de Cappadoce) : VIII, 297 (add. VII, 77), v. GAD.

main, trois doigts (?) sculptés sur cippe gréco-syr. : IV, 160.

Ma'in, Ma'iné, n. l. (sud de Gaza), v. DIFAR (el).

Maloumas, dénomination gr. du MARZEH orgiaque syrien, = מִירְמָס taloudique = Bétomarsea : IV, 276, 340.

μαχαρ, μαχαριος, « défunt », « bienheureux », comp. *makherou* égyptien : IV, 86 et n. 2.

Μαχαριος, n. pr. palm., מִכִּי (bilingue de Denderah) : V, 300 —, v. MAQQAÏ.

Maktar, n. l. (Afrique); grande inscr. néop., explication de divers mots obscurs (particule מִכְּ, מִכְּרִמָּא, מִכְּל, מִכְּלָח etc.) : VI, 384, 387 et n. 1, VII, 95, n. 1, 98, 100, n. 2, 105 et n. 2, v. LAMIA.

maladreries (Croisés) = LÉPROSERIES, distinction entre la maladrerie des femmes et celle des hommes à Jérusalem : IV, 244, 245.

Malak-Astarté, מִלְּךְ עֶשְׂתֶּרֶת, divinité BINAIRE; מִלְּךְ = p. é. *Milik*? *Moloch*? ou *maleak* (מִלְּאֵךְ) « envoyé »? (cf. HERMÈS messenger? d'où *Malak-Astarté* = *Hermaphroditos*?) cf. le *Malakbel* palm. (= *Hermès, Mercurius*) : V, 152 —; son culte dans le pays de Tyr et son prêtre BAALYATON (stèle d'Oumm el-'Aouamid au Louvre) : V, 151 —.

Malcandre, roi fabuleux de Byblos; étymologie ph. de son nom (cf. *E. A. O.*, I, 10) : VII, 47, n. 3; confondu avec MILKOM : VII, 117, v. BYBLOS.

Malchus IV, dernier roi de la DYNASTIE NAB. selon M. Dussaud : IV, 174, 178, VIII, 288 (add. IV, 174).

Maleclabrudi? (Jovi —) = ?, lecture douteuse (inscr. lat. du Lucus FURINAR) : VIII, 52.

Μαλε(ι)χθη, n. pr. Haurân, m. et f., = nab. מְלִיכָת : IV, 116.

Mambogalos, n. pr. aram., מַמְבֹּגְלָא, étymologie ethnique = originaire de MANBOUG : IV, 108, 222, V, 87; à reconnaître p. é. dans ÉDIT D'AGRIPPA II et autres inscr. sous la forme Μαμβογαλιος : VII, 70, n. 1.

mammonymie, exemple palm. de transmission mammonymique, pendant de la PAPPONYMIE : VII, 357.

Mampsis, n. l. (Palestine), dans l'ÉDIT DE BERSABÉE = Μαψ de PTOLÉMÉE : VII, 283, n. 2.

Manboug, n. l. (Syrie) = HIERAPOLIS; מַמְבֹּגְיָתָא (inscr. nab.) = p. é. ethnique « la Manbougienne », cf. MAN-

BOGAIOS : IV, 99, 102, 108, 222, V, 88 —; formes gr. lat. syr. et arabes du nom de Manboug : VI, 102-103.

Mandoullos, dieu éthiopien (inscr. gr. de Tamis) : V, 87.

Manichéens (Les —), d'après les auteurs syriaques : IV, 35 —, VIII, 287 (add. IV, 36), v. EMPÉDOCLE; origines du manichéisme = pratiques de MAGIE (saint Epiphane) : IV, 338.

Μαννος, n. pr. juif (inscr. de Joppé) : VI, 188.

Mantis?, n. pr. africain, transcr. néop. : **המננת** = p. é. [Ne]mantis? VI, 380, 385, 388.

Maphtan? n. pr.? inscr. gr. de 'Amman, à rect. en M[αρχος] Αρετας (q. v.) : VII, 154, VIII, 166-167.

Mapsis, v. MAMPSIS.

Maqqai, n. pr. palm., **מקי**, vocalisation assurée par bilingue d'Égypte : V, 301-304, VII, 338, 351, 352, v. MAXKAIOS.

Maqrizi, auteur arabe, description topographique et historique de l'Égypte : IV, 285, v. EL-HADHRAT EL-MOUTAHARA; son *Histoire d'Égypte* traduite par Blochet, rectif. diverses : VII, 198, v. BIR EL-QADHI, CROISADES, CROISÉS, GHADRS, QADECH, QARATIYA.

marana, v. SEIGNEUR.

Maranites, tribu nab. (?), établie au SINAI, célébrant la fête PENTAÉTÉRIQUE du PHOENIKON : IV, 293, v. GARYNDÉENS.

Marcellus, n. pr., transcrit en palm. **מרקלא** du gr. Μαρκελλος (o; = N) : VII, 350, 351, 352.

marchand, en hébr. et aram., distinction entre le vendeur de quelque chose : **כנר** (= gr. πωλητής) et le négociant d'une façon absolue : **סחר** (= gr. εμπορος); **כנר** est suivi du nom de la chose vendue, **סחר** n'est suivi que par un déterminatif ethnique ou topique « marchand de Sidon » etc.; premiers exemples de **סחר** en ph. : V, 314-319, v. CHIBBOLETH.

Marie (Sainte-), vocable d'une église

de YAZOUR (Louis de Rochechouart) : VII, 128.

Mars (la planète —) = Arès, ou Héraklès : V, 380, v. ΜΕΡΗΚΗΣ; son nom talmudique : IV, 392, n. 3.

marteau, en lat. *malleus*, *malleolus* : VIII, 301 (add. VIII, 71), v. BOËCE, FORGERONS.

Martha, n. pr. fém. (**מרתא**); **Μαρθα Δαμασκηνη** (inscr. Délos) et **Μαρ(θ)α** ou **Μαρεσθη**, femme de Severus Maximus (inscr. Haurân) : IV, 222, VI, 299, 300; quelquefois n. pr. m. juif : IV, 222.

martyrion (du SAINT SÉPULCRE) : IV, 283.

marzeah, mirzeah, **מררח**, fête sém., p. é. PENTAÉTÉRIQUE? : IV, 314; = fête licencieuse de BAAL PZOR chez les Moabites, localisée à Βητομαρσαα (carte mosaïque de MADABA) = « maison du Marzeah » : IV, 276, 339-342, v. ΜΑΙΟΥΜΑΣ; = p. é. PÂQUE phénicienne? d'une durée de 7 jours? DÉCRET du PIRÉE daté du 4^e jour du *Marzeah* (cf. R. A. O., II, 390, n. 2, III, 28-29) : IV, 344, V, 210; *Marzeah elim* pun. (Tarif de Carthage) = THIASK; cf. traduction de **מררח** par les Septante « Θιασος » : IV, 343; les **מררח בני** palm. = les membres du THIASK : IV, 380, V, 210. VII, 22, v. SYMPOSION, SYMPOSIARQUES; **מררח אלם** « festin sacré » : IV, 234, V, 210, v. ELIM; **מררח** (?) **רב** * équivalent ph. de l'*archithiasitès* de la confrérie d'Hercule Tyrien à Délos : IV, 381, n. 3.

Marziha, v. MARZEAH.

Mas..., élément entrant dans la composition de nombreux n. pr. LIBYQUES néop. : VII, 111.

Masculus, n. pr. africain, transcr. néoponiques **מעסקלא**, **מעסקלת** : VI, 387, n. 1, v. EMPHATIQUES.

massebet, mot sém., **מצבת**, = « stèle », dans l'ordre humain, par opposition à **מסב** (ordre divin) : V, 7.

Mattabôl (Beuê —), tribu palm., = *Ματαβωλειοι* : IV, 378, V, 96.

matrones palmyréniennes, représentées en *matres familiae*, tenant les attributs de leurs occupations domestiques (fuseau, peloton, clefs, etc.) : V, 35 —, VIII, 9, n. 1, v. **BUSTES FUNÉRAIRES**.

Matzi, nom d'une grotte de Jérusalem, v. **CAROUSIER DES DIX**.

Mavias, n. pr. nab., = *מַוְיָא*? : IV, 290, n. 2.

mausolées, de **DIOGÈNE**, à El-Hâs = tombe de famille avec partage : IV, 124; des environs de **LEPTIS MAGNA** = tours carrées architecturales : VI, 48, 52; de Palmyre, en forme de hautes tours carrées; de Souelda, avec inscr. bilingue (nab. gr.); de Dana, à quatre colonnes, etc. : VIII, 266-267, v. **TETRASTYLUM, ARBA'AN**;

— *quadripartit*, cf. le mot *τετρακλινος*, qui suggère l'idée d'un mot **τετραταπος*, encore inconnu : VIII, 268, v., en outre, **SÉPULCRES**.

Maximien (l'empereur —), v. **DIOCLÉTIEN**.

Mazabbanas, transcr. du n. pr. aram, *מַזַּבְנַנ*, cf. bilingue palm. gr. et autres formes gr. : V, 157; dédicace au dieu de **GENNEAS** (inscr. gr. accompagnant BAS-RELIEF SYRIEN), absence de patronymique = esclave affranchi ayant adopté le culte de son patron **GENNEAS**? ou fils de **GENNEAS** honorant le dieu de son père? : V, 154-162.

Mazabda, v. **LAODICÉE**.

Mâzin, ancêtre des Ghassanides, cf. le toponyme *Souq-Mâzen* en Syrie : V, 120, n. 4, v. **SYKOMAZÔN**.

mazkir, mot sém., *מַזְכִּיר*, = secrétaire : VIII, 379, v. **MAHOMET**.

M'chatta, n. l. (Balqâ), à reconnaître dans la *Mechta* de Hadji Mehemmed : V, 117, v. **ZIZÉ**; palais avec décor représentant p. é. l'apothéose de la vigne (rapports possibles avec le culte de **DUSARÈS-DIONYSOS**); dû à quelque prince Lakhmide, vassal des Sassanides? : V, 116, VII, 168, n. 1, 206,

VIII, 290 (add. IV, 398), 298 (add. VII, 206).

Mechatta, v. **M'CHATTA**.

mèche, = *μυξα* : VIII, 190, v. **LAMPES**.

Mechoullam, n. pr. isr., *מְשֻׁלָּם*, suivi d'un petit *trail* vertical, sur cachet isr. : V, 122, v. **MA'ASEYAHOU**.

médailles satiriques, plomb grotesque du xv^e s. (coll. Ustinow), cf. exemplaire de la collection de l'auteur : VI, 177.

médecins, *Ισαακης ιατρος* (Syrie) : V, 369, v. **KAIOMAS**; *Tela[mon] medic[o]* (inscr. lat. de **LEPTIS MAGNA**) et le médecin Boncar Clodius (trilingue de **Leptis Magna**) : VI, 52.

Medeclala? gastine, T. S. v. **MESDELULE**.

Megrin, surnom de **BAAL-MARCOD** : V, 81, n. 2, 159.

Mélante (monastères de —) au mont des Oliviers, l'un pour hommes et l'autre pour femmes; reliques des 40 martyrs de Sébaste et de 2 martyrs perses : V, 181.

Melchisedek, rattaché par Jean de Nikiou, à la lignée fabuleuse de **SIDON** : V, 209, v. **SADYCOS**.

Melqart, dieu de Tyr; son nom, *מֶלְקָרְת* > *מֶלֶח* : VIII, 97, 101, 164; fils de **KRONOS** et de **CARTHÈRE** (= *מֶלֶח* + *קָרְת*), selon **Ampelius** : VIII, 164 —; son culte p. é. sur le M^t **CARMEL** : VIII, 164 —; = **HÉRAKLÈS** ph. : VI, 289, VIII, 164, v. **HERMÈS-HÉRAKLÈS**; ses rapports avec la planète **MARS** : V, 380, v. **MERRIKH**.

Melqart-pillès, n. pr. ph., v. **PILLÈS-MELQART**.

μημοριον, μνημιον, memoria, = tombeau (inscr. chrét. de Syrie), cf. *memoria* dans épigraphie africaine : VII, 195, VIII, 298 (add. VII, 195).

Men, dieu égyptien; son nom à restituer dans prosclème aram. du nome de Panopolis : VI, 268, v. **PETPHTAN, CAVALIERS (dienx)**.

Ménagadem, n. l. (Tripolitaine), dans description du xviii^e siècle (ms. fran-

- çaia) = « lieux du sang » = p. é.
Mendge'dam « bas-fond du sang » :
 V, 299, v. *SOPHAF*.
- Ménandre d'Ephèse**, auteur d'une
Histoire de la Phénicie : VIII, 150 —,
 v. *EGERSIS*.
- Menas** (Saint-), ampoules en terre
 cuite à son nom contenant les HUILES
 saintes (*eulogies*) des lampes de son
 tombeau : IV, 362, 372.
- Menneas**, n. pr. syrien, frère ou neveu
 de NETIRO et non son grand-père :
 IV, 250, VIII, 289 (*add.*, IV, 250).
- Menois**, n. l. (Palestine), v. *MOENAR-*
NUM.
- Méphaat**, ville lévitique (transjorda-
 nique) = *Metfa'a* des sources ARABES
 = Néf'a, toponyme retrouvé sur le
 terrain au sud de 'Amman, confor-
 mément aux prévisions de l'auteur :
 IV, 57, V, 8, 118, 119 et n. 2.
- meqim ellm**, titre religieux ph., מְקִימ
 אֱלִים, = p. é. « éveilleurs sacrés » :
 VIII, 164, v. *RÉVEIL DES DIEUX*, *ELIM*
- Mercur** (la planète —) = 'OTARÉD =
ECHMOUN : V, 380.
- mer Morte** (La —), sa configuration
 générale, ses transformations géolo-
 giques, sa régression progressive du
 nord au sud avec déplacement con-
 cordant de l'embouchure du Jourdain,
 ses langues (*LACHON*) au nord et au
 sud ; marais existant encore au II^e s.
 J.-C. ; légende de son retrait à 4 km. :
 V, 267-280, VIII, 292 (*add.* V, 267).
- mer salée** (La —) de la *CHRONIQUE SAM-*
ARITAINE = Méditerranée et non pas
 mer Morte : VI, 107.
- Merrikh** (La planète —) = *MARS* ; son
 sanctuaire à Tyr = p. é. celui de *Met-*
qari, par équivalence mythologique
 et astrologique : V, 380.
- Mésa**, roi de Moab, sacrifie son fils
 aîné aux dieux : VIII, 284, n. 4,
 v. *SACRIFICES HUMAINS*.
- Mesdelule**, gastine T. S., var. *Mas-*
lule ou *Medeclala* : V, 70, n. 3.
- meskin**, mot arabe = en Syrie « LÉ-
 PREUX » ; sens indiqué par l'auteur
 (*J. As.*, 1878) dans l'inscr. coufique
 de l'atabek Anar à Bosra ; cf. vieux
 français : *mesel*, *mesiau* (*misellus*) =
 lépreux (le roi *mesel* de Jérusalem =
 Baudouin), apparenté à hébr. מִסְכִּין
 et aram. מִסְכִּין, sens primitif = « mi-
 sérable » ; évolution sévante :
 מִסְכִּין = « dangereusement malade » ;
 le toponyme Cheikh Meskin = *Job*,
 patron des lépreux : V, 11, VI, 56,
 57 et n. 1.
- Messine** (détroit de —) = *Il furo* :
 nomr esti tuédans BENJAMIN DE TUDÈLE :
 מִסְכִּין, cf. *Le Far* chez Ambroise :
 VII, 123.
- mesures de capacité**, v. *ALABASTRA*,
ALABASTRON, *HEN*, *HIN*, *LETREK*, *LOG*, *PY*.
- meta** (la —) de l'hippodrome antique,
 ses analogies avec le triple BÉTYLE :
 VI, 334, n. 2.
- métiers** (noms de —), χαλουργος (q.
 v.) = ouvrier en bronze (dédicace à
Baal [*MARCOD*] ; le *plumbarius* C. *Tit-*
tius (dédicace de Baalbek) et le *PUR-*
PURARIUS de la dédicace à *Baal-Mar-*
cord (= *R. A. O.*, I, 112-113, nos 11-
 15) : VI, 39 ; αρχιπεριπολου : *IV*, 141 ;
 πανταπωλης : V, 369, v. *KAIOMAS* ;
 αγαλματογλοφος (q. v.) et πιμενταριος :
 VIII, 118, v. *PIGMENTARIUS* ; *ABEDRAPAS*
 remercie son dieu de lui avoir fait
 apprendre un certain métier (p. é. la
 sculpture?) : VIII, 50 ; פעל מברז =
 p.-é. fabricant de rasoirs? : V, 49 ;
 v. en outre *MARCHAND*.
- μητρο[αν] = ? *MHTPΩNH?* (inscr.
 gr. *PALMYRE*) : V, 92 ; à lire μετρω ή
 « huit mètraï » : VIII, 291 (*add.* V,
 92), v. *PORTIQUES*.
- métrologie sémitique**, v. *MESURES DE*
CAPACITÉ, *NEÇEPH*, *POIDS ISRAÉLITE*, etc.
- Métrophanès**, n. pr. m. Syrie ; αρχι-
 ρευς (inscr. de Damas) ou πρωτος
 των τεβρων (autre inscr. de Damas =
E. A. O., II, 149) : IV, 83, VII, 218.
- métropolit** (Jean le —) = archevêque
 de *BOSTRA* (inscr. gr. *Haurân*) : VII,
 180.
- Mibtahyah**, n. pr. fém. juif ; [quali-
 fiée d'« araméenne » et appartenant

- au DEBEL de Ouarizat (PAPYRUS F d'ÉLÉPHANTINE) : VIII, 136; son contrat avec l'ARDIKAL Ashor (papyrus G d'Éléphantine), son différend avec l'ardikal Pla auquel elle réclame son contrat (papyrus F) : VIII, 138; son nom tatoué sur ses esclaves (papyrus K) : VIII, 299 (*add. VII, 240*), v. TATOUAGE.
- Michal, Machal**, מִיכָל, = p. é. n. l. (Phénicie); מִיכָל צֶדֶן (inscr. du temple d'ECHMOUN) = SIDON-MICHAL ou Sidôn en Michal = p. é. une partie de la ville comprenant le quartier de la « Terre de Réseph » ? : V, 234, 235, 296, 297.
- Micharou, Micharoum**, (babylon.) serviteur du SOLEIL : IV, 323.
- Michée** (le prophète —), son tombeau dit *Nephaneemana* : VI, 328, n. 1.
- Michel le Syrien**, chroniqueur de la fin du xiii^e s.; listes épiscopales : V, 29-32; données contradictoires sur la chronologie du Livre d'Enoch : VII, 44, n. 2.
- michkât**, mot arabe, sou sens? (dans le CORAN) explications divergentes des exégètes musulmans : VIII, 184, 187, 188; p. é. d'origine étrangère : VIII, 189; = p. é. fillet métallique soutenant LAMPE de verre suspendue? : VIII, 192.
- miel**, nourriture d'ABRAHAM, de ZEUS (à lui donnée par *Mélissa*, sœur d'Αμαλθεια (q. v.) : VII, 47, n. 2.
- Misenus** (le dieu —) et le *Mispheh* de Josué (XI, 8), = vocable topique? *dieu de Mispheh*? cf. Zeus Σαφαθης, Θεος, Αρεμηνος, etc. : V, 79, 83, 84, v. TOPONYMIQUES (vocables divins).
- mihrâb de David** (le —) à Jérusalem, localisé tantôt à la Qal'â, tantôt à la mosquée d'El-Aqsa : VI, 282.
- Mikael**, n. pr. hébr., מִיכָאֵל, et MIKAYAHOU, comparables aux n. pr. babyl. *Aba-Ellila-Kime* « qui est semblable à Ellila » (= dieu BEL) et *Mannoum-Kima-Nabium* « qui est comme Nebo » : IV, 325.
- Mikayahou**, n. pr. hébr., מִיכָיָהוּ, : IV, 325, v. MIKAEEL.
- Milet** (inscr. bilingue nab.-gr. de —), trouvée auprès du Delphinion = dédicace faite par l'ÉPITROPE nabatéen SYLLAEOS passant par Milet pour se rendre à Rome : VII, 305-324, VIII, 144 pl. VI, v. DOUCHARA, FRÈRE DU ROI, NAVIGATION, YOD.
- Milkat**, déesse pun. : IV, 90, v. HAOUAT, HÉCATE.
- Milkom**, dieu ammonite, v. 'AMMAN, ANTERIA, BYBLOS, HESAKLÊS.
- millé** (notation du chiffre —) = A dans inscr. gr. du Haurân : VII, 391; = p. é. מִלֵּ (N)? en ph. : VI, 149; = sigle aram. ayant l'apparence de מִלֵּ (PAPYRUS d'Éléphantine) : VI, 149, 266.
- milliaires romains**, de la route de Palmyre à Risapha : IV, 69; près de Hesbân : VI, 210, v. HESBON; d'Aelia Capitolina à YABROÜD et à Neapolis (cf. *R. A. O.*, I, 280) : VIII, 93; avec nom de VANBALLATH et noms des LÉGATS d'ARABIE : VI, 212 —; autre série : VIII, 287 (*add. IV, 69*).
- Μελτιαδης; n. pr. m., cf. Μελτιαδης (inscr. d'ESDOÛD) : VII, 175, 209, 212.
- Mirzeah**, v. MARZEAH.
- misbâh**, mot arabe, dans le CORAN : VIII, 184; au pluriel *masabih* = LAMPES : VIII, 186, n. 5, 188, v. MICHKAT; misbâh des moines, « à l'huile » : VIII, 206.
- Misiriffi**, casal. T. S., = **Moucheirifé*? : V, 74.
- Mispheh**, n. l. (Anti-Liban), v. MISSENIUS.
- missio** (honesta —), p. é. dans acception funéraire : V, 26, v. γραμματω.
- Mithra**, dieu iranien de la justice et du pacte ou contrat, comparable à Zeus Horkios et aux autres divinités gr., italiotes, orientales, etc., présidant aux serments; son nom = *Mihir* persan moderne, cf. *muhr* = « ANNEAU sigillaire », d'où p. é. le caractère spécial attribué à Mithra, comparer l'ANNEAU diviu d'où émerge Ahura

- Mazda et celui qu'il tient à la main : VIII, 146; dieu solaire en rapport avec le taureau, p.-é. figuré sur bas-relief de Syrie? : VII, 231, 398, VIII, 298 (add. VII, 231), v. DOLICHENUS, SOLKIL; son nom dans dédicace araméo-grecque : VII, 77, v. MAGE.
- Mithridate**, n. pr. m., dans PAPYRUS ARAM. D'ÉLÉPHANTINE = p. é. FONCTIONNAIRE perse : VI, 252.
- מוא**, n. l. (Palestine) : VII, 279, v. ÉDIT DE BENSABÉE.
- Modestus**, n. pr. gr., très répandu, cf. patriarche de Jérusalem : VII, 376, VIII, 212; à restituer dans les *Annales* d'Eutychius (II, 89) comme nom de l'évêque d'Ancyre et dans les anciens auteurs arabes comme nom de l'auteur grec d'un traité sur l'orgue : VII, 376 et n. 1.
- Modin**, ville des Macchabées, tradition des Croisés : VII, 129.
- Moenaenum** (camp de —) = MENOIS : V, 141-145.
- mois** : de *Lóos* (= août) dans le calendrier macédonien de Syrie (30 ou 31 jours?) : VI, 126, n. 1;
- de *Ab* (= août) en aram. (inscr. aram. d'Égypte) : VIII, 295 (add. VI, 257).
- *araméen* mentionné entre l'année et le nom du roi (stèle de Memphis) : VI, 259, n. 1.
- *palm. et nab.*, v. QINIAN.
- *égyptien et aram.* mis en concordance (stèle d'ASSOUAN et p. é. papyrus D de Saqqâra) : VI, 258.
- *égyptien de Payni?* (PAPYRUS ARAM.) : VI, 261, 265; de PAKHONS avec désinence « Pakhonsi » (inscr. nab. d'Égypte) : VIII, 245 et n. 1, v. NABATÉENS, APHKAL, TELL ECH-CHOUGAFIYÉ.
- *copte*, nom du 12^e mois copte défiguré dans transcr. arabes : VII, 377.
- indiqué p. é. par sigle : VIII, 301 (add., p. 86).
- Moïse**, sa vision de la Terre promise et la carte mosaïque de MADEBA : IV, 280 —; détruit les SERPENTS d'Égypte à l'aide des IBIS : IV, 319, 320; passait pour un dieu en Arabie, son idole, cf. CHAÏ 'AL-QAUM et THÉANDRITÉS : IV, 392 —.
- moitié**, v. DEMI.
- monastères**, v. MÉLANIE.
- Mondisder** (des Croisés) = fleuve de Césarée : V, 202, note.
- mongol** (document —), intercalé dans un. arabe (Bibl. Nat., n° 1899) : IV, 62.
- monnaies, achéménides** de Syrie (HÉRAKLÈS tenant LION) : IV, 328 et n. 1.
- *alexandrines* au nom d'ACHILLEUS : VI, 401 (= add., p. 293).
- *égyptiennes* : d'ALEXANDRIE (au nom de Domitianus) : VI, 310 —; de SYÈNE, au type attique (époque perse) : VIII, 297 (add. VII, 79); « *argenteus* dits de ΠΤΑΗ », frappés dans le temple du dieu à Memphis = étalons de l'unité pondérale : VIII, 295 (add. VI, 264).
- *juives*, à légendes hébr. proclamant « l'indépendance d'Israël » : VIII, 269, v. JUIFS; sicles d'argent frappés sous les premiers Amonéens; dates des divers monnayages : VIII, 276; monnaie de Gaza avec nom et image de JHOVAN : VIII, 301 (add. VIII, 129), v. CHAR.
- *pehlevies*, de Neapolis : VI, 321, n. 1, v. ICONOLOGIE chrétienne.
- *romaines* : d'Arabie (avec ARÈS) : IV, 398, n. 1; de Neapolis : VI, 95, 321, n. 1, v. AIGLE, ICONOLOGIE chrétienne, SÉRAPIS.
- *de Syrie et Palestine* : d'ADRAA : IV, 297, 300, 397, VI, 333, 334, VIII, 114, v. ACTIA DUSARIA, BÉTYLES, LUCILLA; de BOSRA : IV, 262, n. 3, 297, 299, 397, v. ACTIA DUSARIA; de DAMAS : IV, 302-303 —; de DORA : V, 286; coloniales de CÉSARÉE : VI, 91; d'HELIOPOLIS-Baalbek (avec urnes et emblèmes de LÉGIONS) : IV, 308, VI, 202; d'HIPPONE : V, 321; de LEPTIS MAGNA (avec פִּיפִּי) : VI, 47; de LUCAS (avec nom du CHRYSEORHOAS) : VI, 310 —; de PELLA (au nom de LUCILLA) : VIII, 113; de Philadelphie-'AMMAN (char

et légende : « Ηρακλειον αρμα », ou tête de femme avec : « Θεα Αστερια » : VII, 149, 150, v. ASTÉRIA, CHAR, HÉRACLÉION; de TYR : IV, 306.

μονογενης (ο), à corriger, p. 8. dans le SYNCRILLE, en ομογενης : VIII, 274-280, v. BARCOCHÉBAS, FILS UNIQUE.

monogrammes, *byzantins*, sur les-aères de plomb : VI, 59 —; sur bulles : VI, 212; sur flan carré de bronze : VI, 218; sur linteau de porte : VI, 359, v. NICÉPHORE PHOCAS; sur poids en plomb? : VIII, 294 (*add.* VI, 177), v. TANIT (symbole).

— *grecs*, v. CHRISME CONSTANTINIEN, Χρυστων, Ιουλιανος.

Mons Syna (le — du Pèlerin de Bordeaux), près de CÉSARÉE maritime, prétendu Mont SINAI, issu p. 8. d'une leçon fautive *aelymosinas*? : VII, 385.

montagnes divinisées chez les Sémites : HERMON, LIRAN, Cassius, Carmel, Brathy, Antiliban, Djebel Sidnaka, etc. : V, 257, 332, 351 et n. 3.

Mont des Oliviers (le —), monastères et pavements en mosaïque avec inscr. funéraires (époque byzantine) : V, 163, 164, 181, v. MÉLANIE; épitaphe d'un prêtre du sanctuaire de L'APPARITION DE L'ANGE (en GREC VULGAIRE) : V, 164-169, v. PENTECÔTE; confondu p. 8. avec le Mont SINAI et identifié avec le GARIZIM par la tradition samaritaine : VIII, 204, v. OLIVIER, TOÛR.

Montfort (Humphrey de —), devenu seigneur de BEYROUTH par son mariage avec Eschive, dame de Barut; son sceau apposé sur une CHARTE arabe : VI, 11 —.

Mont Sion (le —), église du Saint-Esprit détruite par les musulmans; couvent du Cénacle (Croisades) : peintures, fresques, armoiries de pèlerins allemands (1474), tapisseries offertes par Philippe le Bon de Bourgogne : VII, 132 —.

[More]chat?, ville de Juda, = p.-8. SANDAHANNA (tell), nom à restituer sur ANSE ESTAMPILLE ISRAËLITE? ΠΩ?? : IV, 11, 21, 153; plus tard légende

complète מרששת : VIII, 287 (*add.* IV, 11).

Moréstân, mot persan arabisé = « hospice des fous »; à Bagdad (Benjamin de Tudèle) : VII, 122.

mosaïques, avec *inscr. gr.* : du MONT DES OLIVIER : V, 163 —; de Nebi Younès : V, 214, 289, v. SIDON; de MADRBA : IV, 272 —; de Beir Sourik : V, 46 —; de Qabr Hiram : V, 288, v. ÈNE DE TYR; de Deir SEM'AN : VIII, 93, n. 4; d'El-Mas'oudiyé : VII, 231, VIII, 298 (*add.* VII 231), v. EUPHRATE.

— avec *inscr. syriaques* : école de mosaïstes mésopotamiens syriaques : VII, 232; d'Edesse (2 dont une publiée par l'auteur en 1881) et d'El-Mas'oudiyé : VII, 231, 232 et n. 1, 398 (*add.* p. 322).

— avec *inscr. hébr.* : de KEPR KENNA : IV, 345, 372, pl. II, A, B; de 'Ain Doûq et de SEPPHORIS : VIII, 290 (*add.* IV, 345), v. SYNAGOGUE.

— des *Croisades* (*inscr. lat. et gr.*) : VII, 133, 136-138, v. BETHLÉEM, SAINT-SÉPULCRE.

— sans *inscriptions* : de Sainte-Colombe-lez-Vienne (LYCOURGUE détruisant la vigne) : VIII, 290 (*add.* IV, 398).

mosquée, de David : VIII, 214.

— d'OMAR, = Qoubbet es-Sakhra et TEMPLUM DOMINI : IV, 283, VIII, 209; dépôt appelé *nadjara* par Moudjir ed-din : VIII, 183 et n. 2, v. LAMPES; milliers de lampes y brûlant des huiles parfumées : VIII, 220 —.

môtab, mot nab., מוֹטָב, = p.-8. trône divin? AUTEL? le *môtab* de Dusarès = p. 8. la PIERRE NOIRE DE PÉTRA? : IV, 248, VIII, 289 (*add.* IV, 248).

Moundhir (el —) v. Αλαμουνδαρος.

mu, mot pun., chez Plaute (dans le *Poenulus*) = p.-8. contraction de מיה הנה « qu'est-ce? » : IV, 216.

murs d'enceinte, de BOSTRA (*inscr. nab.*)? : IV, 182, 262; byzantin de CHALCIS (*inscr. gr.*) : VII, 228 —, VIII, 81.

Muse, n. pr. m., africain, dans *inscr.*

lat., cf. le n. pr. *Moza* et le n. pr. puu. מוצא : VI, 42, n. 1.

Musée Lavigerie poids et inscr. puu. : IV, 196, 198 —.

Musées, v. CRÉDIT POUR ACQUISITIONS.

musique, v. FORGERONS, LAMEK, etc.

MYTYMBAL, n. pr. m. puu., = מיתמבעל : VII, 143.

mystérion, mot gr. désignant quelquefois le tombeau lui-même : VII, 201, v. SIRR.

mythologie comparée (sém. et gr.), controverses théologiques entre Phéniciens et Grecs : IV, 323, VI, 278, n. 2, v. DIDON, EECULAPR.

Mzérilb, n. l. (Haurân), inscr. gr. d'un Nabatéen (?), nommé p.-è. VIPRANUS? : V, 170, 356 (= add. p. 170).

nabatéen, *alphabet*, v. VOD.

— *langue* : échange des prépositions ל et על, cf. palmyrénien : VIII, 216 et n. 3; le mot נפש indiquant l'action réfléchie : VIII, 239; la préposition קדם « devant » combinée avec divers suffixes pronominaux : VIII, 240-242; orthographes du verbe הרה « être » : VIII, 240; existence de pluriels féminins en « ôt », cf. PALMYRÉNIEN, AHAMÉEN : VIII, 129, v. DUEL; arabismes : VIII, 290 (add. IV, 315, n. 2, v. HIOJR).

— *mots d'un sens indéterminé* : חבנא (cf. palm.) cipse? ou autre objet de culte : VII, 216 et n. 1, v. HAMVAN; רבעתא et ארבעתא = objet ou construction dédiée? cf. C. I. S., 160 et R. E. S., 88 = p.-è. édifice à 4 colonnes? : VII, 216 et n. 2, VIII, 259, 261, 265-268, v. ARRA'AN, RAB'ATA; פתירא (C. I. S., 201) = p.-è. titre équivalent à celui de CHILIARQUE? : VII, 248, v. PATÛRA.

— *inscriptions*, v. INSCRIPTIONS.

Nabatéens (les —), deux éléments ethniques différents (arabe et araméen?) : IV, 397; étymologie du nom (cf. BATARD) : IV, 252; héros éponyme *Nabil* fils de *Kan'dn* (légende arabe) : V, 207, v. CHANAAN; ethnique dans

épigraphie syrienne (*Nabaç* = *Nabaç*) : V, 160, n. 2; titre du premier ministre épitrope : VI, 297, v. FRÈRE DU ROI; autres titres empuntés au gr., gréco-lat., et p.-è. aussi au persan : VII, 248, n. 2, v. CENTURION, CHILIARQUES, PATÛRA, στρατηγος; fêtes périodiques (Nonnosus) : IV, 290 —, v. SARACÉNIENS; guet-apens de MADEBA et meurtre de Jean l'Hasmonéen par la tribu nab. des Benê Ya'amri (cf. R. A. O., II, 206-215) : V, 278, n. 1; la « guerre des Nabatéens » dans INSCR. *safaitique* = campagne de Trajan : VII, 216; leur passage dans la Haute-Égypte attesté par prosocynèmes du Wady Gadammeh : VI, 121, v. COMMERCE; en Basse-Egypte : leur séjour dans le nome ARABIQUE, leurs relations avec les PROLÉMÈES, leur rôle politique à l'époque de CLÉOPATRE : VIII, 220, 224, 250 —, 293 (add. VI, 121), v. APHKAL, ARABARQUE, TELL ECH-CHOUGARVÏ; établis à POZZOLES : VII, 323; lois rigoureuses contre l'abjuration : VII, 316, n. 1; v., en outre, CHAÏ 'AL-QAUM, CHALMOU, DACHARÉNOI, DOUCHARA, DYNASTIE NAB., ITURÉENS, PENTAÉTÉRIQUE (cycle), QINIAN, SYLLAFOS, TAMMOUZ, VIN, ZAKKARI, etc...

Nahr el-Aoulé, fleuve de Phénicie; près de son embouchure, temple d'ECHMOUN construit par BODASTORET : V, 224, 255; son nom = p.-è. déformation de ידלול (*Yadloul*), nom de forme verbale comparable à ceux des fleuves *Yabboq*, *Yarmouk*, *Jourdain*, etc. : V, 258, n. 1, v. ECHMOUN *sar Qad'ch*; appelé aussi *Nahr el-Bdrouk* : VI, 33; = probablement le fleuve ASCLÉPIOS : V, 208.

Nahr ed-Dâmoûr, fleuve au sud de BEYROUTH, marquant la limite nord du territoire sidonien : VI, 66, 68, v. DAMOR, PLATANOS, SIDON.

Nahr Roubin, fleuve au sud de Jaffa, v. BELUS.

Nakebos, stratège nab., tué par HÉRODE LE GRAND (cf. R. A. O., II, 220) : VII, 318.

Nam... (...נעם), élément entrant dans la composition de nombreux n. pr. pun. : VI, 218, VIII, 294 (add. VI, 218), v. **NAMPAMO**, **NAMPULUS**, etc.

Namphamo, n. pr. pun. = נעםפכמ, nombreuses et divers transcr. dans inscr. rom. d'Afrique (*Nanfamo* ou *Nampamo*, etc...), forme fem. : נעםפכמ : VI, 120, 219, 381, 388; cf. *Αγαθους* *Agatopus*, à Carthage : VI, 120.

Nampulus, n. pr. pun., étymologie? : VI, 218 —, VIII, 294 (add. VI, 220), v. **NAM...**

naos, v. **HIÉRON**, **ZEUS-NAOS**.

Naoua, n. l. (Haurân), dans le pays de **JOB** (tradition arabe) : V, 13, v. **AU-IRIS**; appelée « ville de **JOB** » (concile de 451) : VI, 140; dédicace à **HÉRAKLÈS** : V, 171.

Ναουμ, n. pr. juif (nécropole de **Joppé**) : IV, 141.

Nargranus, **Nargranus**, n. pr. africain, cf. autres n. pr. congénères composés en *Nar* + ... : VIII, 74.

Nasamones (Les —), peuplade libyenne, v. **AMMON**.

Nasillilim, mot pun. (dédicaces rom. d'Afrique) *ELIM* de l'inscr. gr. de **POUZZOLES** : IV, 236.

Νατραλλαθ n. pr. m. (vocatif) = נצרת (bilingue gr.-palm.), abrégé de נצרת cf. נצרי : VII, 21.

Nativité (la —), la scène traditionnelle (avec addition d'éléments empruntés aux évangiles apocryphes) comparée au BAS-RELIEF PALM. d'**AIZIZOS** et à la fresque copte de **Baoult** : VII, 83 —, v. **DOUCHARA**, **MAGES** (les rois —), **SAGES-FEMMES**.

navigation, itinéraires antiques du Levant en Italie par **Alexandrie**, ou par l'**Asie-Mineure** (**Rhodes**, **Milet**, et autres escales) : VII, 324, v. **PAUL** (Saint —), **SYLLAROS**.

NBZ, mot aram., נבז (dans **PAPYRUS**) = un « reçu »? cf. le samaritain נבז et le rabbinique נבז (= hébr. גורל)

• sort • : VI, 150, VIII, 294 (add. VI, 150).

Nebo (le mont —), v. **CARTE DE LA TERRE PROMISE**.

Neboda', n. pr. palm., נבודע = נבוידע n. pr. théophore (**Nebo** + ידע, à prévoir aussi sous la forme ידענב, cf. ידענב : VII, 339, 340 et n. 1, v. **NEBOLA**, **NEBOZA**, **PALMYRÉNIENS** (noms pr.).

Nebola, n. pr. palm., נבולא (buste fem.) = Νεβουλας? à restituer en palm dans bilingue *R. A. O.*, III, 163; étymologies = ?? : VI, 113, VII, 340, n. 3.

Neboza, n. pr. palm., נבוזא = abrégé de נבוידע, cf. *Ερμωδωρος*, *Απολλωδωρος* : VI, 113, VII, 340, 368, v. **NEBODA'**, *Νεβοζαδαδς*.

Νεβοζαδαδς, n. pr. palm., = נבוידע (bilingue gr. palm.) : VII, 38, v. **NEBOZA**.

neceph, mot sém., נצר, nom spécifique de poids, cf. arabe نصف = « moitié, demi »; son entier poudéral = ? p. è. le 1/50 de la mine commerciale ph. (= 20 gr. 10); se divisait en quarts (poids de **Samarie**) et p. è. en 2/3 (poids de **Gezer**) : IV, 24-35, VIII, 111, 112, v. **CHEKKEL**, *ΚΗΑÇI*, POIDS ISRAËLITES, **PY**; se combinait p. è. avec le **PY**? cf. poids inédit du Louvre avec légende se lisant נצפי ou נצפם (duel = 2 *neceph*) : VIII, 301 (add. VIII, 105).

Necib, mot ph. נצר = cippe sacré, « *neçib Malak-Baal* » : V, 7, 154, v. **MASSEBET**.

Nemara (l'inscr. arabe en caractères nabatéens de —) = *R. E. S.*, 483 et *passim*; discussion de divers mots et passages, le **TADJ** dans les écrits syriaques : VI, 305, 308, VII, 167, v. **IMROU 'L-QAIS**, ROI DE TOUS LES ARABES, etc...

néocore = assistant du culte, chez les Grecs; à reconnaître p.-è. son équivalent nabatéo-palm. dans le BAS-RELIEF PALM. d'**AIZIZOÙ** : IV, 203, 205, 206, v. **APHKAL**, TITRES RELIGIEUX.

néopuniqué, alphabet : influence morphologique de l'alphabet latin sur plusieurs caractères néop. : VI, 383; représentation des voyelles dans la transcr. des mots latins ($\alpha = \text{ע}$, Π , cf. *Quarta*, = קוֹרְטָא) : VI, 384; découverte de l'identité du SAMEK (cf. *R. A. O.*, III, 331), fixée définitivement : VII, 87, 88, VIII, 15, 18.

—, **langue** : le mot מַשֶּׁנֶּה, « STATUE » étymologie obscure : VII, 90; pronom démonstratif fém. סֵת (= זֵת) cf. ph. סֵכֶר = זֵכֶר : VII, 91, 92, v. z (= s); le c latiu = ק; l'x rendu par le ו et le פ (cf. le ξ gr. = χσ et non xσ) : VIII, 16, 19, v. VINDEK; מִקְדָּשׁ (inscr. d'Aelius LAMIA) = p. è. forme *hiphil* de קָדַשׁ : VII, 98; ע faisant fonction de *mater lectionis* : VII, 100.

— **inscriptions**, v. INSCRIPTIONS.

— **mots d'un sens indéterminé** : הַנֶּכֶת : VI, 386, v. PRÊTRESSES.

néopuniques (noms propres) ... זֶרְבָּבָד : V, 107, 108, 396, v. ZURUM.

nephech, mot aram., נֶפֶשׁ, = « âme » et « tombeau » : IV, 247, VII, 202, v. SIRR; stèles funéraires indiquant *individualité* du défunt, leur nombre en rapport avec celui des morts auxquels elles sont élevées; cf. l'inscr. nab. de MADEBA (*R. A. O.*, II, 189 —) faite en double (2^e exemplaire au Louvre) sur deux blocs de basaltés légèrement concaves = les deux *nephech* : VII, 242, 243, 245, v. STRATÈGES NAB.; employé au *masculin* en palm. : VII, 346; נֶפֶשׁוֹ = « sa personne » : VIII, 239, v. NABATÉEN (*langue*).

Νεφσ(ν)εμανα, v. MICHÉE.

neer, mot aram., = AIGLE et aussi terme d'ARCHITECTURE (cf. αετος), emprunté par les Arabes seulement au sens propre d'oiseau : VII, 381 —.

Neteiros, v. APOTHÉOSE de Neteiros, MENNEAS.

neuf sphères, v. SPHÈRES.

Nicanor d'Alexandrie, donateur des PORTES du temple d'Hérode à Jérusalem;

son USSUAIRE avec inscr. bilingue (gr. et hébr.); son surnom ou patronymique ΑΛΑΞΑ ou *Aleksa* : V, 334-338, 339, 340, VI, 99, 188, VII, 2.

Nicéphore Phocas (l'empereur —) son monogramme (?) sur linteau de porte de la laure du mont Athos : VI, 359; protecteur et ami d'ATHANASE : VI, 360.

Nichole Lorne (Croisades) = *Le Lorgne*, grand maître de l'Hôpital, inscr. de Syrie en vieux français mentionnant la construction d'une BARBACANE à son époque : VII, 235, 236, VIII, 299 (add. VII, 235).

Niclas, n. pr. talm., נִקְלָס = Νίκλας : VIII, 80.

Nicolas de Damas, ses informations concernant le Nabatéen SYLLAEOS : VII, 313; ambassadeur d'HERODE LE GRAND auprès d'Auguste : VII, 319, 321, n. 1.

Niha, n. l. (entre Baalbek et Zahlé), ses temples (inscr. rom.) : IV, 288, VIII, 289 (add. IV, 288); dédicace au dieu MIFERNUS : V, 79.

Νίκασ(ν)ων, n. pr. m. à Carthage (bilingue gr. pun., et anse rhodienne) : VII, 146.

νικη, associée aux 4 vertus théologiques (inscr. de Mésopotamie), cf. symbolique chrét. du combat des Vertus et des Vices : VII, 222.

Nip, casat T. S., = Khirbet Nib : V, 74.

Niptahan, n. pr. m. néop., נִפְתָּחָן, transcr. *Nyptenis* (génitif) dans bilingue de GALÈS; cf. le nom lu נִפְתָּחָן dans la grande néop. de Maktar (= *R. A. O.*, III, 340) à lire p. è. נִפְתָּחָן?; origine LIBYQUE? à rapprocher pour la structure morphologique du nom *Naksaph*? à lire p. è. plutôt que TAKSAPH? : VI, 379, 384, 385, VII, 106.

nisan (mois de —) = 1^{er} mois du calendrier nabatéen; inscr. de Bozra du 1^{er} nisan = 1^{er} de l'an, = p. è. époque choisie à dessein pour la dédicace : VII, 158 —.

Nisibe (ville de —) cédée aux Perses par l'empereur Jovien, leur appartenait jusqu'à l'islam : VI, 131.

Noé (le patriarche —), son nom נֹחַ = « repos » trad. en arabe par سَكَن *sokn* « repos » (cf. SAKOUN, dieu ph.??); étymologie de ses autres noms arabes : *Noûh* et *Yachkor* (= יַשְׁכֹּר « il s'enivre »); appelé le *second Adam* : VII, 45; sa femme « heikal » fille de Nâmoûsa (Eutychino) : V, 360.

nome arabe d'Égypte, v. NABATÉENS.

No(μισματα) = pièces d'or : V, 132, 134, n. 1, VII, 261, v. ÉDIT DE BERSABÉE, SIGLES.

nom (imposition et proclamation du), chez les souverains égyptiens : VIII, 253-254.

noms (changements de —) quand on montait sur le trône : VI, 293, v. ARDALONYME; autre exemple, AZNEIAS devenant roi de Nabatène prit le nom de ARÉTAS : VII, 319, VIII, 256.

noms propres, gréco-sém. en Égypte (stèle d'Echmounéin, liste des soldats, etc.) : VI, 213, VIII, 294 (add. VI, 214) : v., en outre, ANSES.

— *juifs*, v. JUIFS;

— *libyques*, v. LIBYQUES;

— *palm. et nab.* (inscr. palm.) : VI, 113, v. en outre, PALMYRÉNIENS.

— *phéniciens* : VI, 216, v. SNR.

— *puniques*, v. ANSES et PUNIQUES.

— *circonstanciels*, donnés aux enfants puînés remplaçant des aînés défunts; comparer les n. pr. sém. dérivés de la racine חָלַף « remplacer » (cf. E. A. O., I, 109, 110) et les n. gr. Αντιοχος, Αντιγονος, Αντιπατρος (= enfant posthume), etc. : V, 42 et n. 1, v. Αλαφθα; donnés parfois pour rappeler un enfantement laborieux (cf. Benjamin = *Ben-Oni*) : VII, 341, v. QOUCHI; cf. בְּחַגֵּל = né « dans son pèlerinage », et p.-é. כְּלֶבֶד « comme son aïeul » ? : IV, 120 et n. 2.

— *sém., tirés des liens de parenté* : IV, 145, v. ABOUDEMOS.

— *théophores* : V, 324, VIII, 293 (add. V, 324), v. ζωπος.

— *tirés du règne animal* (cf. E. A. O., II, 15 et note) : IV, 200, VI, 375, v. PHAR'OUCH, KHOULDAH.

— *tripartites*, v. CHEBANYAHOU, ELYO'É-NAÏ.

Nonna, n. pr. f., fille de STÉPHANOS (inscr. gr. Bersabée) : V, 370, v. AILA; autre Nonna apparentée également à un Stéphanos (inscr. gr. du Sinaï), p. é. sa mère? : V, 370, VIII, 77, v. PAPPONTYME; à lire p. é. dans épitaphe KAKAK : IV, 82.

Nonnosus, historien, fils d'Abramès = syrien ou juif; ses relations avec les chefs nabatéens sous Justinien : IV, 290, n. 2.

Nouqoûb, n. l. (Belqa) = *Nouqeibat* d'aujourd'hui : V, 120, n. 4.

Nourai (?), n. pr. palm., נֹרַי (BUSTE FUNÉRAIRE), à lire p. é. dans la dédicace du THIASE palm. : IV, 376.

Novatiens, v. CATHARES.

numerarius = νομειραριος, à reconnaître dans le syriaque נִרְמַרְא (récit du martyre de Saint-Léonce) au lieu de *Numidie* : IV, 134.

numération (modes de —) : à Palmyre, date énoncée en toutes lettres et dans l'ordre renversé (unité, dizaines, centaines) : V, 101, 378; lettres numériques : V, 132, 189, VI 120, 391, v. ÉDIT DE BERSABÉE, MILLE, SAMPI; totalisation des personnages énumérés un à un (PAPYRUS ARAM.-juif) : VIII, 140 et n. 2; v. en outre, DATES.

Νυμφη, ses deux sens « nymphe » et « belle-fille » : VIII, 286, n. 1; la diaconesse Sophie « nymphe du Christ » : VI, 144, 210.

nuptial (inscriptions de caractère —) v. ACCLAMATIONS, CANTIQUE DES CANTIQUES.

Nysa, n. l. (Arabie), royaume du LYCURQUE antibachique (Antimachos); ville de l'Arabie Heureuse, où fut élevé Osiris, qui prit ensuite le nom de DIONYSOS (Diodore) : IV, 400, 401.

Ω désinence des n. pr. fém. gr. : VI, 217, v. DIDON; prétendue désinence dans la transcr. des n. pr. nab. terminés en *waw*, = en réalité la simple marque du datif (cf. R. A. O., II, 12; IV, 361).

oblats, v. CONSÉCRATION, HOSTIE.

obligata, obligatorum, terres affermees appartenant à des divinités : BAALMARCOD, JUNON, MIPSEUS (inscr. rom. de Syrie) : V, 81.

'Obodat, dieu nab., עבדת אלהא, = p. è. ancêtre de la DYNASTIE NAB. divinisé? diffère de DOUCHARA OROTAL : V, 110; nom théophore de 'Abd' obodat transcrit ΑΒΔΟΟΒΔΑC (inscr. gr. de Bosra) : VI, 317.

Odalnathos, n. pr. nab., STRATÈGE et PHYLARQUE (inscr. gr. de Batanée) : V, 147, 148.

Odo, n. pr. (Croisades), écrit sous forme d'énigme dans inscr. lat. métrique à Husn el-Akrad : VII, 236, v. CRAT.

'Ogè, n. pr. palm. عجا, = abrég. de عجلير 'Ogèlou et non de عجلير 'AOLIBOLÉ; transcrit en gr. Ωγη (c) : VII, 7, 8, 9.

Ogenès (le prétendu dieu — de WADD. n° 2440) = lecture erronée, à rétablir enω, γεσε etc. « natif de la ville de PALMYRE » : VI, 283-287, v. DIXUX (faux).

oiseaux : l'ALOUETTE, la HUPPE, le PHÉNIX (légendes de l'oiseau portant le corps de son père ou de sa mère) : VIII, 34, 42, 45, v. ARISTOPHANE; les oiseaux de Vénus (livre de ZOSIME) : VIII, 35, 38.

Oxésoz, n. pr. syrien, cf. עוקסא (TALMUD) : IV, 223, v. AQUAI.

Olbanès, n. pr. m. palin. עלבן, transcr. gr. (Hauran) « Ολβανης, Ολβανος » : VII, 239, 240, VIII, 8, v. Γολβανς.

olivier, dans le CORAN, la Bible et l'Apocalypse : VIII, 184, 200, 195, 196; son orientation symbolique : VIII, 199; placé près des lampes et les alimentant directement : VIII, 198;

localisé au SINAI : VIII, 201, v. MONT DES OLIVIERS; mentionné dans les *hadith* : VIII, 205, v. ARBRES (*symboliques*).

Olympiades, identiques au CYCLE PENTAÉTÉRIQUE nab. et en coïncidence chronologique exacte : IV, 297 —, 307-315, v. SEBASMIA; leur origine? égyptienne ou autre?? : IV, 315.

Omar (le Calife), son entrée à Jérusalem : VIII, 214, v. SOPHRONIOS.

Omar (mosquée d'), implantée dans la BASILIQUE du SAINT-SÉPULCRE : IV, 283, v. MOSQUÉE.

Omalya ben Abis-Salt, poète arabe anté-islamique; passage sur la HUPPE cité et commenté par Ibn Qoteiba : VIII, 44 —.

Ομεαθη, n. pr. f.? = p. è. transcr. du nab. מביה « petite servante » : IV, 117.

Ομεαθη, n. pr. f. Hauran, cf. nab. מביה ou מביה : IV, 116, 117.

Onias, grand-prêtre juif; élève un sanctuaire à JERHOVAH à Tell el-Yehoûdiyè, non loin de TELL ECH-CHOUGAFYIÉ : VIII, 241 et n. 1.

Onomasticon (l' —) d'Eusèbe, était p. è. accompagné d'une carte géographique de la Palestine : IV, 273, v. MADEBA, rapprochements onomastiques : V, 9-14, VIII, 290 (*add. V*, 13), v. DANNABA, JOBAB; ΜΕΡΗ'ΑΤ : V, 118.

onomastique, aram. arabe : listes d'Echmounein et de Memphis : VI, 214;

— *africaine et punique* : de LEPTISMAGNA, de Carthage, etc... : VI, 48, 119, 213, 217, 218, VII, 142, v. BENENATA, NAM ..., PUNIQUES (n. pr.), RICOCK, SNR;

— *néopunique* : VII, 106 —, v. IAMRUR, MAS..., TACFARINAS, etc...

ΩΠ = ? sigles isopséphiques? = p. è. le nom spécifique du dieu figuré sur le bas-relief : VII, 223, 398 (*add. p.* 223), v. JUPITER DOLICHENUS, MITHRA.

Οπιτων, v. TALMUD.

ordonnances de Théodose II (les —) : l'une substituant le paiement en espèces au paiement en nature des redevances de l'annonne militaire : V, 143 —, v. *ADABRATIO*; l'autre accordant certaines facilités pour l'application du nouveau règlement : V, 146 —.

oreille, percée = signe de servitude chez les Orientaux : V, 323; son nom arabe *hourra* dérivé de la racine *harr* « être » ou « devenir libre », cf. *harrar* « affranchir » « consacrer »; l'expression *hourrat edh-dhi-fra* = le lobe de l'oreille qui reçoit le pendant : V, 327, v. *CONSECRATION*; les divers noms sém. des pendants d'oreille (dérivés de la racine *QADACH*) : V, 322.

orgue hydraulique, pour éveiller le Dieu en musique : VIII, 163 et n. 1, v. *RÉVEIL DES DIEUX*; v., en outre, *MODESTUS*.

orichalque = palm. פלדא; revêtant les portes du temple de la basilique de Bel à Palmyre : VII, 3 —.

orientation chez les Sémites : VIII, 198, v. *OLIVIER*.

Ορως, v. *MITHRA*.

Orif, asal T. S. = *Ourf* : V, 73.

Orotal, dieu arabe, = *DIONYSOS* : IV, 397, v. *DOUCHARA*; variantes de son nom (mss.) : V, 109 —, v. *'OBODAT*; ses rapports possibles avec *A'RA* : VII, 155, 215, n. 1.

Oronte, fleuve de Syrie, = fleuve de FER des Croisés : VII, 116.

orphelins (asile d' —), placé sous l'invocation de la Vierge à Césarée (inscr. gr.) : VI, 209.

Oruda, n. l. (Syrie), v. *TAYIBÉ*.

Osiris, dieu égyptien, sa lutte avec Set et la lutte de *DIONYSOS* avec le *LYCOURGOS* antibachique : IV, 401 —, v. *DOUCHARA*, *NTSA*; son nom en ph. et aram. (proscynèmes aram. d'ABYDOS) : V, 377 —, VI, 399, 400; le BENNOU, emblème de sa RÉSURRECTION et la CAILLE ressuscitant HÉRACLÈS : VII, 153.

ossuaires juifs, leur ornementation et leur date (antérieure à 79 J.-C.) : V, 340; avec inscr. bil. (hébr. et gr.), de *NICANOR* : V, 335 —; contenant les restes de deux personnes réunies (inscr. hébr. : « *ELEAZAR et sa femme* ») : VI, §211.

ostraka aram. d'Égypte : VI, 158, 235, VII, 240, VIII, 133, 141, 302 (*add. p. 133*), 300, v. *ARAMÉEN* (*alphabet et langue*), *ÉLÉPHANTINE*, *KHNOUM*, *KOU*, *LOO*, *PAQUE*, *SYÈNE*, *TATOUAGE*, *TETOUSRI*.

'Otâré = planète MERCURE, son sanctuaire à Sidon : V, 380, v. *ECHMOUN*.

Othon, (l'empereur —) : V, 23.

Ouâd er-Rebâbé, n. l. (Palestine), inscr. gr. de *PACHOMIOS* gravée sur sépulcre : V, 166, 387, —.

Ouâdi Moûsa « vallée de Moïse », = *PETRA*; confondue avec *'Oyoûn Moûsa*, localité du golfe de Suez (dans l'itinéraire de SALADIN) : VII, 287.

Oumm el-'Aouâmid, n. l. (Phénicie); stèle ph. funéraire de *BAALYATON* (coll. Jacobsen) : V, 1-8, 84, pl. I, II, V; autres stèles similaires (Louvre), influences égypt. ptolémaïques (nom d'ABDHOR, etc.) : V, 148 —, v. *COIFFURES PH.*, *MALAK-ASTARTÉ*, etc.; statues ph. à inscr. : V, 373, v. *INSCRIPTIONS CACHÉES*.

Oumm el-Qotain, n. l. (Syrie), inscr. nab. (rectif. diverses) : V, 367 —, VI, 113, v. *DURL EN ARAMÉEN*.

Ouorodès, qualité d'ÉPITROPE dans bilingue (gr. palm.) : VIII, 175, n. 3.

'Ourdh, n. l. (région de Palmyre), v. *TAYIBÉ*.

Ousos, éponyme mythique, fils d'Aram; fondateur de la Trachonite et de DAMAS; cf. pays de *'Oûs* (*AUSITIS*) patrie de Jos : V, 12.

ouvriers v. *SALAIRES*.

Ouzziyahou, n. pr. isr., fils de HANIPH (sur cachet isr., avec symbole interposé entre les deux noms, cf. Cl. G. Sceaux et cachets, n° 42 « *Nehemyahou fils de Mikayahou* ») : IV, 258.

Pachomios, n. pr. m., enterré le

2^e jour de la PENTECÔTE : Τ(η) β' Πεν-
τηκοστή (épitaphe du QUAD ER-REBA-
BÉ) : V, 166, 387.

païens, en hébreu כופרים, transcr. du
mot latin *pagani* פאגאני (BENJAMIN
DE TUDÉLE) pour désigner les Druzes
païens; cf. l'ancien rapprochement
fait par l'auteur [*Palestine inconnue*,
p. 43] entre *pagus* (village) < *pagani*
(païen) et כפר (village) < כופר (païen) :
VII, 117.

pains liturgiques grecs, matrice
pour les estampiller avec εις θεος (q.
v.) : VI, 211.

Pakhons, nom de mois égyptien
dérivé du nom du dieu Khonsou ;
transcrit en nab. פחנשן (inscr. de
TELL ECH CHOUGAFYÉ) : VIII, 244-245
et n. 1, 293 (add. VI, 121).

Palaestina II^a, son VICARIUS : VII, 187,
188, 262 — ; v. ÉDIT DE BERSABÉE.

Palaestina III^a, = *Palaestina Salu-
tatis* : V, 145 ; limite la séparant de
la province d'Arabie : VII, 186 ; liste
de 18 villes semblant lui appartenir :
VII, 263 —, v. ÉDIT DE BERSABÉE ; ses
localités antiques : VII, 329 ; inscr.
gr. : VIII, 168, v. DOROTHÉE.

Palestine, DOLMENS : IV, 261 — ;
CARTE MOSAÏQUE : IV, 272, v. MADBÂ ;
héros éponyme : V, 207, v. CHANAAN ;
noms de lieux : V, 29 —, 115 —,
130 —, VII, 114, 125, v. MICHEL LE
SYRIEN, BENJAMIN DE TUDÉLE, ROCHE-
CHOUART, v., en outre, PALAESTINA II^a
et III^a ; guides JUIFS, convertis ou
non, renseignant les PÈLERINS encore
au IV^e s. J.-C. et même au XIV^e s. :
VIII, 141, v. MADBÂ, SILVIE, JACQUES
DE VÉRONE.

Palme ou palmier de la Vierge,
= *El-Thamir* (ou *El-Chamir*) तुलिता,
n. l., = p.-é. *El-Khamar* TOUR ZÈTA ? :
V, 169, n. 1, 183, v. APPARITION DE
L'ANGE.

Palmiers (la ville des —) des Croisés
= SÉGOR : VI, 217.

palmiers dattiers et palmeraies
du Sinaï : IV, 190, 293, V, 383, v.
PHOENIKON, DROIT DE PROPRIÉTÉ.

Palmyra, n. pr. f. = Παλμυρις = TAD-
MOR (cf. les observations de l'auteur,
dans R. E. S., 46) : VII, 356.

Palmyre, n. l. (Syrie), nom sém.
תדמור : VII, 356 ; nom officiel romain
Hadriana Palmyra, cf. le tarif
הדרניא תדמור : VI, 285, v. HADRIEN ;
ethnique *Hadrianus Palmyrenus* =
Αδριανος Παλμυρηνο ; (à lire dans
WADD. n° 2440) : VI, 285, v. OGENÈS ;
en concurrence avec PÉTRA : VI, 322 ;
élément nabatéen reconnaissable
aux noms propres : IV, 374, 382 ;
subit l'influence perse : V, 156, v.
CLIBANARI ; élément hellénique for-
mant p.-é. CURIE du *démos* palm.

VII, 28 ; fondation d'un camp sur ses
ruines à l'époque de Dioclétien : V,
93, n. 2 ; période finale, emploi jus-
qu'au bout de l'ÈRE DES SÉLEUCIDES
et non pas de prétendues ères
locales : V, 100, 101, VII, 33, v. libellé
des DATES ; l'usurpateur ANTIOCHUS :
VI, 292, v. ACHILLEUS ; grande fête
annuelle avec sacrifice et offrandes :
VII, 18, 164, v. HADRIEN ; emploi
simultané du palm. et du gr. dans
les inscr., série Puchstein-Sobern-
heim, rectif. diverses : VII, 1-24,
v. A'ABI, ABGAR, ASRÉGÈS (n. pr.),
'AGLIBOL, ALLAT, ARCHITECTURE, AZIZI,
CENTURIONS, CHALME, ηγεμον, FORMULES,
επιθωλης, LÉGIONS, LIT DIVIN, MIL-
LIAIRES, PHIALES, PRÊTRES, SÉNAT palm.,
SIGNES EXPLÉTIFS, STATUES HONORIFIQUES,
VOIES ROMAINES, ZABDIBOL (Bené) etc. ;
série Littman, rectif. : VII, 25-38 ;
série Sterrett, rectif. : V, 90-105, VIII
291 (add. V, 92), v. PORTIQUE ; étude
topographique et villes antiques des
environs : IV, 69 —, v., en outre,
PANTHÉON.

palmyrénien, *alphabet* : point diacri-
tique sur le *rech* pour le différencier
du DALET : V, 61, n. 3.

— *langue* : מלך מן = ceux-là (dédicace
à CHAÏ 'AL-QAUM) : V, 180, VII, 31 ;
מנן = p.-é. sens adverbial ou con-
jonctif : VII, 10 ; le verbe עפ em-
ployé comme auxiliaire avec le verbe

בנא = « se mettre à construire »; cf. hébreu et arabe : VII, 9, n. 3, 18; **קם ושנא** (cf. *supra*) : VII, 28; **כל** écrit **כיל** : VII, 343; emploi du verbe **קרא** sous différentes formes dans les dédicaces : VII, 345, 346 et n. 1; répétition du mot **כל** au sens énergique de toute espèce de : VII, 344, 398; **נפש** au masculin : VII, 346, v. **NEPHECH**; nouvel exemple de **בת** = **ברת** (cf. *R. A. O.*, I, 132, 1^{er} exemple) : VII, 352; **לתרן** à corriger paléogr. p. é. en **קרן** « invoquer » au participe pluriel, état absolu, cf. autres exemples : VIII, 13; pluriels féminins en « ôt » : VIII, 129, v. **ARAMEËN** (langue); échange des prépositions **ל** et **על** : VIII, 261 et n. 3, v. **NABATÉRN** (langue).
— *inscriptions*, v. **INSCRIPTIONS palm.**
palmyréniens, archers (cf. *R. A. O.*, II, 118) : IV, 218, V, 305, v. **ARCHERS**;
— *bas-reliefs* avec inscr. : IV, 203 —, 404, v. **AZIZOU**, **NÉOCORE**, **APHKAL**, etc.;
— *bustes funéraires*, v. **BUSTES**.
— *en Égypte* : V, 300, VII, 354, v. **ÉGYPTE**, **ÉGYPTEENNE**;
— *thiases* : IV, 374, v. **THIASÉS**;
— *noms propres* : féminins terminés en **yod** (i? é? ai?) : VII, 340, v. **QOUCHAI**, **JUIFS**; théophores composés avec **x + ל**, **ל + x**, **לנא + x** : VII, 340, n. 3, v. **NEBOLA**; **עבדא** et **כרה** : VII, 350; **בלחזי** : VII, 363, n. 1, v. **BELHAZI**; **טבום** ou **טבום** : VII, 368, v. **TIMAIOS**; divers : VI, 113, VIII, 1-14, v. **HANNABEL**, **DANIEL**, **KALB...**, **PH...**
Pancharius, n. pr. m. (inscr. chrét. latine de Tunisie) = transcr. du n. pr. de **Πανχαριος** : **JUIF** de ce nom « père de la synagogue de l'olivier » qualifié de **φιλολαος** (q. v.) : VIII. 117.
Πανδοκειον = aram. **פנדק** (inscr. Syrie) : VII, 233.
Paneas = Baniâs = CÉ-ARÉE PHILIPPE, à distinguer de la *Baniâs* arabe = **BALANÉE** : VI, 91.
panégyriarque des Adraéniens (inscr. gr. PÉTRA), son nom à resti-

tuer p. é. en **Βαλαδαρος** (q. v.) : VI, 333.
Παντα ex Θεου dans inscr. gr. Syrie, cf. locution arabe **كل شي من الله** : VII, 219.
Panthéon = p.-é. à PALMYRE **בת אלהיא** : VII, 26.
papponymie, mot nouveau = transmission atavique du nom du grand-père au petit-fils; justification de cette appellation par l'analogie avec le mot *réel* **μαμμωνυμικος** (de la grand-mère à la petite-fille) : VII, 39, 246, 357, v. **MAMMONYMIK**; nombreux exemples en nab., palm., ph., pun., etc. : VII, 39, 246, 342, n. 2, 351, 357, VIII, 7, 10, 63, 97, 98, 132, v. **ABRÉGÉS** (n. pr.), **'AQBAI**, **ELTO'ENAI**, **MAGON**, **PILLÉS-MELQART**, **SANABALLAT**, **ZABDA**.
papyrus araméens :
d'Euling (*R. E. S.*, 361, 498, cf. *C. R. Ac.*, 1903, 364), étude d'ensemble et rectific, diverses : VI, 221-246; nom d'ÉLÉPHANTINE = **Yeb** : VI, 222; destinataire inconnu = p.-é. **Mitraouahicht**, le satrape du papyrus de Turin qui aurait succédé à **ARCHAM** : VI, 230; dénonciation faite par un groupe d'individus contre les prêtres de **KHNOUB**, en l'an 14 de **DARIUS** : VI, 227; nom iracien du **FONCTIONNAIRE** corrompu par les prêtres de **KHNOUB** : VI, 237, v. **CONFORMITÉ**, **DÉNOMBREMENT**, **HANDIZ**, **PERSES**, **PUITS**.
— *de Cowley* (*R. E. S.*, 491), traduction du document = **PRÊT** d'argent, détal imparti au débiteur (calculé d'après la date de l'emprunt? ou d'après l'année future **x** du roi régnant?) : VI, 147 —; nationalité juive des témoins et du scribe : VI. 155, v. **JUIFS** en Égypte; complément d'après photo : VI, 260-265, v. **MOIS**.
— *de Turin* (*C. I. S.*, II, 144), explication nouvelle, règle générale des mots non coupés à la ligne : VI, 227 et n. 1, 230, 232.
— *R. E. S.*, 246, fourniture de **PLANCHES** de dimensions données : VI, 246, VIII, 131 et n. 1, v. **CÈDRE**.

— *R. E. S.*, 247, fragment d'ÉLÉPHANTINE, recto et verso écrits tête-bêche : VI, 248 —, v. MITHRIDATE.

— *R. E. S.*, 248, 12 petits fragments d'ÉLÉPHANTINE : VI, 254.

— *de Saqqâra*, 4 fragments dont un écrit recto et verso tête-bêche : VI, 255-256; le fragment D (*C. R. Acad.* 1904, 8 avril) est daté de l'an 29 d'ARTAXERXÈS = probablement 436 av. J.-C. : VI, 256-260.

— *d'Éléphantine* (Sachau, Sayce et Cowley) : VIII, 128 —, 135 —, 138 —, 299 (*add. VII, 240*), v. CRÈRE, COLLUSION, ARKIAL, FONCTIONNAIRES, FORMULES, DEBEL, JÉHOVAH, MISTAHYAH, PROCÉDURE, SANABALLAT, TATOUAGES, VOÛTES.

Pâque juive comportant le sacrifice de l'agneau pascal = פסחא des PAPYRUS ARAM. d'ÉLÉPHANTINE : était p.-ê. la cause du conflit entre Juifs et Égyptiens à Éléphantine, le bélier y étant adoré par les Égyptiens : VIII, 134, v. KHNOUN.

— *phénicienne*? = MARZAH : V, 210.

paraboles, chrétiennes et musulmanes : VIII, 194-195.

parenté fictive, v. NABATÉENS, TITRES HONORIFIQUES.

Paregorios, n. pr. juif, équivalent de פנהגח « consolateur »; transcrit en hébreu פריגורי (TALMUD) : IV, 223, v. TAPHOÛM.

parrain = aram. שושבין et arabe chebin : VII, 370.

Πατερ πολεως, titre dans les inscr. gr. de Syrie : V, 23.

Patricius, comte byzantin (inser. gr. de Thessalonique) = p.-ê. le Patricius arménien nommé comte d'Orient par Justinien : VII, 196.

patronymique homonymique : V, 7, v. BAALYATON.

patronymiques sem., sans בן ni בר interposés, question traitée d'ensemble : IV, 236; sur ANNES ESTAMPILLES ISR. : IV, 23; sur cachets ISR. : IV, 194, 255 —; V, 122 —; VI, 115, v. HANAN; sur POIDS ISR., avec séparation par un petit TRAIT VERTICAL :

VIII, 105, n. 2; rares en nab., exemples cependant au SINAI : V, 62, VIII, 249; en palm. : IV, 377; VII, 8, 358, n. 1.

patûra, mot nab., פתורא (inser. d'el-Hidjr) = titre ou surnom? : VII, 248 et n. 2; VIII, 299 (*add. VII, 248*), v. CHILIARCHIE HEPHAESTIONNIE.

Paul (Saint —), sa traversée de Césarée à Rome en hiver, escales en Asie-Mineure : VII, 325, v. NAVIGATION.

pavements de SYNAGOGUES, en mosaïque, postérieurs aux pavements en dalles : VIII, 290 (*add. IV, 345*).

paye des ouvriers, v. SALAIRES, συμμετιη. **pédagogue**, du prince royal dans la légende talm. : VIII, 281, 282, n. 1, 285, n. 1.

Pégase, v. COROTOPITUM.

Peisétairos, v. PEISTHÉTAIROS.

Peisthetairos, personnage d'ARISTOPHANE, son nom à rétablir en *Peisétairos* : VIII, 35, 36, 46.

Pélagie (Sainte —), grotte sous son vocable = tombeau de Râbé'a el-'Adaouiyé (Moudjir ed-Dlu), n'est pas le « CAROUBIER DES DIX » : V, 183, n. 1.

pèlerins de T. S., relation de pèlerinage attribuée à tort à Silvie d'Aquitaine, sœur de Rufin, préfet sous Théodose I; recherche du véritable auteur et de la date du pèlerinage : VI, 128; VIII, 202, 207 —, 293 (*add. VI, 128*), v. SILVIE; voyage de BENJAMIN DE TUDÈLE : VII, 114 —; de Louis de ROCHECHOUART : VII, 125 —; l'auteur du *Pèlerin de Bordeaux* et les guides juifs des pèlerins en T. S. : VIII, 141, 142, v. JACQUES DE VÉRONE, PALESTINE.

Pella, ville de la Décapole : VI, 209; ses MONNAIES au nom de l'impératrice LUCILLA, datées MC (240) à corriger en AAC = 231 ère de Pompée : VIII, 113.

Pella, Pellé, n. l. (Palestine), Πελλη chef-lieu de toparchie (région de Lydda) = Βεθλεππεα de Josèphe = p.-ê. Beit Nettif actuelle? : VI, 209, 210.

pentaétérique (cycle —), chez les **NABATÉENS** = intervalle de quatre années pleines : IV, 289 —, v. **FÊTES PÉRIODIQUES**; tableau des années pentaétériques nab. : IV, 295; fête de Daphné, **ACTIA DUSARIA**, *Actia* de Nicopolis, etc. : IV, 297, 298, 299, v. **ACTIAQUES**, **SEBASMIA**; comportant un **DROIT DES PAUVRES** : IV, 307; p.-é. d'origine égyptienne plutôt qu'olympique? : IV, 309; chez les Phéniciens? : IV, 344, v. **MARZAH**; à **HÉLIOPOLIS**? : IV, 308, n. 1.

Pentecôte, écrit en abrégé **ECTI** (épithape en grec vulgaire du Mont des Oliviers) = $\epsilon(\chi\omicron)\sigma\tau\iota$, cf. l'abréviation similaire **ΕΚΟCTI** (autre inscr. chrét. des environs de Jérusalem) : V, 165, 387, v. **PACHOMIOS**.

perfectissimus, titre honorifique = $\delta\iota\alpha\sigma\mu\omicron\tau\omicron\tau\omicron\varsigma$ (cf. *R. A. O.*, II, 243) : VII, 208.

périodeute, visiteur apostolique chez les Byzantins (inscr. gr. 'Aïu Sâmié et autres) = syriaque *sa'ôrd* (trilingue de Zebéd) : VIII, 93, v. $\pi\epsilon\rho\sigma\delta\epsilon\upsilon\tau\eta\varsigma$.

Perses (les —), prennent **JÉRUSALEM**, version géorgienne (nouvelles lectures confirmant *R. A. O.*, II, 137) : V, 371; possédèrent **NISIBE** jusqu'à l'Islam : VI, 131, v. **CARRHES**; rançon payée par **CHALCIS**, inscr. gr. défiant les barbares et mettant la ville sous la protection du Christ, des empereurs, etc..., cf. la lettre du **CHRIST** à **ASGAR** servant de palladium aux habitants d'Édesse : VIII, 85; mesures prises contre leurs invasions par **JUSTINIEN** : VIII, 85, 88, v. **CHALCIS**; leurs rapports avec **IMKOU'L-QAIS** : VI, 307-309, v. **TÂBŌ**; le couronnement crénelé de l'architecture et celui des tombeaux nab. : VI, 321, n. 1, v. **PÉTRA**; leur système monétaire employé p.-é. dans les **PAPYRUS ARAM.** d'Éléphantine : VI, 154, 157; en garnison à **SYÈNE** et à **ÉLÉPHANTINE** : VI, 222, v. **FONCTIONNAIRES**; leurs sacrifices rituels : VIII, 296 (*add. VII, 77*), v. **MAGE**.

peste et foudre, v. **GRÊLE** et **ROUDNE**.

Petillanus, prêtre d'Auguste, décursion et questeur de Beryte (inscr. de *Niha*) : IV, 288.

Petphtah, n. pr. aram. d'Égypte, פֶּטְפַּחְתָּ (proscynème d'Égypte = probablement *C. I. S.*, II, 134), cf. עֲבֵד־שֵׁתַּח (inscr. ph.), nom porté par Sémites établis en Égypte : VI, 268 et n. 1.

Pétra, ancienne capitale nab., en concurrence avec **PALMYRE** et surnommée comme elle *Hadriana* lors de la visite d'**HADRIEN** : VI, 322, 323; son histoire, dates approximatives : VI, 324; son monnayage romain : VI, 323; relevés archéol. et épigr., de **BRÜNNOW** : types de sépulcres taillés dans le roc et crénelés (cf. édicule religieux des **MONNAIES pehl-vies**), évolution architecturale; **BEUTLES** sculptés sur bas-reliefs, inscr. gr. et nab.; noms des visiteurs modernes gravés sur le roc : VI, 321 —, 329, 332 —, v. **ARABIE** (province d' —), **PERSIS**; itinéraire des PP. Dominicains de Nakhel à Pétra, différent de celui de **SALADIN** : VII, 285, v. **OUÂDI MOUSA**.

Ph..., n. pr. palm. nouveau פֶּרְדָּשִׁי ? masculin? ou fém.? étymologie? : VIII, 5.

Phaena, n. l. (Trachonite et Idumée), ethnique Φαινησιος (inscr. gr. de Rome et de Syrie) se rapportant à la Phaena de la Trachonite : VI, 300, v. **FUSCUS**.

Φαίνω , n. l. (Palestine), = **PHINON** biblique : VII, 278, v. **ÉDIT DE BERSABÉE**. Φακιδανης ? n. pr. Haurân, à lire p.-é. au lieu de Ψακιδανης (*WADD.* 2206) = nab. פֶּקֶדָן : IV, 173.

Phakloul, n. pr. sém., פַּחְלֵל , sur cachet : IV, 259, 270, v. **HAURAN**.

phare d'Alexandrie = la sixième merveille du monde (à rétablir p.-é. dans la *Chronique Samaritaine*) : VI, 103.

Phar'och, n. pr. sém., פֶּרַעַח (cachet phén.), = *moucheron* plutôt que *puce* (cf. *E. A. O.*, II, 15) : VI, 374, 375; son équivalent grec Ψύλλας (q.

v.) : VIII, 68; cf. le n. pr., פֶּרַעַס ? (scarabéotide de l'Ashmolean Museum) : IV, 193.

Phénicie (Histoire de), v. DIOS, MÉNANDRE.

phénicien et punique, langue : le singulier mis pour le pluriel (verbe au sing. avec 2 sujets), cf. exemples bibliques; même fait en ARAMÉEN : VI, 351, VIII, 140; l'impératif קַן ? : VI, 205-207, v. TABNIT; les particules תָּא et תָּאֵן; (proscynèmes d'ABYDOS, stèle de BYBLOS, inscr. de MEMPHIS) : VI, 394; absence de verbe définissant la dédicace (GERSAPHON et trône d'ASTARTÉ) : VIII, 127, 128; כְּנַנְס participle présent pluriel = *les préposés* : VIII, 102; corrélation entre תָּבִי et תָּכָר ? (inscr. pun.) : VIII, 100; כְּנַנְס (inscr. pun.) = כְּנַנְס « ils ont voué » = 3^e pers. pluriel préterit, tendance orthogr. vers le néop. : VIII, 97.

— *mots d'un sens indéterminé* : en pun. כְּנַנְס : V, 49, v. BASOIRS.

—, *noms pr.*, v. PUNIQUES.

—, *inscriptions*, v. INSCRIPTIONS.

Phénix, son cycle de 1461 ans et le cycle sothiaque : IV, 317, v. BENNOU; sa légende comparable à celles de l'ALOUETTE et de la HUPPE : VIII, 42 et n. 3; pétrit un « œuf de myrrhe » comparable à la boule copréenne du SCARABÉE sacré : VIII, 46.

Phéroras, frère d'HÉRODE LE GRAND, empoisonné par l'entremise d'une femme nab. émissaire de SYLLAKOS : VII, 316, n. 2.

phiales? offertes aux dieux (bilingue palm. gr.)? cf. les coupes ciselées tenues par les défunts sur les bas-reliefs palm., = commémoration de coupes en or offertes par eux de leur vivant : VII, 14 et n. 1.

Philadelphie, v. 'AMMÂN.

Philippe Arrhidée, frère d'Alexandre, confondu avec Ptolémée (Eutychius et CHRONIQUE SAMARITAINE) : VI, 88, 89.

Philistins (les —) leur parenté avec les ZAKKANI? et leur origine crétoise :

IV, 251 —, VIII, 289 (*add.* IV, 251). φίλο... , valeur active de cet élément dans les composés du type φιλοχαισαρ, φιλοζωμαιος etc. = « aimant César » et non « ami de César » etc..., cf. nab. עֲרֵם רַחֵם = φιλοπατρις ou φιλολαος (q. v.) et les traductions conformes en syriaque et en arabe : VII, 62, n. 4, 80; φιλοπαππος « aimant son bisaïeul », cf. protocole de PROLEMEUS XI Aulète et le nom de PHILOPAPPUS : VIII, 301 (*add.* VIII, 117), v. ARÉTAS.

φίλος, épithète dans épitaphe jud.-gr. de Rome, comparée au surnom nabatéen d'ARÉTAS IV, עֲרֵם רַחֵם : VIII, 117.

Philopappus (L. Aelianus —) descendant des anciens rois de Commagène : VIII, 301 (*add.* VIII, 117), v. ARÉTAS. Φιλομενη, n. pr. f. transcrit en pun. פִּלְמֵנָה ? (C. I. S., 1301) : IV, 97-99.

Phinon, ville biblique = antique Phaeno = Fénâh actuel : VI, 326, v. Φαινών.

Phoebé, v. DIACONNESSES.

Phoenikôn, n. l., = palmeraie; preuve de l'existence du PALMIER-DATIER au SIÂN : IV, 190, VIII, 288 (*add.* IV, 190); établissement des SARACÉNIENS : IV, 291; grande fête PENTATÉRIQUE célébrée par toutes les populations des alentours, y compris les NABATÉENS : IV, 293-294, v. MARANITES. Φορδισιοίς (en), localité de JÉRUSALÉM, avec une grande LÉPROSERIE, v. VI, 58, v. πτωχειον.

φωσ etc., formule chrétienne, v. LYCHNARIA, CROIX.

phylactère, = arabe vulg. *ndtôur* (plur. *naoudtir*) = pendeloque frontale des femmes : IV, 265; chrétien, en forme de croix (col. Ustinow) : VI, 180, v. ANONYMAT.

phylarques de Batanée : ODAINATHOS, stratège et phylarque des Aouidéniens : V, 147; Kaisos, petit-fils de Αρεθα, phylarque des SARACÉNIENS de Palestine : IV, 290, n. 2, v. Αλαμουνδαρος.

piéd, empreintes légendaires sur rocher : VII, 127, v. ADAM (*hadjar*).

Pierre noire de Pétra (la —) = p.-é. autel et siège de DOUCHANA : IV, 249, v. MÓTAB.

pigmentarius, en gr. *πιγμενταριος*, associé à un *αγαματογλυφος* (épithaphe gr. à Aphrodisias) = p.-é., non pas « droguiste », mais artiste chargé de mettre en couleur les statues : VIII, 118.

Pillès-melqart, n. pr. ph., פלסמלקרת (dédicace pun. de MAGON), = transposition des deux éléments du n. pr. connu מלקרתפלס : VIII, 97.

Pillès-milik, n. pr. ph., פלסמליך : VIII, 289 (*add.* IV, 265).

Pinnès-millat?, n. pr. ph., פנסמלת = p.-é. forme abrégée (avec faute du lapicide : 2 = ל) de PILLÈS-MELQART : VIII, 101.

Pisgah (le mont —) = KARAK selon Eathori; p.-é. confondu avec *Talqd* (Touir)? : IV, 341, v. HERMON.

ΠΛ, SIGLES, v. *και συ* (πλεον).

planches, en bois de *cedre*, fournies pour la reconstruction du temple juif d'ÉLÉPHANTINE (PAPYRUS ARAM., *R. E. S.*, 246), cf. le libellé similaire d'un mémoire arabe moderne : VIII, 131 et n. 1.

plaque d'or (de Sidon), travaillée au repoussé; authenticité suspecte : V, 54, 396, pl. III c, v. ESCULAPE, HYGIE, TÉLESPHORE.

platane (le —), sa décortication spontanée et son nom hébreu *'armon*, dérivé p.-é. de *√'aram*, « dépouiller un arbre de son écorce » : VI, 70 et n. 3, v. PLATANOS.

Platanos, n. l. (Phénicie), appelée aussi *Platané*; sa position déterminée par considérations historiques et stratégiques (épisode d'HÉRODÈS et de ses deux fils, campagne d'ANTIOCHUS III) = près SINON, au nord : VI, 65-73, v. PORPHYRÉON; ses noms arabe et phén. = noms du PLATANE (arabe *doulb*, phén. *'armon*), à retrouver probablement dans *'Armoun* (pour

'Armoun), au nord du NAMR EL-AOULÉ : VI, 70-72.

plâtrier = γυψοκοπος (inscr. gr. de Gaza), nom de métier nouveau : V, 57, 58, v. SOSIBIOS.

plèthre, mesure de surface, à reconnaître p.-é. dans inscr. gr. : VII, 332, v. LIMITES.

plomb, métal d'élection pour opérations magiques, figurines d'envoûtement garrottées à SANDAMANNA : IV, 156, v. TABELLA DEFIXIONIS.

pluie, croyance des Bédouins de Moab relative aux époques où elle tombe = caractéristiques d'ordre astronomique : VIII, 28 — ; mise en relation avec étoiles marquant la saison : VIII, 31; cérémonies et moyens magiques employés pour l'attirer (mannequin féminin appelé *Oumm el-Ghetth* « mère de la pluie » ou *نصف عروسی* « voile de la fiancée »?) : VIII, 31, 32; en relation avec le dieu HOBAL et avec TANIT : VIII, 33, 295 (*add.* VI, 273).

poésie, v. FORGERONS.

poids, grecs : en pierre au nom du roi ATHAMAS : VI, 174; en plomb avec nom de ville illisible (...πολεως) : VI, 176; en bronze avec SIGLES byzantines, cf. poids en plomb avec sigles analogues et symbole de TANIT : VI, 177, 178; en plomb avec lettre **H** et légende *εκατεσσα* (= 16), cf. poids en bronze avec signes ou chiffres? : VI, 179 et n. 2; v., en outre, *λίτρα*.

—, **israélites** : série des *νεφεφ* de forme égyptienne et 1/4 de *νεφεφ* fusiforme (genre assyrien) = p.-é. époques distinctes : IV, 24-32; poids inédit du Louvre de forme cubique (en bronze) avec נפפפ? ou נפפפי? : VIII, 301 (*add.* VIII, 105); avec légende פים en caractères archaïques (poids en marbre de Gezer et en bronze avec le n. pr. *Zekaryah* | *Yair*), même forme que les *νεφεφ* : VIII, 105 et n. 2, v. PY; autres exemples similaires : VIII, 301 (*add.* p. 105); avec

- légende בקע « **DEMI** » : VIII, 301 (*add* VIII, 105).
- , **phéniciens** : petit lion en bronze avec légende... שחש (= 5 ou 1/5 ?) : IV, 35, 196; bœuf en bronze (Ashmolean Museum) avec שלש (= 3 ou 1/3 ?) : IV, 196.
- poissons**, en relation avec la violation du Sabat (légendes coraniques et bibliques) : VII, 373; v., en outre, ADONIS, DAUPHIN.
- volant, son nom grec transcrit en arabe : VII, 384.
- Πολυ τα ετη, salutation impériale byzantine; survit dans l'acclamation turque en l'honneur du Sultan « *Padi-chah tchoq-* ou *btin-ydchâ* » : IV, 76; VII, 234.
- polo** (le jeu du —) importé de Perse : VI, 362, v. TCHOUGAN, ZEMZEMYE.
- Pompée**, v. **ΞΑΝ** de Pompée.
- Pont** (royaume du —), inscr. gr., corr. et restit. : V, 291, 380.
- Porphyreôn**, n. l. (Phénicie), dans la région du ΚΗΑΡΟΘΕ, sa position par rapport à PLATANOS (campagne d'ANTIOCHUS III) = au sud de l'embouchure du ΔΑΜΟΘΗ : VI, 67, 68; origine du nom : VI, 70, n. 1, v. **POURPRE**; importance stratégique du défilé de Porphyreôn-Platanos = probablement le *passus* DAUGIAN : VI, 73.
- portes** (offrandes et transports de —), traversée tragique et sauvetage miraculeux (Talmud) des portes du Temple offertes par NICANOR : V, 338; transport de JÉRUSALEM à Néapolis (par HADRIEN) de portes d'airain utilisées ensuite par les Samaritains (CHRONIQUE SAMARITAINE) = p.-è. portes de NICANOR ? : VI, 99; offrande de 6 portes ποιησας τας θύρας (cf. expression analogue sur ossuaire de NICANOR) en ORICHALQUE, pour la basilique du temple de Bel à Palmyre : VII, 2 —, v. STATUES HONORIFIQUES.
- portes** (fausses —) peintes, formant encadrement pour les épitaphes aram. et gr. de la nécropole juive

- d'ALEXANDRIE : VIII, 59, 66, 67, 68 et pl. IV, v. ΨΥΛΛΑΣ.
- portique**, en palm. נרנבן transcr. de στοα (bilingue gr. palm.) : VII, 24; en ph. ערפס (cf. R. A. O., I, 82) : VII, 97.
- portiques à Palmyre** : V, 91 —, v. προναϊον; inscr. gr. relative à la réfection de la toiture (cf. inscr. gr. de Théra) : V, 92 —, VIII, 291 (*add.* V, 92), v. μητρο..., λογιστης.
- Poseidonios le Stoïcien**, v. HÉRON D'ALEXANDRIE.
- ΠΔ ? abréviation de π[ατριάρχ]ου (inscr. gr. de 'Ain Sâmîé) ? à lire plutôt του α[ρχιεπισκο]που : VIII, 92, 148.
- poulets**, incubation artificielle, vente au « cercle » (L. de ROCHECHOUART) à Jéricho : VII, 140, v. DÉNOMBREMENT.
- pourpre**, noms sém (hébr. aram. arabe) = le gr. PORPHYREON : VI, 70, n. 1; *purpurarius* (inscr. de BAAL-MARCOB, cf. R. A. O., I, 112, 113, n° 11-15) = p.-è. nom de ΜΕΤΙΕΝ « ouvrier en pourpre » ? : VI, 39 —.
- poussière** sainte des sanctuaires, chez chrétiens et musulmans : VI, 371.
- Pouzzoles**, n. l. (Italie), voyage de THEOSEBIOS de Sarepta à Pouzzoles (inscr. gr.) : IV, 226 —, VIII, 288 (*add.* IV, 226); port des arrivages du Levant, établissement des NABATÉENS : VII, 323 —; Publius Aelius, libertus de Pouzzoles = affranchi impérial (inscr. lat. Djerach) : VIII, 78, 79, 301 (= *add.* p. 78), v. PUTEOLANUS.
- Ηραισιδιον, n. l. (Palestine) = Ηρασιδιον de la carte de Mād̄rā : VII, 242, v. ÉDIT DE BERSABÉK.
- prépositions sémitiques**, anciens noms au pluriel à l'état construit : VIII, 242, n. 1.
- πρεσβυτης = מל"ש, APOSTOLUS (inscr. judéo-gr. de Joppé), apôtre envoyé pour collectes : VI, 188, v. PÉNIODEUTE.
- πρεσβυτερος = *ainé*, par opposition à νεωτερος : IV, 147.
- prêtres phéniciens** : prêtre d'Astarté, titre obligatoire du protocole royal

sidonien, manque à ceux de BODASTORET et d'ECHMOUNAZAR II, la reine mère régente gardant pour elle le titre de *prêtresse d'Astarté* : V, 240 —, VIII, 153; de MALAK-ASTARTÉ : V, 148, v. NAB, SECOND (prêtre en —); rois de Tyr, prêtres d'Héraklès : VIII, 153 —.

— *palmyréniens* : d'AOLINOL, de BEL et autres (inscr. palm., lecture nouvelle et autres inscr. dont bilingues) : VII, 11, 12, 20, 30.

prêtresses (grandes —) = pun. כהנת (inscr. de Carthage), cf. « *sacerdos magna* » (bilingue néop.-lat. de Gales); = en néop. כהנת = כהנת ou הכהנת, cf. le mot énigmatique כהנת des épitaphes de Maktar et le patronymique (ou métronymique?) כהנת de la grande inscr. de MAK-TAR : VI, 379-386 et n. 1.

prêts d'argent, en aram. נכך (à restituer dans le Papyrus Cowley), taux d'intérêt : VI, 147, 153, 155, 262, 264; « boutique » ? (חנות) donnée en garantie (ostrakon aram.) : VI, 160; = hébr. נשך, latin « fenus, usura » : VI, 160.

prince héritier = ph. בן צדק, titre de YATANMILIK précédant et introduisant son nom de même que מלך pour celui de son père BODASTORET (inscr. ph. du temple d'ECHMOUN) : V, 366; VI, 164, 346, 349, 350, v. TITRES ROYAUX; cf. les titres de *ανακτες* et *αυασσει* donnés à Chypre aux princes et princesses royales : VI, 165, n. 1; expressions similaires en hébreu : VII, 195.

prison de Jésus (la —) à JÉRUSALEM, prétendu sanctuaire créé de toutes pièces = supercherie : VIII, 25.

Probatique (la piscine —), mentionnée dans un texte arabe copte avec la BETHESDA, transcr. défectueuse du nom grec (cf. R. A. O., II, 156) : VII, 369 —; = la piscine de Sainte-ANNE : VIII, 25.

procédure, en aram. נפרת = ? verbe indéterminé, cf. arabe نَفَرَة « sentence

d'arbitre » ou نَفَد « poursuivre en justice » : VIII, 139, v. PAPYRUS ARMÉNIENS.

procès, en aram. ܢܝܬ (PAPYRUS) : VIII, 140.

proconsuls, v. AFRIQUE (province d'—), LAMIA.

Procope (Saint —), église sous son vocable, appelée aussi de SAINT-CYPRIEN, sur le mont du Mauvais Conseil : VII, 139.

procuratores, = épitropes : VIII, 176.

proèdre, v. CHARGES.

professions : architectes aram. (PAPYRUS D'ÉLÉPHANTINE)? : VIII, 138, v. ARKIKAL; marchands de tissus, boulangers, marchands de chiffons, etc. — (inscr. juives de Joppé) : IV, 139-151, v. ABBOMARI, COMMERCE, MÉTIERS.

prohibitions rituelles chez les Grecs et les Sémites : IV, 393-397, v. VIN.

προμοιρος = mort prématurément (à restit. dans inscr. gr. d'El-Maqsoura) : VI, 298.

προναιον = *προναος* = palm. פִּרְנָא'ין (inscr. de Palmyre, rectif.) : V, 91, VII, 15, 83, v. ZEUS NAOS.

propriété, v. DROIT DE PROPRIÉTÉ.

protector, titre (inscr. de QAL'AT EZ-RAQ et de Baalbek) : VI, 302.

protetchisma, terme d'architecture militaire = la BACHOÛRA des Arabes : VIII, 84, n. 4; de CHALCIS, reconstruit par JUSTINIEN : VIII, 84, v. BARBACANE.

protocole royal, grec : des AGRIPPA : VII, 55, 62, v. ÉDIT D'AGRIPPA, λεγει, φιλο....

— *phénicien* : des rois de SIDON : très complet dans la série A des inscr. du temple d'ECHMOUN et se rapportant p.-é. non pas à BODASTORET mais à son grand-père ECHMOUNAZAR I? disparaît dans la série B : VI, 344, n. 2; v. en outre, PRÊTRES PHÉNICIENS.

— *nabatéen*, v. ARÉTAS, RABBEL II.

psaumes, versets gravés sur églises en Syrie : IV, 87, v. DML SKM 'AN; sur linteau de porte : VII, 223.

psi (la lettre gr. —) en forme de croix

dans inscr. gr. chrét. : V, 58, v. PLATAIER.

Ψύλλας, n. pr. gr. rare (inscr. Corcyre), cf. n. pr. fém. **Ψύλλω**, porté par juif (nécropole d'ALEXANDRIE) = apparenté p.-é. à **ψύλλος** « puce, puceron » = **PHAN' osh**? : VIII, 68.

Psyché, n. pr. f., v. **Πουα**.

Ptah, dieu égyptien; son nom dans les noms théophores des Sémites établis en Égypte : VI, 268, v. **ΠΕΤΡΗΤΑΒ**; nommé dans **PAPYRUS ARAM.** D'ÉLÉPHANTINE = p.-é. le temple de **Ptah** où l'on frappait la monnaie? (cf. **papyrus** démotique) : VI, 148, 264, VIII, 295 (add. VI, 264), v. **MONNAIES**.

πρωτειον (= léproserie byzantine), fondé à JÉRUSALEM (en **Φορδιστοις**) par l'impératrice **EUDOCIE** : VI, 58.

Ptolémée, n. pr. gr., = nab. **תלמי** (inscr. nab. **Meda'in Saleh**); nom porté sous la forme **תלמי** par des rois de **Lihyan** (inscr. **lihyanite**) : VIII, 246 et n. 1, v. **Ταλεμος**, **PTOLÉMÈS** (les rois).

Ptolémée (Claude), géographe; mauvaises leçons de son prénom **Claude** (**CHRONIQUE SAMARITAINE** et traductions arabes) = prétendu **Chalcidien** et **Pelusien** : VI, 96 —; son **Liber canonum** cité par **ALBERT LE GRAND** : VI, 354; emploie l'ère **CHALDÉENNE** : VI, 355; v. **THELONIAE**.

Ptolémées (les rois), leur nom transcrit en ph. **פתלמיס** et **פתלמיש** : VIII, 246; en nab. **תלמי** (inscr. nab. de **TELL KCH-CHOUGAFYIS**) : VIII, 245; en sabéen **תלמית** : VIII, 246 et n. 1; surnoms des **Ptolémées I, II et VII** (textes arabes) : VII, 53 —; statue et dédicace de **Ptolémée IV** (**Philopator**) à **SANDAHANNA** : IV, 152; **Ptolémée XI** **Aulète**, appelé **φιλοπαππος** (= **רחם עמה**) : VIII, 301 (add. VIII, 117), v. **ARÉTES** —; histoire des **Ptolémées**, frères, époux et fils de **CLÉOPATRE** : VIII, 247-256, v. **NABATÉENS en Égypte**.

puits, de la forteresse d'ÉLÉPHANTINE (**PAPYRUS ARAMÉEN, Euting**), intarissable = p.-é. le puits du nilomètre qui

existe encore à Éléphantine : VI, 224, 239 et n. 2.

punique, langue, etc., v. **PHÉNICIEN**.

puniques (antiquités —), **CYMBALE** et **RASOIR** en bronze, avec inscr. : V, 49.

puniques (noms propres —), série **Lidzbarski** : IV, 210 —; épitaphe de **CHIBBOLET** : V, 313, 319; **כיצה** : VI, 42, n. 1, v. **MUSE**; dans les inscr. rom. de **Dougga** : VI, 119, 120, v. **SIDIATHONES**, **NAMPAMO**, etc.; **NAMPULUS**, etc. : VI, 218-220, VII, 294 (add. VI, 218), v. **NAM...**; nouveaux ou inexplicables : VII, 385, v. **ABRÉGÉS**; **צבא** : VIII, 74, v. **ZABO**; **צב**, cf. **צד** : VIII, 98, v. **ABRÉGÉ**, **TYR**, **SIDON**; **פפנא** = p.-é. abrégé de **פערלפ**? ou de **פדיפ**? ou encore contraction de **פערלפ**? : VIII, 101, v., en outre, **PILLESMEHQART**.

purification, chez les Samaritains : par le feu, brûlant les traces des étrangers (**Libre de Josué** et **Antonin de Plaisance**) : VI, 95, 96.

purpurarius, v. **POURPRE**.

Purs (les —) v. **CATHARES**.

Puteolanus (inscr. lat. de **Djerach**) = **POZZOLES** (ethnique? ou cognomen onomastique?) : VIII, 78, 301 (add. p. 78).

Putiphar, sa femme **Zalikba** dans les légendes arabes : VII, 49.

PY, mot hébreu, **פִּי**, au duel **פִּים** (= **פה** = bouche, partie, portion, cf. égyptien **ⲡ** ro servant à noter les nombres fractionnaires), nom de **POIDS ISRAËLITE** = fraction de 2/3; p.-é. du **NECEPH**? : VIII, 106, 301 (add. p. 105), peut-être combiné avec le **neceph**? (poids inédit du Louvre) : VIII, 301 (add. VIII, 105).

Pygmalion (**Astoret** —), plaquette d'or de Carthage : V, 152, n. 2.

pyxides puniques, v. **TA'ALBOT**.

qadach (la racine sém. —), ses principaux dérivés dans les diverses langues sém. : V, 322, v. **CONSCRÉATION**, **ESCLAVAGE**, **OREILLES** (pendants d').

Qadech, v. **KADÈS**.

Qaïsiyès (les —), clan musulman de

PALESTINE, antagoniste de celui des YEMENIYAS; division remontant aux origines de la conquête; signes distinctifs (couleurs, cris de guerre, etc.) : VI, 104, 105, n. 2, VII, 141, v. ROCHER-CHOUART.

Qal'at Ezraq, n. l. (Haurân), dédicace bilingue (gr.-lat.) en l'honneur des empereurs DIoclÉTien et Maximien appelés *Jovius* et *Herculius* (cf. *E. A. O.*, I, 178) : VI, 301, 302, v. PROTECTOR; restes de la forteresse romaine : VI, 302.

qandil, mot arabe, = LAMPE, v. CANDELA.

Qantinar, v. CENTENARIUM.

Qantoûr (el —) n. l. (Palestine), ruines situées près du lac de CATORIN; cf. localités homonymes en Algérie : V, 203.

Qaratlyâ, n. l. (Palestine); son nom lu par erreur *Kartta*; = *Galatie* des Croisés (cf. *R. A. O.*, I, 384) : VII, 198.

Qariat el-'Enab, n. l. (Palestine) = ABou GHÔCH; existence d'un castellum romain attestée par inscr. lat. de la *verillatio* de la LÉGION X^e FRENTENSIS = poste romain commandant la route de Jaffa à Jérusalem; identification avec Emmaûs très douteuse; son vieux nom arabe *Hism el 'Enab* (= « forteresse des raisins ») : V, 51-54, VIII, 291 (add. V, 54), v. EMMAÛS, CASTELLA, QIRIAT YEARIM.

qastal, mot arabe = château et château d'eau : VII, 207, v. CASTELLA.

Qâtourié (bahret —), v. CATORIN (lac de —).

Qedar, v. CEDAR.

Qelâouûn (le sultan —), ses rapports avec les émirs BOHTR (confisque leurs biens pour les attribuer aux officiers de son état-major) : VI, 23.

Qennesrin, v. CHALCIS.

qinlan, mot sém., קִנְיָן, = « acquisition »; nom donné par les Palmyréniens au mois appelé TAMMOUZ dans les autres dialectes sémitiques; premier exemple établi par l'auteur (*E.*

A. O., II, 58, cf. *id.*, 93 et *R. A. O.*, III, 6, 202, etc...), confirmé depuis, n'était pas employé chez les NABATÉENS : IV, 315, n. 2, V, 184, VII, 38, 357, 359, VIII, 290 (add. IV, 315, n. 2), v. DATES (libellé des —); cf. (Bible) l'IDOLE DE JALOUSIE דִּקְנָה, le dieu sabéen קִינָן et le « temple de Qainan » : V, 184, VIII, 292 (add. V, 184), v. ADONIS.

Qiriat Yearim, ville biblique où séjourna l'arche israélite; localisée à QARIAT EL 'ENAB (Eutychius); son nom confondu avec celui de JÉRÉMIE par les Croisés qui consacrèrent à ce saint l'ancien castellum transformé en église : V, 53 et n. 2, v. ABou GHÔCH.

qoph (ק), ses équivalences graphiques et phonétiques en aram. : ק = ע = צ (= ח) : VIII, 32; fait passer au registre EMPHATIQUE les articulations voisines : V, 203; peut, dans des conditions analogues, se dégrader lui-même en *kaph* : V, 318; en arabe ق = le *kappa* gr. (dans les transcriptions) : V, 263; ses cinq valeurs phonétiques dans les dialectes arabes VIII, 32.

Qôqah, n. pr. palm., קֹקָח, à lire sur BUSTE FUNÉRAIRE plutôt que *Qômah* : V, 39-41.

Qoubbet es-Sakhra, v. MOSQUÉE d'OMAR, TEMPLUM DOMINI.

Qouchi (?) n. pr. palm. f., קֹשִׁי, étymologie = ? p.-è. NOM PR. CIRCONSTANCIEL (enfantement laborieux) ? : VII, 338, 340, 341.

Qouseir 'Amra, château dans le désert de Syrie, = palais ghassanide? décoré de fresques : V, 116, 117.

Qoustân (Keulset el —), grande église d'ANTIOCHE : VIII, 225.

quadrillages (blocs à —) en Afrique = p.-è. paroi interne destinée à fixer un revêtement de stuc ? : VII, 87.

Quarante Martyrs (les —), v. MÉLANIE.

Quarta, n. pr. f. d'Afrique. = néop. קְוֶרְתָּא (bilingue) : VI, 384, v. NÉOPUNIQUE, *alphabet*.

quatre, v. ARRA'AN.

Quietus, général de Trajan; son nom déformé en *Quintus* (texte syriaque de saint Hippolyte) : VI, 195, note.

quittances, v. NBZ (aram.).

rab, mot sém. רב, = chef, titre employé dans la hiérarchie civile et religieuse; BA'ALYATON le *rab* (stèle d'OUMM EL-'AOUAMID) : V, 6, 7 —; se retrouve à Tyr et à Sidon (cf. *R. A. O.*, II, 294 —, III, 4-5) : V, 7 et n. 1, v. SECONDE FOIS en charge; à Carthage « *rab kohanim* » = titre sacerdotal : V, 66, 69, v. PRÊTRESSES; à restituer p.-ê. devant רב (dédicace pun. de MAGON) = « chef des scribes » ? : VIII, 98; au sens militaire « *rab heila* » sur stèle d'Assouân, dans INSCR. ARAMÉO-OROCQUE de Cappadoce, et p.-ê. dans les PAPYRUS ARAMÉENS d'Égypte : VI, 250, VII, 79, VIII, 297 (add. VII, 77), v. STRATÈGES.

— *medt*, en ph. רב כות, « chef de cent », = capitaine (inscr. de Tyr, cf. *R. A. O.*, II, 296) : V, 7, VI, 250; en pun. (inscr. bil. de Massinissa) : VIII, 294 (add. VI, 250); en aram. רבי כותיהם = leurs capitaines, leurs centeniers (PAPYRUS d'ÉLÉPHANTINE) : VI, 250; VIII, 135, n. 5, v. DEBEL.

rab'atâ, mot nab. רב'את, son sens ? : VII, 216, n. 2; VIII, 265 —, v. ARRA'AN, NABATÉEN (mots indéterminés).

Rabbat-Ammon = Philadelphie : VII, 147, v. AMMÂN.

Rabbel II, roi nabatéen, le dernier roi de la DYNASTIE (nouvelle inscr. nab. datée de l'an 36 ou 37 de son règne) : IV, 174, 178. VIII, 247, n. 3, 288 (add. IV, 174); rectification des dates de son règne (nouvelle inscr. nab. datée de l'an 2 de son règne) : VIII, 257-262; sa dévotion pour le dieu A'RA : IV, 170, 178; son titre « qui a fait vivre et a sauvé son peuple », שׂוֹרֵב עַמּוֹה = le titre de θεοσωστης; donné à de hauts personnages en Bithynie : IV, 170, 174, 395, n. 2, VIII, 288 (add. IV, 174); avait p.-ê. institué un droit des

PAUVRES : IV, 189, 290; révision de ses divers protocoles : VIII, 263-265.

Ραββηλος, n. pr. Haurân, = nab. רבנר, avec reduplication du b : IV, 121, 122.

Rabé'a el-'Adaouié, v. PÉLASIE (Sainte-).

Rab Youdan, épitaphe bilingue (gr. hébr.) de la nécropole de Joppé = p.-ê. habitant de Lydda ?? : IV, 142.

Rachel (tombeau de —), les pèlerins juifs y inscrivaient leurs noms selon BENJAMIN DE TUDÈLE : VII, 120; = p.-ê. le monument des Q'boûr BENI ISRAÏN (cf. *Arch. Res.*, II, 278; *R. A. O.*, II, 135, n. 2) : IV, 261, n. 2.

rage, v. TARABÔ (Saint —).

Ralpta, n. l. (Nabatène) = p.-ê. forteresse de Ραγαθα dans le territoire de Gerasa ? : VII, 318 et n. 1.

Ramitha, v. LAODICÉE.

Ramlé, son nom arabe FILASTIN : VI, 101.

Ramsès II (le pharaon —), sa stèle à Sakhrat Aiyôûb, dite « pierre de Job » : V, 13, 21, VI, 140, v. ARTÉMIS.

Raphati (les —), nom donné par L. de ROCHECHOUART aux Ismaéliens ou Nosairis, = رافضى, « hérétique » : VII, 141.

Raphia (la victoire de —) remportée par Ptolémée IV et Arsinoé sur Antiochus le Grand : IV, 152 —, 240.

Raphti? **Raphtai?**, n. pr. isr., רפתי, [fils de] *Yehoukal* (sur ANSE ESTAMPILLÉE) : IV, 21-23, v. PATRONYMIQUES sans בן.

Raqim (er-), n. l. (Moabite), = caverne des SEPT DORMANTS : V, 117, v. KAHF (el-).

Ras el-Rassit, localité de la région de Chaubak (Guillaume de Tyr) = ? : VII, 291.

rasoirs puniques en bronze, avec inscriptions; leur nom pun. = p.-ê. כַּרְדִּים, cf. la racine arabe جرد « raser »; פַּעַל כַּרְדִּים (inscr. de Carthage) = p.-ê. « fabricant de rasoirs » : V, 49, v. MÉTIERS (noms de —).

ratl, mot arabe; mesure de capacité =

roll marocain; vase utilisé pour démonstration de physique : IV, 53-57, v. ÉPONGE AMÉRICAINE; = mesure de poids, déformation du mot *λίτρα* (q. v.), transcrit *rotula* par les Croisés : IV, 55, n. 2, 244, n. 1, V, 189, v. BATR.

Ρεβεχχα, Ρεβχα, n. pr. juif f. : VI, 187, 188.

rech (ר), v. DALET.

reçu, v. NBZ.

redevances, v. ÉDIT DE BERSABÉE, ORDONNANCES DE THÉODOSE II.

Rehabites (les —) de la Bible, même prohibition du vin que chez les NABATÉENS : IV, 384, 396.

reines divinisées, v. ROIS DIVINISÉS.

rejet (lettres et mots en —), à la fin et au-dessous de la ligne (dans les inscr. sém.) : IV, 92, n. 2, 267 —, VII, 353, n. 3, VIII, 260 et n. 1, v. SURCHARGE (lettres en —) [Pour les lettres en rejet au-dessus de la ligne, cf. R. A. O., III, 64, l'inscr. aram. d'Ara-bissos].

Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, seigneur de Karak : V, 391-393, VII, 290, v. BOHÉMONDS, SALADIN.

renk, mot arabe, persan, = armoiries : VI, 11, v. MONTFORT.

requin (pêche du —) d'après document arabe, contrôlé par expérience personnelle : VII, 384.

Resapha, n. l. (Syrie), toponyme arabe très répandu; cf. *resif* « route pavée ou dallée » = souvent indication de VOIE ROMAINE (observation faite par l'auteur en 1875) : IV, 112.

Resaphim (ères —), localité du territoire de Sidon (inscr. du temple d'Echmoun), son nom à lire p. é. ארץ רשף « la terre de Resaph » = quartier nouveau fondé par BODACHTORET sous l'invocation d'Astarté (C. I. S., II, 4) dans Sidon-Michal : V, 225, 229, 296, 297.

reséph, mot sém. רשף = Foudre : V, 211, v. GRÈLE.

Reseph, dieu phénicien, diffère du dieu représenté sur la stèle d'Amrith :

IV, 329; son nom (au pluriel? ou au sing.?) donné à un certain quartier (inscr. du temple d'Echmoun) de Sidon; cf. le nom de la ville d'Arsoûr et l'éponyme biblique *Reseph*, fils fabuleux d'Ephraïm : V, 229, 230 et n. 1, 296, 297, v. RESAPHIM; = APOLLON (cf. *Arsoûf* = *Apollonias*); considéré p.-é. comme le père d'Echmoun sous le vocable de SYDYK ?? : VII, 173, 174, v. ARSIPPOS.

résurrection : d'Héraklès : VII, 151, v. ΕΥΕΡΓΙΣ, CAILLERS; d'Echmoun : VII, 172, v. ASTRONOK, BENNOU; v., en outre, ANASTASIS, SAINT-SÉPULCRE.

Réveil des dieux, chez les Égyptiens : VIII, 161 —; à Rhodes : VIII, 162, v. ORGUR; chez les Juifs : VIII, 163 —, v. LÉVITES; chez les Phéniciens : VIII, 164, v. MEQIM ELM; en Palestine : VIII, 161-164, v. ÉGÉASIS.

rhodiennes (anses —) estampillées, en Palestine : IV, 240, v. ANSES.

Ri..., n. pr. pun. רי, p.-é. abrégé de Middai : VI, 213.

RICOCE? n. pr. pun.? sur monnaie de Carthage avec ceux de ARISTO et MUTUMBAL, sufètes = p.-é. n. pr. africain du type *Ri* + ...? : VII, 142, 143.

Risapha, n. l., v. RESAPHA.

rituel grec, v. ABJURATION DES MUSULMANS.

rivières personnifiées; leurs noms intervenant dans la formation de n. pr. babyloniens et gaulois : IV, 323, 324.

Ρεβαθα, n. l. (Palestine) : VII, 275, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

Ρωβη, n. pr. juif m. = Ruben (inscr. de Joppé), var. Ρουβη : IV, 147, 148.

Rochechouart (Louis de —), évêque de Saintes; son pèlerinage en T. S. en 1461 (cf. R. Cr., 18 juillet 1893) : VII, 125 —, v. ADAM (*hadjar*), APPARITION DE L'ANGE, BETHEL, BETHLÉEM, BITUME, CNOSSOS, EMMAÛS, INDI, JÉRUSALEM, MONT SION, POULETS. PROCOPE (Saint), QAISYÈS, RAPHATI, SAINT-SÉPULCRE, SIGNES LAPIDAIRES, YAZOUR, etc.

Rochetaille, n. l. (Croisades) = Nahr el-Faléq : V, 202.

roi (au — ou du —) = לִמְלִיךָ, estampille des ANSES isr., rectification des lectures précédentes : IV, 12 —.

roi (ami, frère, fils, serviteur du —), v. TITRES, PRÊTRES.

Roi de « tous les Arabes », titre d'IMROUL-QAIS (inscr. nab. arabe de NEMARA); l'expression كلهم = كلهم, « eux tous » confirmée par textes arabes classiques : VI, 305 —, VIII, 295 (add. VI, 305); pouvoir analogue conféré plus tard à ALAMOUNDAROS par Tibère empereur de Byzance (mesure ayant pu favoriser la constitution politique de l'islamisme) : VII, 168, v. TÂDI, MAHOMET.

Roi des rois, titre perse, lu à tort dans inscr. pb. de BODACHTORET : VI, 338, 341, 352, v. ADON MELAKIM.

rois divinisés, chez les Sémites : V, 112, v. 'OBODAT.

rois prêtres, chez les Phéniciens : d'Astarté à Sidon, de Melqart-Héraklès à Tyr : VIII, 153 et n. 4.

— chez les Juifs : de Jéhovah à Jérusalem : VIII, 154, v. SALOMON.

— chez les Égyptiens : VIII, 155.

rotol, poids arabe : IV, 244, v. RATL.

rotula, v. RATL.

Poua, n. pr. f. juif (inscr. d'ALEXANDRIE) = p.-é. dérivé de נַפְשָׁא « âme », cf. נַפְשָׁא (q. v.) n. pr. f. : VII, 144; נַפְשָׁא n. pr. f. palm., semblant confirmer le rapprochement : VII, 350, 352.

Rouhma, v. JOB.

Ruezun, casal T. S., = Rouelsoûn = Khirbet 'Azzun : V, 73.

Σαββατικός, n. pr. juif, = « né le samedi » : VII, 342, n. 1, v. CHABBETI.

sabbatique (année —), chez les Nabatéens = CYCLE : IV, 177, 187, 289, VIII, 238 (add. IV, 187), v. DROIT DES PAUVRES.

sabéen (alphabet —) ses formes (ainsi que celles du safaitique et de l'himyarite), influencées p.-é. par l'action de présence des formes de l'alphabet grec : VI, 383, VIII, 296 (add. VI, 383).

sabéens (dieux), v. QINIAN, WADD.

Sabkha, nom arabe de la région marécageuse au sud de la mer Morte, = LACHON sud : V, 274.

Sâbouniyé (les —), villages à l'ouest de Beyrouth; administrés par l'émir du GHARB; revenus affectés à l'entretien d'une faculté de théologie fondée à Damas par Ibn es-Sâboûni : VI, 30. **sacerdos**, titre honorifique? porté par hommes et femmes (inscr. d'Afrique), = p.-é. affiliés d'une sorte de tiers-ordre? n'impliquant pas des fonctions sacerdotales effectives? : IV, 384, n. 4, VI, 386, v. en outre, HIÉRARCHIE SACERDOTALE.

Sacerdos, n. pr. romain en Syrie, cf. le grec Σακερδωτ; et les n. pr. palm. כַּמְרָא et כַּמְרָא « prêtre » : V, 80 et n. 1, VII, 25, v. Χορρουν.

sacrifices, d'animaux : chez les Bedouins chrétiens, sur les terrasses : IV, 338, v. TOITS.

—, en commun : chez les Juifs הַבֹּרָה ; chez les Palmyréniens כַּמְרָא ; chez les Phéniiciens מִלְּחָם כַּמְרָא (tarif de Carthage), cf. la CÈNE chrétienne : V, 210, v. MARZEAH, THIASS.

—, humains : chez les DOUMATÉNIENS d'Arabie, enfant sacrifié chaque année et enseveli sous un autel servant de xoanon : IV, 249, v. APOTHÉOSE DE NETSIROS; enfants sacrifiés chez les Carthaginois; KRONOS ph. sacrifiant son fils unique; MESA sacrifiant son fils aîné; sacrifice d'ISAAC : VIII, 284 —. —, selon le rite parsi : VIII, 297 (add. VII, 77), v. MAGS.

Sadidos, fils de KRONOS (légende ph.) : VIII, 283 et n. 2, 284, n. 5.

Sadith, n. pr. f. africain, transcrit sans désinence latine (inscr. lat. de LEPTIS MAGNA), fait observé surtout dans les n. pr. f. : VI, 48, 49.

Sadycos, dieu ph., père d'ASKLÉPIOS, cf. Σαδύκος, Σαδύκος (Philou et Damascius), etc.; = Sadnāq, Sadiqa (légendes arabes), père de SION; confondu avec Melchisedeq par Jean de Nikiou (renchérissant sur Mala-

- las); son nom conservé dans ceux de Nebi *Sadîq* et de la montagne *Djebel Siddîq* d'où sort le fleuve *Asklépios* : V, 207-209, 257; cf. le nom rabbinique de la planète Jupiter, *Sedeq* : V, 209, n. 4.
- Saephara**, n. pr. f. (inscr. rom. de Beyrouth), cf. le n. pr. palm. *ספרא* et le nom de la femme de Moïse *ספורה* : V, 39, v. Σεφερα.
- Safa**, région de Syrie, v. ZEUS SAPHATÉROS, INSCRIPTIONS *safaïtiques*, *nabatéennes*, *grecques*.
- safaïtique** (alphabet —), v. SABÉEN.
- safaïtiques** (noms pr. —) : *ספריאל* : VII, 347, n. 2; divers : IV, 169 —, V, 383 —, v. INSCRIPTIONS *safaïtiques*.
- Safi** (Tell es-) n. l. (Palestine) = BLANCHE GARDE des Croisés et *Σαφία* de la carte mosaïque de Mâdébâ (cf. *R. A. O.*, II, 170, 179); traduction du nom arabe en gr. = *Katharokastron* (καθαρὸς = صافى « pur ») : IV, 19 et n. 1, 276 —; résultat des excavations : blocs avec TAILLE MÉDIÉVALE, ANSES ESTAMPILLÉES isr., statuettes et fragments divers de terre cuite ou calcaire (style chypriote), gemme conoïde style perse, moule de petite cloche, tête grotesque en verre bleu et jaune (tête chypriote analogue dans la collection de l'auteur) : IV, 19-24, v. RAPHTI.
- sages-femmes** (les deux —), de la légende de la Nativité, nommées Salomé et Zelomi, cf. la fresque copte de Baoult (Haute-Égypte) avec la sage-femme « Salomé » (nom écrit en copte au-dessus de sa tête), cf. aussi les deux femmes représentées sur le BAS-RELIEF PALM. (avec dédicace à Arson et 'Azizou) : VII, 84.
- Sagette**, v. SIDON.
- Sabouet el-Khidr**, n. l. (Haurân), = la *Sahouet* de Saint-Georges; *صهوة* = *צְהוּת* nab. (cf. *R. A. O.*, II, 372); orthographe actuelle *سهوة* = influence de l'aspirée *h* sur la nature de la sifflante : IV, 180, n. 1, V, 290, VI, 317, VIII, 296 (add. VI, 317).
- Saïda**, nom arabe de SIDON; description de ses environs et diverses légendes s'y rattachant (Edrisi) : quatre districts libanais sous sa dépendance 1° *Djazzîn*, 2° *Es-Surba* (= Qal'at Serba), 3° *Kefr Qlla* (= Kefr Filé), 4° *Er-Râmi* (= p.-â. Ez-Zâher); route de Saïda à Beyrouth (forteresse d'*El-Qalamoun* = Ed-Dâmoûr) : VI, 32-34, v. DAMOR.
- sainteté** (notion et noms de la —), chez les Sémites la racine QADACH; le nom arabe de JÉRUSALEM : *el-Qouds* « la Sainteté » : V, 322, 327 —, v. EUCHARISTIE, HOSTIE, OBLAT, TONSURE, etc.
- Saint-Sépulcre** (le —) de JÉRUSALEM, destruction par le calife HAKEM : IV, 283; clocher ou campanile de l'Église construit par Jordanes, cloches (enterrées lors de la conquête de SALADIN) à retrouver : VII, 130 et n. 1; bas-reliefs des Croisades au-dessus des portes de l'Église : le Christ et Madeleine, Jésus entrant à JÉRUSALEM au jour des Rameaux (L. de ROCHERCHOUART) : VII, 130 et n. 2; mosaïques de la Chapelle du Calvaire avec inscr. latines : VII, 133; sépulcres des rois francs à l'intérieur de l'église de la RÉSURRECTION (épitaphes latines), p.-é. violés par les Kharizmîens? : VII, 135, 199; basilique (*martyrion*) de Constantin, dégagée en partie par les fouilles de l'auteur, découverte ultérieure des 3 portes et de l'escalier prévus par lui (*Arch. Res.*, I, 85-100; *R. A. O.*, I, 302, 407) : VIII, 145.
- Sakhra** (roche sacrée), v. QOUBBET ES-SAKHRA.
- Sakhrat Aïyoûb** « la pierre de Job », v. JOB et RAMSÈS II.
- Sakoun**, dieu ph. *סכך*; son nom élément théophore de n. pr. ph. : VI, 217, v. SNR; à rapprocher du nom arabe *سكن* donné à NOË : VII, 45.
- Saladin** (le sultan —), prend BEYROUTH, protège l'émir Bouton Djemâl

- ed-din : VI, 29; prend Jérusalem : VII, 130, n. 1, v. SAINT-SÉPULCRE; son itinéraire du CAIRE à DAMAS (d'après les historiens arabes), identification des localités, cf. l'itinéraire du sultan BEIBARS du CAIRE à PÉTRA : VII, 285-294.
- salaires en nature**, alloués aux ouvriers employés dans les travaux de construction (exemples épigraphiques en Syrie et textes antiques) : VII, 390, v. *συσματιη*.
- salamandres** (source aux —), à Sidon : VI, 32.
- Salarama**, n. l. (Asie-Mineure), v. SÉPULCHRES A ÉTAGES.
- Sâleh ben Yahyâ**, auteur arabe, son histoire de BERYMOUTH : VI, 1-29.
- Salkhad**, n. l. (Haurân), = p.-é. DIONYSIAS : IV, 263; épitaphe gr. (Wadd., n° 2005) s'adressant au passant : V, 172, v. FORMULES.
- Salm**, dieu aram., 𐤌𐤌, reconnu pour la première fois par l'auteur (*Rev. Crit.*, 1884, n. 265, 442) : VII, 214, VIII, 239, n. 1.
- Salomé**, sœur d'Hérode, courtisée par SYLLAKOS, épouse, en 3^e noces, Alexas : VII, 314-317.
- , v. SAGES-FEMMES.
- Salomon**, v. CHALMOU.
- Salomon** (le roi), son rôle sacerdotal : VIII, 154, v. ROIS PRÊTRES.
- Σαλτος, n. l. (Palestine), cf. Κωνσταντινιανος Σαλτου (ÉDIT DE BESSABÉE) : VII, 188, 189.
- salut de** (pour le —), *υπερ σωτηριας* = nab. et palm. ܠ ܗܝ ou ܠ ܗܝ : VIII, 234, 239.
- Samâ**, n. l. (Palestine), v. INSCRIPTIONS GRECQUES.
- Samaion** (is), n. pr. syrien (inscr. rom.) : V, 80.
- Samaritains** (les —) prétendent être d'origine sidonienne (p.-é. à cause de leur écriture ph.?) : VI, 85 —, v. SICHEM; leur littérature : livre de Josué (xiii^e s.), chronique d'Aboul Fath (xiv^e s.), la *Tôlîdeh* (xix^e s.) et nouvelle CHRONIQUE SAMARITAINE (xx^e s.) : VI, 86 —; leur guerre contre les Chrétiens : VI, 99, VIII, 293 (*add. VI, 99*); leurs colonies en Philistide après J.-C. : VI, 172 et n. 1, 180; leurs inscriptions à GAZA (cf. *Arch.-Res.*, II, 328) : VII, 183, 185 et pl. II, n° 1, v. SYNAGOGUES.
- samek** (le —) de l'alphabet néopunique, son identité fixée définitivement (cf. *R. A. O.*, III, 331) : VII, 87, 88; à rétablir au lieu du *tsadé* dans nombre d'inscriptions, entre autre, dans la transcr. du n. pr. VINDEK : VIII, 15, 18.
- sampl** lettre numérale (= 900); sa forme 𐤌 (inscr. de Syrio) prise à tort pour un 𐤌 (= 700) : VII, 220 et note, 223.
- Sampsigeramos**, v. SAMSIGERAMOS.
- Samsigeramos**, n. pr. syrien (ÉDIT D'AGRIPPA II, inscr. de Homs, etc.) : VII, 55, 66, 67, 76, n. 2; = palm. ܫܡܫܝܓܪܡ : VII, 76, n. 2; p.-é. abrégé en 𐤌𐤌? : VII, 367.
- Sanaballat**, gouverneur de Samarie, mentionné dans PAPYRUS ARAM. d'Éléphantine (Sachau) = p.-é. le grand-père du Sanaballètes de Josèphe = transmission de la charge et du nom (par PAPPONTYME) : VIII, 132 et n. 2.
- sanoubarât**, = « pins », dispositif d'éclairage : VIII, 221, v. LAMPES.
- sanction pénale**, dans un PAPYRUS ARAM. (n° 247) : VI, 253.
- sanctuaire syrien à Rome**, v. LUCUS FURRINAE.
- Sandahanna** (Tell —), = p. é. l'antique MORECHAT; résultat des fouilles : inscr. igr. d'Arsinoé, figurines de plomb, tablettes d'incantations, ANSES rhodiennes, columbarium avec graffiti, etc... : IV, 152, 156, 238, 241, v. SIMÉ, TABELLA DEFIXIONIS.
- sang** (d'Abel), v. SERMENT.
- Sangarios**, n. pr. m. iranien (bilingue araméo-gr. de Cappadoce), cf. Σαγαρις (inscr. mithriaque de Venouse) : VII, 77-79, v. STRATÈGES.
- sa'ôrâ**, mot syriaque = PÉRIODEUTE

Saqqâra, n. 1. (Basse-Égypte), fragments de PAPYRUS ARAM. découverts dans un souterrain dépendant de la pyramide d'Ounas : VI, 255.

Saracénien (les —), tribu nabaté-arabe établie au PHOENIKON : IV, 290, n. 2, 291, v. PHYLARQUE.

Sarah, femme d'ABRAHAM; rapports possibles avec 'ANOBRET : VIII, 286 et n. 1, v. ΣΑΡΑΗ.

sardines, arrivage annuel sur la côte de Palestine (ms. arabe et texte des Croisades) : VII, 128, v. ADAM (*hadjar*).

Sarepta, n. 1. (Phénicie), = צרפת biblique, = *Sarephtha* de la carte mosaïque de MADÉBÂ = *Sarfand* moderne : IV, 226, 230, n. 1 et 2, 278, VII, 50; surnommée le « Village Long » = μακρὰ χωμή (document syriaque et carte mosaïque) : IV, 279; à reconnaître dans inscr. gr. de Pouzsoles, au lieu de la prétendue *Arepta* : IV, 226-237, v. THÉOSSÉRIOS; n'est pas à identifier avec سرفی du Livre de la Création : VII, 50.

sarrasins (écrivains arabes —), au service des Croisés (relevé de plusieurs noms d'entre eux) : VI, 13, 16, v. SCRIBES.

Satrape (le dieu —), v. CHADRAPHÀ.

Satur, **Saturus**, **Saturius**, n. pr. afr., transcr. néop. = שעטר ou סעטר : VI, 381, 387.

Saturne, ses prêtres à Carthage habillés de rouge : V, 68, v. VÊTEMENTS.

scarabée (le —), enrobe son œuf dans boule copréienne, cf. l'œuf de myrrhe du PHÉNIX : VIII, 46; représenté les quatre ailes éployées (ANSER ESTAMPILLÉES isr. et cachet au nom de 'Abd Hadad) : IV, 9 —; son usage comme cachet chez les Égyptiens, Sémites, Grecs, Étrusques, etc...; nom de καρυόσφοι donné aux bagues sigillaires; = arabe *khounfous*, mot qui désigne chez les Maghrebins leur signature parafée remplaçant le cachet oriental, = aram. חפישית (= *khi'n*/*phou'chit*) : VII, 334-327, v., en outre, ÉCRITURE.

scoaux, israélites : de l'Ashmolean Museum : IV, 192-195; aux noms de ZAKAR (plusieurs exemples), de CHALLOUM, de HARIF, de Nehemyahou, de HAUMAS, etc. : IV, 255-261; aux noms de MAASBYAHOU, 'AMDYAHOU, 'Abdyahou fils de CHEHARHOR : V, 121-129; aux noms de CHEMA', YEHOUCHA', HANAN, עבדכי ? : VI, 114-116, VIII, 293 (*add. VI, 116*); Chema' serviteur de JÉROBOAM et ELICHAMA' FILS DU ROI : VI, 294-297.

—, **phéniciens** : au nom de Gaddai ? : IV, 158; de l'Ashmolean Museum : IV, 192-195; au nom de PHAR'OGH : VI, 374-375.

—, **punique** : au nom (?) de קשחת = ? : IV, 202.

—, **pehlevi** : VI, 173.

—, **coufiques** : de la collection USTINOW : VI, 174 —.

—, **des Croisades** : IV, 242; VI, 14, v. MONTFORT; S. Aimonis... : VI, 180. S. Hervé Godeschar : VI, 212.

Scopas (?), général de Ptolémée IV (inscr. gr. de SANDAHANNA) : IV, 153.

scorpion, hébr. עקרב, étymologie = le « piqueur » : V, 90.

scribes, arabes au service des Croisés : VI, 15, 16, v. GEORGES, SARRASINS; le « chef des scribes » ? כפרם [רב] (dédicace pun. de MAGON) VIII, 97, v. RAB.

Scriniarius, greffier (inscr. gr. de Bersabée) : VII, 185.

scriptio plena et defectiva, exemples divers dans l'épigraphie isr. : IV, 260; en aram. ים = יום : VIII, 70, 300 (*add p. 70*); en néop. : VII, 100, 102, v. LUCIUS, LIBYE.

Scythianos (l'hérésiarque —), son nom chez les auteurs syriaques : IV, 36, VIII, 287 (*add. IV, 36*), v. EMPÉDOCLE.

Sebasmla (les fêtes dites —), ou *Olympia*, à DAMAS : IV, 298, 302, 307, v. ACTIA DUSARIA, MONNAIES.

second (prêtre en —), à Carthage שני (var. de שני), cf. le *deu'érostatés* de BAAL MARCOD en Syrie et le sacer-

dolum *primus secundusve*, ou *in loco primo*, des inscr. rom. d'Afrique : V, 66-69, v. HIÉRARCHIE SACERDOTALE.

seconde fois (en charge pour la —), à Palmyre, SYMPOSIARQUE? (cf. R. A. O., III, 1 —, 'Abdmiskar, *nab* pour la 2^e fois : VII, 23; *proèdre* pour la 2^e fois : VIII, 123, n. 1.

Segor, ville de la Pentapole, = *ville des palmes* (Croisades) : VI, 217; son nom aram. dérivé de celui de *Zeghirta* (« la cadette ») fille de Loth (cf. R. A. O., I, 160 —) : VII, 49.

Σεα, n. l. (Haurân) aux environs de Qanaouât; sanctuaire nab., cf. l'élément *לש* du nom de CHAI' AL-*Qaum* : IV, 176; ethnique *Σεργοι*, *Σεργος*, etc. (inscr. gr. Haurân) : IV, 119.

Seldoûn (nebl —), v. *Σινον*, héros éponyme.

seigneur (notre —) = *כרמל* en araméen (PAPYRUS Euting) : VI, 227; titre donné aux rois de Nabatène : VI, 324; à lire p.-é. dans l'inscr. nab. de TELLECH-CHOUGÂFIY précédant le titre d'APHKAL : VIII, 235 et n. 1, 237.

Selmios (Zeus), mentionné avec les dieux *Symbetoulos* et *Lêôn* (inscr. gr. de Kfar Nebo), à reconnaître p.-é. dans la dédicace à BAAL MARCOD : VI, 41, v. SIMA.

sékôma, étalon de mesures : VII, 209, v. ESPOÛD.

Seleucus, n. pr. gr. transcrit en palm [סלוקוס] : VII, 338, 341.

Selonân, n. l. (Palestine), inscriptions hébraïques en caractères ph. : 1^o sur la porte d'un édicule de style égyptien taillé dans le roc; 2^o deux autres gravées dans des cartouches sur le roc : VIII, 25, v. SITOË.

Selqa (es —), n. l. (Palestine) = *Onâ* l'es-Selqa près de Deir el-Belah : VII, 374, v. DARON.

Semlazaras, chef des ANGES DÉCHUS qui avaient prêté SERMENT sur le sommet du Mont-HERMON (*Livre d'Enoch*) : V, 355.

Semiramis, reine fabuleuse; son

nom reconnu à tort dans inscr. gr. de Syrie de 337 J.-C. : VI, 40, 401 (= *add. p. 40*).

Sémites, v. SAINTETÉ, TOITS, MYTHOLOGIE, etc.

semonle, son nom arabe = *σμμδα*; par l'intermédiaire de l'aram. : VII, 377.

sénat palmyrénien, p.-é. appelé à l'origine *בבל*? et, plus tard seulement, *בבל* = *βουλη*? : VII, 12, 13. *Σεφφρα*, n. pr. m. palm., = *Νῶϛ* (fem. et m.) : V, 38, v. SAPPHARA.

Sepphoris, n. l. (Galilée), pavement de SYNAGOGUE en MOSAÏQUE avec INSCR. HÉBR. : VIII, 290 (*add. IV, 345*).

Sept Dormants (la caverne des —), confirmation de la localisation à *er-Raqim* (cf. R. A. O., III, 293-303 = EL-KAHF : V, 117-118, VII, 207; nom de THODOSE II à rétablir dans la légende au lieu de celui du roi Bidoxis des textes arabes : VII, 51.

sepulcres à étages, à Salarama (inscr. gr.), et autres exemples : VIII, 114, v. TOMBEAUX.

sepulcres collectifs (avec répartitions personnelles) : à El-Hâs : IV, 426; à Bosana : IV, 361; à Balkis : IV, 364; à Chaqqa : IV, 365; à Sal-khat : IV, 368; cession à un tiers : V, 104, v. FORMULES FUNÉRAIRES.

sepulcres (vente de —), inscr. gr. chrét. d'Argos, cf. inscr. judéo-gr. de Joppé (R. A. O., I, 99) : VI, 314, v. JUIFS (noms pr. —); concession à perpétuité : VI, 357-359, v. *ασκλητα, απρα-το*, TOMBEAUX.

Sérapis (Jupiter —), son temple à Néapoli appelé p.-é. temple de Saphis (*Chronique Samaritaine*); son image sur les monnaies romaines de cette ville : VI, 94 —; dédicace faite en son honneur à JERUSALEM par la *Légion III Cyrénaïque* : VI, 283.

Serge (église de Saint —), en ÉGYPTÉ : VI, 264; à Bosra : VIII, 215; à Umm el-Surab : VIII, 258.

Sergis, nom véritable du moine appelé BOHAIRA : VIII, 25, n. 1.

serment, les *Opwovres*; du Mont-Hermon (inscr. gr.) cf. le serment prêté par les ankes rebelles : V, 350, 354, 355, 357, 358, v. SEMIAZAS; avec *Chem mehorach* prononcé par les Saites : V, 359 et n. 3, 4; « par le sang d'Abel », prononcé par les Sethites et violé par eux : V, 360 —; les dieux du serment : VIII, 146, 147 et n. 2, v. MITHRA.

serpents, aux mains de l'Ilécate triprokpos : IV, 90; le nom d'Ève et celui du serpent : IV, 90, n. 1; mangés par les isis et par les ceres : IV, 319-322, VIII, 290 (add. IV, 320); serpents d'airain et serpents volants (croyance Bedouine et Hérodote) : IV, 314, 404.

serviteur du roi, titre sur cachets isr. archaïques (cf. *R. A. O.*, I, 33) = fonctionnaires royaux : VI, 114, 295, v. CHEMA', FILS DU ROI.

— *d'un tel* titre impliquant une haute condition sociale du patron et du client : VI, 295.

servitude (marques de), tête rasée, TONSURE, OREILLES PERCÉES, ANNEAUX, etc. : V, 323 —; v., en outre, TATOUAGE.

Sessot, **casal T. S.**, territoire d'Acre, = ? : V, 77.

Sethites (les —) et les CAÏNITES : V, 184; leur SERMENT sur le Mont Hermon; descendent chez les Caïnites, s'y marient et engendrent des GRANTS : V, 359, 360 —.

Séti Ier (le pharaon —), sa STÈLE à Tell ech-Chinab : V, 21, v. RAMSÈS II; son temple à Abydos : VI, 391.

Sichem, n. l. (Samarie), les *Sidoniens* de *Sichem* = les SAMARITAINS (Antiochus Epiphane) : VI, 85.

sicle, monnaie et poids, sa valeur par rapport au NEGRPH : IV, 29-34, v. CHEKEL; poids du sicle argent juif et le poids isr. de Gezer portant la légende פִּיָּס : VIII, 112, v. PY; monnaie employée dans PAPYRUS ARAM. d'Éléphantine : VI, 153, 256, v. CHEKEL.

Sidofqâ (Djebel —), = MONTAGNE divinisée, cf. le dieu Sydyk père d'Ech-

MOUN et le fleuve ASCLÉPIOS sortant du Djebel Sidofqâ : V, 209, n. 4, 257, 332, v. SADYC S; sanctuaire d'ECHMOUN סֶאֶן קֶדֶשׁ à chercher p. è. dans cette région : V, 257, v. QADECH; au sud se trouvait la montagne de 'AMILA : VI, 105.

Sidathones, n, pr. m. (génitif, inscr. rom. d'Afrique = pon. צִדְתָּן).

Sidjâh, prophétesse musulmane hétérodoxe, de la tribu de *Yarboû* (= gerboise) d'après la CHRONIQUE SAMARITAINE : VI, 100.

Sidon, héros éponyme, fils de Sadykos, ses affinités avec Echmoun; cf. Nebi Seidoua au sud-est de la ville : V, 207, 208; *Sidus* fils d'Aegyptus (Malalas), conquiert le pays de Chauaan et y fonde *Sidon* : V, 209.

—, n. l. (Phénicie), se divise en Sidon de la mer (ים), en Sidon-Michal (כִּשְׁלָה) et en Sidon de la plaine (שֶׁד) (inscr. ph. du temple d'ECHMOUN) : V, 225, 228, v. CHAMIM ADDIM, CHAMIM ROIMIM; mur d'enceinte et digue de l'époque chrét. (dédicace en vers latins : VI, 32; son histoire à l'époque d'Antiochus III : VI, 66 —, v. PLATANOS; au XIII^e s. J.-C., les seigneurs de la *Sagette* : VI, 4, 7 —, v. JEAN DE LA TOUR, BERTELEME MONGE, JULIEN.

— *inscriptions grecques*, d'après Renan, *Mission*, pp. 362, 371, 374, 384, 513 : lectures rectifiées; date de la mosaïque de Nebi Younès établie définitivement (665 de Sidon = 554 J.-C.) : V, 212, 213, 214, 289, v. FUNÉRAIRES (formules —), Χριστων.

—, *inscriptions phéniciennes* : dédicace à Echmoun : V, 34, v. SNR; inscr. du temple d'Echmoun : V, 217 —, 366.

—, *dieu principal* = ECHMOUN : V, 380, v. en outre, SAÏDA.

Sidoniens (les —), v. Σιδωνεα.

sigles, gr. : dans EDIT DE BERSABÉE, Ψ = p. è. υπερ?, ou préposition επι, Α = απο?, Γ = χα?, Ν et Νς =

NO(μυστρα) : V, 132 141, VII, 189,

260, 261, 392; $\gamma\delta = 99 = \alpha\mu\eta\nu$ (q. v.) : VI, 84; $\Theta B = p. \delta. \Theta\epsilon\omicron\varsigma \text{ } \text{Βοηθω}??$ (inscr. juive) : VI, 171; $LB?$ ou $87?$ sur poids en plomb : VI, 177, v, **TANIT** (symbole dit de); $\Gamma \cdot \Gamma \cdot =$ « 3 onces » et $\Gamma \cdot S \cdot =$ « 6 onces » (poids en bronze) : VI, 178; $X\text{P} = \chi\rho(\omicron\nu\omicron\iota\varsigma)$: VII, 179, v. **INDICTIONE**; $\omega\pi$ (q. v.) = VII, 398, v. **ISOPSÉPHIS**; **BB** (q. v.) = p. $\delta.$ notation abrégée d'un titre; fait prévoir l'apparition de **TT** et de **KX**, abréviations de $\tau\epsilon\tau\alpha\mu\epsilon\upsilon\chi\omega\varsigma$ et de $\kappa\epsilon\chi\iota\lambda\iota\chi\rho\kappa\eta\chi\omega\varsigma$: VII, 388, v. $\kappa\omega\varsigma$; $\Pi A = p. \delta.$ la formule $\kappa\alpha\iota \sigma\upsilon \pi\lambda\epsilon\omicron\nu$ (q. v.) : IV, 131, 132; ΠS (q. v.) : VIII, 92, 148; $\cdot T \cdot$: VIII, 174, v. $\tau\alpha\upsilon$; énigmatique dans inscr. byzantine de **CHALCIS** : VIII, 86, 301 (add. p. 86), v. **CAPRICORNE**. —, *lat.* : série de sigles composant toute une dédicace à **BAAL-MARCOD** : VI, 37.

sigles, sém. abréviatives, ψ et signe ressemblant à un *zain* (**PAPYRUS ARAM.**, *Cowley*) : VI, 157.

signatures, par apposition du sceau : VII, 334 —, v. $\rho\alpha\rho\alpha\sigma\tau\alpha\varsigma$; par apposition de la main sur le document (charte de **MAHOMET** aux Samaritains); par empreinte digitale chez les **Bédouins**, cf. la griffe des seigneurs du moyen-âge et la marque de l'ongle sur les contrats assyro-babyloniens : VII, 379 —.

signes expletifs en palm. \diamond et **X** : VII, 17; Λ : VII, 351.

signes lapidaires, *Croisades* : sur les blocs du clocher du **SAINT-SÉPULCRE** et de l'Eglise de la Vierge à Gethsémani : VII, 130 et n. 1; à chercher sur certaines constructions arabes auxquelles ont travaillé des prisonniers **Croisés**; cf. les signes lapidaires sur les pierres de l'enceinte d'Alep (*Arch. Res.*, I, 31) : VII, 199.

—, *latins, pun. et néop.* : groupés 2 par 2 à **LEPTIS MAGNA** : VI, 51 —.

Siloé (l'aqueduc de —), inscr. hébr. gravée dans un grand cartouche

dont elle occupe la moitié inférieure, la partie supérieure ayant été laissée vide; discussion sur la lecture et le sens de quelques mots : VI, 107, v. **AQUEDUCS**, $\gamma\omega\gamma$; contournant très probablement les **TOMBES** des rois de Juda : VIII, 27; v. en outre, **SELOUAN**.

Silvie (Sainte —), *La Pe-e-grinatio* dite de **S^{te} Silvie**, attribuée aussi à **ΕΙΗΘΕΙΑ**; texte plutôt dicté que copié (fautes symptomatiques), date généralement admise = **IV^e s.**; arguments en faveur du **VI^e s.** : V, 13 —, VI, 128, 130, 135, 137, VIII, 207. — v. **ARABIA**, **AUBITIS**, **CARRHES**, **EDESSE**, **JOB**, **JÉRÔME**, **JUSTINIEN**, **NISIBE**; son voyage au **M^t Sinaï** : VIII, 202; sa visite au sépulcre de **Job** récemment découvert à **Carneas** : V, 13, VI, 137; importance attribuée à l'Ancien testament dans son récit; VIII, 141, v. **PALÉSTINE**; nouveaux fragments découverts : VIII, 293 (add. VI, 128).

Sima, **Simla**, **Simea**, déesse syrienne; son nom p. $\delta.$ dans dédicace gr. à **BAAL-MARCOD** : VI, 37, 40, v. **SIMIOS** (**Zeus** —).

$\Sigma\iota\mu\eta$, n. pr. f. = « la camarade »; « la belle **Simé** » (inscr. gr. d'Eleuthéropolis) = nom de courtisane : IV, 237, VIII, 60, v. $\Sigma\iota\mu\omicron\tau\epsilon\rho\alpha$.

Siméon Stylite (Saint —), son sanctuaire à **DEIR SEM'ÂN** : IV, 85.

Simon Macchabée, ses **MONNAIES** : VIII, 276, v. **BARCOCHÉBAS**.

$\Sigma\iota\mu\omicron\tau\epsilon\rho\alpha$, n. pr. f., fille de **Heliodoros**, **Sidonienne** (inscr. gr. de la nécropole juive d'**ALEXANDRIE**) : VIII, 60, v. $\Sigma\iota\mu\eta$.

Sinaï (le massif du —), comprenant p. $\delta.$ les monts **TAUMENOÏ**; région habitée par les **NABATÉENS**, les **SARACÉNIENS**, etc.; grande fête **PANTAÉTÉRIQUE** du **PHOENIKÓN** : IV, 291-293; le prétendu **Mons SYNA** du **Pèlerin de Bordeaux** : VII, 385, 386; bilingue nab. et gr. V, 59 —, pl. IV, v. **INSCRIPTIONS nabatéennes et sinaïtiques**; église de **Justinien** avec inscr. gr. nommant l'architecte : V, 369, VIII, 77, v. **STR-**

PHANOS; culture de l'OLIVIER : VIII, 201, 202, v. SILVIE; confondu avec le mont des Oliviers : VIII, 204, v. TOUR.

Sin-maglr, n. pr. babylonien, = « Sin est bienveillant ». cf. MAGIRIOS (Apolon) : IV, 324 —.

Sinope, n. l. Asie Min.), inscr. gr. byzantine, rectif., à lire *Faustus*, nom du gouverneur de la ville ou de la province : VII, 237, v. LIMITES.

Sin'ônâ, n. pr. palm., סִינְוֵנָה, var. סִינְוֵנָה; étymologie douteuse; se rencontre sur cippe palm. et sur deux bustes FUNÉRAIRES datés de 234 et 240 J.-C. : V, 282-284, v. PAPIONYK, LAOUIA, CHALMAN.

srâdj, mot arabe, d'origine aram., = LAMPE : VIII, 156 et n. 2, 196, n. 3.

sirr, moi arabe سِر, employé dans formules eulogiques FUNÉRAIRES; sa signification : « mystère, secret » ? ou « âme » ? ou p. é. « tombeau » ? p. é. influence chrét. ou judéo-chrét., cf. μυστήριον = « tombeau » et aram. כְּפֶשׁ = *dme et tombeau* : VII, 200 —, v. MYSTÉRIUM, NEPHECH.

Σιρδς, n. l. (Palestine), dans l'ÉDIT DE BERSABÉK = p. é. *Es-Sirré* ? cf. *Cartha (de la Notitia dign)* ? : VII, 277; p. é. dans un autre fragment grec : VII, 333, VIII, 300 (add. VII, 333), v. LIMITES.

Skirtos (Neuve), v. ÉDS-SK.

Snela, n. l. (région de Tyr), manquant à la grande Map; inscr. gr. datée de l'an 474 de l'ÈRE DE TYR (?), avec mode particulier de NUMÉRATION : V, 378 —.

S N R, n. pr. ph. סִנְר = p. é. théophore abrégé de SAKOUN ? : VI, 216.

Σοφεία, n. l. (Palestine), dans l'ÉDIT DE BERSABÉK : VII, 275.

Scho, ville de Juda; ANSES estampillées à son nom écrit שֹׁכָה et non שֹׁכָה : IV, 6 —, 18.

Sodomites (les —), leurs pratiques d'après les légendes arabes : VII, 48.

Soemlas (l'impératrice —), mère d'Elagabale = p. é. « nouvelle JUNON » de la dedicace à BAAL-MARCOB ? ? = *Mater deum* sur monnaies; cf. la

grande statue décapitée de Baal-beek (?) : VI, 37 —.

Soemos, n. pr. éém., grand personnage nabatéen, ami d'ARITAS IV, tué par SYLLAKOS; forme originale de son nom en nab. = ? שְׁחִימוֹ ? cf. Σοαιμος; (inscr. gr. Damasceue); a rétablir p. é. dans le récit de Josephé au lieu de ELTHEMOS : VII, 380.

Sofsaf, n. l. (Cyrénaique), correct. de *Sossaf* (*Soffaf*) (ms. français du XVIII^e s.) = « saule » (correction de « seule ») : V, 299, v. MENAGADAM.

sole, **soiserie**, vers à sole, v. Βαμδύχη.

soleil, = Chamach à Babylone; y avait son char et deux suivants : *Micharou*, ou *Micharoum*, et *Ddanou*, comparer HÉLIOS et ses deux acolytes *Monimos* et *Azizos* : IV, 323 —; = MITHRA en Perse, devenu dieu de la justice et du serment, en tant que dieu du soleil et de la lumière : VIII, 146; chez les Musulmans : VIII, 299 (add. VII, 255).

Σολμος, dieu nabatéen, p. é. à rattacher à שֹׁלֵם, שֹׁלֵם ? plutôt qu'au dieu צֶלֶם (SALM) : VII, 214.

soûges, des deux eunuques égyptiens (expliqué par Joseph) : VIII, 282, n. 1; des pèlerins à Abydos : VIII, 296 (add. VI, 393), v. VISIONS.

Sophontbaal, n. pr. ém. pun. שֹׁפֹנְטַבְאֵל, (épithaphe punique sur urne funéraire) : IV, 271.

Sophronios, patriarche de Jérusalem, livre la ville au conquérant Omar : VIII, 212, 214.

[Σ]οφαίου, n. pr. (Haurân) : VII, 181.

Sorek, **Sorech** (Kaphar —), v. BELT SOURIK.

Sostibios, n. pr. syrien, = Σωσθιος (de l'inscr. chrét. de Gaza) le PLATIER : V, 57-59.

Sôter, vocabe donné p. é. à ASKLÉPIOS inscr. gr. du Pont) : V, 296.

Souéida (bas relief de —), explication (E. A. O., I, 178 —) confirmée par inscr. bilingue (gr. lat.) de QAL'AT EZRAQ : VI, 302, v. DIOCÉTIEN.

sources saintes (culte des —) chez les Sémites; la source ABANBARA : V, 328; 'Ain el-TANNOUR et la légende du déluge : V, 330; source miraculeuse de la piscine Probatica : V, 330.

sphères (le Livre des neuf —), titre restitué d'un traité arabe d'astrologie (cité par le Fihrist) = expression persane : VIII, 144.

statue, en néop. = כְּנֶשֶׁת, étymologie = ? : VII, 90; statue divine (inscr. néop. datée du proconsulat de L. Aelius Lamia) avec p. é indication de la matière שֶׁכֶּר ou פֶּנֶר + שׁ ? (cf. les inscr. ph. C. I. S., I, 11, 90, 140, 143) : VII, 94.

statues, phéniciennes masculines et iconiques, avec plinthes verticales adhérent au dos et portant des inscriptions qui devaient être cachées dans la maçonnerie = même personnage représenté deux fois avec dédicaces différentes (El et Osiris) : V, 373.

—, **romaines**, impériales dans le temple de Jérusalem : VI, 194, v. HADRIEN.

statues honorifiques (dédicaces de —) à Palmyre : VII, 2 — 22, v. PORTES, 'Oûê, GADDÔLIENS, ARCHITECTURE, SYMPOSIARQUE, CENTURION, 'AGLIBOL.

stèles, **araméenne** [Louvre] : VI, 117. —, **égyptiennes** : de Ramsès II, dite « pierre de Jos » : V, 13; de Sêti I, trouvée à Tell erh-CHIRAB : V, 21, VIII, 291 (add. V, 21); de CHECHONQ I avec inscr. ph. : VI, 75.

—, **phéniciennes** : d'AMATH : IV, 325 —, 337; d'OUMM EL 'AOUAM (de la coll. Jacobsen et du Louvre) : V, 1 —, 84 —, pl. I-III.

Stephanos, père de NONNA, originaire de AILA (inscr. gr. de Bersabee), = p. é. l'architecte du même nom constructeur de l'Eglise Justinienne du SINAI : V, 370, VIII, 77.

Strata Diocletiana, v. VOIES ROMAINES.

stratèges araméens : = רַב הַיָּלָא =

στρατηγος (bilingue de Cappadoce) : VII, 77, 79, VIII, 297 (add. VII, 77), v. SARGARIOS; cf. le רַב הַיָּלָא = commandant de la garnison perse de STÈNE (inscr. aram.) : VII, 79.

—, **nabatéens** : στρατηγος transcrit אֶסְטְרַטְגָא avec ת. transcription p. é. antérieure à celle du palm. אֶסְטְרַטְגָא (τ = ת antérieur à τ = ט) : VII, 243, 250, v. T (tau grec); p. é. transmission héréditaire de ce titre par primogéniture; cf. l'inscr. nab. de MADBA : VII, 241-246, pl. III, v. PAPPONYME, NEPECH; le stratège nab. Elthemos (?) : VII, 379, v. SOEMO; le stratège et PHYLARQUE ODAINATHOS (inscr. gr. de Batnae) : V, 147.

—, **palmyréniens** : στρατηγος transcrit אֶסְטְרַטְגָא (cf. R. A. O., I, 54) : VII, 243, 250; autre mot palm. ayant un sens équivalent רַב הַיָּלָא, appliqué aux généraux de Zénobie, cf. le même mot désignant les stratèges araméens : VII, 79.

sultan, mot arabe, سلطان, apparenté au nabatéen שַׁלְטָן « domination », a passé au sens concret de « dominateur » : VII, 245.

Συμπόσιον. u. pr. f. (inscr. rom. de Djerach) = p. é. forme féminine de Συμπόσιος, ou équivalent direct de συμπόσιον « banquet » ? : VIII, 79.

συνεργεῖν ? = acclamation funéraire ? (inscr. gr. d'Autinoé) : V, 372.

συντελεσται, v. CONTRIBUABLES.

surcharge (lettres en —), mot sauté rétabli au-dessus et dans l'interligne : IV, 92, v. REJET (lettres en —).

συρμαση = **verdure**, **légume vert**, mentionné avec oignons et aulx dans les rations alimentaires allouées aux ouvriers travaillant à la pyramide de Chéops (Hérodote); cf. le הַצִּיר (Nombres XI, 5) = خضر, خضير « légumes (verts) » (cf. sémantique turco-ar-persan سبزووات = légumes verts) : VII, 390, 393, 394, v. SALAIRES (en nature).

surnoms, introduits généralement par les formules : Ο και . . . επικαλου-

- μενος, καλεῖται, etc., cf. palm. et nab. מִתְקַרֵּן *mi-tqarēn* ou, au Sinaï, מִתְקַרֵּי : V, 62, 63 et n. 1, v. *ADOPT FS*; absence de cette formule précédant PATŪKA et ILÉPHAKTION (inscr. nab.) : VII, 248, 249, 254; arabes et francs, donnés aux BOHEMONDE, princes d'Antioche : V, 393; de Μηγγιν donné au dieu BAALMARCOD : V, 81, n. 2, 159; v., en outre, *TOPONYMIQUES* (vocables divins).
- Suse**, n. l. (Perse), découverte d'ALABASTRA ISRAÉLITES : VII, 295 —.
- Suzanne** (la chaste —), dans la légende populaire à Naplouse (cf. *Arch. Res.*, II, 327) et dans la *Chronique Samari-taine* : VI, 93.
- Sychar**, n. l. (Palestine) = 'Askur et 'Askar (contraction de 'Ain Sikar?) : IV, 274 et n. 2.
- Sydyk** = « le juste », v. *SADYCOS*.
- Syène**, n. l. (Égypte) = ASSOUAN, mentionné sur OSTRAKON ARAM. d'ELÉPHANTINE, sur stèle aram. d'Assouan et sur monnaies d'argent d'époque perse : VI, 159, VII, 79, VIII, 297 (*add. VII, 79*); garnison perse (stèle aram. d'Assouan) : VI, 222, n. 1, VII, 79.
- Sikomazōn**, n. l. (Palestine), ville épiscopale (cf. carte de Māḡnā) = *Souq Māzen?* au sud-est de Deir el-Belab, vers le ouad Ghazzi : V, 120, v. *Māzin*.
- Syllaeos**, épitrope nabatéen du roi Ododas II, devait porter le titre de « FRÈRE DU ROI », prévision (*R. A. O.*, II, 380) confirmée par bilingue gr. nab. de Milet : VII, 310; son nom שלי à rétablir dans la partie nab. : VII, 312, VIII, 144, pl. VI; son histoire : rôle politique et militaire, commande le contingent nab. dans le corps expéditionnaire d'Aelius Gallus en Arabie Heureuse; sa trahison : VII, 312; ses rapports avec Hérode le Grand et sa sœur Salomé; accueille les insurgés de la Trachonite : VII, 314; empoisonne ceux qui le gênent : VII, 316 v. *Pharoras*; se rend à Rome, tandis que Hérode pé-nètre en Nabatène (10 av. J.-C.);
- Itinéraire de son voyage avec relâche à Milet, en hiver : VII, 318, 323, v. *St Paul*; condamné par Auguste après le plaidoyer de Nicolas de Damas : VII, 320; revient à Rome où il est jugé et exécuté : VII, 322.
- Sylvain** (Sⁱ) « père des moines » : son couvent à GERAR : IV, 163, V, 129.
- Sylvie** (Sⁱ), v. *SILVIE* (Sⁱe).
- Symbetoulos**, dieu syrien : VI, 41, v. *SEIMIOS* (Zeus —).
- symposiarque**, des prêtres de Bel (dédicace d'une statue honorifique) : VII, 11; apparition de l'expression מְרִיחָא *meriḥā* équivalant à *symposiarque*, prédite (*E. A. O.*, II, 106), confirmée par bilingue de Palmyre : ἀρχιερεὺς καὶ συμποσιαρχος = palm. בְּרִבְנוּת מְרִיחָא : VII, 22, 23; à lire p. 8. en palm. (בְּרִיבְנוּת מְרִיחָא ou בְּרִיבְנוּת מְרִיחָא?) sur *TESSÈRE* : VII, 24, n. 1; v., en outre, *SECONDE FOIS*.
- symposion**, à Palmyre; cf. le *symposiarque* des inscr. palm. : IV, 374-381, VII, 22, v. *THIAS*, *MAZNAH*; deux *symposia* successifs (inscr. gr. de Palmyre) : VII, 23; les מְרִיחָא *meriḥā* ou « les membres du symposion » à lire p. 8. sur *TESSÈRE* : VII, 24, n. 1.
- synagogues**, diverses appellations en grec : αἰὸς τοκοῦ et (selon Philon) ἱεροῦ τοκοῦ : IV, 140, VI, 172, VIII, 283 (*add. IV, 140*), v. *CHANDELIER A SEPT BRANCHES*; existent en Galilée au III^e s. J. C. : IV, 350, VIII, 290 (*add. IV, 345 et 350*), v. *INSCRIPTIONS JUIVES, MOSAÏQUES*; à Sephphoris, VIII, 290 (*add. IV, 345*), v. *TANHOUM*; à Bēisān : VI, 351, n. 1; à TAFAS : V, 396; à GAZA (et p. 8. synagogue samaritaine?) : IV, 140, n. 2 et 3, VII, 183; à 'Ain Dōūq : VIII, 288 (*add. IV, 140*), 290 (*add. IV, 345*). v. *YOSER*; à JÉRUSALEM : VIII, 290 (*add. IV, 350*); à Rome (de « l'Olivier ») : VIII, 117.
- Syncelle** (George le —), chroniqueur byzantin de la fin du VIII^e s. J. C.; qualifié *BANCOCHERAS* de ο μονογενής : VIII, 273 —, v. *FILS UNIQUE*.
- Synklétiké**, n. pr. f., preuves de la

- réalité de ce nom qui avait été contesté : VI, 316, n. 1, VII, 226.
- syriaques** (inscriptions —) sur mosaïques; nouvel exemple de l'écriture verticale : VII, 231, n. 1, 232, v. EUPHRATE, v. en outre, ZEBED.
- Syrie** (noms de lieux en —), d'après MICHEL LE SYRIEN : V, 29 —; d'après l'*Expédition américaine* : VII, 213-217, v. ÉDIT DE BERSABÉE, CASTELLA, etc.
- Syriens**, v. BAS-RELIEFS, SANCTUAIRE.
- Syrmaeon**, n. l. (Syrie), Συρμαίων = plaine située entre les Nomades et les Nabatéens (Étienne de Byzance). comparer l'arabe *sarma* (pluriel *seurm*) « désert », qui implique une forme araméo-nab. צרם, ethnique *צרימא : VIII, 75, 76.
- Syrorum** (Casalis), v. CASALIS SYRORUM.
- T** (*tau* grec), rendu en palm. et nab. tantôt par ט tantôt par ת, raison de ce fait : VII, 243, 244; observation qui permet de déterminer approximativement l'âge des emprunts faits au grec : VII, 250, v. CENTURION, σκατηγος; dans le TALMUD les mots grecs transcrits avec un ט supposent un *tau* grec et non un θ : VIII, 121; emploi de la lettre T dans les rôles de soldats romains : VIII, 172, v. γραμματω; accolé de deux points = symbole chrétien : VIII, 174, v. CROIX.
- Ta**, déesse nabatéenne? : VII, 37, 215, n. 1; VIII, 233, n. 3, v. DÉESSE NABATÉENNE.
- ta'albot?**, mot pun., תעלבות, = p. è. « boîtes, pyxides » : V, 50.
- tabellae defixionis** (d'envoûtements) : en PLOMB; glissées subrepticement dans les sépulcres, particulièrement dans ceux de βασιλευσσαι (q. v.) : IV, 87, 157, VIII, 58; punique avec invocation à ALLAT, HAOUAT, MILKAT (cf. R. A. O., III, 304-319, 350) : IV, 87-97; attiques : VIII, 57, v. δεσμος.
- tablah**, mot hébr., טבלה, son sens? : IV, 349, 357.
- tablette triangulaire**, aux mains des défunts palm., v. LANGUETTE.
- Tabnit**, roi de Sidon, père d'ECHMOU-NAZAR II : V, 217-267 *passim*; v. DYNASTIE SIDONNIENNE; son épitaphe (cf. E. A. O., II, 197) : explication de la l. 3 et de l'expression תרגז (cf. ασσελευτον) : VI, 203-208, 358, v. ασσελευτα.
- tabula lusoria?** v. ESDODD.
- Tacfarinas**, chef numide, auxiliaire, puis ennemi des Romains; l'élément onomastique *tac*, dans le nom TAK-SAF? ou NAKSAPH?? de l'inscr. néop. de LAMIA (L. Aelius —) : VII, 106, VIII, 283 (add. IV, p. 199).
- tadj**, mot iranien, = « diadème », symbole de l'investiture sassanide (inscr. de NEMARA) : VI, 307, v. ROI DE TOUS LES ARABES; accordé par l'empereur byzantin Tibère à ALAMOUNDAROS : VII, 167, v. COURONNE.
- Tadmor**, n. pr. palm. f. תדמור et תדמור = nom de la ville de PALMYRE : VII, 356, 357, v. PALMYRE.
- Tafas**, n. l. (Haurân). inscr. gr. datée de l'ère de Pompée : V, 22; autre mentionnant une SYNAGOGUE juive : V, 396.
- Talbhôl, Thebhôl**, n. pr. palm., תיבור, = תיבור + בור (cf. R. A. O., II, 82) : V, 41.
- taille médiévale** (caractéristique des pierres ouvrees par les Croisés), retrouvée à Tell es-Sâfi = BLANCHE GARDE des Croisés : IV, 19, n. 1.
- Taimou**, n. pr. nab., תימור (inscr. nab. de Bosra) : IV, 182; père de CHOULLAI (bilingue gr.-nab. de MILLET); fils de CHOULLAI (inscr. nab. d'El-Hidra) : VII, 305, 313, n. 1, v. PAPPO-NYMIE.
- Taksaph?** n. pr. néop. (libyque?)? תכסף (ou נכסף?) : VII, 106, v. TAC-FARINAS.
- Talemos**, n. pr. nab. תלמו, ne semble pas être une variante de תלמי (transcr. nab. de PROLÉMÉE) : VIII, 246, n. 3.
- talent**, abréviation épigraphique TA (λαντα) dans l'ÉDIT D'AGRIPPA II : VII, 71.

Talgá (Toûr —), v. HERMON, PISGAH.

Talmud (mots grecs dans le —) : $\sigma\alpha\lambda\omega\sigma$ = אֲבִיטוֹן = *optio* latin, cf. palm. הפטיון : VIII, 119, 301 (add. p. 119); אֲבִיטוֹן à corriger paléographiquement en אֲבִיטוֹס = p. é. Εὐτυγης, Εὐτυχος : VIII, 119, n. 2. 301 (add. p. 119); χελωνis = כִּלְיוֹנִים? $\sigma\alpha\sigma\iota\omega\sigma$ = אֲפִסְטוֹנִית? : VIII, 120, 301 (add. p. 119); $\mu\omicron\nu\omicron\gamma\epsilon\nu\eta\varsigma$ = מוֹנוֹגֵינִיָּס, etc. : VIII, 281, 282.

tamaris = אֶשֶׁל hébr. = اتمل arabe, planté par Abraham pour perpétuer le souvenir de son traité avec Abimelech, roi de Gerar; cf. pratiques encore conservées chez les fellâhs pour marquer les limites contestées ou contestables : V, 330 —, VIII, 293 (add. V, 336).

Tamim ed-Dâri, de race arabe, né chrétien, se fit musulman et obtint de MAHOMET le fief d'HÉBRON : VIII, 216 —; renseigne le prophète sur les coutumes et le service liturgique des chrétiens; introduit les LAMPES dans les mosquées : VIII, 218; était de son métier marchand d'HUILE et de LAMPES : VIII, 219; devient émir de JÉRUSALEM : VIII, 220.

Tamis, n. l. (Éthiopie) = Kalahché : V, 87, v. MAMBOGAIOS.

Tammoûz (le —) hébr. דַּתְמוּז (Ézéchiél, VIII, 14), ses rapports avec l'IDOLE DE JALOUSIE; = ADONIS; nom de mois = QINIAN : V, 184; cérémonies funèbres en son honneur : V, 362-364, v. EBELISATA; son nom et celui du dieu arabe Tdoûz : VI, 356; son emploi comme nom de mois ch-z les NABATÉENS : VIII, 290 (add. IV, 315, n. 2).

Ταμουρξ ou Δαμουρξ, fleuve syrien, = Nahr DAMOUR, étymologies diverses : V, 328.

Tanhoum, n. pr. juif, תַּנְחוּם (mosaïque de KEFR KENNA et de Sepphorie), étymologie : IV, 347, VIII, 290 (add. IV, 347), v. PAREGORIOS.

Tanit, déesse punique; origines possibles de son nom : vocable spéci-

fique? trigramme sacré de noms abrégés? interprétation populaire par le verbe יָתַן : VI, 278, n. 3, v. YATON; rapports mythologiques et même p. é. étymologiques avec DION : « donner » = יָתַן = δίδωμι, mal res. e de la pluie en qualité de *Caelestis* (*pluvarium pollicitatrix*); cf. l'explication de תַּנַּח $\sqrt{\text{יתן}}$ = la donnante, donneuse = p. é. « donnant (la pluie) » : VI, 273 —, VIII, 33, 295 (add. VI, 273), v. AKNA; comp. son vocable בעל תַּנַּח פֶּן בעל et l'expression biblique נָתַן פְּנִים : VI, 275, n. 2; qualifiée de תַּנַּח בִּלְבָּנָן : VI, 274, n. 2; son vocable de דֵּן « mère » et le nom de la déesse punique דֵּן : VII, 88, n. 3; ses rapports avec ASTARTÉ, comparer Déméter et Coré : IV, 89, VII, 171; qualifiée quelquefois de אֲדֹנִי en pun. et néop. : VII, 89; extrême rareté des noms pr. théophores composés avec son nom : VI, 275.

— (symbole dit de —), sur un poids en plomb avec la contremarque LB (ou 87?); cf. aussi poids ph. en plomb avec Q : VI, 177, VIII, 294 (add. VI, 177), v. SIGLES ABRÉVIATIVES, MONOGRAMMES, byzantins; sur cippe avec bilingue néop.-lat. : VI, 377; rappelle le mannequin féminin des Arabes provoquant la PLUIE : VIII, 33.

tannoûr, nom donné à une armure perse, v. CLIBANARI.

tannoûr, mot arabe, = four et dispositif d'éclairage, cf. $\lambda\alpha\nu\omicron\varsigma$ (= « four » et « lanterne ») : VIII, 222 et n. 1; chute d'un *tannoûr* portant 500 LAMPES dans la QOUBBET es SAKHRA : VIII, 223.

Tannoûr ('Ain et-) « source du four », nom de nombreuses sources jaillissantes associées à la légende du déluge, cf. les $\chi\alpha\sigma\mu\alpha\tau\alpha$ sacrées : V, 330, VII 46; cf. la source de Râs el-'Ain près de Tyr (sortant d'un four = תַּנּוּר, selon la *Chronique Samaritaine*) : VI, 103.

Tantoûra, v. DORA.

Tarabô (Saint-) invoqué par les Coptes contre la rage; cf. *θεραπων* à Lesbos (même croyance) = p. è. jeu de mots sur *θεραπων, θεραπευων*? : VII, 369.

tatouage, employé pour marquer les esclaves (*ostrakon* aram. juif); cf. témoignages antiques : VI, 160, VII, 240, VIII, 133; esclave marqué d'un *vob*? (pap. aram. d'Éléphantine) : VIII, 299 (add. VII, 240), v. ΜΙΣΤΑΝΥΑΗ, RHAS; v., en outre, *ξνοι Τεμπορετοι*.

τα του θεου (ex-), indéclinable, cf. *υπερ το κοινου* (E.A.O., I, 104) : IV, 48, V, 81, v. OBLIGATA.

tau (la lettre), v. T.

Taurenol (Mout-), région du SINAÏ, = Djebel et-Taur (Tor), dénomination d'origine nab. selon les auteurs arabes : IV, 291.

Taylibé, n. l. (Syrie), entre PALMYRE et RISAPHA = p.-è. 'Ourdh des géographes arabes et *Oru(d)a* de la Table de Peutinger : IV, 72.

tchougan, nom persan du maillet au jeu de polo; représenté sur *Zemzemiye* : VI, 362.

Τεμπορετοι, v. *ξνοι τεμπορετοι*.

Telephore, figuré sur PLAQUE D'OR : V, 54.

Tellech-Chougâfiyé, n. l. (Egypte), sa superficie, emplacement d'une ville antique : Phagroriopoli? AOUTOU? : VIII, 229 —, 252-257, v. ARARIA; inscr. nab. de 8 lignes, croquis interprétatif et transcr. : VIII, 230-232 (grav. pl. VII); lecture et explications : VIII, 233-248; partie historique : VIII, 249-257, v. APKAL, AOUTOU, ARABARQUE, ARAMKËN (*langue*), CLÉOPATRE, DIÈSSK NABATÉENNE, INTRODUCTION, NEPHËS PTOLÉMÈS, YARHIBOLA, etc.

Temple de JÉRUSALEM; position, dimensions, riche ornementation de la porte offerte par NICANOR; donations similaires de portes par le Juif Tibère : V, 334 —, 338 et n. 2; dédicace romaine à Antonin encastrée dans le mur d'enceinte du temple =

p.-è. la dédicace à HADRIEN placée au-dessus de la porte d'*El-Behâ* (Eutychius)? c.-à-d. de la porte *ωραία* [devenue p.-è. la Porte *Dorée* des Croisades] : VI, 280-282, v. TERRASSES, SAINT-JÉRÔME.

Templiers (les —), leurs possessions en T. S. : V, 70 —, épitaphe métrique latine d'un de leurs maréchaux (= Cl. G. *Rev. Or. latin.*, II, 462, n° 7, pl. III A) : IV, 133.

Templum Domini (abbaye), ses possessions en T. S. au XII^e s. (diplôme inédit d'Amaury I^{er}, par Chalandon) : V, 70; ses dépendances dans le HARAM de Jérusalem : V, 71; = Qoubbet es-Sakhra et MOSQUE D'OMAR : VIII, 209, 213, n. 2, v. BETHL.

Τερεβνθος, n. l. (Palestine), sa limite (*οριον*) : VII, 186, 188, v. ED T DE BERSABËS.

terrasses, v. TOITS.

Terre promise, v. CARTE DE LA TERRE PROMISE.

tessères palmyr. : de la coll. Ustinow, avec inscr. palm. et syriaques : VI, 176 —; employées dans les collèges sacerdotaux et pour autres usages religieux; cf. exemplaire avec inscr. palm. : « les prêtres de BEL »; nom et portrait de CHALMÉ le SYMPOSIARQUE; « les membres du symposion »? etc. : VII, 12, 23, 24, n. 1, 364; avec p.-è. le nom de BELHAZI? : VII, 355, n. 2, 363, n. 1; série Spoer, formules controversées, p.-è. de nature métrologique, avec combinaison de chiffres, de lettres et de symboles numéraux (boules et annelets)?; mot énigmatique *𐤁𐤏𐤍* : VII, 360-364; tessères rondes, d'aspect monétaire : VII, 365.

Tetousri, n. pr. f. égypto-aram., = « celle que donne Osiris » (*ostrakon* aram.), cf. n. pr. m. *Petousri* : VII, 240 et n. 1, VIII, 133.

Tetranympheon (le —), édifice romain construit à Jérusalem par HADRIEN : VI, 94.

tetrastylum, dans inscr. rom. du Liban (*Wadd* n° 1860) = p.-è. le nab-

- ARBA'AN? cf. autres termes techniques similaires : VIII, 266 et n. 2; nom qui s'appliquerait bien à certains MAUSOLÉES architecturaux de Syrie et de Commagène : VIII, 267 et n. 3.
- Thabatha**, n. l. (Palestine), = Θαβαθα (cf. *E. A. O.*, II, 9 —) de la CARTE MOSAÏQUE de MÂDZABÂ : IV, 277.
- Thabor** (le mont —), sa hauteur (d'après Josèphe) : VI, 373.
- Θαμισας n. pr. palm., = תימסא ou תימסא : V, 95.
- Θαμασα, n. l. (Palestine), v. Θομαρα.
- Θαμαρη, n. pr. f. syrien, = nab. תעמר, cf. le n. pr. m. תעמר : IV, 161, 162, 168.
- Théandritès** (ou **Théandrios**), dieu nab., qualifié de « dieu mâle, insuffisant la vie masculine aux âmes »; son nom spécifique « l'homme-dieu » = p. é. équivalent de מלך « Edom » rapproché de ADAM « homme »??? : IV, 176, 254, n. 2, 391, 392 et n. 2, 3, v. CHAÏ' AL-QAUM, MOÏSE; dit « dieu de Ouaseathès (iuscr. gr. de Batanée) : V, 161, v. DIEUX DITS « D'UN TEL ».
- Thèbes** n. l. (Égypte), appellation de ses divers quartiers : VIII, 253 et n. 4, v. AOUITOU.
- Θειμαδουσαρης, n. pr. nab., = « serviteur de DUSARÈS », cf. Αδδουσαρης : IV, 117, 403, v. ABDADOUSARÈS.
- Theml**, n. pr. palm. génitif (iuscr. d'El-Kantara), = תימל ou תימל : IV, 2'8.
- Theo** (Aelius Aurelius), gouverneur d'Arabie : son nom à restituer dans l'iuscr. lat. de Qal'at ez-Zerqa (transfert de troupes de Palestine en Arabie) : VII, 205.
- Théocrite** (l'auteur grec —), cité dans le LIVRE DE ZOÏME (syriaque) au sujet de la HUPPE; l'épithète επιτρομίδιος diversement interprétée : « errant sur les tombes » ou « portant une tombe » : VIII, 35, 37, 46, v. ALOUETTE.
- Théodore** (Saint —), culte et églises en Syrie (Djizé et Chaqqa), celle de Djizé fondé par l'HIQOUMÈNE ELIAS : VII, 19.
- Théodose II** (l'empereur —), son surnom « שופט » (*Chronique Samaritaine*) = « le Calligraphe » (auteur du codex juridique qui porte son nom?) : VI, 97 —; ses ORDONNANCES : V, 143 — 147; son nom à restituer dans la légende arabe des SEPT DOMINANTS : VII, 51.
- Theôn**, le mathématicien; son nom transcrit p. é. تاور ou تاوز dans le *Speculum* d'ALBERT LE GRAND : VI, 356.
- Theophilos**, n. pr. gr., transcrit en nab. תפילס (corr. *C. I. S.*, II, 379, 480) : VI, 335, v. Χαρις.
- théophores**, v. noms.
- Θεοσεβης, épithète caractéristique des Juifs; donnée à Agrippa de PHARNA, fils de Fuscus : VI, 300.
- Théosebios**, n. pr. gr., porté par un Phénicien de SAKIPTA ayant fait le voyage de Pouzzoles (iuscr. bilingue gr. lat. de Pouzzoles) : IV, 226-237, VIII, 288 (*add.*, IV, 226).
- thériaque**, = contre-poison, transcrit تيريقي dans des dictions persan et arabe vulgaire : V, 89-90.
- thiase palmyrénien** : IV, 343, 374, V, 179, v. MARZEAH, *SYMPOSION; les *bené marzeah* et le בני הברכה du TALMUD = פרחים (Josèphe) ou associations pour SACRIFICES EN COMMUN : V, 210, v. AGNEAU PASCAL.
- Thildoniac** (ère de —) citée par ALBERT LE GRAND = *Childonus* = *Keldaniyoun* (arabe) = *Chaldéens* = ère de Nabonassar : VI, 354, v. ÈRE DES CHALDÉENS.
- Thomas** (St), son église à ÈDESSA : VI, 132 —.
- Θομαλεχη, n. pr. f., formes sém. correspondantes; cf. Θομδεχη à corriger en Θομλεχη : IV, 168, V, 147.
- Θομαρα, n. l. (Palestine) : VII, 283 v. ÉLIT DE BERSABÈE.
- Thomsachê**, n. pr. f. nab * תמשך : IV, 167, 168.
- Θορω, vocable hellénique d'une déesse sém., étymologie? : VII, 277, n. 2, v. Νουσαρθις.

Thraces, formant la III^e cohorte syrienne : IV, 218.

Thraseas, n. pr. gr. transcrit en nab תרסיס : V, 172. 173.

Θυρωρος = portier, du SAINT SÉPULCRE : V, 389.

Tibériade, ville de Galilée; église construite par JOSEPH, comte de Tibériade (juif converti), sur l'emplacement d'un temple païen : IV, 353, 354 et n. 2, v. ADRIANEION.

tiers = le rapport de 1 à 3, connu des Hébreux dans les mesures de longueur et de capacité; existait p. è. dans l'échelle des poids; cf. les passages bibliques où deux PY = 2/3 : VIII, 108, v. NECEPH.

Timaios, n. pr. juif, cf. n. pr. palm. תמיוס ou תמיוס ? : VII, 368.

titres des califes fatimites, v. HADHRAT EL-MOUTAHARA (EL).

— *honorifiques*, v. AMI DU ROI, 'Aziz. FRÈRE DU ROI, FILS DU ROI, SERVITEUR DU ROI.

— *religieux*, v. APHKAL, PARNAS, SACERDOS, RAB, HIGOMÈNE, מרומן עליה, etc.

— *royaux*, en ph., כתר placé devant le nom de BODACHTORET, équivalent à l'expression « le roi BodachtoRET »; cf. le protocole des *rois de Chypre* : VI, 347, 350, v. PROTOCOLE ROYAL, PRINCE HÉRITIEN, etc.

— —, en nab. v. ARÉTAS, RABBEL II, SEIGNEUR (notre).

tituli épigraphiques, leur forme et leur origine = primitivement planchettes en bois, à oreillettes, clouées contre paroi; les clous sont encore figurés quelquefois sur la pierre : VI, 378.

τω v. γραμμα τω.

Tobie, nom hébr. טוביה, porté par Hyrcan (inscr. hébr. d'A'raq el-Emir, cf. *Arch. Res.*, II, 261 —; *R. A. O.*, II, 205); lecture matérielle confirmée : VII, 217; à lire p.-è. sur poterie estampillée de ΓΕΥΚΑ : VIII, 104.

toits (culte sur les —), chez les Sémites : IV, 338.

Τολωνα, n. l. (Palestine) : VII, 280, v. ÉDIT DE BERSABÉE.

tombeaux, appelés σήμα en Syrie (inscr. gr. chrét. de Gaza) : IV, 79; construits en pierres brutes en Palestine : IV, 261, v. DOLMENS; crénelés à PÉTRA : VI, 321; désigné parfois par le mot grec MYSTÉRION : VII, 201, v. SINAI, ΝΕΡΗΕΧ; ou par le mot μαμωριον (q. v.) avec emploi du verbe διαφερειν marquant l'appartenance : VII, 195, 196, v. DROIT DE PROPRIÉTÉ, FUNÉRAIRES (formules), SÉPULCHRES, CONDITIUM(M).

Tombeaux des Rois (Jérusalem), appelé MYSTÉRION : VII, 201; les relations de l'hypogée des rois de Juda avec l'aqueduc de SILOÉ; feuilles à faire (erreur dans l'essai de Bliss) : VIII, 27.

tonsure = marque de servitude : V, 326.

toponymiques (vocables divins —), nombreux exemples chez les Sémites : IV, 117, V, 19, 83, v. MIFSKNUS, ZEUS SAPHATÉON; dix MONTAGNES : DOUCHARA et Jéhovah seigneur du SINAI (cf. *R. A. O.*, III, 271) : V, 114 —; Θεός Αραβικός, Αρεμθηνός, Βασιτοκατενός, etc. : V, 83. 160; ECHMOUN PAR QADACH : V, 254.

Tortose, n. l. (Syrie), inscr. ph. : IV, 196.

Toubai, v. LAMEK.

Tour (Jean de la —), comte de SIDON, mentionné dans CHARTES des Croisades : VI, 4 —.

tour, mot aram., = montagne, nom générique donné au SINAI, au MONT DES OLIVERS et au GARIZIM : VIII, 204, 205.

traits (petits —), diacritiques? disjonctifs? sur cachets isr. : V, 121, n. 1, VI, 114; placé entre le nom et le patronymique (poids isr. en bronze), indiquant p.-è. l'ellipse du mot *ben* : VIII, 105, n. 2.

Trajan (l'empereur —), son nom à rétablir p. è. dans texte syriaque : VI, 194, n. 1, v. QUIRUS; = p. è.

l'empereur auquel s'adresse la dédicace de trois légions de Jérusalem : VI, 198; dédicace faite à SÉRAPIS pour son salut : VI, 283, v. LÉGIONS.

travail en commun, v. COOPÉRATION.

trêves (entre Croisés et Musulmans), en 1253 (Yousouf, sultan de Damas) et autres entre Qelâoun et divers seigneurs ou ordres militaires de T. S. : VI, 30 —.

tribus (indications de —); nabatéennes et saracéniennes (auteurs grecs et traditions arabes) : IV, 290, n. 2; les בני כמרה : IV, 377; les *bené ZARDIBÔT* : VII, 13; la tribu 'Aouldh (INSCR. SAF.); son rôle important au Safa : VII, 216; les *bené Ma'stika'u*? p. é. mentionnés dans inscr. néop. ? : VII, 111, v. en outre, ZENATA.

trinité (des langues sémitiques, trinitaires décomposables en éléments primitifs [cf. Cl.-G. *Les Antiquités sémitiques*, 1890, p. 23] : VII, 93.

Tripolitaine (province de —), date de sa création; son gouverneur CALPURNIUS : VI, 41, 46.

troncs pour offrandes, chez les Grecs et les Joifs : VIII, 56, 300 (add. p. 56), v. CHOPARÔT.

trône divin, chez les Sémites = AUTEL; cf. *Apocalypse* (XIV, 5) « Dieu et son trône » : IV, 247, 248, n. 4, VIII, 289 (add. IV, 247), v. DOUCHARA, MOTAB; trône d'ASTARTÉ (dédicace sans verbe) : VIII, 127, 128, v. PHÉNICIEN, langue.

troupes, en aram. חיל = « force, puissance » : VIII, 297 (add. VII, 77), v. HEIL, RÂS, STRATÈGES; d'armes spéciales chez les Romains : VIII, 181, n. 2, v. ESCADRONS.

tsiganes, leur triple caractéristique : travail des métaux, musique et divination : VIII, 73, FORGERONS.

tu autem, formule d'usage liturgique (inscr. croisade de BETHLÈM) : VII, 133 [se trouve aussi chez Rabelais (p. 143 éd. Morland)].

Tyché, symbolisant une ville, cf.

l'esprit de la ville de Sippara : IV, 323; sa représentation sous forme masculine (BAS-RELIEF SYRIEN) = GAD sém., entité masculine : VIII, 48; = vareno iranien : VIII, 297 (add. VII, 77), v. Μαίμαρος.

Tyr, n. l. (Phénicie), fêtes pentaéthériques des *Heraclia Olympia* ou *Actia Heraclia* (MONNAIES romaines) : IV, 306 — VIII, 289 (add. IV, 306), v. ACTIAQUE; son ÈRE : IV, 307, n. 1, V. 288, 378, etc.; son dieu MELKART et le MELIKH arabe : V, 380; ethnique העזרי (prosynème phén. d'ASYDOS), cf. n. pr. de personne ער = p. é. origine géographique? ou abrégé de עדשכר? : VI, 393, VIII, 98; rois en même temps PRÊTRES comme à Sidon : VIII, 153; successeurs d'Hiram roi de Tyr : VIII, 153, n. 4; archives phén. : VIII, 150; fabriques de verre tenues par des Joifs : VIII, 221, n. 2; v. en outre, ACTIAQUES, AMILA, ANSES (phéniciennes), CHATÈRE, DIDON, TANNOÛR, etc.

Ulpianus, n. pr. Haurân; soldat mort avant d'avoir obtenu l'HONESTA MISSIO (inscr. gr. de Cheikh Mirkia) : VIII, 170, v. γραμματω; autre personnage du même nom qualifié de DROMEDARI (inscr. gr. de Medaïn Saleh) : VIII, 174.

υπαρχος, v. επαρχος.

urnes puniques avec inscr. à l'encre = amphore à queue : IV, 265, VIII, 289 (add. IV, 265), v. ABRÉGÉS (n. pr. —), REJET de lettres, GISCOR, SOPHONIBAAL.

U's inow (von —), sa collection d'antiquités : IV, 138, V, 57, VI, 174-182, VII, 174, v. JOFFÉ, CHENA', CROIX, INSCRIPTIONS coufiques, ΙΟΥΣΤΟΙΣ ΙΑΧΩ, formules FUNÉRAIRES, MÉDAILLES satiriques, POIDS, PHYLACTÈRE, SAMARITAINS, SCÉAUX, TESSÈRES, SOSIBIOS, etc.

Vaballathus, v. VABALLATH.

Vahballath (l'empereur —), fils de ZENOBIE; sa titulature impériale complète sur MILLIAIRES : VI, 212, VIII, 294 (add. VI, 212).

Valens, n. pr. africain, transcrit en néop. ܠܐܠܝܢ (bilingue néop. lat.) : VI, 388.

Valens (l'empereur —), ses séjours en Syrie; variante des transcr. samaritaines et arabes de son nom, = le roi *Balsamé* de la *CHRONIQUE SAMARITAINE* : VI, 97 —; construit l'église de Saint-Thomas à Edesse : VI, 132; soutient les Ariens contre les Catholiques : VI, 133.

Valerianus = Ουαλλερῖανος; nom déformé dans inscr. gr. de ABEDRASAS : VIII, 48.

vanneau = BENXOU égyptien, consacré à Osiris et emblème de sa résurrection : VII, 153.

vase grec, trouvé en Égypte et portant une inscr. pun. : VII, 39, 40, VIII, 296 (*add.* VII, 39).

verre, employé pour la *LAMPE* décrite dans la *Sourate de La lumière* : VIII, 184, 185, v. *CORAN*; lampes en verre dans l'ancien culte byzantin; enveloppées d'un réseau métallique permettant de les suspendre : VIII, 187, 191-192, v. *MICHKÂT*; industrie du verre entre les mains des Juifs de Syrie et de Palestine à TYR et à HÉBRON : VIII, 221 et D. 2.

Versaninum (camp de —) = BERSABKE; différentes formes du nom altéré : V, 144.

Vespasien, reine fille GÉ-ARÉE, construit un AQUEDUC (*CHRONIQUE SAMARITAINE*) : VI, 89.

vêtements, leurs noms chez les Arabes de Palestine : IV, 264; leurs couleurs rituelles (blanc, rouge) dans les cultes orientaux : V, 68.

veterans, v. HONORATA MISSIO.

Vicarius = Βικαριος, n. l. (Palestine) : V, 135 —, VII, 188, 262, v. ÉDIT DE BERSABKE.

vielle (les jours de la —), nom donné par les Arabes à la fin de l'année, légende analogue répandue dans le bassin de la Méditerranée : VIII, 31.

Vierge (la —), dite Γρηγορία (inscr. byzantine) : V, 174, v. CARANDENOS;

le PALMIER (où la palme) de la Vierge : V, 169, 183, v. APPARITION DE L'ANGE; couvent de la Vierge et de Saint-Jean à Jérusalem (inscr. gr. WADD.) : VI, 184.

vigue; ses parasites détruits par traitement par le BITUME de la Mer Morte, dans l'Antiquité et au Moyen-Âge : VII, 140; son apothéose (palais de M'CHATTA) : VII, 206; détruite par LYCURGUS : VIII, 290 (*add.* IV, 398).

vin, sa prohibition dans certains sacrifices : IV, 393; interdit chez les Nabatéens sous peine de mort (Diodore); chez les Sévériens de Syrie (= *vedin* du dragon) : IV, 396; cf. CHAÏ' AL-QAUM « le Dieu qui ne boit pas de vin » : IV, 382 —, v. ABSTINENCE, 'ANA.

Vindex, n. p. romain, transcrit en néop. ܝܝܢܕܝܟ : VIII, 16, 18.

Vipsanus, n. p. m., = Ουιψανος; (inscr. gr. de Mzeirib et Djerach) : V, 170, 396 (= *add.* p. 170).

Vision d'Ezéchiël, cf. CHAR ailé sur monnaie au nom de JEROVAH : VIII, 302 (*add.* VIII, 129).

visions de divinités (apparaissant en songe) p. é. dans *proscynème* p. d'ABYDOS, cf. passages bibliques : VI, 393, 394 —, VIII, 296 (*add.* VI, 393).

vocables divins, v. ARCHEGÈTES, DISEUX DITS « D'UN TEL », ECHMOUN SAM QADECH, γεινναίος, SURNOMS, TOPONYMIQUES.

vœu (formule de —), en néop. « Au jour heureux et béni » : V, 106.

voies romaines, de PALMYRE à RESAPHA = STRATA DIOCLETIANA : IV, 69, 112, v. MILLIAIRES; de Mânenâ à PÉTRA et d'Odbrouh à El 'Aq'ba : VI, 320 —, v. province d'ARABIE; taillée dans le roc entre la Syrie et la Cilicie (inscr. lat. ropestre) : VII, 235; de Jérusalem à Néapolis : VIII, 93.

Vologesias, n. l. (Mésopotamie, sur l'Euphrate, à lire en palm. ܝܠܘܓܝܫܐ) (bilingue gr. palm.) : V, 96.

voute; son nom aram. ܝܬܝܬ, p. é. apparenté à ܝܬܝܬ « toit »; maisons voûtées découvertes dans les fouilles

- d'Éléphantine et mentionnées encore ailleurs en Égypte (papyrus gr.) : VIII, 136 —.
- Vulcain**, v. CHOUSON.
- Wadd**, dieu sabéen, son APHEAL : VIII, 238.
- waw** (ו), désinence habituelle des n. pr. nab. : IV, 361, v. *ω* ; p. é. susceptible de flexion en faux cas obliques : IV, 385, v. FLEXIONS CASUELLES.
- Ξενοί** Τεμπροστοί, confrérie d'Asie-Mineure ; affiliés porteurs d'un signe secret, le τεμπροσ (p. é. TATOUR ?) ; p. é. origine syrienne ? adorateurs de l'Hermès équestre ; V, 159 et n. 2, v. BAS-RELIEF PALM. de MAZZABANAS.
- Ya'amri** (Les *bené* —), tribu nab. (cf. R. A. O., II, 206) : V, 278.
- Yabrouûd**, n. l. (Syrie), = Ιαβρουδα entre Damas et Homs : VII, 54, v. ÉDIF. D'AGRAPPA II ; fragment d'inscr. lat. dans le mur de l'église : VII, 239 ; vocable divin toponymique douteux : VIII, 52, v. MALECIABRUDI.
- Yabrouûd**, n. l. (Palestine) entre Jérusalem et Naplouse, MILLIAIRE bilingue (lat. gr.) : VIII, 93.
- Yahas**, ville moabite (stèle de Mésa), groupée avec ΜΕΡΗΑ'AT : V, 120.
- Yahibâ**, n. pr. palm. יהובא, à vocaliser ainsi plutôt que *Yehiba* : V, 178, v. Ιαχβας.
- Yakuk**, n. l. (Galilée), SYNAGOGUE ancienne mentionnée par géographe juif : IV, 351, n. 4.
- Yamlik**, n. pr. nab., ימליך, écrit sans le *waw* (inscr. de Bosra) ; cf. palm. ימליך : VII, 156.
- Yared** (le patriarche —), le sens de son nom (= *√descendre*) et la légende de la descente des Anges sur l'HERMON : V, 365.
- Yarhibol**, dieu palm., ירהבול = Ιαριβωλ : VII, 22.
- Yarhibolâ**, n. pr. palm. ירהבולא, composé avec celui du dieu YARHIBOL ; transcr. gr. Ιαριβωλας impliquant vocalisation *Yarhibolâ* : IV, 203, VII, 22 ; à restituer p. é. dans l'inscr. nab. de TKLL RCH-CHOUGAFIYÉ : VIII, 233.
- Yatanmilik**, n. pr. ph., יתנמליך, précédé de צדק בן dans les inscr. ph. du temple d'ECHMOUN (lu à tort « *Se-degyalon roi* ») ; rapprochement avec le צדק צדק « *rejeton légitime* » de l'inscr. de Narnaka (cf. E.A.O., II, 170) : V, 366, VI, 164 ; fils (naturel ou adoptif) de BONACHTORRT et PRINCE HÉRITIÈRE : VI, 346, 348 ; lecture définitive des inscr. le concernant : VI, 349.
- yaton**, élément verbal ית. des n. pr. théophores = « donner » ; son état grammatical d'après la vocalisation *yaton* : VI, 276, v. TANIT.
- Yazour**, n. l. (Palestine), église de Sainte Marie (cf. Arch. Res., II, p. 5) = p. é. *Sainte Marie des trois Ombres* (Croisés) : VII, 128.
- Ybelin** (Jean d' —) seigneur de BETHOUTH : VI, 14 ; son SCRAU (gravure) identique à celui de Humfrey de MONTFORT d'après un texte arabe : VI, 14.
- Yeb**, n. l. (Égypte), יב (PAPYRUS et OSTRACA aram.) n'est autre que l'île d'ÉLÉPHANTINE : VI, 159, 222, 233.
- Yeda 'yahou?** n. pr. isr., ידעיהו, sur cachet : VI, 115.
- Yedi 'bel**, n. pr. palm., ידעיהו, à restituer p. é. au lieu du prétendu יב = חבל « hélas » (inscr. palm.) : VIII, 6 ; à restituer dans la généalogie de 'AQBAI (BUSTE PALM. inédit) : VIII, 10.
- Yehoucha**, n. pr. sém., יהושע, fils de 'ASAYAHOU (cachet isr.) : VI, 115.
- Yehoukal**, n. p. isr. יהוקל, sur timbre d'ANSE : IV, 22.
- Yéméniyés** (les —), leurs couleur, cri de guerre, etc. différant de ceux des QALSIYÉS : VI, 104, 105, n. 2 ; mentionnés par L. de ROCHECHOUART : VII, 141.
- Yethro**, beau-père de Moïse, appelé CHO'AB dans les traditions arabes : IV, 393, n. 4.
- Yod** (le —) nabatéen ; lettre protégée

- forme, nouvelle forme ζ : IV, 181, VII, 157, VIII, 302 (*rect.* IV, 181); ses aspects variées dans un même mot (dédicace de MILET) : VII, 308; tatoué sur bras d'esclave (papyrus aram.) = p. é signe d'annulation ? : VIII, 299 (*add.* VII, 240), v. TATOUAGE.
- Yōseh**, n. pr. juif, = JOSEPH (TALMUD) : IV, 221; mosaïques de KEFR KENNA et de AÏN DOÛQ : IV, 347, VIII, 290 (*add.* IV, 347).
- Youbal**, v. LAMEK.
- Youdan**, n. pr. juif, יודן, épitaphe d'un רב יודן (nécropole de Joppé), p. é. originaire de Lydda ? : IV, 142; dans le TALMUD : IV, 221; à lire p. é dans l'inscr. hébr. de la σΥΝΑΓΟΓΗ de Kefr Ber'em : IV, 350, n. 1.
- Younès** (nebi —), n. l. (Palestine), mosaïque datée : V, 214, 289, v. SIDON.
- Yousa'** (sanctuaire d'El —) à Bousr; = JOSUÉ ? = p. é. héritier du dieu nab. CŒLĪ' AL-QAUM : V, 20, n. 5.
- Youstasas** chef samaritain, = p. é. le *Youstiya* arabe (Aboul Fath) chef de l'insurrection samaritaine : VI, 99.
- Z** (= s en ph. et néop.) γ = Ϟ, raison de ce changement phonétique = réaction des articulations fortes (k, t, p) sur la sifflante douce (γ) qu'elles suivent. Au contact des EMPHATIQUES ce γ = Ϟ passe lui-même au registre emphatique : = ζ. Reversibilité possible de cette loi : Ϟ primitif = γ au contact des articulations douces : VII, 92; comp. en grec ζ = σ : Πρεζ-διαν, Κοζμας, σοζμος, etc., cf. nab. קוזם : VII, 214 et n. 2.
- ZA** = p. é. début de *Zx[αχου...]? transcr. de זידקריה (inscr. gr. PÉTRA) : VI, 337.
- Zabdā**, n. pr. palm., זבדא, p. é. abrégé de זבדבול (raison PAPPONYMIQUE) : VII, 357; transcr. lat. au génitif *Zab-dae* : V, 79, v. ZABDIŌN.
- Zabdiŏl**, n. pr. palm., זבדיבול, tribu des Bené Zabdiŏl (inscr. bil. gr. palm.) : VII, 13, 357, v. ZABDĀ.
- Zαδιδωλος**, n. pr. palm., à lire ainsi au lieu de : * Αδιδωλου (inscr. gr.) = *עבדבול * inexistant : V, 95; dans bilingue (gr. palm.) : VII, 19.
- Zabdiŏn**, n. pr. gr. Ilaurān, ses rapports avec ZABDĀ; fait prévoir une forme nab. ou palm. זבדיון, cf. Μαλχιων = מלכיון : IV, 114, VIII, 287, (*add.* IV, 114).
- Zabo**, n. pr. africain, à rapprocher du n. pr. punique צבא : VIII, 74, v. NARGRANUS.
- Zacharie** (vision de), comp. du chapitre IV et de la *Sourate de La Lumière* : VIII, 195 —, v. CORAN.
- Zαδ(δ)ααθα**, n. l. (Palestine), = Ζα-ναθα de Ptolémée = 'AÏNES-SADAQA : VII, 267, v. ÉDIT DE BERSABÉE.
- Zahar Sarmasa**, envoyé samaritain à MAHOMET : VI, 99.
- Zalet**, castral T. S., = p. é. Ez-Zaouïé ? ou Kh. *Seiyad* : V, 74.
- Zakar, Zaker, Zakkoûr**, n. pr. sém., זכר sur cachets isr. : IV, 255, V, 34, VI, 216.
- Zakariya** (tell-), n. l. (Palestine), à rapprocher p. é. des ZAKKARI : IV 254, v. JARRES ISR., POIDS ISR.
- Zakkari** (le peuple des —), voisins et alliés des Philistins, = p. é. les DACHA-ἱῆνοι?? : IV, 250 —; cf. le nom de Zakro : VIII, 289 (*add.* IV, 251).
- Zebed**, n. l. (Syrie), inscr. trilingue (syriaque, gr. et arabe archaïque) : VIII, 93, n. 1, v. PÉRIODEUTE.
- Zebida**, n. pr. palm., זבידא, à vocaliser ainsi et non *Zebeida* ou *Zebaida* (ei = i) : IV, 85, 385; transcrit *Zebidæ* (génitif) dans inscr. rom. de Syrie : V, 79.
- Zē(δ)αγ(α)θη**, n. pr. f. (Syrie), = p. é. transcr. de l'aram. זקת « pieuse »; à lire ainsi plutôt que *Zea αγαθη*, dans inscr. de Biredjik : IV, 74.
- Zederia**, gastine (territoire de Tyr) = *Za'teriyé* ou *Zdheriyé* ? : V, 71.
- Zemzemiyé**, gourde arabe, cf. forme des ampoules de S^t MÉNAS; avec armoiries (2 crosses et boules = τσου-εῆς) et inscr. arabe « bonne santé » =

- formule pour les buveurs : VI, 361 —.
- Zenata** (tribu berbère des —), restée chrétienne sous les Musulmans; nom à rapprocher p. è. des *gentes* africaines? : VII, 143.
- Zénobie**, n. l. (Palestine), ville sur l'Euphrate réédifiée par ISIDORE sur l'ordre de JUSTINIEN : VIII, 87.
- Zénobie**, reine de Palmyre, mère de Ouahballath et fille d'ANTIOCHUS : VI, 292, 293, VIII, 295 (*add.* VI, 292), v. *ACHILLEUS*.
- Zénon**, philosophe grec; sa doctrine dans les textes arabes et son nom (parfois défiguré) : IV, 44-46; à reconnaître p. è. dans le *Lazan* de la *Chronique Samaritaine* : VI, 88.
- Zerah**, n. pr. m.; éponyme Biblique, v. *Adroa*.
- Zeus** (enfance de —), analogies avec l'enfance d'ABRAHAM : VII, 47.
- *Héliopolite*; dédicace gr. : IV, 48; ses rapports avec BAALMANCOD : V, 159, v. *Γενναίος*, *HÉLIOPOLITANUS*.
- *Hélios*, dans le Haurân, cf. « Beel-bôadros »? (inscr. gr. de Souf) : V, 45 —.
- *Naos*, à Dodone : *Zeus Naïos* = Zeus Temple, cf. *Zeus Bomos* et *Αιγαλας Αιγαλας* : VII, 81.
- *ορκίος*, président à la foi jurée : VIII, 147, v. *MITHRA*.
- *Ouranios*, v. *BAAL CHAMALM*.
- *Saphatênos*, dieu du SAFA (cf. *R.A.O.*, I, 16, II, 80 et *E.A.O.*, II, 28) : IV, 147, V, 49, 83, v. *TOPONYMIQUES* (vocables divius —).
- Zôbôxios*, n. pr. syrien, cf. *Zôbôxios* = palm. *זבֿי* : VII, 74.
- Ziph**, ville de Juda; son nom sur ANNES ESTAMPILLÉES (hébr. arch.) : *יִפֿ* et *יִיֿ* : IV, 6, 403.
- Zizé**, n. l. (province de la Balqa), son nom déformé dans documents turc et arabe : V, 147, v. *Mechatta*.
- ZΩΗ* (φωC), formule chrét., v. *CROIX*.
- Zoila**, *Zoïlla*, n. pr. f. = féminin de *Zωαλλος* n. pr. m., très répandu en Syrie : V, 286, v. *Zoïle*.
- Zoïle**, n. p. m., porté par le tyran de Dôra et répandu ensuite dans l'onomastique locale : V, 286, v. *Zôila*.
- Zostime**, philosophe, alchimiste; son traité en syriaque : VIII, 35, v. *ALOUKTE*, *ARISTOPHANE*, *ESOPH*, *THÉOCRITE*.
- Zoûr**, **Zouarou**, n. p. palm., *זור, זורר* (bustes *funéraires* Palmyre) : V, 43, 44.
- Zurum.**, n. pr. f. néop. ? .. *זרכר*, cf. le n. pr. m. *Zurumius* : V, 107, 108, 396 (*add.* p. 108).

INDEX DES AUTEURS CITÉS

DANS LES TOMES IV-VIII,

DU RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

- Abel** (le P. —), inscr. gr. de Bersabée : V, 370-371, VI, 123, n. 1, 124, n. 2, 127, 211, v. ÈRE DE Gaza et d'ELEUTHÉNOPOLIS, CALENDRIER des Arabes, NONNA; inscr. sémit. de Gaza et inscr. gr. de Bersabée : VII, 183-190, pl. II, n° 1, 2, 3, v. ÉDIT DE BERSABÉE, SAMARITAINS; inscr. gr. de 'Ain Sâmîé : VIII, 148, v. EUSTOCHIUS; [avec le P. Savignac :] inscription gr. de Rabbat-Ammon Philadelphie : VII, 147-155, VIII, 149-167, v. 'AMMAN, ASTERIA, ÉGERSIS, HERACLEION, MÉNANDRE, MAPTAN; inscr. arab. de Bosra : VII, 155-159, v. DOUCHANA A'RA, ΕΠΙΡΧΟΣ; inscriptions lat. et gr. du Haurân : VII, 178-182, v. ΑΣΜΟΣ, εἰς θεός, MÉTROPOLITE (Jean le); inscription gr. de Djizé : VIII, 79, 80, v. BIGOUMÈNE; inscr. gr. métrique du Negeb : VIII, 168 —, v. DONOTHÈRE.
- Adler** (E.-N.), *Une nouvelle chronique samaritaine, texte samaritain transcrit et édité pour la première fois, avec une traduction française* (1903) : VI, 87-107, v. CHRONIQUE SAMARITAINE, [avec Weill :] propose d'identifier Alsodo avec Auxerre : VIII, 297, (add. VII, 124).
- Arnold** (W. R.), *Additional Palmyrene inscriptions in the Metropolitan Museum of Art, New-York* : VII, 355-360, v. 'ALIYAT, DATES, QINIAN, TADMOR.
- Artin Pacha**, une *zemzémiyé* avec inscr. et armoiries arabes : VI, 361-364, v. TCHOUGÂN.
- Babelon**, *Les Perses Achéménides* : IV, 306, v. TYR; photographie de monuments palm. : V, 281-284, v. BUSTES FUNÉRAIRES, CHALMOU; moulage d'un cachet du Cabinet des médailles : VI, 116, v. LETTRES RETOURNÉES.
- Barton**, fouilles à Jérusalem : VIII, 288 (add. IV, 245), v. DELIR ES-SHAB.
- Baudissin** (C^{te}), *Studien zur Semitischen Religionsgeschichte*, Heft. II, 1878 : V, 322-334, v. ABD, ADONIS, BELUS, CAVERNES, ΕΠΟΣ, JÉRUSALÈM, MONTAGNES, QADACH, SADYCOS, SOURCES, TAMARIS, TONSURE; le dieu Echmoun : VII, 171-174, v. ASTRONOE, SADYCOS.
- Bauer**, liste des noms de vêtements chez les Arabes de Palestine : IV, 264-265.
- Bénédite**, *Horus légionnaire* : VI, 215-216; *La péninsule sinaïtique* : VIII, 202, v. SINAI.
- Berchem** (van), le titre de *El Hadhrat el-moutahhara* : VIII, 289 (add. IV, 285); l'éclairage de la mosquée de Méline : VIII, 219, n. 1, v. TAMIM R-DARI.
- Berger**, *Musée Lavigerie de Saint-Louis de Carthage, 1900* : IV, 198-203, v. ABRÉGÉS (n. pr.), CHINITUS, KROULDAH; inscriptions néop. : V, 105-109, v. VOEU, ZURUM; inscriptions ph. du temple d'Echmoun : V, 218-268,

- V. ASCLÉPIOS, BODACHTONET, CHAMIM**
ADDIRIM, DYNASTIE sidonienne, ECHMOUN
sar Qaderh, MICHAL, MONTAGNES, PRO-
TOCOLE ROYAL, QADERCH, ROI DES ROIS;
 épitaphes puniques : V, 313-322, v.
CHIBBOLET, CIRTHA, HIPPONE, MARCHAND;
 inscriptions néop. et pun. : VI, 212-
 213; inscr. néop. : VIII, 15-21, v.
SAMPE, VINDEX.
- Berthelot, Chimie du moyen âge** : VI,
 303-305, v. S'-EPHANE; *Archéologie*
et histoire des sciences : VIII, 35, v.
BUPPE.
- Bliss, ses fouilles** : à Tell Zakariya :
 IV, 7-18, 24-35, v. ANSES KSTAMPILLERS,
 NACEPH, POINS; à Tell es-Sâfi : IV, 19-21,
 v. TAILLE MÉDIÉVALÈ; au Tell de San-
 dahanna : IV, 152-153, v. ANSINOR,
 PLOMB, PTOLÉMÉE IV.
- Bloch, traduction de l'Histoire d'É-**
gypte de MAQRIZI : VII, 198-199, v.
CHOISÉ, GHAFRE, QARATIVÂ.
- Breccia (D'), calques et photographies**
 des inscr. de la nécropole juive
 d'Alexandrie : VIII, 59-71, pl. II-V.
- Bruel, publication de chartes du**
xiii^e siècle : VII, 197, v. GÉRARD.
- Brünnow, inscriptions gr. du Haurân** :
 IV, 113-122, v. ADRA'A, Ανεηλος,
 Χαημος, ΕΡΡΗΑΤΙΚΕΣ, ΙΠΠΗΚΕ, Κοκίφου,
 Μαλε : χαθη, Ομεζη, Ραββηλος, Σια,
 Ζανηδον, Zeus Saphaténos; estampage
 d'une inscr. gr. : VIII, 300 (add. VII,
 334), v. LIMITES; inscr. gr. de Souf :
 V, 15-21, VIII, 290, (add. V, 15),
 v. BAAL-BOSOR; [avec Euting :] inscr.
 nab. de Pétra : IV, 99-112, v. ATAR,
 MANBOU; [avec Euting et Do-
 mazewski :] *Die Provincia Arabia*
aus Grund zweier in den Jahren 1897
und 1898 unternommenen Reisen und
der Berichte früherer Reisender, t. I et
 II (1904-1905) : VI, 318-337, VII, 168,
 195, 202-208, v. ABBÉOC, ARABIE (pro-
 vince d'), TADJ.
- Brust, n, Études phéniciennes** (1903);
 L'inscr. de Siloé et celle d'Echmou-
 nazar, (1904) : VI, 162-167, 205, n. 2
 et 206, v. ECHMOUN (temple d'—),
 ECHMOUNAZAR, TABNIT, YATANMILIK.
- Büchler, identification de Βητομαρσζ**
 avec *Beit Marzeah* : IV, 276, 339-345,
 v. BAAL PEOR, MARZKAH, PISGAH.
- Buechler (Prof. —), observations**
 sur le nom de Leptis Magna : VI,
 401 (add. p. 47), v. LEPICIS.
- Cagnat, épitaphe latine d'El-Kantara** :
 IV, 217-218, v. ARCHERS PALMYRÉNIENS;
 inscr. gr. de Pouzzoles : IV, 226-
 227, v. THEOSEBIOS, SAREPTA; inscr.
 gr. de Rome : VI, 300, v. PHAENA; le
 mot *Puteolanus* : VIII, 301 (add. p. 78)
 [avec Besnier :] inscr. gr. d'Aphro-
 disias, d'Ephèse, de Pisidie : VIII,
 118, v. (l'abrév. gr.) KO, PIGMENTA-
 RIUS.
- Chabot, inscr. gr. de Balkis** : IV, 363-
 364, v. SÉPULCHRES; traduction de la
Chronique de Michel le Syrien : V,
 390-391, v. DIMAS; *Les évêques jaco-*
bites du VIII^e au XIII^e siècle d'après
la Chronique de Michel le Syrien :
 V, 29-32, v. ADRA'A, DARA; Scythia-
 nos : VIII, 287 (add. IV, 36); textes
 palm. : V, 40-42, v. HANOÛNA, NOMS
 PROPRES, CIRCONSTANCIELS; inscr. pal-
 myréniennes : VIII, 1-8, 300 (add.
 p. 6), v. 'AQBAL, B-D'A, DATES, HADIRA,
 HANNABEL, OLBANÈS; l'acclamation li-
 turgique : αἰος : VIII, 76, v. αἰος;
 inscr. bilingue (nab. — gr.) du Sinai
 [v. Willson] : V, 59-66, v. ADOPTIFS,
 DALET, PATRONYMIQUES, SURNOMS; inscr.
 grecque de Palmyre : VIII, 291 (add.
 V, 92) v. λογιστης.
- Chajes (H. P.); Beitrage zur nord-**
semitischen onomatologie (1900) : IV,
 218-224, v. ABOUDENMOS, 'AQIBÂ, EVO-
 δανος, Κλωπη(ς), MAMBOGAIOS, MAR-
 THA, PAREGORIOS, YÛSEN, YOUNOU.
- Chalandon, publication d'un diplôme**
 inédit d'Amaury I^{er}, roi de Jérusalem :
 V, 70-78, v. TEMPLUM DOMINI.
- Chapot, inscr. gr. de l'Osrohoène** :
 V, 368-369, v. KAIOUMAS; inscr. gr.
 de la région de 'Ain Tâh : V, 386-387,
 v. ARDOULA, Καφιλα, LIMITES.
- Charles (B B), inscr. gr. byzantine**
 du Negeb : VIII, 178, v. ANTIPATROS.
- Cheiko (le P. —) Histoire de Beyrouth**

- (en arabe) *d'après le manuscrit de Saleh ben Yahya* (1902) : VI, 1-30, v. BERTELEME MONOF, BORTON, CHAKARA, CHARTRE DES CROISÉS, DAMOUR, JULIEN, MONTFORT, SCRIBES; traduction arabe du traité grec sur l'orgue : VII, 375, v. MODRSTUS.
- Christie**, étude sur le dialecte arabe rustique de la Galilée centrale : V, 88-90, v. THÉRIAQUE
- Clercq** (de —), stèle d'Amrith : IV, 325-337.
- Cook** (S. A.), graffiti nabatéens de la Haute-Egypte : VI, 121, v. NABATÉENS.
- Coudere** (Camille), *Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart, évêque de Saintes en 1461* (1893) : VII, 125-141, v. ROCHECHOUART.
- Cowley**, papyrus araméen d'Éléphantine (= R. E. S., 491) : VI, 147-158, 260-267, v. KHALLEK, MILLER, PRÊTES D'ARGENT; ostraca araméens d'Éléphantine : VI, 158-162, VII, 240, v. BRAS, SYÈNE, TATOUAGE, TETOUUNI, YEB; [avec Sayre:] *Aramaic papyri discovered at Assuan* : VIII, 135-141, 299 (= add. VII, 240), v. MIBTAHYAH, OSTRACA, PAPYRUS, TATOUAGE.
- Cumont**, *Les religions orientales dans le paganisme romain* : VIII, 161, v. RÉVEIL DES DIEUX; le nom d'Orotal : V, 109-115; inscriptions gr. du Pont : V, 291-296; inscr. lat. de Bruxelles : VI, 199 — 202, v. COHORTES; inscr. palm. inédite de Bruxelles : VIII, 296 (add. VII, 32), v. DATES; nouvelle copie de l'inscr. gr. de 'Amman [v. Abel (le P. —)] : VIII, 121-125, v. EGÉRSIS, GYMNASIAQUE; inscr. gr. du Lucus Furrinae : VIII, 300 (= add. p. 51); le palais de Mechatta : VIII, 298 (add. VII, 206); l'abjuration des Musulmans : VIII, 299 (add. VII, 254); *Catal. codicum astrolog. graec.* (1904) : VI, 353-356, v. ALBERT LE GRAND, ÈRE CHALDÉENNE; *Etudes Syriennes* (1917) : VIII, 292 (add. V, 154), 293 (add. V, 386 et VI, 128), 298 (add. VII, 231), v. ARDOULA, DOUCHENUS, CAVALIERS (lieux), MITHRA, MOSAÏQUES, SILVIE.
- Dalman**, cachet au nom de Hauan : VI, 115, v. PATRONYMIQUES; objets épigraphiques de Jérusalem : VI, 167-174, v. ANSES ESTAMPILLÉES, FAUX, LÉGION X^e FRETRNSIS, LYCHNARIA, POIDS, SYNAGOGUES; le n. pr. nab. עבדעכנן, transcrit en gr. : VIII, 298 (add. VII, 215), v. Αἰδοομαιου.
- Daressy**, photographie et estampages de l'inscr. nab. de TELL ECH-CHOUDAFIYÉ : VIII, 229 —.
- Darier** (Gastou), *Les fouilles du Janticle à Rome; le Lucus Furrinae et les temples des dieux syriens* (1920) : VIII, 300 (add. VIII, 51).
- Dattari**, *Appunti di numismatica Alessandrina* (1902 : VI, 401 (add. p. 293), v. ACHILLIUS.
- Delaporte**, estampage d'une inscr. palm. : VII, 337-346, pl. V D, v. NABODA', PALMYÉNIEN (langue).
- Delattre** (le P. —), fouilles à Carthage [v. Berger] : IV, 198-203, 265-271, V, 49-51, v. RASOIRS, URNE PUNIQUE; épitaphe pun. de Himilkat : V, 66-70, v. SECOND (prêtre en —), VÊTEMENTS; monogramme sur anse estampillée : VI, 120, v. ABRÉGÉS (n. pr. —); épitaphe punique : VII, 38-40, v. ABRÉGÉS (n. pr. —); anse estampillée : VII, 145-146.
- Dickson** (Miss Gladys), *ossuaire de Nicanor* : V, 334-340.
- Diels**, l'époque de Héron d'Alexandrie [v. Rehnach] : VIII, 288 (add. IV, 136).
- Domaszewski**, collaborateur de Brunnnow : VI, 318-337, VII, 334.
- Doublet**, base de Délos avec inscr. gr. : VI, 288-289, v. HENRÉS-HERAKLÉS; dédicace à Hadad : VIII, 51.
- Dowling**, monnaie de Pella : VIII, 113-114, v. LUCILLA.
- Duchesne** (M^{re}), l'expression *tu autem* : VII, 138, n. 4.
- Durlighello** (Edmond), plaque d'or : V, 54, v. FAUX.
- Dussaud**, *Voyage archéologique au Saja et au Djebel Druze*, 1901 : IV, 166, 167-184, 196-198, VI, 298, v. ABDA-

- DOUSARÈS, 'ANAMOU, CHA'AL-QAUM, DOUCHARA, DYNASTIE nabatéenne, HERMAIOS, Φακιδανης, προμοιρος, RABBEL II, SAFATIQUES, SAHOUEI EL KHIDR, THOMASCHÉ, YOD; *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, 1903: V, 367, 368, 383-386, VI, 113, 301-302, VII, 388-394, VIII, 51, 288 (add. IV, 161), v. αὐτὶ αὐξίτω, BB, DIOCLÉTIEN, DUEL (en araméen), GADWA, HADAD, Ιαμουρας, ΚΟΥΜΑΙ, MAXIMIE, SIGLES; inscription nabatéo-arabe de Nemara: VI, 305-310, v. ROI DE TOUS LES ARABES; monnaie d'Adraa: VI, 333-334, v. BÉTYLÈS: *Cantique des Cantiques*, 1919: VIII, 292, (add. V, 127) v. CHALMOU; la déesse Astronoé: VIII, 293 (add. VII, 172); le soleil et la lune chez les musulmans: VIII, 299 (add. VII, 255); dynastie nab.: VIII, 247, n. 3, 250, n. 2, v. RABBEL II.
- Ebersolt**, autre manuscrit grec de l'abjuration des musulmans [v. Montet]: VIII, 299 (add. VII, 255).
- Euting**, *Sinait. Inscr.*: VI, 184-192, v. CÉSARS, DROIT des pauvres, INSCRIPTIONS sinaitiques, RABBEL II; *Epigraph. Miscellen*, II [v. Waddington n° 2566]: VII, 54-76 (p. 60 grav. estampages inscr. gr.), 163-167, 174-178, v. ÉDIT d'Agrippa II, εὐεργεσι, HADRIEN, PALMYRE, Υἱὸς ΒΟΘΩ; papyrus araméen d'Égypte (= R. E. S., 361 et 498): VI, 221-246; [avec Brünnow:] inscr. nab. de Pétra: IV, 99-112; inscr. nab. C. I. S., II, n° 466: VI, 270-273; chargé de la partie épigraphique du livre de Brünnow: VI, 318-337, v. ARABIE. *Nabataische Inscr.*: VIII, 262, v. DYNASTIE NABATÉENNE.
- Ewing** (R^d—), copie figurée de l'inscription gr. de Trachonite (Wadd. n° 2440): VI, 286, v. OÏENÈS.
- Férotin** (Dom —), *Le véritable auteur de la « Peregrinatio Silviae »*: la vierge espagnole Elheria: VI, 128-144, v. JÉRÔME (S^t—).
- Fischer**, inscr. hébraïque de l'aqueduc de Siloé [reprend la conjecture, émise par M. Clermont-Ganneau (R. A. O., I, 294 et II, 285), sur la disposition matérielle du texte]: VI, 108, 109, le sirr sanctifié: VII, 200-202, v. MYSTÉRIUM, SIRR.
- Fraenkel**, valeur du mot nesr en arabe: VII, 381-383; noms gréco-sém.: VIII, 294 (add. VI, 214).
- Galtier**, *Contribution à l'étude de la littérature arabe-copte*: VII, 369-313, v. 'AÛF, BETHESDA, DACIANUS, GEORGES, JÉZABEL, TARABO.
- Gauckler**, inscription rom. de Ksar Tarcine: V, 194-200, v. CENTENARIUM; cippe sculpté avec inscr. bilingue (néop. et lat.): VI, 377-390. v. BAAL, GALÈS, NÉOPUNIQUE (al-hahet), NIRTAHAN, PRÊTRESSES; inscriptions du Lucus Furrinae [v. Cumont, Darier]: VIII, 51-58, 300, (add., p. 51), v. HADAD.
- Gayet**, *inscriptions grecques d'Antinoé*: V, 371-372, v. APOLLON.
- Germer-Durand** (Le P, —), inscription grecque (= Wadd. n° 1878): IV, 51-53, v. ABILA DE LYSANIAS; inscription gr. de Damas (= E. A. O., II, 149): IV, 82-83, v. METROPHANÈS; inscription rom. de l'aqueduc de Jérusalem: IV, 206-210, v. LÉGION X^e FRETENSIS; fragment de la carte mosaïque de Mâdebâ: IV, 278; stèle de Bâb el-Ouâd: V, 185, v. ΧΟΡΙΩΥΤΕ-Σ(ΟΙ —); exploration archéologique entre 'Amnân et Bosra: VI, 212, v. LÉGATS, MILLIAIRES; inscription gr. de Esdoûd: VII, 208-212, v. αὐτὶ; inscription gr. [v. Domszewska]: VII, 334, v. Αἰῶν.
- Ghislanzoni**, inscriptions du Lucus Furrinae: VIII, 300 (add. p. 51).
- Golénischeff**, papyrus relatant le voyage de Ounou Amon en Phénicie: IV, 250, v. ZAKKARI; cachet phénicien: IV, 257, v. SCHAUX.
- Grégoire**, nouvelle lecture de l'inscr. rupestre du Sinâï: VIII, 76-78, v. AÏLA, NONNA; nouvelle copie de l'inscr. araméo-grec. de Cappadoce: VIII,

- 296-297 (add. VII, 77), v. MAOR, RAB
HEILÄ.
- Grünhut**, *die Reisebeschreibungen des
R. Benjamin von Tudela nach drei
Handschriften aus dem 13 und 14.
Jahrhundert stammend und allen
Druckwerken editiert, etc.* (1903-1904):
VII, 114-124, v. BENJAMIN DE TUDÈLE.
- Hartmann**, le roi de « tous les
arabes » : VIII, 295 (add. VI, 305).
- Heron de Villefosse**, la mosaïque
de Sainte-Colombe-lez-Vienne : VIII,
290 (add., IV, 398), v. LYCOURGUE, VIGNE.
- Heuzey**, bas-relief du Louvre : V, 154-
162, v. BAS-RELIEFS Palmyréniens,
DEUX cavaliers et dits « d'un tel »,
GENNAP, MAZZABANAS [avec Le-
drain :] stèle d'Oumm el 'Aouamid :
V, 148-154.
- Hirschberg**, explication erronée d'un
passage de la *Nouvelle chronique sa-
maritaine* : VII, 378-379, v. MAHOMET.
- Houdas**, *Histoire du sultan Djeldal ed-
din Mankobirti, prince du Kharez-
m, par Mohammed en-Nesdwi* : IV, 62,
n. 2, v. KARAK, NAMLAKA.
- Huart**, *Le livre de la Création et de
l'Histoire* : IV, 42-46, 53-57, VII, 40-
53, v. CRÉATION; l'abjuration des
musulmans [v. Montet] : VIII, 299
(add. VII, 254).
- Jaussem**, *Coutumes arabes aux envi-
rons de Mādaba* : IV, 339, V, 383, v.
DROIT DE PROPRIÉTÉ, TOITS; traditions
arabes au pays de Moab : VIII, 28-
34, v. BAÏQÀ, HOBAL, PLUIE, QOPH, TANIT,
VIEILLE (les jours de la —); [avec le
P. Vincent :] inscription gr. chrét.
de Gaza : V, 57-59, v. SOREBIOS [avec
le P. Savignac :] estampage d'une
inscr. gr. de Palmyre : VIII, 291
(add. V, 92), v. μητρῶ[av]; *Mission
archéol. en Arabie* (t. II) : VIII, 174,
175-176, 246, v. DROMEDARI, ÉPITROPHES,
ULPIANUS, PROLÉMA; inscr. libyenne :
VIII, 238, v. APHEAL, WADD.
- Jouquet**, stèle d'Echmounin : VI,
213, v. 8 B, Χαλαρανή;
- Kautzsch**, « eau de « Chema' servi-
teur de Jérusalem » [v. Ronze-
valle] : VI, 294-297, v. ποίη[ς], ami,
frère, du).
- Köhl** [avec Wätzinger :] *Antike
synagogen in Galilaea* : VIII, 290 (add.
IV, 345), v. PAVEMENTS.
- Kohler**, *deux projets de croisade des
xiii^e-xiv^e siècles* : VII, 199-200, v.
BIR EL-QÂDH; époque de la guerre
entre Samaritains et Chrétiens : VIII,
293 (add. VI, 99).
- Krauss** [avec Perles :], *Lehrwoerter* :
VIII, 304 (= add. p. 119).
- Kuemmel** (A.), *Materialien zur Topo-
graphie des Allen Jerusalem, Karte
und Begleittext, 1906* : VIII, 24-28,
v. AQUEDUCS, BACHOÛNÂ, JÉRUSALEM,
KEROUS, PRISON DE JÉSUS, SELOUÂN.
- Lagrange** (le P. —), manuscrits gr.
publiés par Papadopoulos Kerameus :
IV, 67-68, v. CEDAR, ETIENNE, (St); le
Phoenikon : VIII, 288 (add. IV, 190 ;
pierres sacrées des cultes sémitiques :
IV, 247-250, v. AUTEL, BÔMOS, MADBA-
CHOS, MOFAN, NQÏB NEPRECH, SACRIFICES
humains, TRÔNE; la parenté de Men-
neas avec Neteiros : VIII, 289, (add.
IV, 250); inscriptions ph. : V, 34,
VI, 216-217, v. ABRÉGÉS, SNR; textes
palm. : V, 35-40, v. ATERGATIS, BUSTES
FUNÉRAIRES, HANOÛNA (?), QOQAR, Σα-
ραρα; inscription gr. en mosaïque
du Mont des Oliviers : V, 181, v.
MÉLANIE; inscriptions ph. du temple
o'Echmoun à Sidon : V, 221-267, v.
ECHMOUN (*temple d' —*); estampage de
l'inscr. gr. de 'Ammân [v. Abel, (le
P. —)] : VII, 153-154, v. GYMNASIAROU;
édit de Bersabée, *fragment n° 5* :
VII, 257-284, pl. IV, v. ÉDITS; itiné-
raires de Nakhelâ Pétra : VII, 285-294,
v. SALADIN.
- Landau** (von), fouilles sur l'emplace-
ment du temple d'Echmoun à Sidon :
VI, 338-353, 375, v. DYNASTIE sidonienne,
PHÉNICIEN (*langue*), PRINCE HÉRITIER,
ROI DES ROIS, YATANMILIK; inscrip-
tion ph. de Khân el-Khalde : VII,
373; cachet ph. au nom de Phar'och :
VII, 374; inscription ph. d'Echmoun

- nazar : VII, 375 ; sens du mot sem. *Khoçt* : VII, 376-377.
- Ledrain**, inscriptions ph. des stèles d'Oumm el-'Aouâmid [v. Hutzey] : V, 150-154, v. MALAK-ASTARTÉ.
- Lejay**, identité et époque de l'auteur de la Peregrinatio dite de Ste Silvie : VIII, 293 (add. VI, 128).
- Lévy**, (Isid.), cachets isr. : IV, 258-261, v. SCHAUX.
- Lidzbarski**, *Ephemeris für semitische Epigraphik* : IV, 87-97, 192-196, 210-216, 266-271, VI, 395 (add. p. 11, 14, 16), 396 (add. p. 18, 19), VIII, 70, 133-135, 288 (add. IV, 217), 214 add. VI, 220), 296 (add. VI, 392), 300 (add. VII, 296) v. ALLAT, AMRAT, FORMULES, HANAN, HAOUT, INSCRIPTIONS palm., KOP, LOG, MILKAT, NAMPULUS, OSTRACA, PHAR'UCH, FOIOS, PENIQUES (noms pr.), SURCHARGES, TABELLAK DEFIXIONIS : *Handbuch*, etc... : IV, 107, V, 178, VII, 97, n. 1, v. ATERGATIS, IEEËX, PORTIQUE ; inscriptions ph. du temple d'Echmoun à Sîdon : VI, 162-167, v. YATAMNLIK.
- Lindsay**, le mot punique *mu* chez Plaute : IV, 216
- Littmann** (D' E.), chargé de la partie semitique dans les *Publications of the Princeton University Archaeological Expeditions to Syria* [pour le grec v. Prentice], première expédition 1899 1900 : VII, 25-38, v. APHKAL, 'AZIZOU, BAS RELIEFS palm., BEL, B-NÉ-DICTION, COHORTES, ZOPPOU, DÈS-È NABATÉRNNE, BI-RON, NEBOZABAD, QINIAN ; expéditions suivantes 1904-1905 et 1909 : VI, 316-318, VII, 213-217, VIII, 257-267, v. ABD'OBODAT, ABBA'ANA ALLAT, A'RA, CASTELLA, DYNASTIE NABATÉRNNE, EL-OZZA, HAMMAN, LYCORGUF, RAB'ATÂ, RABBEL II, REJER, SAHOUEI, SALM. SI', TOBIE, T. IBUS ; inscriptions palm. : IV, 374-402, v. BAS-RELIEFS palm., CAVALIERS, CHAT'AL QAUM, ENFANTS, PALMYRÉNIEN (langue), PATRONYMIQUES, THIA'SK, VIV, ZABIDA ; communication particulière : V, 179, v. CHAT'AL-QAUM ; le sens du mot *mes-kin* : VI, 57-58, v. HETWZEIOV.
- Longpérier** (Ad. de), *Œuvres* : VIII, 183. — v. LAMPES.
- Løytved** (J.), estampage d'une inscription rom. de Nîna : IV, 288 ; estampages et photographies d'une inscr. égypto-ph. de Byblos : VI, 74-78, pl. II, v. ABIRAL, CHECHONQ, EGYPTÉ ; statuette de bronze de Jupiter Héliopolitainus : VI, 78-80, pl. I.
- Lucas**, inscription gr. de Djerach : V, 310-313, VIII, 293 (add. V, 307), v. GYMNASTIQUE ; inscriptions grecques, latines et médiévales recueillies par M. von Oppenheim en H^e Syrie et Mésopotamie : VII, 217-236, VIII, 287 (add. IV, 75) v. ACCLAMATIONS, BARBACANE, CONTIQUE DES CANTIQUES, COOPÉRATION, EUPHRATE, FONCTIONNAIRES (byzantins), IXEYC, KATOYMAZ, KATOZOI, MÉTROPHANÈS, NICHOLE LOHNE, ΠΛΑΤΑ ex θεου, PSALMES, SAMP. SIGLES.
- Macallister**, inscription gr. de Tell Sandahanna : IV, 237-240, pl. I, A, v. SINE ; nouveau fac-similé de l'inscr. gr. de Pachomios (= R. A. O., V, 166) : V, 387-389, v. PENTECÔTE ; inscription gr. de 'Ain Sâmie : VIII, 88-93, v. FESTOCHIUS ; milliaire romain de Yab'oud : VIII, 93-94 ; fouilles de Gezer : VIII, 103-112, v. POIDS, PY, TOBIE.
- Marquart**, inscription arameo-gr. de Cappadoce [v. Grégoire] : VII, 77-9, v. MAGE, MITHRA, SANGARIOS, STRATÈGES.
- Mastermann**, l'embouchure du Jourdain dans la Mer Morte : VIII, 292 (add. V, 267).
- Mathoisleux** (Méhier de), inscriptions romaines de Leptis Magna : VI, 41-56, v. CAELESTIS, CALPURNIUS, CRE-DIT, MAUSOLÉA, SIGNES LAPIDAIRES ; estampages de l'inscr. néop. datée du proconsulat de L. Aelius LAMIA : VII, 86-114, pl. I, A, B.
- Merlin**, inscriptions romaines de Dougra : VI, 119, 120, v. CAELESTIS, NAMPHAMO ; estampage de l'inscr.

- néop. d'El-Kef : VIII, 17-21, v. VIN-
DEX.
- Merrill** (Selah), flèches anciennes dans
la forteresse de David, à Jérusalem :
V, 55-56.
- Millet**, inscription gr. chrét. de Lem-
nos : VI, 357-359, v. *ααλευτα*; expli-
cation d'un monogramme sculpté sur
linteau de porte au M^t Athos : V,
359-361, v. NICKPHORE.
- Monceaux**, plombs commerciaux :
VI, 59-64, v. MONOGRAMMES, TES-ÈRES.
- Montet**, ancien rituel grec pour l'ab-
juration des Musulmans [v. Cu-
mont] : VII, 254-257; *Études Orien-
tales et religieuses*, 1917 [v. Huart] :
VIII, 299 (add. VII, 254).
- Mordtmann** (J. H.), *Palmyrenisches*,
1899 : VII, 366-367; dédicace bilingue
(gr. et nab.) de Milet [v. Lidzbarski
et Littmann] : VII, 305-329, v. SYL-
LAKOS.
- Moret**, *Rituel du culte divin journal-
lier et Caractère religieux de la
royauté pharaonique* : VIII, 253 — v.
nom (imposition du —).
- Morgan** (de), alabastra israélites trou-
vés à Suse : VII, 294-304.
- Moritz**, nouvelle copie des inscr. gr.
et lat. de Yabroud [v. Euting] : VII,
238-239, v. ÉDIT d'Agrippa II.
- Müller** (D. H.), examen d'un graffiti
ph. d'Abydos [avec Miss Murray] :
VI, 391-397, v. ANADUS, VISION.
- Murray** (Miss Margaret A.), *The Osi-
reion at Abydos* [avec D. H. Müller
partiellement] : VI, 391-400, v. FOR-
MULES, OSIRIS.
- Musil** (Dr Alois), *Kusejr 'Amra und
andere Schloesser oestlich von Moab*,
topographischer Reisebericht, 1902 :
V, 115-120, M. M'CHATTA, MÈPHA'AT,
QOUSEIR 'AMRA, SEPT DORMANTS, SYKO-
MAZON; les ÉPITROPHES nabatéens : VIII,
176-177.
- Nau** (l'abbé —), rédaction syriaque
du martyre de St Léonce de Tripoli :
IV 134-136, v. CRATÈRES; identification
de la ville de Qedar = Césarée : VIII,
287 (add. IV, 68), églises de Galilée
attribuées à Ste-Hélène : VIII, 200-290
(add. IV, 356); le temple de Qainan :
VIII, 292 (add. V, 184), v. QINIAN.
- Newberry**, *Scarabs, an Introduction
to the study of Egyptian seals and
signet rings*, 1906 : VII, 143-337, v.
SCARABÉE.
- Omout**, *Missions archéologiques fran-
çaises en Orient* : V, 299, v. MENA-
GADEM, SOFSAP.
- Perdrizet**, bas-relief de Macédoine :
VI, 215, v. AENOULES; le mot *μημοριον* :
VII, 196; le comte Patricius : VII,
196; omet de dire que l'explication
d'αυσι avait été déjà proposée par
M. Clermont-Gauneau : VII, 211, n. 1;
relevé des proscriptions d'Abydos :
VIII, 296 (add. VI, 393), v. APPARI-
TIONS.
- Pilcher**, *Coin of Gaza, and the vision
of Ezekiel* : VIII, 301 (add. p. 129),
v. JEHOVAH; poids à légende israhélite :
VIII, 301 (add. p. 105), v. PY.
- Pinches**, *Observations sur la religion
des Babyloniens 2.000 ans avant
J.-C.* : IV, 323-325, v. INA-QAT-CHA-
MACH, ITTI-ÈA, MYTHOLOGIE, SINMAGIR,
SOLEIL, TONN.
- Pognon**, *Inscriptions mandaites des
coupes de Khoubir* : IV, 35 41, 47,
v. CATHARES, EMPROCLE, MANICHÉENS;
Inscriptions sémitiques, etc. : VIII, 289
(add. IV, 248), v. MOTAB; estampages
des inscr. gr. de Qennesrin : VIII,
81-88; estampage de l'inscr. de Zeus
Bômos : VIII, 288 (add. IV, 165).
- Praetorius**, épitaphes d'Echmounazar
et de Tabnit : VI, 204-208.
- Prentice** (Dr —), inscriptions gr. du
tombeau de Diogène : VIII, 287 (add.
IV, 122); estampage de l'inscr. gr. de
Palmyre WaId. n° 2572 : V, 177-178,
VI, 31 —, v. ΕΡΩΣ, ΙΑΙΘΑΣ; *Bishop
Pococke and the tomb of Aedtrapsas* :
VIII, 47-50, v. DIEUX dits « d'un tel »,
METIERS, TYCHÉ; [avec Littmann :]
nouvelle copie de l'inscr. gr. publiée
par le P. Rouzevalle : VI, 401 (add.
p. 40), v. Sémiramis; collabore avec
Butler et Littmann aux expédi-

- tion^s archéologiques de l'université de Princeton : VII, 213 —, VIII, 298 (add. VII, 217).
- Prosper** (le P. —), calque de l'inscr. hébr. de Kefr Kenna [v. Ronzevalle] : IV, 372, pl. II B; inscriptions gr. chrét. du Mont des Oliviers [v. Lagrange] : V, 163-169, v. APPARITION DE L'ANGE (sanctuaire de l'—), PENTECÔTE; estampage d'une inscr. gr. des environs de Betsabée : VI, 122, v. CALENDRIER dit « des Arabes »; nouvelles inscr. grecques chrét. du Mont des Oliviers : VI, 144-146, v. DIACONESSES, PHOBT; estampages de nouvelles inscr. de Palestine : VI, 182-198, v. ANTONIN, FAUX, FUNÉRAIRES (formules —), HADRIEN, LÉGIONS.
- Puchstein**, inscription romaine de Nihā : V, 79-84, v. MISERNUS, TATOU ΘΕΟΥ; copies et estampages d'inscriptions palm. publiées par M. Sobernheim : VII, 1-24.
- Ramsay**, *Studies in the history and art, etc.*, 1906 : VIII, 114-116, v. SEPULCHRES.
- Raynaud** (Gaston), *Les Gestes des Chipriotes* : V, 381, v. HAMELIELOT.
- Reinach** (S.), inscription gr. de Dôra : V, 285-288, v. ÈRE de Pompée, ZÔILA; époque de Héron d'Alexandrie : VIII, 288 (add. IV, 136).
- Reinach** (Th.), Zeus Naos : VII, 81-83, v. BÔMOS; traductions de Fl. Josèphe (textes de MÉXANDRE et de DIO) : VIII, 151 —, v. ÈGÉSIS, HÉRAKLÈS; propose de corriger paléographiquement le texte du SYNCHELLE relatif à BARCOCHÉBAS, correction peu plausible : VIII, 276-278, v. ΜΟΝΟΓΕΝΗΣ(Ο).
- Renan**, émet l'hypothèse d'un sens messianique à prêter au qualificatif de ο μονογενής donné à BARCOCHÉBAS : VIII, 274-276; *Mission de Phénicie* : V, 1-8, 212-217, 288-289, 290, VI, 312, v. BALANÉP, DEIR SEM'ÂN ÈRE de Tyr, ΟΥΜΩ ΕΛ-ΑΟΥCΑΜΙD, SIDON (inscr. gr.), YOUNES (Nebi —).
- Revillout**, *Lettres sur les monnaies égyptiennes* : VIII, 295 (add. VI, 264) v. ΠΤΑΗ.
- Ricci** (M. Seymour de), inscriptions judéo-gr. d'Alexandrie : VII, 144-145, v. ΕΥΧΟΛΙΟΣ; bilingue (lat. gr.) d'Alexandrie : VII, 159-162, VIII, 298 (add. VII, 161), v. AGRIOPHAGES; autre inscr. juive (en grec) d'Alexandrie : VIII, 294 (add. VI, 170).
- Robinson** (David, M. —) inscription gr. de Sinope : VII, 237, v. FONCTIONNAIRES byzantins.
- Rohaut de Fleury**, *La messe* (t. VI) : VIII, 191 —, v. LAMPES.
- Röhricht**, *Gesch. des Königreichs Jerusalem* : VII, 285-294, v. SALADIN.
- Ronzevalle** (le P. —), photographie de la mosaïque à inscr. hébr. de Kefr Kenna : [v. Saint-Aignan et Prosper] : IV, 346, pl. II, v. SYNAGOGIQUES; copies des inscr. ph. du temple d'Echmoun à Sidon [v. Berger] : V, 217-267; dédicace bilingue (gr. et rom.) à Baal Marcod : VI, 35-41. v. JUNON, MÉTIERS (noms de), SÉMIRAMIS SIMA, SOEMIAS; inscription palmyrénienne : VI, 113, v. NEBOLÀ, NEBOZÀ; question historique soulevée par l'apparition du cachet au nom de « Chema' serviteur de Jeroboam » [v. Kautzsch] : VI, 295, v. ROÏ (fils, ami, etc. du —).
- Roulin** (Dr), annotations aux *Relat. des Voyages* de Reinaud : VII, 383-384, v. POISSON VOLANT, REQUINS.
- Rouvier** (Dr), inscriptions ph. du temple d'Echmoun à Sidon : VI, 162, 166-167, v. DYNASTIE sidonienne, YATANMILIK; l'antique Balanée : VI, 310-314, v. LEUCAS.
- Sachau**, *Drei Aramaische Papyrusurkunden aus Elephantine, 1907* : VIII, 128-132, v. PAPYRUS; inscription gr. de Sadad : IV, 84-85, v. ΑΥΘΟΣ, ΖΕΒΛΟΑ.
- Sahuguet** (Fournier de), estampage d'une inscr. lat. de Djerach : VIII, 78-79.
- Saint-Aignan** (le P. Paul de) monnaies et photographies du sceau de la léproserie de Saint-Lazare à Jérusalem

- saïem : IV, 242-246, pl. I, D, E, v. LADRE (St); croquis indiquant la position de la mosaïque à inser. hébr. de [Kefr Kenna (v. Ronzevalle) : IV, 357-360, v. SYNAGOGUE; prononciation et orthographe du nom de 'Aramta : V, 372; photographies et estampages d'inscriptions ph gravées sur deux statues découvertes à Oumm el-Aouâmid : V, 373-378, v. INSCRIPTIONS cachées; copie d'une inscr. gr. de Snea : V, 378-379 (grav.), v. NUMÉRATION.
- Salmon**, *Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Égypte* : VI, 364-372, v. BARBE (Ste), ÉGLISES CHRÉTIENNES.
- Sauley** (F. de), *Numismatique de la Terre Sainte* : IV, 299-300, 308, n. 1, VII, 149-150, v. ACTIA DUSARIA, AMMÉN. ASTERIA, CHAR, PENTAÉTÉRIQUE, SEBASTIA.
- Savignac** (le P. —), inscriptions latines trouvées à Jérusalem (v. Prosper) : VI, 198-199, v. HADRIEN; inscriptions diverses de Palestine : VI, 208-209, 211, v. ÉDIT DE BERSABÉE, LÉGIION X^e FRENTENSIS, OSSUAIRES, PELLA, SATURNUS; [avec le P. Abel :] inscription gr. de Rabbat-Ammon Philadelphie : VII, 147-155; inscription nab. de Bosra : VII, 155-159; inscriptions lat. et gr. du Haurân : VII, 178-182; inscription gr. de Djizé : VIII, 79-80; [avec le P. Jaussen :] *Mission archéologique en Arabie* (t. II) : VIII, 174, 175-176, 246, v. DROMEDARI, RABBEL II; inscription gr. de Palmyre : VIII, 291 (add. V, 92), v. μητρο[av].
- Sayce**, graffito aram. d'Égypte : VI, 267-270 v. PETPHTAN; [avec Cowley : *Aramaic papyri discovered at Assuan* : VIII, 135, 299 (add. VII, 240).
- Schulten** (A.), *Die Mosaikkarte von Madaba* : IV, 272-283, v. Βητομαρσεα, MADABA, ONOMASTICON, SAREPTA, SYCHAR, TEABATHA.
- Schumacher**, relevés d'inscr. gr. de Syrie : IV, 159-162, v. MAIN, Θαμνη; découverte d'une inscr. gr. de Djerach : V, 307-310; fouilles à Megiddo : VI, 294 —, v. Kautzsch et Ronzevalle.
- Séjourné** (le P. —), inscriptions gr. de Mzérîb et Naoua : V, 170-171, v. HÉRAKLÈS, VIPSANUS.
- Sellin**, inscriptions grecques de Palestine [une de ces inscr. = R. A. O., I, 18, n° 28 et E. A. O., I, 142] : IV, 162-164, V, 129, v. SYLVAIN.
- Simonsen**, *Sculptures et inscriptions de Palmyre 1889* : VII, 368, v. TIMAIOS.
- Smith** (Adam), inscriptions gr. du Haurân : V, 11-29, v. APOLLOPHANÈS, ARTÉMIS, FUNÉRAIRES (formules), γραμματω, HÉRAKLÈS; stèles égyptiennes du Haurân : VIII, 291 (add. V, 21).
- Sobernheim**, inscription palm. = R. E. S., 30] : IV, 166-167, 203-206, v. APHEAL, ARSOU, AZIZOS, BAS-RELIEFS palmyréniens; déchiffrement des inscr. palm. recueillies par M. Puchstein : VII, 1-24, v. BEL, BENI, ÉPIMÉLÉTIS, GAD, Ιαριβωλης, KAMRIBE, LÉGIIONS, 'Ooë, ORICHALQUE, PORTIQUES, SÉNAT, STATUES HONORIFIQUES, SYMPOSIARQUES, TESSÈRES, TRIDUS.
- Spoer**, *Palmyrene inscriptions found at Palmyra in April 1904* : VII, 346-352, v. NEPHECH, POUA; tessères palmyréniennes : VII, 360-366, v. BEL, LITEK.
- Sterrett**, *The Wolfe expedition to Asia Minor* : IV, 69-78, V, 90-105, 159, VII, 144, v. DATES (libellé des-), HARAC, MILLIAIRES, πολλὰ τα ετη, PORTIQUES, Προνατον, RESAPHA, SÉPULCHRES, Θαιμισας, ξενοι Τεκμορειοι, Ζαβδωλος, Ζε(δ)αγ(α)θη; *Epigraphical Journey in Asia Minor* : V, 173-176, v. CARANDÉROS; inscr. gr. byzantine du Nebel : VIII, 180, v. ANTIPATROS, PANTASIA.
- Tannery**, époque de Héron d'Alexandrie : IV, 136-137.
- Torrey**, inscriptions ph. du temple d'Echmoun à Sidon : V, 259-262, 297, VI, 162-167, v. BODACHTORRE, CHAMIM ADDIRIM, DYNASTIE sidonienne, RESEPE, YATANKILIK; cachetau nom des Yehou-

- cha' fils de 'Asayahou » : VI, 115, v. SCEAUX; *Four Palmyrene epitaphs* : VII, 353-355, v. BAÏNÂ, EGYPTIENNE; poids à légende israélite : VIII, 301 (*add. p. 105*), v. BEQA'.
- Vassel**, fragment de dédicace punique : VIII, 95-99, v. ABRËSS (u. pr. —), LIT DIVIN. PILLÉS-MELQART.
- Villefosse**, mosaïque de Ste-Colombe-lez-Vienne : VIII, 290 (*add. IV, 398*).
- Vincent** (le P. —), fragment d'inscription gr. de Gaza : IV, 79-80, v. ÈRE de Gaza, TOMBEAUX; dolmens et monuments de pierres brutes en Palestine : IV, 261-262; inscription gr. en mosaïque de Beit Sourik : V, 46-48; cachet au nom de « Chema', serviteur du roi » : VI, 114-115, v. TRAITs, ROI; objets épigraphiques de la coll. Ustinow : VI, 174-182, v. INSCRIPTIONS coufiques, POIDS, SIGLES, TESSÈRES; lecture conjecturale d'un mot de l'édit de Bersabée : VII, 329; [avec le P. JAUSSEN], inscription gr. chrét. de Gaza : V, 57-59, v. SO-SIBIOS.
- Vogüé** (M^{rs} de), *Syrie centrale, Archi-tecture* : IV, 122-130, v. DIOGÈNE, *Mélanges d'archéologie orientale* : IV, 255, v. ZAKAR; *Répertoire d'Épigraphie Sémitique* nos 246, 247, 248, 438 : VI, 246-260, v. ARTAXERXÈS, ASSOUAN, MITHRIDATE, PAPYRUS ARAMÉENS.
- Vollgraff**, inscription gr. d'Argos : VI, 314-316, VIII, 295 (*add. VI, 314*), v. SÉPULCHRES.
- Waddington**, v. INSCRIPTIONS GRECQUES.
- Warren** (Sir Charles), ses fouilles à Jérusalem : IV, 1, v. ANSES ESTAMPILLÉES; inscriptions relevées en Syrie : V, 347-349, v. HERMON.
- Watzinger** [avec Köhl :], *Antika synagogen in Galilaea* : VIII, 290 (*add. IV, 345*).
- Wellhausen**, le nom de Chalmou : VIII, 292 (*add. V, 127*).
- Wilson** (Sir Charles), épitaphes de Karak : IV, 80-82, v. NONNA; pavements dallés des synagogues de Palestine : IV, 351, v. KERR KENNA; moulage de l'inscription bilingue (uab. gr.) du Sinaï [v. CHABOT] : V, 61-66, pl. IV; dessin de l'autel découvert à Kadès : V, 341-346; l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte : VIII, 292 (*add. V, 267*).
- Winckler**, les nouvelles inscr. ph. du temple d'Echmoun à Sidon : VI, 338-353, v. DYNASTIE sidonienne, PHÉNICIEN (langue), PRINCE HÉRITIER, YATAN-MELIK.
- Wright** (Prof. Th. F.), poteries rhodiennes en Palestine : IV, 240-241, v. ANSES ESTAMPILLÉES.
- Wright** (G. F.), l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte : VIII, 292 (*add. V, 267*).

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

Pages.

- 61. Inscription sémitique d'Alexandrie (A).
 - 66. Inscription sémitique d'Alexandrie (B).
 - 69. Inscription sémitique d'Alexandrie (C).
 - 103. Poterie estampillée (inscription israélite).
 - 105. Poids en marbre avec inscription israélite.
 - 122. Inscription grecque de 'Amman (nouvelle copie).
 - 230. Inscription nabatéenne de Tell ech-Chougâfiyé.
-

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

- I. 1 et 2. Bustes palmyréniens avec inscriptions.
 - II. Épitaphe de 'Aqabyah fils de Elyo'enal (nécropole juive d'Alexandrie).
 - III. Inscription araméenne de la nécropole juive d'Alexandrie.
 - IV. Épitaphe de Psyllas (nécropole juive d'Alexandrie).
 - V. Épitaphe araméenne de la nécropole juive d'Alexandrie.
 - VI. Inscription gréco-nabatéenne de Milet.
 - VII. Inscription nabatéenne d'Égypte.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
§ 1. — Nouvelles inscriptions palmyréniennes	4
§ 2. — Inscription néopunique	15
§ 3. — Topographie de la Jérusalem antique	21
§ 4. — Traditions arabes au pays de Moab	28
§ 5. — Légendes sur l'aluette	34
§ 6. — Le sépulcre de Abedrapsas	47
§ 7. — Sur les inscriptions du <i>Lucus Furrinae</i>	51
§ 8. — L'antique nécropole juive d'Alexandrie	59
§ 9. — Forgerons, poètes et musiciens	71
§ 10. — <i>Fiches et notules</i> : Le Libyen Zabos fils de Nargranus. — Le Symmaeon nabatéo-arabe. — L'acclamation liturgique <i>ἄξιος</i> . — Inscription romaine de Djerach. — L'higoumène Elias et l'église de Saint-Théodore. — Nicias. — Inscription palmyrénienne	74
§ 11. — Les inscriptions de Qennesrin	81
§ 12. — Le patriarche de Jérusalem Eustochius	88
§ 13. — Le milliaire de Yabroud	93
§ 14. — Épigraphie punique	95
§ 14 bis. — Deux inscriptions israélites archaïques de Gezer	103
§ 15. — Monnaie de Pella au nom de l'impératrice Lucilla	113
§ 16. — Épigraphie grecque et romaine	114
§ 17. — Mots grecs dans le Talmud	119
§ 18. — L'inscription grecque de 'Ammân	121
§ 19. — La dédicace de Gerçaphon	126
§ 20. — Papyrus et ostraca araméens juifs	128
§ 21. — <i>Fiches et notules</i> : Pèlerins de Terre-Sainte et guides juifs. — Le Livre des Neuf Sphères. — La dédicace greco-nabatéenne de Milet. — La basilique du Saint-Sépulcre. — Mithra. — Forgerons et poètes. — Le patriarche Eustochius	141
§ 22. — L' <i>Egersis</i> d'Héraclès et le Réveil des dieux	149
§ 23. — Deux épitaphes grecques de soldats servant en Syrie.	168
§ 24. — Les épitropes de la province d'Arabie	175
§ 25. — La fantasia cosmique d'Antipatros	177
§ 26. — La lampe et l'olivier dans le Coran	183
§ 27. — Les Nabatéens en Égypte.	229
§ 28. — Une nouvelle inscription nabatéenne datée du règne de Rabbel II	237
§ 29. — Barcochébas <i>ὁ μοναχὴς</i>	268
Additions et rectifications pour les tomes IV, V, VI, VII, VIII.	287
Table analytique des principales matières contenues dans les tomes IV, V, VI, VII et VIII	307
Index des auteurs cités dans les tomes IV, V, VI, VII et VIII	419



1



2

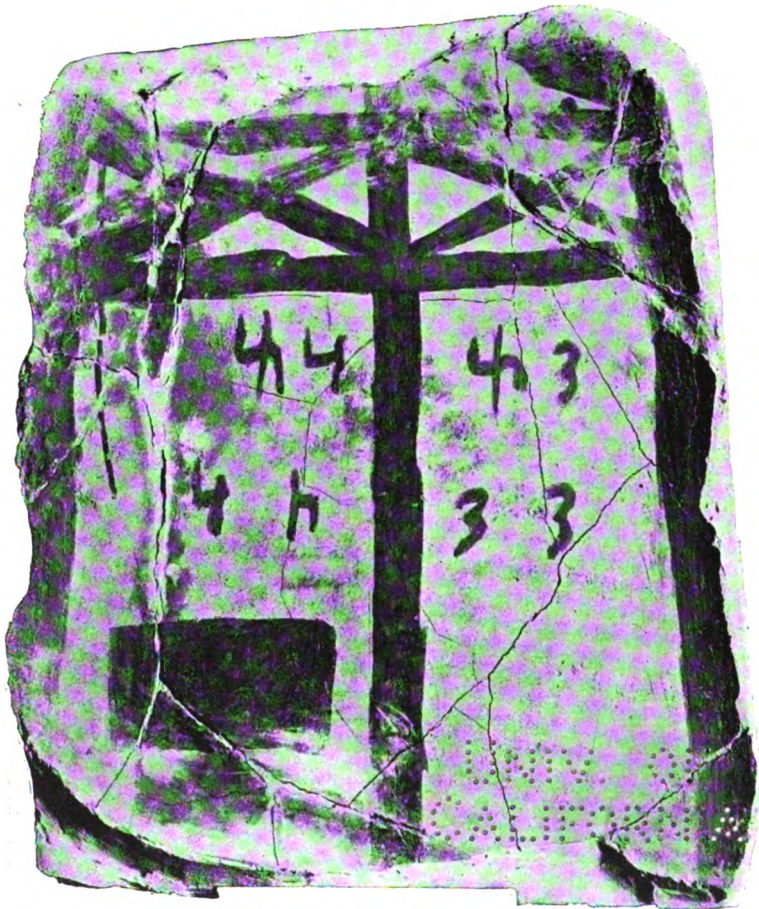
NOUVELLES INSCRIPTIONS PALMYRÉNIENNES

75 1911
1911-1912



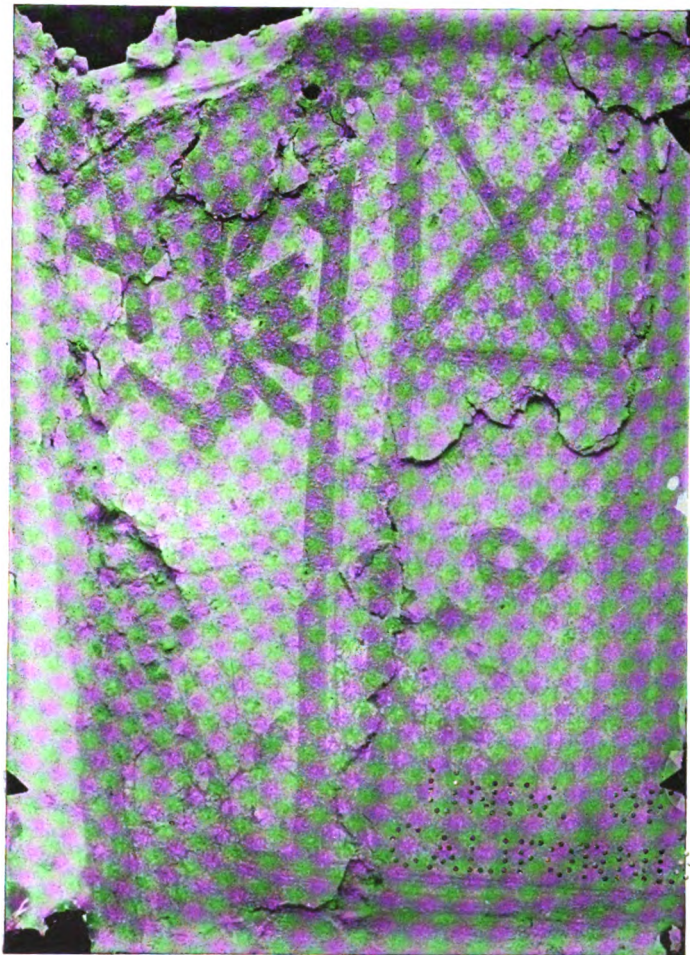
NÉCROPOLE JUIVE D'ALEXANDRIE
ÉPITAPHE DE 'AQABYAH FILS DE ELYO'ÉNAÏ

TO THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS



NÉCROPOLE JUIVE D'ALEXANDRIE
INSCRIPTION ARAMÉENNE

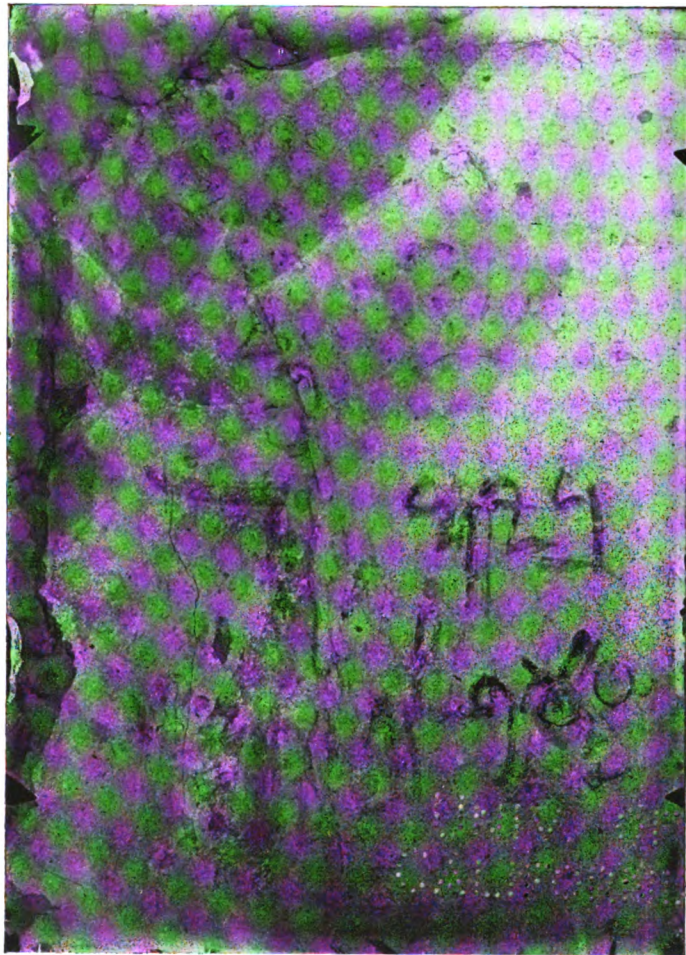
TO WHOM
IT MAY COME



NÉCROPOLE JUIVE D'ALEXANDRIE
ÉPITAPHE DE PSYLLAS

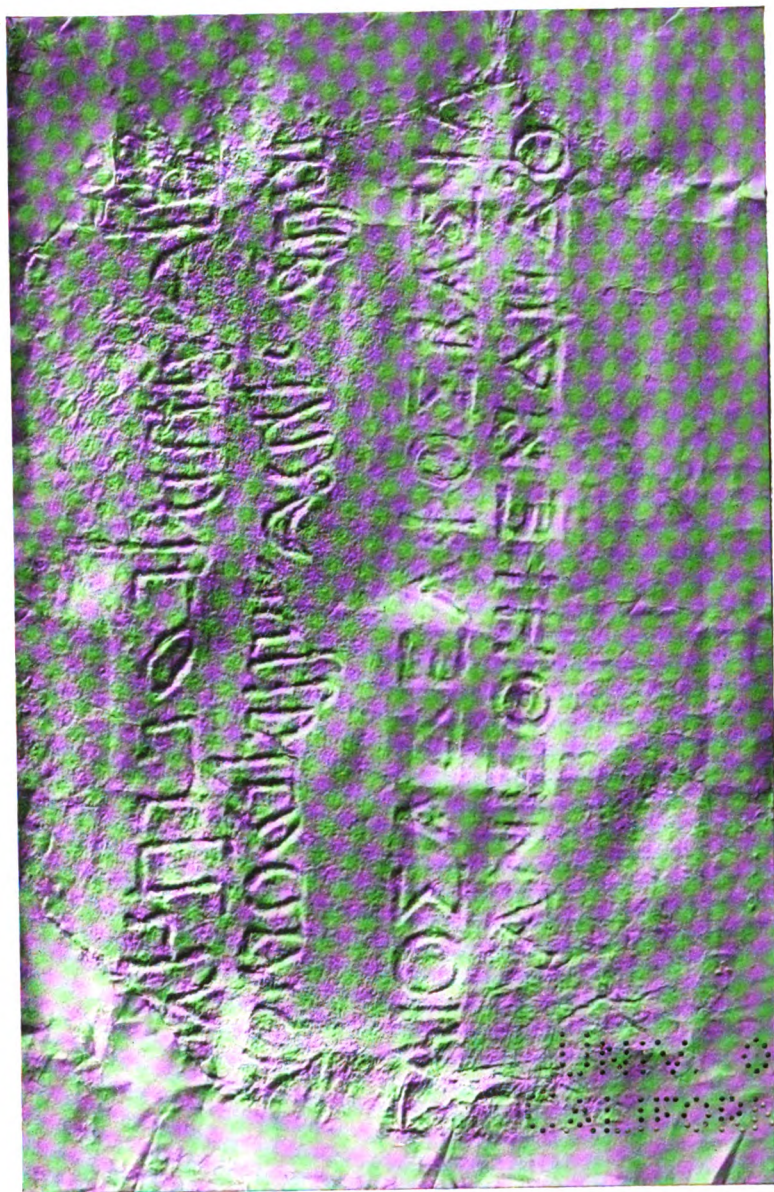
Digitized by Google

no vint
Australia



NÉCROPOLE JUIVE D'ALEXANDRIE
ÉPITAPHE ARAMÉENNE

70 .vml
Amsotulao



L'INSCRIPTION GRÉCO-NABATÉENNE DE MILET
(DÉDICACE DE SYLLAEOS).

TO THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS



INSCRIPTION NABATÉENNE D'ÉGYPTE

70. 1000
1000000000

	Pages
§ 30. — <i>Fiches et notules</i> : Le comte Anthimos, gouverneur d'Arabie. — Inscription byzantine de Sinope. — L'édit d'Agrippa II. — Abdalgas et Olbanès. — Ostrakon araméen Cowley	236
§ 31. — Les stratèges nabatéens de Madeba	241
§ 32. — La chillarchie d'Héphaestion et les Nabatéens.....	247
§ 33. — Ancien rituel grec pour l'abjuration des Musulmans	254
§ 34-35. — L'Édit byzantin de Bersabée.....	257
§ 36. — La marche de Saladin du Caire à Damas avec démonstration sur Kerak	285
§ 37. — Deux alabastra Israélites archaïques découverts à Suse	294
§ 38. — Un épitrophe nabatéen à Milet.....	305
§ 39. — Localités antiques de la Palaestina III ^a	329
§ 40. — Le scarabée sigillaire chez les Arabes.....	334
§ 41. — Épigraphie palmyrénienne	337
§ 42. — <i>Fiches et notules</i> : Saint-Tarabô et la rage. — La piscine Probattique et la Béthesda. — Chebin « parrain ». — Saint Georges. — Le roi Dacianus. — Jezabel. — Le mont 'Auf et le prophète Élie. — Les poissons et la violation du sabbat. — Itinéraire de Caza au Caire. — Modestus et l'histoire de l'orgue. — Augustus, fils de Julius. — Le 12 ^e mois copte. — Béthanie. — La semoule. — Clerges de Noël. — 'Ali, le <i>mazkr</i> de Mahomet. — Le stratège nabatéen Elthemos. — L'aëtos sémitique. — Dauphins et poissons volants. — Noms puniques nouveaux ou inexplicables. — Le Mons Syna de Césarée. — Jésus dans la tradition samaritaine.....	369
§ 43. — Sur une inscription grecque de Haûran	388
Additions et rectifications	394

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

60. Inscription grecque de Yabroud (édit du roi Agrippa II).
 77. Inscription grecque et araméenne de Zindji-Déré.
 148. Inscription grecque de 'Ammân (l'Heracleion de Rabbat-Ammon Philadelphie).
 164. Inscription grecque de Palmyre.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

- I. A et B. Inscription néo-punique datée du proconsulat de L. Aelius Lamia.
 II. N° 1. Inscription samaritaine de Gaza. — N° 2, 3. Inscriptions grecques de Bersabée.
 III. Inscription nabatéenne de Madeba.
 IV. Édit byzantin de Bersabée.
 V. A, B, C. Alabastra Israélites. — D. Autel palmyrénien.

RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

Par CH. CLERMONT-GANNEAU

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VII

	Pages.
§ 1. — Épigraphie palmyrénienne.....	1
§ 2. — Noms propres phéniciens abrégés.....	38
§ 3. — Le Livre de la Création et de l'Histoire	40
§ 4. — (<i>Omis</i>).	
§ 5. — Un édit du roi Agrippa II.....	54
§ 6. — Inscription grecque et araméenne de Zindji-Dérè.....	77
§ 7. — <i>Fiches et notules</i> . L'inscription grecque de Hazem-el-ser. — Les composés en <i>zuz</i>	80
§ 8. — Zeus Naos et Zeus Bômos	81
§ 9. — La Nativité et le bas-relief de Palmyre.....	83
§ 10. — Une inscription néo-punique datée du proconsulat de L. Aelius Lamnia	86
§ 11. — La relation du voyage de Benjamin de Tudèle	114
§ 12. — Le pèlerinage de Louis de Rochechouart	125
§ 13. — <i>Fiches et notules</i> : L'inscription ou punique C. I. S. I., n° 293. — Inscriptions judéo-grecques d'Alexandrie. — Anses d'amphores estampil- lées découvertes à Carthage. — Le cancel du sanctuaire de Némésis à Panias.....	142
§ 14. — L'Heracleion de Rabbat Ammon Philadelphie et la déesse As- teria.....	147
§ 15. — Une nouvelle inscription nabatéenne de Bostra	155
§ 16. — Une <i>ghazza</i> romaine contre les Agriophages.....	159
§ 17. — La fête de l'empereur Hadrien à Palmyre	163
§ 18. — Le <i>Idûj-dâr</i> Imrou'l-Qais et la royauté générale des Arabes....	167
§ 19. — Le dieu Echmoun	171
§ 20. — Inscriptions grecques de Palestine	174
§ 21. — Nouvelles inscriptions latines et grecques du Haurân	179
§ 22. — Inscriptions samaritaines de Gaza et inscriptions grecques de Bersabée	184
§ 23. — Les Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles- Lettres	191
§ 24. — <i>Fiches et notules</i> : Inscription grecque Wadd. n° 2210. — Le dieu Elhaos. — Le « prince héritier » en phénicien et en hébreu. — <i>ʿAḥḥāz</i> . — <i>Le memorion</i> . — Le comte Patricius. — Gérard, de l'Ordre de l'Hôpi- tal, évêque de Balanée de Syrie. — Histoire d'Égypte, de Maqrîzi. — Deux projets de croisade des XIII ^e et XIV ^e siècles	194
§ 25. — Le <i>sirr</i> sanctifié	200
§ 26. — La Province d'Arabie	202
§ 27. — Inscription grecque de Esdoûd	208
§ 28. — L'expédition américaine dans la Syrie centrale	213
§ 29. — Inscriptions de la Haute-Syrie et de Mésopotamie.....	217

(Voir suite page 3.)

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

28 Jun '60 BB REC'D LD	JUL 12 1968 21
JUN 16 1960	RECEIVED
	JUL 2 '68 -2 PM
4 Sep '65 Ms	LOAN DEPT.
REC'D LD	
OCT 18 '65 -2 PM	
JAN 24 1966 44	
REC'D LD	JUN 14 '68 -4 PM
	OCT 11 2004

LD 21A-50m-4.'60
(A9562s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

632366

685
C633
v.8

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

